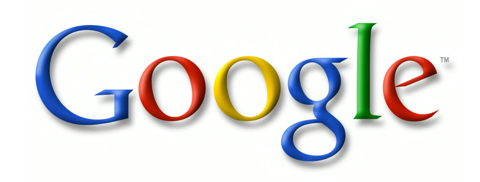
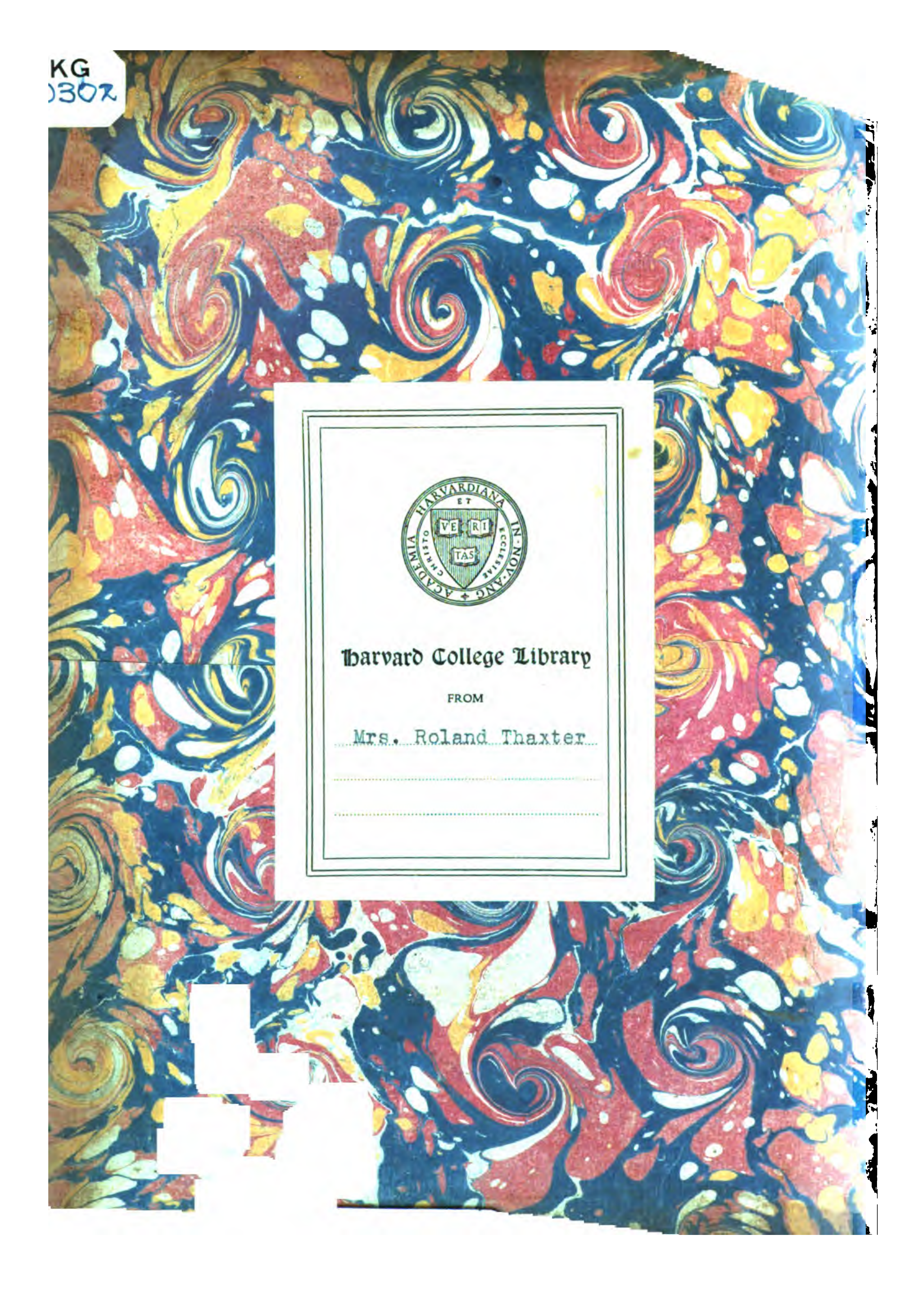
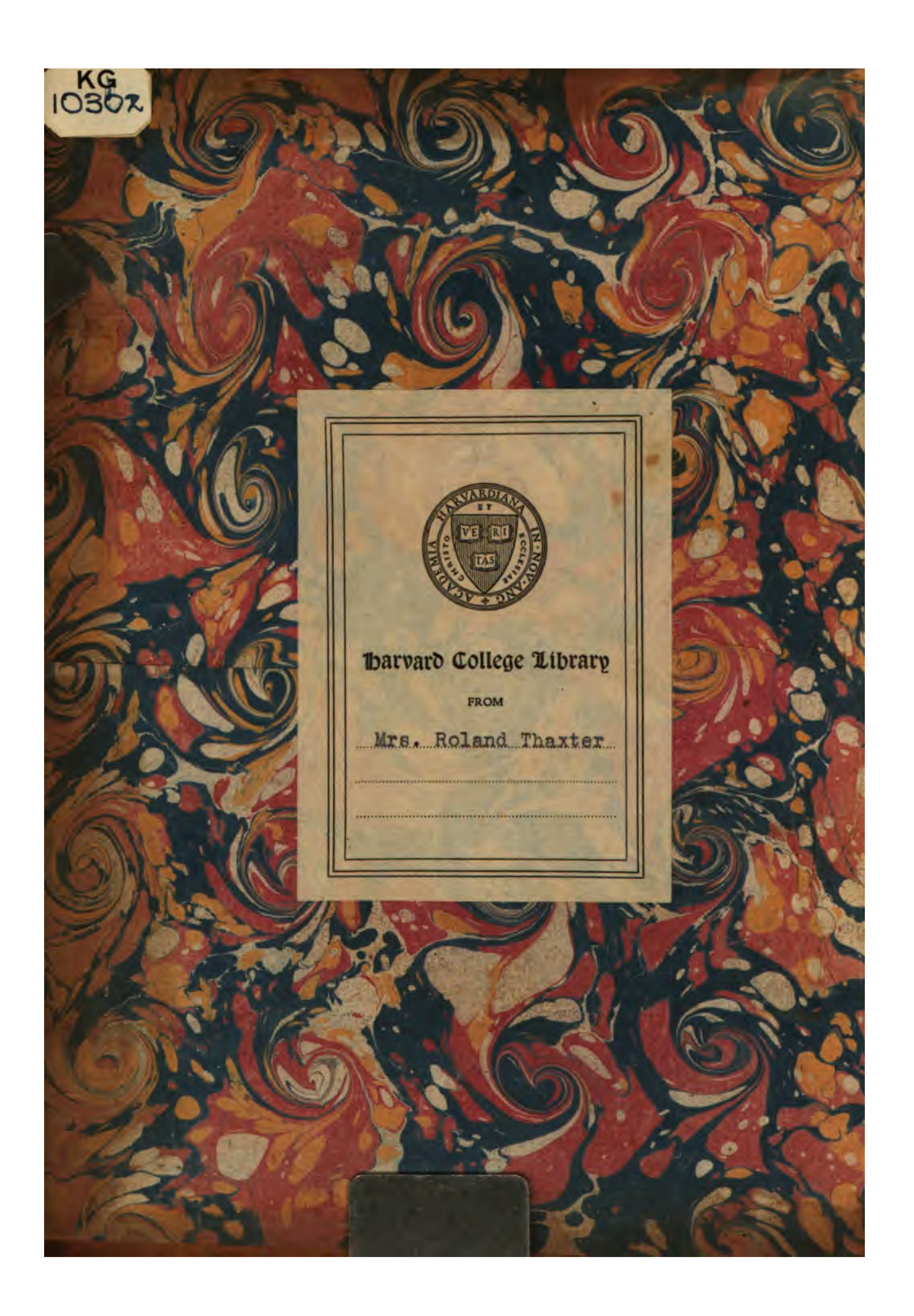



KG
10302
NEDL TRANSFER
HN 69ZE I


HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
ACADEMIA IN NOV-ANG
CHRISTO ECCLESIAE




KG
10302
HARVARDIANA
ACADEMIA
IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



#2.B.12.

HISTOIRE

DE

POLYBE.

TOME IV.

HISTOIRE DE POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE OU UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME IV.

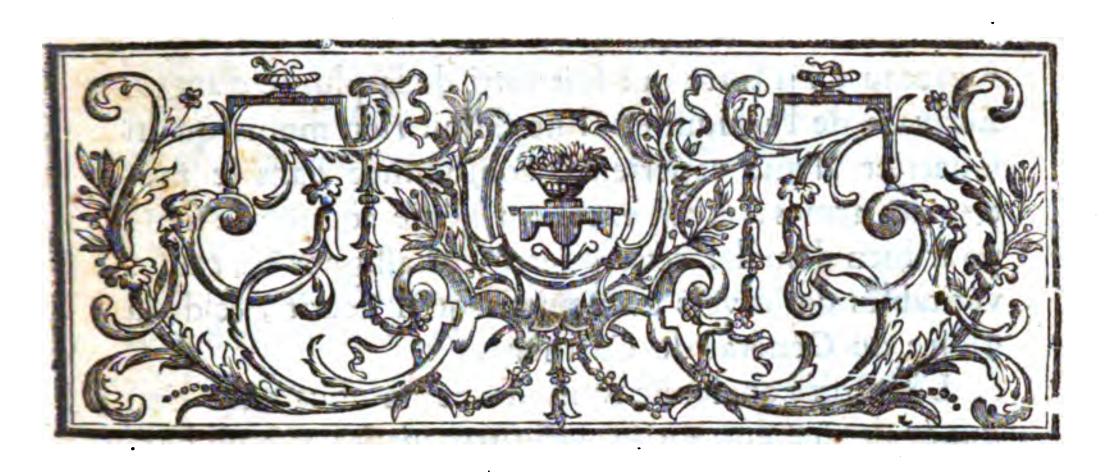


A PARIS,

Chez { PIERRE GANDOUIN, Quai des Augustins, à la Belle Image.
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Therése.
NICOLAS-PIERRE ARMAND, Rue Saint Jacques, à S. Benoît.

M. DCC. XXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

CE quatriéme Volume de mon Commentaire ne renferme que le troisiéme Livre de mon Auteur. Il a eu le soin de nous avertir que les deux précédens ne servent que d'Introduction aux autres. C'est donc ici le commencement de sa grande Histoire, comme il l'appelle lui-même, & qu'il avoit divisée en quarante Livres. S'il en faut juger par les cinq premiers qui nous restent en entier, & qui ont échapé aux malheurs des tems, il ne paroît pas qu'elle renfermât un fort grand nombre de Volumes. Rien ne le démontre davantage que ce troisiéme Livre, qui fait l'ouverture de la guerre d'Annibal, jusqu'à la bataille de Cannes, qui le termine. Il est si rempli d'événemens extraordinaires, de marches, de manœuvres surprenantes & profondes, de combats, de batailles, & de tout ce que la guerre peut fournir de grand, de beau & de capable d'arrêter l'esprit & l'attention des Lecteurs, & toutes ces choses sont décrites avec tant d'art & d'exactitude, qu'on peut regarder ce troisiéme Livre de Polybe comme le chef-d'œuvre & le plus beau

morceau d'Hiſtoire qui ſoit ſorti de la plume d'aucun Ecrivain de l'antiquité. Il ne falloit rien moins qu'un Guerrier d'une expérience conſommée dans le métier des armes, & un excellent génie comme le ſien, pour bien démêler cette guerre, & aſſigner les cauſes véritables des divers événemens qu'il décrit, & de la gloire du Général de Carthage.

L'Hiſtoire ancienne & moderne ne nous offre rien qui égale une entrepriſe auſſi ſurprenante & auſſi hardie que celle de ce grand Capitaine. Sa marche du fond de l'Eſpagne juſqu'au Rhône, le paſſage de ce fleuve, défendu par une puiſſante armée, les Alpes traverſées malgré les efforts de tant de peuples qui s'oppoſent à ſa marche, & ſon entrée dans l'Italie à la tête d'une armée, dont la plus grande partie avoit péri dans la route, ſaiſiſſent d'étonnement & d'admiration. Il a la hardieſſe d'aller attaquer une République auſſi formidable que celle de Rome, de battre par tout ſes nombreuſes armées; ces légions ſi aguerries & ſi redoutables à Carthage elle même, lui cédent la gloire des armes par leurs défaites continuelles en Italie. Il s'ouvre l'entrée de ce païs par la défaite de la cavalerie Romaine auprès du Téſin, qu'il paſſe ſans nul obſtacle: le Pô, qui ſembloit devoir l'arrêter, ne fait aucune réſiſtance: trois batailles complettes & déciſives, la Trébie, Thraſyméne & Cannes, réduiſent les Romains aux derniéres extrémitez. La derniére, qui mit le comble à leur miſére, acquit autant de gloire à Annibal que de honte par ſa nonchalance à profiter de la victoire du monde la plus grande & la plus complette, dont l'Hiſtoire faſſe mention. Cette faute, à peine concevable dans un ſi grand homme, défigura étrangement ſa réputation, & fit le

ſalut d'une République réduite à ſa Capitale, où il n'y avoit qu'à marcher pour s'en rendre le maître, avant qu'elle eût pû revenir d'une ſecouſſe ſi furieuſe & ſi accablante. Pour ne l'avoir pas fait, Rome a le tems de ſe reconnoître, & le victorieux nonchalant la trouve auſſi forte & auſſi puiſſante que jamais lorſqu'il fut queſtion d'entrer en campagne.

Ces événemens ſont le ſujet du troiſiéme Livre de Polybe, qui n'eſt guéres plus gros que les précédens, & je m'étonne qu'il ait pû renfermer en ſi peu d'eſpace des actions & des événemens ſi mémorables : encore s'engage-t-il dans le détail des affaires d'Eſpagne, & d'une victoire navale que Scipion remporta dans l'embouchure de l'Ebre. Mais comme cet irréprochable témoin de ce qu'il a vû ou appris de gens dignes de foi, qui ſe ſont trouvez dans les guerres dont il parle, & qui vivoient encore dans le tems même qu'il écrivoit ſon Hiſtoire, eſt infiniment plus digne de foi qu'aucun de ceux qui ont écrit pluſieurs ſiécles après lui, & que les Hiſtoriens militaires, qui veulent écrire des grandes révolutions & des ſuccès bons ou mauvais des guerres de leur tems, conſultent ordinairement les gens du métier plus que les autres, qui n'en ont pas été les témoins, il ne faut pas être ſurpris s'ils s'étendent beaucoup plus ſur la deſcription des ſiéges, des marches & des combats, que ſur les affaires politiques qui ne ſont pas liées à celles de la guerre, ils gliſſent légérement ſur celles-ci. Polybe ne s'eſt pas tant attaché à ces derniéres qu'aux autres, marque qu'il a rempli parfaitement ſon deſſein. Il eſt le ſeul qui nous en ait le plus appris. Bien que les Romains fuſſent grands Politiques, & des Maîtres dans cet art, on ne re-

marque pas que leurs Historiens le soient autant que leurs admirateurs le prétendent, si l'on en excepte Tacite, qui n'a écrit que vers le tems de leur décadence. Si les admirateurs de cet Historien, où les hommes d'Etat y trouvent, dit-on, des leçons & des préceptes pour bien gouverner, moins prévenus pour le Romain, étudioient le Grec avec la même attention que l'autre, qui a fait fortune en fait de politique, comme les Commentaires de César à l'égard de la guerre, ils tiendroient un autre langage.

Je ne vois pas qu'il y ait un si grand sujet de se récrier si fort sur la sublimité & la grandeur des mistéres que l'Historien politique & le Vainqueur des Gaules nous débitent chacun dans son orbe. Tacite a fait une Histoire, où il n'applique aucun précepte de politique sur les choses qui sembloient devoir l'engager à donner carriére à ses talens pour l'instruction des hommes d'Etat; au lieu que Polybe, homme d'Etat lui-même, & excellent homme de guerre, entre dans un récit exact & fidéle de tout ce qui se ménage dans les Assemblées du Sénat de Rome, de Carthage & des autres Républiques, pénétre dans les intrigues du Cabinet des Princes, nous découvre leur politique, les alliances & les motifs véritables des guerres & des autres entreprises, sans négliger les fourberies & les artifices de leurs Courtisans & de leurs Ministres, & poussant plus loin qu'aucun autre Historien de l'antiquité, il nous instruit également dans les parties les plus sublimes de la science des armes. Les autres s'arrêtent simplement au récit des faits, & laissent au Lecteur le soin de faire lui-même ses réflexions: comme si tous les Lecteurs étoient également capables de pénétration & de discernement. L'on regarde comme un défaut

dans

dans Polybe de ne laisser rien à deviner. Reproche ridicule & extravagant, puisque la principale partie de l'Historien est celle que ces Critiques blâment. Elle est si rare, que je ne vois que trois Historiens qui l'aient remplie : encore sont-ils Grecs, Thucydide, Xénophon & Polybe.

César est fort succint dans ses Commentaires. Je ne vois rien ou fort peu de chose de ce qu'on prétend, & les préceptes qu'on en peut tirer par la méditation sur les combats, sur les batailles & sur la grandeur de ses entreprises, conduites avec un art admirable, se trouvent dans tous les Historiens anciens & modernes, qui écrivent des actions des Capitaines les plus illustres. Il éclipse souvent certaines circonstances capitales, qu'il n'eût dû jamais négliger, & qui sont très-nécessaires aux gens du métier, afin de faire les réflexions les plus instructives ; ce qui est un grand défaut. Il n'en est pas ainsi de mon Auteur. Je ne dis pas qu'il en soit exemt ; mais il y tombe si rarement, que je n'ai pas trop grand sujet de m'en plaindre. Il ne pouvoit guéres l'éviter, aiant à traiter des guerres continuelles des Romains pendant un espace de cinquante-trois ans. Cette entreprise n'étoit pas petite. Il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il pût se renfermer dans certaines bornes sans de grandes difficultez. Il reconnut la nécessité d'écrire une Histoire générale & universelle de son tems, il le falloit absolument. Pouvoit-il s'en dispenser sans faire un Ouvrage imparfait ? La raison en saute aux yeux, puisque toutes les affaires des Romains influoient sur toutes celles des autres peuples du monde connu. Les événemens des deux premiers Livres, qui renferment la premiére guerre Punique,

celle contre les Gaulois Insubriens, qui appellérent à leur secours ceux d'en-deçà des Alpes, qui furent presque tous taillez en piéces à la journée de Télamon; ces événemens, dis-je, intéressoient peu les Grecs & les autres Puissances plus éloignées. La seconde Punique, lors même que les Romains commencérent à prendre le dessus par leurs conquêtes en Espagne, & de là en Afrique, ne leur fournit aucun sujet de jalousie; l'abaissement de Carthage leur importoit extrémement, & il leur sembloit que l'élevation & l'agrandissement de la République Romaine aux dépens des Etats de l'autre, mettroient un si juste équilibre entre elles, que leur jalousie & leur haine réciproques empêcheroient qu'aucune des deux ne fît la guerre aux autres plus foibles, & ne se rendît plus puissante en tournant ses armes d'un autre côté.

Les Romains ne furent jamais si à craindre que les Carthaginois après la premiére Punique, qui leur assûra la Sicile après une guerre très-longue & très-meurtriére. Ces derniers étoient bien autrement redoutables par leurs forces navales, qui sont à peine concevables. Elles étoient telles, que lorsqu'ils tentérent la conquête de la Sicile ils y entrérent avec plus de cent mille hommes de débarquement. A la bataille d'Ecnome leur armée navale étoit composée de cent cinquante mille hommes d'équipage. Pourroit-on se le persuader, si Polybe & tous les Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit de la premiére Punique n'étoient tous unanimes sur ce point-là? La guerre d'Annibal fit voir que les Carthaginois aspiroient visiblement à la Monarchie universelle. Ils y fussent infailliblement parvenus, si Annibal eût marché droit à Rome après la bataille de Cannes. Il semble que

c'est une fatalité, dit je ne sçai quel Auteur, à ceux qui sçavent le mieux vaincre de ne sçavoir pas profiter de leurs victoires ; pour en goûter le plaisir ils en perdent le fruit : faute que nous n'aurons garde de laisser en repos dans le cours de cet Ouvrage. Toute la Gréce & les peuples les plus éloignez craignirent pour leur liberté, si Rome succomboit contre les efforts de Carthage, & toute la terre s'intéressoit en faveur des Romains, autant par la grandeur de leurs infortunes, que par la réputation qu'ils s'étoient acquise par leurs vertus & par la douceur de leur gouvernement ; au lieu que les Carthaginois ne s'attiroient que du mépris & de la honte par leur domination injuste & tyrannique ; outre que Rome en ce tems-là, moins puissante & moins riche, ne se repaissoit pas de si hautes pensées que sa Rivale, ce qui n'excitoit point la jalousie des Grecs. Ils voioient au contraire que cette République ne songeoit à autre chose qu'à se défendre contre les Gaulois Insubriens, les Cénomans & les autres peuples en-delà des Alpes Cotiennes & maritimes, qui occupoient les plus fertiles Provinces de l'Italie, & à se soumettre ceux-ci pour se former en même tems une puissante barriére contre l'invasion des autres qui habitoient en-deçà, beaucoup plus redoutables, & qui les avoient réduits aux derniéres extrémitez. Il falloit que Carthage fût vaincue & presque soumise pour leur ouvrir les yeux, & les faire craindre pour leur liberté. Ils ne s'imaginérent pas que la seconde Punique, si honteuse au nom Romain en Italie par tant de combats & trois batailles perdues de la maniére du monde la plus complette, sans presque aucun fruit pour Carthage, dût finir si malheureusement pour celle-ci, & qu'Annibal, tou-

jours victorieux en Italie, abandonnât ces contrées pour courir en Afrique au ſecours de ſa patrie chancellante, où il ſe fit battre ſi à pur & ſi à plein, quoique ſupérieur en nombre de plus de la moitié, que l'on peut dire ſans exagérer, que la honte de Varro à la journée de Cannes n'égala jamais celle d'Annibal à Zama. Ce que celui-ci n'avoit pû faire par tant de victoires remportées en Italie, Scipion plus habile le fait en Afrique. Cette Carthage, ſi puiſſante & ſi redoutable à toute la terre, eſt renverſée en un ſeul jour, & fait voir évidemment qu'une Puiſſance, quelque formidable qu'elle puiſſe être, peut être aiſément renverſée par une plus foible, ſi celle-ci eſt attentive à profiter des coups déciſifs ſans perdre aucun tems, & ſi elle fait une diverſion hardie, bien concertée, & qui porte dans l'endroit le plus ſenſible d'un Etat.

Voilà en peu de mots ce qu'il m'importoit de dire avant que de rendre compte à mes Lecteurs des matiéres que je traite dans ce quatriéme Volume. Elles ſont d'autant plus intéreſſantes & plus inſtructives aux gens de guerre & à toute ſorte de gens, que les événemens qui ouvrent la ſcéne de la ſeconde guerre Punique ſont tout ce qu'il y a de plus grand & de plus illuſtre dans l'Hiſtoire Romaine. Mais en vain chercherions-nous ce grand & ce beau dans la conduite & les actions des Romains depuis le commencement de cette guerre juſqu'à la bataille de Cannes, qui termine ce troiſiéme Livre de mon Auteur, je n'y vois rien que de fort médiocre; au lieu que tout eſt admirable dans Annibal. Que peut-on imaginer de plus grand & de plus hardi? Je ne dis pas que d'attaquer une Puiſſance auſſi formidable que celle de Rome: il n'y a rien là de fort merveilleux; les Etoliens, qui

ne possédoient qu'un petit coin de la Gréce, osérent bien lui faire la guerre après l'humiliation de Carthage & la conquête de la Macédoine; mais que de penser que Rome ne pouvoit être vaincue que par ses revers, c'est-à-dire en entrant dans le cœur de l'Italie par les Alpes, à l'exemple des Gaulois, qui l'avoient plusieurs fois inondée de leurs forces, & percé jusqu'à Rome. Que ce grand homme ait formé son projet sur cette pensée, loin que pour cela il doive être regardé comme imprudent & téméraire, ce projet au contraire est très-sage & digne d'un grand Capitaine, qui n'entreprend rien que selon les regles de la prudence. Les Gaulois l'avoient encore fait tout récemment; & s'il l'ont fait sans presque nul obstacle avec des Capitaines médiocres & des troupes sans discipline & très-mal armées, que ne devoit-il pas attendre de son habileté, de son esprit également grand & porté aux entreprises les plus difficiles, & du courage d'une armée aguerrie, dressée & formée de sa main, & pleine de cette confiance qui ne s'épouvante de rien? Car il n'y a d'extraordinaire & d'insurmontable en apparence dans une si grande entreprise, que sa marche depuis Sagonte au travers de tant de nations belliqueuses jusqu'au Rhône, ce qui n'est pas fort surprenant, lorsqu'elles nous livrent le passage en vertu des alliances contractées avec elles, & même au-delà du Rhône jusqu'aux peuples voisins des Alpes. Voilà le sujet de cette marche célébre de l'armée Carthaginoise jusqu'au Rhône, où elle se trouva arrêtée par les Gaulois, sujets ou alliez de ceux de Marseille. Le passage de ce fleuve, un des plus mémorables de l'antiquité, est décrit avec tout l'art & l'exactitude militaire qu'on sçauroit désirer dans un Historien

habile & consommé dans la science des armes.

Cette action hardie m'a fourni l'occasion de traiter du passage des grandes riviéres. Je n'ai eu que cette seule partie en vûe: encore ne l'ai-je pas approfondie autant que je l'aurois souhaité, me réservant de donner un Traité entier du passage des grands fleuves, riviéres, ruisseaux, &c. en présence d'une armée & de vive force: partie de la guerre, dont aucun Auteur n'a encore écrit. Je l'ai entrelassée d'un grand nombre d'exemples tirez des Historiens les plus célébres, anciens & modernes, & particuliérement des actions de Charles XII. Roi de Suéde. J'ai observé la même méthode dans mes Observations sur le passage du Rhône: je compare celui-ci à plusieurs autres qui ne sont pas moins mémorables.

Tite-Live n'est pas tout-à-fait conforme à mon Auteur dans ce qu'il rapporte de ce passage à l'égard de certaines circonstances, qui sentent fort l'Historien qui est sans cesse à la quête du sublime & du merveilleux : car il dit que les *Espagnols passérent le fleuve sans avoir besoin ni de ponts ni de bateaux. Ils mirent*, continue-t-il, *leurs boucliers sur des peaux de chévre enflées de vent, & leurs habits sur leurs boucliers; & s'étant couchez par dessus, ils traversérent de l'autre côté.* On voit assez que l'Auteur Latin ne veut pas paroître copier scrupuleusement Polybe, c'est ce qui l'oblige à recoûrir quelquefois à des faits imaginaires ou fort suspects : sans que cela empêche qu'on ne l'accuse d'avoir traduit presque tout l'Auteur Grec, & de ne l'avoir pourtant cité qu'une fois avec un éloge assez froid, dit un Ecrivain moderne. Véritablement les Espagnols se servoient de ces peaux de chévre enflées pour traverser les riviéres, comme César le rapporte

dans ſes Commentaires. On faiſoit même des ponts de ces ſortes de peaux. Xénophon en parle lui-même dans ſa retraite des dix mille. On prétend qu'un Chanoine de Pampelune en fit un ſur ce modéle-là ſur la Ségre en 1707. pendant le ſiége de Lérida. Ce pont n'étoit fait que de peaux de boucs enflées, qui ſoutenoient des chaſſis couverts de planches & liez bout-à-bout les uns aux autres, ſur lequel on communiquoit des deux côtez de la riviére, qui eſt d'un rapide ſurprenant. Il ſe peut que le Chanoine ait penſé comme le Grec qui propoſa ce même pont à Xénophon, & qu'il n'ait jamais lû la retraite des dix mille. Revenons à Polybe, & au compte des matiéres traitées dans ce quatriéme Volume.

La deſcription qu'il fait de la marche du Général de Carthage depuis le Rhône juſques aux Alpes, & de là dans l'Italie ou la Gaule Ciſalpine, eſt certainement le chef-d'œuvre de cet Hiſtorien. Cette marche fameuſe n'eſt pas ſans embarras parmi les Sçavans. La plûpart *ſéduits par les Manuſcrits de Tite-Live*, dit M. de Mandajor, *ont cru qu'Annibal allant d'Eſpagne en Italie, avoit campé entre le Rhône & la Saone, au lieu qu'il s'arrêta entre le Rhône & l'Iſére.* Je puis dire, ſans faire un jugement téméraire, que ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, ſe trompent beaucoup. On ſe fonde, il eſt vrai, ſur l'autorité de pluſieurs grands hommes. Mais ces autoritez valent moins que rien, ſi elles ne ſont appuiées de bonnes raiſons, & il paroît qu'elles en ſont entiérement dépourvûes. Car outre que cette marche en longeant le Rhône & remontant juſqu'à la fourche d'entre ce fleuve & la Saone, ne conduiſoit pas Annibal où il avoit deſſein d'aller, il lui étoit encore impoſſible d'y arriver en quatre jours.

Le Commentateur de la nouvelle Hiſtoire Romaine n'y penſe pas*, lorſqu'il fait marcher cette armée juſqu'à Lyon. Il met en ordre de bataille tout ce qu'il a d'érudition pour prouver une marche abſolument impoſſible. J'ai jugé à propos de donner une Diſſertatation ſur cette marche. Si on ſe donne la patience de l'examiner, il n'y a qui que ce ſoit qui ne convienne que le ſentiment de M. de Mandajor eſt le plus raiſonnable & le plus ſenſé. Il prétend, & dit vrai, qu'Annibal s'arrêta entre le Rhône & l'Iſére, & non entre le Rhône & la Saone : cette derniére opinion eſt la choſe du monde la moins ſoutenable. Les armes qu'il emploie pour combattre celle-ci, ne ſont pas celles dont il auroit dû ſe ſervir, ce me ſemble. Je n'ai garde de recourir aux autoritez qui ſont combattues par d'autres en auſſi grand nombre, ce n'eſt pas le moien de gagner ſa cauſe. Il faut non des autoritez, mais des raiſons d'une telle force qu'elles ſoient ſans réfutation, & je les produis. Je ne prétens pas juſtifier Tite-Live, chacun ſçait qu'il n'écrivoit pas à vûe de païs. Il ſuffit qu'il ait dit que l'armée Carthaginoiſe paſſa la Durance, pour faire évanouir & tomber par terre la marche d'Annibal juſqu'à la fourche entre le Rhône & la Saone; ce qui eſt ſi abſurde, (car cette réflexion ne m'étoit pas venue à l'eſprit lorſque j'ai donné ma Diſſertation ſur cette marche,) qu'il eût fallu, pour s'approcher de la Durance, que l'armée Carthaginoiſe fût revenue ſur ſes pas pour paſſer cette riviére. En voilà aſſez pour caſſer les bras & les jambes au parti contraire à notre Académicien.

J'ai jugé à propos de donner une Carte exacte de cette marche d'Annibal, non de l'Eſpagne au Rhône, ni

ni de ce fleuve à l'Iſére; mais ſeulement des Alpes, depuis Vizile, qui eſt à l'entrée de la vallée de la Romanche, juſqu'au Pô. Je n'ai pas cru devoir m'en tenir là, j'ai donné les divers campemens d'Annibal. Vous donnez vos conjectures, diront quelques-uns: je n'ai garde de le nier. Mais comme j'ai une connoiſſance parfaite de ces montagnes, & que j'en ai fait une étude particuliére, comme de tous les païs où j'ai fait la guerre, je vois à peu près le chemin qu'une armée peut faire dans un jour, & dans la ſaiſon où ces montagnes ſont peu pratiquables. Je conſidére en même tems le nombre des troupes autant que celui des équipages, & les défilez qui ſubſiſtent encore, & c'eſt là deſſus que j'ai réglé mes campemens. C'eſt aux Lecteurs à juger ſi j'ai bien ou mal fait.

M. de Lille dans ſa Carte de la retraite des dix mille, auroit-il été blâmé s'il s'étoit hazardé de marquer tous les campemens de l'armée de Cyrus le jeune juſqu'à la plaine de Cunaza, où il perdit la bataille contre ſon frére Artaxerxès? C'étoit la choſe du monde la plus aiſée. Quel meilleur guide que Xénophon? Il explique tous les endroits où l'armée campa, & le chemin qu'elle faiſoit chaque jour. C'étoit le moins que cet habile Géographe devoit faire. Le défaut de cette Carte me choqua un peu; mais comme il étoit difficile de mettre toutes ces choſes dans un ſi petit eſpace, je fis cette Carte plus grande il y a environ douze ans. Il ne me fallut pas moins de huit pieds pour y ajouter tout ce qui me parut néceſſaire pour la rendre parfaite & digne de la curioſité des Sçavans & des gens de guerre, au cas qu'il prît envie à quelqu'un de donner une nouvelle édition de ce fameux Ouvrage de Xénophon, qu'on doit regarder comme le chef-d'œuvre de l'anti-

quité, & de l'orner d'Obſervations militaires ſur les actions, les mouvemens, les campemens & les ordres de bataille les plus conſidérables, partagé en pluſieurs Cartes : dépenſe vraiment Roiale, & digne d'un Prince guerrier. Qui voudroit l'entreprendre, ſe trouveroit un peu moins embaraſſé, & n'auroit que faire de marcher ſur la route des conjectures, comme je m'y ſuis vû contraint dans cette Carte ; mais je ne crains pas que qui que ce ſoit s'en plaigne.

Le détail que Polybe nous donne des combats qui ſe livrérent dans ces affreuſes montagnes, eſt tout ce qu'on peut déſirer de plus exact & de plus circonſtancié. Avec un tel guide, un Commentateur expérimenté dans les choſes de la guerre ne ſçauroit s'égarer ; ce qui m'a donné de grandes ouvertures, & fourni des ſujets d'Obſervations ſur la guerre des montagnes, qu'aucun Auteur militaire avant moi ne s'étoit encore aviſé de traiter. J'ai tâché de la réduire en principes & en méthode autant que j'en ſuis capable, ſans croire pourtant l'avoir épuiſée : auſſi ne ſuis-je pas encore à la fin, & mon Auteur me fournira aſſez d'occaſions, dans le cours de ſon Ouvrage, d'y revenir & de la reprendre. On voit aſſez, m'a-t on dit, que vous avez à cœur cette matiére. Je l'avoue franchement, & j'en uſe ainſi de toutes les autres, où je ſçai que je marche tout le premier & ſans le ſecours de perſonne. J'entrelaſſe dans ce que je traite, ſelon ma coutume, pluſieurs choſes qui pourroient paroître incidentes ; mais qui ne laiſſent pas d'entrer naturellement dans les matiéres que j'ai principalement pour objet.

Scipion ouvrit la ſcéne de la ſeconde Punique par un grand combat de cavalerie qui fut donné auprès du Téſin, où il fut entiérement défait & mis en dé-

route : ce qui me donne lieu de traiter des combats de cavalerie. Cette matiére n'est pas neuve, une infinité de nos Auteurs en ont écrit ; mais c'étoit dans un tems où elle se rangeoit & combattoit d'une toute autre maniére qu'elle ne fait aujourd'hui. Il s'en faut bien que cette partie de la guerre soit aussi profonde qu'on se l'imagine, & il y a peu d'Officiers d'infanterie qui ne puissent en parler & en écrire tout aussi bien que les plus expérimentez : c'est avec raison qu'on dit en commun proverbe, qu'on ne sçauroit faire un fantassin médiocre d'un bon cavalier ; au lieu qu'on fera toujours un bon cavalier d'un mauvais fantassin. Chacun sçait combien le fameux George Basta, un des grands Guerriers de son siécle, étoit exercé dans la cavalerie. Il étoit Commissaire général de la cavalerie d'Espagne en 1580, & vivoit du tems d'Henri IV. Il a fait deux Ouvrages sur la guerre. On imprima son *Maestro di Campo generale* en 1606, & son *Governo della Cavalleria leggiera* en 1612. Ces deux Ouvrages furent d'abord traduits en François, & le dernier tout aussitôt attaqué & renversé de fond en comble par Jacques Walhausen, célébre Officier d'infanterie.

Le célébre Auteur Espagnol des *Reflexiones militares*, qui est un cours de science de la guerre, a traité de la cavalerie aussi bien qu'aucun Ecrivain ait jamais fait, & cependant il a toujours servi dans l'infanterie.

Le Marquis de Santa-Cruz, Ambassadeur Plénipotentiaire au Congrez de Soissons.

L'Auteur anonyme des *Réflexions sur le I. & le II. Tome des Commentaires de Polybe, & sur* mon *Livre de la nouvelle Découverte*, comme il l'appelle, accusera-t-il Walhausen de témérité, d'avoir attaqué George Basta ? Il s'en rendroit coupable lui-même de le trouver étrange ; puisqu'il a si bien réussi dans sa

Critique, que l'autre ne put jamais y répondre. En seroit-ce une à moi de lui faire un petit reproche, (sans pourtant rien rabattre de l'estime que je fais de lui,) à l'égard de sa Critique, où il paroît qu'il n'a pas lû mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, & les deux premiers Volumes de mon Commentaire sur Polybe, avec toute l'attention que la chose le méritoit? Cependant il en faut beaucoup lorsqu'on s'embarque dans une Critique, & sur tout lorsqu'on a affaire à un Auteur autant assûré de son fait que je crois l'être. Je ne doute nullement de la capacité ni de l'expérience de l'Anonyme en fait de cavalerie; mais j'aurois souhaité que dans l'Article où il prétend que je n'y entens rien, il eût fait paroître un peu moins de partialité. Il ne cite de mon Ouvrage que deux mots inutiles, & ç'en est assez pour m'accuser de n'avoir pas assez ménagé mes expressions à l'égard d'un Corps aussi respectable que la cavalerie. J'en ai toujours fait un très-grand cas, & j'en reconnois l'utilité autant qu'homme du monde. S'il eût été plus exact, il auroit cité tout le passage & la page où il se trouve. Cela eût été dans les regles, & je n'aurois pas eu occasion de me plaindre. Pourquoi mettre en mauvaise humeur contre moi toute la cavalerie du monde? Pourquoi faire entendre même que j'en ai quelqu'une en vûe? *J'ai fait*, dit-il, *différentes remarques* que je propose aux Officiers de cavalerie, pour *augmenter en mieux le sçavoir & l'expérience*. Il dit là-dessus que si j'en *avois fait autant*, ma *plume auroit été plus circonspecte en écrivant sur le service & l'utilité d'un Corps respectable, dont je ne connois point l'usage*. Là-dessus le Critique, qui eût dû citer le passage tout entier, puisqu'il m'en fait un crime, se contente seulement de faire remar-

Réflex. sur le Comm. de Polybe, ch. 14. pag. 91.

quer deux ou trois mots qui le terminent. *Il viendra un tems*, dis-je, *qu'on en connoîtra l'abus*. C'est dequoi je ne fais aucun doute.

L'on demandera peut-être dequoi il s'agit dans ce passage, qu'il éclipse : c'est que je blâme le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, qui ruine les peuples & les finances des Princes sans nécessité ; ai-je tort ? Ne le démontré-je pas par l'exemple des deux derniéres guerres ? Est-ce que les faits ne prouvent rien ? S'il ne s'en contente pas, qu'il fasse du moins attention aux raisons que j'ajoute aux faits : s'il n'y a aucun égard, je ne sçai qu'y faire. Il faudroit qu'il prouvât du moins que j'ignore l'usage de la cavalerie ; mais le moien de pouvoir réussir ? Je lui dirai en passant qu'une armée peut fort bien se passer de cavalerie, & n'aller pas moins son train. Les Grecs & les Romains dans les commencemens n'avoient que de l'infanterie. Il y avoit même une loi à l'égard de ces derniers, qui défendoit au Général d'aller à cheval. Les Juifs n'eurent pendant un très-long tems que de l'infanterie. Leurs ennemis leur opposoient grand nombre de cavalerie, dont ils tenoient si peu de compte, qu'ils l'attaquoient même en rase campagne, & la battoient perpétuellement. David, qui étoit si grand Capitaine, avoit si peu d'envie de se servir de cavalerie dans ses armées, qu'il fit couper les jarrets aux chevaux qu'il avoit pris sur les Syriens.

Je prie l'Auteur des Réflexions de penser un peu sur ce qu'il avance. N'est-ce pas un peu trop hazarder pour être cru, que de dire que je ne connois point l'usage de la cavalerie ? Je serois donc encore au berceau après quarante ans de services continuels. Trouveroit-il bon qu'en lui rendant justice sur sa capacité dans

la cavalerie, où il a toujours servi avec distinction, je disse qu'il n'entend rien à l'usage de l'infanterie? Goûteroit-il que pour le prouver je relevasse les méprises où il tombe en prétendant relever celles dont il me croit coupable? Une preuve que je ne suis pas ignorant sur la cavalerie, c'est qu'il adopte plusieurs des Remarques que j'ai faites sur ce corps. S'il prend la peine d'examiner ce que j'en dis, il ne pourra disconvenir que je la sçais autant qu'on la peut sçavoir. Car enfin je raisonne moins que je ne démontre. D'ailleurs ce que j'en ai dit en plusieurs endroits des Volumes précédens, selon que mon texte m'en a fourni l'occasion, & plus encore dans ce quatriéme, où j'entre dans le grand de cette partie de la guerre, justifie assez le témoignage que je me rens. Je suis en commerce de Lettres avec les plus habiles Officiers de l'Europe, & presque tous m'exhortent de traiter de la cavalerie, parce que tous ceux qui en ont écrit jusques ici ne nous ont donné que des choses triviales.

Au compte de l'Anonyme, j'y reviens encore, je serois dans les plus épaisses ténébres, uniquement parce que j'ai passé toute ma vie dans l'infanterie. Cela ne prouve rien. Le célébre de la Noue, un de nos Maîtres, pour mieux dire, avoit-il servi dans la cavalerie? Et cependant il en a écrit & parlé infiniment mieux que Basta, & nous a donné d'excellens préceptes: les choses aiant changé, je donne les miens avec la même liberté.

Je prie l'Auteur des Réflexions de me rendre un peu plus de justice, & de ne pas mépriser ce qui réellement n'est pas méprisable. Il échape quelquefois aux personnes les plus polies des maniéres de parler dures & indécentes qu'elles auroient peine à pardonner dans

les autres. On peut mettre de ce nombre le trait suivant, que je veux bien croire n'avoir été décoché qu'en l'air : *Pourquoi se partager*, dit-il, *dans l'estime qu'on doit avoir pour tous ceux qui sont de la même profession? Il n'y a que des esprits médiocres qui veulent à leur honte se singulariser, & qui ignorent la guerre de campagne.* Je ne puis me persuader que ce soit à moi que cette botte est portée. Le Critique anonyme adopte & copie la plûpart de mes principes de Tactique. Quelle apparence qu'un homme consommé dans toutes les parties de la guerre, s'abaisse jusqu'à prendre les sentimens d'un homme qui ne sçait pas seulement la guerre de campagne? Revenons maintenant au compte des matiéres renfermées dans ce quatriéme Tome de mon Commentaire.

J'entre dans un détail instructif des fautes de Scipion après la défaite de sa cavalerie, & de là je passe à des Observations sur la bataille de la Trébie, qui ne fut perdue que par l'ignorance & l'impatience de Sempronius. De là je viens à la marche célébre d'Annibal dans les marais de Clusium ou de Chiana. Cette marche tient presque du merveilleux & de l'incroiable, si Charles XII. Roi de Suéde ne nous avoit fait voir par les siennes, beaucoup plus difficiles, & peut-être plus surprenantes, que ce qui est incroiable n'est pas toujours faux.

Les marais de Chiana ne sont pas moins célébres aujourd'hui par la marche rusée d'Annibal, qui fut le résultat d'un grand dessein, que le détroit de Thrasyméne se l'est rendu par la victoire de cet homme extraordinaire. Cette journée fameuse fait le sujet d'une Dissertation fort étendue, où je traite des embuscades d'armées dans les détroits des montagnes, &

des marches fauſſes & toutes oppoſées en apparence aux différentes vûes qu'on pourroit avoir, ſans que l'ennemi puiſſe juger du véritable deſſein, & ſe précautionner autrement qu'en demeurant en repos, adreſſe ordinaire du grand Turenne. Cette partie de la guerre n'aiant jamais été traitée, je l'ai examinée avec tant d'étendue & de ſoin, que la plûpart croient qu'il ne me reſte plus rien à dire : & cependant je ne me promets pas de l'épuiſer entiérement ailleurs.

Ce troiſiéme Livre de Polybe eſt tellement rempli d'événemens extraordinaires, qu'on ne doit pas être ſurpris s'il remplit un Volume entier d'Obſervations ſur différentes parties de la guerre. Je n'ai pû même ajouter une Diſſertation fort intéreſſante que j'avois promis d'y inſerer. Elle rouloit *ſur les avantages qu'a la guerre offenſive ſur la défenſive*, où je démontre qu'il faut infiniment plus de capacité, d'expérience & de fermeté dans un Général d'armée pour celle-ci que pour l'autre. Nous trouverons aſſez l'occaſion de la placer dans les Volumes ſuivans, je l'avois faite à tout autre deſſein que de la mettre dans cet Ouvrage. Cette Diſſertation venoit à propos du changement qui arriva dans les affaires, lorſque Fabius en prit la conduite. C'eſt ce Fabius qui ſauva ſa patrie, lorſqu'elle étoit prête à crouler, malgré les perſécutions de ſes envieux & l'ingratitude prodigieuſe du peuple Romain. Mais il faut toujours ou preſque toujours que les plus grandes vertus ſoient détruites, ou calomniées, ou perſécutées en la perſonne de ceux qui en ſont les mieux fournis, & que les envieux ou ceux qui n'en ont aucune triomphent de la miſére des gens de bien. L'on verra ce Fabius, l'un des plus honnêtes hommes, & le plus grand Capitaine en ſon genre que Rome ait jamais produit,

produit, attaqué en ſon honneur, perſécuté, & puis remercié de ſes ſervices pour faire place, & céder le commandement des armées aux nouveaux Conſuls, dont l'un (*a*), qui en étoit très-digne, & ami du Dictateur, ne fut pas écouté; & l'autre (*b*) de la lie du peuple, ſans aucune expérience de la guerre, regardé comme un Oracle, quoiqu'il fût ſeul la cauſe de l'infortune de Cannes. Remercîment fatal à la République. La façon de faire la guerre de Fabius, & ſes belles campagnes, m'ont fourni une infinité de ſujets & d'obſervations militaires. Je traite particuliérement des mouvemens & des campemens des armées, & de la guerre des montagnes.

(a) *Paul Emile.*

(b) *Terentius Varro.*

Le ſtratagéme d'Annibal, enfermé dans le détroit ou le défilé de Caſſilinum, eſt unique dans ſon eſpéce, & les Romains les ſeuls au monde qui aient pû donner dans un piége auſſi groſſier que celui-là: tant Fabius étoit malheureux en Officiers Généraux. C'étoit à la vérité des hommes courageux; mais d'une préſomption inſupportable, & par conſéquent très-malhabiles, & d'une envie prodigieuſe, toujours compagne de l'ignorance, & ennemie implacable des grandes vertus.

Les combats de Gérunium ſuivent de près le ſtratagéme de Caſſilinum. Ils terminérent cette campagne. Les Obſervations ſur ces différentes actions ſont dignes de remarque, & d'une inſtruction peu commune. Les deux armées campérent tout l'hiver en cet endroit-là. Jamais le Général de Carthage ne ſe vit dans de plus grands embarras qu'en ce camp-là. Il ſemble qu'il l'avoue lui-même au dernier combat, que Minucius perdit: combat qui eût entraîné la défaite de toute l'armée Romaine, ſi Fabius ne fût venu au ſecours. Ce

que dit Annibal ensuite de cette action, est un signe qu'il se voioit réduit à l'extrémité.

Dès l'ouverture de la campagne, ce grand homme sentit plus que jamais cette extrémité. Mais malheureusement pour les Romains, la fortune le remit dans ses avantages. Fabius fut obligé de se démettre de sa Dictature, & l'ennemi reprit de nouvelles espérances pour la victoire. Connoissant parfaitement les gens ausquels il avoit affaire, il ne se trompa point. Il gagna la bataille de Cannes. Cette victoire fut si complette, si décisive, & fit à Rome une telle plaie, que si Annibal eût sçû profiter de sa victoire, il terminoit la guerre, & l'Histoire Romaine finissoit au troisiéme Livre de mon Auteur.

Les Observations sur cette bataille sont fort étendues. Je m'y suis plû, comme a fait Polybe, à raconter un événement si mémorable. Je souhaite que mes Lecteurs prennent autant de plaisir à les lire qu'ils en trouveront dans le texte.

Je donne le plan des deux ordres de bataille des armées Romaine & Carthaginoise. Je n'ai garde de dire que je l'ai trouvé dans Casaubon, qui n'a pas bien compris le texte de Polybe. Je ne pouvois m'imaginer que cet habile Historien eût pû décrire d'une façon si obscure, ou pour mieux dire si incompréhensible; l'ordonnance Romaine est-elle moins galimatias dans Tite-Live que dans Casaubon? Je défie qu'on la puisse comprendre dans l'un ni dans l'autre, & cependant le texte Grec est assez clair. Mais il ne faut pas trouver étrange que le dernier se soit abusé en cet endroit-là, tout grand homme qu'il étoit. Il ne suffit pas même d'être habile dans la milice des Anciens, puisque l'ordre de bataille des Romains à leur

infanterie étoit entiérement opposé à leur maniére de se ranger, quoique Polybe nous donne trois ordres de bataille semblables, celui de Régulus contre Xantippe, celui de Cannes & celui de Zama; mais tous les trois n'ont guéres été entendus des Traducteurs, qui ne sont pas militaires. Où trouver des Guerriers aussi sçavans dans le Grec? On ne doit donc pas trouver étrange que Casaubon ait trouvé un banc de sable à la traduction de l'ordre des Romains. Je ne crois pas qu'on m'accuse de donner mes imaginations dans la description de cet ordre de bataille: puisque Dom Thuillier a trouvé que les Consuls s'étoient rangez sur une seule ligne, les cohortes à la queue les unes des autres, c'est-à-dire en colonnes, sur plus de trente de profondeur. J'ai mon texte pour garant. La maxime d'Aristote doit servir de regle ici comme par tout ailleurs, qu'il faut croire chacun en son art. Tite-Live est moins excusable que Casaubon, il étoit plus en état d'attraper le sens de Polybe. Car bien qu'il n'eût aucune expérience de la guerre, s'il trouvoit cet endroit obscur, mille gens du métier l'eussent éclairé là-dessus, s'il eût pris la peine de les consulter, & par là il eût évité le galimatias où il est tombé dans l'explication de cet ordre.

La Dissertation sur la conduite des Romains, depuis l'ouverture de la seconde Punique jusqu'à la bataille de Cannes, qui fait la clôture de ce quatriéme Volume, m'a paru nécessaire & importante. Je reviens à bien des choses que j'ai dites ailleurs, & par occasion: je ne pouvois me dispenser de les remettre encore sous les yeux du Lecteur; outre qu'elles me conduisent à des réflexions différentes, qui regardent la guerre & la politique des Romains dans ce tems-là.

J'écarte une infinité de matiéres, dont je ne crois pas devoir rendre compte dans cette Préface. On ſçait le plan que je me ſuis formé dans cet Ouvrage. C'eſt un Commentaire ſur Polybe, orné d'Obſervations, de Diſſertations ſur les événemens que l'Hiſtorien rapporte, & que j'accompagne de Notes dans les endroits où elles m'ont paru néceſſaires, & ces Notes amuſent & délaſſent. Aucun de mes Lecteurs n'y a trouvé à redire, hors les Révérends Péres Journaliſtes de Trévoux. S'il leur eût plû d'alléguer des raiſons bonnes ou mauvaiſes pourquoi ces Notes & ces Réflexions leur déplaiſent, nous les aurions examinées, & pris là-deſſus le parti que nous aurions jugé à propos de prendre.

Ils ſe ſont plaints dans leur Journal du mois de Mai, que le texte de Polybe ſe perd *dans un abîme de Notes & de Réflexions*. C'eſt bien tard qu'ils s'aviſent de prononcer que l'Ouvrage eſt digne de leur cenſure. Mais il faut attendre ce qu'ils diront, ce n'eſt ici qu'une ſimple eſcarmouche, & bientôt nous les verrons dans la plaine. Après dix-huit mois de méditation, ils m'ont décoché un petit trait de ſatyre, comme pour m'avertir en attendant mieux. Ils trouvent enfin que *c'eſt dommage qu'on ne puiſſe pas lire de ſuite* Polybe, *& qu'il faille pour ainſi dire courir après le texte, qui ſe perd à chaque moment dans un abîme de Notes & de Réflexions*.

Ces Notes & ces Réflexions pourroient être véritablement un *abîme* pour ceux, qui n'entendant pas & n'aiant jamais étudié la matiére, ſe trouvent dans les ténébres les plus épaiſſes, ils s'y perdent. Mais tout Commentaire n'eſt pas un abîme pour tous les Lecteurs. Je crois au contraire que ce ſeroit un grand

bien pour les Lettres & le bon goût, qu'on commentât, ainſi que je fais pour Polybe, les Hiſtoriens les plus célébres de l'antiquité, comme Hérodote, Thucydide, Xénophon, Céſar & quelques autres. On en tireroit plus de profit que nous n'en tirons des Notes & des Réflexions de la nouvelle Hiſtoire Romaine.

Je ne demande point qu'on m'épargne dans les critiques qu'on me fera, je ſçai que je ne ſuis pas exemt de fautes. Je reconnois en avoir fait un bon nombre, & je ne trouverai jamais mauvais qu'on m'en avertiſſe & qu'on me reléve, pourvû que ce ſoit avec politeſſe & de bonne foi.

Ceux qui ont envie de me critiquer ne feroient-ils pas mieux d'imiter l'Auteur anonyme des *Réflexions ſur le I. & le II. Tome des Commentaires ſur Polybe*, & ſur mon Livre des *Nouvelles Découvertes?* Je lui ſçai bon gré d'en avoir uſé avec politeſſe. Il y a un peu de chagrin en quelques endroits. Ses remarques ſont foibles, & peu capables de perſuader ceux qui ſont exemts des préjugez de la coutume, & qui liſent avec diſcernement. Je les réfuterai dans cette Préface, au moins celles où l'Auteur paroît m'avoir un peu compris. Je ne doute pas qu'il n'en ſoit capable; mais c'eſt ſeulement par défaut d'attention. Bien que mon Livre ne mérite peut-être pas tant d'honneur; je crois cependant que lorſqu'il eſt queſtion d'écrire pour le public, & de réfuter les opinions d'un Auteur, on doit prendre garde de plus près à ce qu'on fait, non pas par l'eſtime qu'on a de ſon Ouvrage; mais par pure conſidération pour le public, peut-être prévenu en faveur de ſes ſentimens, ſur tout lorſque cet Auteur ne marche jamais qu'à l'ombre des preuves, d'une longue expérience, & des faits ſur leſquels on ne diſ-

pute point ſans témérité. D'ailleurs on ne propoſe rien qu'on n'ait vû auparavant ſi l'Ecrivain qu'on attaque n'a pas pris les devants, s'il ne s'eſt pas fait les mêmes objections, & s'il n'a pas déja répondu à celles qu'on lui fait de nouveau. Or toutes celles de l'Anonyme ont été déja réfutées & renverſées dans les Volumes précédens; à moins qu'on n'en ait de plus fortes à faire pour rétablir un édifice ruiné, & cela ne paroît pas dans l'Anonyme. Il étoit inutile qu'il revînt au reproche que certaines perſonnes m'ont fait d'abord d'être mon propre Panégyriſte. J'ai répondu à ces perſonnes-là dans la Préface de mon ſecond Tome page xxiv. par un côté qui a dû les édifier & les guérir du ſoupçon apparent d'orgueil & d'immodeſtie, qui ſembloit ſi fort les choquer. J'ai déclaré que je ne prenois ce parti qu'à regret, & ceux qui me connoiſſent ſçavent bien que j'étois réduit à la fâcheuſe néceſſité de rendre bon témoignage de ma perſonne pour une bonne fin. Si l'Anonyme avoit lû ma Préface, il ſe ſeroit diſpenſé de la peine & de la fatigue qu'il a bien voulu ſe donner pour me corriger ſur cet article, bien loin d'en prendre ſcandale. Il me ſemble un peu étrange qu'il n'ait pas lû mes Préfaces, car c'eſt par là que l'on commence. Il n'a pas même eu la patience de lire mon Livre avec toute l'exactitude qu'il demande, il eſt encore viſible qu'il n'a fait que courir ſur les Paragrafes qui ont donné lieu à ſes Réflexions. S'il eſt permis de comparer le petit au grand, Xénophon dans ſa retraite des dix mille, Periclés, Scipion & tant d'autres ont été leurs propres Panégyriſtes, & tous ces gens-là y étoient forcez. Ce ne ſont jamais que les envieux, auſquels toute vertu fait ombrage, qui nous y obligent: c'eſt l'unique moien de couvrir de honte ces Meſſieurs-là.

Dans la page 8. chap. 2. le Critique espére qu'après avoir parlé des Anciens, je ne négligerai pas les Modernes, & que je n'oublierai pas les campagnes de M. le Prince de Condé, ni celles de M. de Turenne. S'il eût lû les deux premiers Volumes, il eût trouvé que j'ai rapporté quelques-unes de leurs plus belles actions: il faut que sa mémoire l'ait trompé. Je suis le premier qui ait avancé qu'Henri IV. étoit non seulement le plus grand Capitaine de son siécle, mais encore un Maître dans l'infanterie, & qu'il ne l'étoit pas moins dans la tactique. Un peu moins de précipitation en me lisant, il auroit vû que ce que je rapporte de cet habile Guerrier n'a été que dans le dessein d'appuier mon principe des pelotons, de l'entrelassement des deux armes & de la profondeur des corps de l'infanterie. Comment peut-il avancer que je mets en *parallèle des principes certains avec un probléme?* Je ne propose aucun probléme, je n'ai jamais regardé mon principe comme une chose problématique. Je le démontre, il falloit de bonnes preuves contre cela. Où sont-elles? Le Critique se contente de décider, cela est fort abrégé. Les plus grands Maîtres n'oseroient se servir de cette méthode. Bien que l'Anonyme assûre qu'il ne fait que proposer ses doutes, il ne laisse pas que de décider, & de regarder comme problématiques les véritez les plus démontrées.

Il me permettra s'il lui plaît de lui représenter qu'à l'égard des Anciéns, on ne peut pas dire que je sois trop prévenu en leur faveur: je leur rens justice. Qui doute qu'ils ne soient nos Maîtres, & que nous n'aions tout pris d'eux? Pour décider sur cette prévention, il faut allier à l'expérience, dont cet habile Officier est tout plein, une étude profonde de l'antiquité mili-

Réflex. sur le Com. de Pol. p. 10. ch. 5.

taire. Dire que je suis prévenu, cela ne suffit pas: il faut le prouver.

L'Anonyme trouve la bataille de Mantinée *plus curieuse par son antiquité, qu'elle n'est nécessaire pour notre instruction.* Cela est décisif. A ce que je vois ces Capitaines illustres de l'antiquité, qui font tant de bruit à nos oreilles, ne sont que des enfans comparez aux nôtres, qui cependant ont toujours cherché à les imiter. La ligne oblique n'est pas de son goût, je crois qu'il a tort: c'est l'ordre le plus rusé & le plus dangereux de tous, & celui contre lequel un Général, quelque habile qu'il soit, n'a rien à opposer, si l'ennemi paroît tout d'un coup dans cet ordre: car pour y pouvoir résister, on se voit obligé à des mouvemens qu'il est impossible de faire quand on a l'ennemi sur les bras, & ces mouvemens demandent beaucoup de tems. Pour les faire il faut transporter toute une droite à une gauche, ou toute une gauche à une droite. Je demande à l'Anonyme s'il trouve ces manœuvres bien aisées? S'il les trouvoit telles, il nous eût fait un grand plaisir de nous communiquer ses lumiéres: nous en aurions profité. M. de Puysegur, qui trouve cet ordre admirable, & qui sûrement n'est pas un Ecolier dans la science des armes, lui en eût marqué sa reconnoissance. Il faut certainement que le Critique se soit trouvé un peu neuf dans cette façon de se ranger. Il n'a pas compris non plus que l'oblique se forme à deux cens pas de l'ennemi. Car en quoi consiste ce mouvement? Quel en est le secret? C'est d'avancer une aîle & de reculer l'autre, ou faire qu'elle ne bouge point. S'il avoit lû nos Historiens modernes, il eût trouvé mille exemples de ces sortes de manœuvres admirables. Mais pourquoi s'arrêter à cette bataille?

Ibid. p. 11. chap. 4.

bataille ? Il n'avoit qu'à jetter les yeux sur ma Préface du Tome II. page x. il eût trouvé la réponse à ses objections, & les nouvelles qu'il propose sont trop peu dignes d'un homme de son expérience, pour mériter d'être réfutées.

La méprise où il tombe à l'égard de la bataille de Lutzen, est difficile à excuser. Il eût dû lire le détail que j'en donne avec plus d'attention qu'il n'a fait. Il ne s'agit point ici de l'oblique, qu'il n'a pas comprise, mais de colonnes, & Gustave en insera entre les brigades. Epaminondas attaqua sur une seule colonne à Mantinée, & je fais voir que le Guerrier Suédois combattit sur plusieurs à Lutzen. Je n'entre en parallèle que par rapport à ces colonnes. Ecoutons ceci. „ Le Général Walstein fit sans doute une mauvaise disposition de ses „ troupes, *dit-il*, & quoiqu'en dise l'Auteur, son champ „ de bataille n'étoit point avantageux, se trouvant con- „ traint par un chemin creux qui s'étendoit bien loin, „ & qui faisoit le front de sa droite; de surplus plu- „ sieurs moulins à vent dont il se servit pour établir „ de l'artillerie. Tout cela fait partager le mouvement „ général dans une charge; à moins qu'on ne dise que „ l'armée Impériale vouloit être sur la défensive, ce „ qui ne paroît pas dans la relation.

Tout cela ne sçauroit se paier. L'Anonyme n'avoit qu'à examiner le plan, qu'il n'a pas mieux étudié que la relation. Le chemin creux s'étendoit sur tout le front de la ligne des Impériaux, & non sur tout celui de la droite, dont une partie avoit la ville de Lutzen en face. S'il y prend garde, je n'ai pas dit que Walstein se servit de ses moulins à vent *pour établir de l'artillerie*: car de la maniére dont il s'exprime, qui ne croiroit que le canon étoit posté dans les moulins ? cepen-

dant le canon fut placé en-delà. Je ne ſçai ce qu'il veut dire par ces batteries qui partageoient le mouvement. Mais comment peut-on avancer que le champ de bataille de Vvalſtein *n'étoit point avantageux?* L'Auteur y a-t-il bien penſé? Un chemin creux ſur tout le front de ſa ligne n'eſt pas un avantage, & un double avantage. Si Guſtave marchoit d'abord à lui, il étoit maître du chemin creux qu'il avoit bordé d'un grand feu de mouſqueterie; il ſe mit en devoir d'y arrêter l'ennemi, s'il lui plaiſoit de l'attaquer, & en effet il l'attaqua & s'en rendit le maître, ou de paſſer le chemin pour aller à lui. Peut-il avancer ſérieuſement que ce n'eſt pas là un avantage? J'en laiſſe le jugement aux gens expérimentez: je dis plus, à ceux-là mêmes qui ne ſont pas guerriers.

Quant aux colonnes que Guſtave-Adolphe inſera entre les brigades, le Critique les révoque en doute: bien que ce Prince ait commencé à s'en ſervir à la bataille de Léipſick en 1631, il ne veut pas que ce grand Capitaine s'en ſoit ſervi, *ſi ce n'eſt*, dit-il, parlant de moi, *qu'il veuille donner le nom de colonne à un gros d'infanterie, qui s'étoit peut-être uni par hazard pour paſſer le chemin ou le ravin.* Qu'il prenne donc garde qu'il ne s'agiſſoit pas d'une ſeule colonne, mais de huit colonnes de dix-huit cens hommes chacune. Je m'explique aſſez bien, ce me ſemble, & il convient lui-même que je le fais en homme du métier. Le récit de cette journée vient d'un Ecrivain contemporain, un des premiers hommes de ſon tems, Secrétaire du Chancellier Oxentiel, & qui a écrit ſa belle Hiſtoire ſur les lettres & les relations envoiées de l'armée avec une telle exactitude, qu'il y a peu d'Hiſtoriens qui l'aient pouſſée ſi loin. Cet Ouvrage en langue Allemande en

cinq Volumes in-folio, & orné de plus de neuf cens Figures, ne contient pourtant qu'un espace de trente-trois années. On voit bien que les figures des ordres de bataille expliquez par des lettres numérales, ont été faites sur les lieux mêmes. Je ne vois rien de plus admirable que cet Ouvrage, & peu de Princes guerriers en ont entrepris de plus grands. Ce Critique ignore pourtant son existance.

Pour revenir aux colonnes, le Duc de Weimar s'en est servi, & les Généraux Suédois après la mort de Gustave-Adolphe à la bataille de Hult, ainsi que le Maréchal de Guébriant. J'ai donné ces colonnes dans mon second Tome & dans mon Traité de la Colonne, pages xxxv. & xxxvj. Il est fort surprenant que l'Anonyme ne les ait pas remarquées. *Seroit-il possible,* dit-il, *que M. de Turenne, qui a servi avec le Duc de Vveimar, n'eût pas eu la moindre notion de la colonne, ni que le Maréchal de Gassion, qui étoit le Disciple du Roi de Suéde, n'ait pas jugé à propos d'en faire usage?* Je n'examine pas le foible de cette objection, & je n'ai garde de la réfuter : cela n'est pas nécessaire. Encore moins la réflexion sur la colonne, qu'il ne trouve bonne que dans certaines situations, plus propres que la plaine à la faire valoir. Elle ne part pas d'un fantassin.

Réflexions sur le I. & le II. Tom. des Comm. de Polybe, ch. 4. p. 20.

Je ne répons pas non plus aux raisonnemens qu'il fait sur la bataille de Zama, lorsque pour se tirer d'embarras, où l'évidence le jette, il récuse les témoignages des faits, pour y placer ses propres conjectures, & qu'il décide en même tems sur des matiéres qu'il auroit, je m'assûre, très-bien comprises, s'il les avoit étudiées avec plus de soin. Du moins s'il nous alléguoit quelques Auteurs, contraires aux faits, à l'ombre desquels je marche presque toujours, nous l'écouterions

volontiers ; ou s'il nous donnoit quelques raisons un peu supportables, nous nous ferions un plaisir de lui en faire voir le foible. On peut décider hardiment lorsqu'on ajoute les faits aux raisonnemens. Cette façon de ruiner un systéme démontré, me paroît un moien admirable pour ne demeurer jamais court.

Ibid. ch. 6. pag. 27. Je le trouve plus solide sur ce que j'ai rapporté de la disposition de César à la bataille de Pharsale. Si j'avois eu recours à ses Commentaires, je fusse entré dans des raisonnemens qui m'eussent sans doute mené loin, & c'est ce que je n'avois pas dessein de faire. César a combattu plusieurs fois sur une ligne sans intervalles, & cela arrivoit souvent aux Romains dans les derniéres extrémitez. Les Princes, c'est-à-dire ceux de la seconde ligne, entroient d'abord dans les intervalles des cohortes des Hastaires, & les Triaires, qui formoient la troisiéme ligne, s'y enchâssoient comme les autres : ce qui formoit une phalange parfaite. Tite-*Liv. liv. 7.* Live explique parfaitement cette pratique des Romains. Il paroît assez par le commencement & les suites de cette action célébre de César, qu'il combattit sur une seule ligne. Ce ne fut pas seulement à Pharsale, mais encore en plusieurs autres actions. On peut remarquer cela dans la guerre des Gaules & dans celle d'Afrique. Il faut d'ailleurs considérer les tems. Il n'est plus parlé des Hastaires, des Princes ni des Triaires après la troisiéme Punique. Chaque légion étoit composée de dix cohortes ou bataillons, partagées sur les trois lignes : *Prima acies, secunda acies, tertia acies.* les quatre de la tête s'appelloient les cohortes du premier ordre, c'est à-dire de la premiére ligne. Les trois autres faisoient la seconde, & le reste à la troisiéme. Lorsque César dit qu'il tira quelques cohortes de la troisiéme, cela ne prouve pas qu'il combattit sur trois

lignes. On voit par le *Triplici acie in fronte* de Frontin, qu'on divisoit souvent l'infanterie en trois corps sur une seule ligne. Cela se remarque aussi dans Appien. J'ai expliqué tout cela dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, & l'Anonyme ne s'en est pas souvenu. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiére, parce que je la traite dans une Dissertation qui entrera peut-être dans le Tome suivant.

Le Critique n'apporte dans son Chapitre VIII. que des préjugez. Il paroît cependant qu'il n'en est point mal imbû, & qu'il aime mieux errer avec la routine que de se rendre à la vérité lorsqu'elle lui est contraire. Il s'y rendroit sans doute; mais pour cela il faudroit exiger de lui ce que Descartes demande de ses Lecteurs avant que de lire ses Ouvrages. Mais le moien, puisqu'on ferme les yeux sur les faits mêmes, & qu'on les rejette! Il faut d'ailleurs entendre l'infanterie, mais il est trop tard. Lorsqu'on dit que ma Tactique est trop composée, on n'y pense pas. Elle l'est infiniment moins que la nôtre. Dire qu'il ne faut rien changer aux usages communément reçûs, c'est ignorer qu'il se fait de perpétuels changemens depuis un siécle dans les armes, dans la maniére de se ranger & de combattre, & dans la discipline militaire. Il avance que toute mutation est dangereuse à la guerre, & il propose des changemens lui-même.

Ce que l'Auteur hazarde sur les pelotons est à peine concevable. Comment peut-il avancer que je ne donne aucune raison convaincante à l'égard de mes pelotons entrelassez entre les escadrons? Je démontre l'excellence de ce principe en cent endroits de mes deux premiers Tomes. Ce principe est d'ailleurs appuié de faits depuis les Anciens jusqu'à nous, & ces faits sont citez.

Les pelotons inserez entre les distances des escadrons n'ont paru chez les Modernes qu'à la bataille de Pavie sous le regne de François I. Je cite l'exemple de cent cinquante Arquebusiers divisez par petites pelotes entre les intervalles des escadrons Espagnols, & ces pelotes furent la cause de la défaite de la gendarmerie Françoise. L'Amiral de Coligny, Henri IV, Gustave-Adolphe, & ses Capitaines après lui, suivirent toujours cette méthode. Ces pelotons n'ont jamais été battus. Je traite encore cette matiére dans ce Volume. Quand il dit que les ennemis retorqueront par le même principe, il ne prend pas garde qu'en voulant réfuter une méthode si admirable, il s'y prend de telle sorte, qu'il la confirme & la fait trouver à ses Lecteurs telle que je la fais voir aux miens. *De plus*, dit-il, *l'Auteur de ce Systéme croit-il qu'un combat de cavalerie se donne de pied ferme? L'on ne sçauroit se dispenser de marcher en avant : ce n'est que par l'impétuosité qu'on a pour joindre l'ennemi, que l'avantage se déclare. Que deviendront ces pelotons?* Prend-on bien garde à ce raisonnement? Est-ce que la cavalerie va au galop à la charge? Est-ce qu'elle ne combat pas de pied ferme lorsqu'elle en vient aux mains? Est-ce qu'il prend mes pelotons pour immobiles? Que de réflexions qui ne signifient & ne prouvent rien! Il desapprouve ailleurs les colonnes aux aîles, & y substitue un corps de quinze cens grenadiers à chacune : voilà tous les grenadiers aux aîles. Est-ce qu'on se démunit ainsi de tous les grenadiers d'une armée, dont chaque compagnie sert comme de réserve à son corps? Il ne veut pas d'infanterie parmi la cavalerie, & il en met. Ce qui me paroît bien surprenant, est la maniére dont il réfute les pelotons. *Je dis donc*, dit-il, *que si c'est par le feu*

qu'ils doivent faire, tout médiocre qu'il soit, il attirera conséquemment celui de l'ennemi qui desunira vos escadrons. J'ignorois qu'il ne fallût pas tirer dans une bataille, de peur de s'attirer du feu.

L'Auteur fait quelques observations page 59. sur la bataille d'Ivry. Il dit qu'il lui paroît par le récit de cette bataille, *que les deux armées ont combattu* chacune sur une ligne; *à moins*, dit-il, *qu'on ne prenne pour la première les troupes de la cavalerie qui furent mises en avant; ce qui n'est pas évident, & qui seroit aujourd'hui une disposition bien dangereuse.* Je le crois bien : mais il ne prend pas garde qu'il se contredit, car il trouve cette méthode fort bonne dans le Chapitre VIII. page 38. Comme il n'approuve pas mes colonnes aux aîles de la cavalerie, il propose *deux petits corps chacun de* 1500. *grenadiers, ou de quatre bataillons.* Il appelle cela deux petits corps, *accompagnez de huit escadrons qui marcheroient à la hauteur des deux aîles pour les favoriser & les garantir d'être débordez.* A la page 59. il trouve cette méthode très-mauvaise, & blâme fort M. de Maienne de l'avoir suivie. *Mettre la cavalerie légére à la tête de la ligne, cela doit paroître singulier*, dit-il: *c'étoit l'exposer à être battue en détail sans utilité.* L'Anonyme ne propose-t-il pas la même chose, & ne l'expose-t-il pas à se faire battre *sans utilité*? Tout cela lui a *donné l'idée de proposer d'entrelasser nos brigades de cavalerie & d'infanterie, ce qui doit faire un meilleur effet.* Il fait voir au long l'excellence de cette méthode, & le prouve bien. Cela m'a fait un grand plaisir, puisqu'il propose le même ordre de bataille que j'ai donné dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* page 238. Graces au Critique, il trouve quelque chose de bon dans cet Ouvrage. Du

moins auroit-il dû, je ne dis pas m'en faire honneur; mais avouer que j'avois proposé & pensé quatre à cinq ans avant lui ce qu'il propose quatre à cinq ans après. Ce principe se trouve encore dans les deux premiers Volumes de mon Commentaire, & cependant il le propose comme sien & s'en fait fête. Nous voilà tous les deux contens.

Au reste je fais une estime toute particuliére de l'Anonyme. Il m'a fait beaucoup d'honneur, en faisant voir, par la foiblesse de ses objections, que la vérité est à l'abri des plus fortes armes. Il est toujours glorieux à un Auteur d'être attaqué par un Officier aussi consommé en expérience & aussi habile homme que lui. Je lui sçai bon gré de m'avoir critiqué, & je l'en remercie. Il m'apprend par là à continuer constamment, comme je fais, de ne décider jamais sans avancer au préalable des raisons & des faits. Un principe suivi d'un tel cortége, est à couvert de toute insulte. Je suis persuadé qu'à cet égard l'Anonyme n'a rien à me reprocher.

On a omis dans les Volumes précédens de marquer dans des Tables en quel ordre les Planches devoient être rangées. Les Tables que l'on trouvera à la fin de celui-ci répareront cette faute, que l'on ne commettra plus dans la suite.

Fin de la Préface.

TABLE

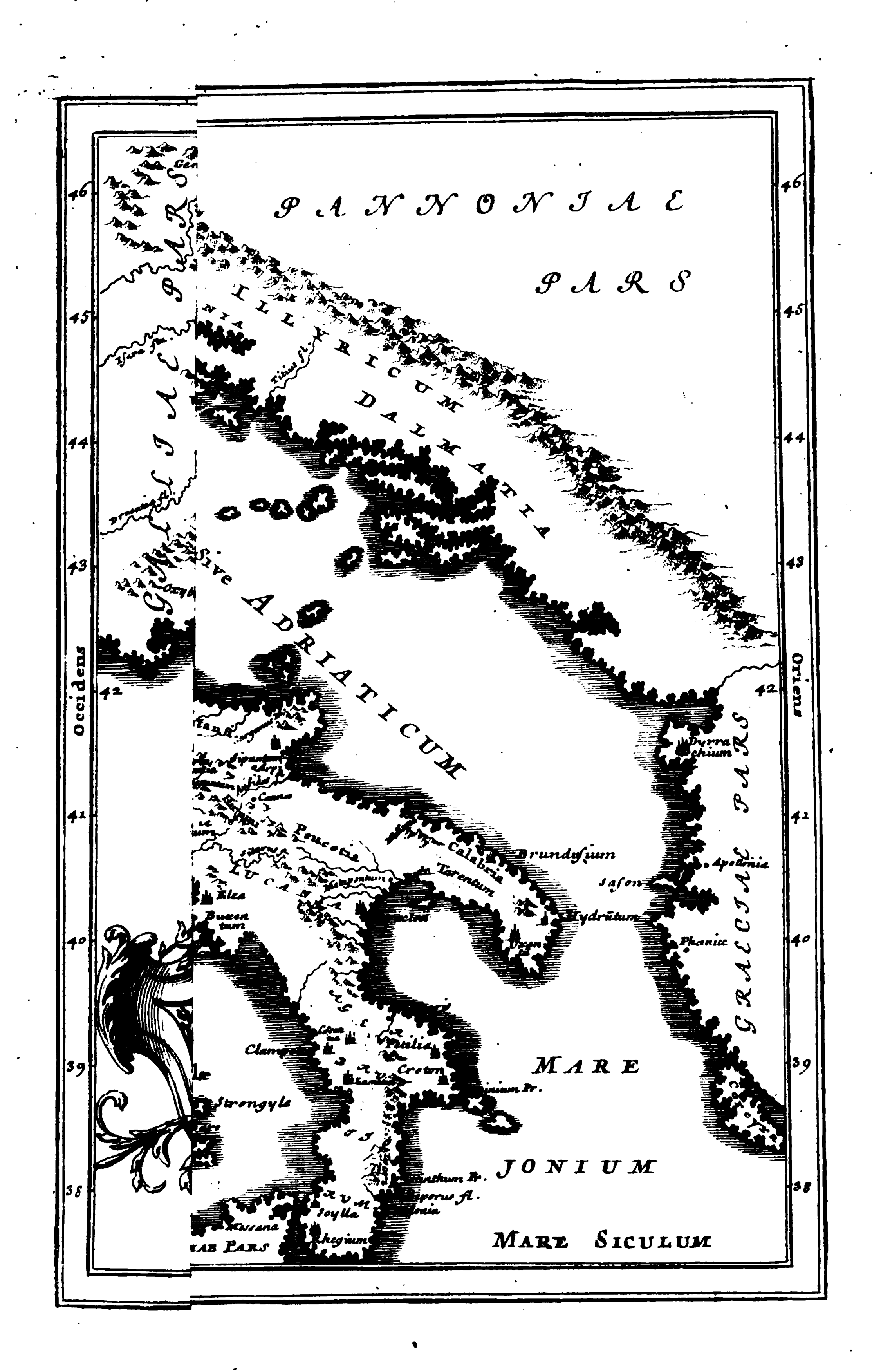
TABLE

DES CHAPITRES ET DES OBSERVATIONS

Contenus dans ce quatriéme Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE


PANNONIAE
PARS
ILLYRICUM
DALMATIA
Sive ADRIATICUM
Occidens
Oriens
Peucetia
Calabria
Brundusium
Tarentum
Hydrutum
Dyrrachium
Apollonia
Phoenice
GRAECIAE PARS
Elea
Buxentum
Clampetia
Croton
Strongyle
MARE
JONIUM
Scylla
Messana
Rhegium
MARE SICULUM
46
45
44
43
42
41
40
39
38



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE TROISIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

But que Polybe se propose en écrivant l'Histoire de son tems. Distribution des événemens qu'il doit raconter.

ON a vû dans le premier Livre que nous commencerions cet Ouvrage par la guerre Sociale, celle d'Annibal & celle de la Cœlosyrie. Nous y avons dit aussi pourquoi, remontant à des tems plus reculez, nous écririons les deux Livres qui précédent celui-ci. Il faut maintenant rapporter ces guerres, & rendre compte

tant des raisons pourquoi elles ont été entreprises, que de celles pour lesquelles elles sont devenues si considérables. Mais auparavant disons un mot sur le dessein de cet Ouvrage.

Dans tout ce que nous avons entrepris de raconter, notre unique but a été de faire voir comment, en quel tems & pourquoi toutes les parties de la terre connues ont été réduites sous l'obéissance des Romains; événement dont le commencement est connu, le tems déterminé, & le succès avoué & reconnu de tout le monde. Pour y parvenir, à ce but, il est bon de faire mention en peu de mots des choses principales qui se sont passées entre le commencement & la fin, rien n'est plus capable de donner une juste idée de toute l'entreprise. Car comme la connoissance du tout sert beaucoup pour aquerir celle des choses particulieres, & que réciproquement la connoissance des choses particuliéres aide beaucoup à connoître le tout; nous ne pouvons mieux faire, à mon sens, que d'instruire le Lecteur de ces deux maniéres.

J'ai déja fait voir quel étoit en général mon dessein, & jusqu'où je devois le conduire. Tout ce qui s'est passé en particulier commence aux guerres dont nous avons parlé, & finit au renversement de la Monarchie Macédonienne; & entre le commencement & la fin, il s'est écoulé cinquante-trois ans, pendant lesquels tant & de si grands événemens sont arrivez, qu'on n'en a jamais vû de pareils dans un égal nombre d'années. En commençant donc à la cent quarantiéme olympiade, voici l'ordre que je garderai.

Après que nous aurons expliqué pourquoi les Carthaginois firent aux Romains la guerre qu'on appelle d'Annibal; nous dirons de quelle maniére les premiers se jettérent sur l'Italie, & y ébranlérent la domination des Romains jusqu'au point de les faire craindre pour leur propre patrie, & de voir les Carthaginois maîtres de la capitale de cet Empire. Nous verrons ensuite Philippe Roi de Macédoine venir se joindre aux Carthaginois, après qu'il eut fini la guerre qu'il avoit vers le même tems contre les Etoliens, & qu'il eut pacifié les affaires de la Gréce. Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator (a) se disputeront la Cœlosyrie, & se feront la guerre

(a) *Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator.*] Presque tous les Rois de Syrie s'appelloient Antiochus, & ceux d'Egypte Ptolémée. Cela a produit des embarras

pour ce Roiaume. Puis les Rhodiens & Prusias se déclareront contre les Bysantiens, & les forceront de se désister du péage qu'ils exigeoient de ceux qui navigeoient dans le Pont. Là nous interromprons le fil de notre narration, pour examiner la forme du gouvernement des Romains, & l'on verra qu'il ne pouvoit être mieux constitué, non seulement pour se rétablir dans l'Italie & dans la Sicile, & pour se soumettre les Espagnes & les Gaules ; mais encore pour défaire entiérement les Carthaginois, & penser à conquerir tout l'univers. Cela sera suivi d'une petite digression sur la ruine de Hiéron Roi de Syracuse : d'où nous passerons en Egypte pour voir les troubles qui y arrivérent, lorsqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus & Philippe, conspirant ensemble de se partager le Roiaume laissé au fils de ce Roi, tâchérent par fraude & par violence de se rendre maîtres, celui-ci de l'Egypte & de la Carie, celui-là de la Cœlosyrie & de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui se passa entre les Romains & les Carthaginois dans l'Espagne, dans la Lybie & dans la Sicile, d'où nous nous transporterons en Gréce, où les affaires changérent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Attalus & des Rhodiens contre Philippe, de quelle maniére les Romains firent la guerre à ce Prince, quelles en furent les causes, & quel en fut le succès. Nous joindrons à cela ce que produisit la colére des Etoliens, lorsqu'aiant

très-grands dans l'Histoire, & l'on en est encore là. Ceux qui ont eu recours aux Médailles, ne sont pas plus avancez que les autres. Il est impossible, ou du moins très-difficile, de les ranger par ordre chronologique. Les Antiquaires qui l'ont voulu faire, n'ont produit que des conjectures & des probabilitez ; en un mot rien de certain dans l'explication de ces Médailles, & rien de plus mal aisé que de les désigner par de tels moiens. Comment prouver que c'est le premier ou le second Antiochus ? Cela me paroît impossible. La même difficulté se trouve aussi dans les Ptolémées, puisqu'ils ont tous les mêmes noms. Peut-on assûrer que M. Vaillant ait réussi dans ce qu'il nous a donné de l'Histoire des Rois de Syrie par Médailles ? Je crois qu'il seroit plus aisé de dénombrer les Ptolémées, & de les ranger par ordre chronologique que les Antiochus. Polybe parle de deux Ptolémées, l'un fils de Lagus, & l'autre surnommé Céraunus ; il donne aussi le surnom de Philopator à ce Ptolémée, auquel Antiochus fit la guerre pour la basse Syrie. C'est celui dont il est parlé dans le Livre des Maccabées, & le même Antiochus n'est pas oublié. Mais Polybe ne fait pas la moindre mention de la guerre de celui-ci contre les Juifs, & ne parle non plus des grandes actions de ceux-ci ni de celles des Maccabées dans son Histoire, que s'il n'y avoit jamais eu de Juifs & de Maccabées au monde. Cela me semble surprenant : car les événemens qui sont rapportez dans l'Ecriture sont si grands & si mémorables, que je ne vois pas comment ils ne sont pas venus à la connoissance de Polybe, d'ailleurs si exact dans la description & les circonstances des guerres d'Antiochus dans la basse Syrie. Encore une fois, pas un mot des Juifs, ni pas une ombre de leurs guerres contre Antiochus.

appellé d'Asie Antiochus, ils allumérent le feu de la guerre entre les Achéens & les Romains. Nous dirons les causes de cette guerre, & ensuite nous suivrons Antiochus en Europe. D'abord il sera obligé de se retirer de la Gréce; puis défait il abandonnera tout le païs qui est en deçà du mont Taurus; & enfin les Romains après avoir réprimé l'audace des Gaulois, se rendront maîtres de l'Asie, sans que personne la leur ose contester, & délivreront l'Asie citérieure de la crainte des Barbares & de la violence des Gaulois. Nous exposerons après cela les malheurs dont les Etoliens & les Céphalléniens furent accablez, d'où nous passerons aux guerres qu'Euménes eut à soutenir contre Prusias & les Gaulois de Gréce, & à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque chose de l'union & du gouvernement des Péloponnésiens, & des progrès que fit l'Etat des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'Histoire & les faits qu'on y aura vûs seront représentez en peu de mots. Nous ajouterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Epiphanés dans l'Egypte, la guerre de Persée, & la ruine entiére de la Monarchie Macédonienne.

Par là on verra en détail par quelle conduite les Romains sont venus à bout de soumettre toute la terre à leur domination. Si l'on devoit juger de ce qu'il y a de louable ou de répréhensible dans les hommes ou dans les Etats par le bonheur ou le malheur des événemens, je devrois là borner mon Ouvrage, puisque mon dessein est rempli, que les cinquante-trois ans finissent à ces derniers événemens, que la puissance Romaine fut alors à son plus haut point, que tout le monde étoit forcé de reconnoître qu'il ne restoit plus qu'à leur obéir & à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus; souvent les succès les plus heureux, faute d'en avoir fait un bon usage, ont été cause de très-grands malheurs, comme il y a eu nombre de gens à qui des accidens très-fâcheux ont été d'une très-grande utilité, parce qu'ils ont sçû les supporter avec courage. Outre les événemens, il faut donc encore considérer quelle a été la conduite des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différens sentimens qu'on a eus de ceux qui étoient à la tête des affaires, les penchans & les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le domestique, que par rapport

au gouvernement. Par ce moien notre siécle connoîtra si l'on doit se soustraire à la domination Romaine (*a*) ou s'y soumettre; & les siécles à venir jugeront si elle étoit digne de louange ou de blâme. C'est de là que dépend presque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette Histoire, tant pour le présent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les Chefs d'armées n'ont, en faisant la guerre, d'autre fin que de vaincre & de subjuguer, ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires & par leurs conquêtes. Il n'y a personne qui fasse la guerre dans la seule vûe de triompher de ses

(a) *Si l'on doit se soustraire à la domination Romaine ou s'y soumettre.*] Les Romains ont été dignes de commander à toute la terre, depuis le commencement de leur République jusqu'à la fin de la guerre contre Persée, & même un peu après, bien qu'on s'apperçoive de beaucoup de corruption; mais comme elle monta à son comble après la troisiéme guerre Punique, on ne vit plus de vertus dans la République: elle devint trop puissante pour que sa domination fût supportable. Le luxe, l'avarice, l'insolence, & tous les vices qui suivent les grandes conquêtes, se débordérent dans Rome & dans toute l'Italie comme un torrent, & corrompirent les mœurs de ses Citoiens. Tous ces vices s'accrurent à tel point & si excessivement, qu'on regarderoit comme un pur roman ce que les Historiens nous en disent, si le luxe d'aujourd'hui n'alloit presque aussi loin que celui des Romains, & par conséquent leurs vices: si nous opposions tout cela ensemble, nous ne serions pas peu surpris du paralléle, & si nous comparions de même la frugalité de nos péres avec celle que les Romains gardérent jusqu'à la seconde Punique, nous trouverions une égalité très-grande entre l'une & l'autre. L'aise & l'abondance produisent la corruption des mœurs, celle-ci celle des loix; on ne sçauroit plus y revenir. Il faut les changer ou les affoiblir, & en diminuer la sévérité, pour les accommoder à nos forces, que le luxe énerve. La gloire des Romains acquise par tant de victoires & de conquêtes, lorsque la République étoit dans sa fleur, étoit plutôt dûe à leur prudence qu'à la violence: leur domination étoit équitable & douce, les peuples alliez comme les autres soumis à leur puissance conservérent longtems leurs loix & leur liberté: ils paioient un léger tribut à la République, ou l'on se contentoit d'un certain nombre de troupes que chacun fournissoit selon son pouvoir, sans rien contribuer au-delà. Cela leur paroissoit raisonnable & juste, & en ce tems heureux ils sentoient assez qu'il leur étoit plus avantageux de se soumettre que de se soustraire à la domination Romaine, qui les faisoit respecter de leurs voisins. Les autres qui avoient été soumis par les armes, jouissoient des mêmes avantages; ou leur joug étoit si léger en comparaison de celui des peuples sujets des autres Puissances, qu'il ne s'en trouvoit aucun qui ne souhaitât de passer sous la domination Romaine. Mais cette douceur & cette équité ne subsistérent qu'autant que Rome eut à craindre au dehors. Lorsque tout fut vaincu, la tyrannie s'établit peu à peu au dedans, & sans rien craindre ou du moins sans trop appréhender une révolution générale, parce que l'on eut toujours de bonnes armées sur pied. Son joug devint alors très-pesant: il n'y eut plus à balancer sur l'un de ces deux partis, si l'on devoit se soumettre ou se soustraire à la domination Romaine. Le dernier étoit sans doute le meilleur que les alliez eussent à prendre, s'ils se fussent tous unis pour la défense de leur liberté. Il est certain que les peuples furent plus heureux sous le régne même des plus méchans Empereurs, que pendant les cinquante ou soixante derniéres années de la République. Ce Sénat, autrefois composé de tant de gens de bien & de têtes sages, & dont Cyneas disoit à Pyrrhus qu'il lui avoit paru une assemblée de Rois, n'étoit plus le même. S'il l'eût vû dans le tems dont je parle, il l'eût regardé avec un très-grand mépris, & comme une assemblée de gens corrompus, injustes & brigans, en un mot comme les tyrans du monde entier.

ennemis. On ne se met pas sur mer pour passer simplement d'un endroit en un autre. Les sciences & les arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connoissance. On cherche en tout ce que l'on fait, ou l'agréable, ou l'honnête, ou l'utile. Cet Ouvrage ne sera donc parfait & accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au tems où de nouveaux troubles se sont élevez, & qu'il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est sur ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance des faits & les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raison, c'est que j'ai été témoin oculaire de la plûpart des événemens, que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, & que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce soulévement que les Romains allérent porter la guerre chez les Celtibériens & les Vacéens; que les Carthaginois la firent à Massanisse Roi dans l'Afrique; qu'en Asie Attalus & Prusias se la déclarérent l'un à l'autre; qu'Oropherne aidé par Demetrius chassa du trône Ararathe Roi de Cappadoce, & que celui-ci par lui-même y remonta; que Séleucus fils de Demetrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le Roiaume & la vie par la conspiration des autres Rois; que les Romains permirent aux Grecs, accusez d'avoir été auteurs de la guerre de Persée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence; que peu de tems après ces mêmes Romains attaquérent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de païs, mais ensuite dans le dessein de les détruire entiérement, pour des raisons que nous déduirons dans la suite; qu'enfin vers le même tems les Macédoniens aiant renoncé à l'alliance des Romains, & les Lacédémoniens s'étant détachez de la République des Achéens, on vit le malheur commun de la Gréce commencer & finir tout ensemble.

Tel est le dessein que je me suis proposé. Fasse la fortune que ma vie soit assez longue pour l'exécuter & le conduire à sa perfection. Je suis cependant persuadé que quand même je viendrois à manquer, il ne seroit pas abandonné, & que d'habiles gens charmez de sa beauté se feroient un devoir de le remplir. Maintenant que pour donner aux Lecteurs une connoissance générale & particuliére de toute cette Histoire,

nous avons rapporté ſommairement les principaux faits ſur leſquels nous devons dans la ſuite nous étendre ; il eſt tems de rappeller ce que nous avons promis, & de reprendre le commencement de notre ſujet.

CHAPITRE II.

Quelles furent les vraies cauſes de la guerre d'Annibal. Réfutation de l'Hiſtorien Fabius ſur ces cauſes.

QUelques Hiſtoriens d'Annibal donnent deux raiſons de la ſeconde guerre que les Romains déclarérent aux Carthaginois. La premiére eſt, ſelon eux, le ſiége mis par ceux-ci devant Sagonte ; & l'autre, l'infraction du Traité par lequel ils avoient ſolemnellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ebre. Pour moi j'accorderai bien que ce furent là les commencemens de la guerre, mais je ne puis convenir que ç'en ait été les motifs. En effet c'eſt comme ſi l'on diſoit que l'irruption d'Alexandre en Aſie a été la cauſe de la guerre contre les Perſes, & que la guerre des Romains contre Antiochus eſt venue de la décente que ce Roi fit à Demetriade. Ces deux cauſes, loin d'être les vraies, ne ſont pas même probables. Car qui pourroit penſer que l'irruption d'Alexandre ait été la cauſe de pluſieurs choſes que ce Prince, & avant lui Philippe ſon pére, avoient faites pour ſe diſpoſer à la guerre contre les Perſes ? On doit dire la même choſe de ce que les Etoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vint à Demetriade. Pour raiſonner de la ſorte, il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement, cauſe & prétexte, & ne ſçavoir pas que ces deux derniers ſont ce qui dans toutes choſes eſt avant tout, & que le commencement n'eſt que le dernier des trois. J'appelle commencement les premiéres démarches, les premiers mouvemens que l'on ſe donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire ; mais les cauſes, c'eſt ce qui précéde tout jugement & toute délibération. Ce ſont les penſées qui ſe préſentent, les diſpoſitions que l'on prend, les raiſonnemens qui ſe font en conſéquence, & ſur leſquels on ſe détermine à juger & à former un deſſein. Ce que je vais dire éclaircira ma penſée.

Rien n'est plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perses. Le premier fut le retour des Grecs sous la conduite de Xenophon, lesquels revenant des Satrapies de l'Asie supérieure, & traversant toute l'Asie, avec laquelle ils étoient en guerre, n'avoient néanmoins trouvé personne qui osât s'opposer à leur retraite. Le second fut le passage d'Agésilas Roi de Lacédémone en Asie, où il ne rencontra rien qui mît obstacle à ses desseins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en sortir sans avoir rien fait, rappellé qu'il étoit dans la Gréce par les troubles dont elle étoit alors agitée. Car Philippe faisant réflexion d'un côté sur la mollesse & la lâcheté des Perses, & de l'autre sur les grandes parties qu'il avoit lui & les siens pour la guerre; excité d'ailleurs par l'éclat & la grandeur des avantages qu'il remporteroit de la conquête de cet Empire; après s'être concilié la faveur des Grecs, il prit enfin son essor, conçut le dessein d'aller porter la guerre chez les Perses, & disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs (*a*) des injures qu'ils en avoient reçûes. Il est donc hors de doute que les

(a) *Sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçûes.*] Ne cherchons pas d'autre source de la guerre des Grecs contre les Perses, que les richesses, l'aise & l'opulence de ces derniers, les trésors immenses de leurs Rois, ceux des Satrapes qui gouvernoient les Provinces & des Grands de cet Empire, la foiblesse de leurs frontiéres, la beauté & la bonté du païs, capable de fournir à l'entretien des plus nombreuses armées, la mollesse & la lâcheté de ces peuples, le peu de discipline de leurs troupes, & leur incapacité dans la science des armes. Voilà la seule & unique cause, & le sujet de cette guerre. Le retour des Grecs sous la conduite de Xenophon, qui ne trouva aucune résistance dans sa retraite, la décente de Xerxès dans la Gréce, dont Polybe ne parle pas, l'oppression des villes Gréques; toutes ces choses ensemble ne sont que les prétextes de cette guerre. Le passage d'Agésilas en Asie, où il ne trouva rien qui osât s'opposer à ses conquêtes, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée contre un ennemi infiniment supérieur, n'aida pas peu aussi à déterminer les Grecs à entreprendre la conquête de ce grand Empire: car si ce Roi de Lacédémone n'eût pas vû renverser son projet par une ruse de politique que Conon inspira au Roi de Perse, il est certain que ce Roi de Lacédémone eût fait ce qu'Alexandre fit depuis.

La ruse de Conon n'étoit point mal imaginée. Il vit bien que toutes les forces de l'Asie ne tiendroient jamais contre les plus braves hommes & le plus grand Capitaine de la Gréce, & que toute la puissance du Roi de Perse courroit risque d'être renversée, s'il n'emploioit d'autres moiens pour rendre inutiles tous les desseins d'un tel ennemi, & lui faire tout abandonner, pour courir au plus pressé. Quelle fut donc cette ruse de politique que Conon proposa au grand Roi? La plus efficace qu'on puisse imaginer: il lui conseilla de faire passer de bonnes sommes d'argent dans la Gréce, & de les distribuer abondamment aux Orateurs, qui ne manqueroient pas de se tourner de son côté, & d'exciter les peuples chacun dans sa ville contre les Lacédémoniens. Cette diversion de pistoles fit infiniment plus d'effet qu'une armée de cent mille hommes; elle en fit un tel & si promt, qu'en peu de tems toute la Gréce se souleva contre eux, & forma une ligue si formidable, appuiée sans doute sur l'or des Perses, qu'Agésilas fut incessamment rappellé, &

deux

deux choses que nous avons rapportées les premiéres, ont été les causes de la guerre contre les Perses, que la derniére n'en a été que le prétexte, & qu'enfin le commencement ç'a été l'irruption d'Alexandre dans l'Asie.

Il est clair encore qu'il n'y a point d'autre cause de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Etoliens. Ceux-ci croiant que les Romains, enflez du succès qu'avoit eu leur guerre contre Philippe, les méprisoient, comme j'ai dit plus haut, non seulement appellérent à leur secours Antiochus, mais la colére les emporta jusqu'à prendre la résolution de tout entreprendre & de tout souffrir pour se venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté ; c'est à quoi ils exhortoient & animoient sans raison toutes les villes, les parcourant avec Antiochus l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la décente d'Antiochus à Démétriade.

obligé d'abandonner l'Asie qu'il alloit subjuguer, pour ne songer qu'à défendre les Etats de Lacédémone, beaucoup moins considérables que l'un des parcs du Roi de Perse.

Philippe, pére d'Alexandre, voioit assez que l'expédition de l'Asie n'étoit pas une entreprise fort difficile : il n'avoit rien à craindre des Grecs, dont il s'étoit concilié la faveur. Il n'avoit pas non plus besoin que l'on emploiât contre lui les mêmes machines qui chassérent Agésilas de l'Asie. Il étoit maître absolu de la Gréce, il s'y étoit si bien cramponné, & l'avoit tellement bridée par de bonnes forteresses, que toute l'éloquence des Orateurs & tout l'or de l'Asie n'eussent servi de rien. Il comparoit de l'autre part ses rares talens pour la guerre, & la valeur de ses troupes aguerries & formées de sa main, avec l'état où il voioit le grand Roi, beaucoup de Généraux, & pas un seul capable de commander ; des armées innombrables, & pas un soldat ; des trésors immenses ; mais avec tout l'or du monde, on ne formera pas d'excellens soldats & d'habiles Officiers. Il n'en falloit pas davantage pour exciter l'ambition d'un grand Capitaine, & pour regarder la conquête de l'Asie comme une entreprise fort peu difficile. *Il prit enfin son essor*, dit mon Auteur, *conçut le dessein de porter la guerre chez les Perses, & disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçûes. Il est donc hors de doute que les deux choses que nous avons rapportées les premiéres, ont été les causes de la guerre contre les Perses, & que la derniére n'en a été que le prétexte.*

Philippe n'eut pas moins réussi qu'Aléxandre, qui hérita de ses talens & du désir de cette expédition, qu'il regardoit avec raison comme une chose faite, mais non pas si assûrément après le passage du Granique, qu'après la mort de Memnon, le seul Capitaine du Roi de Perse capable de tenir bon contre Alexandre, & de le renvoier au plutôt dans la Gréce. Si Darius, sans croire ses Courtisans lâches, efféminez, & jaloux de la gloire de cet étranger, eût daigné se livrer aux sages conseils de ce grand homme, son dessein étoit de porter la guerre dans la Macédoine, pendant que les Macédoniens la faisoient à son Maître dans l'Asie. Il avoit fort bien débuté pour cette entreprise, & avoit déja commencé de nouer des intelligences avec les Grecs : il eût sans doute chassé Aléxandre de l'Asie par son esprit, par sa valeur & par l'or de son Maître semé dans la Gréce, suivi d'une bonne armée ; mais sa mort fit que les choses allérent à rien. Pour revenir à Alexandre, il ne se croioit pas moins excellent Chef de guerre qu'Agésilas, & l'on peut bien avancer hardi-

Je me suis arrêté longtems sur cette distinction, non que j'eusse en vûe de censurer les Historiens; mais parce que l'instruction des Lecteurs le demandoit. Car de quelle utilité est pour les malades un Médecin qui ne sçait pas les causes des maladies? Que peut-on attendre d'un Ministre d'Etat, qui ne connoît ni la raison ni l'origine des affaires qui arrivent dans un Roiaume? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais des remédes convenables, il n'est pas non plus possible que l'autre, sans la connoissance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'est pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de soin que les causes des événemens. Car souvent une bagatelle, un rien donne lieu à des affaires très-considérables, & en toute matiére on ne remédie à rien plus aisé-

ment que les soldats Macédoniens valoient bien ceux de Lacédémone, s'ils ne les surpassoient pas.

Tite-Live dit une chose que je ne trouve pas dans Polybe, touchant la guerre qu'Antiochus déclara aux Romains, qui me paroît fort sensée. Il prit pour prétexte l'assassinat de Brachille, & quelques autres raisons justificatives; mais le véritable étoit le relâchement de la discipline des Romains, dont il étoit très-bien informé. Il fonda toutes ses espérances sur ce relâchement: je n'en vois point de mieux fondées. Un Prince ambitieux, qui cherche à s'agrandir aux dépens de ses voisins, doit choisir ces tems de relâchement & d'oubli des loix militaires pour leur faire la guerre. Belle leçon pour les Princes & pour leurs Ministres, qui les négligent & qui ne les maintiennent pas en vigueur.

Le feu Roi ne manquoit pas de raisons justificatives lorsqu'il attaqua la Hollande en 1672. mais ce n'étoit pas assez, il falloit être assûré de la facilité d'une si grande entreprise pour l'expédier en peu de tems, & n'avoir pas toutes les forces des Princes de l'Europe sur les bras: car l'oppression de cette République, alors plus redoutable par ses richesses qu'elle ne l'étoit par ses forces de terre, qu'elle avoit négligées, les intéressoit tous généralement; ils voioient bien qu'en laissant la Hollande en proie, ils perdroient le moien de se sauver eux-mêmes: car il étoit aisé ensuite de cette conquête de conquerir tout le reste de la Flandre. Si ce grand Prince n'eût pas préféré les conseils de M. de Louvois à ceux du Prince de Condé & de M. de Turenne, qui en sçavoient plus que lui, & qui proposoient de faire raser toutes les places fortes des Hollandois dont nous nous étions rendus les maîtres, & de ne garder que celles qui leur servoient de frontiére du côté de l'Allemagne, je ne sçai si l'Empereur & les autres Puissances de l'Europe eussent osé remuer. Le Roi n'ignoroit pas, lorsqu'il entreprit cette guerre, que les Hollandois s'étoient endormis sur leurs coffres forts, fiers de les voir tout pleins, comme s'il n'y avoit qu'à les ouvrir pour en voir sortir des soldats aguerris, des Officiers habiles & expérimentez; il n'en sortit pas un seul de ceux qu'ils avoient conservez qui osât paroître devant l'ennemi, tant ils furent malheureux, négligens & mal informez des desseins d'un grand Roi contre une République qui parloit haut sans être armée; preuve évidente que l'argent n'est le nerf de la guerre, qu'autant qu'on sçait s'en servir pour avoir du fer, & du meilleur. Si cette République ne croula pas entiérement, à quoi tint-il? Un seul bon conseil, que le Roi rejetta pour en écouter un autre qui ne valut jamais rien, fut le salut de cette République, & une leçon aux Princes guerriers de s'arrêter plutôt aux avis des gens habiles & expérimentez dans la science de la guerre, qu'aux autres d'une profession toute différente, avec tout leur bel esprit & leurs connoissances dans la science du gouvernement.

ment qu'aux premiers mouvemens & aux premiéres pensées.

Selon Fabius, Historien Romain, ce fut l'avarice & l'ambition déméfurée d'Asdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cause de la seconde guerre Punique: que ce Général s'étant acquis une domination fort étendue en Espagne, se mit en tête, à son retour dans l'Afrique, d'abolir les loix de sa République, & de l'ériger en Monarchie; que les principaux Magistrats, s'étant apperçûs de son dessein, s'y étoient unanimement opposez: qu'Asdrubal alors sortit d'Afrique, & que de retour en Espagne, il la gouverna à sa fantaisie, sans aucun égard pour le Sénat de Carthage; qu'Annibal, qui dès l'enfance étoit entré dans les vûes de son oncle, & avoit tâché de les suivre, garda la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Espagne; que ce fut pour se conformer à ces vûes d'Asdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un seul, du moins entre les plus distinguez, qui approuvât ce qu'Annibal avoit fait à l'égard de Sagonte. Il ajoute, qu'après la prise de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le dessein ou de se faire livrer Annibal, ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Réfutation de Fabius.

Mais que l'on demande à cet Historien pourquoi, supposé que l'entreprise d'Annibal eût déplû aux Carthaginois, cette République n'a pas saisi une occasion si favorable de se délivrer de la guerre qui la menaçoit: que pouvoient faire les Carthaginois de plus juste & de plus avantageux, que de se rendre à ce que les Romains demandoient d'eux? En abandonnant l'auteur des injustices faites aux Sagontins, ils se feroient défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur Etat, ils auroient assûré la tranquillité à leur patrie, ils auroient étouffé le feu de la guerre, & pour se venger il ne leur en auroit coûté qu'un Sénatusconsulte: que l'on fasse, dis-je, cette question à notre Historien, il est clair qu'il n'aura rien à répondre: puisque les Carthaginois ont été si éloignez d'une si sage conduite, qu'après avoir fait la guerre sous les ordres d'Annibal pendant dix-sept ans de suite, ils ne la finirent que lorsqu'il n'y eut plus rien à espérer, & qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de sa perte.

Au reste si j'ai fait ici mention de Fabius & de son Histoire,

ce n'eſt pas de peur que la vraiſemblance qu'il jette ſur ce qu'il dit n'en impoſe à ſes Lecteurs : car il n'y en a point, de Lecteurs, qui, ſans qu'on l'avertiſſe, ne puiſſe voir par lui-même combien cet Hiſtorien eſt peu judicieux : mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ſes Livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, & d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte. Car on voit des gens, qui faiſant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, & ſe laiſſant prévenir par ce préjugé qu'il étoit contemporain & Sénateur, dès-là ſe perſuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon ſentiment eſt qu'on ne doit pas tout-à-fait mépriſer ſon autorité, mais que ſeule elle n'eſt pas ſuffiſante, & qu'il faut conſidérer les choſes mêmes qu'il écrit, pour juger enſuite ſi on doit l'en croire ou non. Je reviens à mon ſujet.

CHAPITRE III.

Première cauſe de la ſeconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : ſeconde cauſe, la nouvelle exaction des Romains ſur les Carthaginois : troiſiéme cauſe, la conquête de l'Eſpagne par Amilcar.

JE crois donc qu'entre les cauſes pour leſquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la première eſt le reſſentiment d'Amilcar ſurnommé Barcas, & pére d'Annibal. Car quoiqu'il eût été défait en Sicile, ſon courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avoit commandées à Eryce étoient encore entiéres, & dans les mêmes ſentimens que leur Chef. Si cédant aux tems il avoit fait la paix après la bataille qu'avoient perdue ſur mer les Carthaginois, ſon indignation reſtoit toujours la même, & n'attendoit que le moment d'éclater. Il auroit même pris les armes auſſitôt après, ſans la guerre que les Carthaginois eurent à ſoutenir contre les ſoldats mercénaires. Mais il fallut d'abord penſer à cette révolte, & s'en occuper tout entier. Ces troubles appaiſez, les Romains étant venus déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'héſitérent pas de ſe mettre en défenſe, ſe perſuadant qu'aiant la juſtice de leur côté, ils ne manqueroient pas d'avoir le deſſus, comme j'ai dit dans les Livres précédens,

& sans lesquels on ne pourroit comprendre ni ce que je dis ici, ni ce que je dois dire dans la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égard à cette justice, ils furent obligez de s'accommoder aux conjonctures. Accablez & n'aiant plus de ressource, ils consentirent, pour vivre en paix, de vuider la Sardaigne, & d'ajouter au tribut, qu'ils paioient déja, douze cens talens.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie. Car Amilcar, animé par sa propre indignation & par celle que ses Citoiens en avoient conçûe, n'eut pas plutôt affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des révoltez, qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, s'imaginant bien qu'elle seroit pour lui d'un puissant secours dans la guerre qu'il méditoit contre les Romains.

Les grands progrès qu'il fit dans ce vaste païs, doivent être regardez comme la troisiéme cause de la seconde guerre Punique : les Carthaginois ne s'y engagérent, que parce qu'avec le secours des troupes Espagnoles ils crurent avoir de quoi faire tête aux Romains.

Quoiqu'Amilcar soit mort dix ans auparavant que cette guerre commençât, il est cependant aisé de prouver qu'il en a été le principal auteur. Entre les raisons sans nombre dont on pourroit se servir pour cela, je n'en apporterai qu'une qui mettra la chose en évidence. Après qu'Annibal eût été vaincu par les Romains, & qu'il fût sorti de sa patrie pour s'aller refugier chez Antiochus, les Romains sçachant ce que méditoient contre eux les Etoliens, envoiérent des Ambassadeurs chez ce Prince dans le dessein de le sonder, & de voir quelles pourroient être ses vûes. Les Ambassadeurs aiant découvert qu'il prêtoit l'oreille aux propositions des Etoliens, & qu'il n'épioit que l'occasion de se déclarer contre les Romains, tâchérent de lui rendre Annibal suspect, & pour cela lui firent assidument leur cour. La chose réussit selon leurs souhaits. Antiochus continua de se défier d'Annibal, & ses soupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occasion se présenta de s'éclaircir l'un l'autre sur cette défiance. Annibal se défendit du mieux qu'il put. Mais voiant que ses raisons ne satisfaisoient pas Antiochus, il lui tint enfin ce discours: Quand mon pere se disposa à entrer dans l'Espagne avec une armée, je n'avois alors que neuf ans : j'étois auprès

de l'Autel pendant qu'il sacrifioit à Jupiter; après les libations & les autres cérémonies prescrites, Amilcar aiant fait retirer tous les Ministres du Sacrifice, il me fit approcher, & me demanda en me caressant si je n'aurois pas envie de le suivre à l'armée: je répondis, avec cette vivacité qui convenoit à mon âge, non seulement que je ne demandois pas mieux, mais que je le priois instamment de me le permettre; là-dessus il me prit la main, me conduisit à l'Autel, & m'ordonna de jurer, sur les victimes, que jamais je ne serois ami des Romains; jugez par là quelles sont mes dispositions; quand il ne s'agira que de susciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter sur moi comme sur un homme qui vous sera sincérement dévoué: quand vous penserez à vous accommoder & à faire la paix avec eux, n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi, mais défiez-vous & tenez-vous sur vos gardes, je ferai certainement tout ce qui sera en moi pour traverser vos desseins. Ce discours, qui paroissoit sincére & partir du cœur, dissipa tous les soupçons qu'Antiochus avoit auparavant conçûs contre la fidélité d'Annibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Amilcar & de tout le projet qu'il avoit formé contre les Romains, est précis & sans replique. Mais cette haine paroît encore plus dans ce qu'il fit ensuite. Car il leur suscita deux ennemis, Asdrubal son gendre & Annibal son fils, qui étoient tels, qu'après cela il ne pouvoit rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portoit. Asdrubal mourut avant que de pouvoir faire éclore son dessein: mais Annibal trouva dans la suite l'occasion de se livrer avec éclat à l'inimitié qu'il avoit héritée de son pére contre les Romains. De là ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puissances à traiter de paix ou à faire alliance avec eux. Si ce n'est que pour céder au tems, on doit se tenir sur la réserve, & avoir toujours les yeux ouverts sur leurs démarches: mais si leur soumission est sincére, on peut en disposer comme de ses sujets & de ses amis, & demander d'elles avec confiance tout le service qu'elles sont capables de rendre. Telles sont donc les causes de la guerre d'Annibal. En voici les commencemens.

CHAPITRE IV.

Annibal est nommé Général des armées, ses conquêtes dans l'Espagne. Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte. Prise de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains sur Démétrius.

LEs Carthaginois étoient fort sensibles à la perte qu'ils avoient faite de la Sicile : mais ils avoient encore plus de peine à supporter celle de la Sardaigne, & l'augmentation du tribut qu'on leur avoit imposé. C'est pour cela qu'après s'être soumis la plus grande partie de l'Espagne, tout ce qui leur étoit rapporté contre les Romains, étoit toujours bien reçû. Lorsqu'ils eurent appris la mort d'Asdrubal, qu'ils avoient fait Gouverneur d'Espagne après la mort d'Amilcar, d'abord ils attendirent à lui nommer un successeur, qu'ils sçûssent de quel côté pancheroient les troupes ; & dès que la nouvelle fut venue qu'elles s'étoient choisi pour Chef Annibal d'un consentement unanime, aussitôt le peuple s'étant assemblé, on confirma l'élection, & l'on donna à Annibal le commandement des armées. Elevé à cette dignité, il pensa d'abord à se soumettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, & en fit le siége avec tant de vigueur & d'impétuosité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées, ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Il les vendit ensuite à prix d'argent, & s'étant ainsi amassé de grandes richesses, il vint prendre son quartier d'hiver à Carthagéne. Généreux à l'égard de ceux qui servoient sous lui, paiant libéralement les soldats, & leur promettant des gratifications, il se gagna les cœurs, & donna de grandes espérances aux troupes. L'Eté venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui étoit grande, bien peuplée, & défendue par des habitans d'une extréme valeur, lui donna beaucoup de peine, mais enfin il l'emporta. Il courut grand risque en revenant. Les Carpésiens, nation la plus puissante du païs, avoient pris les armes : & les peuples voisins, soulevez par ceux des Olcades & des Salmantiquois qui s'étoient sauvez par la fuite, étoient

accourus à leur secours. Si Annibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, sa défaite étoit immanquable. Mais il eut la prudence de se retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, & de se réduire à disputer aux ennemis le passage de ce fleuve. Cette conduite lui réussit. Les Barbares s'efforcérent de passer la riviére par plusieurs endroits: mais la plupart, à la décente, furent écrasez par les quarante éléphans qui marchoient le long des bords. Dans la riviére même il y en eut beaucoup qui périrent sous les pieds de la cavalerie, qui rompoit plus aisément le cours de l'eau, & du haut de ses chevaux combattoit avec avantage contre de l'infanterie. Enfin Annibal passa lui-même le fleuve, & fondant sur ces Barbares, il en jetta sur le champ de bataille plus de quarante mille.

Ce carnage intimida tellement tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, qu'il n'y resta personne, hors les Sagontins, qui osât faire mine de résister aux Carthaginois. Annibal se donna pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fidéle aux avis d'Amilcar son pére, il ne vouloit pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce tems-là les Sagontins craignant pour eux, & prévoiant le malheur qui devoit leur arriver, envoioient à Rome courriers sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisoient les Carthaginois. On fut longtems à Rome sans faire grande attention à ces progrès: mais alors on fit partir des Ambassadeurs pour s'éclaircir de la vérité des choses.

Annibal après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'étoit proposé, revint mettre son armée en quartiers d'hiver à Carthagéne, qui étoit comme la ville capitale de la nation, & comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissoit aux Carthaginois. Là il rencontra les Ambassadeurs Romains, & leur donna audience: ceux-ci prenant les Dieux à témoin, lui recommandérent de ne pas toucher à Sagonte, qui étoit sous leur protection, & de demeurer exactement en-deçà de l'Ebre, selon le Traité fait avec Asdrubal. Annibal, jeune alors, & passionné pour la guerre, heureux dans ses projets, & animé depuis longtems contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une sédition s'étoit depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avoient pris les Romains pour arbitres, & que ces

Romains avoient injustement condamné à mort quelques-uns des Magistrats; qu'il ne laisseroit pas cette injustice impunie; que de tout tems la coutume des Carthaginois avoit été de prendre la défense de ceux qui étoient injustement persécutez. Et en même tems il dépêchoit au Sénat de Carthage pour sçavoir comment il en agiroit avec les Sagontins, qui fiers de l'alliance des Romains, en usoient mal avec quelques-uns des sujets de la République. En un mot il ne raisonnoit pas, il n'écoutoit que la colére & l'emportement dont il étoit aveuglé. Au lieu des vraies raisons qui le faisoient agir, il se jettoit sur des prétextes frivoles, égarement ordinaire de ceux qui, peu touchez de l'honnête, ne suivent que les passions dont ils se sont laissez prévenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire, qu'il falloit que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeassent du tribut qu'ils leur avoient injustement imposé, dans les tems malheureux, où ceux-ci avoient été chassez de cette Isle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition! Il lui est arrivé de là que pour avoir caché la vraie raison qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, (a) mais encore contre toutes les regles de la justice.

(a) *Il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les regles de la justice.*] Les Romains étoient aussi peu, & peut-être moins scrupuleux à violer les Traitez de paix les plus solemnels que ne l'étoient les Carthaginois. Je prie mes Lecteurs de se souvenir de ce que j'ai dit dans mon second Tome, encore n'ai-je pas approfondi cette matiére autant qu'elle le mérite à l'égard des premiers, qui ne le cédoient guéres, ou qui surpassoient même les derniers en matiére de fourberie, de mauvaise foi & de perfidie dans leur politique & dans les Traitez faits avec leurs voisins. On a eu tort de croire que cette guerre d'Annibal étoit injuste, & une infraction formelle du Traité de paix. Pour peu qu'on réfléchisse sur les raisons que le Général Carthaginois allégue aux Ambassadeurs Romains pour justifier sa guerre contre les Sagontins, on conviendra de la justice de cette guerre. Annibal se plaint aux Ambassadeurs, & leur fait voir qu'il est en droit de faire la guerre à Sagonte; qu'il ne fait rien au préjudice du Traité en vengeant les injures reçûes; il leur en fait l'énumération: on ne voit pas que ces Ambassadeurs les traitent d'imaginaires. Il est assez ordinaire à des alliez qui se sentent soutenus d'une puissance redoutable, de peu ménager & d'user de violence envers ceux d'une autre plus foible, moins à craindre, & moins en état d'en tirer raison par les armes, pour venger les outrages des amis du plus fort. Ces plaintes d'Annibal sont fort aisées à persuader.

» C'est une question, *dit un Auteur » célébre*, de sçavoir, si le nom d'alliez » ne comprend que ceux qui le sont ef» fectivement, lorsqu'on traite ensemble; » ou s'il comprend aussi ceux qui le de» viennent après le Traité conclu, tel » qu'étoit le Traité entre le peuple Ro» main & les Carthaginois après la guerre » de Sicile, par lequel il étoit porté, que » les alliez des deux peuples ne pour» roient être attaquez par l'une ni par

Les Ambassadeurs ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile à Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avoient fait à Annibal, l'observation du Traité conclu avec son oncle. Mais ils ne pensoient pas qu'en cas que ce Traité fût violé, la guerre dût se faire dans l'Italie, ils croioient plutôt que ce

» l'autre des deux parties.

» Les Romains en inféroient, qu'encore que ce Traité fait avec Asdrubal » pour ne point passer l'Ebre, ne pût pas » leur servir de prétexte pour rompre, » parce que les Carthaginois ne l'avoient » pas ratifié, ils avoient néanmoins droit » de leur déclarer la guerre, en cas qu'ils » avouassent le siége qu'Annibal avoit mis » devant Sagonte ; ils prétendent que cet » aveu fut une infraction du Traité : par » cette raison, que depuis qu'il avoit été » conclu, les Romains avoient fait alliance avec les Sagontins. Tite-Live » en rapporte les raisons, que nous n'alléguerons pas, puisqu'il a copié Polybe » tout entier en cet endroit-là comme en » bien d'autres.

» Que dirons-nous à tout cela ? Il n'y » a point de doute que le mot d'*alliez* » ne puisse recevoir, sans préjudice du » bon langage, un sens précis & étroit, » qui ne signifie que ceux qui étoient du » tems du Traité d'alliance ; & qu'il n'en » puisse recevoir aussi un plus ample & » plus étendu, qui comprenne ceux qui » viendroient après. Il faut donc sçavoir » par les regles, que nous avons données » plus haut, quelle signification est la » meilleure. Or selon ces mêmes regles, » nous disons que les alliez à venir ne sont » point compris dans la clause du Traité : » car il s'agit de rompre ici d'une part une » alliance, ce qui est une matiére odieuse; » & il s'agit de l'autre d'ôter aux Carthaginois la liberté de tirer par les armes raison de ceux dont ils croient avoir » reçû injure, ce qui est contre la liberté » naturelle, dont il ne faut pas croire témérairement ou sans raison qu'un peuple se soit dépouillé.

» Quoi donc ? est-ce qu'il n'étoit pas » permis aux Romains de faire alliance » avec les Sagontins, ou de prendre leur » défense après l'avoir faite ? Qui sans » doute il leur étoit permis ; mais ce n'étoit pas en conséquence de ce Traité de » paix conclu avec les Carthaginois, c'étoit en vertu du droit naturel ; auquel » on n'avoit point dérogé par ce Traité : » en sorte que les Sagontins étoient à l'égard des uns & des autres, comme s'il » n'y eût eu rien de stipulé en faveur des » alliez ; & cela étant, les Carthaginois » d'une part ne faisoient rien au préjudice » du Traité, de prendre les armes contre » les Sagontins. C'est la même chose que » du tems de Pyrrhus, lorsqu'il fut accordé entre les Carthaginois & les Romains, que si l'un ou l'autre de ces peuples faisoit alliance avec Pyrrhus, cette » alliance n'empêcheroit pas la liberté d'assister celui que Pyrrhus attaqueroit.

» Je ne dis pas que la guerre eût pû » être juste des deux côtez ; mais je dis » qu'elle n'étoit pas un violement du Traité de paix. Ainsi que Polybe distingue » sur le différend concernant le secours » que les Romains avoient envoié aux Mamertins, il distingue si cela étoit juste, » & si cela étoit permis par le Traité.

» C'est aussi ce que ceux de Corcyre » ou Corfou dans Thucydide alléguent, » pour persuader les Athéniens de les assister contre les Lacédémoniens, leur » disant qu'ils avoient toute liberté d'envoier du secours à Corcyre, sans craindre de blesser le Traité qu'eux Athéniens avoient fait avec les Lacédémoniens, puisqu'il étoit permis par ce » Traité de faire de nouveaux alliez. Aussi » ce fut le parti que les Athéniens prirent » après un autre fait : car pour ne pas » violer le Traité qu'ils avoient avec les » Corinthiens, ils donnérent ordre à leurs » troupes de ne venir aux mains avec eux, » qu'en cas qu'ils se missent en état de » faire décente à Corcyre, pour l'attaquer, ou en quelque autre terre de la » jurisdiction des Corcyriens.

Je n'ai que faire de chercher les véritables intentions d'Annibal dans cette guerre contre Sagonte, mais seulement la cause publique, qui étoit la vengeance des injures faites aux Carthaginois ou à leurs alliez. Les Romains prétendoient-ils qu'ils

seroit en Espagne, & que Sagonte en seroit le théatre. Le Sénat Romain, qui se flattoit de la même espérance, prévoiant que cette guerre seroit importante, de longue durée, & fort éloignée de la patrie, crut qu'avant toutes choses il falloit mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Car Demetrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avoit

se dépouillassent de ce droit, puisqu'on leur laissoit celui de les défendre ? L'on peut dire en rigueur que cette guerre étoit également juste des deux côtez : car *il n'est pas en effet incompatible*, dit Grotius, *ni contraire à un Traité de paix, que les uns défendent & que les autres attaquent, la paix demeurant pour tout le reste en son entier.* Il cite Justin, qui parlant de cette guerre de Corcyre : *ils rompoient*, dit-il, *pour les intérêts de leurs alliez, la trêve qu'ils avoient faite en leur propre nom, croiant que c'étoit être moins parjure de s'attaquer en donnant secours aux autres, que de se faire eux-mêmes une guerre ouverte.*

Si Polybe, prévenu en faveur des Romains, avoit été plus équitable, il n'eût jamais avancé que cette guerre d'Annibal étoit inique & injuste, & contraire à la foi des Traitez. *Combien n'eût-il pas mieux fait de dire*, dit-il, *qu'il falloit que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeassent du tribut qu'ils leur avoient injustement imposé dans les tems malheureux où ceux-ci avoient été chassez de cette Isle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition ! Il lui est arrivé de là que pour avoir caché la vraie raison qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les regles de la justice.* Encore une fois, mon Auteur, prévenu injustement en faveur des Romains, mérite d'être relevé. Les Carthaginois paroissent dans cette guerre plus honnêtes gens & de meilleure foi que ces Romains, dont on vante si fort la droiture & l'équité, & cela paroît évidemment dans tous les Traitez qu'ils ont conclus avec eux. Ils les exécutérent tous ponctuellement, & ceux-ci ne se firent jamais conscience de les rompre, de les enfraindre, & d'en éluder grossiérement l'observation, lorsque leurs intérêts l'exigeoient. Suffit-il de dire qu'ils ont attaqué les Sagontins sous de faux prétextes & des plaintes imaginaires, sans faire voir par des raisons évidentes que ces plaintes sont injustes & mal fondées ? Les Ambassadeurs se récrient-ils là-dessus ? Cela ne se voit point : ils passent de là à Carthage, après avoir si mal négocié en Espagne. Ils demandent en plein Sénat qu'on leur livre Annibal, avec beaucoup moins d'équité & de justice qu'en fit paroître Philippe en exigeant des Athéniens qu'on lui livrât Démosthéne.

Annibal n'avoit que faire de prendre pour prétexte de la guerre l'indigne & injuste usurpation de la Sardaigne sur les Carthaginois, & les sommes exorbitantes qu'ils leur firent paier dans le tems que leurs affaires étoient réduites à un tel point d'extrémité, qu'il étoit impossible de soutenir deux guerres tout à la fois : ce qui les obligea de consentir à des conditions ignominieuses, telles qu'il plut aux Romains de leur imposer. En prenant le prétexte de l'injustice de la guerre de Sardaigne, celle de Sagonte eût été peu honnête, & visiblement ils eussent été coupables d'une extréme déloiauté, s'ils n'eussent eu d'autres raisons persuasives & justificatives que celles que mon Auteur auroit jugé plus à propos qu'ils alléguassent, c'eût été s'accommoder aux maximes très-corrompues de la politique Romaine.

Je suis bien persuadé que les Carthaginois avoient en vûe & sur le cœur l'usurpation de la Sardaigne, & une paix tout-à-fait honteuse & préjudiciable, que la nécessité seule avoit extorquée, & qu'ils se virent obligez d'accepter pour se garantir de leur ruine entiére. Ils connoissoient trop bien les Romains, dont on pouvoit dire ce qu'on disoit des Athéniens, qu'ils étoient nez pour n'être jamais en repos, & pour n'y pas laisser les autres. Avec de telles gens les Carthaginois pouvoient raisonnablement espérer de trouver les occasions de se relever, le tems & les conjonc-

reçûs des Romains, & passant même jusqu'à les mépriser; parce qu'il avoit vû la fraieur où les avoient jettez les Gaulois, & qu'il voioit celle où les jettoient actuellement les Carthaginois, espérant d'ailleurs beaucoup des Rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléoméne s'étoient joints à Antigonus, s'avisa vers ce tems-là de ravager & de renverser

tures ne les aménent que de reste, & il est permis de les attendre, de les souhaiter & de les saisir, lorsqu'on se voit en état de venger des offenses si affreuses & si iniques. Les Sagontins leur fournissent le prétexte, sans qu'on pût les accuser d'avoir enfraint les articles d'une paix honteuse & forcée, lorsqu'ils se trouvent en posture d'en réparer la honte & la perte. On ne peut lire cette guerre des Romains pour la Sardaigne, & le tribut tyrannique que la force extorque, sans une extrême indignation. On ne peut non plus, sans un secret dépit, réfléchir sur les tristes & malheureuses infortunes des Sagontins, que les Romains voient périr pour leur avoir été trop fidéles, sans leur donner le moindre secours, & sans se remuer de leur place; non pas tant par impuissance & par manque de tems & de forces, que par une insensibilité & une négligence tout-à-fait honteuse à secourir & à protéger des alliez, dont la perte pouvoit avoir des suites terribles. Elle en eut en effet, & l'on peut dire que l'abandon des Sagontins & la destruction de leur ville, précipitérent la République de Rome dans un abîme de malheurs qui l'ébranlérent jusqu'aux fondemens. Cette action est à peine concevable, elle est lâche, infame, & digne du dernier mépris. Disons hardiment que la fin de cette guerre, si heureuse & si glorieuse aux Romains, ne lavera jamais la honte & l'infamie du commencement.

Qu'on réfléchisse sur la conduite des Romains dès le tems que Sagonte fut menacée & que sa ruine fut résolue, rien de plus pitoiable que cette conduite. On ne vit jamais moins de politique, moins de prévoiance, moins de prudence & de régularité que dans tout ce qu'ils firent. S'ils eussent connu leurs véritables intérêts & leurs forces, Annibal perdoit l'espérance de voir jamais l'Italie. Rome ne pouvoit ignorer un si grand dessein. Il paroît assez par le narré de Polybe, & par Tite-Live, qu'Annibal ne faisoit pas un grand mistére de ce dessein, car toute l'Espagne en étoit imbûe, & le Sénat de Rome en avoit reçû plusieurs avis, & les avoit toujours négligez. Ce qui doit surprendre les moins pénétrans, c'est que parmi tant de têtes sages il ne s'en soit pas trouvé une seule qui ait proposé de jetter une puissante armée en Espagne, & d'en faire le théatre de la guerre. S'ils eussent pris ce parti, tous les vastes desseins du Carthaginois s'évanouissoient comme une ombre. Sa guerre en Italie eût été aussi imaginaire que la Croisade du Capucin Joseph. On lui eût donné tant d'affaires, & taillé tant de besogne en Espagne, qu'il n'en fût jamais sorti; mais ce ne fut pas là la moindre des bévûes énormes où Rome tomba. Nous les ferons voir en leur lieu.

Il me reste encore à faire quelques réflexions, que je crois neuves, car j'ignore que qui que ce soit les ait jamais faites; tout n'est pas dit, il s'en faut bien, & je vais écrire ce que je crois n'avoir pas été remarqué. Je dirai donc que l'éloignement que les Romains firent paroître pour cette guerre me surprend au dernier point. Ce n'étoit guéres leur coutume d'éviter ou d'éloigner les guerres, mais plutôt de les chercher & de les faire naître par toutes sortes de moiens bons ou mauvais, & par toutes les regles de leur politique occulte, peu honnête & très-artificieuse. Dans cette guerre c'est toute autre chose, ils dorment tranquillement sur la foi de leur renommée & sur la terreur de leur nom tandis que les autres veillent; ce n'est pourtant pas sans être avertis des avantages & des progrès de leurs ennemis en Espagne, de l'oppression des Sagontins, & de leur ruine prochaine. Ils écoutent toutes ces nouvelles, & se rendorment très-profondément. Leur politique fut toujours de prévenir l'agrandissement des Carthaginois, aujourd'hui ils attendent qu'ils soient agrandis, & que leur puissance ait augmenté au point qu'ils soient en état de les attaquer, pour venger l'usurpation de la Sardaigne & les conditions honteuses

les villes d'Illytie qui appartenoient aux Romains, de passer avec cinquante frégates au-delà du Lisse, contre la foi des Traitez, & de faire le dégât dans la plûpart des Isles Cyclades. Ces desordres attirérent l'attention des Romains, qui voioient la Maison Roiale de Macédoine dans un état florissant, & ils mirent tous leurs soins à pacifier & à s'assûrer les Provinces situées à l'Orient de l'Italie; ils se persuadoient qu'il seroit encore tems de prévenir Annibal, lorsqu'ils auroient fait repentir les Illyriens de leur faute, & châtié l'ingratitude & la témérité de Demetrius. Ils se trompoient: Annibal les prévint, & se rendit maître de Sagonte. Ce qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome & dans toute l'Italie.

Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoiérent une armée en Illyrie sous la conduite de L. Emilius, vers le Printems de la premiére année de la cent quarantiéme olympiade. Annibal alors sortit de Carthagéne, & s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades de la mer, sur le pied de ces montagnes où se joignent les frontiéres de Cel-

attachées à un Traité de paix tyrannique, qu'une triste nécessité extorqua dans l'extrémité de leurs affaires. Les Romains se réveillent enfin de leur profond assoupissement: seroit-ce pour marcher au secours de Sagonte, ou pour en empêcher le siége? Non: le croira-t-on d'un peuple actif, qui croioit perdre beaucoup dans la paix & sans la guerre? Bien loin de la désirer & de la faire, il a recours à la négociation. Ce peuple si haut & si fier, ne trouve pas qu'il lui soit honteux d'envoier des Ambassadeurs au Général de Carthage, pour écarter une guerre où leur honneur les oblige d'entrer. A-t-on pris garde à une démarche si timide & si indigne? Seroit-ce qu'ils craignoient la supériorité du génie, la hardiesse déterminée & la grande habileté du Général Carthaginois? Parlons sincérement, ses grandes qualitez & ses actions extraordinaires faisoient peur aux Romains, qui sentoient assez leur indigence & leur disette en matiére de pareils hommes: en un mot ils manquoient de Généraux capables de tenir tête contre Annibal, & leur Sénat n'étoit pas mieux fourni de gens capables de bons conseils. Il paroît même aussi que leur discipline militaire avoit été négligée. Le moien que cela n'arrive pas avec des Généraux malhabiles, sans génie, sans application, sans aucune expérience, & par conséquent d'une ignorance extrême: car la présomption ne marche jamais sans l'avoir pour compagne. Tout cela se remarque dans les Généraux qu'il plut au Sénat d'opposer à un Chef d'armée tel qu'Annibal, qui les joua d'une étrange sorte. Il ne faut pas être surpris, après ce que je viens de dire, si les Romains parurent si circonspects & si incertains dans le parti qu'ils avoient à prendre. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ne se promettoient rien d'avantageux de cette guerre. Un Prince sage & éclairé doit l'éloigner autant qu'il lui est possible, lorsqu'il se voit dépourvû de gens capables de la bien conduire: la négociation est le seul & l'unique moien, lorsqu'on s'y prend d'une maniére qu'on ne puisse soupçonner que l'on craint. Les Romains n'en usérent pas ainsi, ils s'humiliérent jusques-là d'envoier des Ambassadeurs au Général Carthaginois, avec ordre de passer à Carthage. Mais leur négociation en Espagne & à Carthage aboutit à rien, elle fit voir leur foiblesse dans toute son étendue, & ne leur apporta que de la honte & du deshonneur.

tibérie & d'Espagne, & qui s'étend jusqu'à la mer. C'est le païs le plus fertile de toute l'Espagne. Annibal vint camper devant cette ville, & en poussa le siége avec vigueur. Il prévoioit que de la prise de cette ville il tireroit pour la suite tous ces avantages : que par là il ôteroit toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne; qu'après avoir jetté l'épouvante dans les esprits, ceux qu'il avoit déja subjuguez seroient plus dociles, & ceux qui ne dépendoient encore de personne, plus circonspects; que ne laissant pas d'ennemi derriére lui, sa marche en seroit plus sûre & plus tranquille; qu'il amasseroit là de l'argent pour l'exécution de ses desseins; que le butin que les soldats en remporteroient les rendroit plus vifs & plus ardens à le suivre; & qu'enfin avec les dépouilles qu'il envoieroit à Carthage, il se gagneroit la bienveillance des Citoiens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnoit rien pour venir heureusement à bout de son siége. Il donnoit lui-même l'exemple aux troupes, & se trouvoit à tous les travaux. Tantôt il exhortoit les soldats, tantôt il s'exposoit aux dangers les plus évidens. Enfin après huit mois de soins & de peines, il emporta la ville d'assaut, & y fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers & de meubles. L'argent, il le mit de côté pour servir à ses desseins; il distribua aux soldats, chacun selon son mérite, ce qu'il avoit fait de prisonniers, & envoia les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avoit projetté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandoit d'eux, & avec l'argent, dont il s'étoit abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent.

Sur la nouvelle que les Romains se disposoient à venir dans l'Illyrie, Demetrius jetta dans Dimale une forte garnison & toutes les munitions nécessaires, il fit mourir dans les autres villes les Gouverneurs qui lui étoient opposez, mit en leur place des personnes de la fidélité desquels il étoit sûr, & choisit entre ses sujets six mille des plus braves hommes pour garder Pharos. Le Consul Romain arrive dans l'Illyrie, & parce que les ennemis comptoient beaucoup sur la force de Dimale, qu'ils croioient imprenable, & sur les provisions qu'ils avoient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par ce siége. Il

exhorte les Chefs chacun en particulier, & pousse les ouvrages par plusieurs endroits avec tant de chaleur, qu'au septiéme jour la ville fut prise d'assaut. Ç'en fut assez pour faire tomber les armes des mains aux ennemis. Ils vinrent aussitôt de toutes les villes se rendre aux Romains, & se mettre sous leur protection. Le Consul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, & aussitôt mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Demetrius même. Mais aiant appris que la ville étoit forte, que la garnison étoit nombreuse & composée de soldats d'élite, & qu'elle avoit des vivres & des munitions en abondance, il craignit que le siége ne fût difficile & ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvéniens, il eut recours à un stratagéme. Il prit terre pendant la nuit dans l'Isle avec toute son armée. Il en posta la plus grande partie dans des bois & d'autres lieux couverts, & le jour venu il se remit sur mer, & entra tête levée dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaisseaux. Demetrius l'apperçut, & croiant se jouer d'une si petite armée, il marcha vers ce port pour s'opposer à la décente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains, que le combat s'échauffant, il venoit perpétuellement de la ville des troupes fraîches au secours. Enfin toutes se présentérent au combat. Ceux des Romains qui avoient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arrivérent dans ce moment. Entre la ville & le port il y a une hauteur escarpée. Ils s'en emparérent, & arrêtérent de là ceux qui de la ville venoient pour soutenir les combattans. Alors Demetrius ne songea plus à empêcher le débarquement; il assembla ses troupes, les exhorta de faire leur devoir, & les mena à la hauteur dans le dessein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchoient avec impetuosité & en bon ordre, vinrent sur eux, & les chargérent avec une vigueur étonnante. Pendant ce tems-là les Romains qui venoient de décendre à terre, donnoient aussi par les derriéres. Les Illyriens enveloppez de tous côtez, se virent dans un desordre & une confusion extréme. Enfin pressez de front & en queue, ils furent obligez de prendre la fuite. Quelques-uns se sauvérent dans la ville, la plûpart se répandirent dans l'Isle par des chemins écartez. Demetrius monta sur des frégates qu'il avoit à l'ancre dans des endroits cachez, & faisant voile pendant la nuit, il arriva heureusement chez Philippe, où il

passa le reste de ses jours. C'étoit un Prince hardi & brave, mais d'une bravoure brutale & sans prudence. La fin de sa vie ne démentit point son caractére. Il périt à Messéne, qu'il avoit entrepris de prendre du consentement de Philippe, pour s'être exposé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorsqu'il en sera tems.

Emilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, & la rasa: puis s'étant rendu maître du reste de l'Illyrie, & y aiant donné ses ordres, l'Eté fini, il revint à Rome, & y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, & il reçut tous les applaudissemens, que méritoient la dextérité & le courage avec lequel il s'étoit conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V.

Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambassade des Romains à Carthage. Différens Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois.

LOrsque l'on apprit à Rome la prise de Sagonte, on n'y délibéra point si l'on feroit la guerre aux Carthaginois. Quelques Historiens disent que cela fut mis en délibération, & ils rapportent même les discours qui se tinrent pour & contre. Mais c'est la chose du monde la moins vraisemblable. Comment se feroit-il pû faire que les Romains, qui l'année précédente avoient déclaré la guerre aux Carthaginois, s'il leur arrivoit de mettre le pied sur les terres des Sagontins, après la prise de la ville même, doutassent, hésitassent un moment s'ils feroient la guerre, ou non? Comment passer à ces Historiens ce qu'ils disent, que les Sénateurs consternez de cette nouvelle, menérent au Sénat des enfans de douze ans, & que ces enfans à qui l'on avoit fait part de tout ce qui s'y étoit passé, ne s'ouvrirent ni à leurs parens ni à leurs amis sur le secret qui leur avoit été confié? Il n'y a dans tout cela ni vérité ni apparence même de vérité, à moins que l'on n'ajoute, ce qui est ridicule, que les Romains ont reçû de la fortune ce privilége, d'apporter la prudence en naissant. De pareilles Histoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, si cependant on peut appeller Histoires

ce

ce que nous débitent là-dessus Chéreas & Sosile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de Barbier, ou répétez d'après la plus vile populace.

Dès que l'on sçut à Rome l'attentat d'Annibal contre Sagonte, on envoia sur le champ deux Ambassadeurs à Carthage, avec ordre de proposer deux choses, dont l'une ne pouvoit être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte & à leur préjudice; & l'autre étoit, pour Rome & pour Carthage, le commencement d'une affaire très-embarassante & très-meurtriére. Car leurs instructions portoient, ou de demander qu'on leur livrât Annibal & ceux qui avoient part à ses desseins, ou de dénoncer la guerre. Les Ambassadeurs arrivez à Carthage, déclarent en plein Sénat leurs intentions, les Carthaginois ne les entendent qu'avec horreur, & donnent au plus capable commission de défendre la cause de la République. Celui-ci ne parla non plus du Traité fait avec Asdrubal que si jamais il n'eût été fait, ou que s'il eût été fait sans ordre du Sénat. Il justifia son silence sur cet article, en disant, que lorsque les Carthaginois n'avoient aucun égard pour le Traité d'Asdrubal, ils ne faisoient en cela que suivre l'exemple du peuple Romain, qui dans la guerre de Sicile cassa un Traité fait par Lutatius, sous prétexte qu'il avoit été conclu sans son autorité. Les Carthaginois appuioient beaucoup sur le Traité qui avoit mis fin à la guerre de Sicile, & y revenoient à tout moment, prétendant qu'il n'y avoit rien qui regardât l'Espagne: qu'à la vérité il y étoit marqué que de part ni d'autre on ne feroit aucun tort aux alliez, mais que dans le tems du Traité les Sagontins n'étoient point encore alliez du peuple Romain, & là-dessus on ne cessoit de relire le Traité. Les Romains refusérent absolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que cette discussion auroit lieu, si Sagonte étoit encore dans son premier état, qu'en ce cas les paroles suffiroient peut-être pour terminer le différend; mais que cette ville aiant été saccagée contre la foi des Traitez, les Carthaginois ne pouvoient, qu'en livrant les auteurs de l'infraction, se purger de l'infidélité dont ils étoient accusez; qu'autrement il falloit qu'ils tombassent d'accord de la part qu'ils avoient dans l'infraction, sans se défendre, comme ils faisoient, par des termes vagues & généraux, qui ne décidoient rien. Il étoit à propos, ce me semble, que je ne passasse pas trop légérement sur cet endroit. On peut se

trouver dans des délibérations, où il seroit important de sçavoir au juste ce qui se passa dans cette occasion : & d'ailleurs les Historiens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance & de partialité, que, sans ce que je viens de dire, je ne sçai où l'on pourroit prendre une connoissance exacte des Traitez qui se sont faits jusques à présent entre les Romains & les Carthaginois. Car il y en a eu plusieurs.

Le premier est du tems de L. Junius Brutus & de Marcus Horatius, les deux premiers Consuls qui furent créez après l'expulsion des Rois, & par l'ordre desquels fut consacré le Temple de Jupiter Capitolin, vingt-huit ans avant l'irruption de Xercés dans la Gréce. Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer. Car la langue Latine de ces tems-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses.

Entre les Romains & leurs Alliez, & entre les Carthaginois & leurs Alliez, il y aura alliance à ces conditions : Que ni les Romains ni leurs Alliez ne navigeront au-delà du beau Promontoire, s'ils n'y sont poussez par la tempête, ou contraints par leurs ennemis : qu'en cas qu'ils y aient été poussez par force, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux, ou le culte des Dieux ; & qu'ils en partiront au bout de cinq jours : que les Marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui se paie au Crieur & au Scribe : que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi publique en sera garant au vendeur : que tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne.... Que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne justice en tout : que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun dégât chez les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Tarraciniens, chez quelque peuple des Latins que ce soit, qui obéisse au peuple Romain. Qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui n'y seront pas sous la domination Romaine : que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains en son entier : qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le païs des Latins : que s'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit.

Ce beau Promontoire c'est celui de Carthage, lequel regarde le Septentrion, & au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains passent sur de longs vaisseaux

vers le Midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connussent ces campagnes qui sont aux environs de Byzace & de la petite Syrie, & qu'ils appellent *les Marchez*, à cause de leur fertilité. Ils consentent néanmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront poussez, y prennent ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou pour les sacrifices, pourvû que ce soit sans violence, & qu'ils en partent après cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le païs qui est en-deçà du beau Promontoire d'Afrique, la Sardaigne & la Sicile, dont les Carthaginois sont les maîtres, il est permis aux marchands Romains d'aller dans tous ces païs, & on leur promet sous la foi publique que par tout on leur fera bonne justice. Au reste dans ce Traité on parle autrement de la Sardaigne & de l'Afrique que de la Sicile. Car on parle des deux premiéres comme en étant les maîtres; mais à l'égard de la Sicile on distingue, les conventions ne tombant que sur ces parties de la Sicile qui obéissent aux Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le païs Latin sont conçûes de la même maniére. Ils ne font point mention du reste de l'Italie, parce qu'il ne leur étoit pas soumis.

Il y eut encore depuis un autre Traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens & les Uticéens, & où l'on ajoute au beau Promontoire Mastie & Tarséion, au-delà desquels on défend aux Romains de piller & de bâtir quelque ville. Mais rapportons les termes du Traité.

Entre les Romains & leurs Alliez, & entre les Carthaginois, les Tyriens, les Uticéens & les Alliez de tous ces peuples, il y aura alliance à ces conditions: Que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au-delà du beau Promontoire, de Mastie & de Tarséion: que si les Carthaginois prennent dans le païs Latin quelque ville qui ne soit pas de la domination Romaine, ils garderont pour eux l'argent & les prisonniers, & remettront la ville aux Romains: que si des Carthaginois prennent quelqu'un d'entre les peuples qui sont en paix avec les Romains par un Traité écrit, sans pourtant leur être soumis, ils ne le feront pas entrer dans les ports des Romains; que s'il y entre & qu'il y soit pris par un Romain, on lui donnera liberté de se retirer: que cette condition sera aussi observée du côté des Romains: que si ceux-ci prennent dans un païs qui appartient aux Carthaginois de l'eau ou des fourages, ils ne s'en

ſerviront pas pour faire tort à aucun de ceux qui ont paix & alliance avec les Carthaginois. . . . Que ſi cela ne s'obſerve pas, il ne ſera pas permis de ſe faire juſtice à ſoi-même : que ſi quelqu'un le fait, cela ſera regardé comme un crime public : que les Romains ne trafiqueront ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne ni dans l'Afrique ; qu'il ne leur ſera permis d'y aller que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaiſſeaux : que s'ils y ſont portez par la tempête, ils ne pourront y reſter que cinq jours : que dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois & à Carthage, un Romain aura de faire ou de vendre la même liberté qu'un Citoien : qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome.

On voît encore dans ce Traité que les Carthaginois parlent de l'Afrique & de la Sardaigne comme de deux païs qui leur ſont ſoumis, & qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pied ; qu'au contraire en parlant de la Sicile, ils déſignent celle qui leur obéit. Les Romains font la même choſe à l'égard du païs Latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardeates, aux Circéens & aux Tarraciniens, qui ſont les peuples du païs Latin qui occupent les villes maritimes.

Au tems de la décente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois penſaſſent à la guerre de Sicile, les Romains firent avec eux un troiſiéme Traité, où l'on voit les mêmes conventions que dans les précédens ; mais on ajoute : *Que ſi les uns ou les autres font alliance par écrit avec Pyrrhus, ils mettront cette condition, qu'il leur ſera permis de porter du ſecours à ceux qui ſeront attaquez : que quelque ſoit des deux qui ait beſoin de ſecours, ce ſeront les Carthaginois qui fourniront les vaiſſeaux, ſoit pour le voiage, ſoit pour le combat ; mais que les uns & les autres paieront à leurs frais la ſolde à leurs troupes : que les Carthaginois ſecoureront les Romains même ſur mer, s'il en eſt beſoin : qu'on ne forcera point l'équipage de ſortir d'un vaiſſeau malgré lui.*

Ces Traitez étoient confirmez par des ſermens. Au premier les Carthaginois jurérent par les Dieux de leurs péres, & les Romains par une pierre (a), ſuivant un ancien uſage, par Mars

(a) *Et les Romains par une pierre, ſuivant un ancien uſage.*] Trouve-t-on dans les Hiſtoriens anciens & modernes aucun Traité de paix, de tréve ou d'alliance, qui tôt ou tard n'ait été violé par l'une des Puiſſances contractantes ? Rien de plus en l'air que la bonne foi & les ſermens les plus ſaints & les plus ſolemnels

& Enyalius. Le jurement par une pierre se faisoit ainsi : celui qui confirmoit un Traité par un serment, après avoir juré sur la foi publique, prenoit une pierre dans la main & prononçoit ces paroles : *Si je jure vrai, qu'il m'arrive du bien : si je pense autrement que je ne jure, que tous les autres jouissent tranquillement de leur patrie, de leurs loix, de leurs biens, de leurs penates, de leurs tombeaux, & que moi seul je sois exterminé, comme l'est maintenant cette pierre*, & en même tems il jettoit la pierre.

Ces Traitez subsistent encore, & se conservent sur des tables d'airain au Temple de Jupiter Capitolin dans les Archives des Ediles. Il n'est cependant pas étonnant que Philin ne les ait pas connus : de notre tems même il y avoit de vieux Romains & de vieux Carthaginois, qui, quoiqu'habiles dans les affaires de leur République, n'en avoient aucune connois-

entre les Souverains, c'est la chose du monde qui leur est la plus inconnue. S'ils entrent en négociation, ce n'est ordinairement que pour se tromper. C'est une grande flétrissure à la réputation d'un Prince, que la violation d'une promesse solemnelle confirmée par serment : c'est une barriére qu'on ne peut guéres violer sans un très-grand deshonneur ; mais cela n'empêche pas qu'on ne la franchisse éternellement, & l'on trouve toujours, à l'aide de la rhétorique, que l'on a raison. Tout a ses usages dans un Etat, la bonne & la mauvaise foi. Ce que dit Ciceron dans ses Offices, me paroît d'un relâchement de morale politique que je n'approuve nullement. L'infraction du serment, dit-il, peut être légitime lorsqu'il n'a pas été fait dans l'intention de l'accomplir. Sur ce pied-là il n'y auroit point de Puissances parjures, car il n'y en a point qui ne jure à cette intention. Voilà bien des Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois, je demanderois volontiers qui des deux peuples a été le premier infracteur ? Polybe, toujours prêt à se déclarer pour le parti des Romains, ne manque pas de les justifier selon sa coutume ; il répand sans modération toute l'iniquité sur Carthage : est-il bien équitable ? Je m'apperçois presque par tout du contraire. On accusoit les Carthaginois de manquer de foi, ils furent mis en proverbe ignominieusement Je demande si la réputation des Romains est bien pure & bien nette de ce côté-là ? Parlons sincérement, ils ont fait paroître moins de droiture, moins d'équité & moins de bonne foi dans tous leurs Traitez avec Carthage, que Carthage n'en a montré envers eux & envers toutes Puissances avec lesquelles elle a traité. Le *Fides Punica* n'est pas une chimére, dira-t-on, je le veux, pour ne point paroître trop singulier dans mes sentimens ; mais qu'on m'accorde aussi le *Fides Romana*, qui n'est pas moins vrai dans le sens que chacun l'entend de Carthage. De grace qu'on examine en rigueur la conduite de ces Romains si vertueux & si mesurez, leurs allûres de politique dans tous les Traitez qu'ils ont faits, & les guerres qu'ils ont déclarées à leurs voisins, à leurs alliez & à toute la terre ; & l'on remarquera en eux bien plus que chez les Carthaginois la vérité de cette maxime, que l'ambition étouffe tous les sentimens de la nature, tous les droits de l'amitié & des alliances. Je ne vois pas comment ils pourront échaper à la critique de ceux qui voudront examiner au plus près leur conduite. On y trouvera des pas bien glissans, des guerres injustes, des parjures & des perfidies en si grand nombre, que si on les croioit les gens du monde les plus équitables, on changera bientôt de langage. On reconnoîtra, contre le sentiment de Polybe, leur prodigieux excès de mauvaise foi & de perfidie à l'égard des Carthaginois. J'en ai assez dit dans les Volumes précédens.

ſance. Mais qui ne ſera ſurpris qu'il ait oſé écrire tout le contraire de ce que l'on voit dans ces anciens monumens : qu'il y avoit entre les Romains & les Carthaginois un Traité, par lequel toute la Sicile étoit interdite à ceux-là, & à ceux-ci toute l'Italie ; & que les Romains avoient violé le Traité & leur ſerment, lorſqu'ils avoient fait leur premiére décente en Sicile. Il parle de ce Traité comme s'il l'avoit vû de ſes propres yeux, quoique jamais pareil Traité n'ait exiſté, & qu'il ne ſe trouve nulle part. Nous avions déja dit quelque choſe de ces Traitez dans notre Introduction : mais il falloit ici un détail plus exact, pour tirer d'erreur ceux à qui Philin en avoit impoſé.

A regarder cependant la décente que les Romains firent dans la Sicile du côté de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Mamertins, & du ſecours qu'ils avoient porté à ce peuple,

On ſoutiendra, on prouvera, il eſt vrai, l'équité & la bonne foi des Romains par un grand nombre d'exemples, depuis le commencement de leur République juſqu'à la fin de la premiére guerre Punique ; voilà qui eſt bien. Mais qu'on prenne bien garde à une choſe, c'eſt que nous réfuterons par d'autres exemples contraires en beaucoup plus grand nombre : les vertus & l'équité de leurs péres ne juſtifieront pas la mauvaiſe foi & la perfidie de leurs décendans ; tout cela ne leur ſervira de rien, & ne fera pas que la réputation des derniers en ſoit meilleure, car ils ont extrémement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. Les Carthaginois, comme les autres, ont eu beau faire intervenir la religion du ſerment dans les Traitez qu'ils ont faits avec eux, les Romains ne les ont pas moins violez, lorſqu'ils leur ont paru contraires à leurs intérêts, & leurs Dieux vengeurs des parjures ſe ſont tournez perpétuellement contre ces perfides. Cette pierre jettée avec tant de cérémonie & d'imprécation contre les infracteurs, n'a point tombé ſur eux.

L'Hiſtoire nous fournit une infinité de ſortes de ſermens tout-à-fait bizarres, chacun ſelon les rites de ſa religion. Celui-ci des Romains eſt particulier. Homére nous en apprend un tout-à-fait burleſque. Ce Poëte n'y a pas penſé, car il jette ſur le dos de ſes Dieux tout ce qu'on peut imaginer de plus extravagant & de plus fou, & nous prouve en même tems qu'il n'eſt guéres ſage. Il dit que ceux qui juroient un Traité de paix, ſouhaitoient aux infracteurs entr'autres peines celle de porter les cornes, & qu'on ſouhaitoit la même choſe aux malfaiteurs, comme ſi c'étoit un grand mal que d'en porter, & qu'il fût beſoin de ſouhait pour parvenir à ce grade. On y monte aſſez ſans le déſirer. Sans doute qu'Homére avoit oublié que tous les Dieux dont il parle, du moins ceux qui s'étoient mariez, y étoient parvenus avec plus ou moins d'éclat, ſelon que leurs femmes étoient de plus ou de moins bonne compoſition. Il nous fait voir Jupiter, le plus grand des Dieux, ſous la parure d'un inſigne ſcélerat, & tout ce qu'il fait ſouhaiter contre les parjures les plus déterminez & les plus grands vauriens pour la punition de leurs vices & de leurs crimes, Jupiter en eſt tout chargé. Il nous le donne ſous le titre d'un franc cocu. Mais ce qu'il a de plus que les autres Dieux, c'eſt qu'il ne l'eſt pas moins avant qu'après le mariage, de ſorte que voilà ſa tête garnie de cornes en herbe & en gerbe : car le géant Eurymedon avoit couché avec Junon un peu avant ſon mariage, d'où naquit Prométhée. Elle n'eut garde d'en demeurer là, elle eut pluſieurs autres galans, pour ſe venger de Jupiter, qui couroit trop au change à ſon gré. Il fut traité à la pareille & ſi exactement, qu'on ſeroit bien embaraſſé de compter le nombre des bâtards faits de part & d'autre.

malgré la perfidie avec laquelle il avoit surpris Messéne & Rhége, il ne seroit peut-être pas aisé de la justifier de tout reproche. Mais on ne peut dire sans une ignorance grossiére, que cette décente fût contre quelque Traité précédent.

Après la guerre de Sicile il se fit un quatriéme Traité, dont voici les conditions : *Que les Carthaginois sortiront de la Sicile, & de toutes les Isles qui sont entre la Sicile & l'Italie : que de part ni d'autre on ne fera aucune peine aux Alliez : que l'on ne commandera rien dans la domination les uns des autres, que l'on n'y bâtira point publiquement, qu'on n'y levera point de soldats; qu'on ne fera point d'alliance avec les Alliez de l'autre parti : que les Carthaginois paieront pendant dix ans deux mille deux cens talens, & cent d'abord après le Traité : que les Carthaginois rendront sans rançon tous les prisonniers qu'ils ont faits sur les Romains.*

La guerre d'Afrique finie, les Romains aiant fait un Decret pour déclarer la guerre aux Carthaginois, on ajouta ces deux conditions : *Que les Carthaginois vuideroient la Sardaigne, & qu'ils paieroient mille deux cens talens au-delà de la somme* marquée ci-dessus.

Enfin dans le dernier Traité, qui fut celui que l'on fit avec Asdrubal dans l'Espagne, on convint de ce nouvel article : *Que les Carthaginois ne feroient pas la guerre au-delà de l'Ebre.* Tels sont les Traitez conclus entre les Romains & les Carthaginois jusqu'au tems d'Annibal, où l'on voit que les Romains pouvoient passer en Sicile sans violer leurs sermens. Mais il faut avouer qu'au tems où ils conclurent le Traité pour la Sardaigne, ils n'avoient ni cause ni prétexte plausible de susciter une seconde guerre aux Carthaginois. Il est de notoriété publique, que ce fut contre la foi des Traitez que l'on força les Carthaginois, dans des circonstances fâcheuses, de sortir de la Sardaigne, & de paier le tribut énorme dont nous avons parlé. En vain les Romains objectent que leurs Marchands furent maltraitez en Afrique pendant la guerre des soldats mercénaires. Cette faute étoit pardonnée, depuis que les Romains aiant reçû des Carthaginois dans leurs ports, ils leur avoient remis par reconnoissance & sans rançon tous les prisonniers Carthaginois qu'ils avoient chez eux.

CHAPITRE VI.

Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre Punique. Raisons de part & d'autre. Utilité de l'Histoire. Avantages d'une Histoire universelle sur une particuliére.

IL nous reste à examiner sur qui, des Romains ou des Carthaginois, l'on doit rejetter la guerre d'Annibal. Nous avons vû ce que disoient ceux-ci pour se justifier. Voions maintenant, non pas ce que disoient les Romains de ce tems-là, car ils étoient alors si outrez du sac de Sagonte, qu'ils ne pensoient point aux raisons qu'on leur prête aujourd'hui; mais ce que ceux de nos jours ne cessent de répéter. Ils disent donc premiérement, que les Carthaginois avoient grand tort de ne faire nul cas des conventions faites avec Asdrubal: qu'il n'en étoit pas de ce Traité là comme de celui de Lutatius, où l'on avoit ajouté, *Qu'il seroit authentique & inviolable, si le peuple Romain le ratifioit*; au lieu qu'Asdrubal avoit fait le sien avec pleine autorité: que ce Traité portoit en termes exprès, *Que les Carthaginois ne passeroient pas à main armée au-delà de l'Ebre*. Il est vrai, comme l'assûrent les Romains, que dans le Traité fait au sujet de la Sicile, il étoit porté: *Que les Alliez des deux Nations seroient en sureté chez l'une comme chez l'autre*, & que par ces *Alliez* on ne doit pas seulement entendre ceux qui l'étoient alors, comme le prétendent les Carthaginois. Car on auroit ajouté: *Que l'on ne feroit point d'autres Alliez que ceux que l'on avoit déja*; ou bien: *Que les Alliez que l'on feroit après le Traité, n'y étoient pas compris*. Puis donc que l'on ne s'est exprimé ni de l'une ni de l'autre façon, il est évident que les Alliez des deux Etats, soit présens, soit à venir, devoient chez l'un & l'autre être en sûreté. Cela est d'autant plus raisonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclure un Traité, par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux alliez ou de nouveaux amis, quand même on en trouveroit à sa bienséance, ou de défendre ceux qu'on auroit pris de nouveau sous sa protection. On ne prétendoit donc rien autre chose de part & d'autre, sinon qu'à l'égard des Alliez présens il ne leur seroit fait aucun tort, & qu'il ne seroit permis en aucune maniére

aux

aux deux Etats de se faire des Alliez l'un chez l'autre : & par rapport aux Alliez à venir : *Que l'on ne leveroit point de soldats ; que l'on ne commanderoit rien dans les Provinces ni chez les Alliez les uns des autres, & que les Alliez des deux Etats seroient chez l'un & l'autre en sûreté.*

Il est encore de la derniére évidence que longtems avant Annibal, Sagonte s'étoit mise sous la protection des Romains. Une raison incontestable, & dont les Carthaginois mêmes conviennent, c'est qu'une sédition s'étant excitée parmi les Sagontins, ce ne furent pas les Carthaginois, quoique voisins & maîtres de l'Espagne, qu'ils prirent pour arbitres, mais les Romains ; & que ce fut aussi par leur entremise qu'ils remirent le bon ordre dans leur République. Concluons de toutes ces raisons, que si la destruction de Sagonte est la cause de la guerre, on doit reconnoître que c'est injustement & contre la foi des Traitez faits, l'un avec Lutatius, & l'autre avec Asdrubal, que les Carthaginois prirent les armes ; puisque le premier portoit que les alliez des deux nations seroient en sûreté chez l'une comme chez l'autre ; & que le second défendoit de porter la guerre au-delà de l'Ebre. Mais s'il est vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre, que parce que chassez de la Sardaigne, ils avoient en même tems été chargez d'un nouveau tribut, & pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui dans un tems, où ils ne pouvoient résister, leur avoient fait cette insulte, il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains sous la conduite d'Annibal, étoit très-juste.

Des gens peu judicieux diront peut-être, en lisant ceci, qu'il étoit assez inutile de s'étendre si fort sur ces sortes de choses. J'avoue que si l'homme, dans quelque circonstance que ce soit, pouvoit se suffire à lui-même, la connoissance des choses passées ne seroit peut-être que curieuse, & point du tout nécessaire. Mais il n'y a point de mortel qui puisse dire cela ni de lui-même, ni d'une République entiére. Quelque heureux & tranquille que soit le présent, la prudence ne permet pas qu'on se promette avec assûrance le même bonheur & la même tranquillité pour l'avenir. Il n'est donc pas seulement beau, il est encore nécessaire de sçavoir les choses qui se sont passées avant nous. Sans la connoissance de ce que d'autres ont fait, comment pourra-t-on

dans les injustices qui nous seront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des secours ou des alliez? Si l'on veut aquerir ou entreprendre quelque chose de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, & qui nous aident à les exécuter? En cas que l'on soit content de l'état où l'on est, comment portera-t-on les autres à nous l'assûrer & à nous y conserver? Ceux avec qui nous vivons s'accommodent presque toujours au présent. Ils ne parlent & n'agissent que comme des personnages de théatre; de sorte que leurs vûes sont difficiles à découvrir, & que la vérité est souvent cachée sous d'épaisses ténébres. Il n'en est pas de même des actions passées. Elles nous font clairement connoître quelles ont été les dispositions & les sentimens de leurs auteurs. C'est par là que nous connoissons de qui nous devons espérer des faveurs, des bienfaits, du secours, & de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin c'est dans les choses passées que nous prévoions qui aura compassion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui sera le vengeur des injustices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, soit pour nous en particulier, soit pour la République en général? Ceux donc qui lisent ou qui écrivent l'Histoire, ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'est fait auparavant, en même tems & après. Otez de l'Histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moiens que l'on a emploiez, le succès dont il a été suivi, le reste n'est plus qu'un exercice d'esprit, dont le Lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction. Tout se réduira à un plaisir stérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Ceux qui s'imaginent qu'un Ouvrage comme le mien, composé d'un grand nombre de gros Livres, coûtera trop à acheter & à lire, ne sçavent apparemment pas combien il est plus aisé d'acheter & de lire quarante Livres, qui apprennent par ordre & avec clarté ce qui s'est fait en Italie, en Sicile & en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'Histoire de Timée, jusqu'à la prise de Carthage, & ce qui s'est passé dans les autres parties du monde depuis la fuite de Cléoméne Roi de Sparte, jusqu'au combat donné entre les Romains & les Achéens à la pointe du Péloponése, que de lire & d'acheter les Ouvrages qui ont été faits sur chacun des événemens

en particulier. Car sans compter que ces Ouvrages sont en bien plus grand nombre que mes Livres, on n'y peut rien apprendre de certain. Les faits n'y sont pas rapportez avec les mêmes circonstances. On n'y dit rien des choses qui se sont faites dans le même tems : cependant en les comparant ensemble, il est assez ordinaire d'en penser d'une autre maniére que lorsqu'on les examine séparément. Une troisiéme raison, c'est qu'il est impossible d'y toucher les choses qui sont les plus importantes. Nous l'avons déja dit, ce qu'il y a de plus nécessaire dans l'Histoire, ce sont les choses qui ont suivi les faits & celles qui se sont passées en même tems, & plus encore les causes qui les ont précédez. C'est ainsi que nous sçavons que la guerre de Philippe a donné occasion à celle d'Antiochus, celle d'Annibal à celle de Philippe, & celle de Sicile à celle d'Annibal, & qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers événemens, qui tendoient tous à une même fin. Or l'on ne peut apprendre tout cela que dans une Histoire universelle; celle des guerres particuliéres, comme de Persée & de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses; à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, on ne croie voir l'économie & la conduite de toute une guerre. Or rien ne seroit plus mal fondé. Concluons donc qu'autant qu'il est plus avantageux de sçavoir que d'écouter, autant mon Ouvrage l'emportera sur des Histoires particuliéres. Retournons à notre sujet.

CHAPITRE VII.

Guerre déclarée. Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne. Précautions qu'il prend avant que de se mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digression géographique.

LEs Ambassadeurs Romains laissérent parler les Carthaginois sans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'Ambassade, montrant son sein aux Sénateurs, leur dit qu'il y avoit apporté pour eux la guerre ou la paix, qu'ils n'avoient qu'à choisir laquelle des deux ils vouloient qu'il en fît sortir. Celle des deux qu'il vous plaira,

repliqua le Roi des Carthaginois. L'Ambassadeur aiant repris qu'il en jettoit la guerre, tout le Sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptoit. Et aussitôt l'Assemblée se sépara. Annibal étoit alors à Carthagéne en quartier d'hiver. Il commença par renvoier les Espagnols dans leurs villes : son dessein étoit de se gagner par là leur amitié, & de se mériter leurs services pour la suite. Il marqua ensuite à son frére Asdrubal de quelle maniére il falloit qu'il s'y prît pour gouverner l'Espagne, & pour se mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Annibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des mesures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faisant passer pour cela, par une conduite pleine de sagesse, des soldats d'Afrique en Espagne, & d'Espagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples serrât, pour ainsi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Espagne qui passérent en Afrique, furent les Thersites, les Mastiens, les Espagnols des montagnes & les Olcades ; ce qui faisoit en tout douze cens chevaux, & treize mille huit cens cinquante fantassins. Il y fit aussi passer les Baleares, peuple ainsi appellé, aussi bien que leur Isle (*a*), parce qu'il se bat avec la fronde. La plûpart de ces nations furent mises dans la Métagonie, les autres furent envoiées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre

(a) ***Peuple ainsi appellé, aussi bien que leur Isle, parce qu'il se bat avec la fronde.***] Ce que les Historiens nous apprennent des frondeurs des Isles Baleares, aujourd'hui Maiorque & Minorque, leur adresse à tirer de la fronde est digne d'admiration. Ce ne sont pas seulement les Historiens qui le confirment, mais une infinité d'Auteurs de l'antiquité. Les bons frondeurs ne s'amusoient pas toujours à jetter des pierres, dont la légéreté & la figure diminuoient beaucoup du mouvement : ils se servoient de bales de plomb, qu'ils tiroient avec une telle violence, qu'on auroit cru qu'elles partoient d'une catapulte. Ni les boucliers, ni les cuirasses, ni aucune arme défensive, n'étoient à l'épreuve d'un coup de ces bales lancées par une fronde : elles brisoient tout.

Végéce nous assûre dans son second Livre chap. 23. que les frondeurs tiroient au blanc de six cens pas avec une telle adresse, qu'ils manquoient rarement leur coup. Il s'en faut bien que les plus fortes arbalettes portent si loin, & nos fusils mêmes. J'ai vû en Roussillon un païsan tirer une bale de plomb de demie livre à plus de mille pas. Les pierres des Romains pesoient ordinairement une livre. Les bales de plomb que César fit fondre à son camp de Ruspine en Afrique, étoient fondues sans doute pour jetter avec la fronde, quoiqu'il ne le dise pas. Les Poëtes se sont mêlez de nous parler de bales chassées par la fronde, entre autres Ovide. Pour celui-ci je le laisse là, mais je ne passerai pas ce que dit Sénéque (*a*) le Philosophe : ***Liquescit excussa glans fundâ, & attritu aëris, velut igne distillat.*** Nos bouches à feu font-elles un semblable effet ? Sénéque n'est cependant pas le seul Auteur qui nous apprend une telle merveille, car je me souviens fort bien d'en avoir lû de semblables ailleurs que dans ses écrits.

Strabon dans son Livre 3. remarque que si les Phéniciens ne se fussent pas rendus maîtres des Isles Baleares, les habitans de

(a) *Senec. natur. quæst.* 2. c. 56.

mille hommes de pied, qu'il fit aller à Carthage, pour y tenir lieu d'ôtages & de troupes auxiliaires.

Il laissa à Asdrubal son frére dans l'Espagne cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, & cinq à trois. Trente-deux des premiers, & les cinq derniers, avoient leur équipage. La cavalerie étoit composée de quatre cens cinquante Libyphéniciens & Africains, de trois cens Lorgites, de dix-huit cens tant Numides que Massyliens, Masséliens, Maciens & Mauritaniens, peuples qui habitent vers l'Ocean. Et l'infanterie consistoit en onze mille huit cens cinquante Africains, trois cens Liguriens & cinq cens Baleares. Il laissoit outre cela vingt & un éléphans. Je prie que l'on ne soit pas surpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Annibal en Espagne, que dans les Auteurs mêmes qui en ont écrit en particulier, & qu'on ne me mette pas pour cela au nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs mensonges pour les rendre croiables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai crûe très-authentique, l'aiant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain par ordre d'Annibal, pendant qu'il étoit dans l'Italie. Je ne pouvois suivre de meilleurs Mémoires.

Annibal aiant ainsi pourvû à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoioient. Car il les avoit priez de l'informer

ces Isles ne se seroient jamais rendus si fameux à tirer de la fronde qu'ils le furent depuis: car Pline (a) prétend que les peuples de la Palestine sont les premiers qui se soient servis de cette arme de jet; & qu'ils y étoient si exercez, qu'ils ne manquoient jamais le but. Il falloit que ces gens-là tirassent en maîtres, suivant ce que nous apprend l'Ecriture au Chap. 20. vers. 16. du Livre des Juges: car l'Auteur sacré parlant des habitans de Gabaa, dit qu'*ils étoient sept cens hommes très-vaillans, combattans de la gauche comme de la droite, & si adroits à jetter des pierres avec la fronde, qu'ils auroient pû fraper un cheveu, sans que la pierre qu'ils avoient jettée se fût tant soit peu détournée de part ou d'autre*. C'est apparemment une expression figurée, qui ne signifie qu'une adresse extraordinaire.

(a) *Plin. L. 7. c. 56.*

Les frondeurs étoient très-utiles dans une armée, lorsqu'il falloit combattre de loin & mêlez avec les autres troupes. Cyrus, qui aimoit à joindre son ennemi pour en avoir plutôt raison, ne faisoit guéres de cas de ces sortes de gens-là, au rapport de Xenophon. Mais ne seroit-ce pas Xenophon lui-même, plutôt que Cyrus? Etant seuls, dit-il, tous les frondeurs du monde ramassez ensemble, ne pourroient jamais faire tête contre une petite troupe de gens armez & qui cherchent à les joindre. Je ne ferois guéres plus de cas de cent mille tirailleurs, qui font consister tout leur avantage dans leur feu. Si nos Généraux dans la derniére guerre de 1701. avoient traité les troupes des Alliez contre la France en vrais frondeurs, & que sans délibérer ils les eussent joints la baionette au bout du fusil, ils en auroient eu bientôt raison.

de la fertilité du païs qui eſt au pied des Alpes & le long du Pô, quel étoit le nombre des habitans, ſi c'étoient des gens belliqueux, s'il leur reſtoit quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avoient faite auparavant, & que nous avons rapportée dans le Livre précédent, pour diſpoſer le Lecteur à entendre ce que nous avions à dire dans la ſuite. Il comptoit beaucoup ſur les Gaulois, & ſe promettoit de leur ſecours toutes ſortes de ſuccès. Pour cela il dépêcha avec ſoin à tous les petits Rois des Gaules, tant à ceux qui régnoient en deçà, qu'à ceux qui demeuroient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvoit porter la guerre en Italie, qu'en ſurmontant toutes les difficultez qu'il y auroit à paſſer dans les païs dont nous venons de parler, & qu'en faiſant entrer les Gaulois dans ſon entrepriſe. Enfin les courriers arrivérent, & lui apprirent quelles étoient les diſpoſitions & l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, la peine qu'il devoit s'attendre à eſſuier dans ce paſſage, quoiqu'abſolument il ne fût pas impoſſible. Le Printems venu, Annibal fit ſortir ſes troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage ſur ce qui s'y étoit fait en ſa faveur, lui enflérent le courage, & ſûr de la bonne volonté des Citoiens, il commença pour lors d'exhorter ouvertement les ſoldats à faire la guerre aux Romains. Il leur repréſenta de quelle maniére les Romains avoient demandé qu'on le leur livrât lui & tous les Officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du païs où ils alloient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, & de l'alliance qu'ils devoient faire enſemble. Les troupes lui aiant marqué qu'elles étoient prêtes à le ſuivre par tout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ, & congédia l'aſſemblée. Tout cela s'étant fait pendant le quartier d'hiver, & tout étant reglé pour la ſureté de l'Afrique & de l'Eſpagne, au jour marqué il ſe met en marche à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & d'environ douze mille chevaux. Aiant paſſé l'Ebre, il fait paſſer ſous le joug les Ibergétes, les Barguſiens, les Erénéſiens, les Andoſiens, c'eſt-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Ebre juſqu'aux monts Pyrénées. Après s'être ſoumis tous ces peuples, & avoir pris quelques villes d'aſſaut avec beaucoup de rapidité, quoiqu'après bien de ſanglans combats & avec perte, il laiſſa Annon au-deçà de l'Ebre pour y commander,

& pour retenir aussi dans leur devoir les Bargusiens, dont il se defioit, principalement à cause de l'amitié qu'ils avoient pour les Romains.

Il détacha de son armée dix mille hommes de pied & mille chevaux, qu'il laissa à Annon, avec les bagages de ceux qui devoient marcher avec lui. Il renvoia un pareil nombre de soldats chacun dans leur patrie, premiérement pour s'y ménager l'amitié des peuples, & en second lieu pour faire espérer & aux soldats qu'il gardoit, & à ceux qui restoient dans l'Espagne, qu'il leur seroit aisé d'obtenir leur congé; motif puissant pour les porter à prendre les armes dans la suite, s'il arrivoit qu'il eût besoin de leur secours. Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages, & composée de cinquante mille hommes de pied & de neuf mille chevaux; il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône. Cette armée n'étoit pas à la vérité extrémement nombreuse, mais c'étoit de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continuelles qu'elles avoient faites en Espagne.

Mais de peur que par l'ignorance des lieux on n'ait de la peine à suivre le récit que je vais faire, il est à propos que je marque de quel endroit partit Annibal, par où il passa, & en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves & les villes, comme font quelques Historiens, qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connoissance distincte des lieux. Quand il s'agit de lieux connus, je conviens que pour en renouveller le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms: mais quand il est question de ceux qu'on ne connoît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer, que si l'on faisoit entendre le son d'un instrument, ou tout autre chose qui ne signifieroit rien. Car l'esprit n'aiant pas sur quoi s'appuier, & ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reste qu'une notion vague & confuse. Il faudroit donc trouver une méthode par laquelle on conduisît le Lecteur à la connoissance des choses inconnues, en les rapportant à des idées solides & qui lui seroient familiéres.

La premiére, la plus étendue & la plus universelle notion qu'on puisse donner, c'est celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la division de cet Univers en

quatre parties, & l'ordre qu'elles gardent entre elles, sçavoir l'Orient, le Couchant, le Midi & le Septentrion. Une autre notion, c'est celle par laquelle, plaçant par l'esprit les différens endroits de la terre sous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapportons les lieux qui nous sont inconnus, à des idées communes & familiéres. Après avoir fait cela du monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même maniére la terre que nous connoissons. Celle-ci est partagée en trois parties. La premiére est l'Asie, la seconde l'Afrique, la troisiéme l'Europe. Ces trois parties se terminent au Tanais, au Nil & au détroit des Colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le païs qui est entre le Nil & le Tanais, & sa situation par rapport à l'Univers est entre le Levant d'Eté & le Midi. L'Afrique est entre le Nil & les Colonnes d'Hercule, sous cette partie de l'Univers qui est au Midi & au Couchant d'hiver jusqu'au Couchant équinoxial, qui tombe aux Colonnes d'Hercule. Ces deux parties considérées en général occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'Orient jusqu'au Couchant.

L'Europe, qui leur est opposée, s'étend vers le Septentrion, & occupe tout cet espace depuis l'Orient jusqu'au Couchant. Sa partie la plus considérable est au Septentrion entre le Tanais & Narbonne, laquelle au Couchant n'est pas fort éloignée de Marseille, ni de ces embouchures du Rhône, par lesquelles ce fleuve se décharge dans la mer de Sardaigne. C'est autour de Narbonne jusqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Ocean. Le reste de l'Europe depuis ces montagnes jusqu'au Couchant & aux Colonnes d'Hercule, est borné partie par notre mer & partie par la mer extérieure. Cette partie qui est le long de la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule, c'est l'Espagne. Le côté qui est sur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom commun, parce que ce n'est que depuis peu qu'on l'a découvert. Il est occupé par des nations barbares, qui sont en grand nombre, & dont nous parlerons en particulier dans la suite. Or comme personne jusqu'à nos jours n'a pû distinguer clairement si l'Ethiopie, où l'Asie & l'Afrique se joignent, & qui s'étend vers le Midi, est un continent ou est environnée de la mer: nous ne connoissons non plus rien de l'espace qui est entre le Tanais & Narbonne, jusqu'au Septentrion. Peut-être que dans la suite

à

à force de chercher nous en apprendrons quelque chose. Mais tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent, on peut hardiment assûrer qu'ils parlent & écrivent sans sçavoir, & qu'ils ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avois à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connoissance des lieux: ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre en se réglant sur celles de l'Univers en général. Car comme en regardant on a coutume de tourner le visage vers l'endroit qui nous est montré; de même en lisant il faut se transporter en esprit dans tous les lieux dont on nous parle. Mais il est tems de reprendre la suite de notre Histoire.

CHAPITRE VIII.

Chemin qu'Annibal eut à faire pour passer de Carthage la neuve en Italie. Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur suscitent les Boiens. Annibal arrive au Rhône, & le passe.

LEs Carthaginois, dans le tems qu'Annibal partit, étoient maîtres de toutes ces Provinces d'Afrique qui sont sur la Méditerranée, depuis les Autels des Philéniens, qui sont le long de la grande Syrte, jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de seize mille stades de longueur. Puis aiant passé le détroit, où sont les Colonnes d'Hercule, ils se soumirent toute l'Espagne jusqu'à ces rochers, où du côté de notre mer aboutissent les monts Pyrénées, qui divisent les Espagnols d'avec les Gaulois. Or de ces rochers aux Colonnes d'Hercule il y a environ huit mille stades. Car on en compte trois mille depuis les Colonnes jusqu'à Carthagene ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent: depuis cette ville jusqu'à l'Ebre, il y en a deux mille deux cens: depuis là jusqu'aux Marchez seize cens, & tout autant des Marchez au passage du Rhône. Car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône en allant vers ses sources jusqu'à ce commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cens stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie, qui sont le

long du Pô, s'étendent encore à douze cens stades. Il falloit donc qu'Annibal traversât environ neuf mille stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avoit déja fait presque la moitié de ce chemin, mais ce qu'il lui en restoit à faire étoit le plus difficile.

Il se préparoit à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignoit fort que les Gaulois ne l'arrêtassent; lorsque les Romains apprirent des Ambassadeurs envoiez à Carthage ce qui s'y étoit dit & résolu, & qu'Annibal avoit passé l'Ebre avec une armée. Aussitôt l'on prit la résolution d'envoier en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius, & une autre en Afrique sous la conduite de Tibérius Sempronius. Pendant que ces deux Consuls levérent des troupes & firent les autres préparatifs, on se pressa de finir ce qui regardoit les Colonies, qu'on avoit auparavant destiné d'envoier dans la Gaule Cisalpine. On enferma les villes de murailles, & on donna ordre à ceux qui devoient y habiter, de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Ces Colonies étoient chacune de six mille personnes; une fut mise en-deçà du Pô, & fut appellée Plaisance, & l'autre au-delà du même fleuve, à laquelle on donna le nom de Crémone.

A peine ces Colonies furent-elles établies, que les Gaulois appellez Boiens, qui déja autrefois avoient cherché à rompre avec les Romains, sans avoir pû rien exécuter faute d'occasion, apprenant que les Carthaginois approchoient & se promettant beaucoup de leur secours, se détachérent des Romains, & leur abandonnérent les ôtages, qu'ils avoient donnez, après la derniére guerre. Ils entraînérent dans leur révolte les Insubriens, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposoit déja à une sédition, & tous ensemble ravagérent le païs que les Romains avoient partagé. Les fuiards furent poursuivis jusques à Mutine, autre Colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distinguez qui avoient été envoiez pour faire le partage des terres, sçavoir C. Lutatius, personnage Consulaire, & deux Préteurs. Ceux-ci demandérent d'être écoutez, & les Boiens leur donnérent audience; mais au sortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en saisir, dans la pensée que par leur moien ils pourroient recouvrer leurs ôtages. Sur cette nouvelle Lucius Manlius, qui commandoit une armée

dans le païs, se hâta d'aller au secours. Les Boiens le sentant proche, dresſérent des embuscades dans une forêt, & dès que les Romains y furent entrez, ils fondirent dessus de tous les côtez, & tuérent une grande partie de l'armée Romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia à la vérité quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte, qu'à peine cela pouvoit-il passer pour une honnête retraite. Ces fuiards furent poursuivis par les Boiens, qui les investirent dans un bourg appellé Tanés. La nouvelle vient à Rome que la quatriéme armée étoit enfermée & assiégée par les Boiens : sur le champ on envoie à son secours les troupes qu'on avoit levées pour Publius, & on en donna le commandement à un Préteur. On ordonna ensuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les Alliez. Telle étoit la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Annibal, comme nous avions déja dit dans nos premiers Livres.

Au commencement du Printems les Consuls Romains aiant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer, Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne (*a*), & Tibérius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs pour se rendre en Afrique.

(a) *Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne, & Tibérius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs pour aller en Afrique.*] La diversion des Romains en Espagne, & ensuite en Afrique, est célébre dans l'Histoire ; mais elle ne l'est pas à beaucoup près tant que celle d'Agathocles contre les mêmes ennemis. Il n'y a pas de comparaison, & cependant l'on admire moins celle-ci que l'autre. Quelle en peut être la raison ? Il y a pourtant beaucoup plus de grandeur d'ame, plus d'habileté & de hardiesse dans celle de ce dernier que dans celle des Romains.

Je répondrai à cela que la guerre d'Annibal a quelque chose de plus éclatant par rapport à la Puissance que ce Général attaque, & à l'idée avantageuse que nous nous formons des Romains ; au lieu qu'Agathocles n'étoit qu'un petit Roi de Syracuse, & cependant ce petit Roi réduit à l'extrémité & à sa seule ville capitale, assiégée par les Carthaginois, a le courage d'en sortir & de s'embarquer pour aller attaquer ses ennemis dans leur propre païs à la tête d'une petite armée, & oblige les Carthaginois d'abandonner la Sicile pour courir au plus pressé. Je demande si cette diversion du Roi de Syracuse n'est pas infiniment plus admirable que celle des Romains. Cependant celle de ces derniers n'est pas celle qui sauva Rome, qui délivra l'Italie, & qui obligea les Carthaginois de rappeller Annibal. Il paroît par cette premiére diversion que les Romains manquoient de bons Généraux. On s'en apperçoit assez par la mauvaise conduite & le peu de hardiesse de Tibérius, qui avoit assez de troupes pour faire un coup d'éclat en Afrique, comme fit Agathocles avec des forces & une flote beaucoup moins redoutables, & sans aucune autre ressource : car si ce dernier eût été battu, il n'avoit plus alors rien à perdre.

Je m'étonne que cette diversion des Romains ait été réduite à rien. Polybe dit que Tibérius fut incessamment rappellé d'Afrique, lorsque le Sénat fut informé qu'Annibal étoit déja entré dans l'Italie. A l'égard de l'Espagne, les Carthaginois s'y étoient si bien précautionnez, qu'ils ne s'étonnérent point de la décente des Romains dans ce païs-là. Ils y avoient un

Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtez des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant il vouloit mettre le siége devant Carthage même. Publius rangeant la côte de Ligurie, arriva le cinquiéme jour dans le voisinage de Marseille, & aiant abordé à la premiére embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Annibal avoit passé les Pyrénées; mais il croioit ce Général encore bien éloigné, tant à cause des difficultez que les lieux lui devoient opposer, que du grand nombre des Gaulois au travers desquels il falloit qu'il marchât. Cependant Annibal, après avoir obtenu

grand nombre de places fortes & de bonnes alliances, de sorte qu'il fallut toute l'habileté d'un grand Capitaine pour réussir dans cette guerre, & un grand nombre de campagnes considérables pour s'y affermir si fortement, qu'on pût entreprendre sur l'Afrique par une diversion qui obligeât le Sénat de Carthage de rappeller Annibal. Mais cette diversion ne se fit que vers la fin de la guerre. Pendant tout ce tems-là les Carthaginois demeurérent en repos à la faveur de leurs armées navales. Dès qu'ils s'apperçûrent que les Romains avoient des desseins sur l'Afrique, par l'entreprise manquée de Tibérius, ou plutôt par son rappel, ils songérent à augmenter leurs forces navales, & à porter la guerre dans la Sicile & sur les côtes de l'Italie.

Les bonnes diversions sont celles qui se font dès le commencement de la guerre, & au moment qu'on s'apperçoit que l'ennemi entre dans notre païs. Celles qu'on tire d'un coffre fort ne sont pas moins efficaces. Telle fut celle de Conon dont j'ai déja parlé. Memnon proposa à Darius toutes les deux ensemble. Il avoit très-bien débuté en semant beaucoup d'argent parmi les Grecs, & par là la discorde, afin de faire un parti contre Alexandre. Il prétendoit joindre à cet or une bonne armée, qu'il étoit résolu de jetter dans la Macédoine, où il n'eût pas moins trouvé de gens avides de l'or des Perses, & capables de former un puissant parti. La ruine de Thébes, & l'oppression des Grecs, n'avoient que trop aigri les humeurs. C'étoit le plus sûr expédient que le Roi de Perse pût prendre pour se délivrer d'un ennemi aussi redoutable qu'Alexandre, qui étoit à la tête d'une armée aguerrie, bien disciplinée, & capable de tout oser & de tout entreprendre.

Agésilas ne se trouva jamais assez puissant pour les grands desseins. Il étoit cependant en état de gagner des batailles, quelque inférieur qu'il fût, & d'être toujours maître de la campagne; mais sa foiblesse le dispensoit de s'en assûrer par la prise des places fortes. Il n'eût sçû comment s'y prendre, outre que les Lacédémoniens n'entendoient rien dans cette sorte de guerre. Il faut une armée nombreuse pour résister contre les ennemis du dehors, comme contre ceux du dedans, sans compter les chicanes qu'on peut rencontrer en son chemin, où le nombre fait beaucoup, & sur tout lorsqu'un habile homme s'en mêle. La réputation & la grande capacité de Memnon n'étoient pas moins connues des Macédoniens qu'elles l'étoient des Perses : c'en étoit assez pour inspirer à ceux-ci tout le courage & la confiance imaginable, & pour les changer en tout autres hommes. Il y parut au passage du Granique. Cela n'empêchoit pas que Memnon ne s'en défiât beaucoup; & qu'il ne fût presque assûré que toute leur valeur ne feroit que reboucher contre les phalanges Macédonienne & Gréque: Car lorsqu'on délibéra sur le parti qu'on avoit à prendre, quand Alexandre eût passé l'Hélespont, il fut d'avis qu'on brûlât & qu'on ruinât toutes les frontiéres, & qu'on ne fit qu'un desert de ce beau païs, afin que l'ennemi ne pût pas avancer faute de subsistance, & d'embarquer tout ce qu'on avoit de troupes d'élite pour les transporter dans la

des Gaulois, partie par argent, partie par force, tout ce qu'il vouloit, arriva au Rhône avec son armée, aiant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étoient arrivez, Publius, soit que la célérité de cette marche lui parût incroiable, soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoia à la découverte trois cens cavaliers des plus braves, & y joignit, pour les guider & soutenir, les Gaulois qui servoient pour lors à la solde des Marseillois. Pendant ce tems-là il fit rafraîchir son armée, & délibéroit avec les Tribuns quels postes on devoit occuper, & où il falloit donner bataille aux ennemis.

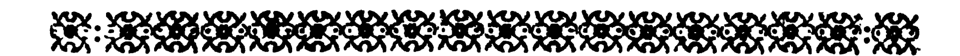
Annibal arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, entreprit de le passer, parce que ce fleuve n'avoit là que la simple largeur de son lit. Pour cela il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitoient sur les bords, & acheta d'eux tous leurs canots & chaloupes, dont ils ont grand nombre, à cause de leur commerce par mer.

Macédoine. Toute la Gréce, jalouse de sa liberté, & mécontente depuis longtems, souffroit avec assez d'impatience la domination & l'orgueil des Macédoniens; elle se seroit d'autant plus aisément déclarée en faveur des Perses, que Memnon avoit chez elle de grandes intelligences par les grandes sommes qu'il y avoit fait passer. Il avoit déja fait des préparatifs extraordinaires, & dressé une grande flote pour cette entreprise. De tous les partis que les Perses pûssent jamais prendre, celui-là étoit le meilleur & le plus honorable. Memnon ne fut point écouté. Passer en Macédoine, une telle résolution n'étoit pas au goût de ces Satrapes efféminez: consentir à la ruine des plus belles Provinces de l'Asie, où ils commandoient en Rois, fort à leur aise & dans l'abondance, ce seroit se priver de tous ses biens & des honneurs qu'ils y reçoivent. Ils n'ont eu garde de se rendre à un tel avis, comme s'ils eussent été assûrez d'y commander toute leur vie en prenant un parti contraire. L'événement leur fit bientôt voir qu'ils s'étoient mépris: ceux qui commandoient dans les Provinces les plus éloignées s'en virent chassez, pour n'avoir pas écouté un conseil qui faisoit le salut de tout un grand Empire, par l'incendie & le dégât de deux ou trois Provinces frontiéres, où Alexandre n'eût jamais pénétré; obligé qu'il eût été de courir au secours de ses propres Etats, qui devenoient le théatre de la guerre: tant Memnon avoit pris de justes mesures pour réussir dans son entreprise, & tant les résolutions sages & vigoureuses trouvent de puissantes oppositions dans les Cours des Princes où les sots & les lâches sont les maîtres, & cela arrive toujours, lorsque ceux qui gouvernent ressemblent à ceux qu'ils consultent: car rarement un sot s'adresse à un homme d'esprit, ferme & résolu. Athénes, Lacédémone & toutes les Puissances de la Gréce, se fussent tournées du côté des Perses, & eussent secoué le joug des Macédoniens, que Philippe leur avoit imposé, & qu'Alexandre qui lui succéda leur rendit encore moins supportable. Darius, pour s'être aveuglé sur des conseils qui tendoient à le sauver, y perdit la vie & l'Empire. Il avoit encore de grandes espérances de se tirer d'embarras, s'il n'eût pas perdu Memnon, le seul capable de tenir tête à Alexandre, & à lui susciter des affaires dans son propre Roiaume. Ce grand homme mourut de maladie: sa mort laissa les Perses tout à découvert, & précipita leur chûte. *Tant il est vrai*, dit un sçavant homme, *qu'un homme de plus ou de moins influe quelquefois beaucoup sur le sort des plus vastes Empires.*

Il acheta outre cela tout le bois qui étoit propre à construire encore de pareils bâtimens, & dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux, chacun s'efforçant de se mettre en état de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve. Tout étoit déja préparé, lorsqu'un grand nombre de Barbares s'assembla sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. Annibal alors faisant réflexion qu'il n'étoit pas possible d'agir par force contre une si grande multitude d'ennemis; & que cependant il ne pouvoit rester là, sans courir risque d'être envelopé de tous les côtez, détacha à l'entrée de la troisiéme nuit une partie de son armée sous le commandement d'Annon fils du Roi Bomilcar, & lui donna pour guides quelques gens du païs. Ce détachement remonta le fleuve jusqu'à environ deux cens stades, où il trouva une petite Isle qui partageoit la riviére en deux; on s'y logea, on y coupa du bois dans une forêt voisine, & les uns façonnant les piéces nécessaires, les autres les joignant ensemble, en peu de tems ils se firent autant qu'il falloit de radeaux pour passer le fleuve, & le passérent en effet sans que personne s'y opposât. Ils s'emparérent ensuite d'un poste avantageux, & y restérent tout ce jour-là pour se délasser & se disposer à exécuter l'ordre qu'Annibal leur avoit donné.

Ce Général faisoit aussi de son côté tout ce qu'il pouvoit pour passer le reste de l'armée. Mais rien ne l'embarassoit plus que ses éléphans, qui étoient au nombre de trente-sept. Cependant à la cinquiéme nuit ceux qui avoient traversé les premiers s'étant avancez sur l'autre bord vers les Barbares à la pointe du jour, alors Annibal, dont les soldats étoient prêts, disposa tout pour le passage. Les pesamment armez devoient monter les plus grands bateaux, & l'infanterie légére les plus petits. Les plus grands étoient au-dessus, & les plus petits au-dessous; afin que ceux-là soutenant la violence du cours de l'eau, ceux-ci en eussent moins à souffrir. On pensa encore à faire suivre les chevaux à la nage, & pour cela un homme sur le derriére des bateaux en tenoit par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moien dès le premier passage on en jetta un assez grand nombre sur l'autre bord. A cet aspect, les Barbares sortent en foule & sans ordre de leurs retranchemens, persuadez qu'il leur seroit aisé d'arrêter les Carthaginois à la décente. Cependant Annibal voit sur

l'autre bord une fumée s'élever, c'étoit le signal que devoient donner ceux qui étoient passez les premiers, lorsqu'ils seroient près des ennemis. Il ordonne aussitôt que l'on se mît sur la riviére, donnant ordre à ceux qui étoient sur les plus grands bateaux de se roidir tant qu'ils pourroient contre la rapidité du fleuve. On vit alors le spectacle du monde le plus effraiant & le plus capable d'inspirer la terreur. Sur les bateaux les uns s'encourageoient mutuellement avec de grands cris, les autres luttoient pour ainsi dire contre la violence des flots. Les Carthaginois restez sur le bord, animoient par des cris leurs compagnons; les Barbares sur l'autre bord demandoient à combattre en faisant des hurlemens affreux: en même tems les Carthaginois, qui étoient de l'autre côté du fleuve, fondant tout d'un coup sur les Barbares, les uns mettent le feu au camp, les autres en plus grand nombre chargent ceux qui gardoient le passage. Les Barbares sont effraiez, une partie court aux tentes pour arrêter l'incendie, le reste se défend contre l'ennemi. Annibal animé par le succès, à mesure que ses gens débarquoient, les range en bataille, les exhorte à bien faire, & les méne aux ennemis, qui épouvantez & déja mis en desordre par un événement si imprévû, furent tout d'un coup enfoncez & obligez de prendre la fuite.



OBSERVATIONS

Sur le passage du Rhône.

§. I.

Difficulté de cette entreprise.

VOici un des plus beaux endroits & des plus intéressans de l'Histoire de Polybe. Comme il étoit sçavant homme de guerre, on n'aura pas de peine à concevoir qu'il se soit plû à nous donner une description exacte d'une entreprise aussi célébre que celle-ci, & que ce soit l'endroit le plus achevé de son Histoire.

Qu'Annibal ait traversé un fleuve si large & si rapide, & qu'il se soit conduit avec toute la prudence, le courage & l'habileté d'un grand Capitaine, ce n'est pas ce qui me surprend. Je ne vois même rien de fort surprenant dans son entreprise, parce qu'elle n'est pas sans exemple, & qu'il s'en trouve une infinité dans les Historiens de l'antiquité fort au-dessus de celle du passage du Rhône, conduites avec un plus grand art, & beaucoup plus difficiles & plus dangereuses, & même les Historiens modernes nous en fournissent

de plus difficiles & de plus brillantes. Avant lui l'on avoit passé de plus grands fleuves, en présence d'une armée qui s'y opposoit vigoureusement par des ruses toutes semblables, & plusieurs siécles après lui l'on a vû des Guerriers fameux qui ont réussi dans de semblables desseins.

On cesse d'admirer cette action d'Annibal, lorsqu'on se représente tout ce qu'il fait après & les obstacles qu'il doit rencontrer en son chemin: que s'il dit, dans la harangue faite à ses soldats après le passage de ce grand fleuve, que le plus fort de son entreprise étoit fait, il parloit en Orateur; il sentoit fort bien le contraire, & nous le sentons aussi. Que d'obstacles à surmonter ne lui restent-ils pas encore? Quels sont les ennemis qu'il va chercher? Il s'en faut bien qu'il les trouve semblables à ceux qu'il vient de vaincre au passage du Rhône.

Qu'Alexandre ait traversé l'Hélespont, & percé l'Asie d'un bout à l'autre, qu'il pousse jusqu'aux Indes, je ne vois rien là qui arrête longtems mon admiration. Ignoroit-il quels hommes étoient les Perses? Heurter de droit front cette Puissance, c'est, le dirai-je, moins que rien; mais les Romains furent-ils jamais méprisables? Les Carthaginois n'avoient-ils pas éprouvé par tant de défaites & tant de disgraces dans la première guerre Punique, à quels hommes ils avoient affaire? Que voioient-ils dans la seconde? C'étoit le même peuple, devenu plus puissant par les conquêtes qu'il avoit faites sur eux & sur d'autres peuples.

Annibal dut en avoir l'imagination toute remplie. Il ne voioit que difficultez & qu'embarras à surmonter dans un si grand dessein, tout à craindre, rien que de douteux & d'incertain; il les voioit peut-être avec les yeux d'un grand Capitaine, & cela joint à la haine qu'il conserva toute sa vie contre le nom Romain, son grand cœur & son habileté lui rendoient les choses moins effroiables. Il sentoit bien la grandeur de son entreprise, & les épines qu'il y trouveroit; mais il ne la vit jamais impossible. Un esprit & un courage médiocre l'eût regardée sur ce pied; & peut-être l'eût-il traitée de folle & de chimérique dans celui qui se seroit avisé de lui proposer pour venger de grandes injures.

Alexandre donna tout à ses amis avant que de passer en Asie, il ne se réserva que l'espérance. Croit-on que ce soit peu de chose dans un grand Capitaine? C'étoit beaucoup, si l'on considére les ennemis qu'il a à combattre. Sans doute que sa portion étoit la plus grosse, & tout aussi assûrée que ce qu'il venoit de donner; mais dans Annibal cette espérance dans l'opinion de ceux qui le virent marcher à une entreprise si surprenante, parut très-mal fondée par rapport à ses ennemis, & aux obstacles infinis qu'il trouveroit dans ses marches. Il falloit avoir affaire à des hommes qui lui feroient éprouver tout ce que la guerre a de plus triste & de plus redoutable. On peut dire un projet desavantageux, lorsqu'il est difficile, qu'il apporte du préjudice, & qu'il nous cause une ruine totale, au cas que le succès ne réponde pas à nos espérances, & par conséquent on ne sçait comment appeller utile une entreprise où les pertes paroissent être certaines dans l'opinion de la plûpart de ceux qui ne pouvoient pénétrer dans les vûes de ce grand Capitaine, & les espérances très-

douteuses

douteuses chez ceux qui connoissoient parfaitement la grandeur & le courage de ce Général tout extraordinaire.

Il comptoit sur la haine & l'aversion que les Gaulois avoient pour les Romains, & sur la défection générale de ces peuples, qui lui promirent de se déclarer en sa faveur: ce qui étoit fort incertain. Il falloit une victoire avant qu'ils prissent ce parti, autre sujet d'incertitude. Je panche fort à croire que ce grand homme n'eut jamais d'autre espérance que celle qu'il avoit dans son habileté, car rien n'éleve davantage le cœur & ne nous porte plus aux grandes actions. Ajoutons à cela la nécessité de vaincre, qui nous fait vaincre effectivement: car c'est par cette nécessité que le soldat brave & aguerri se change en soldat intrépide, & souvent même en desespéré; & lorsque ces choses sont jointes à l'art, je ne vois pas que les seuls motifs de gloire & de liberté qui remuoient le cœur des Romains, tout pleins de valeur, pûssent emporter la balance sur les troupes Carthaginoises. Tout ce que je viens de dire, la corruption de la discipline militaire qui s'étoit introduite dans les armées Romaines, & le manque d'Officiers capables de les commander, n'aidérent pas peu à affermir Annibal dans l'exécution d'un si grand dessein. Il traverse toute l'Espagne, les Pyrénées, & rien ne l'arrête jusques sur les bords du Rhône, où il ne trouve que de foibles obstacles par son admirable conduite. Il se jette de là dans les montagnes les plus affreuses des Alpes, il s'y ouvre une marche au milieu de mille dangers, où presque les deux tiers de son armée périssent bien moins dans les combats qu'il fallut donner, que par la misére, pour s'être mis en marche dans une saison où ces montagnes sont absolument impratiquables: & bien qu'il arrive en Italie aussi débiffé qu'un Général qui vient de perdre une grande bataille, après tant de disgraces ce Héros ose attaquer une Puissance aussi formidable que Rome avec une armée d'environ seize mille hommes, cela semble presque incroiable, si l'Histoire ne nous fournissoit des événemens tout aussi extraordinaires, & même plus surprenans.

La marche de Dion contre Denis Roi de Syracuse est-elle moins digne de notre admiration ? C'est Diodore (a) qui la rapporte dans M. Dacier » Qui auroit jamais cru, dit-il, » qu'un homme avec deux vaisseaux » de charge fût venu à bout d'un » Prince qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, » une aussi grosse provision d'armes, » de bled & de richesses qu'il en » falloit pour entretenir largement, » & pour soudoier des troupes si » nombreuses ? qui outre cela habitoit la plus grande partie des » villes de la Grèce, & avoit des » ports, des arsenaux & des citadelles imprenables, qui de plus » étoit fortifié par un grand nombre d'alliez très-puissans ? La cause » des grands succès de Dion fut premiérement sa magnanimité & son » courage, & l'affection de ceux à » qui il devoit procurer la liberté. » Mais la principale cause, ce fut » la lâcheté du Tyran, & la haine » que ses sujets avoient pour lui: » car toutes ces choses concourant » dans le même tems, menérent » contre toute apparence à une » heureuse fin ces grandes actions

(a) *Diod. l.* 16.

» qu'on a de la peine à croire.

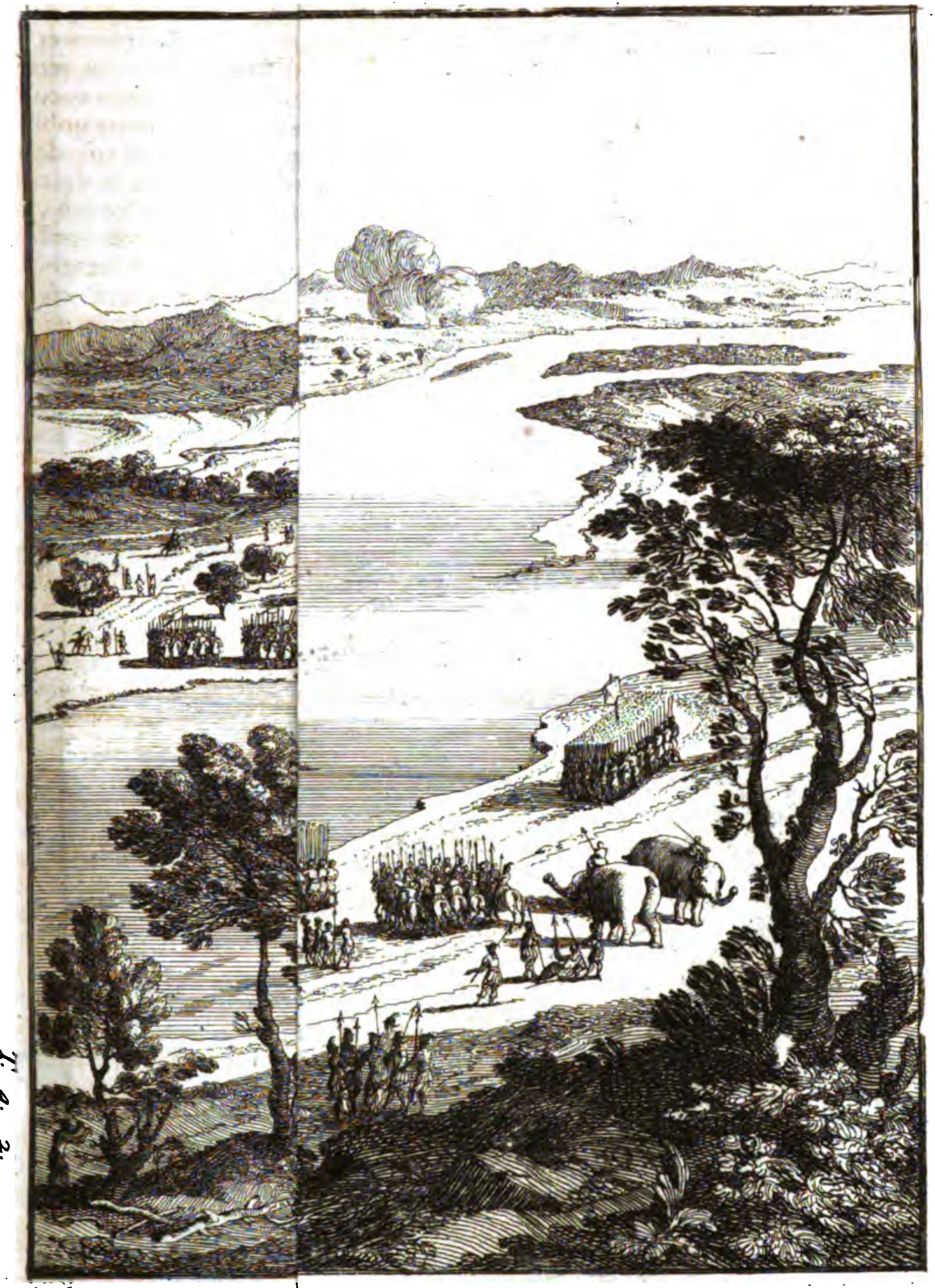
Appliquons à Annibal ce que dit Diodore de Dion ; on l'eût encore pû dire de Timoleon dans un cas presque semblable. Qu'un homme comme le Carthaginois ait traversé toute l'Espagne, les Pyrénées, un grand fleuve, sur les bords duquel il trouve une armée pour le défendre : qu'il se jette en plein hiver dans les Alpes, alors impratiquables, qu'il les passe avec des travaux infinis à la tête de plus de cinquante mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux, & qu'il se voie réduit, après les avoir traversez, à huit mille hommes d'infanterie Espagnole, douze mille Africains & six mille chevaux, & que cet homme réduit presque à rien ose entrer dans l'Italie, & attaquer une Puissance aussi redoutable que Rome, on a de la peine à le concevoir, & beaucoup moins ce que fit Dion contre Denis.

§. II.

Dispositifs d'Annibal pour le passage du Rhône. Ruse de ce Général. Disposition des Gaulois dans la défense de cette riviére. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples paralléles. Passage de l'Hydaspe, du Rhin & de la Dune.

ANnibal n'ignoroit pas l'amitié & l'alliance qui étoit entre les Romains & ceux de Marseille, dont le païs s'étendoit fort avant le long du Rhône. Il ne douta point qu'ils ne se portassent sur le bord de ce fleuve pour en défendre le passage, & que Publius qui étoit en mer avec une armée navale, ne vînt à leur secours. Il falloit prévenir les Romains, & passer avant cette jonction, qui eût infailliblement renversé tout son projet & ses espérances. Car de remonter le fleuve plus haut & hors des terres des Marseillois, il n'y avoit aucune apparence de réussir ; outre qu'il se fût engagé dans un païs très-difficile, couvert de défilez & de chicanes sans nombre, peu connu, & où le fleuve se trouve très-resserré & bordé de hautes montagnes, les rives des deux côtez escarpées, & par conséquent fort aisées à défendre, & des peuples avec lesquels Annibal n'avoit contracté aucune alliance, comme il avoit fait avec ceux du Languedoc & du Roussillon.

Il vit bien qu'il n'avoit d'autre endroit pour son passage que celui qu'il prit entre Avignon & la riviére de Sorgues. L'entreprise étoit difficile & dangereuse ; mais lorsqu'on en voit la nécessité, & que l'on n'a rien de mieux à faire, on doit fermer les yeux sur les obstacles quels qu'ils puissent être. Le tems pressoit extraordinairement. Il n'avoit pas assez de bateaux pour embarquer un grand nombre de troupes, tel qu'il le faut pour soutenir un assez long tems contre l'ennemi après avoir débarqué, & donner le tems aux bateaux de faire un second voiage. Il en fait fabriquer autant qu'il peut par les soldats de son armée. S'il n'eût eu que cette seule ressource, il échouoit infailliblement dans son entreprise. J'ai de la peine à me persuader que le nombre de ces bateaux fût aussi grand qu'il le paroît dans Polybe, cet ouvrage exigeoit trop de tems, & ces arbres qu'il fit creuser, comme les Indiens font leurs canots, me paroissent un peu chimériques pour bien des raisons. J'aime mieux croire, avec Tite-Live, qu'il joignit des radeaux aux bateaux



T. 4. 2.



S RADEAUX.

qu'il tira des gens du païs. Ce qui fortifie ma conjecture, c'est qu'on voit qu'Annon, qui passa secrétement à quatre lieues au-dessus du fleuve, se servit de radeaux. Est-ce que cette pensée ne seroit pas venue à l'esprit d'Annibal ? Il lui falloit fort peu de tems pour les construire ; outre que ces sortes de machines sont plus simples & plus propres à porter un corps considérable de troupes ; avec cet avantage, qu'elles peuvent s'y ranger en bataille, & débarquer en bon ordre : ce qui n'arrive pas dans les bateaux, où les soldats se trouvent en confusion, & débarquent de même.

Annibal, toujours juste dans ses desseins, & toujours inépuisable en ressources, ne se contenta pas des moiens qu'il eut en main pour réussir dans une entreprise si délicate ; il voioit trop bien que cela ne suffisoit pas contre les troupes qui bordoient le fleuve de l'autre côté ; il pensa à joindre la ruse à la force : car qui peut entreprendre deux choses à la fois, ne doit pas s'arrêter à une seule. Ce grand Capitaine détache Annon avec un grand corps de troupes, auquel il ordonne de longer le fleuve en remontant, & de s'arrêter à quatre lieues au-dessus de son camp, où il jugea bien que l'ennemi ne se seroit guéres précautionné.

Annon force une marche nocturne pour n'être pas découvert, & arrivé à l'endroit où il s'étoit résolu de passer, il ne trouve personne pour lui disputer le passage. Il paroît, par ce que dit l'Auteur, que ce grand détachement de l'armée Carthaginoise s'arrêta entre Roquemaure & le pont Saint-Esprit.

Annibal averti par les signaux concertez, qu'Annon étoit de l'autre côté du fleuve, & fort près du camp des Gaulois (2), qui bordoient en bataille le bord du fleuve, rangez selon leur méthode ordinaire, se hâta de faire embarquer ses troupes, & le traversa dans un très-grand ordre, les bateaux (3) près-à-près les uns des autres pour débarquer en plus grand nombre, & non à la file. Les Gaulois furent effraiez de voir la fumée de l'embrasement & les Carthaginois (4) de l'autre côté tout prêts à fondre sur leurs derriéres, & un nombre infini de bateaux & de nacelles qui s'approchent d'eux ; que faire dans un état de surprise, & l'ennemi sur les bras ? Rien : lorsque ceux qui commandent sont fort malhabiles, sans expérience, sans prévoiance, & si peu capables d'une bonne résolution. On s'en apperçut par leur conduite, car leurs troupes ne firent qu'une foible & courte résistance comme par maniére d'acquit, & puis s'en allérent.

Je ne vois pas comment Annibal, qui n'avoit point de tems à perdre, a pû faire construire en deux jours un si grand nombre de bateaux & de nacelles, outre ceux qu'il avoit tirez des gens du païs. Cela me fait un peu soupçonner le narré de Polybe. J'aime mieux croire qu'il se servit de radeaux, comme en effet il en fit faire pour le passage de ses éléphans (5). Polybe explique la maniére dont on leur fit passer le fleuve, qui me paroît digne de la curiosité des Lecteurs.

On voit de tems en tems quelques exemples dans les Historiens anciens & modernes de Généraux qui ont emploié les radeaux dans le passage des grandes riviéres de vive force ; mais on voit un beaucoup plus grand nombre de passages où il y a beaucoup moins d'art, plus

de difficultez, & beaucoup moins de certitude du succès. Si ceux qui les défendent n'ignoroient pas absolument leurs avantages, pour peu qu'ils fussent en forces, & qu'ils prissent de précautions, on ne peut s'imaginer comment ceux qui entreprennent de passer pourroient y y réussir; cependant ils réussissent presque toujours, & sans trouver le moindre obstacle.

César ne nous fournit pas beaucoup de passages de rivières considérables, si ce n'est celui de la Tamise. Il les traversa presque toutes à la faveur des machines, à l'abri desquelles il dressoit son pont, comme nous établissons les nôtres sous la protection d'une nombreuse artillerie. Cette ruse d'Annibal a été emploiée avant & après lui, & jusqu'à nous, par une infinité de grands Capitaines, & même par des Généraux médiocres contre d'autres plus médiocres qu'eux; & plus l'on remonte dans les siécles les plus reculez, & plus la ruse augmente notre admiration, lorsque l'on y trouve plus ou moins d'obstacles & de difficultez.

Le passage de l'Allier par César est fin & rusé, & à peu près semblable à celui du Rhône à l'égard du stratagéme, dans lequel Vercingentorix donna. Le passage de la Seine par Labiénus est encore plus profond qu'aucun autre de l'antiquité, quoique l'artifice soit dans le même esprit que celui du Rhône. Décendons jusqu'à notre tems, nous trouverons de semblables entreprises fondées sur les mêmes artifices en très-grand nombre, & les Généraux qui s'y laissent prendre tout aussi nouveaux que les premiers qui y furent pris.

Le Prince Eugéne de Savoie traversa l'Adigé en 1701. par une ruse semblable à celle d'Annibal. Ç'auroit dû être une bonne leçon à M. de Saint-Fremont, qui se laissa surprendre, d'être une autre fois un peu plus sur ses gardes. Point du tout: cinq ans après le Prince Eugéne passe encore la même rivière, & emploie le même stratagéme contre le même de Saint-Fremont, au confluant de cette rivière dans la mer, qui est extraordinairement large en cet endroit. Il est vrai que l'Officier Général François avoit écrit à la Cour que les ennemis ne trouveroient nul obstacle sur cette rivière, & ce fut peut-être à dessein d'élever un trophée à sa prévoiance qu'il crut devoir leur laisser le passage libre & sans nul obstacle; ce qui fit qu'il ne jugea pas à propos de s'y transporter en personne, ni d'y envoier le moindre secours.

Le passage du Rhin en 1702. par le Maréchal de Villars, est presque une copie de celui du Rhône, & fait aussi peu d'honneur au Prince Louis de Bade qu'il illustre le Général François. Voilà bien des exemples, dira-t-on: nullement, puisque l'Histoire en est toute remplie. Le plus recommandable, & celui qui frappe le plus, est le passage de l'Hydaspe par Alexandre le Grand. Je le regarde comme l'original de celui du Rhône. Chacun sçait combien Annibal estimoit Alexandre. Ne se seroit-il pas servi de ses lumiéres à l'égard de son passage? Je ne l'assûrerai pas. Quoiqu'il en soit, je suis d'avis de copier tout le passage (a), qui me paroît digne de la curiosité des gens du métier.

» Ce grand Capitaine voiant qu'il » lui étoit impossible de passer l'Hy» daspe à la vûe de l'ennemi, à cause

(a) Arrian. liv. 5.

» de la multitude de ses éléphans,
» qui étonnoient même les chevaux
» de leurs cris & de leur présence,
» résolut de dérober son passage, &
» s'y gouverna de la sorte. Il fit
» tenter la nuit divers lieux par sa
» cavalerie, & jetter divers cris
» comme s'il eût eu envie de passer.
» Tout étant prêt pour cet effet,
» Porus y accouroit tout aussitôt
» avec ses éléphans; mais Alexan-
» dre demeuroit en bataille sur le
» bord. Comme cela fut arrivé plu-
» sieurs fois, & que Porus vit que
» ce n'étoit qu'un bruit & de vaines
» menaces, il ne s'ébranla plus pour
» cela, & se contenta d'envoier des
» coureurs par tout le rivage. Après
» qu'Alexandre se fût ôté l'appré-
» hension de l'avoir sur les bras
» avec toute son armée dans un pas-
» sage de nuit, il fit ce dessein. Il
» y avoit à quatre ou cinq lieues
» du lieu où il étoit un rocher, au-
» tour duquel le fleuve se recour-
» boit, & vis-à-vis une Isle déserte,
» l'un & l'autre couverts de bois,
» partant très-propre à former une
» entreprise. Il résolut de passer en
» cet endroit, après avoir disposé
» auparavant le long du rivage des
» corps-de-garde de distance en dis-
» tance, d'où l'on pouvoit se voir
» & s'entendre, & il faisoit jetter
» des cris toutes les nuits & allu-
» mer des feux. Ensuite il fit pré-
» parer publiquement tout ce qui
» étoit nécessaire pour faire croire
» qu'il vouloit passer vis-à-vis son
» camp. Il y laissa un corps de trou-
» pes, avec défense de passer qu'il
» ne vît Porus décampé, soit pour
» se retirer, ou pour le venir com-
» battre: car s'il vient contre moi,
» dit-il, avec une partie de ses trou-
» pes, & qu'il laisse l'autre dans son
» camp avec ses éléphans, vous y
demeurerez; mais s'ils partent
» vous partirez aussi, quand une
» partie de l'armée demeureroit.
» Car il n'y a rien à craindre pour
» le passage que les éléphans, à
» cause de la cavalerie. Voilà l'or-
» dre qu'il laissa à Craterus, qui
» commandoit ce corps. Or entre
» l'Isle & le camp il avoit mis Mé-
» leagre, Attalus & Gorgias avec
» la cavalerie & l'infanterie sou-
» doiées, & leur avoit comman-
» dé de passer par troupes lorsqu'ils
» le verroient attaché au combat.
» Après avoir donné ces ordres, il
» prit sa compagnie Roiale avec les
» régimens de cavalerie d'Ephes-
» tion, de Perdicas, de Demetrius,
» ceux de la Bactriane & de la Sog-
» diane; les Scythes & les Dahes,
» qui sont des archers à cheval, &
» pour l'infanterie les Argyraspides
» avec les phalanges de Clite & de
» Cœnus, les Archers & les Agriens,
» & s'éloignant du bord pour n'être
» pas apperçu, tira la nuit vers
» l'Isle où il avoit résolu de passer.
» Cependant on y emplissoit secré-
» tement les peaux qu'on y avoit
» amassées, & on les cousoit avec
» soin. On y rassembloit aussi les
» bateaux qu'on y avoit portez par
» piéces sur des chariots, & prin-
» palement les galéres à trente ra-
» mes, la forêt empêchant qu'on
» n'apperçût rien de ce qui s'y pas-
» soit. Mais ce qui servit encore
» plus à couvrir l'entreprise, fut un
» orage effroiable qui dura toute la
» nuit, dont le bruit empêchoit
» qu'on n'ouït celui des troupes, &
» le tumulte qui se fait dans l'exé-
» cution des ordres. Sur le point
» du jour l'orage étant appaisé,
» toute l'armée passa vis-à-vis de
» l'Isle sans être apperçûe des enne-
» mis. La cavalerie étoit sur les
» peaux, & l'infanterie sur les na-
» vires; les Argyraspides passérent

» sur les galéres à trente rames, » une partie avec Alexandre, & » l'autre séparément.

Le passage de l'Hydaspe, comme celui du Rhône, sont très-remarquables, tous les deux d'une conduite admirable & d'un détail surprenant. Alexandre, comme Annibal, se fussent exposez à une défaite inévitable, s'ils ne se fussent bornez qu'à une attaque ouverte & de vive force. Quelquefois la ruse nous dispense d'y joindre l'autre, & c'est toujours ou presque toujours celle dont Alexandre se servit au passage de l'Hydaspe. Porus manqua moins de prévoiance & de conduite que les Gaulois. Rien n'empêchoit ceux-ci de faire battre l'estrade le long du fleuve, ou d'y poster des petites gardes qui se communiquassent & s'entravertîssent de l'une à l'autre par des signaux concertez, particuliérement aux endroits où il y avoit le plus à craindre: ce qui suffit à l'égard des grands fleuves, où l'ennemi ne sçauroit passer sans grand appareil, & sans qu'on ait le tems d'en être averti. Cette faute des Gaulois est une preuve de la malhabileté de leurs Généraux. Il ne faut pas s'étonner s'ils furent surpris. Ces sortes de surprises sont d'autant plus dangereuses, qu'on croit le mal plus grand qu'il n'est en effet, & l'on se retire lorsqu'on se trouve en état de repousser l'ennemi, comme cela arriva au passage de l'Escaut en 1708. car ceux qui les premiers se rendirent maîtres du pont, n'étoient pas capables de résister contre une compagnie de grenadiers. Tout ce que les Gaulois pouvoient faire dans une chose si imprévûe, étoit de détacher un corps de troupes qui eussent été à la rencontre d'Annon, pendant que le reste de l'armée eût disputé le passage du Rhône à Annibal.

Polybe ne nous dit pas si les Gaulois avoient de la cavalerie. Il sembleroit qu'ils en manquoient, & c'est dans ces sortes d'actions qu'elle me paroît la plus nécessaire. Cependant le soin qu'Annibal marque de faire passer la sienne, me persuaderoit presque qu'il y en avoit dans cette armée. La maniére dont celle des Carthaginois traversa le fleuve, me paroît bien imaginée. Tite-Live, qui ne fait que copier notre Auteur en bien des endroits de son Histoire, l'explique un peu moins clairement, quoiqu'il le fasse assez entendre.

Bien des gens prétendent que la maniére dont Annibal s'y prit pour faire passer les chevaux de sa cavalerie, ne se trouve nulle part dans l'Histoire, & que si Polybe & Tite-Live ne nous l'avoient apprise, elle seroit encore inconnue. Ces gens-là se trompent beaucoup. L'exemple que Plutarque nous fournit dans la Vie de Timoleon, est bien autrement remarquable. Il dit que les Corinthiens étant arrivez à Rhége, & ne pouvant passer le détroit pour aller en Sicile au secours de Timoleon à cause des vaisseaux des Carthaginois qui croisoient sur ce parage, apprirent que la flote avoit fait voile du côté de Syracuse; ils ne perdirent pas un moment, & » se jettent promtement, dit-il, » dans les premiéres barques de » pêcheurs qu'ils rencontrent par » hazard, & passent en Sicile » avec tant de sûreté par une si » grande bonace, qu'ils menérent » leurs chevaux par la bride tou» jours nageant à côté de leurs ba» teaux.

Je trouve un exemple d'une pareille invention dans le passage du Rhin par M. le Duc de Longueville

en 1639. Le Vassor le rapporte dans son Histoire de Louis XIII. Il ne le croit pas inférieur, au jugement même de plusieurs Auteurs, dit-il, au fameux passage du Rhin que César a si soigneusement décrit dans ses Commentaires. Se moque-t-il ? Ce sentiment est absurde : ce passage n'a nul rapport avec l'autre. Il le donne comme quelque chose de merveilleux & de fort hardi. Rien de tout cela : à moins qu'on ne veuille le prendre dans la façon dont on fit passer les chevaux de la cavalerie, ce qui seroit ridicule. Venons à l'exemple que j'ai promis.

Le Duc de Longueville qui vouloit passer le Rhin dans un cas, où la nécessité ne pouvoit être plus grande, envoie des espions pour sçavoir si l'armée Bavaroise étoit retirée. Assûré de ce côté-là, il ordonna que les troupes se rendissent le 28. Décembre aux environs de Bacarra & d'Obervezel. Le 25. du même mois le Comte de Guébriand alla reconnoître les lieux les plus propres à passer la riviére. Le Lieutenant d'artillerie avoit préparé des barques. Le Duc de Longueville arriva vers la nuit à Bacarra. Le Comte de Guébriand commanda au Capitaine des bateaux de partir avec ses batelliers. Ils firent monter les petites barques au-dessus de Lorik. A deux heures après minuit le Comte de Guébriand fit passer Roqueserviéres avec cent quarante mousquetaires & soixante piquiers, gens choisis. Dès qu'ils eurent mis pied à terre sur l'autre bord, Roqueserviéres les mit en bataille. Après que le Comte de Guébriand eut fait passer la plus grande partie des quatre régimens, il passa lui-même, attaqua Lorik, & le prit. Le lendemain il passa la cavalerie. Comme il étoit impossible de passer les chevaux dans des barques aussi petites que les nôtres, le Colonel Roze essaia une nouvelle maniére, qu'il avoit vû pratiquer à un Officier nommé Koulhaste. Un cavalier décend dans une barque, fait entrer son cheval dans l'eau, le conduit par la bride, & le cheval passe à la nage : on en mena trois ensuite dans la même barque, & la chose paroît si facile que tous les autres suivent l'exemple. Après cet heureux essai toutes les barques furent emploiées à la fois pendant huit jours & huit nuits. Le reste de la cavalerie arriva en bon ordre au-delà du Rhin.

Cette nouvelle maniére de faire passer les chevaux est, comme l'on voit, fort ancienne & fort sûre à l'égard des riviéres extraordinairement larges & dangereuses ; mais la question est de sçavoir si le passage des chevaux des Corinthiens de Rhége en Sicile n'est pas une fable. Je suis persuadé que non, quoique le trajet soit de près de deux lieues : les chevaux nagent très-longtems, lorsque ceux qui sont dans les bateaux les soutiennent par la bride d'une main, & leur relévent la tête de l'autre en se baissant sur le bord du bateau. C'est ce que j'ai vû pratiquer en 1708. à un régiment de dragons des troupes de Hollande, qui fit passer à tous ses chevaux le bras de mer qui sépare la ville de l'Ecluse de l'Isle de Cadsant, dont nous nous étions rendus les maîtres. Je me rendis dans cette ville pour aller prendre les ôtages, & mon cheval passa de la même sorte que les autres.

OBSERVATIONS

Sur le passage des grandes Riviéres.

§. I.

Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes riviéres. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles traverseurs de riviéres que M. le Prince Eugéne.

JE ne vois rien de plus difficile que le passage des grandes riviéres, soit par la ruse ou de vive force, lorsqu'on a affaire à un ennemi vigilant & entendu, & cependant on les passe, & rarement échoue-t-on dans ces sortes d'entreprises. J'ai lieu d'en être étonné, non pas dans celles où le stratagéme en a seul la gloire, ou qu'il est lié à la force ouverte, mais uniquement dans celle-ci. Cela me paroît surprenant, vû l'avantage de celui qui se défend, qui est si grand qu'il est à peine concevable, & cependant on se laisse emporter en fort peu de tems. Seroit-ce que la méthode de celui qui attaque, & l'ordre qu'il observe dans le combat, seroient au-dessus des précautions de celui qui se défend? Rien de tout cela. Je l'ai déja dit, l'avantage est toujours du côté de ce dernier, & malgré cela il est emporté, quoiqu'il ait des forces capables de faire une forte & vigoureuse résistance, & d'empêcher le débarquement, & en même tems l'établissement du pont que l'on établit à la faveur du canon & de ceux qui passent.

Véritablement celui qui tente le passage d'un grand fleuve rapide & impétueux, a cet avantage sur celui qui se défend, que s'il ne peut emploier le stratagéme ordinaire & dont j'ai parlé, il est toujours en état d'obliger son ennemi à une grande diversion de ses forces, par de fréquentes tentatives en différens endroits éloignez du véritable, où il a dessein de passer & de jetter son pont; mais il est aisé à celui qui se défend de connoître ces sortes d'endroits, & de distinguer les fausses des vraies attaques. Car s'il n'en est point capable, ou s'il néglige d'éxaminer par lui-même le cours du fleuve, & les lieux qui peuvent être les plus favorables à l'ennemi, il réduira son armée à rien, par la multitude des postes qu'il sera obligé d'occuper.

M. le Maréchal de Catinat s'étant porté sur l'Adigé en 1701. pour en défendre le passage à l'armée Impériale, divisa tellement ses forces en divers petits campemens & en différens postes, qu'il se trouva hors d'état de se défendre en aucun endroit, par l'éloignement des quartiers ou des petits camps répandus le long du cours de cette riviére, sur un front de plus de douze lieues. Cette faute, qui n'est que trop ordinaire dans la défense des grandes riviéres, comme dans celle des petites, fut reprochée à M. le Maréchal de Catinat avec beaucoup de raison.

Cinq ans après M. le Duc de Vendôme tomba dans une faute semblable, comme je l'ai dit plus haut. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que

que M. le Prince Eugéne se servit de la même ruse contre tous les deux, sur la même riviére, & l'ennemi passa toujours à l'endroit où M. de Saint-Fremont commandoit le plus commodément du monde: tant cet Officier Général étoit entendu, alerte & vigilant. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il fut toujours écouté & récompensé comme un habile homme. Il ne manqua jamais de raisons pour excuser ses fautes, & les rejetter sur d'autres, qui n'y avoient nulle part, pour bien faire ses affaires, & assez mal celles de son Maître.

Dans ces sortes de conjonctures celui qui veut passer a un très-grand avantage sur son ennemi, qui ne sçauroit recevoir aucun avis, ni rien connoître de ses mouvemens qu'après le coup fait. On donne jalousie en plusieurs endroits à trois ou quatre lieues les uns des autres, & l'on fait même mine de négliger le véritable. Lorsqu'on s'est apperçû de ces différens mouvemens, & que l'ennemi s'est partagé en plusieurs campemens & selon ses craintes, qu'il s'est par conséquent affoibli par tout, & que ses quartiers sont trop éloignez les uns des autres pour s'entresecourir, on doit alors tenter en ces endroits-là: on a le tems de s'établir & de battre tout ce qui s'oppose d'abord à notre passage, avant qu'on ait le tems de rassembler d'assez grandes forces pour attaquer ce qui a déja passé, qui grossit & augmente toujours à mesure qu'il en passe davantage. Pendant ce tems-là on établit son pont, on se saisit des postes les plus avantageux, on se rempare avec des arbres coupez à la tête du pont, & l'on se forme derriére cet abattis que l'on étend à mesure qu'il passe des troupes.

Si l'on trouve une riviére qui ait son confluant dans le fleuve que l'on veut passer, on doit choisir cet endroit préférablement à tout autre: l'ennemi ne s'apperçoit ni ne voit rien de ce qui se passe en dedans, les préparatifs se font sans péril & avec beaucoup plus de secret & de diligence. Pendant ce tems-là l'on tâche de faire diversion des forces de l'ennemi, par des contremarches dont il ne puisse être informé, & qui lui puissent faire croire qu'on n'a nulle envie d'attaquer de ce côté-là, où l'on laissera un grand corps de troupes embusqué; on fera même mine de jetter un pont à trois ou quatre lieues au-dessous ou au-dessus du fleuve. Il est bien difficile que l'ennemi ne prenne pas le change, lorsqu'il voit une armée qui décampe d'un endroit pour tenter le passage en tout autre, pendant qu'on lui dérobe la connoissance des préparatifs qu'on fait ailleurs, & des troupes pour la décente. La nuit toute cette armée qui aura tenté le jour, décampera à la sourdine pour se rendre en diligence à l'endroit où l'on aura résolu le passage. Tous les bateaux sortiront de la riviére, & entreront dans le fleuve pour passer au-delà.

Les premiéres troupes qui auront débarqué, attaqueront fortes ou foibles tout ce qui se présentera devant elles; elles occuperont les maisons les plus proches de la rive du fleuve & des endroits les plus avantageux, & s'y fortifieront le mieux qu'il leur sera possible par des arbres coupez, autant que le tems & les lieux leur pourront permettre. Le meilleur & le plus prudent, est d'attaquer d'abord l'ennemi, qui se trouvant surpris fait moins de résistance. Il arrive souvent qu'on abandonne le poste pour se joindre au gros, ou

pour attendre le secours des troupes les moins éloignées, pour marcher ensuite à celles qui ont d'abord percé; mais lorsqu'on prévient ce secours & qu'on attaque ce qui se rassemble, ce premier avantage, quelque petit qu'il soit, grossit extraordinairement, jette la terreur par tout, & anime davantage le victorieux, dont le monde augmente à mesure que les bateaux ou les radeaux reviennent chargez de nouvelles troupes. On ignore même le nombre qui a passé à cause de la nuit, qui est toujours l'heure la plus favorable pour ces sortes d'entreprises, parce qu'elle fait paroître les choses plus grandes qu'elles ne le sont en effet. L'audace & la hardiesse avec laquelle on attaque, font qu'on s'imagine qu'on ne prendroit pas ce parti si on n'étoit en forces, & sur ce fondement il est rare qu'on fasse grande résistance, disons plutôt on n'en fait aucune.

Le passage de l'Allier, que César décrit si bien dans ses Commentaires, est presque conforme à la ruse que je propose; mais comme il s'agit ici du passage des grands fleuves, & non pas de l'Allier, qui n'est qu'un ruisseau en comparaison, je crois devoir m'attacher uniquement à ce qui appartient à mon sujet, c'est-à-dire à certains événemens extraordinaires, & ceux qui se sont passez de nos jours sont toujours ceux qui intéressent & plaisent le plus.

Je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit jamais vû un plus grand traverseur de fleuves & de riviéres que le Prince Eugéne, ni aucun même plus habile, plus rusé & plus expérimenté que lui dans cette grande partie de la guerre. J'ai déja dit que ce grand Capitaine passa l'Adigé en 1706. peu de jours après il traversa le Canal-Blanc, autre riviére très-large & très-difficile: Saint-Fremont s'y transporta, & Saint-Fremont la lui laissa passer; & lorsque M. de Vendôme arriva, il n'étoit plus tems, car les ennemis étoient presque en-deçà. Cette conduite fut le sujet d'une infinité de spéculations, & chacun dans l'armée en fit à sa maniére. Les Impériaux n'avoient plus que le Pô à traverser. M. de Vendôme se hâte d'y envoier un corps considérable de troupes, & deux Officiers Généraux. Les ennemis s'imaginérent qu'il n'en seroit pas de même du Pô que des autres riviéres, mais ils se trompérent: car ils rencontrérent infiniment moins d'obstacles & de chicaneries au passage de celle-ci, beaucoup plus large & plus difficile que le Rhône, qu'aux autres qu'ils venoient de passer. Les ennemis manquoient de bateaux pour faire leur pont, & il en falloit un grand nombre, car le tems pressoit. Ils en trouvérent quelques-uns du premier rang dans l'Adigette qu'on appelle Bucentaures, sur lesquels on peut embarquer quatre à cinq cens hommes, & quelques autres un peu moindres. L'Adigette est un canal qui se jette dans le Pô, & où il y a une magnifique écluse. Il nous étoit facile de retirer tous ces bateaux, de les faire passer de l'autre côté du fleuve, ou d'y mettre le feu. Cette précaution étoit dans les regles, on ne la prit pourtant pas. L'Officier qu'on avoit posté en cet endroit-là ne le jugea pas à propos.

Le Prince Eugéne, ravi de trouver tout ce qui pouvoit favoriser son dessein, se campe à la Polissella, assemble tous les bateaux qu'il trouva dans le canal, y laisse un corps considérable de troupes, qui ne pa-

fait rien à nos gens, décampe en plein jour, & fait mine de tenter le passage au-dessous, où il manquoit de tout pour cette entreprise. On le crut pourtant, & on en fut d'autant plus persuadé, que le Pô forme deux ou trois petites Isles en cet endroit-là. Nous cotoions les ennemis, & nous nous réglons sur leur marche; au lieu que nous eussions dû les laisser aller, très-assûrez qu'ils reviendroient sur leurs pas. Si l'on vouloit les suivre, on eût dû tout au moins laisser un bon corps de troupes vis-à-vis l'écluse de l'Adigette, & s'y précautionner d'une bonne batterie. Pour le coup cette pensée ne nous vint pas; mais après l'événement, on jugea que ç'eût été un bon coup à faire. Parlons sincérement, la tête nous avoit tourné: car pour de la valeur, il y en avoit dans notre armée au-delà de ce qu'on en pouvoit desirer pour réduire à l'absurde tous les desseins de nos ennemis. Nous manquâmes du côté de la tête. Quoiqu'il en soit, M. le Prince Eugéne profita habilement de la bonté & de la fermeté de la sienne; voiant que nous donnions dans le piége, il fait une marche secréte & nocturne, & retourne sur ses pas.

Pendant qu'il est en marche & que nous l'ignorons, les troupes ennemies s'embarquent: on ouvre tout à coup l'écluse de l'Adigette, & l'on voit sortir gravement & à la file un nombre de gros bateaux dans le plein jour qui traversent le fleuve, & débarquent sans presque aucune opposition, occupent les endroits des bords qui leur paroissent les plus avantageux, & attendent un second voiage pour se mettre un peu plus au large. Les troupes qu'on avoit laissé là en fort petit nombre, effraiées d'une avanture si inopinée, portent l'alarme par tout: ceux des postes plus éloignez auroient eu le tems de venir au secours, outre que le gros n'étoit pas loin, & tout cela joint ensemble eût pû faire avorter un si grand dessein. Deux mauvais Généraux délibérent là-dessus, & après une consultation assez courte, on juge à propos de marcher du côté du Panaro & de s'en couvrir, ce qu'on fit; cette riviére étoit très-soutenable, malgré cela on l'abandonna dix ou douze jours après: car il ne fallut pas moins de tems aux ennemis pour faire leur pont sur le Pô. Cette action du Prince Eugéne est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Je l'estime d'autant plus, qu'elle fut l'objet d'un grand dessein, qui étoit le secours de Turin, & d'une marche qui a peu d'exemple dans l'Histoire.

§. II.

De l'ordre sur lequel l'on doit combattre au passage des grandes riviéres. Moien pour faciliter le débarquement, & le faire en bon ordre.

JE ne vois rien dans notre méthode à l'égard du passage des grandes riviéres, non plus que dans l'art de les défendre, qui soit digne de quelque attention & fort instructif. Il n'y a rien même que de fort mauvais, & quant à l'ordre à l'égard du combat, & quant aux précautions pour s'empêcher d'être rompus & culbutez dans la riviére par le grand nombre. Combattre par bataillons & selon la méthode ordinaire, n'est pas un moien propre pour résister contre le nombre qui nous double. Donnons une maniére de combattre plus assûrée,

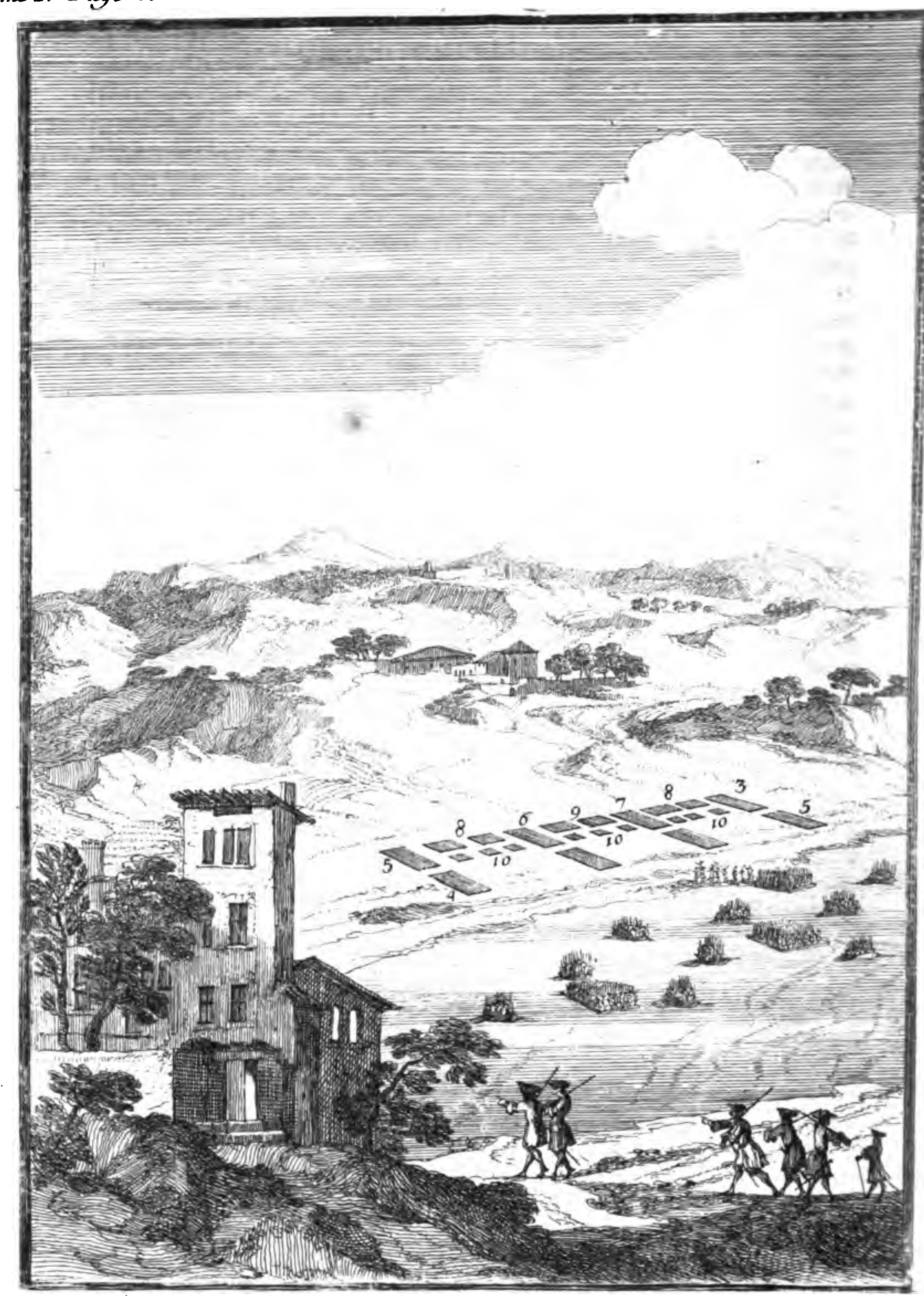
plus simple, & qui soit exemte de tous les défauts de l'autre.

Pour le passage des grandes riviéres, il faut avoir un grand nombre de bateaux aussi gros qu'il sera possible, & les armer, s'il se peut, d'un blindage mobile de fascinage d'osier, ou de radeaux blindez de même: les premiers bateaux ou radeaux qui feront la tête, seront remplis de quelques compagnies de grenadiers & d'un nombre de pertuisanniers pour résister contre un effort de cavalerie. Le gros qui sera dans les autres bateaux, se formera en arrivant sur deux colonnes (2) (3), sur vingt files de hauteur & sur vingt-huit de profondeur, fraizées selon ma méthode. A mesure qu'on gagnera du terrain, elle grossira & s'avancera en bon ordre. Il suffit qu'une colonne ait percé pour donner passage à celle qui suit, qui doit se mettre à côté, & s'éloigner à un certain espace de l'autre, marchant toutes deux par leur front à droit & à gauche, pour laisser un terrain pour la cavalerie, qui se mettra entre deux. S'il arrive de l'infanterie, elle formera une seconde section (4) (5) derriére les deux premiéres. Quelque brave & déterminé que l'ennemi puisse être, il ne sçauroit enveloper les deux colonnes de toutes parts sans un desavantage manifeste: car s'il s'engage entre l'intervalle qu'elles laissent entre elles pour les troupes qui passent à tout moment, il se trouveroit entre trois feux. Le second passage doit être encore d'infanterie, qui formera les deux colonnes du centre (6) (7); les bateaux qui reviendront ensuite, porteront ce qu'il y aura de cavalerie d'élite (8) (9), & des compagnies de grenadiers (10) s'introduiront entre les espaces des colonnes, & ainsi successivement on se rangera dans le même ordre, & l'on attaquera l'ennemi brusquement & sans délibérer pour s'étendre, gagner du terrain, & occuper les endroits qui paroîtront les plus avantageux. Par cette méthode chaque arme se trouve en sa place, & chacune se soutient réciproquement.

Pendant qu'on en est aux mains, qu'on avance, & qu'on s'étend le long des rives du fleuve, qu'on fait occuper le haut des digues, s'il s'en trouve, comme M. le Prince Eugéne fit sur le Pô & le Canal-Blanc, on y poste du canon, ou l'on tâche de le placer sous la protection des colonnes, n'y en aiant pas de meilleure, au jugement des plus habiles Officiers d'artillerie.

Comme il est à craindre après une premiére action qui aura réussi, que les divers corps campez le long du fleuve ne viennent se rassembler, & qu'ils ne marchent après cette jonction pour fondre sur ce qui aura passé, chose rare pourtant, il est toujours bon de se précautionner. Le meilleur n'est pas de lever terre; on ne le doit point, si l'on peut se couvrir par des arbres coupez, qui, comme je l'ai dit si souvent, est l'obstacle le plus redoutable & le plus grand qu'on puisse opposer au nombre & à la valeur.

Si l'ennemi s'est retranché sur le bord de l'eau sans laisser aucun terrain pour se former, l'attaque devient très-difficile & très-dangereuse. Il faut nécessairement que les soldats puissent combattre sur un terrain ferme, & capable de contenir deux cens hommes de front sur dix de profondeur: car quand les bateaux ne tireroient qu'un pied d'eau, il n'est guéres possible que les soldats puissent agir & combattre avec quelque espérance de succès; s'ils



T. 4. 1.

PASSAGE DE RIVIERES SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR

ent le pied dans l'eau, ils perdent toute leur force, & cette légéreté, si nécessaire dans une attaque brusque & impétueuse. L'ennemi peut opposer encore d'autres obstacles & des piéges dans l'eau comme sur le bord, qui peuvent rendre la décente presque impratiquable. Celui qui attaque doit prévoir tous ces obstacles qu'on pourroit lui opposer, & s'être précautionné contre tout événement. On plante souvent des pieux dans l'eau à une certaine distance, ce qui empêche que les bateaux ou les radeaux ne puissent avancer. On y jette des arbres entiers avec toutes leurs branches, autre obstacle qui vaut bien les pieux. On pratique quelquefois des puits près du bord. Tout cela fait perdre un tems infini, pendant qu'on est exposé à des salves continuelles, qui font périr une infinité de braves gens; mais il est très-rare que l'on se serve de ces ruses. Si on les mettoit en œuvre dans le passage des grandes riviéres comme dans celui des plus médiocres, ces sortes d'entreprises deviendroient plus sérieuses qu'on ne pense; mais par je ne sçai quelle fatalité, on trouve presque toujours des Généraux qui négligent ces sortes d'obstacles, & qui se moquent même de ceux qui les leur proposent, ce qui est à peine concevable; ils croient l'ennemi capable de surmonter tout, & font connoître par-là qu'ils ne sont eux-mêmes capables de rien. Le Marquis de Santa-Cruz, qui a donné au public de si beaux Ouvrages sur la guerre, pratiqua cette méthode dans la mer même: car craignant une décente à Cagliari, capitale de la Sardaigne, il fit enfoncer de gros pieux dans l'eau sur plusieurs rangs, de sorte qu'il étoit impossible d'aborder le rivage.

Le meilleur expédient pour surmonter ces sortes d'embarras dont je viens de parler, est de faire des ponts sur un des côtez des bateaux qu'on retient avec des cordages, ou par deux mâts qu'on laisse tomber, ou qu'on baisse en maniére de pont-levis. Leur longueur doit être au moins de deux toises: ce sont des espéces de sambuques, pour parler le langage des Anciens. J'en donnerois la figure, s'il n'y en avoit une dans mon troisiéme Tome page 25. C'est une échelle de quarante pieds de largeur qu'on abat sur la muraille; mais on peut l'imaginer semblable à un pont, & l'on se trouvera au fait.

A la surprise du château d'Hostilia, que j'avois proposée à M. le Grand Prieur de Vendôme en 1704. je fis faire quatre de ces ponts sur le bordage de quatre grands bucentaures, & quelques autres sur de moindres bateaux. M. le Chevalier de Laubepine, alors Capitaine de Galére, & qui vit encore, devoit commander cette petite flote. Le succès de cette entreprise étoit infaillible, & la retraite de l'armée Impériale entiérement coupée, si le Grand Prieur ne se fût pas laissé entraîner aux conseils pernicieux d'un Officier Général: de sorte qu'on laissa là le château, pour passer du côté de la Stelata, que j'avois regardé comme la fausse attaque. Elle devint la véritable, & elle réussit; mais en attaquant par cet endroit-là la retraite des ennemis étoit assûrée, & ils s'en allérent en effet. Ces ponts sont encore meilleurs sur des radeaux. On les fait de toute la largeur de la machine, de sorte qu'on débarque en bataille.

Charles XII. Roi de Suéde, un des plus grands Capitaines de notre tems, excelloit au-dessus de tout ce

qu'on peut dire dans le passage des riviéres. Il ne les passa jamais que sur des radeaux. Ils étoient construits avec un tel art, que les soldats s'y mettoient dessus en bataille sur dix de profondeur, & même avec du canon. Ces radeaux étoient composez de plusieurs lits de poutres en long & en travers, fort près-à-près fortement liées. Celui qu'il fit faire en 1718. pour passer le lac de Suind-Sund à Friderichalle, est de tous le plus parfait. Les poutres étoient équarries sur quatre ou cinq lits avec un bordage de poutres, deux piéces de vingt-quatre & cinq cens hommes dessus. Son passage de la Dune en 1701. est tout ce qu'on peut imaginer de plus profond & de plus instructif; & comme il est unique dans son espéce, je trouve à propos de le copier tout entier. (a)

» Le Roi de Suéde partit de » Derpt à la tête de quinze mille » hommes d'infanterie & de cinq » mille de cavalerie, & se croiant » assez fort pour entrer en cam» pagne, commença à marcher » vers Riga. Il s'attendoit que les » Saxons viendroient au-devant de » lui, & passeroient la Dune pour » lui donner bataille; mais aiant » appris qu'ils se retranchoient de » l'autre côté, il résolut de passer » lui-même cette riviére, pour les » attaquer jusques dans leur camp. » On ne pouvoit le faire qu'à la » vûe de quelques Isles, où les Sa» xons avoient placé des batteries. » Charles l'entreprit à la faveur de » certains radeaux de nouvelle in» vention, sur lesquels il avoit fait » mettre de l'artillerie, & de quel» ques barques remplies de paille » mouillée où l'on mit le feu, afin » que la fumée dérobât la vûe de » ses troupes à l'ennemi. Il fit pre» miérement jetter un pont depuis » Riga jusqu'à une Isle située au » milieu de la riviére, dont les Sa» xons n'étoient pas les maîtres. » Six bataillons y passent pour s'em» barquer dans dix grands bateaux, » dont les bords étant fort élevez » couvroient les troupes, & pou» voient s'abaisser pour servir de » pont au débarquement, & sur » chacun desquels il y avoit deux » piéces de canon.

» Le matin du 18. Juillet à la » pointe du jour, les troupes s'a» vancérent vers le rivage opposé, » favorisées de l'artillerie des rem» parts de Riga, & par le canon » de la citadelle. Elles abordérent » en un endroit marécageux, & à » mesure qu'elles débarquoient, les » bateaux alloient se ranger à droit » & à gauche pour les soutenir par » le feu de leur canon. Le vent qui » souffloit alors avec assez de véhé» mence, & qui étoit favorable aux » Suédois, chassa du côté des Sa» xons une fumée si épaisse des » barques pleines de paille mouil» lée, que le Roi avoit eu la pré» caution de prendre avec lui, qu'ils » en furent tout offusquez, & ne » pûrent s'opposer au débarque» ment aussitôt & aussi vigoureuse» ment qu'il auroit fallu. On com» mença ensuite à débarquer les » troupes, & à mesure que l'in» fanterie arrivoit, elle se rangeoit » derriére ses piques, *c'est-à-dire derriére les manches des piquiers*, » & ses chevaux de frise, & s'en » faisoient un retranchement. Là» dessus les Saxons s'avancérent au » nombre de cinq *régimens* & dix» sept escadrons. Mais soit que le » terrain ne leur fût pas favorable, » soit qu'ils fussent effraiez de la

(a) *Limiers. Hist. de Suéde sous le régne de Charles XII.*

» contenance hardie des Suédois, » ils se retirérent dans un lieu sec » flanqué d'un marais & d'un bois, » où étoit placée leur artillerie. » Alors les Suédois marchérent à » eux, & soutenant leur feu sans » se rompre, les attaquérent avec » tant de vigueur qu'ils les obli- » gérent à reculer.

L'Auteur d'où je tire ce fait, ne craint point qu'on l'accuse de narrer médiocrement bien ce qu'il nous apprend des actions du grand homme dont il décrit la vie. Ce qu'il rapporte du passage de la Dune, est très-conforme à ce que j'en ai appris de plusieurs Officiers Suédois qui s'y sont trouvez. Il oublie pourtant qu'il y avoit plusieurs radeaux chargez d'un corps considérable de troupes, & que ces radeaux étoient composez de plusieurs rangs de longues poutres de sapin. Ce passage est admirable, de même que le Capitaine, qui mit tout à profit & jusqu'au vent pour réussir dans son entreprise: car cette fumée que le vent poussoit au visage des Saxons n'aida pas peu à favoriser la décente, les ennemis n'aiant pû la soutenir. Je ne m'étendrai pas davantage sur le passage des grandes riviéres, me réservant d'en traiter ailleurs, & d'épuiser la matiére dans un Traité particulier, où nous joindrons la défense: car ce que j'en vais dire dans le Paragrafe suivant ne roulera que sur ce qui m'a paru le plus essentiel.

§. III.

De la défense contre le passage des grandes riviéres. Le systême de l'Auteur est le seul sur lequel on puisse se défendre contre un ennemi qui l'emploie dans l'attaque.

IL s'agit maintenant de traiter de la défense des grandes riviéres contre une attaque de vive force. Si celle-ci est tout ce qu'il y a de plus difficile, de plus dangereux & de moins certain à la guerre, on conviendra peut-être que la défense est tout ce qu'il y a de plus aisé & de plus facile, si l'on peut rendre inutile & de nul effet la ruse & l'artifice: car alors l'ennemi ne voit rien au-delà que d'en venir à la force ouverte. Avouons-le franchement, un Général d'armée y penseroit plus de deux fois avant que de s'y résoudre, si celui qui se défend étoit plus habile & plus résolu, & qu'il connût aussi bien les précautions attachées à cette partie de la guerre & ses avantages, que les piéges dont il peut les accompagner.

Le passage des grandes riviéres, ou de celles qui ne sont point guéables, ne roule que sur un nombre de stratagémes surannez & mille fois répétez. Peu de Généraux l'ignorent, s'ils ont la moindre expérience. Les plus grands Capitaines comme ceux qui ne le sont pas, les ont pratiquez les uns aprés les autres. Si on vouloit en faire un recueil, à peine rempliroient-ils une page d'écriture. Il y a un assez grand nombre d'Ecrivains anciens & modernes qui ont traité des stratagémes sur toutes les parties de la guerre. Il seroit à souhaiter que ces sortes de Livres fussent souvent lûs & bien méditez des gens du métier. Frontin en a fait un Livre qui

eſt très-eſtimé des connoiſſeurs ; il les a rangez avec un tel ordre & avec tant de méthode, que chaque partie de la guerre a les ſiens ; & bien que Polyen qui a écrit en Grec & fort poliment en ſoit fourni, il plaît moins pour avoir ſuivi un ordre moins méthodique.

Lorſqu'un Général s'eſt porté ſur un fleuve pour en défendre le paſſage, il doit être en de perpétuelles défiances aux endroits mêmes où il ſemble avoir le moins à craindre : car le plus fort ſe trouve ſouvent le plus foible, lorſqu'on n'y fait aucune garde. La première de toutes les précautions qui rendent les autres plus faciles, eſt de retirer tous les bateaux qui ſe trouvent du côté oppoſé du fleuve, fort avant le long de ſon cours. On doit les faire paſſer en-deçà, les couler à fond aux endroits les plus aiſez, où les brûler. Je dis généralement tous les bateaux, ſans en oublier un ſeul. Cette diſette réduit l'ennemi à ne ſçavoir où ſe prendre. Le ſeul expédient qui lui reſte, eſt de recourir aux radeaux ; mais comme toute ſorte de bois n'eſt pas propre pour ces ſortes de machines, il ſe voit dans la néceſſité de démolir les maiſons pour en faire ; ce qui nous donne le loiſir de prendre des précautions plus aſſûrées, & d'en chercher pour les rendre inutiles, ou d'empêcher un travail qui ne ſe peut faire que ſur la riviére même, ce qui eſt un avertiſſement & une aſſûrance qu'on paſſera en ce ſeul endroit où l'on travaille, ce qui fait qu'on eſt en état de ſe mettre en forces.

Dans ces ſortes d'affaires, on doit encore obſerver s'il n'y a pas quelque riviére qui ſe jette dans le fleuve, où l'ennemi peut aiſément faire, ſecrétement & à couvert ſes préparatifs, & ſortir tout à coup & lorſqu'on s'y attend le moins.

On en reconnoîtra le cours avec un très-grand ſoin, ſes ſinuoſitez, les endroits les plus acceſſibles : on y fera élever de bonnes redoutes, auſquelles on joindra des courtines, s'il eſt néceſſaire : on les élevera le plus près des bords qu'il ſera poſſible ; on obſervera de couper les retours qui peuvent être favorables à l'ennemi, & des redoutes avancées pour ne laiſſer aucun terrain où il puiſſe ſe former, & ne pas imiter les Hollandois, qui en 1672. s'étant retranchez ſur l'Iſſel, laiſſérent paſſer & former les François de l'autre côté, leurs retranchemens s'étant trouvez trop éloignez des rives du fleuve. Il y a une infinité d'autres précautions que j'écarte ici ; mais celles dont je fais le plus grand cas, ſont les arbres coupez avec toutes leurs branches, que l'on coulera à fond par le moien de pluſieurs paniers ou de ſacs remplis de pierres liez fortement aux branches, ou en les retenant avec des pieux plantez entre les branches pour les tenir plus fermes.

Tout cela pourtant n'eſt d'aucune conſidération, s'il n'y a des troupes pour le défendre. Le plus grand nombre des Généraux craignant également par tout, diviſent tellement leurs troupes, & les portent en tant d'endroits, où il y a ſouvent le moins à craindre, qu'ils trouvent le ſecret par cette conduite d'avoir à craindre par tout, & par tout ils ſont hors d'état de ſe défendre. Le meilleur expédient eſt de former de petits camps de deux ou trois mille hommes, à une lieue ou deux l'un de l'autre, & des gardes entre deux qui ſe communiquent de l'une à l'autre avec des ſignaux concertez, afin de marcher

cher en forces aux endroits où l'ennemi aura tenté le passage.

Il y a encore une précaution à prendre, qui me paroît excellente, & qui me semble n'avoir jamais été pratiquée. On doit avoir en différens endroits le long du cours du fleuve, de petits bateaux ou canots fort légers à six rames, pour aller la nuit reconnoître le côté opposé, & pour aller aux nouvelles ou faire quelques prisonniers. On doit sur toutes choses se défier de ces grands feux qu'on fait dans le camp, cela signifie d'ordinaire une marche nocturne. C'est alors que l'on doit envoier reconnoître à la faveur de la nuit, avec ordre aux rameurs de se laisser aller au courant, ou de passer à vogue sourde pour n'être pas découverts, & ceux qui seront décendus prêteront l'oreille à terre: ils sçauront bientôt s'il y a une marche. Je trouve un exemple de ces sortes de décampemens nocturnes & de ces feux allumez dans l'Histoire de Timur-Bec (a), que je n'ai garde d'écarter. Il vient trop à propos.

Encatoura s'étant révolté, l'armée de Timur marcha en diligence contre ce Rebelle jusques sur le bord du Sihon. * » Les troupes des deux » partis, dit M. de la Croix, s'étant saisies des passages, campérent en présence les unes des » autres, & elles marchérent de » même durant quelques jours sur » les deux rivages, pour trouver » l'occasion d'en venir aux mains.

» Pendant une certaine nuit Encatoura se servit d'une ruse de guerre; » il laissa mille hommes dans le camp » qu'il venoit de quitter, & il leur » ordonna que pendant qu'il marcheroit à la tête du reste de ses troupes sur le bord du fleuve, ils fissent des feux en divers endroits » du camp, afin de faire croire que » toute l'armée y étoit encore. Il fit » une telle diligence, qu'il trouva un » lieu propre pour passer le Sihon. » Il le traversa en même tems. » Omarcheik averti que les ennemis étoient en-deçà du fleuve, » leur vient au-devant en homme » surpris. Il se donna un grand » combat, où Encatoura fut victorieux.

Comme il se rencontre quelquefois des Isles derriére lesquelles l'ennemi pourroit faire ses préparatifs à couvert, comme fit Charles XII. au passage de la Dune, & y communiquer par un pont, & qui accourcit extrémement le chemin, selon la méthode du grand Turenne; il est important de s'en rendre les maîtres, & de s'y fortifier par quelque fort, ou du moins par quelques gardes qui puissent avertir de ce qui se passe derriére. Comme on ne doute plus alors qu'on a choisi cet endroit pour le passage, on est assûré d'agir avec moins d'incertitude des véritables desseins de l'ennemi, & l'on s'y fortifie en rapprochant ou en s'affoiblissant aux postes les plus proches, sans négliger les plus éloignez, & où l'ennemi pourroit tenter une fausse attaque qui peut devenir la véritable par nécessité. Ceux qui ont traversé en certain endroit peuvent s'y maintenir par les avantages qu'ils y ont trouvez, & par le peu de succès d'une véritable attaque où l'on aura échoué.

Voilà fort succintement ce que je m'étois résolu de dire touchant les précautions & les devants qui me paroissent les meilleurs pour la défense des grandes riviéres. Passons maintenant à l'ordre qu'on doit observer dans le combat.

(a) *Liv. 2. ch. 62.*

* *Fleuve qui se jette dans la mer Caspienne.*

Il est ordinaire dans le passage des riviéres de vive force, que celui qui se défend est toujours supérieur à son ennemi. Il ne sçauroit jamais passer d'abord un assez grand nombre de troupes pour être en état de résister contre la supériorité de ceux qui attendent de pied ferme, il n'en passe qu'une petite partie. Il est toujours bon d'attendre qu'il en ait passé un certain nombre, on est toujours en pouvoir de l'accabler par un plus grand. Cette méthode me paroît excellente en se rangeant selon celle que nous pratiquons aujourd'hui; mais comme il n'en est pas ainsi lorsqu'on attaque sur mon systéme, il est bon de tomber brusquement sur les premiers passez, puisque le petit nombre rangé par colonnes soutiendra toujours contre le grand, & par-là il donne le tems aux troupes qui arrivent successivement, de se joindre à celles qui se défendent. Je ne vois point de meilleur moien pour accabler & battre ce qui a déja passé, que de se former sur plusieurs colonnes, & d'en opposer deux ou trois contre une seule des ennemis, en les attaquant par les têtes & par les côtez: elles se jetteront même entre les intervalles que les colonnes ennemies laissent entre elles. La cavalerie attaquera l'épée à la main, chaque escadron entrelassé de deux compagnies de grenadiers.

On est quelquefois surpris dans ces attaques de vive force, lorsque l'ennemi débarque tout d'un coup avec un grand corps de troupes, & sur tout lorsqu'il a donné jalousie en plusieurs endroits, & qu'on a été obligé de se dégarnir à celui-là même où l'on est attaqué; il est, je pense, meilleur de céder, & d'attendre les secours qui accourent des postes plus éloignez, observant d'empêcher que les troupes n'arrivent à la file & les unes après les autres. Il faut que les plus proches attendent les renforts qui arrivent successivement. On ne doit jamais envoier de petits corps, c'est une très-grande & très-lourde faute: seuls ils ne peuvent rien, & sont aussitôt défaits par la déroute des autres. Il faut marcher en forces, si la chose est importante: car où il s'agit du tout il faut donner avec le tout, ou du moins avec un corps capable de repousser ce qui est passé; mais dans ces sortes d'actions on doit attaquer brusquement sans délibérer & sans tirer un seul coup, joindre l'ennemi à coups d'armes blanches; alors les troupes qui arrivent pendant le combat animant celles qui sont déja engagées, on combat avec plus d'ardeur, & l'espérance redouble à mesure qu'il en arrive de nouvelles. Si l'on avoit suivi cette excellente méthode au passage de l'Adigé en 1701, M. le Prince Eugéne eût échoué dans son entreprise, & tout ce qui avoit passé eût été culbuté dans la riviére.

§. IV.

Des radeaux pour le passage des grandes riviéres. Explication de celui de l'Auteur.

J'Ai parlé de l'avantage des radeaux sur les bateaux pour le passage des grandes riviéres: ceux-ci demandent beaucoup de soin, de tems & de dépense. On ne sçauroit guéres les construire sur les lieux: si on les fait faire dans les places voisines, il faut les transporter à l'armée. Il y a quelquefois des riviéres navigables qui se jettent dans le fleuve que l'on veut passer; mais ces commoditez ne sont pas

fort ordinaires. S'il n'y a point de riviére, on en fera faire des petits qui contiendront fort peu de monde, & les grands si nécessaires ne se transportent pas aisément. D'ailleurs les gros bateaux sont sujets à mille accidens fâcheux que je n'explique point; mais le plus grand de tous est qu'ils peuvent être coulez bas d'un seul coup de canon, & les coups sont d'autant plus certains, que ces bateaux donnent beaucoup de prise, & que la perte d'un grand fait périr tous ceux qui sont dedans.

C'est toute autre chose dans les radeaux. Ils sont très-simples, très-aisez à construire, & l'on en fait un très-grand nombre en fort peu de tems. On ne sçauroit les couler bas, ils ne donnent aucune prise, étant à fleur d'eau. On m'objectera peut-être qu'on ne trouve pas toujours le bois propre pour la fabrique de ces sortes de machines. Je répons qu'il s'en trouve toujours, où il y a des poutres de sapin ou des soliveaux qu'on tire de la démolition des maisons & des tonneaux pour les soutenir, car on en fait de plusieurs sortes; mais je doute qu'on trouve fort communément tous les bois & les choses nécessaires, & des ouvriers même pour la construction des bateaux. Mais de quoi s'agit-il ici? Est-ce des bateaux ou des radeaux ordinaires? Nullement: je propose ici des radeaux que j'appelle portatifs, & purement de mon invention, hors ces caisses que je tire des Anciens, & qu'on peut transporter aisément sans grand attirail: les matériaux se trouvent par tout, dans le camp comme dans les villes, & par le moien desquels on peut embarquer autant de monde que l'on veut, sans qu'il soit besoin de les construire sur la riviére comme les gros radeaux composez de plusieurs lits de poutres les unes sur les autres, en long & en travers comme ceux du Roi de Suéde, qu'ils appellent *Prames*, ainsi que certains bateaux plats. Comme ils sont très-légers, & qu'on les forme par chassis, les soldats les font dans le camp, & les transportent aisément sur la riviére. On amarre ces chassis à côté les uns des autres, & cet ouvrage est fait en un instant. Passons à l'explication.

Ce radeau est composé de plusieurs chassis A. de quinze à seize pieds de longueur sur dix ou douze de largeur. Ces chassis sont composez de soliveaux équarris B. de bois de sapin, sous lesquels on met plusieurs rangs de caisses poissées C. près-à-près les unes des autres, & qu'on lie serrément aux mêmes chassis. Ces caisses doivent avoir quatre à cinq pieds de long sur deux de largeur. On couvrira le chassis A. de planches de sapin D. fort légéres qu'on clouera dessus.

On joint plusieurs de ces chassis les uns aux autres par de fortes amarres E, & des bouts de soliveaux F. pour les mieux retenir. Chaque chassis doit avoir une espéce de mantelet G. haut de sept à huit pieds, qui se baisse ou s'abat en maniére de pont-levis, retenu par deux cordages H. qu'on lâche lorsqu'on est arrivé sur la rive du fleuve. Ce pont ou mantelet, car il est à deux usages, est couvert de planches K, & doublé de matelats L. qui entrent dans l'eau, pour garantir les caisses des coups de fusil. On attachera aux extrémitez de ces ponts mobiles des griffes de fer M. qui se prennent à terre, & empêchent que la machine ne soit emportée par le courant.

On pratiquera aux deux côtez

du radeau N. le montant P. pour y attacher les rames Q. On se servira de gens capables de bien conduire ces sortes de machines. On bordera le derriére de chaque chassis d'une fascine d'osier R. d'un demi pied de diamétre.

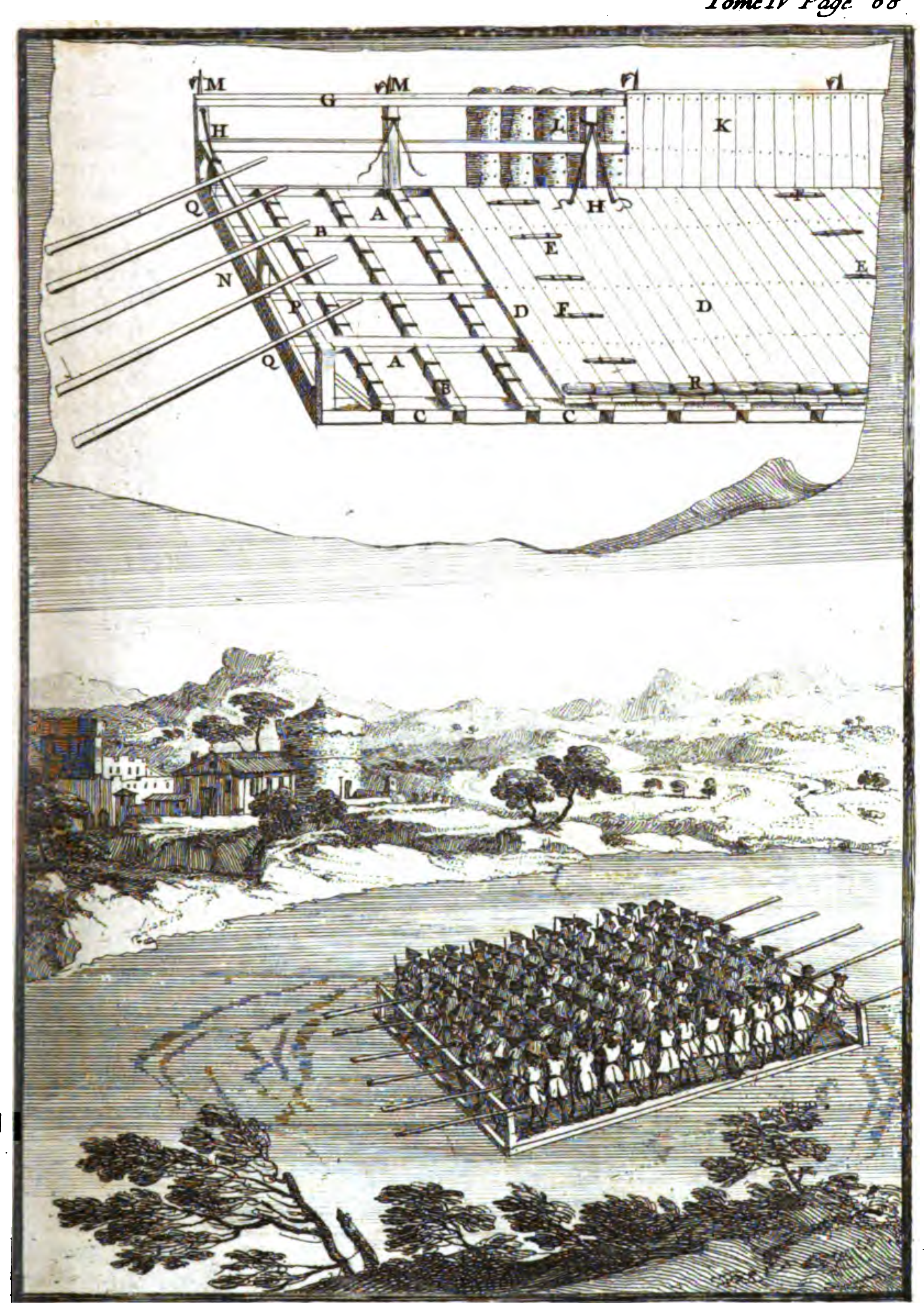
Les soldats se rangeront sur chaque radeau comme sur terre, les rangs & les files serrées autant qu'il sera possible; mais comme il y a toujours un côté du radeau qui peut être vû de l'ennemi, on le couvrira d'une blinde de cinq à six pieds de haut. Au lieu de caisses poissées, on peut se servir de peaux de bouc enflées. Un chariot en peut porter autant qu'il en faut pour six radeaux, & ces six radeaux peuvent débarquer d'un seul coup sept mille cinq cens hommes d'infanterie.

Les anciens peuples de l'Asie, & ceux mêmes d'aujourd'hui, qui habitent sur les bords du Tigre & de l'Euphrate, se servoient de peaux de bouc ou de chévre enflées pour passer les grandes riviéres. Tite-Live prétend qu'une partie de l'infanterie d'Annibal passa le Rhône à la nage sur des peaux enflées: je le croirois assez par ce que nous apprend César (a) dans ses Commentaires en parlant de la guerre contre Afranius. Il dit que l'infanterie légére des Portugais & celle de l'Espagne citérieure étoit accoutumée à traverser les fleuves à la nage sur des peaux de chévre. Alexandre se servit du même moien au passage de l'Hydaspe & de l'Acésine. Quinte-Curce (b), dans la guerre de ce grand Capitaine contre les Scythes, lui fait dire, étant arrêté sur le Tanaïs, qu'il feroit passer sa cavalerie & sa phalange sur des radeaux, & ceux qui étoient armez à la légére sur des peaux.

Xenophon dans la retraite des dix mille, parle d'un soldat qui proposa de faire un pont composé de peaux de bouc liées à des perches pour traverser une grande riviére. Celui qui proposa à la Cour il y a peu de tems un pont soutenu sur des peaux enflées & cousues comme nos balons, n'avoit que faire de s'applaudir de cette invention. Il y a plus de deux mille ans qu'elle nous est connue, & qui que ce soit qui a lû ne peut l'ignorer. On trouvera son secret dans une infinité d'Historiens, dans le Végéce imprimé il y a plus de deux siécles, & dans le Commentaire de Stéwéchius sur cet Auteur, qui en donne la figure comme l'autre. L'auteur de ce pont n'a rien produit de sa tête. Ces sortes d'inventeurs qui se font fête des inventions d'autrui, se trouvent par tout.

J'ai lû dans les Voiages de Thévenot ce que j'ai dit plus haut des peuples qui habitent le long du cours du Tigre & de l'Euphrate, & qui ne se servent pas d'autres bateaux pour traverser ces deux grands fleuves que de peaux enflées. Pour faire ces sortes de bateaux, dit-il, on attache plusieurs outres ensemble, qu'on joint des quatre côtez par autant de longues perches liées étroitement ensemble, & l'on couvre le tout de plusieurs branches mises en travers & liées aux mêmes perches. On borde cette espéce de radeau de petits fagots d'osier d'un demi pied de diamétre. Il faut arroser ces outres par dessus tous les demi quarts d'heure, de peur qu'elles ne se desenflent. Il faut tous les soirs ressouffler ces outres, qui ne laissent pas, dit l'Auteur, de porter quinze ou vingt

(a) *Cæs. Comm. de bel. Civ. l. 1.*
(b) *Q. Curt. l. 7.*



RADEAU DE LINVENTION DE L'AUTEUR.

T. 4. 3.

Tome IV. p. 69.



Gravé par Crepy le Fils — Parocelle del.

INVENTION DE L'AUTEUR POUR FAIRE PASSER LA CAVALERIE A LA NAGE

quintaux de marchandiſes, & autant d'hommes.

Si on connoiſſoit l'uſage qu'on pourroit faire de ces peaux enflées, il n'y a point de riviéres, quelque larges & rapides qu'elles puiſſent être, qu'on ne traverſât facilement & ſans riſque. Il eſt certain que dix mille outres dans une armée ſuffiſent pour le paſſage de quinze mille hommes, & au-delà.

Bien que je ne ſois pas dans la réſolution de donner toutes les découvertes que j'ai faites dans ce qui regarde la guerre, je ſuis pourtant réſolu, puiſque l'occaſion s'en préſente, de donner un moien ſûr & facile pour paſſer la cavalerie, ſans qu'il ſoit beſoin de radeau ou de bateau. J'en ai fait l'expérience une infinité de fois tout ſeul & la nuit pour un deſſein que j'avois ſur la fin de la guerre de 1701. La paix le rompit, car la Cour y avoit conſenti. On va juger ſi j'aurois eu beſoin de pont ou de bateaux pour paſſer pluſieurs canaux & de grandes riviéres. Voici mon ſecret.

J'avois demandé cinq cens dragons choiſis & bien montez, & mille peaux de chévre ou de bouc, dont on ſe ſert dans les montagnes de Provence & de Dauphiné pour porter le vin. Je prétendois garnir chaque peau d'une ſoupape ſemblable à celle dont on ſe ſert pour enfler les balons, avec un goulot ou tuiau de deux pouces de longueur pour ſouffler & enfler plus commodément. Chaque cheval devoit avoir deux de ces peaux S. attachées en long, une de chaque côté, liées audeſſous de la ſelle, mais deſenflées; & lorſqu'on auroit eu une riviére à paſſer, chaque dragon en ſe baiſſant auroit enflé ſes deux peaux l'une après l'autre, pour ſe jetter enſuite à l'eau, & paſſer ainſi à la nage en mettant les deux pieds deſſus, comme on le voit dans la Figure. On peut juger avec quelle facilité les chevaux auroient nagé: car dans l'expérience que j'ai faite pluſieurs fois, il me parut que le cheval pouvoit ſe ſoutenir ſur l'eau ſans nager. Avec cette machine cinq cens chevaux iront où ils voudront dans le païs ennemi ſans rien craindre, & ſans être coupez au paſſage d'une riviére; & lorſqu'on en paſſe pluſieurs, il eſt impoſſible qu'on puiſſe jamais les atteindre. Beau moien pour pouſſer les contributions auſſi loin que l'on veut.



CHAPITRE IX.

Discours de Magile Roi Gaulois & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoiez à la découverte. Passage des Eléphans. Extravagance des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal.

ANnibal maître du passage, & en même tems victorieux, pensa aussitôt à faire passer ce qu'il restoit de troupes sur l'autre bord, & campa cette nuit le long du fleuve. Le matin sur le bruit que la flote des Romains étoit arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cens chevaux Numides pour reconnoître où étoient les ennemis, combien ils étoient, & ce qu'ils faisoient. Puis, après avoir donné ses ordres pour le passage des éléphans, il assembla son armée, fit approcher Magile, petit Roi qui l'étoit venu trouver des environs du Pô, & fit expliquer aux soldats par un Interpréte les résolutions que les Gaulois avoient prises, toutes très-propres à donner du cœur & de la confiance aux soldats. Car sans parler de l'impression que devoit faire sur eux la présence de gens qui les appelloient à leur secours, & qui leur promettoient de partager avec eux la guerre contre les Romains; il sembloit qu'on ne pouvoit se défier de la promesse que les Gaulois faisoient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux, où ils ne manqueroient de rien, & par où leur marche seroit courte & sûre. Magile leur faisoit encore des descriptions magnifiques de la fertilité & de l'étendue du païs où ils alloient entrer, & vantoit sur tout la disposition, où étoient les peuples, de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Annibal s'approcha, & commença par rappeller à ses soldats ce qu'ils avoient fait jusques alors: il dit que quoiqu'ils se fussent trouvez dans des actions extraordinaires & dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avoient jamais manqué de réussir, parce que dociles à ses conseils, ils n'avoient rien entrepris que sur ses lumiéres; qu'ils ne craignissent rien pour la suite; qu'après avoir passé le Rhône & s'être acquis des Alliez aussi affectionnez que ceux qu'ils voioient eux-mêmes, ils avoient déja surmonté les plus grands

obstacles ; qu'ils ne s'inquiétassent point du détail de l'entreprise ; qu'ils n'avoient qu'à s'en reposer sur lui : qu'ils fussent toujours promts à exécuter ses ordres ; qu'ils ne pensassent qu'à faire leur devoir, & à ne point dégénérer de leur premiére valeur. Toute l'armée applaudit, & témoigna beaucoup d'ardeur. Annibal la loua de ses bonnes dispositions, fit des vœux aux Dieux pour elle, lui donna ordre de se tenir prête pour décamper le lendemain matin, & congédia l'Assemblée.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avoient été envoiez à la découverte. La plûpart avoient été tuez, le reste mis en fuite. A peine sortis du camp, ils étoient tombez dans la marche des coureurs Romains envoiez aussi par Publius pour reconnoître les ennemis, & ces deux corps s'étoient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant Romains que Gaulois, & de l'autre plus de deux cens Numides. Après ce combat les Romains en poursuivant s'approchérent des retranchemens des Carthaginois, examinérent tout de leurs propres yeux, & coururent aussitôt pour informer le Consul de l'arrivée des ennemis. Publius sans perdre de tems, mit tout le bagage sur les vaisseaux, & fit marcher le long du fleuve toute son armée dans le dessein d'attaquer les Carthaginois.

Le lendemain à la pointe du jour, Annibal posta toute sa cavalerie du côté de la mer comme en reserve, & donna ordre à l'infanterie de se mettre en marche. Pour lui il attendit que les éléphans & les soldats qui étoient restez sur l'autre bord eussent joint. Or voici comme les éléphans passérent. Après avoir fait plusieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faisoient ensemble cinquante pieds de largeur, & on les mit au bord de l'eau, où ils étoient retenus avec force & arrêtez à terre. Au bout qui étoit hors de l'eau on en attacha deux autres, & l'on poussa cette espéce de pont sur la riviére. Il étoit à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prévenir ce malheur, on retint le côté exposé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordoient le rivage. Quand on eut poussé ces radeaux à la longueur d'environ deux cens pieds, on construisit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liez fortement l'un à l'autre ; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fut

aisé de les détacher. On avoit encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moien desquelles les nacelles destinées à les remorquer pûssent les affermir contre l'impétuosité de l'eau, & les amener jusqu'au bord avec les éléphans. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre & de gazons, afin que ce pont fût semblable en tout au chemin qu'avoient à faire les éléphans pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étoient toujours laissez manier à leurs conducteurs; mais ils n'avoient encore osé mettre les pieds dans l'eau. Pour les y faire entrer, on met à leur tête deux éléphans fémelles, qu'ils suivent sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenoient ceux-ci attachez aux deux plus grands, les nacelles remorquent & emportent bientôt les éléphans loin des radeaux qui étoient couverts de terre. D'abord ces animaux effraiez, inquiets, allérent & vinrent de côté & d'autre. Mais l'eau dont ils se voioient environnez leur fit peur, & les retint en place. C'est ainsi qu'Annibal, en joignant des radeaux deux à deux, trouva le secret de faire passer le Rhône à la plûpart de ses éléphans. Je dis à la plûpart. Car ils ne passérent pas tous de la même façon. Il y en eut qui au milieu du trajet tombérent de fraieur dans la riviére. Mais leur chute ne fut funeste qu'aux conducteurs. Pour eux la force & la longueur de leurs trompes les tira de danger. En levant ces trompes au-dessus de l'eau, ils respiroient, & éloignoient tout ce qui pouvoit leur nuire, & par ce moien ils vinrent droit au bord malgré la rapidité du fleuve. (*a*)

(*a*) Je ne sçai pas trop comment accorder ici le Pére Catrou & Dom Thuillier. Le premier cite le troisiéme Livre de Polybe *; c'est ce Livre-là même que traduit le Bénédictin. Il sembleroit que dans l'un & dans l'autre on dût trouver, sinon le même tour & les mêmes expressions, du moins les mêmes circonstances. Pourquoi donc des circonstances si différentes? Dans la nouvelle Histoire Romaine je vois un traineau joint à la terre de part & d'autre avec des cables, & deux bacs attachez au bout du traineau, & capables de transporter *deux éléphans à la fois*, quoiqu'ils ne les transportent que *l'un après l'autre*. Je ne trouve rien de tout cela dans le nouveau Traducteur. Il n'y a pas de milieu, il faut que l'un ou l'autre n'ait pas bien entendu son Auteur. Mais entre eux le débat. En attendant qu'ils jugent à propos de vuider ce différend, si la chose en vaut la peine, voici ce que je pense des deux. Le Bénédictin qui n'avoit en vûe que de représenter fidélement son original, s'est uniquement attaché à décrire le passage des éléphans tel que Polybe lui-même l'avoit décrit: & ce qui me porte à croire qu'il y a réussi, c'est qu'à quelques légéres différences près, il convient parfaitement avec Tite-Live, qui avoit traduit Polybe avant lui. Au lieu que le Jésuite, en grand Historien, se rendant maître des Mémoires, d'après lesquels il écrivoit, s'est cru en droit d'y ajouter ce qu'il pensoit devoir jetter plus de clarté dans la description de l'Auteur Grec, & la rendre plus intelligible aux Lecteurs de son tems.

* *Hist. Rom. tom. vij. p. 168.*

Quand

Quand les éléphans furent paſſez, Annibal fait d'eux & de la cavalerie ſon arriéregarde, & marche le long du fleuve, prenant ſa route de la mer vers l'Orient comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres Européennes. Car le Rhône a ſes ſources au-deſſus du golfe Adriatique, coulant vers l'Occident, & venant de ces parties des Alpes qui regardent le Septentrion. Il prend ſon cours vers le Couchant d'hiver, & ſe décharge dans la mer de Sardaigne. Ses eaux traverſent toute une vallée, dont les Gaulois appellez Ardyens occupent le côté ſeptentrional, & le méridional eſt bordé par les racines des Alpes, qui ſont vers le Septentrion. Cette vallée eſt ſéparée des plaines des environs du Pô par les Alpes, qui s'étendent depuis Marſeille juſqu'à l'extrémité du golfe Adriatique, & qu'Annibal venant du Rhône traverſa pour entrer dans l'Italie.

Quelques Hiſtoriens, pour vouloir étonner leurs Lecteurs par des choſes prodigieuſes, en nous parlant de ces montagnes, tombent ſans y penſer dans deux défauts qui ſont très-contraires à l'Hiſtoire, ils comptent de pures fables & ſe contrediſent. D'abord ils nous repréſentent Annibal comme un Capitaine d'une hardieſſe & d'une prudence inimitable; cependant à en juger par leurs écrits, on ne peut ſe défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins ſenſée. Lorſqu'engagez dans leurs fables ils ſont en peine de trouver un dénoument, ils ont recours aux Dieux & aux demi-Dieux, artifice indigne de l'Hiſtoire qui doit rouler toute ſur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes ſi roides & ſi eſcarpées, que loin de les pouvoir faire paſſer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphans, à peine l'infanterie légére en tenteroit le paſſage. Selon ces Hiſtoriens les païs d'alentour ſont ſi déſerts, que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal, (*a*) ſa perte & celle de toute

(a) *Que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal.*] Il y a toute ſorte d'apparence que les Auteurs à fables & à prodiges, dont Polybe ſe moque, ſont les mêmes où Tite-Live a puiſé tant de contes de vieilles, dont ſon Hiſtoire eſt toute parſemée: ç'eût été une eſpéce de merveille, ſi dans l'endroit le plus achevé d'un ſi bel Ouvrage, il ne ſe fût pas échapé. Il n'y introduit ni Dieux ni Déeſſes, il n'a garde de les faire manœuvrer parmi les glaces & les neiges qui couvrent ces affreuſes montagnes, & dans un païs ſi triſte; mais en récompenſe il nous fournit une telle abondance de vinaigre, que les ſoldats d'Annibal en trouvent aſſez pour calciner & faire ſauter les rocs, & pour s'ouvrir un paſſage dans ces montagnes inacceſſibles. Tout cela vaut bien les extravagances des Hiſtoriens dont mon Auteur ſe joue dans ſa digreſſion. Il falloit que le Général Carthaginois eût

son armée étoit inévitable. N'est-ce pas là visiblement débiter des fables & se contredire ? Car ce Général n'eût-il pas été le plus inconsidéré & le plus étourdi des hommes, s'il se fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuse, & sur laquelle il fondoit les plus belles espérances, sans sçavoir ni par où il devoit aller, ni la nature des lieux où il passeroit, ni les peuples chez qui il tomberoit ? Il eût été même plus qu'inconsidéré s'il eût tenté une entreprise, qui non seulement n'étoit pas raisonnable, mais pas même possible. D'ail-

prévû, malgré les promesses de ses guides, qu'il auroit un très-grand besoin de cette liqueur. Comment se peut-il que de telles puérilitez aient pû entrer dans la tête d'un Auteur aussi sensé & aussi plein d'esprit que Tite-Live ? Je suis très-persuadé du pouvoir de son vinaigre sur un morceau de rocher après neuf ou dix ans d'infusion. On voit dans Juvenal qu'on faisoit sauter les rochers avec du vinaigre, & *montem rupit aceto*, mais Juvenal étoit un Poëte, & ceux de cette profession ont été de tout tems en droit de nous débiter des folies & des fornettes. Mais un Historien grave, tel que Tite-Live, dans un cas comme celui-là, auroit pû se dispenser d'une si grande dépense, & de porter la prévoiance du Général Carthaginois sur un plus grand amas de vivres qu'il ne fit. L'Abbé Lafemas a traduit en burlesque ces mots de Juvenal.

Oxicratant des monts les épaules massives.

L'Ecrivain Latin est d'un burlesque achevé par la gravité avec laquelle il nous débite, je ne dis pas les choses les plus incroiables & les moins sensées, dont son Histoire est toute remplie, mais une infinité de choses ridicules qu'il nous donne en titre de prodiges : telles que sont une souris qui aura rongé un soulier, tel un essain d'abeilles qui s'arrêtera sur un arbre, tel un loup qui sera entré dans une ville, le débordement d'une riviére, & une infinité d'autres choses de cette espéce, toutes plus ridicules & plus impertinentes les unes que les autres. Il adopte si à pur & si à plein le dogme des présages, qu'il n'y a point de vieille, point de nourrice, point d'enfant qui puisse le pousser plus loin. En lisant toutes ces sottises, on se persuade aisément qu'il reconnoissoit que Dieu produisoit par miracle tous les effets naturels. Le rat qui ronge le soulier, le loup qui entre dans une ville, & mille autres choses de cette nature qu'il regarde comme des prodiges, ou qu'il prend sur le pied de pronostics, seroient aussi fréquens que les effets naturels. Quelle étrange absurdité ! dit un Philosophe.

Il n'y a rien de plus utile aux mortels, dit Euripide, qu'une sage incrédulité : j'ajouterai une autre maxime à celle-ci, que c'est un très-grand mal qu'une aveugle & sotte crédulité. Je n'ai garde de trouver à redire à ceux qui croient naturelles toutes les choses qui arrivent tous les jours, & que l'Historien Romain nous donne en titre de prodiges ridicules. Mais quant aux autres, qui pourroit s'empêcher d'en rire ? Il faut avoir bien mauvaise opinion des hommes pour s'attendre qu'ils ajouteront foi à tant de fadaises qu'on leur ose débiter comme des choses bien certaines. Les Historiens des derniers siécles ne sont pas exemts de ce défaut. Peut-on rien imaginer de plus sottement crédule que la plûpart des anciens Moines Historiens, quoique souvent l'on y trouve d'excellentes choses, qui dédommagent amplement du tems que l'on perd à la lecture de leurs historiettes ? De quelle corruption de crédulité & de simplicité n'ont-ils pas inondé l'Histoire ? Dans ce qu'il peut y avoir de vrai, ils l'ont assaisonné souvent de prodiges & de miracles imaginaires, tels que ceux dont Tite-Live nous régale avec profusion. Les esprits simples, sots & superstitieux prennent tous ces contes de vieilles pour des véritez indubitables. Ils ne peuvent s'imaginer qu'un Ecrivain, sous cet habit, voulut en faire accroire, & cependant ces bonnes gens trompez eux-mêmes les premiers croioient rendre service à Dieu en le faisant. Les gens d'esprit qui ont la patience de lire ces Auteurs, pour tâcher de débrouiller le vrai d'avec la fable, rient de ces puérilitez.

leurs conduisant Annibal avec une armée dans des lieux inconnus, ils lui font faire, dans un tems où il avoit tout à espérer, ce que d'autres feroient à peine, quand ils auroient tout perdu sans ressource, & qu'ils seroient réduits à la derniére extrémité. Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts, que rochers escarpez, que chemins impraticables, c'est une fausseté manifeste. Avant qu'Annibal en approchât, les Gaulois de dessus le Rhône avoient passé plus d'une fois ces montagnes, & venoient tout récemment de les passer pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de plus les Alpes mêmes ne sont-elles pas habitées par un peuple très-nombreux? C'étoit là ce qu'il falloit sçavoir, au lieu de nous faire décendre du ciel je ne sçai quel demi-Dieu qui veut bien avoir la complaisance de servir de guide aux Carthaginois. Semblables aux Poëtes tragiques, qui pour avoir choisi des sujets faux & extraordinaires, ont besoin pour la catastrophe de leurs piéces de quelque Dieu ou de quelque machine; ces Historiens emploient aussi des Dieux & des demi-Dieux, parce qu'ils se sont d'abord entêtez de faits qui n'ont ni vérité ni vraisemblance. Car comment finir raisonnablement des actions dont les commencemens étoient contre la raison? Quoiqu'en disent ces Ecrivains, Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il s'étoit informé exactement de la nature & de la situation des lieux où il s'étoit proposé d'aller. Il sçavoit que les peuples où il devoit passer n'attendoient que l'occasion de se révolter contre les Romains; enfin pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faisoit conduire par gens du païs, qui s'offroient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avoient les mêmes intérêts & les mêmes espérances. Je parle avec assûrance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, & que j'ai été moi-même aux Alpes pour en prendre une exacte connoissance.

CHAPITRE X.

Annibal sur sa route remet sur le Trône un petit Roi Gaulois ; & en est récompensé. Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. Il leur échape, mais avec beaucoup de risque & de perte.

TRois jours après le décampement des Carthaginois, le Consul Romain arrive à l'endroit du fleuve, par où les ennemis l'avoient passé. Sa surprise fut d'autant plus grande, qu'il s'étoit persuadé que jamais ils n'auroient la hardiesse de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cause de la multitude des Barbares dont ces quartiers sont peuplez, que du peu de fond qu'on peut faire sur leurs promesses. Comme cependant ils l'avoient fait, il retourna au plus vîte à ses vaisseaux, & embarqua son armée. Il envoia son frére en Espagne, & revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Annibal. Celui-ci après quatre jours de marche vint à un endroit appellé l'Isle, lieu fertile & très-peuplé, & à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône & la Saone coulant des deux côtez, l'aiguisent en pointe au confluent de ces deux riviéres. Cette Isle ressemble assez, & pour la grandeur & pour la forme, au Delta d'Egypte, avec cette différence néanmoins, qu'un des côtez du Delta est fermé par la mer, où se déchargent les fleuves qui ferment les deux autres, & que ce sont des montagnes presque inaccessibles qui bornent un des côtez de l'Isle.

Annibal trouva dans cette Isle deux fréres, qui armez l'un contre l'autre se disputoient le Roiaume. Le plus ancien mit Annibal dans ses intérêts, & le pria de lui aider à se maintenir dans la possession où il étoit. Le Carthaginois n'hésita point, il voioit trop combien cela lui seroit avantageux. Il prit donc les armes, & se joignit à l'aîné pour chasser le cadet. Il fut bien récompensé du secours qu'il avoit donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres & des munitions en abondance. On renouvella ses armes, qui étoient vieilles & usées. La plûpart de ses soldats furent vêtus, chaussez, mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais le plus grand service qu'il en tira, fut que ce

Roi se mit avec ses troupes à la queue de celles d'Annibal, qui n'entroit qu'en tremblant dans les terres des Gaulois nommez Allobroges, & les escorta jusqu'à l'endroit d'où ils devoient entrer dans les Alpes.

Il avoit déja marché pendant dix jours, & avoit fait environ huit cens stades de chemin le long du fleuve ; déja il se disposoit à mettre le pied dans les Alpes, lorsqu'il se vit dans un danger, auquel il étoit très-difficile d'échaper. Tant qu'il fut dans le plat païs, les Chefs des Allobroges ne l'inquiétérent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie Carthaginoise, ou que les Barbares, dont elle étoit accompagnée, les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirez, & qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandoient ceux par où il falloit nécessairement que l'armée d'Annibal passât. C'en étoit fait de son armée, si leurs piéges eussent été plus couverts : mais comme ils se cachoient mal, ou point du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes.

Ce Général averti du stratagéme des Barbares, campa au pied des montagnes, & envoia quelques-uns de ses guides Gaulois pour reconnoître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Annibal que pendant le jour les ennemis gardoient exactement leurs postes, mais que pendant la nuit ils se retiroient dans une ville voisine. Aussitôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rapport, il fait en plein jour avancer son armée près des défilez, il campe assez proche des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, & avec un grand corps d'élite il perce les détroits & occupe les postes que les ennemis avoient abandonnez. Au point du jour les Barbares se voiant dépostez, quittérent d'abord leur dessein : mais comme les bêtes de charge & la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivoient que de loin, ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtez sur cette arriéregarde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares, que par la difficulté des chemins. Ils perdirent là sur tout beaucoup de chevaux & de bêtes de charge, qui dans ces défilez & sur ces rochers escarpez se soutenant à peine, tomboient au pre-

mier choc. Le plus grand desastre vint des chevaux blessez ; qui tomboient dans ces sentiers étroits, & qui en roulant poussoient & renversoient les bêtes de charge & tout ce qui marchoit derriére.

Annibal, pour remédier à ce desordre, qui, par la perte de ses munitions, alloit l'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours à la tête de ceux qui pendant la nuit s'étoient rendus maîtres des hauteurs, & tombant d'en haut sur les ennemis, il en tua grand nombre ; mais dans le tumulte & la confusion qu'augmentoit encore le choc & les cris des combattans, il perdit aussi beaucoup de son monde. Malgré cela la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, & le reste réduit à prendre la fuite. Il fit ensuite passer ces défilez, quoiqu'avec beaucoup de peine, à ce qu'il lui étoit resté de chevaux & de bêtes de charge : puis se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatiguez du combat, il fut attaquer la ville d'où les ennemis étoient sortis sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitans, dans l'espérance du butin qu'ils croioient faire, l'avoient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge & de prisonniers ; & outre cela du bled & de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par-là il se fit craindre de ces Montagnars, & leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche.

Il campa dans cet endroit, & s'y rafraîchit un jour entier. Le lendemain l'on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut assez tranquille. Au quatriéme, voici un nouveau péril qui se présente. Les peuples qui habitoient sur cette route, inventent une ruse pour le surprendre. Ils viennent au-devant de lui portant à la main des rameaux d'olive & des couronnes sur la tête. C'est le signal de paix & d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Annibal ; il s'informa exactement quel étoit leur dessein, quel motif les amenoit. Ils répondirent qu'aiant sçû qu'il avoit pris une ville sur leurs voisins, & qu'il avoit terrassé quiconque avoit osé lui tenir tête, ils venoient le prier de ne leur faire point de mal, & lui promettre de ne lui en faire point ; s'il doutoit de leur bonne foi, qu'ils étoient prêts à donner des ôtages.

Annibal hésita longtems sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avoit lieu d'espérer que cette condescendance les rendroit plus réservez & plus traitables. De l'autre, en les rejettant, il étoit immanquable qu'il s'attireroit ces Barbares sur les bras. Sur ces deux raisons, il fit du moins semblant de vouloir bien les mettre au nombre de ses Alliez. Aussitôt on lui apporta des ôtages, on le fournit de bestiaux, on s'abandonna entiérement à lui sans aucune précaution, sans aucune marque de défiance. Annibal de son côté se livra tellement à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilez qui restoient à franchir. Ils marchérent donc à la tête pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtez étoit fermé par des rochers inaccessibles, ces perfides attroupez vinrent fondre sur l'arriéregarde d'Annibal. Ce vallon eût sans doute été le tombeau de toute l'armée, si le Général Carthaginois, à qui il étoit resté quelque défiance, & qui s'étoit précautionné contre la trahison, n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, & les pesamment armez à la queue. Cette infanterie soutint l'effort des ennemis, & sans elle la perte eût été beaucoup plus grande. Mais malgré ce secours il périt là grand nombre d'hommes, de chevaux & de bêtes de charge. Car ces Barbares, avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançoient dans les bas, de là tantôt rouloient, tantôt jettoient de grosses pierres, qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Annibal fut obligé de se tenir pendant toute une nuit avec la moitié de son armée sur un rocher fort & découvert pour veiller à la défense des chevaux & des bêtes de charge; encore cette nuit suffit-elle à peine pour les faire défiler.

Le lendemain les ennemis s'étant retirez, il rejoignit sa cavalerie, & s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps. Quelques pelotons seulement voltigeoient en quelques endroits, & se présentant, tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevoient quelques bagages. Les éléphans lui furent alors d'un grand secours. C'étoit assez qu'ils parussent pour effraier les ennemis & les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire prendre haleine à ceux qui étoient montez heureusement, que pour donner aux traîneurs le

tems de joindre le gros. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir paroître la plûpart des chevaux & des bêtes de charge qui avoient été abattus dans la route, & qui sur les traces de l'armée étoient venus droit au camp.

CHAPITRE XI.

Annibal achéve de passer les Alpes. Difficultez qu'il eut à essuier. Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paroissoient essentielles à l'Histoire.

ON étoit alors sur la fin de l'Automne, & déja la neige avoit couvert le sommet des montagnes. Les soldats consternez par le ressentiment des maux qu'ils avoient soufferts, & ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avoient encore à essuier, sembloient perdre courage. Annibal les assemble; & comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, l'on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, l'unique ressource qui lui restoit, pour remettre ses troupes de leur fraieur. En même tems il leur montra du doigt où Rome étoit située, & leur rappella quelle étoit pour elles la bonne volonté des peuples, qui habitoient le païs qu'elles avoient sous les yeux. Le lendemain il léve le camp, & commence à décendre. A la vérité, hors quelques voleurs qui s'étoient embusquez, il n'eut point là d'ennemis à repousser: mais l'apreté des lieux & la neige lui firent perdre presqu'autant de monde qu'il en avoit perdu en montant. La décente étoit étroite, roide & couverte de neige. Pour peu que l'on manquât le vrai chemin, l'on tomboit dans des précipices affreux. Cependant le soldat endurci à ces sortes d'accidens, soutint encore courageusement celui-ci. Enfin l'on arrive à certain défilé qui s'étend à la longueur d'un stade & demi, & que les éléphans ni les bêtes de charge ne pouvoient franchir. Outre que le sentier étoit trop étroit, le penchant déja rapide auparavant, l'étoit encore devenu davantage depuis peu par un nouvel éboulement des terres. Ce fut alors que les troupes furent saisies de fraieur, & que le courage commença de leur manquer. La premiére pensée qui vint à Annibal, fut d'éviter le défilé par quelque détour. Mais la

neige

neige ne lui permit pas d'en ſortir. Il y fut arrêté par un incident particulier, & qui eſt propre de ces montagnes. Sur la neige de l'hiver précédent, il en étoit tombé de nouvelle: celle-ci, étant molle & peu profonde, ſe laiſſoit aiſément ouvrir: mais quand elle eut été foulée, & que l'on marcha ſur celle de deſſous, qui étoit ferme & qui réſiſtoit, les pieds ne pouvant s'aſſûrer, les ſoldats chancelans faiſoient preſqu'autant de chûtes que de pas; comme il arrive quand on met le pied ſur un terrain couvert de glace. Cet accident en attiroit un autre plus fâcheux encore. Quand les ſoldats étoient tombez & qu'ils vouloient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque choſe pour ſe relever, ils entraînoient avec eux tout ce qu'ils avoient pris pour ſe retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir caſſé la glace en ſe relevant, elles reſtoient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avoient creuſez: ſans pouvoir, ſous le peſant fardeau qu'elles portoient, vaincre la dureté de la neige qui étoit tombée là depuis pluſieurs années. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Il prit le parti de camper à la tête du défilé, & pour cela il en fit ôter la neige. On creuſa enſuite par ſes ordres un chemin dans le rocher même, & ce travail fut pouſſé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour qu'il avoit été entrepris, les bêtes de charge & les chevaux décendirent ſans beaucoup de peine. On les envoia auſſitôt dans des pâturages, & l'on établit le camp dans la plaine, où il n'étoit pas tombé de neige. Reſtoit à élargir aſſez le chemin pour que les éléphans y pûſſent paſſer. On donna cette tâche aux Numides, que l'on partagea par bandes qui ſe ſuccédoient les unes aux autres, & qui pûrent à peine finir en trois jours. Au bout de ce tems les éléphans décendirent, exténuez par la faim, ne pouvant qu'avec peine ſe ſoutenir. Car quoique ſur le penchant des Alpes il ſe trouve des deux côtez des arbres, des forêts, & que la terre y puiſſe être cultivée, il n'en eſt pas de même de la cime & des lieux voiſins. Couverts de neige pendant toutes les ſaiſons, comment pourroient-ils rien produire? L'armée décendit la derniére, & au troiſiéme jour elle entra enfin dans la plaine, mais beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle étoit au ſortir de l'Eſpagne. Sur la route elle avoit beaucoup perdu de ſon monde, ſoit dans les combats qu'il fallut ſoutenir, ſoit au paſſage des riviéres. Les rochers & les défilez des Alpes lui avoient encore fait perdre beaucoup de

soldats, mais incomparablement plus de chevaux & de bêtes de charge. Il y avoit cinq mois & demi qu'Annibal étoit parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avoit coûté le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendarts dans les plaines du Pô & parmi les Insubriens, sans que le déchet de son armée (a) eût rien diminué de son audace. Cependant il ne lui restoit plus que douze mille Africains &

(a) *Sans que le déchet de son armée eût rien diminué de son audace.*] Entrer dans un païs à pas de Conquérant, le traverser d'un bout à l'autre, assiéger de bonnes places, se les soumettre, se les assûrer par de fortes garnisons, établir sa ligne de communication & une nouvelle frontiére à mesure que l'on avance, je ne vois rien là de fort extraordinaire, & qui ne soit dans les regles de la guerre & de la prudence. Est-on maître d'une Province, on passe de là à une autre, & l'on suit la même méthode. Un mauvais succès, la perte d'une bataille, ne produisent point une ruine entiére : on trouve des ressources & le tems de se remettre. A tout perdre & à tout gagner en certaines conjonctures, il n'y a qu'un coup périlleux; mais dans cette guerre d'Annibal contre les Romains, il s'en trouvoit plusieurs pour gagner peu : c'étoit la tête de l'hydre. Une armée étoit à peine battue & terrassée, qu'il en renaissoit une autre. Il faut toujours vaincre, & la ruine entiére du Général de Carthage dépendoit de la perte d'une seule bataille, qui ne lui laissoit ni ressource, ni retraite, ni espérance de salut, & cela pouvoit arriver. Alors ceux qui nous ont d'abord admirez changent de langage, se moquent de nous & de notre projet; on nous appelle imprudent & téméraire, & pis encore. *Tout ce qui paroît extraordinaire*, dit Saint-Evremont, *paroît grand, si le succès est heureux, comme tout ce qui est grand paroît fou quand l'événement est contraire.* Annibal a-t-il la fortune favorable, couvre-t-il de honte & de confusion le nom Romain, il passe pour l'un des Guerriers le plus digne de nos éloges & des plus illustres de l'antiquité, & il l'est en effet dans toutes les qualitez qui forment les grands hommes, quand même il auroit été exterminé après la bataille de Cannes : puis nous ne jugeons pas du mérite des Généraux d'armées par les évênemens. Je ne vois que César qui puisse lui être comparé. Appliquons à cet habile Chef de guerre ce que Plutarque applique à Paul Emile. *Pour ce qui est des glorieux succès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie est dûe à son audace, une autre à sa prudence, une autre à la confiance de ses troupes, une autre enfin à la constance avec laquelle il se maintint dans les plus grands périls, & prit toujours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles, j'avoue que dans tous ses exploits je n'en trouve pas un d'éclatant & de singulier qu'on puisse imputer à la fortune.*

Je dis plus de cet Africain célébre, il doit tout à lui-même sans aucun partage de gloire. Mais, diront quelques-uns, quel langage tiendriez-vous s'il avoit péri dans les Alpes, ou s'il avoit succombé sur la Trébie ou à Cannes? Pas autre chose, sinon que nous rabattrions beaucoup de nos éloges : car c'est la victoire contre un ennemi redoutable par le nombre, par la valeur & par la conduite qui caractérise les grands Capitaines; & lorsqu'on se fait battre dans des batailles, où l'on commet de lourdes fautes, c'est manque d'habileté, lorsqu'il n'arrive aucun de ces sortes d'accidens qui sont au-dessus de la prévoiance humaine. On ne laisse pas pourtant malgré la mauvaise fortune, après plusieurs victoires, d'admirer la grandeur de l'entreprise & la hardiesse de l'exécution. J'aurois loué Annibal, s'il eût été battu sur la Trebie sans pouvoir s'en relever, comme je loue Charles XII. Roi de Suéde de son expédition en Moscovie après tant de victoires remportées. Il n'avoit plus qu'un pas à faire. Combien en avoit-il déja fait de bons? Il en fit un très-malheureux à Pultowa; je dis très-malheureux, une blessure qu'il reçut deux ou trois jours avant cette malheureuse journée le mit hors d'état d'agir, & un grand Capitaine est rarement remplacé par un de ses Lieutenans contre un puissant ennemi digne du Maître qu'il n'a plus en tête, & fort au-dessus de celui qui prend sa place.

huit mille Espagnols d'infanterie, & six mille chevaux. C'est de lui-même que nous sçavons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne près du Promontoire Lacinien.

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avoit envoié en Espagne Cneius son frére, & lui avoit recommandé de tout tenter pour en chasser Asdrubal; Scipion, dis-je, débarqua au port de Pises avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Tyrrhénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des Préteurs, avoient été envoiées là pour faire la guerre aux Boiens. Avec cette armée il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent desir d'en venir aux mains avec le Général Carthaginois.

Mais laissons pour un moment ces deux Chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenez, & avant que d'entamer le récit des combats qu'ils se sont donnez, justifions en peu de mots le silence que nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui conviennent à l'Histoire. Car on ne manquera pas d'être en peine de sçavoir pourquoi, après m'être fort étendu sur plusieurs endroits de l'Afrique & de l'Espagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les Colonnes d'Hercule, ni de la mer qui est au-delà, ni de ce qu'il y a sur cette mer de particulier, ni des Isles Britanniques, ni de la maniére de faire l'étain, ni de l'or ni de l'argent que l'Espagne produit, choses cependant sur lesquelles les Auteurs qui en ont écrit fort au long, ne sont pas trop d'accord entre eux.

Il est vrai, je n'ai rien dit sur toutes ces matiéres. Ce n'est pas que je les crusse étrangéres à l'Histoire; mais deux raisons m'ont détourné d'en parler. Premiérement, une narration interrompue par autant de digressions qu'il se seroit présenté de sujets à traiter, eût été rebutante, & auroit écarté le Lecteur du but que je m'étois proposé. En second lieu, il m'a paru que toutes ces curiositez valoient bien la peine qu'on les traitât exprès & en particulier. Le tems & l'occasion viendront d'en dire tout ce que nous avons pû en découvrir de plus assûré.

Que l'on ne soit donc pas surpris dans la suite, si parlant de certains lieux nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonstances. Vouloir que par tout & à toute occasion, un Historien s'arrête à ces sortes de singularitez, c'est

ressembler à cette espéce de friands, qui portant la main à tous les plats, ne savourent aucun morceau à loisir, & qui par cette diversité de mets nuisent plutôt à leur santé, qu'ils ne l'entretiennent & ne la fortifient. Il en est de même de ceux qui n'aiment l'Histoire, qu'autant qu'elle est parsemée de particularitez détachées du sujet principal. Ils n'ont pas le loisir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée, & il ne leur en reste rien dont ils puissent faire usage.

Il faut cependant convenir que de toutes les parties de l'Histoire il n'en est point qui ait plus besoin d'être traitée au long & avec quelque exactitude que ces particularitez-là mêmes que nous avons cru devoir remettre à un autre tems. Entre plusieurs exemples que je pourrois citer, en voici un qui ne souffre pas de replique. De tous les Historiens qui ont décrit la situation & les propriétez des lieux qui sont aux extrémitez de cette terre que nous habitons, il n'en est point où il y en a très-peu qui ne se soient souvent trompez. Or l'on ne doit épargner aucun de ces Historiens. Il faut les réfuter tous non légérement & en passant, mais en leur opposant quelque chose de solide & de certain. On feroit cependant mal de les reprendre avec mépris & avec hauteur. Il est juste au contraire de les louer en corrigeant les fautes que le peu de connoissance qu'ils avoient leur a fait commettre. Eux-mêmes, s'ils revenoient au monde, changeroient & redresseroient sur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le tems qu'ils vivoient, il étoit rare de trouver des Grecs qui s'intéressassent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre. Il n'étoit pas même possible d'en aquerir la connoissance. On ne pouvoit alors se mettre sur mer sans s'exposer à une infinité de dangers. Les voiages sur terre étoient encore plus périlleux. Quelque nécessité, ou quelque inclination qui vous conduisît dans ces lieux, vous n'en reveniez guéres plus instruit. Comment examiner tout par ses yeux dans des endroits qui sont tout-à-fait barbares, où il ne régne qu'une solitude affreuse, où vous ne pouvez tirer aucun éclaircissement de la part de ceux qui les habitent, & dont le langage vous est inconnu? Je veux que quelqu'un eût surmonté tous ces obstacles. Mais eût-il été assez raisonnable pour ne débiter pas des choses incroiables, pour se renfermer dans l'exacte vérité, pour ne raconter que ce qu'il auroit vû? On ne feroit donc pas équitable de relever

avec aigreur des Historiens, pour s'être quelquefois trompez, ou pour avoir manqué de nous donner, sur les extrémitez de la terre, des lumiéres, qu'il n'étoit pas seulement difficile, mais même impossible qu'ils eussent eux-mêmes. Louons ces Auteurs, admirons-les plutôt d'avoir été jusqu'à un certain point, & de nous avoir aidez à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que par la conquête de l'Asie par Alexandre, & celle de presque tout le reste du monde par les Romains, il n'est point d'endroit dans l'univers où l'on ne puisse aller par mer ou par terre; & que de grands hommes, déchargez du soin des affaires publiques & du commandement des armées, ont emploié les momens de ce loisir à ces sortes de recherches : il faut que ce que nous en voulons dire soit beaucoup plus exact & plus assûré. C'est de quoi nous tâcherons aussi de nous aquitter dans cet Ouvrage, lorsque l'occasion s'en présentera, & nous prierons alors nos Lecteurs curieux de nous donner toute leur attention. J'ose dire que je m'en suis rendu digne par les fatigues que je me suis données, & par les dangers que j'ai courus, en voiageant dans l'Afrique, dans l'Espagne, dans les Gaules & sur la mer extérieure dont tous ces païs sont environnez, pour corriger les fautes que les Anciens avoient faites dans la description de ces lieux, & pour en procurer aux Grecs la connoissance. Mais fermons ici cette digression, & voions les combats qui se donnent en Italie entre les Romains & les Carthaginois.



OBSERVATIONS

Sur la marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné, & sa route à travers les Alpes jusqu'à sa décente dans l'Italie.

JE n'entre dans l'examen & la description de cette fameuse marche d'Annibal, depuis son passage du Rhône entre Avignon & Orange, & de là dans les Alpes qu'il traversa pour entrer dans l'Italie, qu'avec une connoissance exacte & militaire des différens païs où il plaît à plusieurs sçavans hommes de le faire marcher, les uns entre le Rhône & les Alpes jusqu'à Lyon, où ils lui font repasser ce fleuve pour entrer dans ce païs, ceux-ci entre le Rhône & la Saone, ce qui n'est pas concevable. Ce ne sont que conjectures & probabilitez, & tous se trouvent presque également appuiez de preuves tirées de Polybe & de Tite-Live; il ne manque à tous que l'expérience de la guerre & une grande connoissance du païs qu'ils n'ont pas. J'ose me flatter que cette intelligence, qui manque à la plûpart, rendra mon hypothése plus recevable que celle des personnes qui ne s'appuient que sur l'autorité de Polybe. Cette autorité est certainement grave. Ce n'est pas parce qu'il étoit contemporain d'Annibal, mais parce qu'il s'étoit transporté sur les lieux pour voir par lui-même & reconnoître la marche de cet homme vraiment extraordinaire depuis les rives du Rhône, & de là à travers les Alpes jusques sur celles du Pô. Il nous apprend cela dans son troisiéme Livre. La description de la marche de ce fameux Guerrier paroît dans mon Auteur dans toute l'exactitude militaire qu'on sçauroit désirer dans un Ecrivain tel que lui; c'est, selon mon sentiment, l'endroit le plus achevé de son Histoire. » Je parle, *dit-il*, avec assûrance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de témoins » contemporains, & que j'ai été » moi-même aux Alpes pour en » prendre une exacte connoissance.

Il n'y a pas lieu d'en douter & de le soupçonner même de la moindre inadvertance; mais le nom d'une riviére visiblement altéré dans tous les Manuscrits, à la place duquel on lit *Scoras*, a produit deux sentimens opposez entre les Sçavans. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que tous les deux partis s'appuient de l'autorité de Polybe, les uns sur le mot *Scoras* qui est dans le texte fort mal placé, & les autres sur un grand nombre de circonstances qui prouvent manifestement qu'Annibal ne fut jamais dans le païs appellé l'Isle dans la fourche du Rhône & de la Saone, c'est-à-dire entre ces deux riviéres, où est aujourd'hui la ville de Lyon, si elle n'est pas plus ancienne que le tems d'Annibal. Ceux qui prétendent qu'il ne tint jamais cette route, sont à mon sens les moins raisonnables, & c'est de quoi l'on ne pourra disconvenir pour peu qu'on veuille examiner, non les

preuves qu'ils alléguent, mais le chemin qu'une grande armée peut faire en un jour. Les gens de guerre ne seront jamais de cette opinion par une infinité de raisons. M. de Mandajors n'a eu garde de l'embrasser dans son *Examen de la route d'Annibal entre le Rhône & les Alpes.* Je laisserai là toute sa belle érudition pour prouver son sentiment, parce que ses Adversaires en sont également fournis. Je m'en tiens à ses raisonnemens. Citons ce sçavant Académicien.

» Les partisans des deux opinions, *dit-il*, tombent d'accord » qu'Annibal aborda sur la rive gauche du Rhône entre Orange & » Avignon, & que quatre jours » après son départ de ce camp il » arriva au lieu contentieux.

» Ceux qui soutiennent qu'il ne » remonta pas jusqu'au confluant de » la Saone & du Rhône, avouent à » leurs Adversaires qu'Annibal ne » prit pas le plus court chemin pour » aller du Rhône aux Alpes; mais » qu'il se détourna sur la gauche » dans le dessein d'éviter les occasions de combattre avant que d'arriver en Italie. Le chemin le plus long dans un païs où tout est suspect, est toujours plus court que celui où tout est ennemi. Annibal choisit le premier avec beaucoup de sagesse. Il étoit d'ailleurs appellé par Brancus, qui étoit en guerre avec son frére, bien que Polybe ne le dise pas, & dont il espéroit des secours considérables pour son passage des Alpes, après avoir fini cette guerre. Mais comment prouver qu'il est le plus long? Il faut, avant que de prendre le ton décisif, connoître parfaitement le païs, & il est évident que celui qu'il prit étoit le plus court par rapport aux obstacles, qui sont beaucoup moindres que ceux des autres vallées, où il y a une infinité de pas très-dangereux.

Il est certain qu'Annibal n'avoit que faire de se couvrir de l'Isére contre les Romains, deux marches lui suffisoient pour arriver dans un païs où ils n'eussent jamais osé l'attaquer. Scipion ne pensa jamais de l'inquiéter dans sa marche, il n'étoit venu que dans l'unique but de l'arrêter au passage du Rhône, & de se joindre aux Gaulois qui s'étoient portez sur le bord de ce fleuve. Les Tricastins n'étoient pas sujets de ceux de Marseille. Annibal en entrant dans leur païs n'avoit rien à craindre des forces Romaines & des Gaulois leurs alliez. Je suis très-persuadé qu'il ne s'inquiétoit pas beaucoup de Scipion & de son armée, à la tête d'une autre brave, aguerrie & infiniment supérieure à celle des Romains. Il ne lui en falloit pas tant pour les vaincre, puisqu'il lui en fallut si peu pour en surmonter de plus grandes à son arrivée en Italie. M. de Mandajors lui fait passer l'Isére par la crainte des Romains. J'ai de grandes & puissantes raisons de le laisser en-delà.

Si ceux qui tiennent qu'Annibal cotoia le Rhône en remontant jusqu'à Lyon, & qu'il passa encore ce fleuve pour entrer dans la fourche d'entre celui-ci & la Saone; si ceux-là, dis-je, sçavoient ce que c'est qu'une marche d'armée, ils conviendroient qu'il étoit impossible qu'Annibal eût pû faire trente-cinq lieues de Dauphiné en quatre jours. Je ferai voir bientôt combien cette opinion est peu soutenable. L'armée d'Annibal étoit toute entiére lorsqu'elle entra dans le Dauphiné. Tite-Live la prétend de cent mille hommes, Polybe en retranche quel-

que chose. Considérons un peu le païs depuis les Tricastins jusqu'à Lyon. Il y a trois riviéres à traverser: le Roubion, qui se jette dans le Rhône auprès de Montelimart, la Droume & l'Isére. Celle-ci est très-considérable. Il n'est pas possible qu'une grande armée comme celle d'Annibal, ait pû la passer en un jour, non plus que les deux autres, bien qu'elles soient guéables en certain tems. Mais ce n'est pas ce que je considére le plus, c'est qu'il se soit trouvé des gens assez peu raisonnables pour faire faire trente-cinq lieues en quatre jours à l'armée Carthaginoise. S'ils connoissoient bien le païs, sans sçavoir même ce que c'est que marche d'armée, il y a grande apparence qu'ils auroient tenu un autre langage. Ce païs entre le Rhône & les Alpes, est un perpétuel défilé jusqu'à deux petites lieues de Lyon, de sorte qu'elle n'a jamais pû marcher que sur une colonne. Mettons sur deux, compris celle des équipages: je demande si une armée de trente-huit mille hommes de pied & de huit mille chevaux, traversera tant de païs en si peu de tems? Cela me semble impossible. Qu'on remarque bien une chose, c'est qu'il se trouve huit défilez très-étroits dans cette route, sans y comprendre le passage du Roubion, qui coule auprès de Montelimart, & celui de la Droume & de l'Isére, où l'on ne sçauroit jamais marcher que sur six, ou tout au plus sur huit de rang. Je demande si une grande armée, & tous les équipages qu'elle traîne à sa suite, feront beaucoup de chemin en un jour? Est-il bien possible qu'elle puisse arriver en quatre jours à Lyon? » Ces seules » considérations, (dit l'éclairé & très-sensé Auteur de l'Examen,) » sur le chemin qu'Annibal a pû » faire en quatre jours, & sur l'inutilité d'une plus longue marche, » devoient suffire pour convaincre » Accioli, (& tous ceux qui soutiennent qu'il remonta jusqu'au confluant de la Saone & du Rhône,) » qu'Annibal s'étoit arrêté entre le » Rhône & l'Isére, sur tout étant » fortifiées par les noms des peuples » qu'Annibal trouva dans sa route, » & par la description du païs où il » arriva quatre jours après avoir » passé le Rhône.

Qu'on y prenne bien garde. Il y a quatre bonnes marches d'armées depuis Orange jusqu'à l'Isére, & bon nombre de défilez. Il ne faut pas croire qu'il ait joint cette riviére à son confluant: il alla droit à Romans, & prit ensuite la route de Grenoble. Il s'arrêta un peu trop à la vérité dans ce païs-là, & en entrant dans les hautes Alpes il ne s'apperçut pas que sa route, très-aisée dans toute autre saison, étoit devenue impratiquable par les neiges & par les glaces. Tout autre que ce grand Capitaine seroit revenu sur ses pas; mais une ame si élevée & si extraordinaire que celle-là, ne voit nuls obstacles & nulles difficultez au-dessus d'elle.

Suivons maintenant ce grand homme dans sa route, & cette route que je vais donner est selon mon sens visiblement celle de Polybe. Il alla chez les Allobroges, où le païs n'est pas moins beau & moins fertile que celui d'entre le Rhône & la Saone, où Annibal ne fut jamais. Il devoit l'être infiniment plus en ce tems-là, parce qu'il étoit beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Cela saute aux yeux. Ceux qui soutiennent que l'armée Carthaginoise remonta le Rhône jusqu'à Lyon, me permettront, s'il leur plaît, d'être d'un sentiment différent du leur. Les deux

deux fréres, qu'Annibal trouva engagez dans une guerre, seront Allobroges comme Polybe nous l'assûre; ils seront placez entre le Rhône & l'Isére & des deux côtez, & Polybe s'accordera avec ce que Tite-Live, Silius Italicus & Ammien Marcellin nous ont dit, qu'Annibal arriva aux Alpes par les Tricastins, les Vocontiens & les Tricoriens. La Saone ne sortira jamais des Alpes tant qu'on sera dans son bon sens. Le Rhône & l'Isére représenteront un Delta parfait, & fort inutilement le cherchera-t-on entre le Rhône & la Saone, & M. de Mandajors raisonnera toujours juste, toujours sensément, & se présentera toujours hérissé de preuves, bien que ses Adversaires n'en manquent pas en apparence. Le Commentateur de la nouvelle Histoire Romaine en a produit un nombre plus capables de faire illusion que de convaincre.

Les huit cens stades, sans qu'il soit besoin d'évoquer l'ombre de Polybe pour nous tirer d'embarras, seront une imagination, une faute de Copistes, dont mon Auteur se moqueroit s'il mettoit la tête hors de son tombeau.

Pour ce qui nous regarde, nous laisserons le mont Saint-Bernard en repos; il n'y passera pas une ame, ses neiges ne seront point foulées, il ne s'illustrera pas par tant de combats, par tant d'équipages pris ou perdus, par tant d'Officiers ruinez & de soldats morts de misére: car Annibal éprouva dans ces effroiables montagnes tout ce qu'on peut imaginer de terrible, de plus triste & de plus desespérant pour un Général qui voit périr plus de la moitié de son armée sans se laisser abattre, ni sans rien diminuer de ses espérances.

Je suis persuadé que la route la plus ordinaire & la plus pratiquée des Gaulois en Italie, étoit celle qu'Annibal prit, qui conduit du mont de Lens, du Lautaret & de Briançon au mont Génévre, le col de Sestriéres & la vallée de Prajelas. Il est certain qu'Annibal prit sa marche de ce côté-là, il dut laisser Grenoble à sa gauche. Je ne sçaurois me persuader qu'Annibal partant du païs des Tricastins, ait pû diriger sa marche du côté des Alpes Pennines. Il est certain que le mont Senis étoit inaccessible à une armée en ce tems-là, & je doute même que ce passage fût alors ouvert. Le mont Saint-Bernard étoit le seul passage du côté des Alpes Pennines; mais il n'est pas naturel qu'Annibal bien informé des gens du païs, ait jamais pû prendre une telle route: car avant que de joindre cette vallée, il avoit une infinité de pas très-dangereux à passer, où cent hommes étoient capables de l'arrêter, & l'on doit moins considérer en fait de marches les facilitez en certains endroits, que les difficultez & la nature des postes en certains autres: car ce qui est passé aujourd'hui, quoique difficile, deviendra le lendemain tout-à-fait impratiquable, si l'on se trouve arrêté dans un païs où il n'y a plus moien de passer outre, & de forcer ceux qui le défendent: si l'on se trouve engagé entre deux pas ou deux gorges, dont l'un est abandonné & l'autre défendu, ou dans une vallée où il n'y a aucune issue pour se retirer, si l'ennemi se rend maître des deux entrées, que devenir? Et cela se trouve en une infinité d'endroits du mont Saint-Bernard; au lieu que les montagnes des Alpes Cotiennes, & sur tout où Annibal passa, sont moins escarpées, moins coupées en précipices, & les pas moins fré-

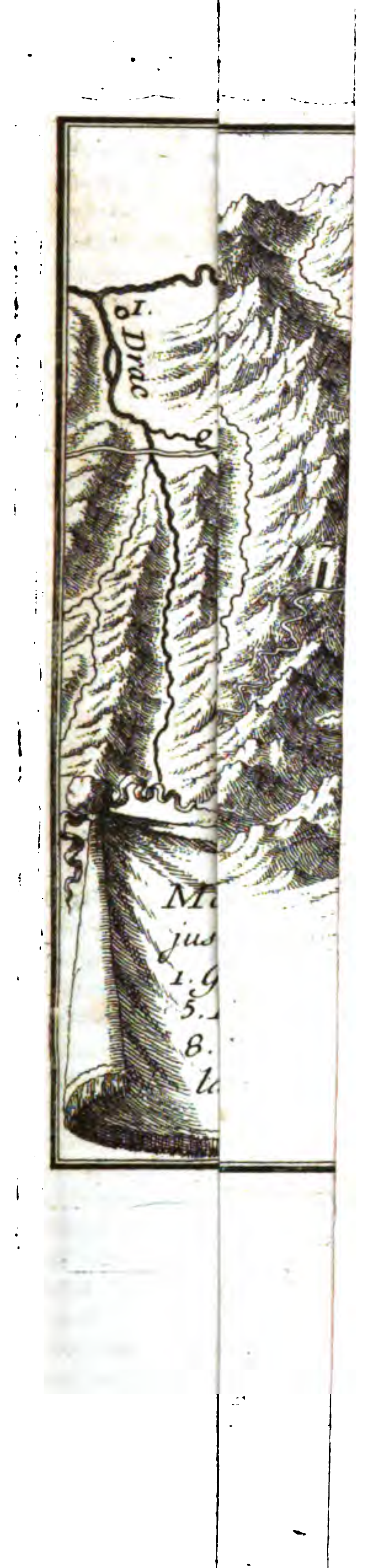
quens & les chemins plus pratiquables.

Annibal laissant Grenoble à gauche, comme je l'ai dit plus haut, passa le Drac vis-à-vis Vizille, & entra dans la vallée du bourg d'Oisans, où il put marcher sur deux colonnes des deux côtez de la petite riviére de Romanche, qui se replie du côté du mont de Lens, où il dut camper à une lieue en-deçà. Il monta le lendemain cette montagne, qui est fort difficile & fort escarpée, où il y a un chemin taillé dans le roc en plusieurs endroits, & décendit jusqu'au Lautaret. Il y eut là un combat contre ceux du païs. Il passa le lendemain cette montagne couverte de neige, mais peu difficile, où Polybe dit qu'il commença d'entrer dans les hautes Alpes; mais ce n'étoit sûrement pas le plus dangereux de sa marche: car de là jusqu'à Briançon le païs est assez ouvert, quoique les montagnes des deux côtez soient fort élevées. Il dut camper dans la vallée à une lieue de l'endroit où est aujourd'hui Briançon & des bords de la Durance, n'y aiant qu'une marche du Lautaret.

Tite-Live lui fait passer cette riviére, & Tite-Live a raison, quoiqu'il soit bien peu raisonnable dans la description qu'il fait de cette marche. Il l'est encore moins dans le passage de cette riviére, qui n'est qu'un fort petit ruisseau: car pour rendre sa narration plus recommandable, il a eu recours à la fiction & au merveilleux, & a fait une grande & impétueuse riviére d'un filet d'eau. Polybe, plus véritable & plus sensé, n'en dit pas un mot, & ne fait aucune mention des riviéres que ce grand Capitaine a traversées dans sa marche après celle du Rhône. La raison de cela est qu'il n'en passa aucune: car le Drac est fort peu de chose, & guéable par tout, lorsqu'il n'est pas grossi par les pluies ou par la fonte des neiges.

Annibal dut, comme je l'ai dit, camper près de Briançon; il monta le lendemain le mont Genévre, & il dut camper dans la petite plaine qui est au-dessus, & le décendit le lendemain pour aller à Sezanne, où il campa certainement, pour passer le mont de Sestriéres. C'est l'endroit où il dut trouver des ennemis en grand nombre & de grands embarras, à cause des neiges, qui commencent à tomber vers la fin de Septembre, & au mois d'Octobre, tous les chemins sont fermez de là jusqu'à l'entrée de la valée de Prajelas. Les pas sont très-dangereux & très-peu pratiquables, & le sont toujours davantage lorsqu'on a les ennemis sur les bras. Il gagna enfin le col de la Fenétre qu'il avoit à sa gauche par le haut des montagnes. C'est sur le plateau de cette montagne, où est aujourd'hui le village de Barbottet, qu'Annibal dut camper, afin de faire travailler aux chemins pour décendre à Fenestréles.

On juge d'une marche d'armée, non par la longueur du chemin, mais par les défilez & les difficultez qu'on y trouve: car dans une saison telle que celle qu'Annibal prit pour traverser les Alpes, il y a trois grandes marches depuis le col de la Fenétre jusqu'au bord du Pô, c'est-à-dire dans la plaine du Piémont. C'est dans ce camp de Barbottet, je l'appelle ainsi, qu'Annibal fit remarquer à ses soldats toute la plaine du Piémont jusqu'au païs des Insubriens. Il n'y a que ce seul endroit au plus haut du col de la Fenétre d'où l'on puisse découvrir l'Italie; mais il n'y a personne qui puisse


Drac

dire qu'il ait découvert la plaine du Piémont à trois grandes marches, pas même à deux lieues de la plaine, à cause de la hauteur des montagnes interposées qui en dérobent la vûe. J'ai fait plusieurs campagnes dans ce païs-là pendant les deux guerres de 1688. & dans la dernière de 1701. & passé des hivers entiers dans ces valées. On me permettra d'être un peu décisif sur ce point que je possède bien. Cela me sied beaucoup mieux qu'à un autre qui ne les aura ni vûes ni étudiées, comme j'ai fait dans les Alpes & dans les Pyrénées. Je cherchois à me rendre utile en ce tems-là, sans sçavoir que cette étude dût me servir un jour pour toute autre chose que pour celle de la guerre.

Annibal entra dans la plaine à la tête d'une armée plus ruinée, plus misérable & plus débiffée que s'il eût perdu trois batailles. Le voilà placé où il doit être pour avoir affaire à ceux de Turin, & pour continuer sa marche le long du Pô, qu'il laissa toujours à sa droite.

OBSERVATIONS

Sur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes.

§. I.

Qu'on nomme les valées de trois noms différens. Quel peut être l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées.

IL est difficile de pouvoir bien déterminer l'endroit où se passa cette grande action entre Annibal & les Allobroges. La connoissance que j'ai des lieux, me feroit croire que ce Général fut attaqué entre Sezanne & le mont de Sestriéres. Le rocher, où Polybe dit qu'Annibal passa une nuit si triste, se trouve là comme fait exprès, & existe encore. Ce pas de montagne est très-dangereux & très-propre à illustrer un Général qui voudroit le défendre; parce que peu de monde suffit pour arrêter les plus grandes armées, à cause que les hauteurs qui le bordent ne fournissent aucune issue pour s'en dégager: si l'ennemi en bouchant la sortie est attentif à en fermer l'entrée, & que l'on n'ait pas la prévoiance de la faire garder, comme il est arrivé plusieurs fois aux Romains. On se souviendra des fourches Caudines & de la valée de la Hache, où Amilcar Barcas enferma les Rebelles d'Afrique, en se saisissant de l'entrée. On doit bien observer, lorsque je parle de valées, qu'on les nomme de trois noms différens, que les montagnars distinguent fort bien. Celles qui servent de lit aux torrens, sont des valées proprement dites, parce qu'elles sont plus ouvertes que les autres, & que les chemins sont ordinairement dans le fond. Celles qui ont de l'eau, ou qu'on prend vers la source de ces torrens, sont seulement regardées comme des détroits. Celles qui ne servent de passage à aucun torrent, & qui sont creuses, sans néanmoins renfermer

aucune plaine, & qui fournissent un assez long espace de chemin entre deux montagnes, se nomment gorges. Quant à ce qu'on appelle col ou pas, ce sont des passages très-étroits, où l'on est obligé de défiler sur un petit front, sans pouvoir prendre à droit & à gauche par les revers de montagnes & des sentiers détournez. Les Anciens appelloient ces derniers *Portes*. Telles sont celles des portes Caspiennes, qui sont très-célébres dans l'Histoire d'Alexandre le Grand, dans la retraite des dix mille, & dans un grand nombre d'Historiens. Cette digression, qui m'a paru nécessaire, m'a un peu écarté de ma marche; mais nous allons la reprendre.

Ce combat d'Annibal contre les Allobroges, peut être mis au rang de ceux qui décident du salut ou de la ruine entiére d'une armée. Annibal se vit réduit aux plus grandes extrémitez. Jamais marche ne fût plus environnée de périls & de piéges, qui se multiplioient à chaque pas que ce grand Capitaine faisoit. Le païs lui étoit absolument inconnu, il ne faisoit jamais un pas qu'il ne craignît au centiéme en-delà. Il avoit également à craindre à la tête comme à la queue de son armée & sur les flancs de sa marche, & c'étoit là le plus dangereux.

Tout ce que ce Général avoit à faire, étoit de se rendre maître du sommet des montagnes qui dominoient sur la marche, & d'aller de hauteur en hauteur à mesure qu'on avançoit. Il prit ces précautions en certaines occasions; mais il les négligea dans celle-ci, s'étant fié un peu trop légérement sur la foi de ces peuples. S'il eût eu affaire à des gens qui eussent connu leurs avantages dans des détroits, où la supériorité du nombre est tout comme rien, il couroit risque de rendre cet endroit célébre par sa défaite. Il se tira de ce mauvais pas par son adresse & par le courage extraordinaire de ses troupes réduites dans la triste nécessité de vaincre ou de mourir à la peine. Car dès qu'il se vit engagé dans ce défilé, & qu'il s'apperçut qu'il n'avançoit pas, il courut se rendre maître des passages en-delà; soit que les ennemis les eussent négligez, ou qu'ils y fussent en petit nombre. Quoiqu'il en soit, il s'en rendit le maître. Si les montagnars les eussent occupez, ou qu'ils les eussent mieux défendus, Annibal bornoït là son entreprise, & il se fût vû dans la nécessité de retourner sur ses pas, démarche honteuse & pleine de dangers. Je doute même qu'il eût pû reprendre le chemin de l'Espagne, car il eût trouvé un nombre infini d'obstacles, & les peuples qu'il venoit de quitter autrement disposez; & quand même il auroit fait une retraite honorable, sa réputation n'en eût pas moins souffert.

Il ne négligea rien pour se tirer d'un défilé si embarassant, il ne cherchoit pas l'ennemi: au contraire il tâchoit de l'éviter autant qu'il lui étoit possible; mais comme le païs étoit un peu plus ouvert vers une demie marche de la valée de Prajelas, il eut la précaution de prévenir les ennemis aux postes les plus favorables à sa marche. Il sentoit assez qu'il seroit attaqué à son arriére-garde, c'est pourquoi il s'y porte en personne, après avoir donné ordre à sa cavalerie (2) & à son infanterie légére (3) de marcher avec les bagages, dont ils dûrent couvrir la marche. Annibal suivit avec tout ce qu'il avoit d'infanterie d'élite, ce qui fit son salut. Les ennemis qui épioient l'occasion de l'attaquer avec

Tom. 4 p. 93.



COMBAT D'ANNIBAL CONTRE LES ALLOBROGES DANS LES ALPES.

avantage dans ces détroits, décendirent de leurs montagnes, & remplirent toute la valée de leur nombre, où ils se mirent en bataille selon la méthode de ces tems antiques, qui n'est pas si mauvaise qu'on diroit bien dans ces lieux resserrez, c'est-à-dire qu'ils se rangérent en phalange (5). Ils jettérent le reste (6) de leurs gens sur les hauteurs, d'où ils firent rouler une grêle de pierres & de roches entiéres sur les troupes Carthaginoises. Annibal voiant qu'il alloit être attaqué, fait alte, se met en bataille dans l'ordre (7), & remplit toute la valée de ses troupes. L'Auteur ne nous apprend rien de la disposition des Carthaginois. L'affaire me paroît si considérable, que j'ai cru devoir hazarder mes conjectures, que j'emprunte de la nature du païs, que Polybe décrit parfaitement. Il est fort vraisemblable qu'on se rangea de part & d'autre dans le même esprit. On ne pouvoit se former autrement dans un détroit qui ne souffre pas qu'on se range sur plusieurs lignes, mais sur une seule & sur une grande profondeur.

Il ne tarda pas d'être attaqué avec toute la valeur & la hardiesse possible. Le combat fut également bien soutenu des deux côtez. Il dut être fort opiniâtré, puisqu'Annibal fut obligé de passer la nuit sur un rocher avec ses pesamment armez, pendant que le reste de son armée profitoit des avantages de la nuit pour se tirer de ces lieux dangereux. Tous les Historiens sont unanimes sur ce point, qu'Annibal fut réduit aux derniéres extrémitez: son grand cœur & la valeur extraordinaire de ses troupes réparérent la faute du Général, qui fut attaqué de front, aiant beaucoup de desavantage, & accablé à ses flancs par une grêle de grosses pierres qu'on faisoit rouler sur ses gens du sommet des hauteurs, où il avoit appuié ses aîles. Il est difficile de croire que ces desavantages n'aient été accompagnez de quelque défaut de prévoiance. La nuit qu'Annibal passa sur son rocher fut sans contredit la plus mauvaise & la plus inquiéte que ce Général ait jamais passé. Il se tira pourtant de ce mauvais pas: un second de cette nature eût été le dernier de sa vie. Voilà en peu de mots comme l'action se passa, & comme je conjecture que ce grand Capitaine avoit disposé ses gens.

§. II.

Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur sur la guerre des montagnes. Qu'elle est de toutes la plus difficile & la plus profonde; qu'elle demande une grande connoissance du païs, un esprit rusé, & une théorie peu commune dans la science des armes.

Un Général qui s'endort sur la foi d'un Traité, s'éveille dupe. Cela arrive presque toujours lorsqu'on entre dans un païs sans avoir au préalable demandé le passage. La bonne politique exigeoit qu'Annibal le traversât sans le demander; de peur qu'étant refusé, ces peuples ne s'assemblassent pour lui disputer le passage de leurs montagnes, & qu'ils n'appellassent les Romains à leur secours. D'ailleurs il n'y avoit pas trop à s'y fier, comme il y parut: car après avoir fait un Traité avec eux, ils le rompirent sans façon; s'il eût marché sans nuls équipages, il eût passé fort tranquillement. Quoiqu'en dise notre Auteur, le Carthaginois fut surpris, & manqua dans les précau-

tions dans un païs où l'on ne ſçauroit trop en prendre, & où l'on doit être dans une perpétuelle défiance. Il oublia de ſe ſaiſir des paſſages & du ſommet des montagnes qui fermoient la valée, il eût dû y porter ſon infanterie légére, il couvroit par là ſa marche. Cette faute, qui n'eſt pas peu conſidérable, donna la hardieſſe à ſes ennemis d'entreprendre ſur ſon arriéregarde, & de profiter des hauteurs, dont ils firent leur capital; ce qu'ils n'euſſent jamais fait, s'ils n'en euſſent été les maîtres, ſans s'expoſer aux mêmes dangers dont les Carthaginois ne pûrent ſe garantir. Quand on ſe trouve engagé dans un détroit de montagne, on commence par ſe ſaiſir du haut qui domine ſur la marche; on fait fouiller les bois & les villages qui les bordent, on y prend poſte, & on les abandonne à meſure que l'armée avance. Cette faute d'Annibal faillit à le perdre, & l'eût perdu en effet, ſi ces peuples n'euſſent manqué de Chefs capables de les commander.

Les fautes où ces Chefs tombérent ſont d'autant moins excuſables, que les hommes qu'ils commandoient ne le cédoient en rien aux Carthaginois. Il y paroît aſſez par ce qu'ils firent. Ils n'avoient donc qu'à ſe ſervir des avantages que le païs leur offroit, mais ils les négligérent. On auroit cru qu'ils leur étoient entiérement inconnus. Le deſſein d'Annibal n'étoit pas de leur faire la guerre & d'attenter ſur leur liberté, ils ne pouvoient l'ignorer: il ne demandoit que le paſſage. Ils le ſçavoient bien. Ils n'ignoroient pas non plus que, quelque mal qu'ils fiſſent à Annibal, ce Général penſoit à toute autre choſe qu'à leur faire la guerre & à ſe venger. C'eſt ce qui les rendit moins contraints à l'attaquer en vertu de ſes équipages, dont ils deſiroient fort de ſe ſaiſir. Ce fut la ſeule raiſon qui leur fit tenter un deſſein autant bien conçu que mal digéré: car s'ils n'en vouloient qu'aux bagages, pourquoi attaquer l'arriéregarde, puiſqu'ils étoient maîtres des hauteurs qui dominoient ſur la marche? Il falloit paſſer ſur le ventre de tout ce qu'il y avoit d'infanterie d'élite de l'armée Carthaginoiſe avant que de percer juſqu'au bagage, ce qui n'étoit pas fort aiſé. N'euſſent-ils pas mieux fait de ſe préſenter à l'arriégarde & de la tenir en échec, que de l'attaquer de droit front, pendant que le plus fort fût tombé ſur la file des équipages, qui n'étoit eſcortée que de la cavalerie & des armez à la légére, ſans qu'il fût poſſible aux troupes de la tête, comme à celles de la queue, d'accourir au ſecours dans des chemins étroits & parmi la file des bagages: outre qu'il falloit un tems conſidérable pour arriver au lieu du combat, & que dans ces ſortes de cas on fait pluſieurs attaques ſans ſçavoir où courir: car il eſt difficile de s'y porter lorſque la file eſt coupée, & qu'on eſt maître du chemin des deux côtez. Si ces gens-là euſſent pris de ſemblables meſures, c'étoit fait des bagages de cette armée. C'eſt ce qu'Annibal craignoit fur toutes choſes, & ce qui le tenoit le plus en crainte & en inquiétude: ce que l'ennemi ne put faire, le mauvais tems & les mauvais chemins le firent.

Une armée qui perd ſes équipages n'a plus rien à perdre, je l'ai dit quelque part: la campagne eſt finie, il ne ſçauroit lui arriver pis. Annibal les perdit, du moins une bonne partie. Sa mauvaiſe fortune alla encore plus loin. Il vit périr la moitié

de son armée. Malgré une avanture si étrange, ce grand Capitaine fit voir qu'il étoit au-dessus des disgraces les plus accablantes. Il fait voir qu'il a encore beaucoup à perdre avec un reste malheureux & les tristes débris d'une armée qui entre en Italie sans équipages, & presque nûe, au milieu d'un peuple ennemi. Il suffit à ses soldats que leur Général reste debout pour tout espérer & pour ne rien craindre. Rien ne doit plus nous faire soupçonner en ce grand Capitaine des qualitez qui surpassent l'imagination. Qu'on examine sa marche depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, & le dessein d'aller attaquer dans son propre païs une Puissance aussi redoutable que celle de Rome, cela surprend. On y remarque des difficultez & des obstacles sans nombre. Mais enfin c'est un grand Capitaine, qui fait une marche de près de trois cens lieues à la tête d'une armée nombreuse, brave, bien disciplinée & accoutumée aux occasions, & il est assez fort pour tenir tête à ses ennemis. Mais qu'est-elle devenue cette armée après le passage des Alpes? Elle est réduite à rien & dans la plus affreuse misére, aussi bien que son Général, qui n'avoit avant sa disgrace que des obstacles & des difficultez à surmonter. Qui ne les croiroit insurmontables après? Et cependant avec les tristes débris d'une armée auparavant si florissante, ce Général suit un projet que tout autre que lui n'auroit osé entreprendre, avec tant de courage, de hardiesse & de résolution, que rien ne lui résiste, & que tout plie devant lui, bien qu'inférieur à ses ennemis. Cet éloge m'a échapé: le moien, je vous prie, de s'en empêcher dans une chose si surprenante. Revenons à notre sujet.

Parlons sincérement, Annibal ne fut jamais si habile que son pére dans la guerre des montagnes: il fut seulement heureux dans cette affaire. Sa conduite ne fut pas des meilleures, car il manqua de mesures & de prévoiance. Il étoit perdu, si ses ennemis eussent fait usage de leur bon sens dans un païs qu'ils connoissoient, & qui leur fournissoit par tout des piéges & des postes qu'on ne pouvoit ni forcer ni éviter. Quoiqu'il en soit, on voit bien à quelles gens ce Général avoit affaire. Il s'en apperçut assez pour ne se point rebuter, & c'est aussi ce qui justifie ce qu'on peut trouver de téméraire ou d'imprudent dans son entreprise: car de traverser ces montagnes dans la saison qu'il convient, l'entreprise n'est que hardie; mais en plein hiver, c'est une témérité manifeste.

§. III.

Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces sortes de païs est la chose du monde la plus délicate. Précautions à observer. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y soutenir une défensive. Que la défensive, quelque foible qu'on soit, nous met en état de tout espérer & d'opprimer le plus fort, quelque supérieur qu'il puisse être.

Il s'agit maintenant d'entrer dans cette partie de la guerre qui a du rapport à l'action d'Annibal. Nous en avons dit quelque chose dans nos Observations sur la guerre d'Amilcar Barcas contre l'armée rebelle d'Afrique; mais il s'en faut bien que nous aions épuisé cette matiére, & il s'en faudra de beaucoup aussi que nous en puissions voir

le bout dans ce Paragrafe. Elle renferme trop de cas particuliers. Polybe nous fournira encore quelque occasion d'en parler. Il faut avouer que cette sorte de guerre est peu connue. Cela paroît par tout ce que nous avons vû pratiquer dans les Alpes & les Pyrénées. Aussi nous nous sommes déterminez à la creuser aussi profondément que nous en sommes capables, & d'appliquer aux faits nos principes & notre méthode, selon que ces faits se présenteront dans le cours de cet Ouvrage.

Une longue expérience dans cette sorte de guerre ne suffit pas pour nous y rendre capables, puisque nous avons vû de nos jours que ceux qui l'ont le plus pratiquée, sont tombez dans les fautes du monde les plus grossiéres; & ce qu'il y a de moins excusable dans toute leur conduite, c'est qu'ils ont laissé échaper des occasions capables de finir la guerre, bien moins par défaut de courage & de hardiesse, que par manque d'habileté. Car il en faut tant, que je ne suis nullement surpris qu'il se soit trouvé si peu d'Officiers qui se sont apperçûs de leurs fautes. Cette sorte de guerre demande des qualitez extraordinaires dans celui qui s'en mêle, un grand sens, un génie rusé & entreprenant, une intelligence du païs toute particuliére, & une théorie peu commune.

Les marches renferment le plus difficile. Le succès d'une entreprise importante ou d'une retraite, & notre salut même, en dépendent le plus souvent. Vous voilà dans une valée serrée de hautes montagnes, n'y a-t-il qu'à marcher? Si les précautions, qui ne sont pas en petit nombre, ne nous assûrent ce passage, ces montagnes, dit-on, sont impraticables. Cela arrive souvent. Mais si l'on y fait bien attention, il n'y en a presque point d'inaccessibles, & qui n'aient des revers. On sera surpris comment tant d'armées n'ont pas péri dans ces détroits. Bien qu'il y en ait une infinité d'exemples dans l'Histoire, nous ne sommes pas pour cela plus sages, ni l'ennemi, qui nous y voit engagez, plus habile pour profiter de l'occasion & aller nous boucher l'entrée, pendant qu'il peut aisément en faire tout autant à la sortie. On doit donc s'informer des revers des montagnes par où l'on doit passer, & songer que ce qui nous paroît insurmontable ne l'est pas toujours, & que ce qui l'est effectivement en certains endroits ne l'est pas en certains autres. On fait quelquefois marcher de l'infanterie à mi-côte, pendant qu'on laisse le haut, qui est le plus important. Annibal faillit à périr avec toute son armée, pour avoir négligé ces sortes de précautions.

Les postes & le nombre servent souvent de peu, si en s'assûrant d'un passage & des montagnes qui resserrent des deux côtez la marche, on néglige les autres postes plus loin, & ceux mêmes qu'on abandonne, & dont on ne croit plus avoir besoin. Tout est sérieux, tout est digne de méditation, tout est d'une extrême importance, & les moindres fautes sont capitales dans ces sortes de païs tout couverts de piéges contre un ennemi vigilant, habile & entreprenant. Tel croit avoir la clef des champs, qui se trouve pris au piége, & enfermé comme dans un coffre-fort. Celui qui agit offensivement, se trouve souvent plus embarassé que celui qui se défend; & lorsqu'il se croit au-dessus de ses espérances, que tout

semble lui rire, qu'on lui céde les passages les plus importans, un poste avantageux, dont son ennemi s'empare, le réduit au parti de la défensive sans l'avoir craint, & d'une défensive d'autant plus difficile à soutenir, que cette grande armée devenue inutile dans ces lieux étroits ne fait plus que l'embarasser. L'infortune des rebelles d'Afrique, qu'Amilcar Barcas sçut attirer dans une valée, entre deux pas de montagnes, en est une bonne preuve. Zisca faillit à en faire autant à la Noblesse de Bohéme, qui s'engagea imprudemment dans un détroit de montagnes, où elle fut presque toute taillée en piéces: car si Zisca en eût bouché l'entrée comme il avoit fait la sortie, on eût vû un événement tout semblable aux fourches Caudines, dont le reproche ne déplaisoit pas moins aux Romains que la honte de Cannes: car de tous les peuples du monde, il n'en est peut-être point qui nous aient fourni plus libéralement de ces sortes d'exemples.

Nulles valées ne se prêtent tant d'avantures, de piéges & de stratagémes réciproques que les deux d'Oulx & de Prajelas. Ce seroit, ce me semble, une chose fort curieuse & digne d'être bien observée, qu'une guerre dans ce païs entre deux grands Capitaines. Je connois parfaitement ces deux valées comme celle de Saint-Martin, où j'ai commandé en 1707. ce qui me met un peu plus au fait pour l'intelligence militaire des deux autres. Cela m'engage à hazarder mon sentiment touchant la campagne de 1708. Dans le tems que le Roi de Sardaigne étoit occupé au siége de Fenestréles, M. le Maréchal de Villars marcha pour secourir cette place; mais ce fut inutilement, tant les ennemis s'étoient précautionnez contre ses attaques. Supposé qu'ils fussent assez forts pour suivre leur siége & défendre leurs lignes, & que ceux de la valée de Saint-Martin eussent voulu leur prêter la main ou ne prendre aucun parti, il étoit en leur pouvoir de faire un bon coup, & de couper les vivres & la retraite à l'armée de France, quoique le Maréchal de Villars occupât le poste de Sezanne, dont il s'étoit rendu le maître. L'entreprise étoit hardie & fort délicate, mais non pas si difficile qu'on pourroit s'imaginer. Ceux qui connoissent le païs autrement que par la Carte, & qui n'ignorent pas que les ennemis étoient maîtres de la valée d'Oulx, jugeront de cette entreprise tout comme j'en juge.

Un Général qui fait la guerre dans ces sortes de païs, & qui est à la tête d'une armée inférieure à celle de son ennemi, doit d'autant plus donner à la fortune, que s'il vient à être battu, il ne l'est jamais tant qu'il ne lui reste encore quelques ressources: car elles sont infinies, & sa retraite est presque toujours assûrée. On gagne aisément les hauteurs, on se trouve presque toujours posté à deux pas de soi, & les hauteurs que l'on gagne empêchent l'ennemi de nous donner chasse: car la fuite dans ces sortes de lieux est beaucoup moins dangereuse que la poursuite. C'est ce qu'un Général habile & victorieux n'a garde de faire, de peur de donner dans quelque embuscade: ce qui fait que ceux d'en-bas se retirent à la faveur de ceux qui ont gagné le haut, & l'on ne va pas loin, lorsque les hauteurs des deux côtez sont bien garnies de troupes. Polyen (a) dans

(a) Poly. Stratag. l. 2. ch. 38.

ses stratagémes nous en fournit un bel exemple, que nous allons rapporter.

» Onomarque étoit en guerre » contre les Macédoniens, dit-il, il » avoit à dos une montagne con- » tournée en forme de croissant. Il » cacha aux deux extrémitez de » cette montagne des archers & des » frondeurs, il fit avancer ses trou- » pes dans la plaine qui étoit au- » devant de cette montagne. Quand » les Macédoniens eurent commen- » cé à lancer leurs traits, les Pho- » ciens firent semblant de fuir vers » le milieu & le fond de la mon- » tagne: les Macédoniens les sui- » vent avec beaucoup d'ardeur. » Ceux qui étoient postez aux deux » pointes de la montagne, incom- » modérent extrémement la pha- » lange Macédonienne à coups de » traits & de pierres. En même tems » Onomarque tourne tête contre la » phalange. Les Phociens donnent » courageusement sur la phalange » Macédonienne, qui se trouvant » en même tems attaquée de front, » & maltraitée à ses flancs & sur » ses derriéres par une grêle de » traits & de pierres, eut bien de » la peine à faire retraite. C'est » dans cette fuite qu'on rapporte » que Philippe Roi de Macédoine » dit: *Je n'ai pas fui, mais j'ai fait comme le belier, j'ai reculé pour recommencer à fraper avec plus de force.* Apparemment pour avoir sa revanche à la premiére occasion. Quand même l'ennemi après une victoire se lâcheroit sur les hauteurs comme dans le bas de la valée, les retours des chemins étroits & bordez de précipices, où peu de gens peuvent faire ferme, peuvent bientôt faire tourner la chance, si l'on sçait en profiter. On voit peu de batailles complettes dans ces sortes de païs, si l'on s'est précautionné à l'entrée de la valée & sur les hauteurs, qu'on laisse sur ses derriéres.

Si comme Annibal l'on n'avoit autre dessein que celui de traverser un païs de hautes montagnes, sinon tout ennemi, du moins fort suspect, si l'on y entre sans aucun Traité qui puisse nous assûrer le passage, je ne vois guéres d'entreprise plus délicate, plus embarassante, & où la défiance soit plus nécessaire. Le secret, la diligence & le bon ordre dans la marche, sont les seuls & uniques moiens pour espérer de passer, ou du moins d'empêcher que les peuples ne puissent s'assembler en assez grand nombre pour s'opposer au passage, & gagner les pas des montagnes plus éloignez. Tout dépend d'une bonne & grosse avantgarde, qui marche avec ses vivres, ses munitions & des outils en grand nombre, & d'excellens guides qu'on renvoiera contens, pendant qu'on en prendra d'autres qui seront d'autant plus fidéles, qu'ils verront que les autres auront été bien traitez.

Cette avantgarde, composée de tous les dragons & d'un bon nombre de compagnies de grenadiers, se partagera en trois corps, qui marcheront à une lieue l'un de l'autre: le premier de ces corps servant comme d'avantgarde perdue pour se saisir des passages les plus importans: ils seront relevez par les troupes de l'armée lorsqu'elle en approchera, afin que ces trois corps puissent gagner les postes ou les passages à une lieue du camp; observant d'avoir toujours des détachemens entre les trois avantgardes, pour avoir plutôt des nouvelles de ce qui se passe entre elles. Que s'il se trouvoit quelque détroit, quel-

que pas, quelque torrent difficile à passer à une ou deux marches de l'armée, il faut le gagner avec une extréme diligence, avant que ceux du païs ne nous y préviennent: on s'y retranchera par des arbres abatus; en un mot on doit s'établir par tout où l'on met le pied, en s'assûrant des passages au plus loin qu'il est possible, lorsqu'ils sont de grande importance. Je ne vois point d'autres expédiens & de meilleures précautions à prendre.

Quant au gros de l'armée, on ne peut pas douter que traversant tant de lieux différens, il ne faille regler sa marche selon qu'ils changent de nature, du moins autant qu'il dépend de nous. Pour moi je crois qu'il seroit mieux de distribuer chaque arme de telle sorte, que chacune pût se soutenir réciproquement, ou que l'une qui ne se trouveroit pas à son avantage en certains lieux pût couvrir l'autre: je pense que le meilleur expédient seroit de marcher un bataillon & un escadron alternativement mêlez, & les équipages de chaque corps ensemble, & de doubler toujours où les chemins le permettront; & où le païs s'ouvrira, le remplir autant qu'il est possible; observant de faire toujours marcher de l'infanterie sur la croupe des montagnes des deux côtez de la valée, & faisant en sorte lorsqu'elles sont d'un accès aisé, qu'une partie de l'armée cotoie l'autre par leur sommet: lorsqu'elles ne seront pas inaccessibles, ceux d'en haut se regleront sur le corps d'en bas, & varieront toujours les précautions selon les craintes, les desseins qu'on peut avoir, & les changemens qu'on trouve à mesure qu'on avance. On observera sur toutes choses d'avoir une forte & puissante arriéregarde, composée de tout ce qu'on peut avoir de troupes d'élite.

On ne sçauroit marcher sûrement si l'on ne voit bien loin devant soi, & si l'on n'a encore présens & très-présens dans l'esprit le païs & les passages qu'on laisse derriére. Cela regarde l'avantgarde, si l'on agit sur un dessein semblable à celui d'Annibal: car si l'on entroit dans ces sortes de païs pour tout autre dessein que celui de le traverser, comme pour faire quelque conquête ou pour toute autre entreprise, il faudroit se gouverner sur d'autres principes, & garder les entrées des valées, de peur d'être coupé d'un côté & prévenu de l'autre.

Si cela n'est pas arrivé dans nos derniéres guerres dans les Alpes & dans les Pyrénées, chacun des deux côtez en a souvent fourni l'occasion sans le sçavoir, & sans qu'aucun en ait sçû profiter. Rien ne m'a tant surpris que cela, & ne m'a donné une plus mauvaise opinion de bien des Généraux, qui pensent bien plus à se défendre dans un païs de montagnes, où l'ennemi s'est engagé pour entrer dans le païs, qu'à profiter des occasions qui se présentent presque à tout moment dans le cours d'une campagne & dans une guerre défensive, qu'on doit tout aussitôt tourner en offensive: sur tout quand on a en tête un ennemi, qui se confiant un peu trop en ses forces, ne songe guéres à se précautionner aux endroits qu'il laisse derriére lui. Il y a dans l'Histoire une infinité d'exemples d'événemens célébres, où des Généraux habiles nous font voir qu'on avance souvent plus dans cette sorte de guerre par des mouvemens retrogrades que par d'autres contraires. Un Général fin, rusé,

& autant instruit du païs où il fait la guerre, que du métier qu'il professe, céde quelque tems, & attend celui de l'occasion, & l'occasion se plaît beaucoup plus aux montagnes que dans les plaines; mais elle n'est guéres apperçûe des Généraux de vûe courte.

Je l'ai dit en plusieurs endroits des Volumes précédens, & je le répéte encore: la guerre des montagnes est tout ce qu'on peut imaginer de plus difficile & de plus profond. Que si nous n'avons pas éprouvé ni vû de nos jours tant de cas particuliers, tant d'obstacles & de chicanes, tant d'excellentes précautions, tant de manœuvres sçavantes & dignes d'être admirées, & qu'en un mot nous n'aions rien vû que de fort commun & de fort ordinaire dans les guerres que nous avons faites dans les Alpes, & depuis peu dans les Pyrénées, où personne ne s'est présenté devant nous, par foiblesse ou par ignorance: si nous ou nos ennemis n'ont pas observé la méthode la plus sûre, & sçû profiter des occasions, si nous n'avons pas connu la facilité de nous défendre ou d'attaquer; qu'il me soit permis de dire à la honte des deux partis, que c'est un grand préjugé de malhabileté, de manque de hardiesse & de résolution, de peu d'intelligence du païs & de défaut d'esprit rusé, si nécessaire dans cette sorte de guerre: car l'ignorance rend toujours le courage inutile & sans fruit.

Si en 1719. le Général qui commandoit sur la frontiére des Pyrénées, avoit bien voulu se présenter au défilé du port du passage, nous aurions repris le chemin d'où nous étions venus: car ce qu'il y avoit de troupes ne se fit voir que par maniére d'acquit, & puis s'en alla. Lorsqu'on ne trouve aucune résistance dans un païs si aisé à défendre, on doit regarder cela comme un coup de fortune, & remercier le Seigneur très-humblement qui aveugle nos ennemis. C'est la résistance ferme & vigoureuse, l'ordre & la conduite des deux côtez qui illustrent une action; & lorsqu'il n'y a rien de tout cela, il faut rendre graces à Dieu qui bénit nos armes.

N'avons-nous pas vû pendant toute la guerre de 1688. deux mille ou quinze cens Barbets, ou habitans de la valée de Saint-Martin, tenir en respect quarante bataillons tout au moins de nos troupes dans toute l'étendue de la valée de Prajelas, où le Cison coule au fond entre des montagnes fort hautes, d'un accès assez difficile, & que chacun gardoit de son côté? Ces montagnards en décendoient quelquefois, passoient le torrent, attaquoient & enlevoient nos convois. Si l'on eût fait reconnoître avec soin cette chaîne de montagnes qui borde le côté de la valée qui nous étoit opposé, & connu la facilité qu'il y avoit de nous en rendre les maîtres, & de tomber s'il nous eût plû dans celle de Saint-Martin, n'aurions-nous pas été honteux qu'ils eussent occupé tant de troupes avec si peu de monde dans des endroits si faciles à franchir? A peine avoient-ils dix ou douze hommes à chaque poste, & nous y avions des corps entiers. Ils se rassembloient lorsqu'ils avoient quelque entreprise en tête, ce qui arrivoit lorsqu'ils sentoient quelque convoi en campagne. Je connois le païs & la valée de Saint-Martin, comme je l'ai dit ailleurs: j'avoue sincérement que je ne sçaurois revenir de ma surprise. Rien n'étoit plus aisé que de se rendre maître de toute cette valée.

Si cette entreprise fût entrée dans la tête de quelqu'un, & qu'on l'eût exécutée, trente bataillons étoient plus que suffisans pour couvrir toute notre frontiére du Dauphiné, & nous en avions près de soixante-dix. Que qui que ce soit de ceux qui ont servi dans ces montagnes ne se soit apperçû d'un si grand avantage, rien ne me semble plus surprenant. Les lumiéres naturelles ne suffisoient-elles pas pour nous le faire comprendre ? Rien n'est plus vrai que ce que disoit M. de Turenne: souvent il échape de belles occasions de faire de grandes choses, faute de gens qui les connoissent, ou qui sçachent s'en servir. Il disoit cela à l'occasion d'un Officier Général qui s'étoit fait battre ensuite d'une belle occasion qu'il laissoit aller.

Bien que j'aie servi deux campagnes dans l'armée du Maréchal de Catinat, je ne sçaurois dire s'il excelloit dans la guerre des montagnes. Je crois que ce n'étoit pas là son plus fort; mais il y avoit un Officier Général de son armée qui entendoit aussi parfaitement cette guerre qu'on peut l'entendre. On sent bien que je veux parler du Marquis de Feuquiéres. Ç'eût été un vrai Sertorius, s'il eût plû à certaines gens, à qui son mérite faisoit ombrage, de s'empresser un peu moins à travailler à sa disgrace, & à le perdre dans l'esprit du Roi, après l'avoir gâté dans l'esprit du Ministre; ce qui fit perdre à ce Prince un des meilleurs & des plus braves Officiers Généraux de ses armées, & qui le servoit mille fois mieux & avec plus de courage & d'intelligence que ses indignes ennemis.

Un habile Général se trouve peu embarassé dans une guerre de hautes montagnes, si la disproportion des forces n'est pas excessive, jusqu'à ne pouvoir paroître. Sa foiblesse lui est souvent avantageuse contre le fort, par cela seul qu'il est moins à craindre. Il ne s'imagine jamais qu'un ennemi qui l'évite & qui met à cela tout son sçavoir, puisse changer tout à coup l'état de la guerre, & tourner une défensive circonspecte & timide en apparence en une offensive pleine & audacieuse. Les païs de montagnes sont ceux qui fournissent le plus aisément ces sortes de changemens de scéne, ausquels on ne se seroit jamais attendu. Il faut avouer qu'ils ne sont pas peu rares; mais il n'appartient qu'aux Capitaines de la premiére volée d'en user ainsi. Ils changent tout l'ordre de la guerre selon le tems, les lieux, les conjonctures, & souvent selon l'esprit & le génie des acteurs qui leur sont opposez. C'étoit la grande maxime d'Annibal contre les Romains. Il se tournoit souvent en défensive pour sauter tout d'un coup à l'offensive selon l'occasion; mais le plus grand Maître dans cet art a été sans doute Sertorius. Avouons-le ingénûment, peu de gens de guerre me seront contraires, ce Romain célébre valoit bien Annibal, & valut infiniment plus qu'aucun Capitaine de son siécle. Je doute que Rome en ait jamais produit un semblable à bien des égards. Sa façon de faire la guerre est digne d'admiration, nul n'en a tant approché que le fameux Scanderberg sans l'atteindre. La guerre du premier en Espagne contre les plus fameux Capitaines que Rome put lui opposer, est tout ce que la science des armes a de plus fin & de plus achevé. Il s'étoit niché dans les montagnes à la tête d'une petite armée de montagnars Espagnols, qu'il avoit disciplinez

& formez de sa main, & cependant cette petite armée, avec un tel homme à sa tête, mit à bout l'art & les efforts des Capitaines les plus braves & les mieux entendus. Pompée, qui s'en faisoit si fort accroire, apprit à se mieux connoître contre cet homme tout extraordinaire. Sertorius le fit donner dans une infinité de piéges & d'embuscades, bien que celui-ci lui fût infiniment supérieur. Il le battit toujours, & de la maniére du monde la plus honteuse; & ce qu'il y a de bien remarquable dans un Général dont la foiblesse ne permet aucun équilibre, c'est d'avoir fait des siéges & pris des places fortes à la vûe du grand Pompée, spectateur paisible & immobile des actions d'un Guerrier habile, qui se rioit des vaines menaces & de la vanité de son ennemi, sans qu'il lui fût possible de rien faire, tant la guerre des montagnes offre d'avantages & de gloire à acquerir à celui qui les connoît bien, & de honte à ceux qui se mêlent d'y faire la guerre avec une intelligence bornée. C'est dans cette sorte de guerre plus que dans aucune autre, que l'on connoît ce que valent les hommes.

La race des Sertorius ne seroit-elle point perdue? Je le croirois assez. S'il s'est trouvé quelques grands hommes qui ont fait paroître quelques-unes de ses qualitez dans les guerres des montagnes, comme un Scanderberg, un Zisça, un Castrucio même, je n'en trouve aucun qui l'ait égalé en tout. Cette sorte de guerre nous est si peu connue, depuis ces trois célébres Modernes, dont les deux derniers ne l'ont pas pratiquée longtems, qu'on seroit fort étonné si je me mettois en tête de faire voir que nous n'en sommes pas aux premiers principes, que les Anciens sont nos Maîtres; & qu'à leur égard nous sommes encore dans l'enfance. On croit avoir beaucoup fait lorsqu'on a pû déconcerter les desseins de l'ennemi sans aller plus loin que la défensive, avec des forces avec lesquelles un Sertorius eût fait ce que bien des Généraux regarderoient aujourd'hui comme impratiquable. Voilà une sorte de guerre, diront quelques-uns, que qui que ce soit jusqu'aujourd'hui n'avoit cru si sçavante, si profonde & si épineuse. A votre avis les lumiéres naturelles, quelque grandes qu'elles puissent être, ne suffiront jamais pour la bien remplir, quand même elles seroient aidées d'une longue expérience dans le métier, à moins qu'elles ne soient soutenues d'une théorie peu commune, ou des conseils d'un ami sincére, qui aura étudié ce que son Général ignore. Qui en a jamais douté? La difficulté est de trouver de ces sortes de gens dans les armées, car ils sont rares; mais il est encore plus rare de trouver des Généraux qui veuillent bien se donner la peine de les connoître, encore moins de les consulter. On ne trouve pas toujours des Paul Emile, des Sylla, des Scipion & des Turenne.



§. IV.

Qu'il y a une infinité de précautions à prendre, avant que de s'engager dans un païs de hautes montagnes pour quelque entreprise que ce soit. Qu'on peut être attaqué dans sa marche ou dans sa retraite. Ordre sur lequel l'on doit attaquer ou se défendre. Que celui par colonnes est le seul qu'on doive suivre dans ces lieux resserrez.

LOrsqu'on est dans le dessein d'entreprendre dans un païs de hautes montagnes pour quelque expédition ou pour quelque siége important, que l'on a de profondes valées à traverser, des pas, des gorges & des détroits difficiles & dangereux, & qu'on a également à craindre d'être attaqué dans sa marche comme dans sa retraite; lorsque l'ennemi se trouve maître de certaines valées qui communiquent par les revers & le sommet des montagnes dans celle où l'on doit entrer, ou qu'il peut y communiquer par d'autres qui versent dans celle-là: lors, dis-je, qu'on s'engage dans ces sortes d'entreprises, il y a tant de mesures à prendre, que je ne m'attens pas de pouvoir les épuiser dans ce Paragrafe. Ce n'est pas aussi mon dessein, mais seulement d'en expliquer le plus essentiel.

C'est une maxime pour un Général d'armée, qui s'est formé un projet de campagne de grande importance, de considérer avant toutes choses si ce projet est l'objet d'un dessein utile & glorieux à sa patrie, & s'il peut raisonnablement en attendre un succès avantageux, bien qu'il se présente des difficultez & des obstacles infiniment grands, que le secret & la diligence peuvent applanir. Mais avant que de prendre sa résolution, il faut y penser plus d'une fois, & ne plus reculer lorsque l'affaire est une fois conclue & arrêtée dans le cabinet. Il doit chercher ensuite les moiens de l'éxécution: les préparatifs & le secret ne sont pas des obstacles; il dépend de nous de nous taire, & de nous taire avec art. A l'égard des premiers, qui découvrent souvent plus un dessein qu'une indiscrétion de langue, il est aisé de les cacher sans qu'il soit possible de rien soupçonner, lorsqu'on a ses places frontiéres bien munies & d'avance. Le plus difficile se trouve toujours dans les obstacles qu'on peut nous faire rencontrer, & que la nature du païs augmente infiniment. Qui voudroit s'y arrêter, ne se détermineroit jamais. Le tems, la nécessité d'agir, l'occasion de ruiner un ennemi, nous font trouver aisément tout ce qui est nécessaire pour parvenir au but qu'on s'est proposé.

Le meilleur expédient pour être exactement & sûrement informé de la nature du païs que l'on veut traverser, ou dans lequel on est résolu de porter la guerre, est d'attirer à soi sous de grandes promesses quelques personnes du païs, non du seul endroit où l'on s'est résolu de passer, mais autant qu'il est possible de tous les villages qui sont le long de la marche. Ceux qu'on doit consulter, & qui connoissent le mieux tous les détours & les chemins des revers des montagnes, sont les bergers & les chasseurs: c'est la chose du monde la plus aisée que de trouver & de gagner ces sortes de gens.

J'ai expliqué ailleurs la maniére dont on doit s'y prendre pour dresser d'excellens mémoires ou un itinéraire militaire pour être au fait des païs les plus difficiles. Cela me

dispense d'en parler ici, c'est sur ces mémoires qu'on regle son plan de marche, & souvent celui de toute une campagne: car c'est la connoissance du païs qui nous fournit le sujet d'une infinité d'entreprises importantes, & sans elle nous sommes hors d'état de penser & de rien faire.

C'est sur ces connoissances qu'un Général d'armée se détermine, & qu'il entre dans un païs de montagnes, marchant toujours, pour ainsi dire, la sonde à la main & dans une perpétuelle défiance, se reglant sur ce qu'il voit, & occupant sans cesse les hauteurs autant qu'il lui est possible. Dans celles qui ne lui paroissent pas pratiquables, qui forment la valée où il est engagé, il doit s'informer, avant que d'y entrer, s'il n'y auroit pas quelques chemins de revers par où l'ennemi peut monter. En ce cas-là il doit détacher du monde avec des guides fidéles pour s'en saisir & les cotoier des deux côtez opposez; enfin il ne doit négliger ni rien mépriser des précautions qui paroissent les moins nécessaires, car ce qui semble peu de chose dans ces sortes de païs ne l'est pas. Comme il peut arriver qu'il trouvera l'ennemi dans quelque valée pour lui en disputer l'entrée, ou qu'il viendra par d'autres qui versent dans sa marche pour l'attaquer ou tomber sur son arriéregarde, voici l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre dans ces lieux resserrez, toujours avantageux au foible brave & entendu.

Je ne vois point de meilleure façon de se ranger & de combattre dans les lieux resserrez, où de grandes armées ne peuvent se déploier, & particuliérement dans les valées profondes & des détroits de montagnes, que l'ordre par colonnes; où quatre bataillons rangez selon la méthode d'aujourd'hui peuvent à peine suffire, l'on est assûré d'opposer au moins douze colonnes avec des intervalles égaux à ceux que nous donnons entre les corps dans une bataille rangée. La confusion ne sçauroit jamais se mettre dans ma méthode, les mouvemens en sont subits & promts, les colonnes se succédant & entrant les unes dans les autres sans peine & sans trouble. Comme j'oppose le triple tout au moins de bataillons dans un terrain égal à celui de mon ennemi, j'ai encore cet avantage de combattre sur un nombre beaucoup moindre de lignes; au lieu que celui-ci en opposant infiniment plus, & quatre bataillons contre douze, il ne sçauroit me résister, & tout ce qu'il a au-delà de ses quatre premiéres lignes lui est inutile. Dans ma façon de combattre tout agit tout d'un tems & d'un même mouvement, soit d'attaque ou de retraite. Si le terrain retrécit, on double les colonnes, & elles se trouvent en ordre de marche ainsi que de combat. Si le terrain s'ouvre insensiblement, on les dédouble. Il n'en est pas de même dans la façon de se ranger & de combattre aujourd'hui, & lorsqu'on combat sur plusieurs lignes redoublées sujettes à se confondre & à se desordonner par la foiblesse de nos bataillons, qui combattent sur un grand front & sur peu de hauteur. Alors le flottement est d'autant plus dangereux, que le terrain où ils marchent est toujours inégal & peu propre pour les corps ordonnez de la sorte.

Si l'ennemi rangé ainsi que je viens de le dire est attaqué, si la premiére ligne (2) est renversée par

le

CLES CARTHAGINOIS

le choc de mes colonnes (3), comme il est impossible que cela n'arrive, & que la seconde (4) passant entre les intervalles de (3) attaque la seconde ennemie (5); est-il bien possible que le nombre des fuiards de ces deux lignes puisse s'écouler entre les espaces des corps de la troisiéme (6)? Ils y mettront infailliblement le desordre & la confusion d'autant plus aisément, qu'ils se verront suivis par les deux victorieuses, contre lesquelles il est impossible de résister. Voilà comme il arrive qu'une grande armée peut être battue par une autre qui lui sera très-inférieure: car il faut que la défaite très-aisée & infaillible des deux ou trois premiéres lignes améne nécessairement celle de toutes les autres, sans qu'il soit possible que les premiéres trouvent des retraites, & empêchent qu'elles ne se renversent sur toutes les autres, & qu'elles ne les emportent & ne les entraînent avec elles. Rien de plus démonstratif que cette proposition: & comme il y aura un grand nombre de lignes, la confusion s'y trouvera plus grande.

Je range ma cavalerie (7) à la queue de mes lignes de colonnes que je forme de deux ou de trois sections, les compagnies de grenadiers (8) inserées à l'ordinaire à la queue des escadrons de ma cavalerie & derriére mes colonnes, pour leur servir comme de réserve, pour dissiper ce qui a été rompu, ou pour les accidens inopinez.

Les Anciens doubloient ou triploient leur phalange dans les lieux resserrez & dans les détroits des montagnes. Alexandre en usa ainsi contre le Roi des Taulantiens, comme je l'ai dit ailleurs. Toute l'Histoire est pleine de ces sortes d'exemples. Un seul nous suffira, quoique la vérité n'ait besoin d'autre soutien que d'elle-même.

Les Thébains aiant échoué dans certaine entreprise, jugérent à propos de ne pas s'y opiniâtrer, & de faire retraite. Ils allérent s'engager dans un défilé fort étroit. Les Lacédémoniens infiniment supérieurs, & informez qu'ils prenoient cette route, marchérent à eux dans le dessein de les attaquer dans ces endroits difficiles, comme ils firent. Cette attaque dans un lieu tel que celui où ils marchoient, jetta les Thébains dans une étrange inquiétude, vû le desavantage du défilé. Ils dirent à Pelopidas, *nous voilà tombez entre les mains de nos ennemis.* Eh *pourquoi*, répondit-il, *sommes-nous tombez entre leurs mains plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même tems il commanda à la cavalerie de passer de la queue à la tête de son infanterie, qui étoit de trois cens hommes. Il en fit une colonne, comptant qu'un corps rangé de la sorte ne pourroit être enfoncé, & qu'il enfonceroit tout ce qui se présenteroit devant lui. Il eut raison de penser ainsi: car ce corps soutint contre tout l'effort des Lacédémoniens, & les battit.

§. V.

Que les païs de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui se défend: que peu de gens connoissent ces avantages: que les passages qu'on garde pour une retraite ne nous l'assûrent pas toujours: que la disposition dans celui qui se défend doit être la même que celle que j'ai proposée.

SI l'on sçavoit combien celui qui veut défendre un païs de hautes montagnes, qui n'offrent que des gorges, des pas & des valées profondes & pleines de précipices, a

d'avantages sur son ennemi, on ne s'engageroit pas légérement dans une entreprise si difficile & si pleine de dangers. Pour en bien comprendre les difficultez, il faut, outre une grande connoissance du païs & beaucoup de méditation, une intelligence particuliére pour cette sorte de guerre, & un esprit tout des plus rusez. Un Sertorius, un Zisca, un Castrucio, un Montrose, & tant d'autres qui ont excellé dans cette partie des armes, s'en tireroient bien; mais un Général commun n'en viendroit jamais à bout. Qu'on choisisse les valées que l'on voudra dans les Alpes ou les Pyrénées, il ne s'en trouvera pas une seule qui ne fournisse à celui qui se défend, & qui se trouvera maître des valées qui sont à côté, & d'où il peut communiquer dans l'autre où l'ennemi s'est jetté, tous les avantages qu'il sçauroit desirer pour se bien défendre, & trouver une infinité d'occasions de lui couper les vivres & toute voie de retraite. On se contente de garder certains passages, certaines entrées; mais l'on ne s'apperçoit pas que de ce passage à une ou deux marches de là il y a des valées étroites où il n'y a qu'un seul chemin pratiqué dans les rochers des montagnes, & bordé de précipices ou des détroits très-profonds de montagnes, entre des rochers inaccessibles, qui empêchent celui qui se défend de se mettre entre deux, de se saisir de ces chemins & de s'y fortifier. C'est une affaire d'un moment. Ne choisira-t-il pas des endroits où il pourra communiquer par les revers des montagnes ? Rien n'est plus aisé, & cent hommes suffisent pour arrêter toute une armée. Vous gardez le poste de Sezanne & du mont Genévre, c'est assez, direz-vous, voilà ma retraite & mes convois assûrez : je m'assûre de quelques autres endroits à quelques autres passages jusqu'à la valée de Prajelas, & j'entreprens le siége de Fenestréles; ne suis-je pas en sureté ? Non, un homme entendu, hardi & entreprenant se plantera entre deux dans quelque pas difficile. Car enfin vous ne sçauriez les garder tous : marcherez-vous à ces gens-là pour les forcer ? C'est une grande entreprise : êtes-vous assûré de réussir ? La chose est fort incertaine où le nombre n'est d'aucune considération, & cependant vos vivres sont coupez, votre retraite interdite. Je ne me souviens point d'avoir lû aucun exemple dans l'Histoire qui puisse autoriser ce que je viens de dire ici. Ne se seroit-il jamais trouvé des Généraux d'armées capables de faire un tel coup ? Je n'ai garde de croire qu'il ne s'en soit jamais trouvé à qui une semblable entreprise soit venue à l'esprit, puisqu'elle n'est que hardie. Qui le croiroit ? Des païsans de la valée de Luzerne m'en fournissent un : je le tiens de bon lieu.

En 1691. le Marquis de Feuquiéres, l'homme de son tems le plus hardi, le plus entreprenant & le plus capable de conduire une entreprise de grande importance, s'étant mis en tête de surprendre les Vaudois qui étoient à Luzerne, y pensa plus de deux fois : encore ce ne fut pas assez, comme on le verra. Il partit de Pignerol à l'entrée de la nuit à la tête de douze cens hommes de pied & de quatre cens dragons, tous gens choisis. Il mesura si bien son tems, qu'il arriva aux portes de Luzerne à la pointe du jour; mais il eut la précaution de laisser soixante hommes à certain passage important pour sa

retraite. Les Religionnaires surpris d'une avanture à laquelle ils ne se fussent jamais attendus, vû l'âpreté des chemins & un défilé de rochers très-difficiles qu'il falloit traverser pour venir à eux, n'eurent garde de tenir dans un poste tout ouvert, contre des gens résolus & qui n'étoient pas venus dans l'intention de s'en retourner sans rien faire. Les Vaudois ne pensérent pas non plus à se défendre, ne trouvant pas la partie égale. Ils prennent le parti d'abandonner le poste, & de gagner les montagnes justement par où M. le Marquis de Feuquiéres devoit nécessairement se retirer après le coup fait. Fâché d'avoir manqué son coup, il mit le feu dans la ville, & se retira par le même chemin d'où il étoit venu; mais il y trouva beaucoup de mécompte. Il avoit fait garder le passage le plus important, sans prendre garde qu'il y avoit un chemin bordé par tout de précipices, & par tout important, & que l'ennemi en se mettant deux ou trois sur toute sa longueur se trouve aussi bien logé, que si l'on n'en gardoit aucun. Cet habile Officier apprit là que tout ce qu'il avoit amené de troupes auroit à peine suffi pour garder un passage si long & si dangereux; il y trouva les ennemis. Il vit bien qu'il n'y avoit pas à délibérer, & qu'il falloit attaquer ces gens-là & leur passer sur le corps pour se retirer. Il se met à la tête de ce qu'il avoit de meilleur, & va droit à ces gens-là sans tirer un seul coup, voiant bien qu'il n'avoit pas de meilleur parti à prendre. Il trouva une résistance & une obstination qui le tinrent longtems en grande inquiétude du succès, outre le desavantage des lieux, qu'il avoit tout de son côté. Il attaqua à diverses reprises: enfin il s'ouvrit le passage, & se retira bravement à Pignerol, mais non pas sans perte ni sans gloire.

§. VI.

De la défense dans un païs de montagnes. Qu'il est aisé d'en disputer l'entrée. Méthode de se retrancher dans les pas & dans les valées.

Lorsqu'on est dans le dessein de s'opposer à la marche d'une armée dans un païs de hautes montagnes, qui forment de profondes valées, des gorges étroites & des passages bordez de précipices, où il faut nécessairement passer pour une expédition de conséquence, on doit bien moins considérer les forces de l'ennemi que l'avantage des lieux & les obstacles qu'on peut lui faire trouver dans sa marche. Il est aisé de s'instruire de ses desseins, & des valées par où il faut qu'il passe, soit pour les traverser pour entrer dans le païs, soit pour quelque entreprise dans les montagnes mêmes. Il faut si peu de tems pour se mettre en état de défense dans ces sortes de païs, & si peu de troupes pour faire tête aux plus grandes armées, que j'ai lieu de m'étonner que la disproportion puisse être de quelque considération dans un Général habile & éclairé. La retraite est si aisée dans ces sortes d'endroits, qu'il est toujours mieux & plus honorable de tenter quelque chose que de ne rien faire.

On est toujours en état d'attendre que l'ennemi se déclare, on prend ensuite le parti le plus convenable au tems & aux lieux. Les mesures les plus prudentes pour n'être pas surpris, sont d'examiner tous les endroits des valées par où il faut

pénétrer, de s'y fortifier, de les faire garder jusqu'à ce que l'ennemi ait pris une route fixe & formée, qui ne nous laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait quelque passage en vûe. On prend alors son parti, on rassemble tout ce que l'on peut avoir de troupes répandues dans les différens postes qu'on faisoit garder, & l'on se met en corps d'armée : on choisit l'endroit le plus favorable & le plus conforme aux forces que l'on a pour lui disputer le passage. Mais lorsqu'on s'engage dans ces sortes d'entreprises, il y a des précautions & des mesures à prendre. Celle de toutes qui me paroît la plus importante, est de s'informer des chemins ou des sentiers détournez & de traverse. Il y a bien peu de montagnes, quelque inaccessibles qu'elles nous paroissent, qui n'en aient par où l'on peut passer & gagner le haut par les revers, quelque difficiles & dangereux qu'ils puissent être : où un seul homme peut monter, plusieurs y montent l'un après l'autre. Il y a deux moiens pour se mettre en repos de ce côté-là : l'un de les faire garder, & peu de gens suffisent pour cela, ou de les faire rompre. S'il se trouvoit plusieurs de ces sentiers de revers, il est toujours mieux d'y poster du monde, & d'ouvrir divers sentiers pour y communiquer en plus grand nombre. Il est surprenant que ces précautions qui viennent assez naturellement à l'esprit, ne soient pas toujours pratiquées. Elles ne le sont presque jamais, ce qui a souvent causé la perte de tout un païs & de plusieurs armées.

Les Historiens de l'antiquité nous fournissent un assez bon nombre de ces sortes d'exemples. Les Modernes en sont encore moins chiches. J'en trouve beaucoup dans ceux-ci qu'on prendroit pour la copie d'un grand nombre que Polybe rapporte ; mais en voici un dont la plûpart de mes Lecteurs n'auroient nulle nouvelle, si je ne le transportois dans cette page. Il est un peu long ; mais si je le tronquois pour éviter prolixité, j'en ôterois des choses qui peuvent servir au Lecteur. Je le tire de Polyen. (a) Ce Grec écrivoit bien & très-poliment : la traduction, quoiqu'exacte, n'approche pas de l'original.

» Quand Alexandre eut vaincu » Darius dans les plaines d'Arbelle, » Phrasaorte proche parent de Darius, à la tête d'un corps considérable de Perses, gardoit le pas » de Suse. Ce sont des montagnes escarpées, dont les entrées sont fort » étroites. Les Barbares postez avantageusement dans ces lieux, repoussoient les Macédoniens, en » les accablant de pierres à coups » de fronde, & les perçant de traits. » Alexandre fut contraint de faire » reculer ses troupes, & aiant pris » du terrain à trente stades de là, » il les mit à couvert derriére de » bons retranchemens. Un oracle » d'Apollon lui avoit promis qu'un » étranger nommé Lycus seroit son » conducteur dans l'expédition contre les Perses, un bouvier, vêtu » de peaux se présenta devant Alexandre, & lui dit qu'il étoit Lycien. Il ajouta que dans cette enceinte de montagnes il y avoit » une route couverte par l'épaisseur » des bois, & qu'il étoit le seul qui » en eût connoissance, pour l'avoir » fréquentée en menant les bœufs à » la pâture. Alexandre se rappellant l'oracle d'Apollon, ajouta » foi au bouvier ; il commanda à

(a) Polyen. Stratag. liv. 4. ch. 3.

» la plus grande partie de son armée de demeurer dans le camp, & d'y allumer beaucoup de feux, pour amuser les Perses par cet objet; mais en secret il laissa ordre à Philotas & à Epheſtion, quand ils verroient les Macédoniens sur les hauteurs, de donner par en bas sur les ennemis. Pour lui prenant ses gardes, avec une phalange de soldats armez de toutes piéces, & tout ce qu'il avoit d'archers Scythes, il s'avança quatre-vingt stades dans le petit sentier, & s'étant mis à couvert dans l'épaisseur de la forêt, pour y prendre haleine; enfin à minuit il fit le tour des ennemis, & les surprit comme ils dormoient encore. A la pointe du jour les trompettes sonnérent la charge de dessus les montagnes. Alors Epheſtion & Philotas sortant des retranchemens avec les Macédoniens, attaquérent les Perses, qui se trouvérent ainsi environnez d'ennemis d'en haut & d'en bas, & furent les uns tuez, les autres précipitez, & les autres faits prisonniers.

Lorsqu'on prend les précautions dont j'ai parlé, l'attention est moins divisée, & lorsqu'on ne craint rien sur ses derriéres, que tous les chemins de revers sont interdits à l'ennemi, que les hauteurs qui nous dominent ne peuvent être occupées, on est alors en état d'arrêter l'ennemi, & de lui disputer l'entrée ou la sortie d'une valée ou d'un détroit de montagnes.

Soit qu'on se retranche dans une valée, ou qu'on céde peu à peu dans l'une pour faire tout d'un coup ferme dans une autre qu'on trouve plus avantageuse, on ne doit rien négliger des précautions dont j'ai parlé plus haut. Les meilleurs retranchemens, les plus forts & les plus difficiles à vaincre, sont ceux que l'on fait par des arbres abattus avec toutes leurs branches qu'on transporte sur les lieux, dont on forme une ligne A. ou un rentrant dans la valée, & que l'on range si près-à-près que les branches s'entrelassent les unes dans les autres, les troncs assûrez par de fortes lambourdes, lorsqu'on a le tems de couper les branches menues pour voir l'ennemi sans être vû, & d'aiguiser les autres. C'est le mieux qu'on puisse faire. Voilà l'obstacle du monde le plus redoutable, & celui qui demande le moins de cérémonie pour le faire & pour le défendre. On pratique une espéce de boiau derriére de huit ou dix pieds de largeur, dans lequel on met un bon nombre de fuseliers B, qui tirent sans cesse; mais si l'ennemi s'avise d'approcher l'abattis, il faut sortir & se jetter derriére pour le défendre à coups d'armes blanches & de longueur, avec des fuseliers alternativement mêlez.

Je ne vois pas qu'on puisse jamais forcer des troupes si bien remparées, lorsque l'abattis est bien fait, pour peu de résolution qu'elles aient & de résistance qu'elles fassent. Les assaillans sont absolument découverts de la tête aux pieds, au lieu qu'ils ne voient rien de ce qui se passe derriére un tel retranchement.

CHAPITRE XII.

Etat de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. Prise de Turin. Sempronius vient au secours de Scipion. Annibal dispose ses soldats à un combat.

ANnibal arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vûe plus haut, campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ses troupes. Elles en avoient un extréme besoin. Les fatigues qu'elles avoient essuiées à monter & à décendre par des chemins si difficiles, la disette de vivres, un délabrement affreux les rendoit presque méconnoissables. Il y en avoit même un grand nombre que la faim & les travaux continuels avoient réduits au desespoir. On n'avoit pû voiturer entre des rochers autant de vivres qu'il en falloit pour une armée si nombreuse, & la plûpart de ceux que l'on y avoit voiturez y étoient restez avec les bêtes de charge. Aussi quoiqu'Annibal au sortir du Rhône eût avec lui trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux; quand il eût passé les monts, il n'avoit guéres que la moitié de cette armée; & cette moitié étoit si changée par les travaux qu'elle avoit essuiez, qu'on l'auroit prise pour une troupe de Sauvages.

Le premier soin qu'eut alors Annibal fut de leur relever le courage, & de leur fournir dequoi réparer leurs forces & celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situez au pied des Alpes, & qui étoient en guerre avec les Insubriens, de faire alliance avec lui. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été opposez. Cette expédition jetta une si grande terreur parmi les Barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui habitoient ces plaines, auroient bien souhaité se joindre à Annibal, selon le projet qu'ils en avoient d'abord formé; mais comme les légions Romaines étoient déja sorties du païs, & avoient évité les embuscades, qui leur avoient été dressées, ils aimoient

mieux se tenir en repos, & d'ailleurs il y en avoit parmi eux qui étoient obligez de prendre les armes pour les Romains. Annibal alors jugea qu'il n'y avoit point de tems à perdre, qu'il falloit avancer dans le païs, & hazarder quelque exploit, qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auroient envie de prendre parti en sa faveur.

Il étoit plein de ce projet, lorsqu'il eut avis que Publius avoit déja passé le Pô avec son armée, & qu'il étoit proche. Il eut d'abord de la peine à le croire. Il n'y avoit que peu de jours qu'il avoit laissé ce Consul aux bords du Rhône; la route depuis Marseille jusques dans la Tyrrhénie est longue & difficile à tenir, & depuis la mer de Tyrrhénie jusqu'aux Alpes en traversant l'Italie, c'est une marche très-longue & très-pénible pour une armée. Cependant comme cette nouvelle se confirmoit de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, & l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Annibal. Il croioit d'abord que ce grand Capitaine n'oseroit pas tenter le passage des Alpes avec une armée composée de tant de nations différentes; ou que s'il le tentoit, il ne manqueroit pas d'y périr. Mais quand on lui vint dire qu'Annibal non seulement étoit sorti des Alpes sain & sauf, mais assiégeoit encore quelques villes d'Italie, il fut extrémement frapé de la hardiesse & de l'intrépidité de ce Général. A Rome, ce fut la même surprise, lorsqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avoit-on entendu parler de la prise de Sagonte, & envoié un des Consuls en Afrique pour assiéger Carthage, & l'autre en Espagne contre Annibal, qu'on apprend que cet Annibal est dans l'Italie à la tête d'une armée, & qu'il y entreprend sur des villes. Cela parut un paradoxe. L'épouvante fut grande, on envoie sur le champ à Lilybée pour dire à Tibérius que les ennemis étoient en Italie, qu'il laissât les affaires dont il étoit chargé, pour venir au plutôt au secours de la patrie. Tibérius sur ces ordres fit reprendre à sa flote la route de Rome, & pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, & leur marqua le jour où l'on devoit se trouver à Ariminum. C'est une ville située sur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô, du côté du Midi. Dans ce soulévement général & l'étonnement où jettoient des événemens si extraordinaires, on étoit extrémement inquiet & attentif sur ce qu'il en arriveroit.

Cependant Annibal & Publius s'approchoient l'un de l'autre, & tous deux animoient leurs troupes par les plus puissans motifs que la conjoncture présente leur offroit. Voici la maniére dont Annibal s'y prit. Il assembla son armée, & fit amener devant elle tout ce qu'il avoit fait de jeunes prisonniers sur les peuples qui l'avoient incommodé dans le passage des Alpes. Pour les rendre propres au dessein qu'il s'étoit proposé, il les avoit chargez de chaînes, leur avoit fait souffrir la faim, avoit donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur présenta les armes que les Rois Gaulois prennent lorsqu'ils se disposent à un combat singulier. Il fit mettre aussi devant eux des chevaux & des saies très-riches, & ensuite il leur demanda qui d'entre eux vouloient se battre l'un contre l'autre à ces conditions, que le vainqueur emporteroit pour prix de sa victoire les dépouilles qu'ils voioient, & que le vaincu seroit délivré par la mort des maux qu'il avoit à souffrir. Tous aiant élevé leur voix & demandé à combatttre, il ordonna qu'on tirât au sort, & que ceux sur qui le sort tomberoit entrassent en lice. A cet ordre, les jeunes prisonniers lévent les mains au ciel, & conjurent les Dieux de les mettre au nombre des combattans. Quand le sort se fut déclaré, autant que ceux qui devoient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternez. Après le combat ceux des prisonniers qui n'en avoient été que spectateurs, félicitoient tout autant le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avoit mis fin aux peines qu'ils étoient contraints de souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur la plûpart des Carthaginois, qui comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restoient, portoient compassion à ceux-ci, & croioient l'autre fort heureux.

Annibal aiant par cet exemple mis son armée dans la disposition où il la souhaitoit, il s'avança au milieu de l'assemblée, & dit qu'il leur avoit donné ce spectacle, afin qu'aiant vû dans ces infortunez prisonniers l'état où ils étoient eux-mêmes réduits, ils jugeassent mieux de ce qu'ils avoient à faire dans les conjonctures présentes : que la fortune leur proposoit à peu près un même combat (a) à soutenir, & les

(a) *Que la fortune leur proposoit à peu près un même combat.*] Ceci est remarquable, & prouve manifestement qu'Annibal offroit le même spectacle à ses soldats que Cyrus à ceux de son armée dans Hérodote. Je remarque une infinité de

mêmes prix à remporter, Qu'il falloit ou vaincre, ou mourir, ou vivre misérablement sous le joug des Romains : que victorieux, ils emporteroient pour prix, non des chevaux & des saies, mais toutes les richesses de la République Romaine, c'est-à-dire tout ce qui étoit le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes : qu'en mourant au lit d'honneur, le pis qui leur pouvoit arriver seroit de passer, sans avoir rien souffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes : mais que si l'amour de la vie leur faisoit montrer le dos à l'ennemi, ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avoit pas de maux & de peines ausquelles ils ne dûssent s'attendre : qu'il n'étoit personne parmi eux, qui se rappellant le chemin qu'il avoit fait depuis Carthage la neuve, les combats où il s'étoit trouvé dans la route, & les fleuves qu'il avoit passez, fût assez stupide pour espérer qu'en fuiant il reverroit sa patrie : qu'il

ruses & d'artifices dans Annibal, qui avoient été pratiquées avant lui par de grands Capitaines. Qui doute que ce grand homme n'eût lû les Historiens Grecs ? L'artifice dont il se sert ici pour animer ses soldats à bien faire, est de leur montrer qu'ils n'ont point de bonheur, d'aise, de bien être à espérer que de la victoire. Cyrus (a) en use à peu près de même dans Hérodote, Annibal enchérit dessus. L'éxemple mérite d'être rapporté.

Cyrus pensant à faire révolter les Perses contre la tyrannie d'Astiages, supposa une lettre comme venant de la part de ce Prince, par laquelle il l'établissoit pour Chef & Genéral de la nation, il les fit tous assembler en grand nombre. » Lorsqu'ils furent » devant Cyrus avec leurs faux & l'équi- » page qui leur avoit été prescrit, il leur » commanda d'applanir durant ce jour-là » un lieu tout rempli d'épines & de buis- » sons qui étoit dans la Perse, & qui con- » tenoit environ trois mille pas. Cela aiant » été fait comme il l'avoit ordonné, il » commanda encore aux Perses de se trou- » ver le lendemain au même endroit après » s'être nettoiez & lavez. Cependant il as- » sembla tous les troupeaux de son pére, » chévres, moutons & bœufs, les fit tuer » & apprêter en même tems, & fit appor- » ter du vin & d'autres viandes délicates, » comme pour traiter l'armée des Perses. » Le lendemain tous ces peuples s'étant » assemblez, il leur fit commandement de » se coucher sur les prez & de faire bonne » chére ; & quand ils eurent mangé à leur » fantaisie, il leur demanda quelle condi- » tion ils aimeroient mieux, ou la con- » dition du jour précédent, ou la condi- » tion présente. Ils répondirent qu'il y » avoit bien de la différence entre l'une & » l'autre ; que celle du jour précédent étoit » remplie de peine & de travail, & que la » condition présente étoit accompagnée » de toutes sortes de biens & de douceurs. » Alors Cyrus leur découvrit son dessein, » & leur parla de la sorte : *Chers compagnons*, dit-il, *vos affaires sont en tel état, que si vous me voulez obéir, vous jouirez de ces biens, & d'une infinité d'autres, sans apprêhender les miséres de la servitude. Mais si vous ne voulez pas m'écouter, vous êtes destinez à souffrir des maux semblables à ceux que vous souffrîtes hier. Rendez-vous donc libres par l'obéissance que vous me rendrez. Car enfin je me persuade que les Dieux m'ont fait naître pour vous combler de tous ces biens, & je ne pense pas que vous soiez inférieurs aux Médes, en ce qui concerne la guerre & les autres choses. C'est pourquoi secouez au plutôt le joug, & soulevez-vous contre Astiages.* » Ainsi les Perses, qui étoient » indignez il y avoit longtems d'obéir aux » Médes, aiant rencontré un Chef, se » mirent volontiers en liberté.

(a) *Du Ryer dans Hérodote, liv. 1.*

falloit donc renoncer entiérement à cette espérance, & entrer pour eux-mêmes dans les sentimens où ils étoient tout-à-l'heure à l'égard des prisonniers : que comme ils félicitoient également le vainqueur & celui qui étoit mort les armes à la main, & portoient compassion à celui qui vivoit après sa défaite, de même il falloit qu'en combattant leur premier objet fût de vaincre ; & s'ils ne pouvoient vaincre, de mourir glorieusement sans aucun retour sur la vie : que s'ils venoient aux mains dans cet esprit, il leur répondoit de la victoire & de la vie : que jamais armée n'avoit manqué d'être victorieuse, lorsque par choix ou par nécessité elle avoit pris ce parti ; & qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étoient proche de leur patrie, & avoient, en fuiant, une retraite sûre, ne pouvoient pas ne point succomber sous l'effort de gens qui n'espéroient rien que de la victoire. Le spectacle & la harangue firent tout l'effet qu'Annibal avoit en vûe. On vit le courage renaître dans le cœur du soldat. Le Général, après avoir loué ses troupes de leurs bonnes dispositions, congédia l'assemblée, & donna ordre qu'on se tînt prêt à marcher le lendemain.

CHAPITRE XIII.

Harangue de Scipion. Bataille du Tésin. Trahison des Gaulois à l'égard des Romains.

PUblius s'étoit déja avancé au-delà du Pô, & pour passer le Tésin, il avoit ordonné que l'on y jettât un pont. Mais avant que d'aller plus loin, les troupes assemblées, il fit sa harangue. Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur & la majesté de l'Empire Romain, & sur les exploits de leurs ancêtres : venant ensuite au sujet pour lequel ils avoient pris les armes, il dit, que quand même jusqu'à ce jour ils n'auroient jamais essaié leurs forces contre personne, maintenant qu'ils sçavoient que c'étoit aux Carthaginois qu'ils avoient affaire, dès-là ils devoient compter sur la victoire: que c'étoit une chose indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur paier un tribut servil, & depuis si longtems assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses Maîtres. *Mais à présent*, ajouta-t-il, *que*

nous avons éprouvé qu'il n'ose, pour ainsi dire, nous regarder en face, quelle idée, si nous pensons juste, devons-nous avoir des suites de cette guerre? La premiére tentative de la cavalerie Numide contre la nôtre, lui a fort mal réussi. Elle y a perdu une grande partie de son monde, & le reste s'est enfui honteusement jusqu'à son camp. Le Général & toute son armée n'ont pas été plutôt avertis que nous étions proche, qu'ils se sont retirez, & ils l'ont fait de façon que c'étoit autant une fuite qu'une retraite. C'est par crainte & contre leur dessein qu'ils ont pris la route des Alpes. Annibal est dans l'Italie, mais la plus grande partie de son armée est enterrée dans les Alpes, & ce qui s'en est échapé est dans un état à n'en pouvoir attendre aucun service. La plûpart des chevaux ont succombé à la longueur & aux fatigues de la marche, & le peu qu'il en reste ne peut être d'aucun usage. Pour vaincre de tels ennemis, vous n'aurez qu'à vous montrer. Et pensez-vous que j'eusse quitté ma flote, que j'eusse abandonné les affaires d'Espagne, où j'avois été envoié, & que je fusse accouru à vous avec tant de diligence & d'ardeur, si de bonnes raisons ne m'eussent persuadé & que le salut de la République dépendoit du combat que nous allons livrer, & que la victoire étoit sûre. Ce discours soutenu de l'autorité de celui qui le prononçoit, & qui d'ailleurs ne contenoit rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le Consul aiant témoigné combien cette ardeur lui faisoit de plaisir, congédia l'assemblée, & avertit qu'on se tînt prêt à marcher au premier ordre.

Le lendemain les deux armées s'avancérent l'une contre l'autre le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains aiant le fleuve à leur gauche, & les Carthaginois à leur droite. Au second jour les fourrageurs de part & d'autre aiant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chaçun dans l'endroit où il étoit. Au troisiéme Publius avec sa cavalerie, soutenue des armez à la légére, & Annibal avec sa cavalerie seule, marchérent chacun de son côté dans la plaine pour reconnoître les forces l'un de l'autre. Quand on vit à la poussiére qui s'élevoit que l'on n'étoit pas loin, on se mit en bataille. Publius fait marcher devant les archers avec la cavalerie Gauloise, forme son front du reste de ses troupes, & avance au petit pas. Annibal lui vint audevant, aiant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la

Numide (*a*) sur les deux aîles, pour enveloper l'ennemi. Les Chefs & la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc les armez à la légére eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantez par

(a) *Aiant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la Numide sur les deux ailes.*] La cavalerie Numide mérite un article dans ce Commentaire : car si je n'apprenois à mes Lecteurs ce que c'étoient que ces sortes de troupes, le plus grand nombre m'en sçauroit un très-mauvais gré. Si nous les comparions à nos Huffards ou aux Tartares, dont les Turcs se servent si utilement dans leurs armées, je ne crois pas que l'on y trouvât beaucoup à redire. La cavalerie Numide étoit excellente, & d'un usage infini dans les armées des Anciens. Elle n'étoit guéres propre à combattre en ligne & par escadrons, mais seulement pour harceller une armée, pour les entreprises promtes, pour entrer dans un païs, le mettre sous contribution, tomber sur un convoi, sur une arriéregarde, sur les bagages d'une armée : en un mot ces gens-là étoient d'un très-grand service, hardis & entreprenans, pillards & larrons au-delà de ce qu'on peut imaginer, & leurs décendans n'ont pas dégénéré, & le sont encore : car parmi eux les voleurs sont estimez & considérez. Je ne sçai dans quels Historiens j'ai lû que ces gens-là menoient toujours en main un second cheval, comme font encore les Tartares, pour changer dans le besoin. Annibal s'en servit utilement. Ils se rendirent d'autant plus redoutables aux Romains, que ce grand Capitaine, par l'excellence de sa discipline militaire, les faisoit combattre en ligne, & sur les aîles de son armée.

De la façon qu'ils sont représentez sur la Colonne Trajane & sur d'autres monumens antiques, je soupçonne fort que les Sculpteurs, selon leur louable coutume, ne les aient habillez d'imagination ou à la mode de leur païs, qui subsiste encore, & cette mode est la belle nature, nûs comme la main, & les chevaux tout comme leurs maîtres : ils n'avoient pour tout vêtement qu'un petit mantelet, comme celui d'un Capucin ou d'un Recolet. Je suis persuadé qu'ils étoient équipez ainsi dans leur païs comme ils le sont encore aujourd'hui ; mais dans les armées où ils servoient, ils devoient être vêtus fort à la légére, comme nos Huffards, malgré l'autorité des Auteurs, qui nous assûrent de leur nudité pleine & entiére sans nulle vergogne. Je les crois un peu Sculpteurs sur ce point-là. Ce qui prouve que le Numide, dont la figure est représentée dans l'Antiquité expliquée (*a*), est une pure réverie du Sculpteur, c'est que ces sortes de troupes étoient armées tout comme les cavaliers. Ils avoient donc un bouclier & le javelot : on appelloit le bouclier *Cétre* ou *Pelte*. Je trouve le bouclier dans la figure. Je ne suis pas non plus embarassé du javelot, qui ne se trouve point : Dom Bernard de Montfaucon nous en donne la raison. Mais ce n'est pas là ce que je cherche, c'est l'épée. Si le cavalier Numide en avoit une, il la portoit apparemment à son côté avec le fourreau, attachée à un ceinturon ou à quelque autre chose d'équivalent. On n'en voit pourtant point. L'homme est tout nû comme son cheval, qui n'a ni selle, ni bride, & par conséquent ni poitrail, ni croupiére : cela ne m'étonne pas à l'égard du cheval. Je suis encore moins étonné de la nudité du cavalier, qui nous étale toutes ses piéces, hors la ceinture & l'épée, ou du moins le fourreau : preuve évidente que le Numide est une pure réverie du Sculpteur. La cavalerie Maure ne différoit en rien de celle des Numides. Les chevaux de ceux-ci comme ceux des Maures étoient fort petits, de vrais bidets & fort vîtes : tels sont ceux de nos Huffards. C'est le sentiment de Strabon, dit le sçavant Bénédictin (*b*), où je puise bien de bonnes choses. *Les chevaux Numides sont petits, mais légers à la course ; ils sont dociles à tel point, qu'avec une baguette on les méne comme on veut. Les Auteurs*, dit-il ailleurs, *appellent les Numides* gens inscia freni, *des gens qui ne connoissent pas l'usage du frein : c'est ce qu'Oppien dit en général des Africains*, & Oppien a raison.

J'aurois fort souhaité que le célébre Bénédictin, dont j'emprunte une partie de l'érudition que j'étale, & dont il est si bien

(a) *Antiq. expl. t. 4. ch. 7. p. 88.*
(b) *Ibid.*

la cavalerie Carthaginoise qui venoit sur eux, & craignant d'être foulez aux pieds des chevaux, pliérent & s'enfuirent par les intervalles qui séparoient les escadrons. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, & en viennent aux mains. Le combat se soutient longtems à forces égales. De part & d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce tems-là les Numides envelopent, & fondent par les derriéres sur ces gens de traits, qui d'abord avoient échapé à la cavalerie, & les écrasent sous les pieds de leurs chevaux. Ils tombent ensuite sur les derriéres du centre des Romains, & le mettent en fuite. Les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat; la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit à vau-deroute, le reste se rallia auprès du Consul.

fourni, se fût souvenu de ce que nous apprend l'Auteur de la Relation du Roiaume d'Issiny. Il dit que les peuples de ce païs-là vont tout nûs à cheval à la guerre, & lorsqu'ils ont quelque voiage à faire. Ils ne mettent à leurs chevaux ni frein, ni bride, ni selle, ni rien, tout est nû, & qu'avec une petite baguette ils les conduisent où ils veulent. Il y en a qui se servent d'une corde, qu'ils leur mettent autour du cou en guise de collier, & qui leur tombe un peu sur le poitrail. Strabon parle de cette sorte de frein, dont l'Auteur de l'Antiquité expliquée nous donne la figure tirée, je pense, de la Colonne Trajane: c'est un cavalier Maure. Il parle encore de la coutume des Anciens, que nos Hussards pratiquent encore aujourd'hui, lorsqu'ils galopoient ou qu'ils étoient poursuivis. Cette coutume étoit de s'étendre sur leurs chevaux, accoutumez à courir le nez au vent, & par conséquent à hausser la tête. Ils s'étendoient dessus, comme je l'ai dit, & leur embrassoient le cou: de sorte qu'on ne pouvoit ni les atteindre, ni les tirer en les poursuivant. Quant aux Numides d'Annibal, & de tous les autres qui servoient dans les armées des Anciens, car ils se vendoient au plus offrant, il ne faut pas douter qu'ils ne fussent vêtus. Ceux qui les croiront équipez comme dans la Colonne Trajane, ou dans les autres monumens qui nous restent; seront en état de croire très-fermement bien des fadaises.

Les Numides, semblables aux Scythes & aux Parthes, ne se faisoient pas une affaire ni une honte de fuir, ils s'en aquittoient parfaitement bien & très-dangereusement. Plutarque dit dans Crassus, que les Parthes *sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes; ce qui est très-sagement imaginé*, dit-il, *puisqu'en fuiant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux*. Les Turcs, les Tartares, & nos Hussards font la même chose. Ils fuient, & lorsqu'on revient sur eux à la débandade, ils font volteface & vous tombent sur le corps. Ceci me fait souvenir d'un passage de Montagne, que je ne sçaurois écarter. *Plusieurs nations très-belliqueuses*, dit-il, *se servoient dans leurs faits d'armes de la fuite pour avantage principal, & montroient le dos à l'ennemi plus dangereusement que leur visage*. » Platon se moque, dit-il, de Lachés, qui » avoit défini la fortitude, se tenir ferme » en son rang contre les ennemis. Quoi, » fit-il, seroit-ce donc lâcheté de les battre » en leur faisant place? & lui allégue Ho» mére, qui loue en Æneas la science de » fuir, & que parce que Lachés se ravisant, » avoue cet usage aux Scythes, & enfin » généralement à tous gens de cheval. Cela étoit bon chez les Anciens, mais ceux des Modernes n'en usent pas ainsi: car s'il leur arrive de fuir, le victorieux peut être assûré qu'ils ne reviendront plus, & que le combat sera remis à la campagne sui-

Publius décampe auſſitôt, traverſe les plaines & ſe hâte d'arriver au pont du Pô, & de le faire paſſer à ſon armée, ne ſe croiant pas en ſûreté, bleſſé dangereuſement comme il l'étoit, dans un païs plat & au voiſinage d'un ennemi, qui lui étoit de beaucoup ſupérieur en cavalerie. Annibal attendit quelque tems que Publius mît en œuvre ſon infanterie : mais voiant qu'il ſortoit de ſes retranchemens, il le ſuivit juſqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin, le Conſul après être paſſé le pont, en avoit fait enlever la plûpart des planches. Il prit priſonniers environ ſix cens hommes, que le Romain avoit poſtez à la tête du pont pour favoriſer sa retraite, & ſur le rapport qu'ils lui firent que Publius étoit déja loin, il rebrouſſa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il put aiſément jetter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de bateaux, & ordonna à Aſdrubal de paſſer avec l'armée. Il paſſa lui-même enſuite, & donna audience aux Ambaſſadeurs qui lui étoient venus des

vante. Rarement ſe rallient-ils & reviennent à la charge, ſi la fuite eſt pleine & entiére. Cela n'arrive cependant pas toujours, car nous n'avons pas oüi dire que cela ſoit jamais arrivé à la Maiſon du Roi, à moins que tout ne ſoit perdu, & qu'elle ne ſe trouve totalement abandonnée. Alors elle ſe retire, lorſque la valeur ne ſert de rien contre le nombre qui l'accable.

L'action de la Maiſon du Roi d'Eſpagne à Almanza, eſt remarquable. Elle faiſoit la droite de la premiére ligne. Elle fut rompue trois fois, & ſe rallia tout autant de fois; le victorieux ſe rebute lorſqu'il rencontre de telles gens en tête, il tombe en admiration. Ces gens-là méritent de vaincre, & vainquent effectivement. La Maiſon du Roi à Leuze eut affaire à celle des ennemis, qui étoit ſi ſupérieure, qu'il ſembloit que cette ſupériorité ne dût pas permettre aucun équilibre. Il y eût plus que cela, l'intrépidité & la bonne conduite vinrent à bout du nombre, & l'ennemi fut battu & mis dans une confuſion & un deſordre épouvantable, malgré l'appui d'un corps d'infanterie, qui ne ſervit de rien autre choſe que pour relever l'éclat d'une action ſi célébre.

Je m'accommoderois autant d'une cavalerie qui combattroit comme celle des Parthes, que d'une autre qui ne branleroit & ne quitteroit jamais ſon rang qu'après avoir été percée & diſſoute : car ſi elle a pris une fois la fuite, elle ne revient plus ; au lieu qu'une autre accoutumée à faire place à ſon ennemi, s'en ira pour revenir enſuite ſur le victorieux à demi rompu, & dans cette eſpéce de deſordre aſſez ordinaire à ceux qui croient tenir la victoire entre les mains. Rien n'eſt plus dangereux qu'un corps de troupes qui ſe rallie & revient ſur ſes pas. Les Romains éprouvérent contre les Parthes, combien cette façon de combattre dans un ennemi eſt redoutable & à craindre. Plutarque nous l'apprend dans la Vie de Craſſus & dans celle d'Antoine. Contre de telles gens le victorieux ſe retire toujours avec les marques effectives du vaincu, c'eſt-à-dire qu'il perd une infinité de monde, & ne ſe croit jamais aſſûré même après la victoire. Cela arriva aux ſoldats d'Antoine ; car après avoir pourſuivi les Parthes l'eſpace de cinquante ſtades, à leur retour voulant voir ceux qui avoient été tuez & pris, ils ne trouvérent que trente priſonniers & quatre-vingt morts : *d'abord le découragement & le deſeſpoir s'emparent*, dit Plutarque, *de ces troupes, qui viennent à ſe repréſenter que lorſqu'elles ſont victorieuſes elles ne tuent que ce peu d'ennemis, & lorſqu'elles ſont vaincues elles perdent un ſi grand nombre de leurs gens.*

lieux voisins. Car aussitôt après la journée du Tésin tous les Gaulois du voisinage, suivant leur premier projet, s'empressérent à l'envie de se joindre à lui, de le fournir de munitions, de grossir son armée. Tous ces Ambassadeurs furent reçûs avec beaucoup de politesse & d'amitié.

Quand l'armée eût traversé le Pô, Annibal au lieu de le remonter, comme il avoit fait auparavant, le décendit dans le dessein d'atteindre l'ennemi. Car Publius avoit aussi passé ce fleuve, & s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une Colônie des Romains, il se faisoit là panser lui & les autres blessez, sans aucune inquiétude pour ses troupes, qu'il croioit avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Annibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva aux ennemis, & le troisiéme il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étoient joints à Annibal, voiant les affaires des Carthaginois sur un si bon pied, complotérent ensemble de tomber sur les Romains, & restant dans leurs tentes épioient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirérent dans leurs retranchemens, & s'y reposérent la plus grande partie de la nuit. Mais à la petite pointe du jour ils sortirent au nombre de deux mille hommes de pied & d'environ deux cens chevaux, tous bien armez, & fondirent sur les Romains qui étoient les plus proches du camp. Ils en tuérent un grand nombre, en blessérent aussi beaucoup, & apportérent les têtes de ceux, qui étoient morts, au Général Carthaginois.

Annibal reçut ce présent avec reconnoissance, il les exhorta de continuer à se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, & les renvoia dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoiens les avantages, qu'il avoit jusqu'ici remportez, & pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'étoit pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-ci venoient de faire aux Romains, il falloit que les autres bon gré malgré se rangeassent du parti d'Annibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boiens, qui lui livrérent les trois Romains que la République avoit envoiez pour faire le partage des terres, & qu'ils avoient arrêtez contre la foi des Traitez, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur bonne volonté,

il leur donna des assûrances de l'alliance qu'il faisoit avec eux, & leur rendit les trois Romains, qu'il les avertit de tenir sous bonne garde, pour retirer de Rome par leur moien les ôtages, qu'ils y avoient envoiez, selon ce qu'ils avoient d'abord projetté.



OBSERVATIONS

Sur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion dans la plaine auprès du Tésin.

§. I.

Que la guerre d'Annibal contre les Romains, est tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile.

NOtre Auteur nous a conduits par la route des faits à plusieurs grandes & importantes parties de la guerre; nous ne les avons pourtant pas épuisées, car chacune est subdivisée en tant d'autres, qu'il n'est pas difficile de concevoir par ce que l'on a déja vû, qu'il nous reste encore beaucoup de choses à dire. En voici une qui n'est pas à beaucoup près si profonde que les autres, & où il n'est pas besoin d'un grand effort de théorie pour s'y rendre habile. Elle regarde les combats de cavalerie, sans que l'infanterie y entre pour rien. Celuici n'est considérable, que parce qu'il fait l'ouverture & le commencement d'une guerre féconde en événemens extraordinaires, & dont les suites furent tristes & honteuses aux Romains. On verra dans ces Observations, que tout le mal vint des fausses & timides démarches & du peu de hardiesse du Général Romain, qui ensuite d'un combat qui ne décidoit rien, & où il ne perdit que fort peu de monde, rendit par sa faute cette action plus grande & plus considérable par les suites que par elle-même, & cela pour n'avoir sçû profiter des avantages qu'il laissoit derriére lui; avantages qui réduisoient Annibal à ne sçavoir de quel côté se tourner, & comment traverser un fleuve comme le Pô en présence d'une armée Romaine. Mais il ne plut pas à Scipion de prendre ce parti-là, & d'observer son ennemi à couvert de ce fleuve.

Si l'on considére maintenant le Général Carthaginois dans la guerre où il entre, on aura de la peine à concevoir qu'une entreprise aussi extraordinaire que celle-ci ait pû entrer dans l'esprit d'aucun Capitaine. Scipion, qui ne l'attendoit pas sitôt, apprit avec une extréme surprise qu'il campoit déja dans les plaines du Pô. Les Alpes & leurs détroits trompérent ce Général, qui les avoit regardées comme un obstacle insurmontable. Il ne le croioit pas si près des rives de ce fleuve. *Il fut extrémement frapé*, dit mon Auteur, *de la hardiesse & de l'intrépidité de ce Général, qui alloit*

au-delà

au-delà de ce qu'on pouvoit imaginer. Que le Chef des Romains ait été informé de cette nouvelle, il n'y a pas lieu d'en être étonné : mais il n'est guéres possible de s'imaginer qu'il ait pû ignorer l'état misérable où Annibal se trouvoit réduit à sa sortie des Alpes. S'il eût dépensé un peu plus en espions, n'eût-il pas été tout émerveillé de la hardiesse du Carthaginois à suivre un dessein aussi surprenant que celui-là, à la tête d'une armée presque entiérement ruinée par les pertes faites dans les Alpes : sans se trouver déconcerté, abattu & rebuté d'un si furieux revers de fortune, demeurant ferme dans sa premiére résolution, & la suivant avec le même courage que s'il fût entré dans les plaines du Pô avec toutes ses forces. Il y a là dequoi s'étonner. Ce projet en lui-même est tout ce qui peut entrer de grand & de beau dans l'esprit & dans le cœur d'un homme aussi extraordinaire que celui-là, quand même le succès n'eût pas répondu à ses espérances, ce qui n'étoit pas impossible, s'il eût trouvé en son chemin un Antagoniste de sa volée, l'unique & seule chose qui manqua aux Romains pour leur épargner tant de honte. Il ne trouva rien qui le valût, & qui fût digne de lui être opposé. Il se pourroit bien que l'éclairé Carthaginois le pensât ainsi, & cette seule pensée suffisoit pour l'affermir dans son dessein.

Avant son malheur, & lorsque ses forces étoient florissantes & dans leur entier, son entreprise ne pouvoit être regardée comme imprudente & téméraire, mais seulement comme hardie. Ce fut autre chose lorsqu'il sortit de ces montagnes, il s'apperçut que son armée étoit presque réduite à rien. Je ne sçai si ceux qui n'approfondissent pas assez les choses, ne regarderont pas cette guerre comme suspecte de témérité. Je l'ai cru d'abord. Le premier coup d'œil nous porte à ce sentiment ; mais si l'on y prend garde, & qu'on examine à loisir la situation où il se trouva après une perte si accablante, on jugera tout autrement de ce grand homme. Il y a toute sorte d'apparence, du moins je le pense ainsi, vû la grandeur, les périls & les obstacles infinis qu'on remarque dans cette surprenante entreprise, après tant de disgraces & de pertes qui sont à peine concevables, que l'éxécution fut bien moins un acte de sa volonté dans des circonstances si embarassantes, que l'effet de l'extrémité où il se trouvoit. Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile Général, je m'imagine qu'il dut être cruellement agité dans le fond de son ame. Les Alpes étoient une barriére desormais impénétrable, aussi bien que tout le païs jusqu'aux Pyrénées ; ç'eût été une témérité, que dis-je, une résolution folle & insensée que de penser à se retirer. Sa perte devenoit inévitable, s'il eût pris un tel parti. Il ne voioit rien en arriére qui pût le tirer des embarras où ses affaires étoient alors réduites ; ainsi la nécessité l'obligea à tenter la fortune des armes. Un Général d'armée qui se trouve engagé dans un si affreux défilé, en prenant une résolution tout-à-fait extrême, suit bien plutôt les idées de la prudence que celles de l'imprudence ou de la témérité. La nécessité tourne en sagesse, ce qui seroit visiblement téméraire & insensé sans elle.

Ceux qui se trouvent entre deux périls, dont l'un est insurmontable en apparence, & l'autre évident & assûré, feroient un trait de grande imprudence de choisir celui-ci plu-

tôt que l'autre : que s'il faut périr, l'honnête & le glorieux est toujours préférable à ce qui ne l'est pas. C'est à peu près la situation où se trouvoit Annibal après le passage des Alpes, des deux il sçut choisir le moindre. Sa retraite étoit réellement impossible ; s'il eût eu plus à espérer dans celle-ci que dans l'autre, j'ai assez bonne opinion de sa sagesse & de sa prudence pour croire qu'il eût pris le parti de se retirer. Ç'auroit été sans défiance de son courage & de sa capacité dans les armes. Il ne se fût défié que de ce qui ne dépendoit pas de ses lumiéres & de son pouvoir. De l'impossible à l'incertain ou au très-douteux, il n'y a point à délibérer. Annibal prend celui-ci comme très-sage & très-prudent, qui seroit fou dans toute autre conjoncture, & va attaquer avec une poignée de gens une Puissance formidable, non des Perses efféminez, sans discipline, & des Généraux ignorans & sans aucune expérience, comme fit Alexandre ; mais des Romains braves, aguerris, & toujours prêts à se relever & à recommencer sans perdre cœur par leurs disgraces, toujours supérieurs en nombre & à eux-mêmes. Le Général Carthaginois ose bien les aller attaquer jusques chez eux, si foible & si dépourvû de moiens pour soutenir une telle guerre, que cela tient du prodige. La nécessité l'y contraint plutôt que la raison : le cœur s'éléve & s'affermit au moment que les malheurs & les maux sont parvenus à leur comble. Lorsqu'on n'a plus rien à perdre, & que notre salut est à la pointe de nos armes, on ne craint plus d'être vaincu, & l'on est assûré de vaincre par cela seul qu'on ne craint plus. On trouve alors des ressources, parce que l'esprit s'affine & s'éclaire par la nécessité. Annibal, qui voioit d'abord sa perte comme infaillible, commence à espérer du grand pouvoir d'une petite armée à la vérité, mais qui n'a d'autre ressource qu'en elle-même & dans un Chef habile & éclairé qui la conduit & qui la méne. Il voit des sentiers assûrez, où les courages & les esprits médiocres n'auroient trouvé qu'illusions & des espérances chimériques. Encore un coup, il ose tout espérer de son grand cœur, de son habileté, & de l'audace de ses troupes braves, aguerries & animées par cette puissante nécessité, plus forte que le nombre & la valeur, & qu'aucune autre arme qui ne combat pas avec elle. Ce qui l'inquiétoit je pense le plus, étoit l'incertitude où il se trouvoit à l'égard des Gaulois Insubriens & Cénomans. Il pouvoit douter raisonnablement, vû la situation de ses affaires, qu'ils osassent se déclarer en sa faveur par la considération de sa foiblesse. On ne doit pas attaquer un puissant ennemi lorsqu'on est en état de lui résister ; les Gaulois ne pouvoient-ils pas alléguer cette maxime au Général Carthaginois, pour se dispenser de se joindre à lui ? Mais leur haine contre les Romains, la passion de secouer le joug de leur domination & de recouvrer leur liberté, les détermina à se jetter dans le parti de Carthage ; ce qu'ils n'eussent jamais fait, si la défaite de Scipion, & ses démarches timides & irréguliéres ensuite de son combat, & la marche du victorieux dans l'Insubrie, n'y eussent pas le plus contribué.

§. II.

Que tout dépend du succès d'une premiére expédition à l'ouverture d'une guerre. Que celle d'Annibal contre les Romains est plus digne de l'admiration des Connoisseurs, que celle d'Alexandre contre les Perses. Remarques sur le combat du Tésin. Disposition des troupes des deux partis.

TOut dépend des commencemens à la guerre, c'est Polybe qui nous l'apprend. Un autre a enchéri là-dessus, & dit que le Capitaine tire son prix & son estime de sa premiére expédition, & que ceux qui se mêlent d'annoncer les choses futures ne prédisent pas mieux ce qui doit arriver que la fortune du Général qui ouvre une guerre par une victoire, ou par un bon coup. Annibal avoit grand besoin de bien débuter, pour guérir le monde de l'opinion où il étoit qu'il entreprenoit au-dessus de ses forces & de ses moiens. Il n'avoit ni argent ni troupes, c'est un mauvais pronostic pour un Général médiocre. Il lui faut beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, encore n'a-t-il jamais assez de l'un & de l'autre. Un grand Capitaine augmente ses troupes par le succès de ses entreprises, & les dépenses de la guerre qu'il entreprend avec rien sont fondées sur la guerre même. Annibal connoissoit parfaitement Alexandre. S'il se mit le dernier après celui-ci & Pyrrhus en s'entretenant avec Scipion, ce fut en lui un grand acte de modestie: car sa guerre contre les Romains, qu'il va attaquer jusques dans leurs foiers, est infiniment au-dessus de celle du Roi de Macédoine contre les Perses. Les finances de ce Conquérant n'étoient pas autrement fondées avant le passage du Granique, que celles du vainqueur de Rome avant la gloire de la Trébie. Tous les deux ont commencé leurs exploits par un combat de cavalerie, & tous les deux n'avoient pas le sol. Mais ceux du premier, qui ne sont pas si grands que la renommée le publie, puisqu'un combat & deux batailles fort peu disputées décident du tout: au lieu que l'autre en gagne un grand nombre qui ne décident de rien, quoique complette, sans que cela m'empêche de décider en faveur du Carthaginois contre le Macédonien. Tous les deux ouvrirent heureusement la scéne, & firent voir la vérité de la maxime, que tout dépend des commencemens à la guerre.

Annibal comptoit beaucoup sur la valeur de sa cavalerie, & sur la vigueur de ses chevaux, qui étoient tous Espagnols: ce qui n'est pas de petite considération, comme nous le dirons en son lieu. Outre cet avantage il en avoit un autre, c'est que le nombre en matiére de cavalerie fait beaucoup dans les plaines, parce que cette sorte d'arme fournit beaucoup moins de ruses dans l'art de se ranger que l'infanterie. Il avoit donc par dessus celle des Romains le nombre & l'adresse, & par dessus cela son habileté, qui le conduit & qui le méne contre un autre Général fort au-dessous de lui, & d'une expérience fort médiocre. Voilà bien des avantages. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux Généraux partirent dans le même dessein de se reconnoître, sans s'être donnez le mot, & tous les deux firent un coup fourré & se rencontrérent. Annibal songea à la maxime des prévoians, il choisit ce qu'il avoit de plus fort au cas de rencontre: Scipion ne prit pas moins toute sa

cavalerie, mais il ne marcha pas en homme qui dût s'attendre à un combat. Il prit son infanterie légére, cela étoit fort prudent; mais s'il eût marché avec un détachement de ses légions, il eût fait encore mieux. Ils se rencontrérent en belle plaine en-deçà du Tésin. Scipion fut surpris à la vûe de l'ennemi, & le Carthaginois ne le fut pas. Comme on voit de loin dans les plaines, chacun eut le tems de se ranger en bataille & de prendre ses avantages.

Le Général Romain se forma sur une seule ligne, selon la coutume de ce tems-là, que les Modernes ont conservée un assez long tems; la cavalerie Romaine aux aîles (2), celle des Gaulois alliez (3) au centre. Ne seroient-ce point des Cénomans? J'ai du penchant à croire que ce furent des Insubriens, dont on avoit lieu de se défier. Ce centre étoit fortifié des armez à la légére (4).

Annibal se regla sur cette disposition: tout ce qu'il avoit de cavalerie d'élite (5) égaloit tout ce front de celle des Romains. Le narré de Polybe le prouve manifestement. Il jetta sa cavalerie Numide (6) sur les aîles, & marcha dans cet ordre contre l'ennemi.

Le combat commença par les armez à la légére des Romains, je dis des Romains, car il ne paroît pas qu'Annibal en eût aucun dans ce combat-là. Scipion les détacha, & les fit avancer hors de la ligne assez imprudemment contre la cavalerie Carthaginoise; mais c'étoit alors la coutume des Romains, qui reconnurent par leurs défaites continuelles que cette sorte d'arme n'est propre que pour combattre entre les distances des escadrons, pour se jetter dès le moment du choc entre celles des ennemis, & les prendre en flanc. Encore ne s'en avisérent-ils que fort tard, tant la coutume est respectée lorsqu'une Puissance est dénuée d'habiles Généraux. Annibal ne tint aucun compte de ces gens-là, dont les Romains ignoroient l'usage véritable, il leur passe sur le ventre, & fond brusquement sur Scipion avec tant d'ordre, de violence & de furie, que la cavalerie Romaine en fut ébranlée. Le combat fut grand & également soutenu; mais comme la cavalerie se trouvoit débordée par les Numides, ceux-ci tournérent & se repliérent court sur les aîles; & pendant que les uns gagnent & pressent les flancs, les autres taillent en piéces ce qui restoit des armez à la légére, qui s'étoient retirez derriére la ligne, & les prennent ensuite à dos. Les Romains environnez de toutes parts, la déroute devient générale: Scipion est blessé dans cette action, & se sauve avec tout ce qu'il peut rallier de troupes. Tite-Live qualifie de retraite honorable la fuite du Général Romain, c'est ce que l'Auteur Grec ne dit pas: car on ne sçauroit appeller retraite honorable l'action de celui qui se retire sans être suivi. Ce qu'il y a de certain, c'est que Scipion perdit peu de monde.

On va un peu bride en main dans un commencement de guerre, après une action qui nous a réussi & qui ne sçauroit décider, quelque complette qu'elle puisse être. De quoi s'agissoit-il après tout? De la déroute d'un corps de cavalerie. Annibal, qui se trouvoit dans un païs qui lui étoit encore inconnu, n'eut garde de pousser trop loin l'ennemi, de peur de trouver quelque piége en son chemin: car les plaines n'en sont pas moins susceptibles que les lieux couverts. D'ailleurs il craignit qu'en poussant trop loin son avantage, ses troupes ani-

mées par l'ardeur de la victoire n'allassent imprudemment donner dans l'infanterie Romaine, qui n'étoit pas loin. Ce fut un trait de prudence à Annibal. S'il eût pensé un peu moins avantageusement de Scipion, & qu'il n'eût pas ignoré sa blessure, qui le mettoit hors d'état d'agir, je ne sçai si l'étonnement, où se trouvoit alors l'armée Romaine, n'eût pas produit une seconde action beaucoup plus fâcheuse que la premiére. On en peut juger par les suites. Revenons encore à la maxime qui fait le texte de ce Paragrafe, tout dépend de bien commencer à l'ouverture d'une guerre : les moindres avantages dans ces cas, quand il ne s'agiroit que de la défaite de cinquante hommes, sont souvent cause de grands événemens.

§. III.

Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite, la prévoiance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualitez dans Scipion. Ses fautes sont peu ordinaires dans un Général expérimenté tel qu'il devoit être. La réputation de son ennemi, & sa hardiesse à tout entreprendre, eussent dû le tenir dans une perpétuelle défiance.

LA discipline militaire des Romains, qui fait aujourd'hui notre admiration, sans qu'aucun Prince de l'Europe se soit encore avisé de l'introduire dans ses troupes, hors le Prince Maurice, qui s'étoit appliqué à la recherche de ses principes autant qu'il dépendoit de lui; cette discipline inspirée, dis-je, étoit tout ce que le Général Carthaginois avoit de plus à craindre. La victoire marche rarement sans elle, & la valeur en est toujours inséparable. Cette victoire, dit un de nos Maîtres, n'est pas tant le fruit d'une bravoure aveugle & du nombre, que de l'art & de l'exercice : *Non tam multitudo, & virtus indocta, quam ars & exercitium solent præstare victoriam.*

Annibal habile dans cet art, attentif à tout ce qui peut rendre ses troupes plus obéissantes & plus exercées, tâche d'imiter ce qu'il voit de parfait dans ses ennemis, & retient ce qui lui paroît de plus avantageux dans sa maniére de combattre & dans la tactique Carthaginoise, plus simple, moins composée & plus difficile à rompre. Le succès de cette guerre dépendoit absolument d'une discipline exacte, il la fit observer avec toute la sévérité & la rigueur possible. Cette sévérité est révérée lorsqu'elle est juste, & que le Capitaine a sçû gagner l'estime & la confiance de ses soldats. Annibal alla plus loin : car s'étant apperçû que les armes de l'infanterie Romaine étoient plus avantageuses pour joindre & aborder l'ennemi, il en arma la sienne. Toutes choses étant égales à cet égard-là, les Carthaginois eurent encore cet avantage d'opposer à leurs ennemis l'intelligence & le mérite du Général qui manquoit à ceux-ci, & la nécessité de vaincre.

Scipion fournit l'occasion à Annibal d'ouvrir sa campagne par ce qu'il avoit de plus fort, de plus brave & de plus expérimenté. On sent bien que je veux parler de sa cavalerie. Ce grand homme eût dû espérer de vaincre son ennemi au combat du Tésin, quand même il eût combattu à forces égales, car la cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable. A plus forte raison dut-il compter sur la victoire lorsqu'il se vit supérieur à son ennemi.

Car comme le nombre fait beaucoup en rase campagne, & sur tout dans une action de cavalerie, dont les flancs & la croupe sont d'une foiblesse extrême, il faut nécessairement que le plus fort surmonte le foible qui en est débordé. Tout autrement de l'infanterie, qui peut dans ces cas-là faire face de tous côtez.

Annibal, toujours supérieur en cavalerie, autant par le nombre que par la valeur, toujours foible en infanterie, ne quitta presque jamais les plaines, assûré qu'il vaincroit à son infanterie par sa cavalerie, & à celle-ci par l'autre; ce que les Romains ne comprirent & n'imitérent jamais qu'après la bataille de Cannes. Ils opposérent toujours de mauvais cavaliers à de bons, qui les méprisoient, pendant qu'Annibal se jouoit de leurs Généraux visiblement étourdis, & plus visiblement mauvais.

Les grands Capitaines ne sont pas exemts de fautes, ils ne sont pas infaillibles & ne le prétendent pas aussi. Rarement sont-ils fâchez qu'on les leur fasse remarquer. Ils sont hommes comme nous, ils le sçavent bien. Annibal en a fait plusieurs épreuves. Celle où il tomba après la bataille de Cannes lui fut très-bien reprochée pour n'avoir sçû profiter de sa victoire, sans qu'il s'en fâchât. Elle eut des suites très-tristes & très-fâcheuses. C'étoit un furieux rabat-joie pour lui, & un très-grand aux Romains, qui la perdirent si honteusement. Les Capitaines médiocres, plus ou moins vains & présomptueux, selon le degré d'ignorance où ils se trouvent, ne peuvent souffrir qu'on leur fasse voir qu'ils ne sont pas exemts des infirmitez humaines; c'est l'ordinaire de ceux-ci de s'en fâcher, & bien fort, lorsque les autres plus parfaits ne s'en plaignent point. Je ne sçai si Scipion, à qui ses fautes servirent depuis d'excellentes leçons pour s'empêcher d'y tomber à l'avenir, ne fut pas blâmé & chanté à Rome d'un si mauvais commencement de campagne. Il faut l'avouer, il débuta mal, & ceux qui le relevérent encore pis, pour être plus malhabiles.

Etoit-il fort nécessaire à Scipion d'aller lui-même reconnoître le camp d'Annibal? Trente Maitres & un Officier entendu eussent pû l'éclaircir & le tirer de peine. Ils eussent reconnu que cette armée Carthaginoise, qui parut sur le bord du Rhône si forte & si florissante, étoit réduite à rien. Parlons sincérement, je ne puis croire que le Général Romain pût ignorer la foiblesse de son ennemi à l'égard de son infanterie, & la force de sa cavalerie par rapport à la sienne. Etant si fort supérieur à l'égard de la premiére, qu'étoit-il besoin, encore une fois, qu'il se mît en campagne à la tête de sa cavalerie & de quelques méchans armez à la légére, qui eussent pû lui être d'un grand secours s'il en eût connu l'usage? Dès qu'il sçut Annibal campé dans les plaines, il n'avoit qu'à marcher à lui avec toutes ses forces, & lui donner bataille. La supériorité de la cavalerie ennemie eût pû être de quelque considération, si les Romains n'eussent pas été infiniment supérieurs en infanterie. Et quelle infanterie! la meilleure de la terre & la mieux disciplinée, qui n'avoit encore éprouvé aucune disgrace, & qui étoit toute pleine d'espérance, d'ardeur & de confiance: confiance qu'elle devoit tirer d'elle-même, si elle en manquoit pour son Général, ce que je ne sçaurois croire.

Elle devoit au contraire en avoir beaucoup, & l'estimer infiniment par ses actions de la guerre précédente contre les Gaulois Insubriens, qu'il avoit conquis & soumis à la domination Romaine. Je suppose qu'Annibal eût surmonté la cavalerie Romaine par la sienne beaucoup meilleure, elle n'eût pas sûrement décidé : l'infanterie Romaine eût infailliblement battu la Carthaginoise, & l'eût ruinée de fond en comble, sans pouvoir jamais s'en relever. Supposé que ce Romain eût été battu, il ne pouvoit lui arriver pis que ce qui arriva ensuite de la défaite de sa cavalerie, comme nous le dirons en son lieu. Si les Généraux Romains n'eussent fait voir par leur misérable conduite dans presque tout le cours de cette guerre, qu'ils étoient très-malhabiles & très-ignorans, la supériorité de la cavalerie Carthaginoise eût été comptée pour peu de chose, puisqu'il leur étoit aisé de suppléer à la foiblesse de leur cavalerie par leur infanterie, en faisant soutenir l'une par l'autre, en inserant leurs triaires, ou du moins leurs armez à la legére, entre les distances des escadrons ; ce qu'ils ne firent jamais, bien qu'Annibal se servît de cette méthode à l'égard de la sienne, qui n'en avoit guéres besoin : tant il sçavoit se précautionner pour la victoire, & tant les Romains étoient malhabiles en tout. Car leur infanterie étoit capable de vaincre par elle-même ; mais ils ne sçûrent jamais s'en servir. Elle fut éternellement trompée plutôt que vaincue. Telle étoit l'incapacité de leurs Généraux, braves à la vérité ; mais à quoi sert cette valeur sans expérience & sans art contre un ennemi, qui ne leur cédant en rien de ce côté-là, possédoit au souverain degré ce qui leur manquoit de l'autre, & cela seul prévalut sur ce que les Romains pouvoient avoir de plus fort. Pour y revenir encore, la cavalerie ne devoit être d'aucune conséquence pour la victoire avec une intelligence médiocre & un peu d'esprit rusé, si nécessaire dans la tactique, qui consiste toute dans la ruse & dans l'artifice.

Un habile Général s'embarasse fort peu de la supériorité d'une arme propre dans un combat de rase campagne sur l'autre qui ne se trouve pas dans un tel avantage. M. le Prince Eugéne nous l'a fait voir mille fois contre les Turcs, qui sont toujours suivis d'une innombrable cavalerie, dont ils ignorent encore la force, & selon toutes les apparences ils ne la connoîtront de longtems, tant leur religion est propre à les rendre éternellement bêtes.

Est-ce un défaut de prévoiance, imprudence, ou quelque chose de pis, à un Géneral d'armée de s'engager dans une plaine rase & découverte à la tête d'un grand corps de cavalerie, lorsqu'on est assûré de la valeur & de la supériorité de celle de l'ennemi que l'on va reconnoître, & qui peut s'être mis en campagne avec toute la sienne pour nous venir au-devant ? Ne doit-on pas se précautionner ? Vous êtes plus foible en cavalerie, je le veux ; mais vous avez une excellente infanterie : pourquoi ne pas fortifier ce que vous avez de foible par ce que vous avez de fort & de redontable ? Faute impardonnable à Scipion, d'avoir négligé de se faire suivre par un corps détaché de ses légions. S'il l'eût fait, la défaite d'Annibal étoit assûrée. Peu pratiquent aujourd'hui cette méthode, dira-t-on. Je le sçai bien : l'on fait

pis; car s'il marche des dragons dans un gros détachement de cavalerie, on en connoît si peu l'usage, que je n'ai jamais vû ni ouï dire qu'on leur ait fait mettre pied à terre; ils combattent en qualité de cavaliers: c'est sçavoir bien peu profiter de cette arme. Aussi voit-on bien peu de Généraux dans le monde qui en connoissent l'utilité.

On reconnoîtra aisément par la sottise des cavaliers Romains, combien cette nation avoit l'esprit & le génie fantassin, & propre à combattre à pied plutôt qu'à cheval. Cela parut à ce combat comme dans bien d'autres, & même à la bataille de Cannes. Souvent dans la chaleur d'un combat de cavalerie, on voioit une partie des cavaliers par-ci par-là dans les escadrons sauter à bas de leurs chevaux, faire l'office de fantassin, & combattre à pied bravement, mais sottement, contre des escadrons bien ordonnez qui leur passoient bientôt sur le corps. Annibal vit avec étonnement dans cette action une chose si extraordinaire, où il ne voioit ni sens ni raison. Cette maniére de combattre en cavaliers démontez, étoit ancienne parmi les Romains; mais tous les cavaliers mettoient pied à terre au premier ordre pour combattre en corps, comme font nos dragons. Ici les uns combattent à pied, & les autres à cheval. N'étoit-ce pas se livrer pieds & poings liez à son ennemi, que de combattre de la sorte? Je pense qu'oui: Annibal le sçut bien dire & s'en moquer à la bataille de Cannes; qui doute qu'il n'eût raison?

Scipion fit fort prudemment de former ses aîles de ce qu'il avoit de meilleure cavalerie, & de fortifier son centre de ses armez à la legére, s'il n'en eût pas malheureusement ignoré l'usage, que son ennemi connoissoit si bien. Il eût dû les entrelasser entre ses escadrons, avec ordre de se jetter sur les flancs & à dos de ceux de l'ennemi à l'instant que l'on en viendroit aux mains; mais les Romains ne connoissoient pas cette façon de combattre. Scipion les fait avancer bien au-delà de la ligne pour escarmoucher. Annibal s'en moqua, en mit une partie en fuite, & passa sur le corps de l'autre. Ce premier avantage, qui n'étoit guéres digne de considération, étonna extrémement les Romains, & passa pour fort solide dans leur imagination: ce qui n'aida pas peu à leur déroute. Mais ce qui l'acheva fut la supériorité du nombre des escadrons contre le petit. Scipion se vit tout d'un coup débordé à ses aîles par les Numides, qui l'envelopérent & le presférent de telle sorte, qu'il fut battu, mis en fuite & blessé dangereusement. Il méritoit tout cela: car Dieu ne se déclare pas toujours en faveur des gros escadrons, mais toujours à l'avantage de ceux qui sont braves, bien rangez & bien menez.

Qu'un Chef d'armée tel que Scipion & tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, qu'ils s'y fassent blesser comme il fit, c'est l'éloge d'un avanturier qui cherche à se faire connoître: s'il se fait estropier ou tuer, sa perte ne tire à aucune conséquence, s'il finit là sa gloire & ses espérances; mais que le Général ne se laisse point abattre, que la tête ne lui tourne point dans les plus grands revers de fortune, qu'il sçache connoître & profiter des avantages qu'il sent derriére lui, & que le victorieux par l'habileté & la fermeté du vaincu ne voie rien au-delà du succès qu'il vient

de

de remporter qu'une foule d'obstacles & de chicanes qu'on lui fait trouver en son chemin : c'est dans ces occasions qu'éclate principalement la vertu d'un grand Capitaine, c'est là le vrai héroïsme, & c'est ce qu'on ne remarque pas dans Scipion : car après un combat où il ne hazarde que la moindre partie de ses forces, & où il ne perd que fort peu de monde, ce qu'il a de plus redoutable & de plus capable de réparer un petit mal demeure inutile. Il rend grand ce petit mal, & l'augmente par sa mauvaise conduite & par son incapacité, il ne profite point des avantages que le païs lui offre ensuite de ce combat qui ne décidoit rien : cela n'est pas concevable.

Les fautes de Scipion sont en si grand nombre & si grossiéres ensuite de ce combat, qu'on ose avancer sans crainte qu'elles sont la source de toutes les disgraces des Romains dans une guerre si malheureuse. Je veux croire que son abandon du Tésin, qui étoit une assez forte barriére, pourroit être attribué à la crainte & au soupçon contre les Insubriens, qui sembloient assez disposez à secouer le joug de Rome, & à se ranger du parti des Carthaginois, avec lesquels ils avoient déja traité. Si ce soupçon, qui n'étoit déja que trop fondé par ce qui arriva peu de tems après, obligea Scipion de prendre un parti peu digne d'un Romain, c'est ce qu'aucun Historien ne nous explique. Mais je crois que ce ne fut pas là le véritable sujet d'une résolution si honteuse. Car enfin les Insubriens ne s'étoient pas encore déclarez, ni leurs troupes, qui servoient dans l'armée Romaine. Cependant il se déconcerte mal à propos, il perd sa réputation par son peu de fermeté. Sa peur redouble, lorsqu'il apprend qu'Annibal le suit en diligence, & qu'il tire droit à lui. Il oublie qu'il est à la tête d'une armée supérieure à son ennemi, qu'elle n'a pas même vû, qu'il est campé même dans un païs très-favorable à sa nombreuse infanterie, dont la réputation est encore entiére & sans tache, & où sa cavalerie consternée du desavantage précédent n'eut été, comme celle de son ennemi, d'aucun usage dans un païs couvert tel que celui où il se trouvoit, & dont il connoissoit tous les avantages. Que ne devoit-il pas espérer d'une infanterie supérieure en tout à celle des Carthaginois ? Ce que tout autre moins abattu & moins timide eût dû raisonnablement en attendre. Cependant ce Général ne pense qu'à la retraite, & à l'assûrer par le passage d'un grand fleuve qu'il traverse en hâte sur son pont, & qui n'est pas encore capable de borner sa course & de le guérir de son épouvante. Enfin Publius passe ce fleuve au plus vîte, plie son pont, & ne pense pas qu'il laisse six cens hommes en-delà. Le Carthaginois arrive sur ces entrefaites, & les fait prisonniers, entre dans le païs des Insubriens, qui se déclarent ouvertement contre les Romains, & joignent leurs forces à celles d'Annibal : de sorte que cette jonction le mit en état de tout oser & de tout entreprendre.

Après cette retraite, qui a tout l'air d'une fuite précipitée, Scipion non content d'avoir abandonné le Tésin, repasse encore le Pô pour l'abandonner comme le Tésin, lorsqu'il étoit en pouvoir de le défendre. Cette faute de Scipion fut tissuë d'un tel enchaînement de malheurs, elle encouragea tellement l'armée d'Annibal, & releva si fort les

espérances des Insubriens, incertains du parti qu'ils prendroient, qu'elle détermina ce peuple à se déclarer contre les Romains, comme je l'ai dit, & cet abandon en fut le prétexte.

Je le répéte encore, si les Romains se fussent du moins campez sur le bord & en-delà des rives du Pô pour en défendre le passage, le Général Carthaginois perdoit son escrime. Il ne pouvoit le traverser qu'au-dessus de Clastidium, où le fleuve est beaucoup moins large qu'ailleurs; il y a toute sorte d'apparence qu'il le passa en cet endroit-là, pour marcher vers cette ville, qu'il prit aussi facilement, qu'il étoit aisé au Général Romain de faire échouer une telle entreprise. Il n'avoit qu'à se poster au passage qu'on appelle aujourd'hui l'Estradelle. S'il eût pris ce parti, Annibal n'eût sçû jamais par où s'y prendre pour le forcer dans un païs ingrat, où sa cavalerie lui devenoit inutile. S'il eût échoué dans cette entreprise, les Gaulois lui eussent bientôt tourné le dos: il se fût vû privé de toutes sortes de vivres, & réduit dans la nécessité de périr misérablement environné d'une infinité de peuples tout ennemis.

A quoi pensoit Publius de ne point profiter d'une si belle occasion de ruiner entiérement Annibal, lors même qu'il eût passé au-delà du Pô? Pouvoit-il ignorer que ce passage entre les Alpes maritimes & le fleuve étoit très-difficile, & très-aisé à défendre? Je ne sçaurois en deviner la raison. Voilà la seconde bévûe qui releva encore davantage le courage & les espérances d'une armée, qui ne voioit auparavant que des épines & des difficultez insurmontables, & le Général Romain les léve & les applanit lui-même, & abat par là le courage de ses troupes en craignant de trop engager.

Dans les affaires importantes, & dont le salut de tout un païs dépend absolument, les conseils, accompagnez de trop de circonspection, par le souvenir des disgraces précédentes, sont dangereux; la moindre apparence de crainte encourage les ennemis & retient les amis. Scipion alla au-delà, il abandonna les avantages les plus visibles & les plus propres pour ruiner ses ennemis en peu de tems & sans combattre, & se retire derriére un petit méchant ruisseau, pouvant se couvrir d'un grand fleuve, ou attendre Annibal au passage de l'Estradelle: franchement la tête lui avoit tourné. Quel bonheur à Annibal d'avoir rencontré un tel Antagoniste en son chemin! Disons vrai, il n'en trouva guéres de plus habiles après celui-ci.

La conduite timide de Publius après la défaite de sa cavalerie, approche fort de celle de Vercingentorix, si célébre dans les Commentaires de César. Un combat de cavalerie qu'il perdit, & qu'il eût dû regarder comme une disgrace d'une fort petite conséquence, produisit le même effet dans son imagination que l'échec du Tésin dans celle du Général Romain. Il crut tout perdu, lorsqu'il pouvoit réparer cette disgrace & la changer en bien par son infanterie, qui n'avoit pas combattu, ou ne point quitter son poste comme il fit. Ce Général avoit formé le dessein de chasser les Romains de toutes les Gaules, & de secouer le joug de leur domination tyrannique: peu s'en fallut qu'il ne réussît, & César vit le moment de son expulsion, car il ne lui restoit plus que deux jours de marche pour s'en

voir dehors. La perte d'un combat de cavalerie qui ne décidoit rien, parut si solide au Général Gaulois, que sa tête fit calotte. On ne peut nier qu'il ne fût un grand Capitaine. L'on ne niera pas non plus que les hommes les plus extraordinaires sont quelquefois sujets à des renversemens de cervelle, qu'à peine pardonneroit-on aux plus sots & aux plus stupides. Nous l'allons voir dans cet exemple, que nous tirerons de César lui-même. Nous prendrons les choses d'un peu plus haut, cela ne nous écartera pas de notre sujet.

Les Gaulois s'étant généralement soulevez contre les Romains par les intrigues & les menées de Vercingentorix, aussi adroit pour ces sortes de défections, que redoutable par son courage & par sa conduite; César qui le vit à la tête d'une armée extraordinairement supérieure à la sienne, & apprenant d'ailleurs que les passages du côté du Vivarais & de l'Italie lui étoient fermez, & que les rebelles étoient entrez dans la province Romaine; dans la crainte qu'il eut que ceux du Dauphiné ne suivissent l'exemple des autres, & qu'il ne trouvât tous les chemins fermez pour la retraite, se résolut d'abandonner les Gaules, bien moins dans le dessein de secourir le Languedoc, que pour se tirer promtement d'un pas si dangereux & gagner le Dauphiné, il tire de ce côté-là.

Vercingentorix, qui le suivoit en queue avec toutes ses forces, ravi d'avoir réduit les Romains à cette extrémité, assemble les Colonels de sa cavalerie; leur dit » que le tems de la victoire étoit » arrivé; que les Romains aban» donnoient les Gaules pour se re» tirer dans leur province, ce qui » suffisoit présentement pour leur » liberté; mais qu'il falloit les dé» faire pour leur ôter à jamais l'es» pérance du retour, parce qu'au» trement ils reviendroient avec de » plus grandes forces, & ne cesse» roient jamais de les harceller. » Qu'il étoit donc d'avis de les at» taquer dans la marche, parce » que s'ils abandonnoient leur ba» gage, ils perdroient l'honneur » & le moien de subsister; & s'ils » se vouloient défendre, ils ne » pourroient ni avancer ni recu» ler, & seroient contraints de » demeurer en même lieu. Pour » leur cavalerie, il dit qu'il ne fal» loit pas croire qu'elle eût la har» diesse seulement de se détacher » du gros de l'armée; & que pour » donner plus de courage aux siens, » & plus de terreur aux ennemis, » il rangeroit son infanterie en ba» taille.... Le lendemain Vercin» gentorix fait trois gros de sa ca» valerie, dont les deux viennent » fondre sur les aîles, & l'autre » attaquer l'armée de front dans » sa marche. César partage sa ca» valerie en trois à son exemple, » & l'envoie contre l'ennemi. On » se bat en même tems de tous cô» tez, l'infanterie fait halte, & » range en dedans tout le bagage; » lorsque la cavalerie de César a du » pire, elle tourne tête de ce côté» là: ce qui rend le courage aux » siens, & arrête la poursuite des » Barbares. A la fin les Allemans » gagnent le haut d'une colline, » qui étoit sur la droite, & après » avoir chassé les Gaulois, les pour» suivent jusqu'à la rivière, où Ver» cingentorix étoit en bataille avec » son infanterie. Le reste de la ca» valerie voiant la fuite des siens, » se retire de peur d'être envelopé. » On remporte la victoire par tout.

» Vercingentorix; voiant toute sa » cavalerie rompue, fait rentrer son » infanterie dans son camp au mê» me ordre qu'elle étoit, & se re» tire vers Alexia, que César as» siége.

La faute du Général des rebelles est infiniment plus grossiére que celle de Scipion. Celui-ci se trouvoit dénué & éloigné d'une marche de son infanterie, qui n'étoit pas à portée de le secourir à tems; au lieu que Vercingentorix eût pû faire avancer la sienne, à l'exemple de son ennemi, qui la fait avancer, & soutient ainsi une arme par l'autre. C'est à quoi le Gaulois ne pensa jamais, quoique son infanterie fût à portée, & se fait battre lorsqu'il est en état d'entrer dans un engagement général, ou de rentrer dans son camp, sans que cette disgrace pût tirer à conséquence. Elle fut pourtant la cause de son malheur & de sa retraite insensée. Il dépendoit absolument de lui, comme je l'ai dit, de tenter une action générale, ou de rester dans son poste; & ce parti, qui étoit celui qu'il s'étoit proposé, étoit le meilleur pour ruiner l'armée de César, qui se retiroit en hâte hors des Gaules, faute de subsistance & de places, qui s'étoient déclarées contre lui, & où il avoit établi ses magasins & le siége de la guerre. Epouvanté d'une disgrace qui ne pouvoit avoir aucune mauvaise suite, il se retire à la tête d'une armée innombrable, qui n'a point combattu, pour s'aller enfermer dans une place & s'y faire assiéger, lorsqu'il pouvoit tenir la campagne. Scipion ne se trouve pas assûré derriére un grand fleuve comme le Pô. Que fait-il? J'y reviens encore pour faire voir l'énorme sottise de ce Général, il va se couvrir d'un méchant ruisseau guéable par tout, lorsqu'il a mille moiens de réduire son ennemi à l'absurde.



OBSERVATIONS

Sur la Cavalerie, & sur les combats de cette sorte d'arme.

§. I.

Sentiment sur la lance. Qu'elle étoit peu avantageuse. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, est inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur sur cette arme. Qu'elle n'est forte & redoutable que lorsqu'elle est soutenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchâssez entre les escadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie.

LA Noue, qu'on peut mettre au nombre des Capitaines les plus renommez de son tems, célébre par son profond sçavoir dans l'infanterie, & par ses Ouvrages sur la science des armes, qui sont fort estimez des Connoisseurs, se récrie fort contre la maniére de combattre de la cavalerie de son tems, qui se rangeoit en haie & sur un seul rang. *Elle ne se battoit pas par escadron*, dit un Historien éclairé (a), *je veux dire que quand une troupe de gendarmerie alloit à la charge avec la lance, elle étoit d'un seul rang. Ce que j'ai dit de la gendarmerie*, poursuit-il quelques lignes après, *qu'elle ne se battoit point par escadron, se pratiquoit aussi par la cavalerie légére, & cela se faisoit de la sorte jusqu'au régne de Henri II. où l'on commença à escadronner.* Encore eut-on bien de la peine à se défaire d'une si méchante coutume: on y revenoit souvent. L'Auteur cité plus haut, a fort bien remarqué que le Prince de Condé rangea sa cavalerie en haie à la bataille de Saint Denis sous Charles IX. Il est certain qu'on eut bien de la peine à s'en retirer. Cependant quelque folle & peu sensée que fût cette méthode, elle trouva des défenseurs passionnez, lors même qu'elle fut abandonnée: à la vérité c'étoient de pitoiables défenseurs. Nous en trouvons encore aujourd'hui qui disputent sur des usages qui ne sont guéres moins absurdes & moins insensez, & qui rendent ridicules ceux qui les soutiennent.

Il y avoit de quatre sortes de cavalerie, les Lanciers, les Corasses ou Cuirassiers, pour parler le langage d'aujourd'hui, l'Arquebusier à cheval, & les Dragons. Ceux-ci étoient des soldats à cheval pour les entreprises de promte exécution, & ne combattoient qu'à pied. Les trois autres étoient armez de toutes piéces. Les premiers (a) avoient, outre la lance, l'épée & les pistolets; & comme cette cavalerie étoit presque toute composée de Noblesse, on lui faisoit souvent mettre pied à terre, & elle combattoit avec la même valeur. Les cuirassiers ne chargeoient qu'avec l'épée & le pistolet. A l'égard de l'arquebusier à cheval, il n'avoit de plus que le mousqueton. Ces

(a) *Dan. Hist. de la Milice Franç. tom. 1. liv. 5. p. 314.*

(a) *Walhausen, Art milit. à cheval.*

trois derniéres espéces de cavalerie passoient sous le titre de cavalerie légére.

George Basta, qui a été un des plus grands Capitaines & un des plus grands hommes de cavalerie de son siécle, & avec cela Auteur, & Auteur dogmatique fort estimé, rejette absolument la lance dans son Traité de la Cavalerie. Il est assez grave pour être cru. Walhausen, autre Ecrivain dogmatique, très-profond & très-sçavant dans la cavalerie & dans l'infanterie, car il a très-bien traité de l'une & de l'autre, attaque le sentiment de Basta, & se sert de ses propres armes pour le combattre, & le bat en ruine. Je panche fort du côté de Walhausen à l'égard du sçavoir, bien que celui-ci n'ait pas gagné de batailles comme l'autre, qu'il n'eût pas moins gagnées s'il eût été emploié. C'est le sort des grands génies pour la guerre de demeurer en chemin, si l'on ne joint les qualitez de bon Courtisan à celles d'habile Guerrier. Il faut ensuite considérer les Puissances que l'on sert, & le tems auquel l'on vit, qui n'est pas une chose indifférente à la vertu. Walhausen a manqué dans tous ces avantages. Ni celui-ci ni l'autre n'ont assez bien connu le desavantage de la lance, telle que celle dont on se servoit en ce tems-là. Les Maures en connoissent mieux l'avantage, comme je le dirai en son lieu; mais la leur est bien différente de l'ancienne, & l'art de s'en servir est encore plus différent. Montécuculi, (a) autre grand Maître dans la science des armes, & Auteur profond, me paroît pancher du côté de la lance, sans négliger de nous en apprendre les défauts comme Basta, & les observations qu'il fait sur cette arme sont importantes.

» De toutes les armes dont on se » sert à cheval, dit-il, la lance est » la meilleure (a); mais il faut » qu'elle soit bien garnie, & que » les lanciers soient vigoureux, ar» mez de pied en cap, qu'ils aient » de bons chevaux, un terrain uni, » ferme, point embarassé : les choses » étant ainsi, ils se partagent en pe» tits escadrons, vont à la charge » & ouvrent un chemin, où les cui» rassiers qui suivent au trot, en» trant après eux, font un grand » carnage. Les lances ne prenoient carriere qu'à soixante pas, comme toute cavalerie doit faire.

» Si la lance n'a pas ces qualitez, » ou que l'homme, le cheval, le » terrain ne soient pas tels qu'il » faut, & ne concourent pas à » l'impétuosité de la course & du » choc, ou qu'elle ne soit pas sou» tenue de près par les cuirassiers, » elle est inutile : car l'ennemi s'ou» vre lorsqu'il le voit venir, & céde » à son ardeur, puis envelope les » lanciers & les taille en piéces, » comme fit Charles Gustave Roi de » Suéde dans les derniéres guerres » contre les Polonois. La grande » dépense & le peu d'usage de la » lance, qui ne sert qu'à un jour de » bataille, l'ont fait abandonner » dans nos armées. Les Polonois » s'en servent encore; mais ils les » distribuent pour le combat par » petites troupes de vingt-cinq à » trente chevaux chacune : qui en » auroit environ mille, en forme» roit trente ou quarante petits es» cadrons, lesquels étant menez

(a) *Mémoires de Montéc. L. 2, ch. 2.*

(a) *Il dit dans son premier Liv. ch. 2. que la lance est la reine des armes pour la cavalerie, comme la pique pour l'infanterie.*

» vivement & secondez par les » cuirassiers, pourroient faire un » grand effet.

Je serois assez de l'avis de ce grand Capitaine, si cette sorte d'armé pouvoit être mise à tout comme les cuirassiers. Tout ce qu'il dit de la lance, & de la méthode de la faire combattre, ne se trouve pas dans les Auteurs qui en ont écrit. Le Pére Daniel se trompe, lorsqu'il assûre que les lances combattoient sur un seul rang. Elles combattoient quelquefois sur deux ou sur trois. Cela se voit dans les Auteurs, qu'il n'a pas consultez: ce qu'il auroit dû faire. Je m'étonne qu'il n'ait pas lû le Traité de *Militia equestri* de Hermannus Hugo, qui est un Religieux de sa Compagnie, lequel cite tous ces Auteurs, entr'autres Basta, Walhausen, & Louis Melzo. Les lances combattoient quelquefois en escadron de quarante ou de soixante lances, & sur trois de file. Car dire comme le Pére Daniel, qu'ils ne formoient des escadrons que dans la marche, ce n'est pas là raisonner; est-ce qu'on peut marcher autrement que sur plusieurs rangs?

On ne s'apperçut du défaut des lances que lorsqu'on commença à reconnoître que l'infanterie étoit la base & le soutien des armées, & en ce tems d'ignorance on n'en avoit que fort peu, encore fort mal armée & sans discipline; toute la force d'une armée étoit dans la cavalerie. On commença à ouvrir les yeux, & ce fut moins les grandes actions des Romains & des Grecs, que celles des Suisses, qui en eurent la gloire. Ceux-ci ne combattoient qu'avec leur infanterie, sans se soucier beaucoup de la cavalerie, qu'ils attaquoient par tout où ils la rencontroient, sans qu'il fût possible à celle-ci de la rompre & d'en avoir raison. On reconnut alors l'utilité & la nécessité d'une bonne infanterie reglée, disciplinée & entretenue en tems de paix comme en tems de guerre, c'est-à-dire qu'on prit ce parti lorsqu'on commença à devenir plus habile, & à mesure qu'on augmenta en connoissances, on eut moins de cavalerie. Car la marque la plus évidente & la plus assûrée de la décadence des armes dans un Etat, & que la barbarie & l'ignorance s'y introduisent, est le grand nombre de cavalerie qu'il met en campagne. L'on voit par l'Histoire, combien les Romains avoient peu de cavalerie, lorsque leur discipline militaire étoit dans sa plus grande vigueur. Cela se remarque encore chez les Grecs & chez les Perses du tems de Cyrus, sous l'Empire d'Alexandre le Grand, & un peu après. Cette discipline militaire tombée, on vit multiplier la cavalerie dans les armées Romaines, & l'infanterie tomber peu à peu dans le mépris faute de discipline. La cavalerie augmenta à mesure qu'on négligea l'infanterie, & que l'Empire approcha de sa ruine & de sa décadence.

Dès que les Moscovites se sont disciplinez, eux, qui dans l'état de barbarie faisoient consister leurs principales forces dans la cavalerie, on a vû moins de celle-ci, & leur infanterie a augmenté & s'est rendue très-redoutable. Les Polonois, qui les méprisoient auparavant, n'ont plus osé branler, eux qui semblables aux anciens Sarmates, n'ont d'autres forces à opposer à leurs ennemis que leur cavalerie: de sorte qu'ils sont aujourd'hui aussi peu en état d'attaquer que de se défendre.

L'exemple des Moscovites n'a pas diminué le nombre de la cavalerie des autres Princes de l'Europe dans

la guerre de 1701, qui n'a fait que trop connoître que la France & les autres Puissances liguées contre elle tomboient par défaut de discipline, ou par défaut de capacité dans les Généraux, ou pour n'avoir pas écouté les conseils des gens éclairez, puisqu'ils ont donné dans l'excès à l'égard de la cavalerie, aussi ruineuse à l'Etat que peu utile à la guerre: qu'a-t-elle fait? Je le demanderois volontiers; mais il faut finir cette digression, que je n'ai pû éviter, tant elle m'a paru importante.

Dès qu'on eut formé des corps d'infanterie reglée, la cavalerie fut un peu moins considérée: on s'en moqua à la fin. Les cavaliers éprouvérent les premiers ce que c'est que d'avoir affaire à de bonne infanterie, & l'on peut dire que la bataille de Coutras fut la cause qu'ils furent beaucoup méprisez, ce qui fit qu'on les banit peu à peu des armées. Le Roi de Navarre, qui redoutoit ces Messieurs-là, se servit d'une pratique qu'il avoit apprise de l'Amiral de Coligni, qui étoit d'inserer des pelotons d'infanterie de vingt mousquetaires chacun, sur cinq de front & quatre de rang entre les espaces des escadrons de sa cavalerie, pour passer au moment du choc entre ceux des ennemis, & les tirer en flanc. Ces braves fantassins firent merveille de tirer, & abattirent un grand nombre de gendarmes par terre.

C'est dans l'école de l'Amiral de Coligni qu'Henri IV. se forma pour la guerre. C'étoit un grand Maître que cet Amiral, & un des plus grands Capitaines & des plus honnêtes hommes de son siécle; mais ce n'est pas lui qui fit revivre cette méthode admirable des pelotons inserez dans la cavalerie. Ce phénoméne militaire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, se fit voir à la bataille de Pavie en 1525. Quinze cens arquebusiers des plus ingambes de l'infanterie Espagnole, la plûpart Basques, dressez de longue main à combattre par plusieurs pelotons ou petites pelotes entre les escadrons de la cavalerie Espagnole, furent eux seuls la cause de la défaite de la gendarmerie Françoise, toute composée de Noblesse, & la plus redoutable de l'Europe. Le Pére Daniel prétend qu'il y avoit trois mille arquebusiers combattant de la sorte, je ne m'y oppose pas; mais s'il avoit consulté Brantome, il fût entré dans un plus grand détail de l'action de ces arquebusiers. On prétend qu'Antoine de Léve les avoit dressez de la sorte. Voilà l'époque de ces pelotons, dont l'Amiral de Coligni se souvint, & qu'Henri IV. n'oublia pas en bien des occasions, encore moins Gustave-Adolphe, qui ne combattoit jamais à sa cavalerie sans de bons pelotons de mousquetaires ou d'arquebusiers, dont il fit toujours son grand principe, & dont il n'eut jamais lieu de se repentir.

L'Historien qui a écrit des événemens de l'Ecosse sous le régne de Charles I. & sous le gouvernement du Marquis de Montrose, un des plus grands Capitaines qu'on ait vû depuis les Anciens, dit que l'entrelassement des pelotons parmi les escadrons de la cavalerie étoit si ordinaire à Montrose, qu'il s'en étoit fait comme une coutume. Son Historien rapporte qu'il s'étoit rendu par-là si formidable à sa cavalerie, toujours plus foible de deux tiers, que c'étoit assez de le voir ainsi rangé pour n'en oser approcher, & ses ennemis semblables aux Romains contre Annibal ne l'imitérent

jamais;

jamais ; ce qui est à peine concevable dans ceux-ci comme dans les autres.

M. de Turenne se servit aussi de cette méthode au combat de Seinsheim en 1674. Il en fit de même à la bataille d'Ensheim, qui se donna trois ou quatre mois après. C'étoit le grand principe de Gustave-Adolphe, du Duc de Weimar, & de tous les éléves de ce fameux Capitaine, & tout cela est pris des Grecs, qui sont les premiers qui ont emploié cette maniére de combattre. On trouve un peu étrange qu'il se soit rencontré des gens, d'ailleurs expérimentez, qui l'aient desapprouvé. Je leur demanderois volontiers s'ils ont de bonnes objections à faire? Je pense que non : dispute-t-on sur des faits, & sur une méthode pratiquée non seulement par les Anciens, mais encore par les plus grands hommes d'entre les Modernes, sans qu'ils se soient jamais trouvez en défaut ? Que répondre à ces gens-là ?

§. II.

Suite du Paragrafe précédent.

ON combattit par escadron avant même que les lances disparussent dans les armées; mais ils étoient si gros, si pesans dans leurs manœuvres, si lourds & sur une si grande profondeur, qu'ils égaloient ceux des Perses, qui combattoient sur douze files, & au-delà même, quoique Xénophon en dise. On ne sçavoit pas qu'il en étoit de même à l'égard des nôtres sous le regne d'Henri IV. Cela se remarque dans Basta, dans Ludovico Melzo, & ces gros escadrons étoient encore en usage du tems de Walstein & de Gustave-Adolphe; mais celui-ci ne les faisoit pas si gros, parce qu'il se trouvoit toujours plus foible tout au moins de la moitié, & trouvoit le secret de faire voir que Dieu n'est pas toujours pour les gros escadrons, en y inserant des pelotons de cinquante mousquetaires. Par cette méthode il en eut toujours raison. Comme les arts & les sciences ne vont pas fort vîte à leur perfection, & particuliérement celle de la guerre, qui est immense, on les forma de deux cens maitres. L'expérience fit voir qu'ils étoient encore trop gros; on les réduisit à cent cinquante ou à cent vingt maitres sur trois de file, & l'on en est demeuré à peu près à ce nombre, & je crois qu'on a bien fait.

S'il m'est permis de dire ce que je pense de cette pratique, je ne sçai s'il ne seroit pas mieux de les former sur quatre rangs. Rien ne me semble plus dangereux que le flottement dans la cavalerie comme dans l'infanterie : on me demandera peut-être si j'ai de bonnes lettres de créance, & de bonnes cautions qui puissent autoriser mon sentiment dans une chose si grave; je répondrai qu'oui, & qu'outre ces cautions respectables, j'ai encore la raison, les regles de la guerre & des faits d'expérience sur lesquels on ne dispute point, s'ils sont en grand nombre. Je crois que cela suffit pour réduire mes Critiques à l'argument de M. Loke, c'est-à-dire à se fâcher, ou à ne sçavoir que répondre, & la plûpart en sont logez là.

La preuve de la nécessité de donner plus de profondeur à nos escadrons que nous n'en donnons aujourd'hui, se tire des Anciens, qui sont nos Maîtres. Ils combattoient par escadron : les Grecs sur huit de file, & les Romains sur quatre. Les escadrons de ceux-ci n'étoient guéres

de plus que de quarante maitres. Ceux des Grecs étoient tout au plus de quatre-vingt cavaliers. Il ne paroît pas qu'ils aient jamais changé dans cette méthode. Lorsque les Modernes sont revenus dans leur bon sens, ils ont commencé par former de gros escadrons de trois à quatre cens chevaux au moins sur dix de profondeur, comme je l'ai dit plus haut. Peu à peu on diminua dans le nombre & dans la hauteur. Henri IV. le Prince Maurice, Alexandre Farnése, le Duc d'Albe, se fixérent à huit, & ensuite à six. Walstein les fit trop gros & trop épais, & s'en trouva mal à Lutzen, & Tilly à Léipsick. Gustave n'en eut jamais que de petits, qu'il rangea sur cinq rangs avec ses pelotons, & ne s'en repentit jamais. M. de Turenne rangea les siens sur quatre, & souvent sur cinq. Voilà des autoritez fort graves, ce me semble; qui sont ceux qui ont réduit les escadrons sur trois de profondeur ? Sont-ce des gens respectables par leur sçavoir & par leurs actions ? Non sans doute: mais des hommes très-médiocres, que rien n'autorisoit que leurs emplois & la fausse opinion de leur mérite. On s'égare toujours avec de tels guides, mais jamais avec de tels hommes que les Gustaves & les Turennes. Venons maintenant aux raisons.

L'attaque unie & serrée, dit Montécuculi, est celle qui rompt l'ennemi. Cette maxime est incontestable; mais cette union, si nécessaire & si importante pour le choc, dépend de l'avantage des armes offensives & défensives. Les armes offensives sont de longues épées à l'Espagnole, fortes de pointe, étroites, de bonne & d'excellente trempe, tranchantes, & qui ne plient point, avec de bonnes gardes. Les nôtres, comme celles de nos voisins, ne sont pas si avantageuses que les experts dans la cavalerie se l'imaginent. Celles des Espagnols, comme je viens de le dire, sont les plus parfaites, plus longues de près de cinq pouces; elles sont plus menues, plus légéres, d'une meilleure trempe, & de moins grande exécution pour les coups de taille que les plus larges, & ne cassent jamais. Charles XII. Roi de Suéde en fit faire de toutes semblables, & tout aussi bonnes, & en arma sa cavalerie. Mes amis, disoit-il à ses cavaliers, joignez l'ennemi, ne tirez point, c'est aux poltrons à le faire, & frapez toujours de pointe, vous en aurez bientôt raison. Il parloit en Guerrier expérimenté. L'épée telle que je viens de la représenter, est la reine des armes de la cavalerie. A l'égard des pistolets, je les tiens nécessaires. Je ne pense pas ainsi des mousquetons de nos cavaliers, & c'est ainsi que pensent les plus habiles Officiers de cavalerie. Le sentiment de ceux de l'infanterie ne peut pas être non plus rejetté. S'il m'est permis de décider, après tant de gens sages, le mousqueton me paroît une arme fort inutile, à moins qu'on n'ait prétendu en armant nos cavaliers de la sorte, leur faire mettre pied à terre dans une nécessité, & en tirer à peu près le même service que nous faisons de nos dragons dans les païs où la cavalerie ne sçauroit agir.

Si l'on a eu tout autre dessein que celui que je dis, comme il est apparent, puisqu'elle ne met jamais pied à terre dans les occasions, qui ne se présentent que trop souvent; je dis moi que le mousqueton est non seulement peu propre à la cavalerie, mais même très-pernicieux, si l'on ne prétend s'en servir qu'à

cheval. Je ne sçaurois m'empêcher d'admirer ici la force de l'opinion dans la plûpart des Officiers de cavalerie, qui s'imaginent que le cavalier ne sçauroit combattre qu'à cheval: comme si toute la force & le courage étoient hors de lui-même, & qu'il laissât l'un & l'autre sur la selle de son cheval lorsqu'il est pied à terre. Je voudrois bien leur demander s'ils mettent quelque différence entre un homme & un autre homme? Un cavalier est un homme sur son cheval comme démonté: s'il est brave dessus, il ne l'est pas moins à terre: car son cheval ne mord ni ne rue dans le combat. Un dragon ne différe du cavalier que de nom. Donnez aujourd'hui un bonnet, un fusil & des bottines à ce cavalier, à la premiére occasion, ou le jour même, il combattra avec la même valeur & le même courage que celui qui aura servi toute sa vie dans les dragons. Parlons sincérement, le mousqueton nuit beaucoup plus qu'il ne sert: car si l'on vient à ouvrir les yeux, & qu'on se résolve enfin de le bannir de la cavalerie, on la réduira à joindre l'ennemi, & à ne se servir que de l'épée. Dans ce cas les armes défensives sont nécessaires, mais non pas telles que celles que l'on a coutume de donner à la cavalerie. Pourquoi des cuirasses à l'épreuve qui coûtent infiniment, & qui accablent le cavalier de leur poids, puisqu'il n'y a rien de plus misérable, de plus méprisable & de plus incertain que le feu de la cavalerie contre cavalerie?

Les meilleures armes défensives qu'on puisse donner à la cavalerie, sont les cottes ou jacques-demailles & en maniére de veste ou chemisette, qui couvre les cuisses jusqu'au genouil, & des demies manches qui décendent jusqu'au coude, si l'on n'aime mieux les armer de cuirasses ou demies cuirasses & de brassards, à la maniére des Anciens, qui décendoient jusques vers le coude, composées de lames de fer ou d'acier, longues & fort minces, rangées avec un tel art & si proprement, que quelque mouvement qu'ils fissent, ils n'en étoient pas incommodez. Cette chemisette militaire (a) conservoit toujours la même grace, tant les jointures étoient bien faites. Cette sorte d'armure, avec une calotte de fer sur la tête, coûteroit beaucoup moins que nos cuirasses à l'épreuve, qui sont si embarassantes, qu'il ne faut pas s'étonner si les cavaliers les rejettent. A l'égard des gants, à la réserve de ce qui couvre la main, le reste doit être de peau souple, & le haut de peau de bufle ou d'élan qui aille jusqu'au coude. Le Roi de Suéde Charles XII. donna de ces sortes de gants à toute sa cavalerie, & ordonna que les manches ne seroient point faites en paremens, mais en pagottes très-étroites.

Montécuculi, qui est le Végéce des Modernes, prétend que les armes défensives sont nécessaires à la cavalerie; » parce, dit-il, que l'attaque unie & serrée, (comme je l'ai cité plus haut,) » est celle qui » rompt l'ennemi; & quand quelqu'un du premier rang vient à » tomber, il fait perdre toute la » force du choc, jusques-là que les » chevaux, qui sont derriére, s'épouvantent, & que toute la » troupe se déconcerte.

» Tout l'avantage, (dit encore le même Auteur,) » consiste à former un corps solide, si ferme & » si impénétrable, qu'en quelque » endroit qu'il soit ou qu'il aille, il

(a) *Antiq. expliq. liv. 3. p. 76.*

» y arrête l'ennemi, comme un bastion mobile, & se défende par lui-même; mais on ne peut avoir cette fermeté sans la pique à pied & la cuirasse à cheval.

Suivant ce raisonnement, il s'ensuivroit que la cavalerie devroit combattre sur quatre ou cinq rangs, comme c'étoit l'usage du tems de Montécuculi, qui ne la met cependant que sur trois. Par là on éviteroit le flottement, les manœuvres en feroient beaucoup plus légéres, le choc plus violent & plus uni qu'il ne l'est ordinairement dans les escadrons d'aujourd'hui. C'est une chose pourtant fort rare que ce choc, on n'en connoît guéres l'usage que dans la Maison du Roi. Celle-ci va droit l'épée à la main, & fait sentir le poids de ses armes comme toute la force de ses chevaux. Cela est rare dans toute autre cavalerie, tout aboutit le plus souvent à mettre en œuvre le mousqueton. Le grand Turenne ne pouvoit le souffrir, & avec raison. A quoi bon cela, disoit-il, tout le fort de la cavalerie est de charger l'épée à la main. Au combat de Sintsheim en 1674. ce grand homme commanda à ses escadrons d'essuier tout le feu des Impériaux sans tirer, & de fondre dessus l'épée à la main.

Cet habile Guerrier, qui pensoit toujours juste, n'eût pas donné cet ordre, si sa grande expérience & son bon sens ne lui eussent fait voir que la peur des chevaux, quand on tire, met une espéce de desunion dans les escadrons, qui les fait flotter, & donne plus de facilité à les rompre; au lieu que l'épée à la main, ils marchent & chargent avec plus d'égalité. Il y a encore un avantage à ajouter, que les Officiers braves & entendus ne laissent pas échaper. Allez le premier à l'ennemi, tâchez de le prévenir, & souhaitez qu'il fasse feu; on peut compter de le rompre & de le mettre en fuite, avant même que d'être abordé.

Ce que je viens de dire touchant la cavalerie, quoique je n'aie pas épuisé cette matiére, & que ce ne soit que l'idée d'un Traité particulier, m'a paru d'une extrême importance: car la plûpart aveuglez par leurs préjugez, ne sçauroient s'en délivrer, si on n'en fait voir le faux & l'absurde dans un Ouvrage, dont le but principal est de combattre ces préjugez, & de sapper par les fondemens, s'il m'est possible de réussir, une infinité de pratiques & de principes tous contraires aux regles de la guerre & du bon sens dans toutes les parties que la science des armes renferme. On ne peut le faire, si l'on n'oppose à la fausseté de ces principes l'évidence de ceux des Anciens, que nos péres ont suivi en bien des choses à l'égard des combats de cavalerie. Car outre qu'ils en venoient toujours aux mains & fort brusquement, & sur plus de rangs que nous ne faisons, leurs épées étoient infiniment plus avantageuses que celles des anciens Grecs & Romains, & que les nôtres ne le sont aujourd'hui. Je ne sçai d'où ils les tiroient, mais elles étoient de meilleure trempe, & semblables aux épées Espagnoles. Quoiqu'il en soit des Anciens & de nos péres, je les ai moins en vûe que la raison & les exemples qui sont fondez sur cette raison. Il n'est guéres possible qu'on ne s'en soit apperçû dans cet Ouvrage. J'ai la vérité pour guide, bien résolu de ne m'en écarter jamais: le tems & la guerre seront mes garans.

§. III.

Que l'on ne doit jamais faire de détachemens considérables de cavalerie sans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie.

UN habile Général ne détache jamais de grands corps de cavalerie de son armée, si ce détachement n'est l'objet de quelque dessein important, & jamais sans nécessité, comme fit Scipion. Si c'est pour reconnoître l'armée ennemie, un grand corps de cavalerie est bien moins en état de le faire qu'une troupe de quinze à vingt maitres de cavalerie légere ou d'autant de fantassins. C'est d'ailleurs une imprudence à un Général de voir de ses propres yeux, lorsqu'il peut voir par ceux d'autrui sans trop s'exposer: car il est rare qu'un ennemi vigilant, bien fourni d'espions fidéles, ne soit pas averti; il peut se mettre aux champs, aller au-devant de son ennemi, & le combattre à son avantage en marchant à lui avec des forces plus considérables. Je ne doute nullement qu'Annibal ne fût averti que Scipion s'étoit mis en campagne pour prendre langue, & reconnoître de ses propres yeux ce que le Carthaginois avoit de forces à lui opposer. Celui-ci ne pouvoit manquer d'être instruit exactement des desseins de son ennemi, par les secrétes liaisons qu'il avoit avec les Gaulois Insubriens, qui faisoient partie de la cavalerie Romaine.

Un Chef expérimenté ne quitte jamais son armée, s'il n'a en vûe un dessein d'une extrême importance. Scipion n'en avoit pas, & Annibal en avoit un très-grand d'aller au-devant de lui à la tête de toute sa cavalerie. Il étoit assûré de le battre, autant par le nombre de ses troupes, que parce qu'il étoit au voisinage de son armée, dont il pouvoit tirer des secours; au lieu que Scipion n'en pouvoit tirer aucun, pour être trop éloigné de la sienne.

Le Général Romain ne pouvoit ignorer, comme je l'ai dit ailleurs, que toute la force de l'armée d'Annibal étoit dans sa cavalerie: il eût donc mieux fait de se fortifier & de mêler la sienne d'un corps détaché de ses légions. Il eut lieu de s'en repentir. Que cette faute serve de leçon aux Officiers Généraux qui vont à la guerre avec leur seule cavalerie, par cette seule raison, que le païs est propre à cette sorte d'arme. Il est vrai qu'ils y mêlent quelques dragons; mais qu'est-ce que ces dragons? Montécuculi nous l'apprendra. C'est, dit-il, de l'infanterie, à qui l'on donne des chevaux pour aller plus vîte, & pour combattre uniquement à pied, en entrelassant cette arme avec l'autre. Ce n'est point cela aujourd'hui, les dragons sont plus cavaliers qu'ils ne sont fantassins, on n'en connoît plus l'usage. Parmi une infinité d'éxemples qui prouvent manifestement qu'on l'ignore absolument, la bataille de Malplaquet nous en offre un authentique, l'on pouvoit gagner la bataille par eux: car dix-huit régimens de dragons peuvent décider, & il n'en falloit pas tant pour nous assûrer la victoire. On les prit pour de la cavalerie, qui se trouva presque toute inutile, & les dragons furent du nombre des spectateurs; ils furent oubliez en si beau sujet d'agir, ce qui est à peine concevable.

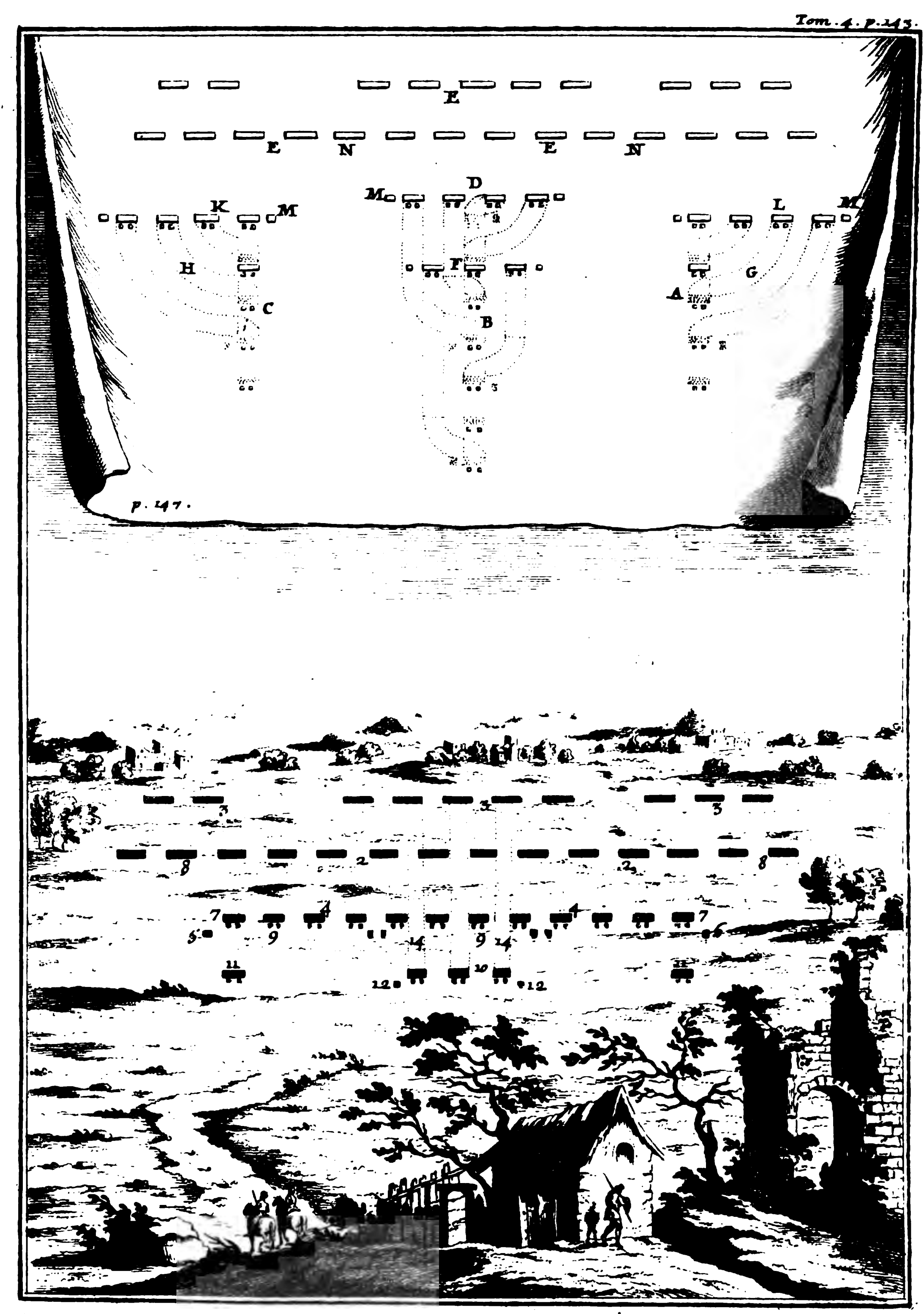
Si l'on se voit obligé de détacher un corps de cavalerie pour quelque raison que ce soit, on ne doit jamais le faire qu'il n'y ait au moins

un tiers d'infanterie ou de grenadiers, non détachez, mais des compagnies entiéres, ou des dragons, s'il est besoin d'une marche extraordinaire & forcée; mais lorsqu'il s'agit d'un grand corps de cavalerie de cinq ou six mille chevaux, il faut toujours y mêler de l'infanterie, outre les dragons, qu'on doit toujours considérer comme fantassins, & les faire combattre à pied.

Il peut arriver que l'on rencontre l'ennemi, & quelquefois l'on marche à ce dessein: c'étoit peut-être celui d'Annibal. Selon toutes les apparences Scipion ne s'étoit pas attendu à un combat. Il trouva l'ennemi plus fort. Il est difficile dans un païs de plaines, lorsque deux corps de cavalerie se rencontrent, que le foible puisse éviter un engagement. Il vaut beaucoup mieux s'y déterminer, lorsque la disproportion des forces souffre quelque équilibre, que de penser à la retraite; c'est de tous les partis le plus délicat & le plus dangereux. L'infanterie le peut, parce qu'elle est plus propre à faire front de toutes parts, & à opposer une égale force par tout, malgré sa foiblesse, & plus facilement contre de la cavalerie que contre de l'infanterie. L'Histoire ancienne & moderne est remplie de ces sortes d'exemples. Celle du Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne, en est une bonne preuve. Le meilleur donc est d'aller au-devant de l'ennemi. Tout dépend de l'excellence de la disposition, & de se ranger de sorte, qu'on puisse ôter à l'ennemi l'avantage du nombre, & même celui d'une plus grande valeur dans sa cavalerie, s'il n'a que celle-là à opposer. Je dois supposer ici un cas semblable à celui du combat du Tésin, pour ne pas sortir de mon sujet. Je suppose donc que l'ennemi est plus fort de la moitié en cavalerie, & même de deux tiers. C'est beaucoup, mais c'est peu, lorsqu'on peut tirer parti de son infanterie un peu mieux que Scipion ne fit.

La méthode d'aujourd'hui est de se ranger sur deux lignes, à la cavalerie comme dans l'infanterie, dans les combats considérables, où dans les batailles. Je ne disconviens pas que cette méthode ne soit bonne quoiqu'on voie rarement que les lignes se succedent, tout dépend des têtes. Si une premiére ligne est battue à moins d'une grande valeur & d'une conduite égale dans les Chefs, il est rare que la défaite d'une premiére ne cause celle d'une seconde, & sur tout dans la nation Françoise dont le premier choc est tel & si redoutable, que si la premiére ligne est renversée, il est difficile que la seconde repare le malheur de la premiére; & cela n'est gueres moins rare chez nos voisins, quoique plus patiens & plus flegmatiques.

La premiére chose que le Général doit faire dans ces sortes de combats, est d'ordonner à sa cavalerie de mettre le mousqueton bas, pour lui ôter l'envie de s'en servir, & de la réduire à charger l'épée à la main, avec ordre d'essuier tout le feu de l'ennemi, de marcher gravement à lui l'épée à la main, & de ne prendre carriere qu'à soixante pas. Voici l'ordre sur lequel je voudrois combattre. Je suppose l'ennemi fort de vingt-quatre escadrons rangé sur deux lignes (2) (3) contre douze que je lui oppose, & autant de compagnies de grénadiers. Supposant mes escadrons à cent trente maitres, je les réduis à quatre-vingt, de sorte qu'il me reste six cent che-



DEUX DISPOSITIONS DE COMBAT DE CAVALERIE
Selon les principes de l'auteur.

vaux par cette réduction. J'expliquerai bientôt l'usage que j'en veux faire. Je range mes escadrons sur une seule ligne (4), me souciant peu d'être débordé. Une compagnie de grenadiers (5) (6) sur six de hauteur à mes aîles (7) pour les flanquer contre le choc des escadrons ennemis (8) qui me débordent. Trente grénadiers partagez en deux pelotons (9) à la queue de chaque escadron, pour se jetter à droit & à gauche sur les flancs de ceux de l'ennemi au premier instant du choc. Je mets une réserve (10) de trois escadrons que je poste au centre, qui font deux cens quarante chevaux. Je forme deux escadrons (11) des cent soixante qui me restent, que je mets à la queue de chaque escadron de mes aîles pour les accidens inopinez. Il me reste encore deux cens grenadiers, cent détachez des dix compagnies, & deux compagnies entiéres, celles-ci (12) flanqueront la petite réserve; deux pelotons de vingt grénadiers, tirez des cent détachez, partagez en quatre pelotons derriére, ou à côté des deux escadrons (11). Voilà l'ordre sur lequel je voudrois combattre, en mêlant & soutenant une arme par l'autre. Voici celui qu'on doit observer dans le combat.

On marchera au pas à l'ennemi sans tirer un seul coup & l'épée à la main, la carriére à soixante pas; dès le moment qu'on sera prêt à choquer, la réserve (10) passera entre les escadrons de la premiére ligne ennemie, courant les lignes ponctuées (14) pour tomber brusquement sur ceux du centre de la seconde (3) la séparer de ses aîles, & l'enfoncer pour replier subitement sur les flancs de ceux qui restent en entier. Les pelotons (9) s'enchâsseront entre les distances des escadrons ennemis, qu'ils prendront en flanc à droit & à gauche, à coups de fusils & de baionettes. Les compagnies (5) (6) qui flanquent à chaque aîle feront grand feu sur les escadrons ennemis qui débordent, & les obscurciront sans abandonner l'escadron de chaque aîle, soutenu encore de l'escadron (11). On peut voir par cette façon de combattre que chaque arme attaque & se défend par elle-même.

Quelques-uns de ceux qui sont pour les gros escadrons me blâmeront sans doute, & trouveront à redire que j'en oppose de si petits contre des gros. Cette objection n'est pas autrement fort vigoureuse, je répondrai à cela que je ne serai jamais pour les gros escadrons; mais pour les petits bien commandez, bien menez & qui vont brusquement aux ennemis sans tirer, & l'épée à la main contre d'autres qui combattent à la façon ordinaire. D'ailleurs mes pelotons suppléent, & je prétens bien qu'ils suppléent au-delà de la foiblesse de mes escadrons; ainsi cette objection tombe par terre. Ils me demanderont peut-être des autoritez; je leur répondrai que les autoritez, & les exemples sont peu nécessaires, & ne prouvent pas toujours, mais la raison & la vérité ne trompent point: s'il falloit pourtant en citer nous ne finirions pas sitôt; les Historiens de l'antiquité en sont tout remplis, & les modernes encore plus: car ce que le grand Condé dit des gros escadrons, n'est pas article de foi. Gustave Adolphe, & tous ces grands hommes qui sont venus après lui & qu'il forma de sa main, sçavoient parfaitement par ce qu'ils avoient vû de ce grand Capitaine, & par ce qu'ils pratiquérent, qu'un escadron de cent vingt, ou cent cinquante, épaulé d'un peloton

de cinquante arquebusiers rendoit toujours bon compte des plus gros, de ceux de trois à quatre cens maîtres, c'est ce que Walstein éprouva à Lutzen, & cependant quel homme étoit-ce que ce Walstein ! Je ne me retirerai pourtant pas sans satisfaire ceux qui ne se contentent pas de la raison, si elle n'est appuiée de l'exemple. Comme il n'y en a aucun qui frape tant que ceux qui approchent le plus de nous, je crois qu'il est toujours mieux de citer ceux de notre tems, que de remonter aux siécles antiques, ni même à ceux de nos péres : nous allons citer un fait mémorable qui s'est passé de nos jours, ce qui le rend encore plus intéressant. Je le tire de l'Auteur des mouvemens & campemens des armées en Flandre. Ceux qui se sont trouvez à cette action, disent qu'il a écrit conformément à la vérité.

» Le 19. Septembre 1691. M. de » Luxembourg aiant sçû que les en» nemis décampoient de Leuse, » marcha avec ces mêmes troupes, » qui étoient au nombre de soi» xante-&-dix escadrons ; croiant » bien qu'il pourroit joindre leur ar» riéregarde. Il prit le chemin qui » va de Tournai à Mons, qu'il sui» vit jusqu'à Bresse ; & pour lors le » laissant à droit, il alla passer au» près de Vilanpinche, qu'il laissa à » gauche, & Tourbe à droit, d'où il » entra dans la plaine que les enne» mis occupoient entre le ruisseau » de Leuse & celui de la Catoire, » M. de Villars qui avoit marché de » grand matin pour joindre M. de » Marsilli, manda à M. de Luxem» bourg, qui étoit en chemin, qu'il » voyoit plusieurs troupes des en» nemis en bataille près de lui. » M. le Maréchal lui envoia dire » de ne rien engager qu'il ne fût » arrivé. Aussitôt qu'il y fut, il vit » une ligne de seize à dix-sept es» cadrons, qui formoient leur arrié» regarde. Ces troupes étant de » beaucoup supérieures au corps de » M. de Villars, il fit avancer en » toute diligence la Maison du Roi » qu'il mit en bataille dans un ter» rain convenable, parce qu'on le » remplissoit. Il plaça sa droite à » Tourbe, & sa gauche proche Leu» se. Sur sa droite il posta les deux » régimens de dragons du Roi & » de Tessé qui la fermoient. Et à » la gauche de la Maison du Roi » trois escadrons de Mérinville.

» L'armée ennemie étoit campée » de cette maniére : la droite étoit » à Leuse, & la gauche au pont de » Catoire. Les ennemis qui avoient » crû d'abord que les troupes que » commandoit M. de Villars étoient » celles que commandoit M. de Be» sons sous Mons, furent bien éton» nez lorsqu'en les voiant de plus » près, ils reconnurent que c'étoit » la Maison du Roi, & qu'il n'y » avoit plus à reculer. Cela les obli» gea de repasser au plutôt toute la » cavalerie de leur aîle gauche, » premiére & seconde ligne, en de» çà du ruisseau de Bliqui, & du » défilé de la Catoire. A mesure » qu'ils arrivoient, ils formoient » des lignes derriére cette arriére» garde, & firent avancer derriére » des haies, qui étoient sur leur » gauche, cinq bataillons qui se » trouvérent opposez aux deux ré» gimens de dragons que nous » avions sur notre droite.

» M. de Luxembourg voiant que » les ennemis pouvoient beaucoup » grossir leurs troupes, fit ébranler les » gardes du Roi pour charger les en» nemis : ils les attendirent fiérement » à cause d'une petite ravine qu'ils » avoient devant eux ; mais cet obs-

tacle

» tacle fut surmonté par tant de vi-
» gueur, que la Maison du Roi al-
» la rompre aussitôt leur premiére
» ligne malgré leur grand feu, &
» passa outre, ne laissant rien de-
» vant elle, qui pût lui résister.

» Comme les ennemis avoient
» formé six lignes, ceux de la der-
» niére crurent que cette vigueur
» n'atteindroit pas jusqu'à eux. Mais
» cette même ligne qui les atta-
» quoit, défit entiérement les esca-
» drons qui s'étoient jettez dans les
» intervalles pour les prendre en
» flanc. Ce fut dans cette mêlée
» que l'on connut tout ce que va-
» loit la Maison du Roi, puisque
» chacun y fit le devoir de Com-
» mandant. Il n'y eut jamais une
» action si hardie, & avec si peu
» de monde. Jusques-là qu'un es-
» cadron se partageoit en trois pour
» en charger trois qui se vouloient
» rompre, & les mettoit tous en
» desordre.

» Cette premiére ligne victorieuse
» gagna de cette maniére jusqu'à
» la cinquiéme ligne des ennemis,
» qu'elle renversa. Mais M. de Lu-
» xembourg voiant la gendarmerie
» arrivée, voulut lui donner part
» à cette action : il fit aussitôt ral-
» lier la Maison du Roi, & fit pas-
» ser dans les intervalles la gendar-
» merie, & ce qui étoit arrivé de
» la brigade de Quadt. Ces troupes
» marchérent avec tant de har-
» diesse, que la sixiéme ligne des
» ennemis ne voulut pas en éprou-
» ver la bravoure : car aux appro-
» ches de la gendarmerie, ils se re-
» tirérent fort précipitamment du
» côté de leur défilé de la Catoire,
» sous le feu de cinq bataillons
» qu'ils avoient postez dans les
» haies. M. de Luxembourg mo-
» déra l'ardeur de ses troupes, pour
» ne pas tomber dans le feu de leur
» infanterie, & il resta plus d'une
» heure sur le champ de bataille
» pour y faire enlever les morts &
» les blessez. Après quoi M. le Ma-
» réchal voiant les ennemis entiére-
» ment battus & repoussez au-delà
» du défilé, il fit faire halte à la
» gendarmerie, qui faisant demi
» tour à droit, repassa dans les in-
» tervalles de la Maison du Roi, &
» à trois cens pas au-delà, elle fit
» front aux ennemis ; toutes les
» troupes se mirent en colonnes,
» & retournérent camper à la Sau-
» soie.

Les partisans des gros escadrons trouveront ceux de la Maison du Roi bien petits, s'ils les mettent en regard avec les miens, & cependant ces petits escadrons percérent & rompirent les gros ; mais l'audace, la valeur & la maniére de combattre de la Maison du Roi se trouvent rarement ensemble dans la cavalerie ordinaire. Il ne seroit pas impossible, ni même fort difficile d'introduire le même esprit, en obligeant la cavalerie d'imiter ces hommes intrépides dans leur façon de combattre. Ce que l'honneur & le désir de la gloire font faire à ceux-ci, la discipline militaire & l'observation exacte de ses loix fera & produira le même effet & la même volonté sur les autres : car la nation est toujours la même, elle n'a point changé de son feu & de son ardeur depuis tant de siécles. Il n'y a qu'à la bien mener, & ne lui laisser rien perdre de cette impétuosité & de cette violence qui lui est si naturelle, & qui est tout ce qu'on peut imaginer de plus redoutable & de plus à craindre. Si nous n'avons pas vû d'exemples semblables, ou s'il s'en trouve en petit nombre, cela vient en partie du défaut de discipline & du peu d'habileté des Gé-

néraux : car l'on auroit dit pendant tout le cours de la guerre de 1701. qu'ils ne connoissoient pas la nation, & qu'ils n'en étoient pas eux-mêmes, tant le flegme abondoit en eux, & tant ils paroissoient surpris d'en trouver si peu aux autres qui trouvoient à redire au leur. Cela ne s'est point remarqué pendant cette guerre l'égard de la cavalerie ni de l'infanterie.

Je m'étonne qu'un aussi grand Capitaine que M. le Maréchal de Luxembourg ait pû marcher avec un aussi grand corps de cavalerie, sans amener du moins vingt compagnies de grenadiers dans un dessein de cette nature. Il devoit s'attendre de trouver de l'infanterie mêlée parmi cette cavalerie. Rarement une arriéregarde marche sans cela, parce que le païs change à mesure que l'on avance, & cependant ce grand Capitaine négligea d'en amener, sinon quelques escadrons de dragons, ausquels il eût dû faire mettre pied à terre, & faire même attaquer les cinq bataillons que M. de Waldeck jetta derriére les haies pour favoriser la retraite de sa cavalerie ; mais ces dragons demeurérent là sans rien faire, comme je l'ai dit, parce que l'on voit il y a longtems qu'on ne connoît plus l'usage de cette arme.

Comme on n'a que peu ou point écrit des combats de cavalerie, que nous n'avons qu'une seule méthode dans l'art de la ranger, & que nous ignorons l'avantage de l'entrelasser avec l'infanterie, je vais faire voir encore par une autre disposition que le nombre des escadrons fait peu dans une plaine vaste & pelée autant qu'on voudra. Cet ordre que je vais proposer est un peu plus profond, mais il n'est pas moins simple & moins rusé. Je suppose toujours le petit nombre contre le grand.

Je marche à l'ennemi sur trois colonnes A, B, C, & dans l'ordre sur lequel je veux combattre, comme on voit en D, & aux lignes ponctuées de la marche. Les colonnes des aîles A, C. à la distance de quatre escadrons, en ordre de combat, de celle du centre B. L'ennemi E. est d'autant plus surpris de cette manœuvre, qu'il ne voit rien non plus dans le dessein que l'on a en tête ; de sorte qu'il se voit dans la nécessité d'attendre, & de ne rien changer dans sa disposition qu'il ne soit au fait de ce mouvement, & l'on verra qu'il n'est plus tems lorsque la manœuvre est faite. L'arriéregarde F, qui suit à la queue de la colonne B, marchera à quarante pas derriére elle. Lorsqu'on sera arrivé à une certaine distance de l'ennemi, qui puisse permettre le mouvement que je me suis déterminé de faire, je fais faire halte à mes colonnes. Celle de la droite A. fera un quart de conversion à droit, courant les lignes ponctuées G. Celle de la gauche C. fera à gauche, & courra les lignes H, & toutes les deux se mettront en bataille dans l'ordre K, L. La colonne du centre fera l'évolution centrale, que les soldats appellent le *moulinet*. Par ces trois mouvemens, que l'ennemi ne peut connoître que lorsqu'il n'y sçauroit remédier, je l'attaque sur trois corps, & je le déborde à mes aîles. Je ne change rien de ma disposition précédente à l'égard de mon infanterie ; sinon que je flanque les aîles de mes trois corps d'un gros peloton de quarante grenadiers M, ni dans la maniére de la faire combattre. Il me suffit d'enfoncer & de pénétrer l'ennemi, & de le séparer de ses ailes, pour ne rien

craindre des escadrons qui sont vis-à-vis des vuides N, que je laisse entre mes corps.

L'ordre oblique ou de biais est sans difficulté tout ce qu'on peut imaginer de plus rusé & de plus sçavant dans la tactique; mais ces sortes de dispositions ne sont guéres à la portée des génies médiocres, outre que les armées de ce tems-ci ne sont pas exercées aux évolutions générales. On a cependant grand tort de ne les y pas exercer. Il y a plus d'une maniére de se ranger. C'est pousser trop loin le respect pour la routine, que de s'en tenir à une seule méthode. Végéce fait un cas singulier de l'ordre oblique, & Epaminondas, ce grand modéle qu'on ne peut trop imiter, s'en est toujours servi, comme je l'ai remarqué dans mon Traité de la Colonne.

L'oblique est la ressource des foibles, mais des très-foibles, & ce Grec le fut toujours, & fut aussi toujours plus fort par son sçavoir. Montrose, cité si souvent, connoissoit cette ligne inspirée. Il la pratiqua à la bataille d'Aberdon en 1644. Comme il étoit toujours plus foible de deux tiers & au-delà que ses ennemis, il avoit besoin d'user de beaucoup de ruse & d'artifice pour suppléer à sa foiblesse. Il fit voir dans toutes les affaires qu'il eut, comme tous les grands Capitaines, la fausseté de cette maxime, que le plus grand nombre enferme le moindre & le surpasse. Dans cette bataille il fortifia une de ses aîles de tout ce qu'il avoit de brave & de vigoureux dans sa petite armée, & refusa l'autre à son ennemi en retrogradant; & pendant que celui-ci avançoit pour le joindre, il se trouvoit tout d'un coup à son aîle attaquée. Cette ruse est d'autant plus admirable, qu'on ne sçauroit la parer. Pour la bien comprendre, je renvoie mon Lecteur à l'explication de la bataille de Mantinée dans mon Traité de la Colonne, qui fait la tête de mon premier Tome.

§. IV.

Sentiment de l'Auteur sur la cavalerie Espagnole. Qu'elle n'a jamais connu sa force. Preuves que cette cavalerie est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie pesante ne sçauroit lui résister. Avantage de l'épée Espagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puisse lui résister & la battre, par l'avantage seul de ses armes.

Montecuculi dit que si une épée a quelque force en elle-même, plusieurs épées jointes ensemble en auront davantage, & que de deux poids il faut nécessairement que le fort emporte le foible. Cette maxime toute évidente qu'elle paroît ne l'est pas en tout à la guerre, elle n'est même point vraie le plus ordinairement, lorsqu'un habile homme se met en tête d'en faire voir la fausseté. Je suppose deux armées d'égale valeur, d'une égale discipline, & rangées dans un égal avantage du terrain: Mais dans une telle disproportion à l'égard du nombre, que l'une des deux se trouvera plus foible de deux tiers & au delà; il est certain que celui des deux Généraux qui sera le plus foible, mais le plus habile, vérifiera l'évidence de cette maxime qui lui est toute opposée & qui n'a qu'une face, que ce n'est pas tant le nombre qui décide dans le combat que le courage, la bonne conduite & l'adresse du Général. Or

cette adresse consiste à opposer un petit nombre d'épées à un très-grand nombre, & de faire ensorte qu'il ne m'en soit opposé qu'autant que j'en oppose à mon ennemi, & que toutes les autres demeurent inutiles & sans effet, c'est ce que produit la science, & la hardiesse intrépide d'un grand Capitaine, & la vérité de cette proposition git en faits, & ces faits sont infinis dans l'Histoire : ils ne sont pas moins en grand nombre à proportion dans ce que nous avons vû de nos jours, la race des grands hommes n'est pas périe peut-être. Il ne se peut faire, dit encore Montécuculi, qu'en multipliant les agents, on ne multiplie les efforts, & par conséquent les effets. Cela est vrai dans la méchanique, mais il ne l'est pas toujours à la guerre : On ne sçauroit opposer à un escadron de quarante épées de front dans un choc violent & impetueux que le même nombre d'épées, si ce qui déborde en delà n'a pas le tems de se replier sur le corps qui attaque, & qui pénétre par le poids de son choc, & passe outre. Car ce qui est ouvert une fois ne se remet pas aisément, si un autre corps semblable suit de près celui qui a percé & qui acheve souvent ce que l'autre a commencé. La colonne fait cet effet plus avantageusement qu'un escadron, dont la force n'est pas en lui-même, lorsqu'il s'en trouve plusieurs qui peuvent réparer la défaite du premier. Quatre bataillons rangez selon la méthode ordinaire ne battront jamais une colonne d'un seul. Je veux qu'ils l'envelopent, ils ne lui opposeront jamais en le joignant la baionette au bout du fusil, qu'autant de baionettes qu'il y en aura autour de la colonne, tout le reste demeurera inutile. Qu'on prenne bien garde ici qu'il ne s'agit que des combats à coup de main, où le feu n'a plus lieu ; car dans une action où les deux armées ne se joignent point, & où l'on se passe par les armes de part & d'autre, il est certain que mille fusils l'emporteront sur quatre cent qui combattront de la sorte contre les mille. Dix mille hommes rangez en bataille sont toujours assûrez d'en battre vingt mille, si le Général se forme sur une oblique très-mince comme sur deux de hauteur, qu'il refuse à son ennemi, pendant qu'il oppose six mille hommes rangez sur dix colonnes d'un bataillon chacune à l'aîle avec laquelle il veut combattre, il l'enfoncera & la battra, c'est ainsi que le foible emporte le fort, & que ce qui surpasse en delà demeure inutile & sans effet.

Mais d'où vient que le nombre impose si fort au foible, & que celui-ci n'ose presque jamais paroître, & tenir la campagne contre une armée beaucoup supérieure à la sienne, quoique le plus foible ait d'ailleurs sur le plus fort certains avantages qui peuvent suppléer au défaut du nombre ? Ne seroit-ce pas l'opinion qui fait qu'on regarde tantôt une chose, tantôt une autre, comme redoutable, ou comme méprisable, selon que nous connoissons, ou que nous ignorons nos véritables avantages ? Ne pourrions-nous pas appliquer cette réflexion à la cavalerie Espagnole, qui n'a jamais connu sa force, bien moins par défaut de courage, que par l'ignorance de ceux qui la commandent ; bien que mille exemples de grand éclat eussent dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître qu'il n'y a rien que cette cavalerie ne puisse entreprendre ?

Tacite dit que c'est une chose

étrange que la valeur des Sarmates, elle est presque hors d'eux-mêmes, & ne consiste que dans la force & la vigueur de leurs chevaux, dont ils rompent les plus épais bataillons; n'y aiant rien de si foible qu'un Sarmate, lorsqu'il est contraint de combattre à pied. Nos cavaliers seroient-ils moins Sarmates, si l'on se mettoit en tête de les faire combattre à pied? ils n'y sont pas accoutumez, ni dressez: il n'y a point de loi qui ordonne qu'ils combattront à pied comme l'ancienne gendarmerie, qui mettoit non seulement pied à terre pour combattre comme de simples fantassins; mais s'il se presentoit quelque coup de vigueur comme une escalade, ou l'insulte d'une bréche, elle étoit à la tête de tout. C'étoit la méthode du tems de François I. Sa gendarmerie monta à l'assaut au siége de Pavie, en 1525. Peu à peu la cavalerie de ce tems-ci est devenue Sarmate, & quelque chose de moins, car il arrive rarement qu'à la façon de celle dont parle Tacite, elle ose affronter, je ne dis pas les plus épais bataillons, puisque la mode en est perdue, mais ces bataillons minces incapables de résister à l'effort du moindre bidet. Il est certain qu'un cavalier qui prend confiance en son cheval, qu'il sçait bon & vigoureux, & qui joint à cet avantage des armes excellentes, & propres à joindre l'ennemi; il est certain, dis-je, que tout cela lui releve, & lui augmente le courage à tel point, qu'il n'y a rien qu'un Officier ne puisse tirer de la valeur d'une telle cavalerie; elle enfoncera les plus épais bataillons, & les plus forts escadrons, s'il a assez d'habileté pour connoître sa force, & s'il a assez de courage pour la mettre en œuvre. C'est ce qu'on voit rarement. J'y reviens encore; un cavalier qui connoît la légéreté, la docilité & la vigueur de son cheval, comme l'avantage de ses armes, combat avec beaucoup plus de confiance, de hardiesse, d'adresse & de courage, du moins cela devroit être ainsi, & je m'étonne que la cavalerie Espagnole ne nous offre rien de plus, ou très-rarement, que ce qu'on remarque dans la Françoise, dans l'Allemande & dans toute autre. Je suis persuadé que si elle étoit instruite de sa force qu'elle ignore, & qu'on commençât par les Officiers qui n'en sont pas mieux instruits que leurs cavaliers, elle seroit mieux menée, & tout en iroit mieux, l'on verroit bientôt ce qu'elle vaut, & dequoi sont capables des gens montez sur de tels chevaux.

Bien des gens diront que deux cens chevaux Espagnols, quelque bien conduits qu'ils soient, doivent être battus par deux cens de notre cavalerie pésante; supposant une égale valeur dans les hommes, c'est dequoi je ne conviens pas. Je soutiens au contraire que les deux cens des premiers battront infailliblement, je ne dis pas deux cens, mais six cens des autres. Les chevaux Espagnols vifs, légers, braves & vigoureux, comme chacun sçait, se manient & se tournent comme on veut; leurs mouvemens, leurs caracols sont si prompts, si légers, si rapides, qu'il n'est pas possible qu'un de nos escadrons puisse jamais résister au choc impétueux, & à la célérité des mouvemens d'un escadron Espagnol qui lui gagne le flanc & la croupe dans un instant, qui se partage, & se remet avec la même rapidité. Si les six escadrons se replient, caracolent sur les deux autres, à peine

auront-ils le tems de s'ébranler, d'y penser même, que ceux-ci auront attaqué & percé tout ce qu'ils ont de front, tant leur choc est violent & terrible, & leurs épées avantageuses.

Comment résister contre des troupes, qui connoissant leur force, comme je le suppose ici, combattroient avec de si grands avantages, à qui il est libre d'approcher l'ennemi, quelque supérieur qu'il soit, d'aussi près qu'il leur plaît, d'éviter un combat, ou de le donner? Je dis plus, elles peuvent agir dans les païs même favorables à l'infanterie, dans les montagnes comme dans les plaines; c'est ce qu'on a vû mille fois. En est-il au monde de plus propre à harceller une armée par de continuelles attaques, & des retraites aussi promtes; sans que notre cavalerie moins vive & moins agile la puisse joindre? C'est cette même cavalerie si redoutable aux Romains, qu'Annibal mena en Italie.

Si elle attaque dans un combat, & qu'elle soit repoussée, elle s'en va & se retire, elle se rallie, & revient au combat d'autant plus facilement qu'elle voit bien qu'on ne sçauroit jamais l'atteindre. Si on débande des troupes à ses trousses, qu'on les détache du gros; pour peu que les escadrons flottent, se desordonnent & se dispersent, l'ennemi fera volteface, & battra en détail ce qu'il n'a pû vaincre ensemble.

Si les six cens chevaux se mettent en ligne par escadrons, les deux cens Espagnols se partagent s'ils veulent en quatre troupes, ou n'en forment que deux, & tombent sur deux autres, ils les choquent & les ouvrent avec cette rapidité si naturelle à la cavalerie, la force & la promtitude du choc ne donnant pas le tems au reste d'agir & de se tourner assez vîte pour les prendre en flanc, & gagner la croupe des assaillans, à cause de la pesanteur & de la gravité des mouvemens de notre cavalerie. Après cela rien n'empêche les deux escadrons victorieux de revenir sur leurs pas, & d'attaquer les autres avant qu'ils aient eu le tems de tourner de tête à queue; ainsi, les uns après les autres, deux escadrons peuvent fort bien en battre six de notre cavalerie.

Disons plus. Je suppose que les six cens chevaux ont leurs aîles si bien appuiées, qu'elles ne puissent être tournées & prises en flanc; je veux même que ces six cens chevaux ne forment qu'une ligne serrée sans espaces & en phalange, c'est sans doute le mieux, comme cela se pratique contre la cavalerie Turque, dont les chevaux approchent assez de la célérité des Espagnols, quoique moins vigoureux dans le choc, & les cavaliers plus mal armez. Si on se forme en phalange, je dis que les deux escadrons Espagnols auront encore moins à craindre: cela se sent assez. Ceux-ci n'ont qu'à s'abandonner au centre ou sur les aîles l'épée Espagnole au poing, plus longue, plus légére, plus forte de pointe & plus avantageuse que la nôtre. Encore une fois, ils s'ouvriront un passage, & passeront outre avec bien moins de péril d'être envelopez, que si l'on conservoit des espaces qui facilitent le caracol, quoique ces espaces soient plus dangereux que s'il n'y en avoit point.

Qu'est-ce que six cens chevaux sur une ligne, mille, si l'on veut? Les deux escadrons en attaquant n'ont affaire qu'aux deux qu'ils ont

en tête. Ce qu'il y a de plus est tout comme s'il n'y en avoit point, puisqu'ils ne sçauroient soutenir ce qui est attaqué ; le choc est trop violent & l'effort trop promt pour avoir le tems de se replier sur un corps qui pénétre & passe outre comme un éclair. C'est un paradoxe, diront certaines gens : oui en apparence, mais une vérité en effet.

Dans la guerre de 1701. en Italie, cinquante chevaux Espagnols se trouvent envelopez par six ou sept cens de la cavalerie Impériale. L'Officier Espagnol ne vit pas d'autre moien d'échaper que dans une grande résolution. Assuré de la valeur de sa troupe & de la bonté de ses chevaux, il ordonne à ses cavaliers de serrer leurs rangs & leurs files, & sans perdre un moment part comme un trait, s'élance sur l'ennemi l'épée à la main, s'ouvre un passage, s'en va, & les laisse dans l'admiration d'une telle audace. Il eût été aussi aisé à ce brave Officier Espagnol, qui étoit un homme de soixante ans, de rentrer dans le cercle qu'il en étoit sorti, & d'en ressortir par la même manœuvre ; tant il est difficile de résister à l'impétuosité & à la violence du choc de cette cavalerie.

Les Espagnols ont une méthode dans les combats de cavalerie qui ne me paroît pas trop sûre, quoiqu'elle leur réussisse assez souvent : elle ne laisse pourtant pas de faire connoître la force & la vigueur de leur cavalerie, & son extrême avantage. Avant que d'engager un escadron, ils poussent en avant une troupe de vingt ou trente maitres des plus braves & des mieux montez, soutenus du gros qui les suit de près ; cette troupe s'abandonne sur l'ennemi l'épée à la main, sans tirer un seul coup, & tâche de percer & de se faire jour au travers des escadrons ennemis, pendant que ceux qui suivent chargent en même tems, & profitent du desordre & de l'étonnement que cette premiére charge a mis dans ceux qui sont attaquez.

Si la cavalerie Espagnole connoissoit sa force, il n'y a rien qui pût lui résister, à moins que de combattre dans un endroit resserré en lignes redoublées, & avec tant de troupes qu'on pût la casser & rompre la violence de son choc avant qu'elle pût atteindre à la derniére.

Quant à l'infanterie, elle ne sçauroit jamais résister contre cette cavalerie, encore moins depuis la suppression des piques. Cela est si vrai, que dans la guerre d'Espagne de 1701. on a vû un Officier Espagnol à la tête de cent chevaux, renverser & passer sur le ventre d'un gros bataillon de troupes Angloises, qui ne sont certainement pas méprisables. Il fit plus, tant il étoit hardi & résolu, il revint sur ses pas, & repassa encore sur le corps de cette infanterie, encore toute étonnée de l'audace & de la hardiesse surprenante de cet Officier dont j'ai oublié le nom, mais non pas la gloire d'une si belle action.

Les Turcs, les Tartares, les Arabes, & les Maures eux-mêmes, c'est-à-dire les peuples du Roiaume de Fez & de Maroc, n'ignorent pas moins leur force pour le regard de leurs chevaux que les Espagnols ; mais leurs sabres, bien que d'une trempe excellente, ne sont pas à beaucoup près si avantageux & d'une si terrible exécution dans le combat que l'épée Espagnole, & même que les épées des Allemans. Aussi remarque-t-on que les Turcs ne sont battus que par le seul desavantage de leurs armes à leur ca-

valerie comme à leur infanterie, ils ne sçavent ce que c'est que baionette au bout du fusil: car depuis l'invention de cette arme, ils n'ont pû rien gagner contre les Chrétiens. S'ils ouvroient les yeux sur le défaut de leurs armes, qu'ils s'armassent des nôtres, qu'ils connussent la force & la vigueur de leurs chevaux, & qu'ils combattissent sur une phalange parfaite & avec plus d'ordre qu'ils ne font, je suis persuadé qu'on auroit de la peine à leur résister: lorsque tout devient égal dans l'ordre & dans le courage, le nombre fait beaucoup, & remporte la victoire. Ils pourroient former leur infanterie en phalange, comme je l'ai dit, sur une très-grande profondeur; & comme le propre de cette nation vive & agissante, est de joindre l'ennemi en combattant en bon ordre sur une profondeur de vingt ou trente, ils nous ouvriroient sans peine par le poids de leur choc & de leur nombre.

Nous méprisons les Turcs, ils sont certainement peu à craindre par le seul desavantage de leurs armes, & non pas autrement. Montécuculi ne touche pas l'article de leurs armes, il ne faut pas en être surpris. De son tems nos baionettes étoient inconnues, & les soldats bien moins exercez à tirer. Il ne laisse pas que de faire l'éloge de cette nation, & de l'estimer infiniment, car elle posséde de grandes parties pour les grandes choses.

» Leur valeur, dit-il, naît premiérement d'une complexion robuste, point corrompue par les débauches, animée d'un sang pur plein d'esprits, puis de la connoissance de la guerre & des exercices militaires, de la confiance qu'inspirent les victoires passées, des deux grands poles du monde politique, qui sont la récompense & la punition, dont l'une est très-grande & l'autre très-rigoureuse chez les Turcs; enfin la religion qui leur promet un bonheur éternel, s'ils meurent en combattant, & qui leur persuade que chacun porte écrit sur son front son heure fatale, & que c'est une chose inévitable.

Ils sont revenus de cette opinion, s'il est vrai qu'ils en aient été persuadez. Je crois que ce qui les rend braves, déterminez & d'une volonté admirable, c'est uniquement les récompenses. Montécuculi ne se lasse point d'en parler. Il écrivoit dans un tems, où elles étoient fort rares dans les troupes Impériales. » Elles sont excessives *chez les Turcs, dit-il*, & les châtimens atroces. Ils sont persuadez que ces deux choses sont comme les rênes de l'Etat: qu'il faut de la rigueur pour faire observer les choses rudes & difficiles, & qu'il faut quelque chose de plus que des louanges pour paier des actions de valeur. Rien de plus vrai.

Pour revenir à leur cavalerie, à celle des Arabes, des Tartares & des Maures, ils ont encore un avantage qui n'est pas de petite considération; c'est qu'outre la bonté & la légéreté de leurs chevaux, beaucoup meilleurs, quoique plus petits que les nôtres & moins chargez de harnois, ils sont encore à cheval si court sur l'étrier, qu'un cavalier est assis comme sur un tabouret. Il se reléve tout droit en courant & s'appuie sur ses étriers pour avoir plus de coup & assener de plus loin. Les Hussarts n'en usent pas autrement; mais leurs chevaux ne sont pas si bons. Un cavalier à cheval de la sorte est plus ferme, plus hardi,



Gravé par Crepy le fils — Parocelle del.

CAVALIER DE FEZ OU DE MAROC

di, & les chevaux d'un escadron plus serrez : car les selles touchent les unes aux autres, & non pas les jambes des cavaliers, & des bottines suffisent lorsqu'on est à cheval comme les Turcs.

Les armes des cavaliers Arabes, & celles des cavaliers de Fez & de Maroc, sont trop avantageuses pour n'en pas parler ici. Elles sont telles, que si la cavalerie Espagnole n'eût été soutenue d'infanterie à la bataille que le Marquis de Léde donna en 1702. sous Ceuta, elle eût été entiérement défaite en fort peu de tems. Les cavaliers de ce païs-là n'ont pour toute arme que le sabre, & une maniére de demie pique d'environ huit pieds de longueur. Le bois va un peu en diminuant depuis le milieu jusqu'au talon, où il y a une espéce de rebord de plomb ou de cuivre du poids de demie livre, la lame d'un grand pied de long, très-aigue & tranchante, de deux pouces ou environ dans sa plus grande largeur, avec une petite banderole sous le fer. Ils se servent de cette arme avec une adresse surprenante. Ils la tiennent à la main par les bouts des doigts & en équilibre, comme on voit en B, & le poids, qui est à l'extrémité du talon, fait que le côté du fer est toujours plus long que vers le talon; ils portent leur coup de plus loin. La cavalerie Espagnole eut affaire à celle des Maures armée de la sorte, qui dès le premier choc jetta à bas des chevaux le premier rang des escadrons Espagnols; & sans l'infanterie, qui se trouva là tout à propos, il n'en fût pas échapé un seul. On remarqua en cette occasion que l'épée Espagnole n'étoit d'aucun effet.

Je ne crois pas qu'on puisse rien imaginer de plus redoutable qu'une arme telle que celle que je viens de décrire. Le moien de pouvoir aborder un escadron armé de la sorte, qui au premier choc jette un premier rang par terre, & en fait autant du second, si celui-ci veut tenter l'avanture, chaque cavalier étant comme assûré de tuer son homme : car il porte son coup de toute la longueur de son arme en s'élevant droit sur les étriers. Il se baisse & s'étend jusques sur le cou de son cheval, & porte son coup avec tant de roideur, de force & de justesse, qu'il perce un homme d'outre en outre avant qu'il ait eu le tems de l'approcher, & se releve avec la même légéreté & la même vigueur pour redoubler encore. Le lancier n'avoit qu'un coup à donner, & ce coup n'étoit jamais sans reméde, l'ennemi pouvant l'éviter en s'ouvrant; mais rien ne sçauroit résister contre la lance des Maures, qui charge par coups redoublez comme l'on feroit avec une épée.



CHAPITRE XIV.

Scipion passe la Trébie, & perd son arriéregarde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvemens que cette défection cause à Rome. Annibal entre par surprise dans Clastidium. Combat de cavalerie. Conseil de guerre entre les deux Consuls. Ruse d'Annibal.

CEtte trahison des deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignoit avec raison que ces peuples, déja indisposez contre les Romains, n'en prissent occasion de se déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au-devant de cette conspiration, vers les trois heures après minuit il léve le camp, & s'avance vers la Trébie & les hauteurs qui en sont proche, comptant que dans un poste si avantageux & au milieu de ses alliez on n'auroit pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le Consul étoit décampé, Annibal lui mit en queue la cavalerie Numide, laquelle il fit suivre peu après par l'autre, qu'il suivoit lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrérent dans le camp des Romains, & le trouvant désert & abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée Romaine. Car si les Numides, sans perdre de tems, l'eussent poursuivie & eussent atteint les bagages, en plaine comme ils étoient, ils auroient fort incommodé les Romains. Mais lorsqu'ils les joignirent, la plûpart avoient déja passé la Trébie. Il ne restoit plus que l'arriéregarde, dont ils tuérent une partie, & prirent le reste prisonnier.

Publius passa la riviére, & mit le camp auprès des hauteurs. Il se fortifia d'un fossé & d'un retranchement, & en attendant les troupes que Sempronius lui amenoit, il prit grand soin de sa plaie, pour être en état de combattre, si l'occasion s'en présentoit. Cependant Annibal s'approche, & campe à quarante stades du Consul. Là les Gaulois qui habitoient dans ces plaines, partageant avec les Carthaginois les mêmes espérances, leur apportérent vivres & munitions en abondance, prêts eux-mêmes d'entrer de leur part dans tous les travaux & tous les périls de cette guerre.

A Rome, quand on apprit l'action qui s'étoit passée entre

la cavalerie, on y fut d'autant plus surpris, que l'on ne s'attendoit pas à cette nouvelle. Mais au reste on trouva des raisons pour ne pas regarder cela comme une entiére défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du Consul; les autres à la perfidie des Gaulois alliez, qui à dessein ne s'étoient pas défendus, perfidie qu'ils conjecturoient sur l'infidélité que ces peuples venoient tout récemment de commettre. Mais comme l'infanterie étoit encore en son entier, on se flattoit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour le salut de la République. Aussi lorsque Sempronius traversa Rome avec ses légions, on y crut que, dès qu'il seroit arrivé au camp, la présence seule d'une si puissante armée mettroit Annibal en fuite, & termineroit la guerre.

Toutes les troupes s'étant rendues à Ariminum, selon qu'on s'y étoit engagé par serment, Tiberius à leur tête fit diligence pour joindre son Collégue. Il campa près de lui, fit rafraîchir son armée, qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum avoit marché pendant quarante jours de suite, & donna ordre que l'on disposât tout pour une bataille. Pendant que l'on s'y préparoit, il visitoit souvent Publius, il se faisoit rendre compte de ce qui s'étoit passé, & ils tenoient conseil ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. Annibal, pendant leurs délibérations, trouva moien d'entrer dans Clastidium, dont le Gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garnison & des magasins, il distribua les vivres à son monde, & joignit les prisonniers à ses troupes, sans leur faire aucun mal, pour donner un exemple de la douceur dont il vouloit user, afin que ceux qu'on prendroit dans la suite espérassent de trouver leur salut dans sa clémence. Pour gagner aussi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avoient mis en Charges, il récompensa magnifiquement le traître, qui lui avoit livré Clastidium. Peu après aiant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô & la Trébie, qui avoient fait alliance avec lui, ne laissoient pas que d'entretenir quelque liaison avec les Romains, comme pour avoir un refuge assûré de quelque côté que la fortune se rangeât, il détacha deux mille hommes de pied & mille chevaux tant Gaulois que Numides, avec ordre de faire le dégât sur leurs terres. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & le butin fut grand. Les Gaulois coururent aussitôt aux retranchemens des Romains pour demander du secours.

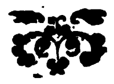
Sempronius, qui attendoit depuis longtems l'occasion d'agir, saisit ce prétexte. Il envoie la plus grande partie de la cavalerie avec mille archers à pied, qui passent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportoient le butin, & les obligent de prendre la fuite & de se retirer à leurs retranchemens. La garde du camp court au secours de ceux qui étoient poursuivis, repousse les Romains, & les contraint à leur tour de fuir à leur camp. Sempronius alors met en mouvement toute sa cavalerie & ses archers, & les Gaulois sont encore forcez de faire retraite. Annibal, qui n'étoit pas prêt à une action générale, & qui d'ailleurs ne croioit pas qu'un Général sage & prudent dût, sans un dessein prémédité & à toute occasion, hazarder une bataille générale, se contenta d'arrêter la fuite de ses gens, & de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ses Officiers & par des trompettes de combattre ni de poursuivre. Les Romains s'arrêtérent là pendant quelque tems; mais enfin ils se retirérent, après avoir perdu peu de leur monde, & en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius enflé & triomphant de ce succès, auroit fort souhaité d'en venir à quelque chose de décisif. Mais quelque envie qu'il eût de profiter de la blessure de Scipion, pour disposer de tout à son gré, il ne laissa pas que de lui demander son avis, qu'il ne trouva pas conforme au sien. Publius pensoit au contraire qu'il falloit attendre que les troupes eussent été exercées pendant l'hiver, que l'on en tireroit plus de services la campagne suivante: que les Gaulois étoient trop légers & trop inconstans pour demeurer unis aux Carthaginois; que dès que ceux-ci ne pourroient rien entreprendre, ceux-là ne manqueroient pas de se tourner contre eux; qu'après que sa blessure seroit guérie, il espéroit être de quelque utilité dans une affaire générale, qu'enfin il le prioit instamment de ne pas passer outre. Sempronius ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que les avis de son Collégue étoient justes & sensez: mais la passion de se distinguer & l'assûrance qu'il croioit avoir de réussir, l'emportérent sur la raison & sur la prudence. Il avoit en tête, avant que Publius pût se trouver à l'action, & que le tems de créer de nouveaux Consuls, qui approchoit, fût venu, de finir cette guerre par lui-même, & comme il ne cherchoit pas le tems des affaires,

mais le ſien, il ne pouvoit pas ne point prendre de mauvaiſes meſures.

Annibal penſoit comme Publius ſur la conjonĉture préſente, mais il en concluoit tout le contraire & preſſoit le tems du combat: premiérement pour profiter de la diſpoſition où étoient les Gaulois en ſa faveur; en ſecond lieu, parce qu'il n'auroit à combattre que contre de nouvelles levées ſans expérience; & enfin pour ne pas laiſſer à Publius le tems de ſe trouver à l'action. Mais ſa plus forte raiſon étoit de faire quelque choſe, & de ne laiſſer pas le tems ſe perdre inutilement: car rien n'eſt plus important pour un Général, qui entre avec une armée dans un païs ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveller par des exploits continuels les eſpérances de ſes alliez. Il ne penſa donc plus qu'à ſe diſpoſer à une bataille, bien ſûr que Sempronius ne manqueroit pas de l'accepter.

Il avoit reconnu depuis longtems le terrain qui étoit entre les deux armées. C'étoit une plaine raſe & découverte, où couloit un ruiſſeau, dont les bords, aſſez hauts, étoient encore hériſſez de ronces & d'épines fort ſerrées. Ce ruiſſeau lui parut propre pour y dreſſer une embuſcade, & en effet il lui étoit aiſé de ſe cacher. Les Romains étoient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'eſt ordinairement dans ces ſortes d'endroits que les Gaulois ſe couvrent & ſe cachent; mais ils ne ſe défioient pas d'un terrain plat & raſe. Cependant une embuſcade y eſt plus ſûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derriére leſquelles on eſt ſuffiſamment à couvert. Il ne faut ſouvent que de petits bords de ruiſſeaux, des roſeaux, des ronces, quelque ſorte d'épines pour cacher non ſeulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie: & il n'eſt pas beſoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui ſe voient de loin, & mettre les caſques deſſous.



CHAPITRE XV.

Bataille de la Trébie.

LE Général des Carthaginois tint donc un Conseil de guerre, où il fit part à Magon & aux autres Officiers du dessein qu'il avoit. Chacun y aiant applaudi, aussitôt après le souper de l'armée, il fit appeller Magon son frére, jeune à la vérité, mais vif, ardent & entendu dans le métier, le fit Chef de cent chevaux & de cent hommes de pied, & lui ordonna de choisir dans toute l'armée les soldats les plus braves, & de le venir trouver dans sa tente avant la nuit. Quand il les eut exhorté tous à se signaler dans le poste qu'il devoit leur assigner, il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connoissoient les plus braves, & de le venir joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous au nombre de mille chevaux & d'autant d'hommes de pied. Il leur donna des guides, marqua à son frére le moment où il devoit fondre sur l'ennemi, & les envoia au lieu qu'il avoit choisi pour l'embuscade.

Le lendemain au point du jour il assemble la cavalerie Numide, gens endurcis à la fatigue, il l'exhorte à bien faire, promet des gratifications à ceux qui se distingueroient, & leur donne ordre de passer au plutôt la riviére, d'approcher du camp des ennemis, & d'y attacher l'escarmouche, pour les mettre en mouvement. En cela ses vûes étoient de prendre l'ennemi dans un tems où il n'auroit pas mangé du jour, & où il ne s'attendroit à rien moins qu'à une bataille. Il convoque ensuite le reste des Officiers, les anime au combat, & & les avertit de faire repaître tout leur monde, & de disposer leurs armes & leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie Numide, il ne manqua pas de lâcher la sienne, & de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut suivie de six mille archers à pied, il sortit enfin lui-même des retranchemens avec tout le reste de ses troupes. Il étoit si fier de la nombreuse armée qu'il commandoit, & de l'avantage qu'il avoit remporté le jour précédent, qu'il s'imaginoit que pour vaincre il n'avoit qu'à se présenter. On étoit alors en plein hiver, il neigeoit ce jour-là

même, & faisoit un froid glaçant, & l'armée Romaine s'étoit mise en marche sans avoir repû. Le soldat part avec empressement & grand désir de combattre : mais quand il eut passé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrens qui y étoient tombez des montagnes voisines pendant la nuit, & où il avoit de l'eau jusques sous les aisselles, le froid & la faim (car le jour étoit alors assez avancé) l'avoient étrangement affoibli. Au lieu que les Carthaginois avoient bû & mangé sous leurs tentes, avoient disposé leurs chevaux, s'étoient frottez d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent sortis de la riviére, Annibal, qui attendoit ce moment, envoia devant, au secours de ses Numides, les armez à la légére & les frondeurs des Isles Baleares, au nombre d'environ huit mille hommes, & les suivit à la tête de toute l'armée. A un mille de son camp, il rangea sur une ligne son infanterie, qui faisoit près de vingt mille hommes tant Gaulois, qu'Espagnols & Afriquains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliez, montoit à plus de dix mille hommes, il la partagea sur les aîles; où il plaça aussi les éléphans, partie devant la gauche, partie devant la droite.

Sempronius de son côté rappella sa cavalerie, qui se fatiguoit inutilement contre les Numides, cavaliers instruits & accoutumez à fuir en desordre au premier choc, & à revenir à la charge aussi hardiment qu'ils y étoient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coutume de se servir. Il avoit à ses ordres seize mille Romains & vingt mille alliez, nombre, où monte une armée complette, lorsqu'il s'agit de batailles générales, & que les deux Consuls se trouvent joints ensemble. Il jetta sur les deux aîles sa cavalerie, qui étoit de quatre mille chevaux, & s'avança vers l'ennemi fiérement, au petit pas, & en ordre de bataille.

Quand on fut en présence, les armez à la légére de part & d'autre engagérent l'action. Autant que cette premiére charge fut desavantageuse aux Romains, autant elle fut favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étoit des soldats qui depuis le matin souffroient le froid & la faim, & dont les traits avoient été lancez pour la plûpart dans le combat contre les Numides; ce qui leur en restoit, étoient si appesantis par l'eau dont ils avoient été trempez, qu'ils ne pouvoient être d'aucun usage. La cavalerie, toute l'armée étoit également

hors d'état d'agir. Rien de tout cela ne se trouvoit du côté des Carthaginois. Frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchoit de faire leur devoir.

Aussi dès que les armez à la légére se furent retirez par les intervalles, & que l'infanterie pesamment armée en fût venue aux mains, alors la cavalerie Carthaginoise, qui surpassoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force & d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie Romaine découverts, les armez à la légére des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le desordre, & empêchent qu'ils ne se défendent contre ceux qui les attaquoient de front. De la part des pesamment armez, dans les premiers rangs & ceux qui les suivoient, la résistance fut plus longue & le combat plus égal. Ce fut aussi le moment où les Numides sortirent de leur embuscade, chargérent en queue les légions, qui combattoient au centre, & y jettérent une confusion extréme. Les deux aîles attaquées en front par les éléphans, en flanc & tout autour par les armez à la légére, furent culbutées dans la riviére. La seconde ligne ne put tenir un moment contre les Numides, qui étoient venus fondre sur elle par ses derriéres. Il n'y eut que la premiére, qu'une heureuse nécessité força de se faire jour à travers les Gaulois & les Afriquains, dont elle fit un grand carnage. Mais après la défaite de ses aîles, voiant qu'elle ne pouvoit plus ni les secourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie Numide, la riviére & la pluie ne lui permettoient pas de reprendre le chemin, serrée & gardant ses rangs elle prit la route de Placentia, où elle se retira sans danger & au nombre au moins de dix mille hommes. La plûpart des autres qui restoient périrent sur les bords de la riviére, écrasez par les éléphans ou par la cavalerie. Ceux qui pûrent échaper, tant fantassins que cavaliers, se joignirent au gros dont nous venons de parler, & le suivirent à Placentia. Les Carthaginois poursuivirent l'ennemi jusqu'à la riviére, d'où, arrêtez par la rigueur de la saison, ils revinrent à leurs retranchemens. La victoire fut complette, & la perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement & quelques Afriquains restérent sur le champ de bataille, les Gaulois furent les plus maltraitez; mais tous souffrirent

beaucoup

beaucoup de la pluie & de la neige. Beaucoup d'hommes & de chevaux périrent de froid, & de tous les éléphans on n'en put sauver qu'un seul.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois.

§. I.

Inconvéniens d'un commandement partagé. Caractère de Sempronius, & l'usage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains.

IL est rare que deux Généraux dont le commandement est alternatif, puissent longtems s'accorder ensemble. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'un excellent Général qui aura un franc stupide pour Collégue, trouvera souvent plus de chicanes, d'oppositions & de faux raisonnemens à combattre, & plus de gens qui se tourneront contre lui, que s'il avoit en tête un homme qui lui seroit comparable en intelligence. Malgré tout ce que j'ai dit de la mauvaise conduite de Scipion après l'affaire du Tésin, il étoit infiniment au-dessus de Sempronius, qui ne sçavoit que mépriser l'ennemi, sans rien voir ni rien connoître dans les moiens de le vaincre: bien que son Collégue n'oubliât rien pour lui faire comprendre que le tems ni les lieux ne permettoient pas de rien hazarder contre une armée infiniment supérieure en cavalerie, & campée dans une plaine rase & découverte, & très-propre pour la faire agir avec toute sorte d'avantage. Il étoit d'avis de traîner la guerre en longueur, & qu'en temporisant cette armée se ruineroit d'elle-même faute de vivres & de fourrages, dont elle commençoit à manquer. Ce Capitaine, qui faisoit plus de cas d'opiner selon les regles de la prudence, que de remporter la victoire par un coup de hazard, ne put rien gagner sur cet esprit opiniâtre, qui jetta les affaires dans le précipice. Scipion l'eût sans doute laissé faire, s'il l'eût cru capable de commander une armée. Aristide se trouva dans un cas semblable, mais son Collégue étoit un tout autre homme que Sempronius. Aristide, qui regardoit le commandement partagé dans une armée comme un très-grand mal, dès qu'il vit qu'on l'avoit élû avec Miltiade pour commander alternativement, céda de bon cœur son droit à son Collégue, dont il connoissoit le mérite & la valeur, quoiqu'il fût tout plein de l'un & de l'autre lui-même, & Miltiade gagna la célébre bataille de Marathon.

Si la circonspection de Scipion fut préjudiciable à la République après l'affaire du Tésin, elle étoit salutaire & prudente sur la Trébie. Son sentiment dans cette conjoncture étoit appuié sur des ma-

ximes très-solides. Il n'est pas possible de s'imaginer que Sempronius ne sentît pas tout le vrai & le solide des raisons de son Collégue, qui s'opposa de toutes ses forces au dessein qu'il avoit de courre les risques d'une bataille rangée. *Sempronius ne pouvoit s'empêcher de reconnoître*, dit notre Auteur, *que les avis de son Collégue étoient justes & sensez*. Peut-être qu'il eût été plus avantageux pour Sempronius, qu'il n'en eût pas connu toute la force. La vérité qui frape, & à laquelle on se refuse, nous laisse souvent dans une suspension d'esprit, & une espéce de crainte de ne pas réussir qui est toujours dangereuse. » Quand » les hommes ont balancé long- » tems à entreprendre quelque » chose par la crainte de ne pas » réussir, *dit un Auteur judicieux* (a) » *& grand Politique*, l'impression qui » leur reste de cette crainte, fait » pour l'ordinaire qu'ils vont en- » suite trop vîte dans la conduite » de leurs entreprises. Cette maxime est très-sensée & très-vraie. Les raisons de Scipion, qui étoit un homme sage, laissérent Sempronius dans le doute & dans l'incertitude: ce qui paroît assez par sa conduite.

Lorsque la prévoiance & les conseils ont précédé les dangers d'une entreprise, la peur est vaincue; mais lorsque la peur & le doute, où l'on est du succès, ont devancé la prévoiance, nous faisons tout à la hâte & sans réflexion. C'est ce que fit Sempronius, qui se gouverna dans cette affaire comme si le courage seul eût suffi pour remplir le devoir d'un Général.

Scipion ne pouvant rien gagner sur cet esprit opiniâtre & présomptueux, l'abandonna à son mauvais génie. N'eût-il pas mieux fait, & plus prudemment, lorsqu'il le vit inflexible dans sa résolution, de changer de batterie, & d'affecter de se rendre à son sentiment, l'encourager dans son dessein, & l'aider de ses conseils, dont il avoit le plus de besoin?

Quand une entreprise a été une fois résolue dans un Conseil de guerre, il est d'une extrême conséquence que les Officiers & les soldats mêmes ignorent le pour & le contre: car il y en a toujours un fort grand nombre qui comptent les avis, plutôt qu'ils ne les pésent. Souvent dans les conseils ce ne sont pas les plus sages qui sont écoutez & qui décident; mais ceux qui sont à la tête, à qui il est permis de faire & de dire tout ce qu'il leur plaît: outre que l'on a toujours de l'éloignement dans ces sortes d'assemblées pour tout ce qui tend à éviter ou à retarder le combat, de peur qu'on ne doute de leur courage. Il importe donc que ceux qui ont été d'un sentiment contraire, paroissent approuver ce qui s'y est déterminé, quelque mauvais qu'il puisse être, il faut qu'ils le maintiennent publiquement; ce qui fait que le Général, ou celui qui en est l'auteur, perd cette crainte que cause ordinairement le doute où l'on est de ne pas réussir.

Annibal ne craignoit rien tant sinon que les Romains ne traînassent les affaires en longueur, & qu'ils ne le tournassent & ne le roulassent de camp en camp dans un païs peu favorable à sa cavalerie, qui étoit ce qu'il avoit de plus fort & de plus redoutable dans son armée. Il comptoit moins sur son infanterie, dont la plus grande partie étoit composée de troupes Gauloises mal armées & sans aucune discipline; mais com-

(a) Mém. du Card. de Retz.

me le fond en étoit bon, il espéroit qu'étant disciplinées & mêlées avec ses Afriquains & les Espagnols, il en tireroit les mêmes services.

Ce grand Capitaine voioit bien que le poste où il se trouvoit, étoit tout ce qu'il pouvoit choisir de meilleur & de plus avantageux pour faire agir sa nombreuse cavalerie & ses éléphans, assûré que la bataille se donnant dans une plaine rase & découverte, les Romains ne résisteroient pas un moment à cause de l'inégalité de leur cavalerie, autant dans le nombre que dans la hardiesse & dans le courage: car quant à l'infanterie, les Romains étoient plus forts. S'il falloit s'en rapporter à Tite-Live, ils devoient l'être de près d'un tiers. Il y joint les Gaulois Cénomans, dont notre Auteur ne fait aucune mention. Quoiqu'il en soit, cette infanterie eût décidé, si le Général Romain eût observé une meilleure conduite dans la disposition de sa cavalerie.

Je ne le blâme point d'avoir donné à la fortune, on sçait assez que les ménagemens craintifs à l'ouverture d'une guerre tirent à des conséquences dangereuses, dont l'ennemi peut tirer avantage; mais ce n'est pas reculer que d'attendre du tems & de l'occasion, car en temporisant on ne gâte jamais rien dans les affaires contestées. Entre deux Généraux ou dans un Conseil de guerre, où il est libre à chacun de dire son avis, & lorsqu'on s'aheurte à soutenir un mauvais sentiment, on doit, tout au moins, prendre de bonnes mesures & ne rien négliger de tout ce qui peut nous mener à la victoire, & ne rien mettre au hazard sans quelque apparence de réussir. Lorsqu'on manque dans les précautions qui dépendent de nous, on se perd d'honneur & de réputation.

Sempronius n'y eut nul égard, à peine donne-t-il le tems à ses soldats de se reconnoître après sa jonction avec Scipion, & de les accoutumer à la vûe de l'ennemi, qui nous paroît toujours plus redoutable dans l'éloignement qu'il ne l'est de près; & lorsqu'on s'accoutume à le voir, la hardiesse augmente à mesure que l'idée que nous en avions diminue. Il faut connoître l'ennemi avant que de s'engager dans une entreprise importante & décisive.

Marius usa d'une grande prudence dans la guerre contre les Teutons & les Ambrons; il voulut accoutumer peu à peu ses troupes à soutenir la vûe des ennemis. » Pour » les soldats, dit Plutarque (a), il » les faisoit tenir longtems sur les » remparts de son camp les uns » après les autres, pour les accou» tumer à soutenir la vûe de la ter» rible figure des ennemis, à en» tendre sans s'effraier leur ton de » voix, brutal & sauvage, & à n'ê» tre point étonnez de leur armure » & de leurs mouvemens, en se » rendant peu à peu ordinaire & » familier par l'habitude de les voir, » ce qui d'abord avoit paru le plus » étrange & le plus formidable: » car il étoit persuadé que dans les » choses terribles, la nouveauté » ment beaucoup à l'imagination, » & lui fait paroître des choses qui » ne sont point, & que l'accoutu» mance au contraire fait perdre » aux choses naturellement les plus » terribles, la plus grande partie » de ce vain épouvantail qui fait » naître notre effroi.

Sempronius avoit non seulement besoin de guérir ses soldats, nouvellement arrivez, de l'idée trop avantageuse qu'ils s'étoient formée

(a) Plut. trad. Dacier. Vie de Marius.

très-propres pour y cacher un corps considérable de troupes. A la faveur de la nuit, il y fait couler secrétement mille chevaux & autant de soldats choisis A. de toute son infanterie.

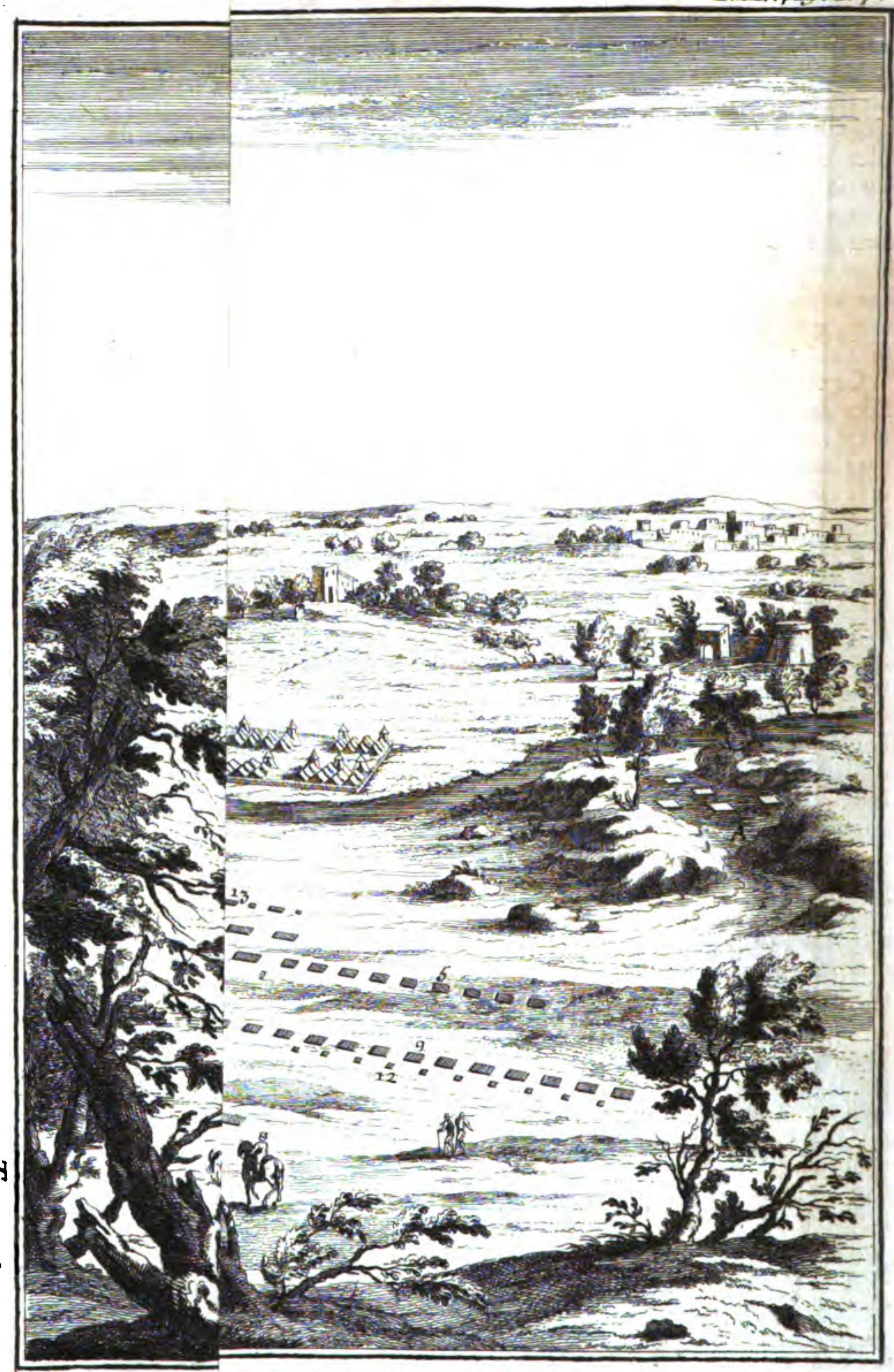
Il y a un ancien proverbe qui ordonne de bien établir le présent, ce qui suffit dans les affaires militaires comme dans toutes les autres pour bien espérer de l'avenir. Le Général Romain, dont la vûe ne perce & ne s'étend pas plus loin que le front de son armée, & qui songe bien plus à donner bataille, qu'à prendre les mesures & les précautions nécessaires pour s'empêcher d'être vaincu, néglige de reconnoître & de faire fouiller ces endroits couverts en-deçà de la Trébie. Il la passe dès le point du jour, c'est-à-dire dans un tems où il auroit dû rester clos & couvert dans son camp. La pluie & le mauvais tems de la nuit précédente avoient fait tellement enfler la rivière, que les soldats furent obligez de la traverser aiant de l'eau jusqu'à la poitrine. En été ce n'est rien; mais en hiver il y a de la folie, lorsqu'une indispensable nécessité ne nous y contraint pas malgré nous. Mais ce n'est pas là sa plus grosse faute. Il fait sortir son armée sans avoir repû, comme s'il l'eût voulu préparer au combat par un jour de jeûne; elle se met en bataille dans la plaine, abattue de faim & saisie du froid, que l'eau qu'elle vient de passer augmente: la neige qui vient de recruë, achéve de desespérer & de décourager ses troupes, & les fait douter de la sagesse de leur Général; ce qui n'échauffe pas beaucoup le courage, & la faim n'augmente guéres plus les forces & nos espérances.

Comme la réflexion ne vient jamais que lorsqu'on voit l'ennemi près de soi, & que la partie est liée, Sempronius dut alors s'appercevoir de son imprudence & de sa sottise. Pendant que les Romains passent la Trébie avec toutes sortes d'incommoditez, & qu'ils se rangent en bataille, Annibal fait repaître les hommes & les chevaux, tandis que le Consul se repaît d'espérance, & que son armée toute glacée la perd & se décourage. Les Carthaginois sortent enfin de leur camp, frais & alaigres, & se mettent en bataille. Voici l'ordre & la distribution des troupes Romaines.

L'infanterie (2), forte de trente-six mille hommes, fut rangée sur trois lignes, selon la coutume Romaine: les armez à la légére (3) à la tête de tout. La cavalerie (4) & (5), qui consistoit en quatre mille chevaux, étoit partagée aux aîles.

On peut bien s'imaginer que le Consul n'étoit pas homme à ajouter rien de nouveau à cette disposition, il n'en sçavoit pas davantage. S'il eût eu la moindre expérience de la guerre, il se fût apperçû que sa cavalerie, quelque opinion avantageuse qu'il pût en avoir, ne soutiendroit jamais contre celle d'Annibal, si brave, si aguerrie, & si extraordinairement supérieure à la sienne; il ne se pouvoit qu'il ne s'en vît débordé, malgré la supériorité de son infanterie.

Annibal aiant observé toute cette distribution des Romains, oppose un front égal à leur infanterie, & range la sienne (6), qui faisoit près de vingt mille hommes, sur une seule ligne, en maniére de phalange; il avoit huit mille soldats légérement armez (7), qu'il met à la tête de tout, aiant les éléphans (8) à leurs aîles. Notre Auteur se trompe sûrement à l'égard des éléphans. Il prétend qu'ils furent jettez sur l'une & l'au-



T. 4. 6.

LES CARTAGINOIS.

tre aîle de la cavalerie. Ce n'étoit pas là leur poste, outre qu'il paroît par les suites du combat que ces animaux furent d'abord poussez sur les aîles de l'infanterie Romaine ; & quand cela ne seroit pas, il vaut mieux croire ce qui est le plus conforme à la raison & aux regles de la guerre. Ajoutez qu'on ne se précautionne pas tant à l'endroit le plus fort, qu'à celui où l'on est le plus foible.

La cavalerie (9) fermoit les deux aîles de l'infanterie. Il y a dans le texte : *les armez à la légére des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le desordre* : ce qui ne laisse aucun lieu de douter qu'Annibal cacha un corps de Numides (10) & une partie de ses armez à la légére (11) derriére sa cavalerie, le reste (12) entrelassé entre les escadrons, de peur que Sempronius, se voiant trop débordé, ne prît des mesures pour s'empêcher d'être pris en flanc & envelopé ; au lieu qu'en lui présentant un même front paralléle, & cachant le reste, il ne s'apperçut pas de l'artifice de cette disposition. Tout ce qui se passa dans le commencement & dans les suites de ce combat, prouve évidemment ma conjecture.

L'infanterie légére de part & d'autre fit l'ouverture de cette fameuse journée ; mais comme ces sortes de troupes ne combattent que par escarmouches & par retraites réciproques, elles se retirérent dès que les deux armées s'ébranlérent & marchérent l'une contre l'autre.

Le choc fut furieux & le combat très-obstiné. Le plus fort fut aux aîles de l'infanterie. Il fut moins vif & moins engagé dans le centre des deux lignes. Il paroît, par ce que dit l'Auteur, qu'Annibal évita de donner dans le corps de bataille. Il espéroit d'avoir bon marché du reste, s'il pouvoit rompre les aîles de l'infanterie & les enveloper. Il ne douta jamais que la victoire ne se déclarât de ce côté, & que sa cavalerie victorieuse ne lui fût d'un grand secours après la déroute de celle des Romains.

Pendant que l'infanterie s'engage, la cavalerie Carthaginoise fond sur celle des Romains, la tourne & la charge avec une telle furie, qu'elle l'enléve hors des aîles de son infanterie : une partie se met à ses trousses, pendant que l'autre tourne tout court sur les flancs de son infanterie ; l'armure légére, jointe à cette cavalerie, presse très-vivement les Romains, pendant que les pesamment armez les chargent & les éléphans les attaquent de front.

Cette brave infanterie, dépouillée & dépossédée de ses aîles, & abandonnée de sa cavalerie, se défend avec un courage, ou plutôt avec une fureur desespérée. Elle fait tout ce qu'on peut attendre de gens qui cherchent à réparer la sottise du Général, & la honte de sa cavalerie.

Le combat continuoit avec beaucoup de vigueur & avec une égale opiniâtreté, lorsque les Romains s'apperçoivent qu'ils sont tombez dans une embuscade. On voit paroître tout à coup le corps de cavalerie & d'infanterie A, embusqué dans les endroits couverts un peu endelà des aîles de l'armée Romaine. Ce corps se jette dans la plaine, s'y forme, & fond subitement sur ses derriéres. Un événement si extraordinaire les étonne ; les triaires (13) ne voient point d'autre parti à prendre que de passer dans les espaces

des Princes, & de s'alligner avec eux pour faire front de ce côté.

Cette derniére attaque à dos de la seconde ligne ne laissant plus aucune espérance au centre de la premiére, & voiant d'ailleurs leurs aîles à demi rompues & prêtes à fuir, & eux sans espérance de retraite du côté de leur camp, ils crurent trouver leur salut dans une grande résolution & un puissant effort. Ils s'y déterminérent & chargérent avec tant de vigueur & de violence, qu'ils enfoncent tout ce qui est devant eux, l'ouvrent, passent outre, & se retirent en bon ordre à Placentia, sans être poursuivis : le reste est envelopé & taillé en piéces.

On voit par cette action de l'infanterie Romaine ce que peut la peur sur le cœur de l'homme. Car enfin ce n'est point ici la valeur qui agit & qui remue ces gens-là; mais la crainte qui se tourne en desespoir, quoique Polybe en dise, & qui fait qu'une partie de cette armée, (car il n'y avoit pas moins de dix mille hommes,) se précipite dans un péril évident pour s'empêcher de tomber dans un moindre. Car il leur étoit plus facile de s'ouvrir une route du côté de leur camp, que d'attaquer de front l'infanterie Carthaginoise, sur laquelle ces dix mille hommes s'élancent en vrais desespérez, au milieu de laquelle ils s'ouvrent un passage, les mettent en déroute, & se retirent en bon ordre à Placentia, sans qu'Annibal osât les poursuivre, tant il fut étonné d'une si subite déroute, quoiqu'il y eût une grande marche de là à Placentia. Annibal étoit perdu, si ce corps d'infanterie ne se fût pas cru lui-même perdu, & qu'il eût agi par une toute autre impulsion que celle de la peur : car il est certain que toute l'infanterie Carthaginoise eût été taillée en piéces, si ces gens-là eussent connu l'avantage qu'ils venoient de remporter. Il semble qu'il eût dû les guérir de la peur : car s'ils eussent replié sur ce qui restoit encore en entier, dès-lors la bataille & la guerre étoient finies, & Annibal perdu sans ressource, sans nulle espérance de retraite. » La peur ne les rendit » hardis, *dit Montagne*, que pour » acheter une honteuse fuite au mê» me prix qu'elle eût eu une glorieuse » victoire. Je ne sçai guéres par » quels ressorts la peur agit en nous, » *dit le même Montagne*, mais tant » y a que c'est une extréme passion : » & disent les Médecins qu'il n'en » est aucune qui emporte plutôt » notre jugement hors de sa dûe » assiette. De vrai j'ai vû beaucoup » de gens devenir insensez de peur: » & au plus rassis il est certain que » pendant que son accès dure elle » engendre de terribles éblouisse» mens. Mais parmi les soldats mê» mes, où elle devroit trouver moins » de place, combien de fois elle a » changé un troupeau de brebis en » escadron de corselets ? de roseaux » de cannes en gendarmes & lan» ciers ? nos amis en nos ennemis ? » & la croix blanche à la rouge ? » Lorsque M. de Bourbon prit Ro» me, un porte-Enseigne qui étoit » à la garde du bourg Saint Pierre, » fut saisi de tel effroi à la premiére » alarme, que par le trou d'une » ruine, il se jetta l'Enseigne au » poing hors la ville droit aux en» nemis, pensant tirer vers le de» dans de la ville : & à peine enfin » voiant la troupe de M. de Bour» bon se ranger pour le soutenir, » estimant que ce fût une sortie » que ceux de la ville fissent, il se » reconnut, & tournant tête, ren» tra par ce même trou par lequel il » étoit

» étoit sorti plus de trois cens pas
» avant dans la campagne. . . . Pa-
» reille rage pousse par fois une mul-
» titude : en l'une des rencontres de
» Germanicus contre les Allemans,
» deux grosses troupes prirent d'ef-
» froi deux routes opposites ; l'une
» fuioit d'où l'autre partoit. Tan-
» tôt elle nous donne des aîles aux
» talons, comme aux deux pre-
» miers, tantôt elle nous cloue les
» pieds & les entrave, comme on
» lit de l'Empereur Théophile, le-
» quel en une bataille qu'il perdit
» contre les Agarénes, devint si
» étonné & si transi, qu'il ne pou-
» voit prendre parti de s'enfuir :
adeo pavor etiam auxilia formidat :
» jusques à ce que Manuel, l'un des
» principaux Chefs de son armée,
» l'aiant tirassé & secoué, comme
» pour l'éveiller d'un profond som-
» me, lui dit : Si vous ne me sui-
» vez je vous tuerai. Car il vaut
» mieux que vous perdiez la vie,
» que si étant prisonnier vous ve-
» niez à perdre l'Empire. Lors ex-
» prime-t-elle sa dernière force,
» quand pour son service elle nous
» rejette à la vaillance qu'elle a
» soustraite à notre devoir & hon-
» neur.

Il eût été à souhaiter que la peur eût produit le même effet sur le cœur des vingt-huit bataillons & des douze escadrons de dragons enfermez dans le village de Bleintheim, qu'elle fit sur les dix mille Romains qui se retirérent à Placentia. Ils eussent passé sur le corps de l'armée des Alliez, qui se croioit déja victorieuse, & qui se trouvoit pourtant dans un si grand desordre, qu'il eût été aisé à nos troupes, si elles eussent pris la résolution de sortir du village en bon ordre, de faire une retraite honorable & de se joindre à notre gauche, qui ne s'étoit retirée que par le malheur de la droite. Mais malheureusement cette espéce de peur, qui produisit un si grand effet sur le cœur des soldats Romains, n'avoit point gagné les nôtres : ils vouloient bien sortir du village & se retirer en gens de cœur ; mais les Chefs, qui se trouvérent aussi étonnez que l'Empereur Théophile, s'opposérent toujours à ce que les soldats desiroient le plus ; la peur leur cloua les pieds dans le village, & les fit rendre honteusement.

§. II.

Fautes de Sempronius.

C'Est une imprudence d'entreprendre les choses douteuses lorsqu'on peut attendre du tems & de l'occasion, & qu'on est en état par des mouvemens bien concertez d'obliger son ennemi d'abandonner un terrain avantageux & favorable à l'arme sur laquelle il se confie le plus. Rien n'empêchoit Sempronius de décamper, & d'obliger le Général Carthaginois d'en faire autant, & de l'attirer dans un païs moins favorable à sa cavalerie, ce qu'il pouvoit faire sans abandonner la Trébie. Rien ne l'obligeoit de donner bataille. Lorsque le retardement augmente le mal & les difficultez, le délai est alors plus blâmable que l'impatience ; mais on ne voit rien ici qui puisse justifier celle du Consul Romain, qui s'embarque dans une action générale sans aucune raison. La guerre ne se fait pas avec une vîtesse inconsidérée. Une remise faite à propos nous épargne souvent de grands maux, sauve quelquefois un Etat ; au lieu qu'une précipitation imprudente le ruine ou le met en péril. Quand la nécessité, ou des raisons importantes

nous obligent à combattre, le mal que l'on ne peut éviter porte avec soi son excuse; mais dans cette affaire-ci la faute du Consul Romain ne sçauroit se couvrir ni s'excuser. Il avoit mille raisons qui l'engageoient à ne rien entreprendre. Notre Auteur nous en fait voir toute la force.

Ceux qui font leur capital de chercher de la gloire & de l'estime par leurs actions, ne rencontrent au bout du compte que de la honte & du mépris, lorsqu'ils agissent contre la prudence & les avis des gens sages, qui connoissent l'état véritable des affaires de l'ennemi & la nature de leurs forces. Il est certain que tout ce que dit Scipion à Sempronius, pour le dissuader de combattre, étoit fondé sur cette connoissance. Il étoit impossible que celui-ci ne fût pas au fait sur cet article. Bien aise d'être instruit du nombre des ennemis, sans trop s'embarasser du génie du Général & de la qualité de ses forces, & ne voiant pas plus clair dans les siennes, il s'imagina qu'il n'avoit qu'à se présenter pour vaincre, sans prendre aucune des mesures nécessaires à l'exécution d'un grand dessein : les précautions & les sûretez lui paroissoient une espéce de foiblesse & de timidité, & il croioit qu'il n'y avoit rien au-delà de ce qu'il pouvoit imaginer lui-même pour s'empêcher d'être battu.

Le premier point d'habileté, dit un Ancien, *est d'examiner soi-même ce qu'il est à propos de faire; & le second, de suivre un bon conseil.* Sempronius se gouverna de telle sorte, qu'il ne fit ni l'un ni l'autre. S'il étoit si friand de combat, rien ne l'empêchoit d'attendre du tems & de l'occasion, dont il étoit le maître, & de faire les choses avec moins de précipitation, ou tout au moins de donner le tems aux troupes & aux chevaux de repaître. Cette faute, toute grossiére qu'elle est, ne laisse pas d'être assez ordinaire aux Généraux imprudens & malhabiles. Il est dangereux de faire combattre des troupes qui n'ont pas repû : car pour peu que l'affaire s'opiniâtre & traîne en longueur, les forces leur manquent, ils n'en peuvent plus, & se trouvent à la fin aussi peu en état de résister que de faire retraite. Achille dans Homére presse fort Agamemnon de donner bataille. Celui-ci qui n'ignore pas qu'Achille s'est déja précautionné contre la faim, & qu'il n'en est pas ne même de son armée, lui dit qu'on ne sçauroit rien tirer des hommes & des chevaux, s'ils n'ont auparavant repû. L'Histoire est remplie d'une foule d'exemples, où des Généraux ont été battus pour être tombez dans une faute semblable à celle du Consul Romain.

Cette faute de Sempronius fut suivie d'un nombre d'autres, qu'il est bon de faire remarquer pour une plus grande instruction.

Annibal avoit reconnu avec soin le terrain aux environs du champ de bataille, & les bords en-deçà de la riviére. Il est bien peu de Généraux qui négligent une chose si importante, & d'où dépend le succès entier d'une bataille. Sempronius porta la négligence jusqu'à ce point-là. Il s'imagina peut-être que ces précautions étoient inutiles dans une plaine rase & découverte, qu'il lui suffisoit de voir de loin, & rien ne nous trompe davantage. Elle nous paroît souvent tout autre, lorsque nous la reconnoissons de près & sur les lieux. Le terrain se trouve quelquefois haché, & coupé de fossez,

de ravinages & de petits fonds, desquels on ne s'apperçoit jamais, si l'on ne les observe sur les lieux ; ce qui nous oblige souvent à changer dans notre disposition, ou à nous précautionner contre les piéges que l'ennemi peut nous tendre.

Il ne suffit pas même de reconnoître simplement le terrain qu'on veut occuper, il y a bien d'autres observations à faire, qui ne sont pas moins importantes : car outre qu'on doit être exactement au fait de son propre terrain, comme de celui de l'ennemi, on doit l'être encore des environs des deux champs de bataille : soit pour nous garantir des piéges & des embuscades qu'on peut nous tendre, soit pour agir par des mouvemens cachez & dérobez, soit pour se servir des avantages du païs, des fonds & des endroits couverts, qui pour être éloignez ne prêtent pas moins à la ruse & à l'artifice d'un Général qui en sçait profiter. Annibal nous en donne d'assez bonnes leçons dans cette bataille, comme dans les autres.

A la bataille de Fleurus le Maréchal de Luxembourg fit faire un mouvement à sa seconde ligne de la gauche à la droite, sans que l'ennemi s'en apperçût. Il le fit à la faveur des bleds, qui étoient fort hauts, & de la plaine à sa gauche, qui alloit en baissant, où sa seconde étoit postée. M. de Waldeck négligea de la faire reconnoître. Je doute même qu'un plus habile que lui eût jamais pû deviner que le Général François eût pû en tirer parti. Cela arriva pourtant. Il y a des situations qui échapent aux plus fins, & qu'on ne sçauroit même blâmer de ne les avoir pas remarquées.

Les fautes où Sempronius tomba dans cette bataille, sont à peine concevables dans un Général d'armée. Je doute qu'on puisse jamais pousser plus loin le défaut de prévoiance & de précaution, & il ajoute à cela tout ce que l'imprudence & l'ignorance ont de plus grossier. Qu'il se soit attaché simplement à ce qu'il voioit devant lui, au terrain qu'il occupoit, & à celui de l'ennemi, c'est une faute ; mais négliger de reconnoître celui qu'il a au-delà de ses aîles & sur ses derriéres, voilà un sujet d'étonnement. On sçait assez que les bords d'une riviére sont toujours couverts & fourrez, & souvent bordez de digues & de petits rideaux de terre, où l'on peut aisément cacher des troupes & les y embusquer. Le bon sens exigeoit qu'il fît reconnoître & fouiller ces endroits qu'il avoit à côté de lui sur les bords du ruisseau. S'il l'eût fait, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte, & d'éventer l'embuscade. Ce petit avantage eût relevé le courage de ses gens, & leur eût peut-être fait surmonter plus constamment le jour de jeûne, à quoi il sembloit les avoir condamnez. Je vais rapporter deux exemples qui quadrent parfaitement au sujet que je traite, dont l'un est ancien & l'autre moderne. Thucydide (a) me fournit le premier. Je tire l'autre des Mémoires de Pontis : il n'est pas moins instructif que le premier.

Les alliez d'Athénes, informez qu'Euryloque tiroit de leur côté pour les combattre, priérent Démosthéne, Général Athénien, de venir à leur secours & de se mettre à leur tête. Il les joignit bientôt » avec deux cens Messéniens pesamment armez, & soixante archers » d'Athénes. Il s'avança donc, &

(a) *Thucyd. liv.* 3.

» vint camper près des ennemis, » dont il n'étoit séparé que par une » grande ravine. Après avoir de» meuré cinq jours en présence, » sans rien faire, ils se battirent le » sixiéme. L'armée d'Euryloque, » comme plus nombreuse, outre» passoit d'un côté le front de la ba» taille de Démosthéne, qui crai» gnant d'être envelopé de ce côté» là, cacha quatre cens soldats dans » un chemin creux & couvert de » buissons, qui étoit sur l'aîle, pour » prendre les ennemis en queue » lorsqu'ils voudroient l'investir. Il » étoit à son aîle droite avec les » Messéniens & les Athéniens. Les » Acarnaniens avoient la gauche, » avec quelques gens de trait d'Ar» gos. Pour les ennemis, ils étoient » rangez péle-mêle, tant Pélopon» nésiens qu'Ambraciotes, hormis » ceux de Mantinée, qui étoient » vers le milieu de leur aîle gauche, » dont Euryloque avoit la pointe » avec ses troupes, vis-à-vis des » Messéniens & de Démosthéne. » Comme il tourna donc pour l'in» vestir, l'embuscade se levant, le » vint prendre à dos, & le mit en » fuite avec une grande partie de » l'armée, étonnée de sa défaite. » C'est là que les Messéniens firent » merveille. Mais ceux d'Ambra» cie, les plus belliqueux de tous » ces quartiers, & les autres qui » étoient à l'aîle droite, renver» sérent tout ce qui étoit devant » eux, & les poursuivirent jusques » dans Argos. Au retour, comme » ils virent leur aîle gauche rom» pue, & l'ennemi qui venoit » fondre sur eux, ils rentrérent » en confusion dans Olpe : car » plusieurs furent tuez dans la re» traite, & il n'y eut que les Man» tinéens qui la firent en bon or» dre.

Je n'ai jamais fait grand cas, ni ajouté beaucoup de foi aux lettres que les Généraux d'armées écrivent à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille, ou une entreprise manquée. Il n'y a ordinairement que des faussetez, qu'ils ont intérêt d'y fourrer; soit pour se disculper de leur mauvaise conduite, aux dépens de la réputation de ceux qu'ils emploient à l'exécution de leurs ordres, soit pour s'attribuer tout le succès & tout, ou du moins la plus grande partie de l'honneur de la journée, lorsqu'elle a réussi, & omettent souvent les actions de ceux qui se sont le plus signalez, & ausquels ils doivent tout le succès d'une bataille, qu'ils eussent perdu sans eux : ce que je n'ai que trop souvent remarqué dans ces sortes de piéces qui me sont tombées entre les mains, lorsque j'avois été témoin du contraire. Tout cela m'a jetté dans une telle défiance sur ce qu'ils écrivent, que j'ai cru n'avoir rien de mieux à faire que de m'en rapporter aux lettres & aux relations des Officiers particuliers, qui n'ont guéres d'intérêt de mentir, lorsqu'ils écrivent à leurs amis. C'est sans doute le meilleur parti qu'un Historien puisse prendre. Elles peuvent donner de grands éclaircissemens en les conciliant ensemble : ce qui n'est pas difficile à un homme du métier lorsqu'il veut se donner cette peine, & qu'il aime la vérité, bien que ces sortes d'événemens soient un peu éloignez de son tems.

Telle est la victoire de Castelnaudari, que le Maréchal de Schomberg remporta sur Gaston Duc d'Orléans en 1632, ou plutôt sur M. le Duc de Montmorenci. J'y trouve des variétez extrémement embarassantes. Il y a des circonstances peu importantes dans certains Auteurs,

& d'autres qui le sont beaucoup. Le Maréchal de Schomberg envoia au Roi le détail de cette bataille orné de circonstances qui ne se voient pas dans les lettres & les relations des Officiers particuliers qui se trouvérent dans cette action, & qui sont venues jusqu'à nous ; ce qui me donne un grand soupçon de la sincérité du Général de l'armée, quoiqu'il paroisse un grand art de modestie dans ce qu'il écrit, ou pour mieux dire un très-grand art dans les éloges qu'il se donne, tant il sçait bien les couvrir ; cela fait que je m'en tiens plutôt au rapport de Pontis, qui fut témoin de ce qui se passa dans cette journée. Je citerois volontiers le Maréchal nonobstant ma défiance, si je ne craignois prolixité. Le narré de Pontis m'accommode beaucoup mieux, parce qu'il est plus court, & que je n'ai besoin que de l'embuscade, qui fait uniquement à mon sujet, & qui fut l'unique cause de la perte de cette bataille : car on eût pû en réparer le mal, si M. le Duc d'Orléans n'eût pas desespéré du succès de l'entreprise. Voici le fait, qui mérite d'avoir place ici : car c'est un des plus mémorables du regne de Louis XIII.

» L'armée du Maréchal de Schomberg, *dit Pontis*, qui n'étoit que » de six à sept mille hommes, mar- » cha vers la ville de Castelnaudari, » qui tenoit pour Sa Majesté. Celle » de Monsieur & du Duc de Mont- » morenci, composée de treize mille » hommes, vint à trois lieues de » celle du Roi. Mais il y avoit en- » tre les deux armées de grandes » ravines & des fondriéres, qui » nous assûroient beaucoup dans le » desavantage que nous avions à » cause de notre petit nombre. Il » se trouva environ à un quart de » lieue de là au milieu de quelques » vignobles une maison vuide & » commode à poser un corps-de- » garde, parce que le lieu étant » élevé, on pouvoit découvrir tou- » tes les démarches de l'ennemi. » Le Maréchal de Schomberg y en- » voia un Sergent & quelques Offi- » ciers, avec ordre de se retirer en » cas qu'on les y attaquât. Cepen- » dant le Duc de Montmorenci, » qui s'étoit avancé avec cinq cens » hommes pour reconnoître la pos- » ture de notre armée, crut qu'il » pourroit bien y avoir là quelque » corps-de-garde. Il l'alla charger » aussitôt. On lui abandonne le » poste, & il y met cent cinquante » hommes. Notre armée ne bran- » loit point. Le Maréchal de Schom- » berg vouloit attendre l'attaque. Il » se trouvoit le plus foible, & la » ville de Castelnaudari étoit pour » lui une retraite assûrée dans le » besoin.....

» Dans le tems que le Duc de » Montmorenci se disposoit à s'ap- » procher, le Maréchal de Schom- » berg range son armée en bataille » devant la ville de Castelnaudari. » Un Gentilhomme du païs âgé de » soixante-dix ans, vint alors dire, » que si on vouloit lui donner cinq » cens mousquetaires & trois cens » chevaux, il répondoit de la vic- » toire, & qu'il déferoit l'armée » des ennemis, en leur dressant une » embuscade auprès d'un pont, sur » lequel ils devoient passer en venant » attaquer l'armée du Roi. Le Ma- » réchal de Schomberg écouta l'avis » du Gentilhomme avec joie, & crut » qu'il ne pouvoit pas manquer en » le suivant. Car enfin il ne hazar- » doit que huit ou neuf cens hom- » mes pour toute l'armée du Roi. » Il commanda à M. de Saint-Preuil, » à quelques autres Officiers & à

» moi de suivre le Gentilhomme » avec cinq cens mousquetaires des » gardes que nous avions amenez à » l'armée, & il y ajouta trois cens » chevaux. Le lieu se trouva en effet fort propre à une embuscade. » C'étoient des fondriéres, des chemins creux & des fossez, auprès » desquels l'armée de Monsieur devoit nécessairement passer pour aller gagner le pont. Nous plaçons » ces mousquetaires dans les lieux » creux, où ils ne pouvoient être » vûs, & la cavalerie en un endroit » plus élevé, parce qu'elle avoit ordre d'attaquer, afin de conduire » & de faire tomber les ennemis » dans l'embuscade de l'infanterie, » rangée de telle sorte, qu'elle pouvoit faire en fort peu de tems une » décharge de cinq cens coups de » mousquet.....

» Le Duc de Montmorenci aiant » persuadé à Monsieur de s'avancer » avec l'armée, nonobstant la pique » qu'ils avoient eue, marchoit à la » tête de l'avantgarde, & derriére » lui les Comtes de Moret & de » Rieux. Monsieur tenoit le corps » de bataille. Il n'y avoit point d'arriéregarde, mais seulement un » corps de réserve. M. de Montmorenci, comme Chef de l'avantgarde, donne le premier dans le » chemin de l'embuscade; & aiant » été attaqué par nos gens de cheval, il les repoussa vigoureusement, & les défit en partie. Mais » en poursuivant un peu trop chaudement sa pointe, il tomba avec » l'avantgarde dans notre embuscade. On fit une si furieuse décharge, qu'il n'y eut jamais un » plus grand carnage en si peu de » tems. Le Comte de Moret fut tué. » Le Duc de Montmorenci lui-même, après avoir fait tout ce qu'un » grand Général pouvoit faire en » cette rencontre, & forcé même » quelques rangs des nôtres, est enfin abattu sous son cheval. La nouvelle se répand à l'heure même » qu'il est tué. Monsieur jette ses » armes par terre, dit qu'il ne s'y » joue plus, & fait sonner la retraite.

On remarque dans cette action je ne sçai quoi qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux Généraux de cette armée, qui restérent sans rien faire après le malheur de M. de Montmorenci, qu'ils auroient pû sauver. On voit assez que la tête leur tourna dès que l'action fut engagée: car la plus grande partie, ou pour mieux dire les deux tiers des troupes, n'avoient point donné. Cette inaction & leur retraite précipitée est à peine concevable. Je suis tenté de croire que la plus grande partie des Chefs étoient vendus.

Le vieux Gentilhomme âgé de soixante-dix ans, qui promet la victoire au Maréchal de Schomberg, en lui proposant de dresser une embuscade dans un endroit qu'il lui indiqua, mérite d'être loué, & le Maréchal qui l'écoute ne le mérite pas moins. Je suis un peu surpris que la même ruse ne se soit pas présentée à l'esprit des Généraux des deux partis en 1709. à la bataille de Malplaquet, vû même que l'Histoire est pleine d'événemens & de stratagémes tout pareils à celui de Castelnaudari. Le terrain prêtoit extrémement à ce stratagéme, on l'auroit cru fait exprès: & ce qu'il y a de singulier, c'est que cet avantage se trouvoit aux aîles des deux armées opposées, & cependant aucun n'y pensa, quoique ce fût un coup de partie, & capable de décider du tout à celui qui le premier s'en aviseroit. Je n'ai garde d'infé-

rer de là que les Chefs des deux côtez manquassent de cet esprit rusé & capable de saisir l'occasion, qui est une des plus grandes parties du Général d'armée, & sans laquelle on ne peut passer dans l'esprit des Connoisseurs pour Général du premier ordre. Je n'ai garde de penser ainsi de ceux dont je parle. Je suis convaincu par tant de belles actions, qu'ils connoissoient fort bien ce qu'il falloit faire en pareille rencontre: mais dans ce cas-là ils eurent les yeux fermez; ils perdirent ce moment précieux, disons plutôt ce tems, car ils l'eurent depuis le commencement jusques vers la fin de l'action: tant il est véritable que les plus grands Capitaines s'oublient quelquefois, & tombent souvent dans des fautes impardonnables. Dieu le permet pour les humilier, & leur faire voir qu'ils sont hommes tout comme nous. Ces sortes de stratagémes sont assez rares chez les Modernes. Annibal s'en est servi deux fois, sur la Trébie & à Gérunium.

§. III.

Autres fautes du même Consul.

POlybe ne dit qu'un mot en passant de l'ordre de bataille du Consul Romain, il n'a pas cru nécessaire d'entrer dans ce détail là. Il suivit la coutume Romaine dans une conjoncture où il étoit besoin de fortifier beaucoup plus ses aîles, & où il étoit le plus foible, mais rarement les Romains changeoient dans leur façon de se ranger: car l'on peut dire qu'à l'égard de leur tactique, la routine avoit un aussi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre. Ils donnoient même peu à l'art, au contraire des Grecs. Leur façon de se ranger n'étoit bonne, que parce que leurs lignes alloient tour à tour au combat, se succédant les unes aux autres. L'excellence de leur discipline, & l'avantage de leurs armes, rendoient leur façon de combattre, qui ne diffère point de la nôtre, très-redoutable. Ils en venoient d'abord aux mains, ce que nous ne faisons pas, & dans les grands dangers leurs lignes s'enchâssoient les unes dans les autres, & formoient une maniére de phalange pour un plus grand effort, ce qui leur donnoit souvent la victoire; mais il leur étoit assez ordinaire de tout perdre lorsqu'ils étoient plus foibles en cavalerie: ce qui n'arrivoit pas à leurs ennemis, qui suppléoient à la foiblesse de leur cavalerie par leurs armez à la légére, qu'ils introduisoient par pelotons entre les intervalles des escadrons.

Sempronius eût dû remarquer qu'Annibal observoit cette méthode; mais comme les Généraux médiocres ne s'écartent jamais de la coutume ordinaire, on ne devoit pas attendre qu'il imitât son ennemi, & qu'il fortifiât sa cavalerie par son infanterie. Les mauvais Généraux sont semblables aux Médecins ignorans, qui tueroient plutôt leurs malades que de sortir des regles ordinaires.

Le Consul comptoit beaucoup sur la valeur de son infanterie, il ne se trompoit pas. Mais que sert la valeur dans les troupes, si leur Général est malhabile & ignorant? De la maniére dont il s'y prit on eût dit qu'il prétendoit de vaincre par son infanterie, & qu'il comptoit sur la défaite de celle de son ennemi. C'est une imprudence. Sur quoi fondé? L'avoit-il éprouvée? L'avoit-il battue, ou l'avoit-elle été? Car c'est là-dessus qu'un Gé-

néral peut en quelque maniére espérer du succès de son entreprise. Or il n'y avoit rien de ce côté-là qui pût lui donner la moindre assûrance de réussir.

A l'égard de la cavalerie Carthaginoise, il ne devoit pas ignorer qu'elle étoit très-bonne, très-aguerrie, & supérieure à la sienne de près de deux tiers. Ignoroit-il que Scipion en avoit été battu? Il devoit considérer que la sienne couroit le même risque. Il ne pouvoit guéres en douter: car il ne prit aucune précaution pour s'en garantir, comme je le dirai dans un moment.

J'avoue que la supériorité de cette arme sur la sienne ne devoit pourtant pas être une raison qui dût l'empêcher de combattre, s'il le croioit nécessaire; mais cela ne l'empêchoit pas d'observer qu'on ne prend pas une résolution qu'on n'ait pris auparavant de bonnes mesures pour l'exécution, & ces mesures précautionnées se tirent du tems, des lieux, de la nature de ses forces, comme de celles de l'ennemi. Encore une fois, le Consul ne devoit pas ignorer qu'Annibal étoit supérieur en cavalerie, & qu'il combattoit à son avantage, dans une rase campagne, & que la supériorité de cette arme fait beaucoup dans un terrain, où les aîles de part & d'autre se trouvent en l'air, sans être appuiées nulle part.

Un Capitaine expérimenté peut suppléer à la foiblesse d'une arme par la force de l'autre, principe mille fois répété. Les Romains étoient plus forts en infanterie, rien n'empêchoit leur malhabile Général de soutenir sa cavalerie par son infanterie, y faire passer non seulement les triaires alternativement mêlez parmi les escadrons, mais encore une partie de ses armez à la légére, qui lui devinrent inutiles. Annibal n'eut garde de les laisser dans l'inaction. Je ne sçai ce qu'il en seroit arrivé, si le Consul eût pris le parti de faire soutenir sa cavalerie par son infanterie. On sçait que ce n'étoit pas la coutume en ce tems-là d'entremêler les escadrons de l'infanterie légére, je m'en étonne. Ce ne fut qu'au siége de Capoue qu'ils observérent cette méthode, c'est-à-dire qu'ils furent les derniers de tous les peuples connus qui la mirent en pratique, après en avoir éprouvé l'avantage à leurs dépens & à leur honte. Car il n'y a rien de plus honteux que de négliger ce qui peut contribuer à la victoire, que les ennemis obtiennent par de tels moiens. Sempronius n'en avoit pas de plus salutaires pour résister à Annibal, & celui-ci lui en fournissoit des leçons. Ce grand homme vit bien que le succès de cette journée consistoit à défaire promtement la cavalerie Romaine, à la dissiper entiérement, à mettre à ses trousses une partie de la sienne, & à tourner avec l'autre sur les aîles de l'infanterie, qui lui parut redoutable contre la sienne, composée en partie des Gaulois encore indisciplinez & mal armez. Il fit aussi un trait d'un Guerrier habile & éclairé: car comme son infanterie légére lui devenoit presque inutile après les escarmouches ordinaires, il la fit passer diligemment & promtement à sa cavalerie, & l'entremêla par pelotons parmi ses escadrons.

Qu'on suive cette seconde guerre Punique en Italie jusqu'à la fin, on ne verra pas que les Romains aient jamais fait paroître tant de courage & d'obstination que dans cette bataille. Leur cavalerie étoit si inférieure à celle des Carthaginois, si

mal

mal ordonnée, & si peu expérimentée, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, qu'elle pût résister à celle d'Annibal, soutenue par ses armez à la légére. Comment se peut-il que quatre mille chevaux puissent résister contre dix mille, & contre des troupes alaigres & reposées, qui n'ont rien essuié du mauvais tems, & qui ont bien repû? Que pouvoient des troupes mattées par la faim, & pénétrées d'un froid très-piquant, après avoir traversé une riviére aiant de l'eau jusqu'à la poitrine?

L'infanterie envelopée à ses aîles, abandonnée de sa cavalerie, prise en queue & attaquée de front, se défendit avec un courage si déterminé, qu'on fut longtems sans sçavoir de quel côté tourneroit la victoire.

Il n'y a pas de plus fortes armes que la nécessité, soutenue d'un généreux desespoir. On peut dire que cette bataille est presque le dernier soupir de la valeur Romaine dans la guerre d'Annibal en Italie. On ne voit rien au-dessus après cette action.

Ceux de Cannes auroient pû se sauver & se retirer par une semblable résolution; mais cette résolution dans des troupes sans expérience, dépend de l'habileté des Chefs. Rien n'est plus honteux à des gens de cœur que de se rendre prisonniers de guerre, tandis qu'ils ont les armes à la main, & qu'ils se trouvent en assez grand nombre pour un coup d'éclat, ou pour une retraite honorable après une bataille perdue, dans un tems où le victorieux se trouve toujours dans cette espéce de desordre & cette négligence qui suit les grandes victoires. Rien n'étonne & ne surprend davantage le vainqueur, que ces actions imprévûes & inopinées. Rarement manquent-elles de réussir, lorsque les troupes ont confiance en leurs Officiers, & qu'elles sont bien couduites & bien menées. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter; mais comme les fautes font plus d'impression sur notre esprit, & sont d'une plus grande instruction que les belles actions, nous nous contenterons d'en citer un très-remarquable, qui n'est pas éloigné de notre tems. (a)

Le Prince Robert, résolu de faire lever le siége d'Yorck, que les rebelles Parlementaires assiégeoient, marcha de leur côté. A cette nouvelle ils sortent de leurs lignes, & vont au-devant de lui. » Le Prince » les rencontra en bataille dans la » plaine de Morstonmor. Les Fair» fax commandoient l'aîle droite, » le Comte de Manchester la gau» che, Leslé avec les Ecossois étoit » posté entre les deux. Newcastle » étoit sorti de la place pour con» férer avec le Prince. Plusieurs » étoient d'avis d'attendre l'arri» vée de Montrose, qui étoit en » chemin; mais le Prince ne se dé» mentant point de ce tempérament » ardent, qui lui a tant fait faire de » fautes, voulut combattre sans re» tardement, & traita même assez » mal Newcastle, qui apparem» ment n'étoit pas de son avis. Ce » fut le premier jour de Juillet que » se donna cette bataille, la plus » sanglante, & l'une des plus déci» sives qui se soient données durant » cette guerre. Le Prince condui» soit l'aîle gauche de son armée, » le Comte de Newcastle la droite, » Goring, Lucas, Endymion, Portes, » commandoient des troupes entre » deux. La victoire sembla d'abord

(a) *Hist. des Révolut. d'Angleterre, l. 9.*

» s'être livrée sans balancer à tout » le parti Roialiste, les trois Généraux Parlementaires aiant plié en » même tems, & s'étant retirez en » déroute. Ce fut en cette conjoncture que Cromwel commença à » paroître, & à montrer un de ces » talens qui auroient fait de lui le » premier homme du monde, si son » ambition n'en avoit fait le plus » scélerat de tous les hommes. Il » commandoit sous Manchester les » troupes de ce Général. Il avoit » été blessé tout d'abord, il s'étoit » allé faire panser. Dès qu'on avoit » eu mis l'appareil, il étoit retourné au combat, où il avoit trouvé » les choses dans l'état que je viens » de dire. Tout autre auroit suivi » le torrent, & se seroit laissé entraîner par des exemples qu'il n'étoit pas honteux de suivre, & à » chercher son salut dans la retraite. » Cromwel fit voir ce que peut un » esprit éclairé quand il est secondé » d'un grand courage. Il avoit d'abord remarqué que le desordre » étoit égal parmi les vainqueurs & » parmi les vaincus : ceux qui poursuivoient ne gardant plus de rangs, » non plus que ceux qui étoient en » fuite. Cette observation lui fit » comprendre, que s'il pouvoit ramasser un corps qui retournât à la » charge & se tînt serré, il raméneroit infailliblement la victoire » dans son parti. Il raisonna juste. » Il avoit encore une brigade de » reste, à la tête de laquelle il se » mit : & secondé de David Leslé, » parent du Général Ecossois, il » donna avec tant de furie, mais » en même tems avec tant d'ordre » sur les troupes Roialistes, qui » n'en gardoient plus, qu'il les mit » à leur tour en fuite, prit leur bagage & leur canon, & demeura » maître du champ de bataille. Il y a une infinité de batailles perdues qui ont été gagnées par de pareilles résolutions. L'Histoire ancienne & moderne est remplie de ces sortes d'exemples.

§. IV.

Regles pour la guerre défensive.

J'Ai dit ailleurs qu'un Général d'armée ne doit jamais s'embarquer dans une action générale, ni même former aucune entreprise douteuse sans de grandes raisons : c'étoit la maxime du Général Bannier, un des plus grands Guerriers de son siécle. Les raisons de Scipion étoient démonstratives, tout autre que Sempronius en eût connu l'évidence ; mais que peut-on attendre d'un homme qui n'a que de la valeur sans expérience, disons plutôt, plus fanfaron que courageux ? Sa conduite ne le fait que trop voir. Je remarque tant d'imprudence & de présomption, toujours compagne de l'ignorance, dans toutes ses démarches, qu'il est visible que la tête lui tourna dès qu'il eut passé la riviére, tant cette entreprise étoit au-dessus de son intelligence. On doit encore moins tenter la fortune lorsqu'un Général, qui se rend justice, se trouve avoir en tête un ennemi plus habile que lui, & une armée plus aguerrie, plus audacieuse, & qui n'a d'autre ressource ni d'autre espérance de salut que dans la victoire : en un mot qui n'a, comme celle d'Annibal, ni places, ni magasins, ni retraites assûrées, & dont toute l'espérance du Chef est dans ses seules troupes. Tout cela est à redouter. Je me souviens d'une maxime admirable de Végéce, qui mérite d'avoir place ici. » La meilleure disposition d'une armée, dit-il, n'est pas tant celle

» qui nous met en état de battre » l'ennemi, que celle qui l'affame » & le ruine à la longue. C'étoit celle que Scipion proposoit à son Collégue, aussi peu capable de la suivre, que d'opposer à son ennemi une disposition assez profonde pour vaincre. Il étoit trop ignorant & trop présomptueux pour écouter les avis des gens sages. C'étoit dans cette occasion où la maxime de Végéce n'avoit qu'une face.

Ceux qui sont chargez de soutenir une guerre contre un tel ennemi, doivent user de beaucoup de prudence & de précautions. La défensive est sans doute le meilleur & le seul parti qu'ils doivent prendre, s'ils sont capables de le suivre. Il y a des regles & des principes certains & infaillibles dans cette sorte de guerre. La premiére chose à laquelle on doit penser, & la plus digne de notre attention, car le succès d'une campagne en dépend absolument, est d'établir une bonne ligne de communication & de correspondance pour assûrer ses derriéres & ses convois sur tout le front de sa frontiére, & de choisir les endroits où les postes nous paroissent plus avantageux. La pelle & la pioche font tout dans une défensive. On songe ensuite à affamer l'ennemi en sauvant tout ce qu'on peut dans les places fortes, & sur tout les fourrages, les vivres & les bestiaux: on s'attache après cela à ruiner la campagne au long & au large, & particuliérement les lieux où l'ennemi a principalement dessein d'aller; l'on occupe les châteaux capables de résister contre un coup de main, & qu'on ne peut prendre que par un siége dans les formes, avec ordre à celui qui commande de ne capituler qu'à l'extrémité.

Les camps volans sont d'une ressource admirable dans une défensive, lorsqu'on sçait choisir les postes & qu'on s'y retranche si avantageusement qu'on ne puisse y être forcé: de là on inquiéte l'ennemi dans ses fourrages & dans ses vivres, & l'on tâche de lui enlever ses convois.

On doit chercher de se poster avantageusement, & de fortifier son camp de telle sorte, qu'on puisse être à l'abri d'une attaque d'insulte; & si l'on s'apperçoit que l'ennemi cherche à nous enfermer, on change de poste, & l'on tâche de l'attirer, par des mouvemens bien concertez, dans quelque défilé, dans quelques endroits difficiles, où l'on puisse le couper ou l'attaquer avec avantage, & où la cavalerie ne puisse manœuvrer.

Si l'ennemi décampe, le suivre, le cotoïer, le harceller sans cesse, sans entrer dans aucun engagement décisif, disputer certains passages difficiles, lui céder ceux qui peuvent le conduire dans un mauvais pas, l'y attirer par l'adresse de vos mouvemens, diviser votre armée en plusieurs corps pour l'empêcher de s'étendre dans le païs, tomber quelquefois sur son avantgarde ou sur son arriéregarde, de nuit, de jour, à toute heure, lui dresser des embuscades, armer les païsans, & les lâcher sur les fourrageurs; enfin lui ôter tout moien de subsister. C'est en peu de mots ce qu'on appelle défensive active, & la conduite qu'on doit tenir lorsqu'on a de tels hôtes dans son païs. Il n'y a pas de meilleure méthode pour détruire une armée sans rien hazarder. C'est celle des grands Capitaines.

C'est une chose étrange qu'il y ait si peu d'exemples de cette espéce de défensive. Je ne vois rien de plus aisé que de la faire, rien de plus difficile que de s'en défendre.

Une petite armée peut fort aisément en détruire une plus grande, en se partageant, en se divisant en plusieurs petits corps, & se réunissant promtement ensemble, lorsque l'occasion se présente de faire un bon coup. Les païs de montagnes, de bois & de défilez, sont très-favorables pour cette sorte de guerre: une poignée de gens bien résolus & bien conduits en occupent un grand nombre. Mais je crois que tout païs est propre à cette sorte de guerre, lorsqu'on est assez habile pour la conduire.

Sertorius, que je regarde comme un des plus grands Capitaines de l'antiquité, étoit un grand Maître dans cette maniére de faire la guerre. Si Annibal eût eu un tel homme en tête, je ne sçai ce qu'il seroit devenu. Comment résister à un ennemi qui nous échape? Lorsqu'on marche à lui, qu'on croit le tenir, & qu'il semble que la partie est liée, qu'il s'est lui-même engagé dans un pas dangereux, il disparoît, & partage sa fuite en différentes routes. Forme-t-on différens corps pour l'attaquer en différens endroits, il se réunit dans un instant; il vous attaque ainsi divisez & séparez, & vous bat en détail. Marche-t-on à lui en corps d'armée? il se retire par une fuite simulée. Le suit-on? on tombe dans une embuscade. L'a-t-on éventée? on retombe dans une autre, qui devient double & triple. Quel courage, quelle fermeté, quelle habileté, quelle prévoiance, quel coup d'œil ne faut-il pas avoir pour faire la guerre de la sorte! Voilà pourtant en deux mots les principes sur lesquels on doit agir contre ces armées & ces Guerriers errans, dans un païs où ils n'ont aucune retraite assurée, qui ne sçavent que l'art de gagner des batailles, & qui se voient hors d'état d'en profiter par la prise des places fortes. Or Annibal se voioit absolument dénué de tous moiens nécessaires pour cette sorte de guerre; ce qui eût dû rendre les Romains supérieurs à un tel ennemi, & les obliger à se tenir sur une défensive active, la seule & unique voie de le ruiner à coup sûr & sans ressource. Rien ne les obligeoit à mettre les affaires en risque: ils craignoient la valeur & l'expérience de ce grand Capitaine, & le Sénat ne croioit pas qu'on pût lui opposer un Antagoniste capable de lui résister. Ce n'étoit donc que par une défensive active qu'on pouvoit espérer de ruiner son armée, en lui opposant plusieurs corps d'armées dans ses marches & dans ses campemens. Par cette façon de guerre on le réduisoit à l'extrémité en fort peu de tems, & on l'attiroit dans des lieux difficiles, où sa cavalerie n'eût pû combattre, ni le favoriser dans ses vivres.

Annibal cherchoit le combat, & il ne pouvoit se sauver ni subsister qu'en donnant sans cesse à la fortune; & comme sa cavalerie étoit tout ce qu'il avoit de meilleur, il se voioit dans la nécessité de chercher les plaines. L'avantage des Romains étoit de les éviter. Sempronius ne comprit pas cela, un plus habile que lui s'en fût mis peu en peine. Il étoit infiniment plus fort en infanterie, & très-foible en cavalerie; une arme pouvoit suppléer à la foiblesse de l'autre, comme je l'ai déja dit; mais les Romains, qu'on éléve si haut à l'égard de la guerre, ignoroient en ce tems-là que cela se pouvoit faire, ce qui est à peine concevable dans le tems que leurs ennemis le leur faisoient

voir par l'expérience de leurs défaites. Annibal commença à leur donner cette leçon à la Trébie : ils ne la comprirent pas, & l'envie que ce Général témoigna de combattre eût dû les tenir en garde. Ils ne pouvoient ignorer que leur cavalerie étoit non seulement inférieure à celle d'Annibal à l'égard du nombre, mais encore moins brave & moins aguerrie. Ces deux raisons eussent dû les engager à éviter les plaines, où l'ennemi campoit toujours, pour combattre à son avantage.

Le Prince d'Orange, Roi d'Angleterre, n'alla pas chercher les plaines pour combattre le Maréchal de Luxembourg à Steinkerque. Il doutoit de la valeur de sa cavalerie, & espéroit beaucoup de celle de son infanterie. Il chercha à engager un combat dans un endroit où la cavalerie ne pût agir. S'il fut battu, il ne fit pas moins voir sa prudence, son expérience & son bon sens. Son malheur ne lui ôta rien des louanges qu'il mérite. Il connut seulement que son infanterie ne valoit guéres mieux que sa cavalerie, ou que le Général François valoit plus que lui. Ce n'est pas une honte, dit Polybe & Plutarque après lui, qu'un homme de bien soit battu par un plus homme de bien.

» Dans toutes les guerres, *dit un* » *de nos Maîtres* (a), ce qui nous » favorise nuit à l'ennemi, & ce » qui lui est utile nous est contraire. » Sur ce principe, *continue-t-il*, » ne faites jamais rien qu'il puisse » souhaiter que vous fassiez, ne » manquez à rien à quoi il puisse » souhaiter que vous manquiez ; » toujours attentifs à vos seuls intérêts, faites-en l'unique regle de » vos démarches. Vous vous nuisez » à vous-même, dès-là que vous » imitez une démarche que l'ennemi a faite pour son mieux être : » comme aussi l'ennemi ne sçauroit rien faire de ce que vous avez » fait pour votre bien, qu'il ne se » nuise à lui-même en le faisant. Cette maxime est excellente, & mérite d'être bien lûe & bien méditée. Il faut vouloir tout le contraire de ce que l'ennemi veut. C'est l'avantage d'une arme sur l'autre, soit du côté de l'ennemi ou du vôtre, qui doit régler vos desseins, vos démarches & vos mouvemens.

Quand on ignoreroit les véritables forces de l'ennemi, son opiniâtreté à rester dans une plaine rase & découverte, & le désir qu'il fait paroître de combattre ; tout cela est une preuve manifeste qu'il met toute son espérance & sa principale ressource dans sa cavalerie, & l'attention qu'il fait paroître dans son ordre de bataille à fortifier l'infanterie par sa cavalerie, ou celle-ci par l'autre, marque quelquefois qu'il se défie de l'une de ces deux armes, ou qu'il veut suppléer à la foiblesse de sa cavalerie ou de son infanterie par le soutien de l'une des deux. Il ne signifie pas moins qu'il veut s'assûrer la victoire en se précautionnant par tout : car le plus sûr dans une bataille, est que chaque arme se soutienne & s'aide réciproquement, ce qui est la marque la plus évidente de l'habileté & de la prudence d'un Général d'armée. C'est ce que fit Annibal contre Sempronius : car bien qu'il fût plus fort en cavalerie, & qu'elle fût beaucoup plus brave & plus aguerrie que la Romaine, il ne laissa pas que de la faire soutenir par son infanterie ; au lieu que le Général Romain fit

(a) *Veget. lib. 3. cap. 26.*

tout le contraire, tant il étoit mal-habile.

Si celui qui est attaqué ne se sent pas capable de soutenir une guerre défensive, ou qu'il craigne de se voir réduit dans la nécessité de combattre, ou que l'importance d'un poste l'oblige à le soutenir, ou qu'il se voie réduit ou roulé de tant de côtez par des mouvemens au-dessus de sa portée, qu'il ne trouve aucun moien d'échaper; il doit avoir bien & exactement reconnu le terrain aux environs de son champ de bataille, pour ne pas imiter Sempronius, qui tomba secrétement dans une embuscade, comme tant d'autres aussi imprudens que lui.

S'il a un ruisseau qui le sépare de l'ennemi, il doit faire jetter des ponts, & en grand nombre. Les ponts doivent être aussi larges qu'il est possible de faire, pour passer au moins par manches. On établit ces ponts secrétement & à l'entrée de la nuit, pour être en état de passer trois heures avant le jour. Si le ruisseau est de bonne tenue, la cavalerie passera à gué, & toute l'armée le traversera suivant l'ordre de bataille, & vis-à-vis du terrain que chaque arme doit occuper. Méthode importante, que peu de Généraux observent, & qui peut souvent causer la perte d'une bataille.

Quand le ruisseau seroit peu profond, & qu'il couleroit sur un terrain ferme, & quand même le mauvais tems & le froid ne seroient pas une raison qui pût nous empêcher de le gaier, il faudroit s'en dispenser, à cause des inconvéniens qui peuvent arriver, & qui n'arrivent que trop souvent. Les soldats, ordinairement peu précautionnez, ne font guéres attention à leurs armes & à leur poudre, qui se mouille, comme cela arriva à la bataille de Cassano au passage du Ritorto.

§. V.

Utilité des pelotons d'infanterie entrelassez parmi les escadrons. Ordre de bataille contre un ennemi supérieur en cavalerie.

» Plusieurs lignes, dit Montécuculi, peuvent aller d'un » point à un autre: mais il n'y en » a qu'une qui soit droite, & la » plus courte, toutes les autres » sont courbes & longues. Il y a » diverses maniéres de faire la » guerre: mais il y en a une qui » est la plus sûre & la meilleure, qui » mérite une grande application, » & qui est comme la pierre fonda-» mentale de tout l'édifice. Il ne » faut pas ici compter, mais péser » les opinions: parce que ce qu'il y » a de meilleur est profond, & par » conséquent caché aux yeux peu » clairvoians. N'aurions-nous pas trouvé cette ligne? Il n'y a aucun lieu d'en douter, & nous osons assûrer qu'elle est découverte & démontrée dans notre Systéme, après avoir été si longtems cachée. Nous nous mettons peu en peine de compter les opinions, & de mettre en ligne de compte celles qui nous sont contraires, de quelque part qu'elles viennent: elles ne font pas preuve. Nous nous en tenons aux yeux clairvoians qui ont embrassé nos principes & notre méthode. Ils ne sont pas en petit nombre. Annibal en fait voir quelque chose dans sa disposition à l'égard de la cavalerie, qu'il entrelassa de pelotons: principe que nous avons embrassé dans notre tactique.

Ces pelotons ne sont pas du goût de certaines gens. Ce qu'il y a de chagrinant pour eux, c'est que l'Histoire ancienne & moderne est toute

remplie de ces sortes d'exemples, & que tous les grands hommes qui s'en sont servis pour suppléer à la foiblesse de leur cavalerie, ou pour s'assûrer la victoire, s'en sont toujours bien trouvez. Il ne faut pas demander aux esprits & aux courages communs, sans expérience, sans capacité & paîtris de circonspection, qu'ils approuvent ce que les Anciens, qu'ils ne connoissent pas, & les plus grands Capitaines parmi les Modernes ont constamment pratiqué. Rien de plus foible & de moins supportable que les raisons qu'ils alléguent contre le principe des pelotons inserez parmi les escadrons. Leur ignorance dans l'infanterie & leur peu d'expérience, paroissent visiblement dans toutes les objections qu'ils font sur ce principe.

Ils ne peuvent concevoir qu'il se puisse trouver des soldats assez résolus & déterminez pour s'exposer à attaquer des escadrons bien ordonnez, qui leur passeront sur le corps, sans qu'il leur soit possible d'éviter un si grand danger. D'ailleurs ces pelotons, disent-ils, ne sçauroient suivre les escadrons qu'ils soutiennent, comme s'ils marchoient à l'ennemi à toute bride; au lieu qu'ils y vont au grand pas, ou tout au plus au petit trot, outre qu'ils ne prennent carriére, ou ne doivent la prendre qu'à quarante pas de l'ennemi. Ces deux objections sont si mauvaises, que j'ai presque honte d'y répondre, outre qu'on ne dispute jamais sur des faits d'expérience. Ils n'ont garde de les révoquer en doute; mais pour écarter la pierre d'achopement, qui consiste dans les faits & dans la raison, ils se contentent de dire que ce principe est très-dangereux, & que ces pelotons ne sçauroient résister contre la cavalerie. Puisqu'il faut tant de cérémonie à un corps d'infanterie pour se défendre contre de la cavalerie qui l'attaquera dans un terrain qui lui sera favorable, à plus forte raison vingt ou vingt-cinq hommes ne sçauroient tenir contre.

Ils seroient bien étonnez si nous leur faisions voir que ces pelotons, qui frapent si fort leur imagination, sont moins exposez aux dangers, à être défaits & taillez en piéces, que s'ils n'avoient affaire qu'à de l'infanterie. On voit bien que les apparences les plus foibles leur tiennent lieu de preuve contre un principe incontestable. Ils ne prennent pas garde que ces pelotons combattent inserez dans les escadrons, & que dans le tems que ceux-ci en viennent aux mains avec ceux de l'ennemi, mes pelotons se jettent entre les intervalles, les prennent en flanc à coups de fusils & de baïonettes; le flanc & la croupe d'un escadron sont-ils bien redoutables? Et le feu de cette sorte d'arme est-il digne de considération à cet égard-là? Rien de plus méprisable. Ces escadrons attaquez en même tems sur tout leur front, sont-ils bien en état de passer sur le corps des pelotons, qui s'éparpillent de toutes parts? On n'a qu'à lire la bataille de Pavie, où les pelotons commencérent à paroître pour la premiére fois depuis les Anciens, & l'on verra que quinze cens arquebusiers choisis sur toute l'infanterie Espagnole, & dressez à cette façon de combattre, furent seuls la cause de la défaite de la gendarmerie Françoise, la plus redoutable & la plus déterminée de l'Europe. Un escadron se rompra-t-il pour courir après des pelotes d'infanterie qui se refusent à eux, qui s'éparpillent de tous côtez & se dé-

robent à leurs yeux, pour revenir sur eux un instant après ? On se voit alors dans la triste nécessité d'essuier une grêle de coups de fusil sans pouvoir se défendre & se tirer d'embarras. Voilà des gens en vérité qui courent un grand danger ; se peut-il rien imaginer de plus pitoiable que ces objections ?

Mais, diront quelques-uns, si malgré vos pelotons la cavalerie est battue, car cela peut arriver sans miracle, lorsque celle-ci ne vaut rien, voilà vos pelotons sous le couteau comme des victimes ?

Ils ont cela de commun avec tous les autres après une bataille perdue. D'ailleurs on ne prend pas garde aux corps d'infanterie que j'insére dans ma cavalerie, où mes pelotons trouvent une retraite assûrée. Je ne répons pas aux autres objections ; elles sont si peu dignes d'être relevées, que ce seroit perdre mon tems que de m'y arrêter, & tenter l'impossible que de chercher à guérir certaines gens de leurs préjugez & à les tirer de leur routine. L'évidence la plus incontestable est si peu capable de les détromper, qu'ils la rejettent sans donner aucune preuve en faveur de leurs opinions. Ma façon de combattre leur déplaît d'autant plus, qu'elle est vive & active, & qu'elle ménè droit à l'ennemi, vrai moien de perdre peu de monde & de finir bientôt une journée. Je n'ai garde de m'en écarter, & de ne pas parsemer tous mes ordres de bataille de mes pelotons & de mes colonnes, comme on le verra dans celui-ci, & de les varier tellement, qu'aucun ne se ressemble: c'est le fin & le profond de ma tactique ; au lieu que nous n'avons aujourd'hui qu'un seul ordre. On peut remarquer qu'il n'y a guéres plus d'un siécle que les ordres de bataille étoient extrémement variez. J'ai presque tous ceux depuis Henri IV. jusques vers la fin du regne de Louis XIII. tant des batailles qui se sont données en France qu'en Allemagne & par tout ailleurs ; au lieu qu'on se range aujourd'hui sur un seul ordre, que l'on ne change jamais, à moins que la nature du païs ne nous y force ; ce qui fait que le hazard est par tout le maître, & que c'est au plus heureux que la victoire appartient. On demande de ces sortes de Généraux dans les Cours des Princes, parce qu'il est difficile d'en trouver d'assez habiles & d'assez éclairez pour que la fortune soit d'intelligence avec leur courage, & que le succès ne démente pas les talens.

Le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin cherchoient des heureux. Les Turennes & les Condez ne se rencontrent pas toujours. Ces deux fameux Ministres sçavoient très-bien que les Grands du monde & les Courtisans sont trop occupez de leur fortune & de leurs plaisirs pour faire deux métiers à la fois. Il faut opter, & tous courent à la fortune sans balancer, puisqu'ils trouvent que l'application ne méne à rien, & nuit bien plutôt qu'elle ne sert. Revenons à notre ordre de bataille. On le trouvera comme les autres fondé sur les mêmes principes, sans être semblable à tous ceux que j'ai donnez dans les Volumes précédens, à l'égard de la distribution des troupes.

Un habile Général qui se trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal, ne doit jamais refuser le combat sans de grandes raisons, lorsqu'il est assûré de la valeur de son infanterie, s'il n'ignore pas qu'il peut fortifier sa cavalerie de

son



ME DE L'AUTEUR.

son infanterie. Le Consul Romain l'ignoroit, il y a lieu de croire que son Collégue l'ignoroit aussi. On doit conclure de là que les raisons de Scipion étoient très-sages & très-solides, & que Sempronius étoit un franc étourdi de hazarder une action générale dans les plaines, qu'il pouvoit éviter, contre une armée extraordinairement supérieure en cavalerie, & qui joignoit la ruse, l'artifice & un très-grand art à une audace extrême contre un ennemi qui n'opposoit que celle-ci, & beaucoup de présomption, sans aucune capacité, & avec une expérience fort au-dessous de la médiocre. On a pû voir ce que j'ai dit de la disposition d'Annibal, elle est d'un grand Capitaine & d'un profond Tacticien.

Je vais donner celle qui me paroît la plus propre à être opposée à un Général qui se trouveroit plus fort en cavalerie, si le plus foible se trouvoit dans un cas semblable à celui des Romains : le secret consiste à fortifier sa cavalerie plus foible de son infanterie. Par cette ruse il peut raisonnablement compter sur la victoire. On peut tout espérer dans une bataille, si l'on joint à la valeur des troupes l'excellence de la distribution de chaque arme & de l'ordre, qui peut suppléer au nombre.

Dans une bataille que le Général Schoulembourg perdit contre les Suédois à Gemanertoff, il leur opposa une disposition très-sçavante & très-rusée, qui ne lui servit de rien, ses troupes aiant d'abord lâché le pied à la vûe de l'ennemi; mais nous n'opposons ni ne supposons pas ici de telles gens dans l'ordre que nous allons donner. Et quand la cavalerie seroit moins brave & fort inférieure à celle de l'ennemi, nous ne nous en mettons pas autrement en peine: nous y suppléons par ce que nous avons de plus fort, c'est-à-dire par l'infanterie.

Je me range donc sur deux lignes, la cavalerie sur les aîles, les escadrons (2) entrelassez des colonnes (3), & de deux pelotons (4) de vingt à vingt-cinq grenadiers chacune. La seconde ligne (5) à peu près dans le même ordre, les aîles fermées des colonnes (6) & (7) de deux sections chacune. Comme je veux faire un effort à mes aîles, & donner par là, je refuse mon centre (8) à l'ennemi (9) autant qu'il m'est possible. Je ne laisse pas de le fortifier par les colonnes (10) & (11), & par une seconde ligne (12). Je prétens que mon centre ne bouge, pendant que mes aîles avancent & attaquent la cavalerie, en même tems que les escadrons & les colonnes de la seconde ligne (5) passant entre les intervalles des corps de la premiére, attaqueront & tomberont sur ceux de la seconde de l'ennemi (13), avec ordre à ceux qui commandent de détacher quelques escadrons après les fuiards, pendant que le gros se repliant sur ce qui reste encore en entier le prendra en flanc, en même tems que le centre (8) marchera pour attaquer l'infanterie ennemie (9). Celle-ci ne sçauroit se détacher de son centre pour tomber sur (8), sans s'exposer à être prise par ses derriéres par les troupes victorieuses à ses deux aîles. Ce mouvement est trop délicat & trop dangereux, lorsque ses aîles se trouvent vigoureusement attaquées. Je n'entre pas dans un plus grand détail, parce que je suppose mon Lecteur au fait de mon principe & de ma méthode.

CHAPITRE XVI.

Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois. Passage du marais de Clusium.

SEmpronius, pour cacher sa honte & sa défaite, envoïa des courriers à Rome, qui n'y dirent autre chose sinon qu'il s'étoit donné une bataille, & que sans le mauvais tems l'armée Romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne pensa point à se défier de cette nouvelle. Mais on apprit bientôt tout le détail de l'action, que les Carthaginois occupoient le camp des Romains, que tous les Gaulois avoient fait alliance avec Annibal, que les légions avoient fait retraite & s'étoient réfugiées dans les villes, & qu'elles n'avoient de munitions que ce qui leur en venoit de la mer par le Pô. On fut extrémement surpris d'un événement si tragique, & pour en prévenir les suites on fit de grands préparatifs pour la campagne suivante, on mit des garnisons dans les places, on envoïa des troupes en Sardaigne & en Sicile, on en fit marcher aussi à Tarente, & dans tous les postes les plus propres à arrêter l'ennemi, l'on équipa soixante quinqueremes. On choisit pour Consuls Cn. Servilius & Caius Flaminius, qui firent des levées chez les Alliez, & envoiérent des vivres à Ariminum & dans la Tyrrhénie, où la guerre devoit se faire. Ils dépêchérent aussi vers Hiéron pour lui demander du secours, & ce Roi leur fournit cinq cens Crétois & mille Rondachers. Enfin il n'y eut point de mesures que l'on ne prît, point de mouvement que l'on ne se donnât. Car tels sont les Romains en général & particulier, plus ils ont raison de craindre, plus ils sont redoutables.

Dans la même campagne Cn. Cornélius Scipion, à qui Publius son frére avoit laissé, comme nous avons déja dit, le commandement de l'armée navale, étant parti des embouchures du Rhône avec toute sa flote, & aiant pris terre en Espagne (*a*) dans le Lampourdan, assiégea sur la côte jusqu'à

(*a*) *Prit terre en Espagne dans le Lampourdan.*] La conduite de Periclés, d'Agathocles, d'Annibal, de Scipion, & de tant d'autres grands hommes, marque visiblement qu'il est souvent & presque toujours avantageux de porter la guerre chez

l'Ebre toutes les villes qui refusérent de se rendre, & traita avec beaucoup de douceur celles qui se soumettoient de bon gré. Il prit garde qu'il ne leur fût fait aucun tort, il mit bonne garnison dans les nouvelles conquêtes qu'il avoit faites;

autrui, & plus encore lorsqu'on se voit attaqué dans son propre païs; c'est alors que la diversion est nécessaire, & un acte de la plus grande prudence. On est toujours en état au commencement d'une guerre d'agir puissamment & vigoureusement, parce qu'on n'est point épuisé par les longueurs d'une guerre, les coffres sont ordinairement pleins, la guerre est toujours courte lorsqu'elle est grosse: en doublant les préparatifs, on approche plus de la fin. Je ne sçai où Dion Cassius a fait dire à César dans une de ses Harangues, que jamais les Romains n'amenoient à la raison leurs ennemis, qu'en leur faisant ressentir dans leur propre païs ce que la guerre a de plus redoutable, pour les guérir du désir & leur faire passer l'envie de venir chez eux. Sans doute que ce grand Capitaine avoit en vûe la diversion de sa République en Espagne, dont Annibal ne tint pas grand compte; bien assûré, par les ordres qu'il avoit donnez, que les armées Romaines y trouveroient de la besogne taillée pour un long tems. Il pensa juste, & les Romains reconnurent que de deux partis de diversion qu'ils avoient à prendre, ils avoient pris le plus difficile & le plus mauvais pour obliger Annibal de sortir d'Italie.

J'ai déja dit ailleurs que si le Rhodien Memnon avoit été cru de Darius, & qu'au lieu de s'arrêter à défendre le Granique & de s'y faire battre, les Perses n'aiant encore rien perdu de leur réputation avant cette action, fussent passez en Macédoine, il est à présumer qu'Alexandre laissoit là son expédition d'Asie, & que toutes ses prospéritez s'en alloient en fumée: car les Grecs se fussent infailliblement liguez avec les Perses. C'est Diodore qui m'apprend cela. Appien (a) ne m'instruit pas moins bien en matiére de diversion, puisqu'il nous assûre que si Antiochus le Grand eût suivi le sage conseil d'Annibal, qui étoit d'attaquer les Romains dans l'Italie, sans s'amuser à les aller chercher dans la Gréce, où ils commençoient à s'établir, il les eût très-embarassez, & trouvez sûrement beaucoup moins redoutables. Il est certain que cette diversion auroit été le sujet de plusieurs grands événemens, & eût relevé les espérances & le courage des Grecs, des Carthaginois & des peuples déja soumis, qui ne cherchoient que l'occasion de secouer le joug de leur domination, qui leur devenoit insupportable.

Que font les Romains lorsque cet Annibal si redoutable entre dans l'Italie? Ils pensent d'abord à une diversion, & s'il vous plaît en Espagne, où les Carthaginois étoient presque par tout les maîtres; & où ils avoient de bonnes armées & un nombre de places fortes; lorsque l'Afrique est toute ouverte, sans autre forteresse capable d'arrêter un puissant effort que la ville de Carthage. N'étoit-ce pas porter le coup dans le cœur de cette République? Ils eussent dû se souvenir de la diversion d'Agathocles, & des progrès qu'il y fit. Elle étoit si proche d'eux, qu'ils y touchoient presque. Nous nous en souvenons & nous l'admirons encore après un si grand espace de siécles, & nous y trouvons d'excellentes leçons.

La diversion de Régulus pendant la premiére guerre Punique, eût produit un plus grand effet que celle de ce Roi de Syracuse, si le Sénat tant révéré & si sage n'eût fait paroître en cette occasion, comme en une infinité d'autres, que la sagesse ne présidoit pas toujours dans cette Assemblée, & qu'elle s'en éloignoit fort souvent. Régulus eût pris Carthage, dénuée de tout, rien ne lui résistoit, si on lui eût laissé assez de forces pour cette entreprise. L'armée que Scipion conduisit en Espagne, étoit capable de faire de plus grands progrès en Afrique, qu'à l'endroit où elle étoit destinée. Indépendamment de celle-ci, les Romains étant alors dans leur plus grande vigueur, ils pouvoient sans beaucoup d'effort envoier une autre armée en Afrique, & c'étoit là le seul moien, le plus prompt & le plus effectif d'obliger Annibal d'abandonner l'Italie. Qui doute que sa République ne l'eût aussitôt rappellé? Je ferai voir à la fin de ce Volume la misérable conduite & l'énorme sottise des Romains dans cette seconde guerre Punique. Et dans celle-ci & dans la pre-

(a) *Appian. de bel. Syri. l. 17.*

puis pénétrant dans les terres à la tête de son armée, qu'il avoit déja grossie de beaucoup d'Espagnols devenus ses Alliez, à mesure qu'il avançoit dans le païs, tantôt il recevoit dans son amitié, tantôt il prenoit par force les villes qui se ren-

miére, je m'apperçois assez par un mûr examen qu'ils ont fait le moins lorsqu'ils pouvoient le plus, & les Carthaginois tout comme eux. Ils ont remporté de grandes victoires, qui en doute? En ont-ils sçû profiter? Celle d'Ecnome pouvoit finir cette guerre, & décider de la fortune de Carthage. Qu'arriva-t-il après une action si décisive? Cette flote prodigieuse qui porte plus de cent quarante mille hommes, vogue droit en Afrique, y décend, y prend de bonnes places. Il n'y avoit qu'à marcher droit à Carthage. Point du tout, le Sénat rappelle cette belle armée navale, avec ordre à un des Consuls d'y laisser son Collégue, quinze mille hommes & quatre cens chevaux. Etoit-ce là le moien d'obliger l'armée de Sicile de tout abandonner pour courir au secours de Carthage? Je pense que non: aussi ne se remua-t-elle pas.

Peu de Princes sont capables d'agir par des diversions profondes & formées sur de grandes pensées, elles sont même rarement écoutées. Les grandes entreprises sont plus aisées à imaginer qu'elles ne le sont dans l'exécution. Cela est certain, parce qu'il est rare de trouver des gens capables de les conduire à leur fin: mais on en trouve toujours dans le Cabinet, où il n'y a point de danger à courre, qui peuvent donner des lumiéres pour un projet reglé. Rien de plus aisé, lorsqu'on est en état de fournir tout ce qui peut être nécessaire pour un si grand projet: le reste dépend du courage & de la hardiesse, & je suis persuadé qu'on manque plutôt de l'un & de l'autre que des moiens & de l'esprit.

Les diversions qui lévent un peu la tête au-dessus des communes sont rares, il faut que je l'avoue. Le Comte Duc d'Olivarez s'en étoit mis une en tête en 1637. qui me donne une fort grande idée de son esprit & de son génie. On dira tout ce qu'on voudra, elle n'étoit pas sans fondement. On ne permettra, je m'assûre, de rapporter un peu au long ce qu'un Historien (a) nous en apprend. Ce Ministre Espagnol s'imagina qu'en attaquant diverses Provinces de la France, » Philippe forceroit » Louis XIII. à retirer des Païs-Bas une » partie de ses troupes; que Sa Majesté » Catholique profiteroit du mécontente- » ment presque général des peuples, & » qu'à la faveur de cette diversion le » Cardinal Infant & les Généraux de » l'Empereur pénétreroient bien avant » dans la Picardie, dans la Champagne & » dans la Bourgogne. Quelque spécieux » que fût ce projet, les gens habiles & » pénétrans en reconnurent l'illusion: » quelques-uns remontrérent au Comte » Duc qu'en attirant les forces principales » de la France dans les endroits les plus » foibles de la Monarchie d'Espagne, le » Roi son Maître se verroit bientôt dans » la nécessité de rappeller ses meilleures » troupes & ses plus excellens Officiers » au cœur de ses Etats attaquez, & don- » neroit moien au Roi de France, capable » de mettre plus d'une armée sur pied, » & aux Etats Généraux des Provinces- » unies de faire des progrès considérables » dans les Païs-Bas, pendant que Louis » se tiendroit ailleurs sur la défensive, » & avanceroit peut-être du côté de la » Guienne & du Languedoc. L'inutilité » des dépenses excessives de l'année der- » niére devoit dégoûter la Cour de Ma- » drid d'une pareille entreprise.

L'Auteur que je cite, qui prétend imiter Tacite, réussit souvent fort mal. Ce projet du Comte Duc d'Olivarez, qu'il appelle spécieux, n'étoit rien moins que ce qu'il dit. Voilà comme les esprits timides & trop fins font échouer les desseins les mieux fondez & les plus capables de nous tirer des plus grands embarras. Il n'y avoit qu'à entrer dans le païs, ils étoient alors maîtres des passages des Pyrénées. Louis se fût trouvé le plus surpris du monde, il eût envoié ses principales forces dans la Guienne & dans le Languedoc; qui en doute? Cette défensive est imaginaire. Jamais l'armée de Louis n'eût pû tenir la campagne contre le Cardinal Infant, infiniment supérieur, encore moins contre celle de l'Empereur. Le Roi étoit en état de lever plus d'une

(a) *Vass. l.* 14. *p.* 235.

controient ſur ſa route. A Ciſſe, Hannon à la tête d'un corps de Carthaginois vint camper devant lui, Cornélius lui donna bataille, la gagna, & fit un butin très-conſidérable, parce que c'étoit là qu'avoient laiſſé leurs équipages tous ceux qui étoient paſſez en Italie. Outre cela il ſe fit des Alliez de tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, & prit priſonniers Hannon même & Andobale, qui commandoit les Eſpagnols. Celui-ci avoit une eſpéce de Roiaume dans le païs, & avoit toujours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Aſdrubal reçut de ce qui étoit arrivé, il paſſa l'Ebre & courut au ſecours. Les troupes navales des Romains n'étoient point en garde, elles ſe tranquilliſoient ſur l'avantage qu'avoit remporté l'armée de terre. Il ſaiſit habilement cette occaſion, fait un détachement d'environ huit mille hommes de pied & mille chevaux, il ſurprend ces troupes diſperſées de côté & d'autre, en paſſe grand nombre au fil

armée, je l'avoue; mais une armée ne ſe léve pas dans une campagne, il faut remettre la partie à la ſuivante, & pendant tout ce têms-là l'Eſpagnol étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaiſoit dans un païs où le mécontentement étoit général.

L'Auteur n'y penſe pas, lorſqu'il dit que l'Eſpagnol ſe ſeroit attiré les forces principales de la France dans les endroits les plus foibles de l'Eſpagne; qui lui a dit cela? Cette frontiére nous étoit impénétrable en ce tems-là, & les paſſages des Pirénées fermez par de bonnes places & par des pas très-difficiles. *L'inutilité des dépenſes exceſſives de la campagne précédente pour une irruption en Guienne, devoit dégoûter la Cour de Madrid d'une pareille entrepriſe.* C'eſt mal raiſonner: une entrepriſe échouée par la ſottiſe de ceux qui en ont été chargez, n'eſt pas une preuve qu'une autre échouera. Parlons ſincérement, ce projet du Miniſtre Eſpagnol étoit d'un habile homme: ſçavoir s'il eût trouvé des gens capables de l'exécution, comme nous en euſſions trouvé. Si nous nous étions mis en tête une diverſion par mer beaucoup plus ſûre & plus profonde pendant le cours des deux guerres de 1688. & dans la derniére guerre de 1701. c'eſt une autre affaire. Pour nous dans ces deux guerres nous étions en état de ſuivre la maxime de Scipion, on l'avoit dit ou propoſé. J'ai de la peine à me le perſuader pour l'honneur du Miniſtére. Nous devions puiſſamment agir en France. On le fit autant qu'il dépendoit de ceux qui étoient au timon des affaires; mais cela ne ſuffiſoit pas pour tarir les ſources qui fourniſſoient à nos ennemis toutes les reſſources pour la continuation de la guerre, & ſur tout dans la derniére, qui faillit à nous accabler. Ces reſſources étoient dans les Indes. On n'a jamais voulu comprendre qu'on eût pû fort aiſément ruiner le commerce des Anglois & des Hollandois dans ce païs-là, non ſeulement en couvrant les deux mers de nos Corſaires, en leur abandonnant toutes les priſes qu'ils feroient, ſans que l'Amirauté ni qui que ce ſoit y pût rien prétendre; mais encore en mettant en Corſaires tout ce que nous avions de vaiſſeaux de guerre, & pour cacher ce deſſein les envoier en différens ports, où ils euſſent armé. Ils ſe fuſſent tous donnez un rendez-vous à certain endroit pour ſe partager enſuite, une partie ſur les Indes Orientales, & l'autre en Amérique, où ſans trop s'amuſer à courir ſus aux marchands, ils euſſent pû tenter des deſſeins capables de ruiner entiérement leur commerce par la deſtruction de leurs Colonies, & d'entreprendre même ſur Batavia. Par ces deux diverſions on coupoit la bourſe à deux Puiſſances qui ne peuvent rien, ſi on peut venir à bout de détruire leur commerce. On ne le peut d'autre façon, & cela ſe peut faire aiſément.

de l'épée, & pousse les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retire ensuite, & repassant l'Ebre, il prit son quartier d'hiver à la nouvelle Carthage, où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs, & à la garde des païs d'en-deçà du fleuve. Cn. Cornélius de retour à sa flote, punit selon la sévérité des loix ceux qui avoient négligé le service; puis aiant réuni les deux armées, celle de mer & celle de terre, il alla prendre ses quartiers à Tarragone. Là partageant le butin en parties égales aux soldats, il se gagna leur amitié, & leur fit souhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel étoit l'état des affaires en Espagne.

Le Printems venu, Flaminius se mit en marche, prit sa route par la Tyrrhénie, & vint camper droit à Aretium, pendant que Servilius s'en fut à Ariminum pour fermer aux ennemis les passages de ce côté-là. Pour Annibal, en quartier dans la Gaule Cisalpine, il retenoit dans des prisons les prisonniers Romains qu'il avoit faits dans la derniére bataille, & leur donnoit à peine le nécessaire; au lieu qu'il usoit de toute la douceur possible à l'égard de ceux qu'il avoit pris sur leurs Alliez. Il les assembla un jour, & leur dit que ce n'étoit pas pour leur faire la guerre qu'il étoit venu, mais pour prendre leur défense contre les Romains: qu'il falloit donc, s'ils entendoient leurs intérêts, qu'ils embrassassent son parti; puisqu'il n'avoit passé les Alpes que pour remettre les Italiens en liberté, & les aider à rentrer dans les villes & dans les terres, d'où les Romains les avoient chassez. Après ce discours, il les renvoia sans rançon dans leur patrie. C'étoit une ruse pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter à s'unir avec lui & soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports étoient soumis à la domination Romaine.

Ce fut aussi dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisa d'un stratagéme vraiment Carthaginois. Il étoit environné de peuples légers & inconstans, la liaison qu'il avoit contractée avec eux étoit encore toute récente. Il avoit à craindre que changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des piéges & n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des perruques (a) & des habits pour

(a) *Il fit faire des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges.*] Ceux qui rapportent à la pelade, le précurseur du mal de Naples, l'origine & l'invention des perruques, se trompent bien fort, s'ils prétendent que

toutes les différentes sortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre, & se déguisoit si souvent, que non seulement ceux qui ne le voioient qu'en passant, mais ses amis mêmes avoient peine à le reconnoître.

Cependant les Gaulois souffroient impatiemment que la guerre se fit dans leur païs. A les entendre, ce n'étoit que pour se venger des Romains, quoiqu'au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avoient de s'enrichir à leurs dépens. Annibal s'apperçut de cet empressement, & se hâta de décamper pour le satisfaire. Dès que l'hiver fut passé, il consulta ceux qui connoissoient le mieux le païs, pour sçavoir quelle route il prendroit pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avoit deux, une fort longue & connue des Romains, l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, & par où Flaminius ne l'attendroit pas. Celle-ci se trouva plus conforme à son inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effraié. Il n'y eut personne qui ne tremblât à la vûe des mauvais pas & des abîmes où l'on alloit se précipiter.

Annibal, bien informé que les lieux, où il devoit passer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & so-

l'une & l'autre de ces deux maladies n'ont fait leur entrée dans le monde que sous le regne de Charles VIII. Il n'est pas ici question de ces maladies, mais des perruques, que je crois plus anciennes que le siécle d'Annibal : car de la façon dont Polybe s'explique, il sembleroit qu'elles étoient connues de son tems ; & si Annibal avoit été le premier qui s'en fût coiffé, il n'eût pas manqué de nous l'apprendre. *Il fit faire*, dit-il, *des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre*. Il falloit qu'il en eût fait bonne provision, ou qu'il y eût des perruquiers suivant l'armée en ce tems-là, comme nous en avons dans les nôtres, qui se mêlent aussi de la barberie. Je m'étonne que les Sçavans n'aient pas pris garde à ce passage de mon Auteur, qui me paroît remarquable : car beaucoup de gens ont cru que les perruques étoient une invention moderne.

Ambroise Paré dans son Traité de la Chirurgie, rapporte que deux jeunes hommes de Paris, outre quantité de Pardons, de Chapelets & de Médailles qu'ils rapportérent de Rome, se munirent de plusieurs curiositez & gentillesses du païs. Ils n'oubliérent pas aussi de se charger d'une bonne provision de menus suffrages, que Vénus distribue libéralement & à bon marché dans ce païs-là, & qui dégénérent bientôt en vérole, qu'on nommoit en ce tems-là la pelade ; parce que cette maladie annonçoit la venue de l'autre, & avoit la vertu de faire tomber les cheveux de ceux qui s'en trouvoient atteints & convaincus. C'est à elle que Paré prétend qu'est dûe la découverte & l'invention des perruques, qui étoient d'abord si simples, dit-il, qu'elles ne consistoient qu'en quelques cheveux, que l'on cousoit assez grossiérement autour d'une calotte de cuir ou de laine, dont ceux qui avoient la pelade se couvroient la tête, en attendant qu'il plût à quelque Chirurgien habile de les guérir de telle sorte, que les cheveux leur pûssent revenir. Si les gens de ce siécle-là revenoient au monde en celui-ci, ne s'imagineroient-ils pas que tous les hommes ont la pelade, puisqu'il s'en trouve peu qui ne

lide, leva le camp, & fit son avantgarde des Africains, des Espagnols, & de tout ce qu'il avoit de meilleures troupes. Il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embaraſſer pour la suite, parce que s'il arrivoit qu'il fût vaincu, il n'auroit plus besoin de rien, & que s'il étoit victorieux, il auroit tout en abondance. Le corps de bataille étoit composé de Gaulois, & la cavalerie faisoit l'arriéregarde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fiſſent mine de se rebuter & de vouloir rebrouſſer chemin. Les Espagnols & les Africains traversérent sans beaucoup de peine. On n'avoit point encore marché dans ce marais, il fut aſſez ferme sous leurs pieds; & puis c'étoit des soldats durs à la fatigue, & accoutumez à ces sortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois paſſérent. Le marais avoit été foulé par ceux qui les avoient précédez. Ils ne pouvoient avancer qu'avec une peine extréme, & peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportoient celle-ci qu'avec la derniére impatience. Cependant il ne leur étoit pas poſſible de retourner en arriére, la cavalerie les pouſſoit

soient coiffez comme les vérolez de leur tems?

Il est certain, dit le Furetiériana, *qu'avant Charles VIII. la vérole ou la pelade étoit inconnue en France: l'armée de ce Prince en périt presque toute; parce que ce mal n'étant pas encore connu, on n'y pouvoit apporter du remède: ce qui fait voir que ce n'étoit pas la lépre.* Mauvaise raison, puisque la lépre a disparu en même tems que le remède a été trouvé. Je ne sçai comme il est arrivé; mais ce mal dont la guérison devroit plutôt regarder les Médecins que les Chirurgiens, est tombée en partage à ces derniers, dont ils tirent une abondante moiſſon de pistoles. Cela me fait souvenir d'un conte qui en vaut bien la peine, bien qu'il ne soit point parlé de perruques, mais d'un Chirurgien qui avoit beaucoup gagné à guérir la vérole, & qui déifioit celui qui l'avoit apportée en France. Voici les paroles de l'Auteur (a) de ce conte.

Vous me faites souvenir de ce Moine de S. Denis en France qui voulut faire l'entendu, voiant Maître Thierre de Hery à genoux, tourné vers la figure de Charles VIII. Le Moine lui dit: M. mon ami vous faillez, ce n'est pas l'image d'un Saint que celle devant qui vous priez. Je le sçai bien, dit-il, je ne suis pas si bête que vous, je connois que c'est la représentation du Roi Charles VIII. pour l'ame duquel je prie, parce qu'il a apporté la verole en France; ce qui m'a fait gagner six ou sept mille livres de rente. C'étoit beaucoup en ce tems-là, on gagne encore plus en celui-ci. Il est surprenant combien les Chirurgiens s'enrichiſſent à traiter cette maladie. Je voudrois que par gratitude ils laiſſaſſent là Saint Cosme, & qu'ils priſſent Job pour Patron. Gui Patin nous le donne pour le Patron des vérolez. Il nomme deux Auteurs célèbres, qui ont écrit que la maladie de Job étoit la groſſe vérole. *Pour répondre à ce que vous me mandez*, écrit-il à son ami, *je vous dirai que Bolduc Capucin, auſſi bien que Péveda Jésuite Espagnol, ont écrit que Job avoit la vérole. Je croirois volontiers que David & Salomon l'avoient auſſi.*

(a) *Béroalde de Verville.*

sans

sans cesse en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Mais les Gaulois souffrirent plus que tous les autres. La plûpart des bêtes de charge moururent dans la boue. Elles ne laissérent pas, même alors, d'être de quelque utilité. Hors de l'eau, sur les balots qu'elles portoient, on dormoit au moins quelque partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le sabot. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à en sortir. Un mal d'yeux, qui lui survint, le tourmenta beaucoup; & comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident (*a*) lui fit perdre un œil.

(a) *Et comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident lui fit perdre un œil.*] Je vois dans l'Histoire un assez bon nombre de grands Capitaines manchots & boiteux, presque aucun bossu, peu de borgnes, & un borgne (*a*) qui devient aveugle, & qui dans cet état, sans quitter partie, ne laisse pas que de remporter de grandes victoires: ne pouvant plus voir par les yeux du corps, il voit très-clair des yeux de l'esprit. Dans cette note il ne s'agit que des borgnes. Annibal est de ce nombre. Il perdit un œil par un mal dont il eût pû se faire guérir, s'il lui eût été permis d'arrêter: mais comme il marchoit contre un aveugle, & qu'il n'eut presque jamais que de telles gens en tête, on ne doit pas s'étonner s'il en fut toujours le maître. Voilà un borgne célébre. Il étoit grand Guerrier avant cet accident, comme le fut Philippe Roi de Macédoine & pére d'Alexandre le Grand; autre borgne dont la renommée n'est pas petite. Que s'il n'a pas surpassé son fils par le brillant de ses actions, il étoit du moins plus solide dans les siennes; & comme il eut affaire à des ennemis braves & aguerris, & non à des Perses efféminez, sans expérience & sans intelligence de la guerre, & que ses desseins étoient plus profonds & plus difficiles, nous dirons que le fils fut un grand Conquérant, & le pére un grand homme. Je conclus de là que le pére est fort au-dessus du fils.

L'éborgnerie de Philippe, (que la création de ce mot me soit permise,) est plus glorieuse que celle d'Annibal: il perdit un œil au siége de Méthone, une fléche fit ce coup-là, & le nom & le païs de celui qui la lui tira sont venus jusqu'à nous. Il s'appelloit Aster, il étoit d'Amphipolis. S'il eût crevé un œil à tout autre qu'à un Roi, il nous seroit inconnu. L'adroit archer sçavoit bien à qui il tiroit, car il avoit écrit sur la fléche: *à l'œil droit de Philippe.* Il lui creva effectivement, le tout par pure vengeance. Il est bon que le Lecteur curieux soit informé de cette avanture, elle est singuliére. M. Tourreil l'a inserée dans ses Remarques sur les Harangues de Démosthéne. *Aster s'étoit offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas les oiseaux, lorsqu'ils voloient même le plus vîte. Philippe lui répondit:* Eh bien, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux. *La raillerie piqua au vif l'arbalestier. Il se jetta dans Méthone, & prouva cruellement qu'il sçavoit bien tirer.* Un homme comme celui-là ne méritoit pas d'être méprisé. Philippe se moque de lui, & pour dire un bon mot il lui en coûte son œil droit. Belle leçon pour les Princes, qui leur apprend qu'on ne doit jamais offenser un brave homme par des railleries, car il leur en coûte bon quelquefois. *Demetrius Phalereus nous apprend*, continue Tourreil, *que Philippe depuis eut la foiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échapoit à quelqu'un de prononcer le mot de* Cyclope, *ou seulement*

(a) *Zisca.*

le mot d'œil. On ne rougit pourtant guéres d'un défaut honorable. Une femme Lacédémonienne pensoit plus en homme, lorsqu'elle disoit à son fils boiteux d'une blessure glorieuse : » Va, mon fils, tu ne sçaurois faire un pas, qui ne te fasse souvenir de ta valeur. Je crois que le souvenir en est doux à un boiteux, & même à un borgne, hors à Philippe; ce qui me surprend extrémement dans un homme d'esprit tel que ce Prince. Je ne doute point qu'il ne se fit peindre de profil. Annibal étoit borgne; quelqu'un s'avisa de le peindre & de lui mettre deux yeux : il s'en fâcha très-fort, & le Peintre n'eut pas lieu d'être fort content; mais celui qui le peignit en profil fut amplement récompensé : ce qui me feroit soupçonner qu'il étoit un peu fâché d'être borgne. Il ne vouloit pas qu'on mentît ouvertement pour lui plaire; mais il souffroit volontiers qu'on couvrît ce défaut-là.

J'avoue franchement que le mot de *sourd*, prononcé haut & clair & bien distinctement à un homme qui l'est beaucoup, l'attriste au-delà de tout ce qu'on peut dire, s'il ne se fâche. Un Officier de mes amis, qui l'étoit devenu par un coup à la tête, s'attristoit & se chagrinoit extrémement de ce défaut honorable. Quoi de plus cruel, disoit-il, que de ne pas entendre un mot de ce qu'on me dit, ni de ce qu'on dit de bon dans une conversation, & de répondre souvent en coq-à-l'âne! L'on se moque de moi, & l'on n'a pas tort. Ces sortes de blessures sont celles qui sont le moins supportables, & qui fournissent le plus de matiére de plaisanter des coqs-à-l'âne qu'elles produisent. Revenons à Philippe.

Si ce Prince se fâchoit à la seule prononciation du mot de *Cyclope*, il n'est pas possible qu'il ne se fâchât aussi du mot de *Vulcain*, car il étoit boiteux. Nous sçavons que le terme de boiteux le mettoit de mauvaise humeur tout comme l'autre. Il fut blessé d'un trait dans la cuisse à la bataille contre les Triballes, & blessé avec tant de violence, que le coup tua son cheval. Je ne sçavois pas qu'il fût manchot, c'est Démosthéne qui me l'apprend dans son Oraison pour la Couronne. *Je voiois Philippe borgne; boiteux, manchot, se précipiter à corps perdu dans les hazards, & leur livrer entiérement sa personne, afin qu'une moitié de lui-même survécut à l'autre.* Voilà trois sujets de fâcherie pour ce Prince si étrangement défiguré. Je ne sçai s'il n'y en avoit pas un quatriéme, & s'il n'étoit pas un peu cocu. Il l'étoit autant, & même plus qu'aucun autre de son Roiaume. Il paroît que la blessure qui le rendoit boiteux le fâchoit. Son fils, pour le consoler, lui fit le compliment & mot à mot de la mére du Lacédémonien. Bien valut à Alexandre que son pére boitoit bien fort, car sans cela il lui eût fait un très-mauvais parti dans une nôce où sans doute le vin avoit gâté beaucoup de cervelles. Olympias troubla la fête par un discours qui piqua tellement Alexandre, naturellement emporté, qu'il lui jetta sa coupe à la tête : ce qui produisit un grand desordre parmi les conviez. Philippe irrité courut droit à son fils l'épée nûe à la main; mais il tomba, ne se souvenant plus qu'il étoit boiteux Aléxandre, sans aucun respect pour son pére & son Roi, le fit souvenir qu'il étoit boiteux. *Vraiment*, lui dit-il d'un ris amer, *les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à une autre sans s'exposer à se rompre le cou.* C'est que le Roi mangeoit à une table à part.

Agésilas Roi de Lacédémone, qui valoit bien Philippe, étoit boiteux, & avec cela un petit bout d'homme & d'assez mauvaise mine, enfin de très-petite apparence, mais d'un grand cœur & d'une grande renommée On ne voit pas qu'il se fâchât du reproche de boiteux; mais je crois qu'en joignant les trois ensemble, en témoignant être surpris de sa figure, on pouvoit fort bien lui déplaire. Il en coûta bon à Thacus d'avoir fait le railleur & le plaisant aux dépens de sa taille & de sa mauvaise mine, au rapport d'Athenée. Le peuple d'Alexandrie, naturellement railleur, s'en mêla aussi. Ils s'étoient imaginez que sa figure devoit répondre à la grandeur de ses actions & de sa renommée. Ils lui appliquérent le conte de l'enfantement de la montagne. Agésilas se fâcha, & bien fort. *La montagne n'a donc accouché que d'un rat en ma personne*, leur dit-il, *vous vous trompez : vous éprouverez bientôt que c'est d'un lion.* N'en déplaise à Plutarque, qui prétend que ce bon mot fut adressé au peuple Egyptien, il n'étoit pas digne d'exciter la colére d'un si grand homme C'est plutôt contre Tachus que ce trait fut porté, & ce trait fit éclipser toutes ses espérances : car Agésilas, qui étoit décendu à Alexandrie pour secourir Tachus contre Nectanibos, se tourna du côté de

celui-ci, qui demeura victorieux de son ennemi. Voilà ce que c'est que de juger des gens par la mine, par la taille, & par je ne sçai quel air grave & composé qui ne dit presque jamais rien, qui couvre leur ignorance & leur peu d'esprit, & qui n'impose qu'aux sots & aux hébétez, qui jugent des hommes par l'éclat de leur rang. Ces gens-là sont les plus hardis à décider dans les Cours des Princes, & ils sont écoutez comme des oracles, quoique le plus souvent ils ne debitent que des sottises, qui paroîtroient monstrueuses & dignes des petites-Maisons dans de petits hommes mal bâtis & disgraciez de la figure. Cela me fait souvenir d'un passage que j'ai lû dans les Essais de Morale. » Pour parler avec » autorité & décisivement, *dit l'excellent* » *Auteur de cet Ouvrage*, il faut avoir » de la science & de la créance tout en- » semble, & l'on choque toujours les gens » si l'on manque de l'une & de l'autre. Il » s'ensuit de là que les gens de mauvaise » mine, les petits hommes, & générale- » ment tous ceux qui ont des défauts » extérieurs & naturels, quelque habiles » qu'ils soient, sont obligez plus que les » autres de parler modestement, & d'évi- » ter l'air d'ascendant & d'autorité : car à » moins que d'avoir un mérite bien ex- » traordinaire, il est bien rare qu'ils s'at- » tirent du respect. On les régarde pres- » que toujours avec quelque sorte de mé- » pris, parce que ces défauts frapent les » sens & entraînent l'imagination, & que » peu de gens sont touchez des qualitez » spirituelles, & sont même capables de les » discerner.

Le Maréchal de Luxembourg étoit bossu & tout aussi bout-d'homme, & se moquoit très-agréablement de sa bosse, sur laquelle les soldats disoient que la France reposoit, & que la victoire s'y étoit plantée & nichée, au grand détriment de ses ennemis. Les soldats avoient raison. C'étoit un grand Capitaine, tout plein d'esprit, de mérite & de valeur. D'où vient, dira-t-on, que vous passez si rapidement sur Zisca, & que vous ne faites que l'indiquer ? C'étoit pourtant un borgne comparable au grand Annibal : qui en doute ? Il n'étoit pas seulement borgne, il étoit encore aveugle ; & de tous les aveugles le plus célébre ; mais c'est que j'en ai parlé ailleurs ; après lui Jean Roi de Bohéme, qui se fit tuer bravement à la bataille de Creci. Trop heureux de l'être pour ne pas voir toutes les sottises, les bévûes & les ignorances où tant de Généraux tombérent, plus aveugles des yeux de l'esprit que ne l'étoit Jean de ceux du corps.



OBSERVATIONS

Sur la marche d'Annibal dans les Marais de Clusium ou de Chiana.

§. I.

Que la marche d'Annibal dans les marais de Clusium fut l'objet d'un dessein profond. Sentiment de l'Auteur sur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connue. Explication de cette marche.

ON va voir dans ces Observations si cette marche d'Annibal dans les marais de Clusium, fut l'objet d'un grand dessein, ou si ce Général eut seulement en vûe le merveilleux & l'extraordinaire dans ce qu'il s'étoit résolu de faire: car il arrive souvent que des Généraux entreprennent des choses qui semblent imprudentes & téméraires, qui ne sont en effet que hardies, & qui surprennent d'autant plus, que l'on ne comprend ni l'on ne voit rien dans le dessein du Général qu'ensuite de l'événement, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a plus de remède. Mais lorsqu'on s'engage dans de tels desseins, il faut être sûr de son fait, & bien assûré que l'ennemi, incapable d'y rien connoître, ne rompra pas toutes nos mesures. Car il y a des entreprises où il n'y a point de milieu entre la ruine d'une armée & le succès, lorsque l'ennemi les pénêtre & paroît tout à coup pour s'y opposer, quand l'affaire est embarquée. Annibal étoit perdu, si les Romains l'eussent attendu à la sortie des marécages; la retraite devenoit alors si difficile, qu'il eût perdu son armée & sa réputation avant que de pouvoir se retirer. Ces sortes de projets extraordinaires font un effet surprenant lorsqu'ils réussissent, l'ennemi en paroît frapé, & la consternation ne tarde guères de se répandre dans toute une armée, quand même les vûes du Général, dans ce qu'il vient de faire, n'auroient pour objet que le merveilleux de l'action même.

Polybe, dont le dessein n'étoit pas moins d'écrire une Histoire, que de nous instruire dans ce qui regarde la guerre & le gouvernement des Etats, ne nous dit presque rien, & ne creuse pas les motifs d'Annibal dans cette fameuse marche. Il nous laisse à deviner les vûes secrétes de ce Chef célébre, & les principales raisons de cette marche, qui sont fortes & en grand nombre. Il s'attache principalement à faire connoître le caractére, & à blâmer la misérable conduite de Flaminius dans l'embuscade de Thrasyméne, que le Lecteur éclairé voit bien, sans qu'il ait besoin de Commentaire. N'eût-il pas mieux fait de nous étaler les bévûes du Consul, & sa négligence à profiter des avantages qu'il eût pû tirer, & des obstacles qu'il pouvoit opposer à son ennemi dans une marche si difficile & si délicate? Il y a lieu d'en être étonné: car dans cette affaire Flaminius est plus blâmable que dans tout ce qu'il fit de mauvais par la suite. Les Romains n'eurent

jamais une si belle occasion que celle-ci de finir glorieusement la guerre, & de la terminer à la honte de l'ennemi.

Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas prévoir tous les dangers ausquels il exposoit son armée dans une entreprise si surprenante. Mille raisons l'y engageoient pourtant, & notre Auteur ne nous en offre que deux, dont la derniére est très-peu solide. Ce grand Capitaine voioit assez que cette marche pouvoit avoir des suites fâcheuses par les obstacles que l'ennemi pouvoit lui opposer. Ces obstacles lui parurent bien moindres, & plus aisez à franchir que ceux qu'il eût pû rencontrer en prenant une autre route. Ç'eût été une extréme folie à lui de choisir la plus dangereuse & la plus difficile, plutôt que la plus praticable; mais si le choix de la premiére étoit moins dans le désir de faire parler de lui, que l'objet d'un grand dessein, il ne dut pas balancer dans l'exécution. S'il n'eût envisagé que la gloire plutôt que le solide, je ne ferois guéres plus de cas de cette gloire, je n'en estimerois guéres plus le sujet, que je ferois d'un homme qui se jetteroit du haut du pont Saint-Esprit dans le Rhône, pour faire voir sa force & son adresse, sans autre but que celui de s'attirer la réputation d'excellent nageur. Je lui accorderois volontiers mon suffrage, sans rien perdre de l'opinion que j'aurois de sa folie.

J'aurois été porté à faire le même jugement du Général Carthaginois, si je n'avois un peu plus médité sur le dessein de ce grand homme que n'a fait Polybe. Il allégue quelques raisons, mais je me suis apperçû qu'il auroit pû nous en fournir un grand nombre d'autres très-favorables à cettre entreprise. Il semble qu'il les a négligées, ou qu'il n'a pas bien connu le sujet d'une marche si singuliére & si bizarre en apparence.

Je n'avois d'abord considéré que les difficultez & les dangers ausquels ce grand Capitaine alloit exposer son armée. A la voir au milieu de ces marais, dans les eaux & dans les boues pendant quatre marches, sans pouvoir presque s'en tirer, n'auroit-on pas dit qu'il avoit lettres de Flaminius, que ce Consul resteroit immobile & les bras croisez dans son camp d'Aretium sans rien entreprendre, en si beau sujet d'agir & de finir la guerre par une seule action & presque sans combat? En effet les obstacles que Flaminius pouvoit opposer à Annibal, me paroissent encore plus grands & plus insurmontables que la marche. Encore une fois, à ne considérer cette affaire que superficiellement, sans creuser les motifs, on ne sçauroit s'empêcher de blâmer Annibal d'avoir hazardé un peu témérairement son armée. On voit pourtant qu'il ne fit rien qui ne fût digne d'un grand Capitaine. C'étoit une nécessité qu'il prît ce chemin, bien persuadé que lorsqu'une entreprise est fondée sur cette nécessité, il faut fermer les yeux sur les obstacles qui nous paroissent les plus insurmontables, & donner quelque chose à la fortune, sur tout lorsqu'on voit qu'en prenant un tel parti on abrége extrémement le tems, & qu'on ôte à l'ennemi celui qu'il lui faudroit pour pénétrer nos démarches & recourir aux expédiens capables de les rendre inutiles.

Les grands Capitaines ne hazardent rien sans de fortes & puissantes raisons, & leurs desseins ne

sont pas toujours pénétrables, je ne dis pas aux esprits communs, mais aux hommes mêmes de grand entendement; en un mot il est difficile de les découvrir, si l'on n'est doué de certains talens & d'un génie tout militaire. L'entreprise d'Annibal étoit très-profonde, puisqu'on ne comprit jamais rien dans le sujet de sa marche, ni dans ce qu'il s'étoit proposé de faire. Polybe lui-même n'y voit pas trop clair, comme je l'ai dit plus haut. Celle de M. de Turenne en 1674. pour aller combattre l'armée de l'Empereur, qui s'étoit campée entre Colmar & Turqueim, n'est pas moins profonde. Elle avoit sa droite à cette premiére ville, & sa gauche s'étendoit vers l'autre, où l'ennemi avoit jetté quelque infanterie, & où il communiquoit par un enchaînement de postes depuis leur gauche jusqu'à Turqueim.

M. de Turenne avoit grande envie d'engager un combat; mais il vouloit le donner à son avantage. Il songea que s'il pouvoit se mettre entre Turqueim & la gauche des Impériaux, il tomberoit sur leur flanc, les embrasseroit, sans qu'ils pûssent avoir le tems de tourner leur armée pour lui faire front.

Il avoit une marche très-difficile & très-délicate à faire pour aller à l'ennemi. C'étoient des défilez très-étroits entre des montagnes & des vignobles, dont il étoit difficile de se tirer sans perdre beaucoup de tems, & c'étoit tems perdu si les ennemis en étoient avertis. Ces difficultez étoient grandes, mais elles n'étoient pas insurmontables. Il prévit bien dans sa marche, comme Annibal dans la sienne, ce que l'ennemi pouvoit faire; mais il prévit aussi qu'il ne le feroit pas. Il décampe, il s'engage dans ces défilez, où jamais armée n'avoit passé. Personne ne pouvoit comprendre le sujet d'une marche si bizarre & si extraordinaire à deux pas de l'ennemi, qui eût pû aisément traverser son entreprise, & faire trouver en son chemin des obstacles sans nombre, & peut-être la perte de son armée.

Cette marche parut imprudente & insensée au Maréchal de la Ferté, & à bien d'autres aussi peu pénétrans que lui sur cette matiére. Il crut effectivement que la tête avoit tourné à M. de Turenne. Il ne put s'empêcher de lui dire, que toute son armée ne sçavoit que penser d'une marche si incongrue, & qu'après avoir bien sué pour en chercher le solide, il avouoit de bonne foi qu'il ne voioit goûte dans ce qu'il pouvoit y avoir de raisonnable dans cette conduite, sinon dans le danger où il exposoit toute son armée, qu'il appercevoit tout à plein & sans nuage. M. de Turenne lui désilla les yeux une heure après, & lui ferma la bouche par sa victoire.

Il nous importe d'ouvrir les yeux à ceux qui pourroient les avoir fermez sur le dessein & la marche d'Annibal dans le marais de Clusium, & leur en faire voir les motifs autant que la profondeur de son génie pour la guerre.

Ce grand homme s'apperçut, après l'affaire de la Trébie, que sa victoire n'étoit que le prélude de cette guerre. Il apprit que les Romains avoient deux armées en campagne: l'une campée sous Aretium, commandée par Flaminius, & l'autre aux environs d'Ariminum sous les ordres de Servilius.

Comme Annibal ne se faisoit pas moins une étude de connoître le païs où il faisoit la guerre, que le génie & l'humeur des Généraux qui

lui étoient opposez, il comprit d'abord que les chemins lui étoient fermez de ce côté-là. Il sçavoit d'ailleurs que le païs du côté d'Aretium étoit dénué de fourrages, peu favorable à sa cavalerie, & ruiné par le séjour des armées Romaines, qui y avoient passé l'hiver. Il craignoit que, s'il s'engageoit dans le païs, il ne risquât de s'enfermer entre les deux armées, & de se voir obligé d'engager un combat d'infanterie, d'où sûrement il n'eût pû se démêler par la foiblesse de la sienne. Ce n'étoit pas d'ailleurs le plus court chemin pour aller à Rome, comme il sembloit que c'étoit son dessein ; & quand même il eût eu cette entreprise en vûe, le païs étoit difficile, chicaneur, rempli de défilez, de montagnes fort âpres & des passages à forcer. Chaque pas qu'il auroit fait, c'étoit autant de combats qu'il falloit livrer, & où sa cavalerie, en quoi il faisoit consister ses principales forces, n'eût été d'aucun usage. Les Romains l'attendoient dans ces détroits, bien assûrez qu'ils l'affoibliroient à la fin par les fréquentes pertes qu'ils lui feroient éprouver, ou le réduiroient dans l'état d'être aisément défait.

Ce qui inquiétoit encore plus ce grand Capitaine, c'étoient les défilez & les montagnes qui bordent le lac de Thrasyméne. Les Romains n'en eussent pas moins disputé l'entrée que la sortie. Il eût trouvé des embarras sans fin, sans subsistance pour son armée ; outre qu'il craignoit que Servilius, qui avoit une armée sur les bords de la mer Adriatique, ne vînt tomber sur ses derriéres, pendant qu'il auroit en tête celle de Flaminius.

Au milieu de ces affreuses difficultez, qui lui font voir tout le péril de cette entreprise, il est informé qu'il y a un autre chemin beaucoup plus court dans un païs riche & abondant en vivres & en fourrages ; mais il falloit traverser les Appennins, où il étoit à craindre que les Romains ne se jettassent, & ne l'arrêtassent dans les passages des montagnes avec les mêmes avantages que dans les autres endroits.

Ce n'étoit pourtant pas là le plus grand obstacle ; car supposé qu'il passât ces montagnes sans y rencontrer l'ennemi, il avoit à traverser le marais de Clusium, qu'on croioit impratiquable à une armée. Si ç'eût été une affaire d'une marche ou de deux, on pouvoit espérer de les passer avant que les Romains pûssent en être avertis ; mais il falloit plusieurs jours pour les traverser. On peut juger des embarras & des difficultez de cette marche par le récit de notre Auteur. » Il faut convenir, » *dit-il*, que toute l'armée eut beau» coup à souffrir. Pendant quatre » jours & trois nuits elle eut le pied » dans l'eau, sans pouvoir prendre » un moment de sommeil. Ainsi ce chemin, quoique plus court, devenoit le plus long ; mais ce qu'il y avoit d'avantageux, c'est que l'ennemi ne pouvoit lui disputer le passage du marais : & s'ils se fussent portez au débouché, un seul combat suffisoit pour rendre Annibal maître du païs ; au lieu qu'il en eût fallu donner plusieurs, s'il eût pris l'autre chemin. » Le chemin le plus » long, *dit Xenophon* (a), est tou» jours le plus court, lorsqu'on peut » le traverser sans combat.

Annibal se trouva réduit dans une fâcheuse alternative ; car de quelque côté qu'il se tournât, il se voioit environné de mille embarras, continuellement agité de doutes &

(a) Xenoph. Retraite des dix mille.

d'incertitudes, également combattu & incertain dans les deux partis qu'il avoit à prendre, tous les deux également dangereux, & son armée dans un danger évident de périr, de quelque côté qu'il se portât.

Toutes ces choses se présentoient dans son esprit. La connoissance qu'il avoit du génie & du caractére de Flaminius, son peu d'expérience à la guerre & son incapacité, qui lui étoient connues, lui firent juger qu'il trouveroit moins de difficultez & de chicanes en traversant les marais que par l'autre chemin. Dans celui-ci l'ennemi pouvoit trouver mille moiens pour lui résister & le faire échouer dans son entreprise. Ces moiens étoient aisez, & plus à portée d'un Général médiocre. Il ne laissoit pas que de reconnoître qu'il ne risquoit pas moins dans l'autre route. Il sentoit même qu'il y avoit plus de danger; mais pour lui tenir tête il falloit plus d'art, une conduite plus méditée, & plus de capacité pour prévoir & sentir les conséquences de cette marche heureusement exécutée: car elle ne facilitoit pas seulement à Annibal les moiens de subsister & d'avoir tout en abondance; mais elle le conduisoit au but qu'il s'étoit proposé, & à des desseins très-grands & très-profonds. Il évitoit non seulement le détroit de Thrasyméne, & se trouvoit en-delà sans l'avoir passé, mais il étoit maître encore de la sortie; & ce qu'il y a de plus avantageux, des revers des montagnes qui regnent le long du lac: de plus il réduisoit Flaminius à passer ces défilez pour venir à lui. Ainsi par cette marche il tournoit contre ses ennemis toutes les ruses & les obstacles qu'ils comptoient de lui opposer, & les vainquit par leurs propres armes. Ce dessein étoit grand, profond, & au-dessus de la prévoiance d'un Général aussi médiocre qu'étoit celui des Romains.

Annibal, qui vit que Flaminius ne faisoit aucun mouvement, & qu'il restoit tranquille dans son camp, décampe, entre dans les Appennins, traverse les marais de Clusium sur plusieurs colonnes, avec des peines, des fatigues & des travaux que l'on conçoit difficilement, si l'on n'est au fait des endroits par où il fit passer son armée. Pour bien comprendre la grandeur de cette entreprise, on ne doit pas tant considérer les difficultez qui s'offroient dans son passage, que les obstacles que les ennemis pouvoient opposer en se campant sur le bord & au débouché du marais.

Le Carthaginois ne s'étonne point au milieu de ces embarras & de ces obstacles; mais que n'entreprend-on pas quand on est animé par l'espérance de la victoire, par une marche toute parsemée d'épines & de précipices, où les plus habiles ne comprennent rien, & qu'ils n'admirent que lorsque l'événement justifie la conduite du Général? On risque volontiers la perte d'un œil, lorsque l'entreprise nous méne au grand & au merveilleux de la guerre. Ce grand homme fit voir par celle du sien, qu'il en avoit assez de celui qui lui restoit pour vaincre un aveugle. On n'a jamais ouï parler d'un borgne plus fameux dans l'antiquité, & les Modernes n'en ont peut-être jamais eu aucun qui lui soit comparable.

Il n'y a pourtant guéres plus de deux siécles qu'il en parut un en Bohéme, qui n'a pas moins gagné de batailles que le Carthaginois, & qui ne tarda pas de devenir aveugle par un coup malheureux qui lui fit perdre l'autre œil qui lui restoit. On entend

entend bien que je veux parler du fameux Ziſca.

Il ne s'eſt guéres vû deux caractéres qui aient un rapport ſi parfait entre eux à bien des égards, & deux génies ſi ſemblables : tous les deux fins, ruſez, couverts, profonds, courageux, auſſi habiles à profiter des occaſions qu'à les faire naître, adroits à tendre des piéges, & encore plus à s'en dégager lorſqu'ils y étoient tombez, & à faire réfléchir ſur leurs ennemis les traits qu'ils leur décochoient : une imagination vive & promte pour remédier aux accidens imprévûs, où les autres échouent, habiles à préparer les moiens capables d'amener les événemens les moins prévûs : jamais plus grands, plus fermes & plus aſſûrez que dans les affaires où la victoire paroît incertaine & chancellante, ſçavans dans l'art de vaincre ; mais non pas ſans quelque reproche à l'égard de leurs avantages, qu'ils euſſent dû pouſſer plus loin.

L'un traverſe l'Italie d'un bout à l'autre, paſſe ſur le ventre de tout ce qui oſe lui réſiſter, ſans ſonger que le nom de victorieux n'eſt qu'un vain titre, ſi l'on n'eſt maître des places. L'autre courut toute la Bohéme avec les mêmes défauts. Les armées Impériales éprouvent le même ſort que celles des Romains, elles ſont totalement défaites. Celles du Pape, en titre de Croiſade, & commandées par des Cardinaux, oſent ſe mettre de front devant ce redoutable ennemi, & l'on vit ſans étonnement ces nouveaux Héros s'enfuir & diſparoître ſans combat : ce qu'on n'aura pas de peine à croire.

Voilà pourtant deux grands hommes, & tous les deux avec les mêmes vertus & les mêmes défauts. Annibal joue un plus grand rôle, parce qu'il trouve plus de courage dans les armées qu'il attaque ; & vers le milieu de la guerre il trouve des Chefs dignes de lui, ce que l'autre ne trouva jamais. Il fut toujours victorieux de ſes ennemis. Le Carthaginois toujours heureux en Italie, quoique toujours foible, l'abandonne, chaſſé par un homme ſupérieur, ſans avoir rien perdu de ſa gloire & de ſa réputation. Il la perd en Afrique, il y eſt vaincu ; & ſon armée terraſſée, ſans pouvoir s'en relever. Il trouve dans les plaines de Zama ce qu'il n'avoit pû trouver dans celles de l'Italie : je ne dis pas un Capitaine plus heureux ; mais un ennemi plus habile, plus profond & plus éclairé, qui le bat, non par le nombre de ſes troupes, car il étoit plus foible de la moitié, moins encore par la valeur, puiſqu'elle étoit égale ; mais uniquement dans l'art de ſe ranger & de faire combattre une armée. Le Chef des Huſſites ne trouva jamais un homme capable de lui tenir tête, & de le réduire au ſort d'Annibal, qui trouva cet homme dans Scipion. Après avoir perdu un œil dans un combat, il ne fut pas longtems ſans perdre l'autre. Il ne laiſſa pas que de remporter pluſieurs grandes victoires dans cet état.

Annibal n'eut garde de s'engager dans ces marais ſans les faire reconnoître & en ſonder le fond. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'il forma le plan de ſon entrepriſe & le plan de ſa marche, qui ſe fit ſur pluſieurs colonnes. On ne pouvoit trop les multiplier dans ces ſortes de païs. Sans cette précaution Annibal ne ſe fût jamais tiré de ce mauvais pas. La tête de ſon armée eût traverſé ſans doute ; mais la queue fût reſtée par le chemin, & ſe fût trouvée priſe dans les eaux & les boues

comme à la glue, sans qu'il lui eût été possible de marcher sur les traces des autres, ni de revenir sur ses pas. Je ne dirai pas sur combien de colonnes cette armée marcha : car comme il étoit *bien informé que les lieux où il devoit passer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & solide*, il lui étoit libre d'étendre sa marche sur un grand front. Je la mets sur huit colonnes, quoique je sois persuadé qu'il marcha sur un plus grand nombre.

L'aîle droite de l'infanterie forma deux colonnes : les Africains (2) eurent la tête, & furent suivis d'une partie des Gaulois (3). Les Espagnols (4) firent les deux de la gauche, suivis du reste des Gaulois (5).

Les bagages (6) entrérent dans le marais sur quatre autres colonnes, & marchérent sur plusieurs files entre les intervalles de celles de l'infanterie & de la cavalerie (7), qui fit l'arriéregarde & la clôture de cette marche.

§. II.

Que la marche d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne sont pas humaines. Qu'Annibal hazarda beaucoup dans cette entreprise. Que la nécessité dans l'exécution le sauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains sont injustes dans ce qu'ils disent des Gaulois.

JE n'ai garde d'accuser Annibal d'être tombé dans aucune faute, pas même dans la moindre inadvertance, dans cette fameuse marche. Il agit au contraire selon sa rare prudence, & la connoissance parfaite qu'il avoit du païs & des lieux, & du génie du Général qui lui étoit opposé ; en un mot il fit tout ce qui dépendoit de l'expérience la plus consommée dans une entreprise, qui eût semblé folle & imprudente à tout autre que cet excellent Chef de guerre. Car enfin c'étoit une nécessité qu'il prît ce chemin, & ce n'est que dans ces sortes de conjonctures que la témérité se tourne en vertu & en sagesse : elle porte alors son excuse, & fait l'admiration des Connoisseurs.

De deux maux, de deux entreprises très-difficiles & indispensables, entre lesquelles il n'y a pas à choisir, & qui semblent faire notre perte si l'on échoue, & notre salut si le succès répond à notre espérance, il n'y a pas à délibérer un instant, on doit prendre celle qui nous paroît la plus aisée dans l'exécution. Dans celle-ci le grand, le surprenant, le profond & l'habileté se trouvent également. Le Général de Carthage fait voir par son adresse & son courage que ces endroits impratiquables dans l'opinion de tout le monde, ne le sont pas autant qu'ils nous le paroissent, & qu'il n'y a rien dont les grands génies, qui sçavent faire la différence du possible à l'insurmontable, ne viennent à bout. C'est ici où l'on peut dire que ce sublime de conduite, dont parle le P. Rapin, se trouve pleinement & dans toute son étendue.

S'il y avoit un grand, un merveilleux ou un sublime de sottises, nous l'appliquerions au Général Romain dans toute sa conduite. C'est dommage que cet Auteur poli n'en ait pas parlé ; & puisqu'il y a de célébres & d'illustres scélerats, il peut y avoir des bévûes de même genre, & ce sont celles qui aménent les événemens sinistres, & qui causent



MARCHE D'ANNIBAL DANS LES MARAIS DE CLUSIUM.

quelquefois la subversion des Etats, ou qui les précipitent dans des maux & des pertes, dont on ne peut se tirer que par des remédes extrêmes & des efforts, qui nous affoiblissent, & qui avancent souvent notre ruine, bien loin de la retarder: & cela arrive lorsque nous confions nos armées & toute la fortune de la nation à des Généraux incapables de les commander & de tenir tête contre un plus habile, qui va à son but sans s'en écarter, & sans que l'autre puisse rien connoître dans ses desseins. Le rôle le plus grand qu'on puisse jouer sur le théatre du monde, est sans doute celui d'un Général d'armée. Rien de plus difficile que de le bien faire. L'on ne reconnoît point de petites fautes dans ces personnages, elles sont toutes grandes & capitales. La premiére fraie le chemin à une seconde, & la seconde à une troisiéme, qui nous accable & nous fait tout perdre. Aller au-devant d'Annibal sur les marais de Clusium, & lui en empêcher la sortie, étoit un bon coup à faire: mais laisser échaper une si belle occasion, est une faute très-grossiére dans Flaminius. Celle-ci fraia le chemin à une seconde, & cette seconde à une troisiéme; qui mit le comble à la sottise, & le deshonora sans ressource. Tout est grand à la guerre, les fautes & les belles actions; & quelque petites & peu importantes qu'elles soient, elles influent à de plus illustres, & les unes comme les autres portent leurs instructions avec elles. Il faut avouer que le Général Romain porta bien haut le nouveau sublime dont le Pére Rapin n'a pas fait mention, & Annibal celui dont il parle.

Polybe, qui a les yeux si ouverts, & qui ne laisse rien échaper des choses qui peuvent nous être de quelque instruction, ne s'attache qu'à quelques fautes du Consul, qui me paroissent moins importantes qu'un grand nombre d'autres plus considérables; mais comme les regles de l'Histoire ne permettent pas de réfléchir sur tout, il ne mérite aucun blâme. J'en serois digne si je les négligeois dans un Ouvrage, dont le principal est de les faire remarquer, pour l'instruction des gens de guerre.

Le poste d'Aretium étoit important, je l'avoue; mais il ne garantissoit pas la Tyrrhénie: garder un passage, & laisser l'autre ouvert, c'est inviter l'ennemi à laisser l'un & à prendre l'autre. Lorsqu'on veut garder un païs on doit *s'établir & s'affermir dans quelque poste qui soit comme un centre fixe*, dit Montécuculi, *& capable de soutenir tous les mouvemens qu'on fait ensuite, se rendre maître des grandes riviéres & des passages, former bien sa ligne de communication & de correspondance.* Flaminius se trouva-t-il dans ce centre fixe? Forma-t-il une ligne de communication & de correspondance? Non sans doute, puisqu'il ne pouvoit communiquer de son camp d'Aretium dans la Tyrrhénie sans un grand détour: le marais de Clusium le séparoit de cette Province, & lui en ôtoit toute communication. On pouvoit dire qu'il formoit l'arc lorsque l'ennemi faisoit la corde, & gagnoit par là trois bonnes marches sur le Consul.

Si celui-ci se fût porté sur le Panaro, il étoit en état de disputer cette riviére, sans rien perdre des avantages qu'il laissoit derriére lui, au cas qu'il y eût été forcé.

Si Annibal se fût jetté dans les montagnes pour passer cette riviére vers sa source, alors les Romains se trouvoient dans leur avantage, &

dans un païs favorable à leur infanterie, plus forte & supérieure à celle des Carthaginois, dont la cavalerie devenoit inutile dans les défilez & les gorges de ces montagnes, où il étoit aisé aux Romains de lui tendre des piéges, de retarder sa marche, de l'inquiéter dans ses vivres & dans ses fourrages, & de l'enfermer dans ces détroits, d'où il ne se fût peut-être jamais tiré.

Si l'imprudent Consul eût pris le parti que je viens de dire plutôt que l'autre, Annibal se fût vû dans la triste nécessité de faire la guerre au gré de son ennemi, le chemin de la Tyrrhénie lui étoit fermé; il n'avoit que celui d'Aretium, qui étoit le pire des deux, où il n'eût rien trouvé pour la subsistance de son armée, resserré de toutes parts, sans places & sans magasins. Les Romains n'avoient pas de meilleurs moiens pour finir la guerre, & réduire leurs ennemis à l'extrémité, & les obliger à abandonner leurs entreprises; ce qui les jettoit dans des embarras encore plus fâcheux.

Voilà, encore une fois, ce que Flaminius eût dû faire: c'est à quoi il ne pensa pas. Il vit Annibal passer plusieurs riviéres & le Panaro sans faire le moindre mouvement. Il lui vit traverser les montagnes des Apennins, une partie de la Tyrrhénie, & les marais de Clusium, sans rien pénétrer de son dessein, & sans y mettre le moindre obstacle. Il faut avouer qu'il ne s'est jamais vû de Général tomber dans des fautes semblables. Il faut que j'avoue aussi que s'il eût évité la derniére, on n'eût peut-être jamais parlé des précédentes, ou l'événement les eût excusées.

Jamais campagne n'a été plus féconde en bévûes que celle-ci. Il ne faut pas seulement en accuser les Généraux Romains; mais l'iniquité, si j'ose hazarder ce terme, tombe encore sur le Sénat, de qui les premiers recevoient les ordres.

Flaminius aiant manqué l'occasion d'attaquer & de défaire les Carthaginois dans les montagnes des Apennins, la fortune lui en présente une autre, où il auroit pû réparer une faute si grossiére, & remporter à coup sûr une victoire complette. Il eût dû, dès qu'il les vit engagez dans ces marais, décamper tout aussitôt de son camp d'Aretium, & marcher droit au débouché, se poster sur le bord, & les attendre là pour les combattre à la sortie. Je doute qu'Annibal eût pû se démêler d'une telle affaire. Déja sa cavalerie, lasse & recrue d'une marche si longue & si pénible, se trouvoit fort peu en état de combattre. Ajoutez qu'il falloit se ranger en bataille dans le marais, où il étoit très-difficile qu'elle pût se remuer au milieu des eaux & des boues, pendant que le Consul se voioit dans un terrain ferme, & propre à toutes sortes de mouvemens.

L'infanterie Carthaginoise, accablée des peines & des fatigues qu'elle avoit éprouvées dans une marche si fâcheuse, sans prendre aucun repos, se trouvoit bien moins en état de combattre que la cavalerie. Le terrain ne lui étoit pas plus favorable. Je demande si des troupes qui ont souffert tant de miséres, oseront se présenter en bataille contre une armée fraîche & alaigre, bien postée, & qui combat avec toute sorte d'avantages? Je demande, encore un coup, si le Général Carthaginois étoit bien assûré que Flaminius poussât la sottise jusqu'à ce point, que de manquer une si belle occasion de finir tout d'un



ORDRE DE BATAILLE DANS UN DÉTROIT DE MONTAGNE,
Selon le Système de l'auteur opposé à l'ordre ordinaire sur plusieurs lignes redoublés.

coup la guerre ? Car enfin le Romain ne manquoit ni de courage ni de résolution, il en avoit donné assez de preuves dans la bataille de l'Adda. Je ne lui dispute pas ces deux qualitez ; mais je ne pense pas que personne lui accorde celles d'un Capitaine médiocre. Annibal voioit bien qu'il pouvoit prendre le parti que je viens de dire ; qui peut en douter ? Quand même il l'auroit pris, & que le Carthaginois eût manqué son coup, qu'il eût été battu, il n'eût pas moins été digne des éloges des Experts, puisque la nécessité le portoit à un dessein si étrange, & qui n'a guéres d'exemples. Il donna à la fortune, & la fortune a accoutumé de favoriser les grands courages & les génies extraordinaires.

Je serois curieux de sçavoir si les spéculatifs de Rome s'apperçûrent des fautes du Consul à l'ouverture de cette campagne. Pourquoi ne les auroient-ils pas remarquées, puisqu'elles ne pouvoient être plus lourdes ? J'en connois d'une espéce qui mortifient plus un Général d'armée que la perte d'une bataille : c'est lorsqu'il voit qu'on lui éclipse & qu'on lui dérobe une marche. En effet rien ne prête plus à la glose des malins & des railleurs.

J'ai dit qu'Annibal ne s'engagea dans cette avanture du marais que par nécessité. Il ne l'entreprit pourtant pas sans de grandes espérances de réussir & de la mettre à fin : ç'eût été mal raisonner que de les fonder uniquement sur l'ignorance du Consul. Il étoit bien informé qu'il avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hazarder qu'après la jonction de l'armée de son Collégue, & celui-ci en étoit trop éloigné pour avoir le tems de le joindre. Le rusé Carthaginois, qui sçavoit toutes ces nouvelles, força sa marche dans ces marais autant qu'il lui fut possible, espérant que s'il pouvoit devancer de quelques jours le corps que commandoit Servilius du côté d'Ariminum, il engageroit son Collégue dans quelque combat desavantageux en lui tendant quelque piége, s'il ne pouvoit l'embarquer dans une affaire générale.

Notre Auteur entre en homme du métier dans le détail de cette marche, ce qui n'est pas fort ordinaire dans les Historiens de l'antiquité, & encore moins dans les nôtres. Ce n'est rien dire que de nous apprendre que l'armée marcha sur plusieurs colonnes pour aller à l'ennemi, si les Lecteurs ne sont informez en même tems de la disposition & de l'ordre des colonnes : encore n'est-ce pas assez à l'Historien qui veut instruire les esprits dans les matiéres qui sont de leur goût & de leur competence. Il doit encore nous mettre au fait des troupes qui ont eu la tête des colonnes, comme celles qui ont été placées à la queue, ce que Polybe n'a pas négligé. Ces choses sont plus importantes qu'on ne pense, car c'est par ces circonstances qu'on juge du mérite & de la valeur des troupes, & de la confiance qu'un Général prend aux unes plutôt qu'aux autres, & sur tout lorsqu'il s'agit d'un grand dessein. Le Pére Rapin (a) rejette ces sortes de descriptions ou détails comme inutiles & ennuieux, comme si l'Histoire n'étoit faite que pour instruire un certain ordre d'hommes, & que les autres fussent comptez pour rien. Ce sçavant Jésuite s'imagine que son goût & ses préceptes sont les seuls qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire, que tout doit rou-

(a) *Rapin, Reflex. sur l'Hist. tom. 2.*

ler dans sa sphére, & que les autres sont inhabitées.

Le devoir d'un Historien s'étend encore plus loin en matiére de marches d'armées. Il doit nous en expliquer non seulement les motifs, mais encore les raisons qui engagent un Général d'armée à marcher d'une maniére plutôt que d'une autre. Polybe n'a pas sçû les véritables motifs qui engagérent Annibal à faire marcher les Gaulois à la queue des Carthaginois & des Espagnols, & la cavalerie derriére les premiers. Ses conjectures me paroissent fausses, & n'offrent aucun caractére de raison ni d'équité. Jamais le Carthaginois ne soupçonna les Gaulois d'infidélité, ni de lâcheté, ni d'envie de l'abandonner & de se retirer dans leur païs : il ne les crut pas non plus incapables de soutenir les fatigues de cette marche. Il ne les mit à la queue que parce qu'il avoit l'ennemi en tête, & que ses vieilles troupes étoient mieux armées & plus expérimentées. Polybe fait paroître ici sa passion plutôt que son jugement préoccupé contre les Gaulois. Il cherche les moiens de dire quelque chose à leur desavantage ; & c'est ici sans fondement. Sur ce point Tite-Live ne lui céde pas.

Les Grecs ne les aimoient guéres, & les Romains les haïssoient. Il ne faut pas s'étonner si leurs Historiens sont si sobres dans les éloges qu'ils leur donnent dans les guerres précédentes, & qu'ils se plaisent si fort à les rabaisser & à leur ôter la gloire qu'ils se sont acquise dans celle-ci, où ils ont eu la plus grande part. On ne sçauroit la leur refuser sans injustice. C'est à leur valeur qu'Annibal est redevable de ses victoires. Les Historiens ne parlent que du courage & de l'expérience des vieilles troupes d'Annibal, & ne disent presque rien des Gaulois : ils les traitent même avec mépris. Cependant ceux-ci étoient ce qu'il y avoit de plus considérable dans l'armée Carthaginoise. Ils surpassoient les vieilles troupes en nombre à la bataille de la Trébie, & à celle de Cannes ils faisoient plus des deux tiers. N'est-ce pas une chose étrange & bien injuste, que d'enlever la gloire de tant de victoires aux Gaulois, de taire leurs belles actions, & de ne faire mention que des troupes Carthaginoises, qui formoient à peine dix mille hommes tant infanterie que cavalerie, sur cinquante mille qui parurent sur la scéne ? Car à moins que de vouloir rendre ces vieilles troupes invulnérables, il ne se pouvoit qu'Annibal n'en eût perdu au moins un tiers depuis son entrée en Italie.

J'ai dit plus haut que ce grand Capitaine forma la tête de ses colonnes de sa vieille infanterie, & les raisons que j'apporte sont conformes aux regles de la guerre. Notre Auteur en ajoute une autre, pour ne pas perdre un moment de dire quelque chose au desavantage des Gaulois, comme je pense l'avoir dit. Il faut la rapporter. » Le corps » de bataille étoit composé de Gau» lois, dit-il, & la cavalerie faisoit » l'arriéregarde. Il en avoit donné » la conduite à Magon, avec ordre » de faire avancer de gré ou de » force les Gaulois, en cas qu'ils » fissent mine de se rebuter & de » vouloir rebrousser chemin.

Est-ce que les Carthaginois marquérent plus d'inclination que les Gaulois à traverser ces marais ? Si ceux-ci eussent manqué de bonne volonté, étoit-il bien au pouvoir de leur Général de les y contraindre ? S'ils eussent été si mous, si peu endurcis aux fatigues & aux grandes

corvées ; eussent-ils fait paroître tant d'ardeur & tant de courage à suivre la fortune de ce grand Capitaine ? S'il se fût apperçû des défauts que notre Auteur, Tite-Live & tant d'autres leur distribuent avec si peu de fondement, il les eût ménagez ; de peur qu'en les exposant à des travaux au-dessus de leurs forces, ils ne l'abandonnassent & ne se tournassent contre lui en changeant de parti. Car si les Carthaginois & les Espagnols, accoutumez à souffrir tout ce que la guerre a de plus pénible, étoient plus en état de supporter ce qu'il y avoit de moins supportable dans cette marche, leur Général eût mis les Gaulois à la tête de tout, pour leur ôter la moitié de la peine : car les premiers eurent bien moins à souffrir que ceux de la queue, qui marchoient sur les traces des autres dans ces boues & ces sables mouvans déja foulez, enfoncez & rompus par ceux qui les précédoient. Il eût été bien plus difficile aux Gaulois de se débander étant à la tête qu'au centre des colonnes, puisqu'ils avoient toute l'armée à dos. J'avoue qu'ils étoient moins faits aux travaux & aux fatigues que les vieilles bandes Carthaginoises. Y a-t-il lieu de s'en étonner ? N'avoient-ils pas cela de commun avec les troupes nouvellement levées ? Annibal ne craignit jamais qu'elles ne l'abandonnassent ; mais il pensa toujours à les dresser à la guerre par l'exercice & par les souffrances.

Annibal, qui connoissoit parfaitement les Gaulois, n'eut pas de peine à les tourner à sa fantaisie. Il réforma, pour ainsi dire, la nature, & par son adresse & son habileté son armée, composée de nations si différentes, sembloit n'être formée que d'une seule. On ne sçauroit trop admirer la grandeur du génie & l'adresse de cet habile Guerrier dans l'art de discipliner ses troupes. Il sçut inspirer à ces mêmes Gaulois, dont l'Auteur parle si desavantageusement, les mêmes vertus, la même constance, la même patience dans les travaux, & dans un si petit espace de tems, que cela paroît incroiable.

Il est surprenant que depuis un si grand nombre de siécles la même nation n'ait pas changé, & qu'elle ait conservé le même esprit, le même courage & les mêmes inclinations. Celui qui fait parler le Cardinal de Richelieu dans son Testament politique, que ce fameux Ministre n'a jamais fait, & qui contient certainement les principes de sa politique ; cet Auteur, dis-je, nous apprend que les François sont capables de tout, qu'il n'y a qu'à leur faire observer une exacte discipline, & que les châtimens suivent de près la faute, on verra qu'il n'y a point de nation dans le monde plus propre pour la guerre. » Quand on » trouve des Chefs dignes de la » commander, dit-il, on ne man- » que pas de sujets propres à obéir. » C'est une chose étrange que l'opi- » nion, qui s'est répandue par tout » le monde, que les François sont » incapables de regles & de disci- » pline, n'a autre fondement que » l'incapacité des Chefs, qui ne » sçavent pas choisir les moiens né- » cessaires aux fins qu'ils se pro- » posent. Vérité qui n'a pas besoin de Commentaire. » Leur courage, dit-il encore, » les porte à cher- » cher la guerre aux quatre coins » du monde, puisqu'ils vivent com- » me les Espagnols, comme les Sué- » dois dans leur païs, (& j'ajoute comme les Turcs dans leurs armées ;) » ce qui montre bien que

„ s'ils demeurent en leurs défauts „ naturels, c'est parce qu'on les „ souffre & qu'on ne sçait pas les „ en corriger. Je le crois bien, ces sortes de gens sont fort rares.

§. III.

Des marches dans les marais. Précautions qu'on doit prendre dans ces sortes d'entreprises. Quelques exemples remarquables.

On ne doit pas regarder cette marche d'Annibal dans les marais de Clusium, comme une de ces entreprises extraordinaires dépendantes du hazard & de la fortune, de ces entreprises qui nous portent plus à l'admiration qu'à l'imitation. Les desseins de cet homme vraiment extraordinaire, quoique grands & vastes, étoient réglez néanmoins par la prudence, & jamais indiscrets & téméraires. Ce qui fait l'indiscrétion & la témérité dans un Général d'armée, c'est lorsqu'il lui est libre de rejetter ou d'embrasser un projet très-difficile & très-dangereux, où il y a plus de gloire que de profit; mais lorsqu'il se voit également dans le péril, soit qu'il l'exécute ou qu'il l'abandonne, des deux partis il doit choisir celui qui lui paroît le plus honorable, le plus court pour aller au but qu'il se propose, & laisser l'autre qui lui semble moins profond & moins glorieux, s'il réussit, & plus honteux s'il échoue. Il y a infiniment plus de grandeur, plus de courage, de sûreté & de prudence d'entreprendre une marche très-fâcheuse, dont la fin peut produire une action décisive dans un terrain desavantageux, que de prendre un autre chemin plus aisé, à la vérité; mais qui nous expose à une infinité de combats & de chicanes, qui multiplient à mesure qu'on avance; & dont on ne sçauroit voir le bout qu'après avoir perdu une infinité de monde, & qu'on n'est plus en état de rien entreprendre. Annibal envisage toutes ces raisons dans les deux partis qu'il avoit à prendre, & choisit le meilleur. Lorsqu'on prend de bonnes mesures, qu'on est bien instruit des lieux & du païs, & qu'on est conduit par des Généraux courageux & éclairez, il n'y a rien dont on ne vienne à bout.

Les moiens dont l'habile Carthaginois se servit pour mettre à fin son avanture, sont les mêmes que je propose ici. Le secret & la diligence sont les deux poles des grandes entreprises. L'un & l'autre dépendent de nous. Les mesures, les devants ne sont pas moins en notre pouvoir.

On doit faire exactement reconnoître la marche, sonder le marais par des gens sages & entendus. On en trouve quand un Général s'applique à connoître les Officiers de son armée. Les gens des lieux sont ceux de qui on peut tirer le plus de lumiéres. Il faut se les attirer & les mettre dans nos intérêts, non par des vaines promesses, mais par des réalitez. Il faut répandre l'argent à pleines mains, & leur promettre davantage après l'exécution. Si on manque sur ce point, on ne se fie plus à nous, & on ne sçauroit rien entreprendre où l'on puisse être assûré de réussir. L'avarice & le manque de parole nous font mépriser des troupes & de ceux que nous emploions. Les espions deviennent doubles, & les entreprises comme les espions.

Ceux qui sont chargez de sonder un marais d'une grande étendue, doivent le faire au long & au large & en différens endroits, pour chercher

cher les routes pour la marche des troupes & des colonnes, des équipages & de l'artillerie. S'il y a des passages difficiles & dangereux, on les marque avec des branches d'arbres, pour les éviter ou pour les combler avec des claies & des fascinages. S'il y a quelque ruisseau & des fossez, on comble ceux-ci, & on établit des ponts sur les autres.

A l'égard du fond, il importe de bien observer s'il est ferme, ou si ce n'est pas du sable mouvant, de la boue, ou une terre spongieuse qui fond sous nos pieds, pour peu qu'elle soit foulée, s'il a beaucoup d'eau à certains endroits où l'on ne puisse avoir pied: tout cela est aisé à reconnoître. Si l'on s'apperçoit après toutes ces épreuves que le marais est pratiquable, on reglera l'ordre de la marche selon l'étendue du terrain sur lequel l'on veut marcher. Si le fond est ferme par tout, on marchera sur le plus grand nombre de colonnes qu'il sera possible; observant d'avoir un bon nombre de travailleurs à la tête de chaque colonne, & que les soldats portent chacun une fascine & les cavaliers deux, pour les faire passer de main en main & s'en servir au besoin.

On regle l'ordre & la distribution des troupes dans la marche, non selon la nature du païs où l'on est, mais selon celle où l'on aborde à la sortie du marais. Il me paroît que le meilleur & le plus sûr pour être préparé à tout événement, est de marcher, les colonnes de cavalerie, d'infanterie & des équipages alternativement mêlées. Lorsqu'on marche sur ces principes, chaque arme se trouve soutenue par l'autre, & l'on est en état de combattre tout en arrivant.

Si l'on craint que l'ennemi, informé de notre marche, ne vienne se camper sur le bord & à la sortie du marais, on doit détacher un corps de dragons & des compagnies de grenadiers avec des outils, de la poudre, des bales & des vivres. Ce corps marchera avec une extrême diligence, pour se saisir du terrain sur le bord & à la sortie du marais, dont il fortifiera la tête.

Les entreprises qui semblent les plus difficiles, & même impossibles, sont celles qui réussissent ordinairement, parce qu'on ne peut s'imaginer qu'on ose les entreprendre. On ne s'en doute même pas, par la grandeur des obstacles. Je pourrois citer quelques exemples, dont l'Histoire ne manque pas. Il m'importe d'en donner quelqu'un. Car étant appliquez aux principes, ils ne laissent plus aucun doute à ceux qui cherchent à s'instruire autant par les raisonnemens que par les faits.

L'entreprise sur les Isles de Scounen & de Duveland en 1576. est célébre dans l'Histoire des guerres de Flandre. Strada, qui l'a décrite, eût mieux fait de s'en tenir à ce qui est essentiel à son Histoire, que de s'amuser à nous raconter des prodiges & des choses incroiables, que nous abandonnons aux esprits crédules qui se paient de ces machines poëtiques.

Les Espagnols s'étoient rendus maîtres d'une partie de la Hollande. Comme les Isles de Duveland & de Scounen les resserroient extrémement, ils songent à s'en rendre les maîtres. Il falloit traverser un bras de mer de quatre milles d'étendue, capable de porter des vaisseaux dans la haute marée, mais qui ne laissoit qu'un marais dans la basse, qui pouvoit se gaier en certains endroits pour aller à l'Isle de Duveland. Ce chemin étoit presque impraticable,

très-dangereux, & connu de peu de personnes. De cette Isle jusqu'à celle de Scounen, il y avoit un autre bras, mais moins large & moins fâcheux que le premier.

Les Généraux Espagnols n'omettent aucune de ces sages précautions qu'on peut regarder comme les gages assûrez des bons succès. Ils firent reconnoître tous les endroits de ces marais les plus praticables : on trouve un chemin qui ne laissoit pas que d'être difficile. C'étoit un sable mouvant, sur lequel il falloit passer à la course sans s'arrêter un moment : pour peu qu'on s'en écartât, on couroit risque de se précipiter dans des abîmes d'eau & de boue.

Le Prince d'Orange ne fut pas longtems sans être informé du dessein des ennemis, il songe à le faire échouer & aide aux obstacles de la nature par ceux de l'art. Il fait avancer des petits bâtimens & des vaisseaux avec du canon aux endroits où l'eau étoit plus profonde, il en fait échouer d'autres avec des troupes dont il se sert comme de redoutes au milieu du marais ; enfin il n'oublie rien de tout ce qui pouvoit faire avorter une entreprise si extraordinaire, & qui selon toutes les apparences ne promettoit pas un succès fort-heureux. Soit que les Espagnols méprisassent leurs ennemis, ou qu'ils ignorassent que les rebelles étoient avertis du dessein de cette entreprise, ils attendent la nuit & que la mer baisse, & se jettent déterminément à l'eau au nombre de quatre mille hommes commandez par des Officiers expérimentez & choisis sur toute l'armée.

A peine ont-ils fait la moitié du chemin, qu'ils se voient attaquez & harcellez par les barques au milieu des eaux, où ils sont jusqu'à la ceinture, & battus de tous côtez par les vaisseaux échouez sur la marche. La nécessité & le péril animoient leur courage, que les obstacles augmentoient bien loin de le diminuer. Quand les ennemis auroient été en plus grand nombre, il n'étoit pas en leur pouvoir de quitter partie & de faire retraite, l'affaire étoit trop engagée. Il falloit s'ouvrir un passage au milieu des ennemis, & il n'y avoit nul tems à perdre, de peur d'être surpris des eaux lorsque la mer monte ; & il falloit beaucoup moins de tems pour faire le coup que pour retourner sur ses pas. On pouvoit dire que le succès & leur salut n'étoient pas moins au bout de leurs armes que dans la légéreté de leurs pieds. Leur retraite étoit impossible, comme je l'ai dit, & inséparable de la mort. Aller en avant étoit leur seule ressource, comme c'étoit celle d'Annibal. On n'eut que faire de les exhorter à se hâter, un grand nombre périrent par les eaux, ou furent assommez par ceux qui étoient dans les bâtimens légers, qui les accrochoient par le moien des grapins attachez à de longues perches. Après avoir perdu une infinité de gens, ces troupes intrépides abordent l'Isle de Duveland, attaquent ceux qui défendoient les digues, les forcent & s'en rendent les maîtres.

Ces habiles Chefs ne s'arrêtérent pas là, malgré la perte de tant de braves gens. Ils attendent la basse mer, traversent le second marais, & marchent droit à l'Isle de Scounen, abordent les digues malgré la défense opiniâtre des ennemis, les attaquent & les forcent, & s'y établissent de telle sorte, qu'il n'y eut plus moien de les en chasser.

Les exemples sont un peu rares dans l'Histoire sur ces sortes d'en-

treprises. Peut-être le sont-ils moins que je me l'imagine: ma mémoire pourroit me tromper, & je n'ai pas tout lû, il s'en faut bien. Je n'ai pourtant pas oublié un fait de marais dans l'Histoire de Louis XIII. (a)

» En 1622. M. de Soubize fut défait par l'armée de Louis XIII. ce Prince la commandoit. Le Comte de la Rochefoucault s'étoit avantageusement posté pour empêcher la retraite de Soubize, retranché dans les Isles du bas-Poitou. C'est un endroit de deux ou trois lieues de païs marécageux au bord de la mer, où vous n'abordez que par les digues & les chaussées que les habitans ont eu soin d'élever, pour avoir du commerce & de la communication avec ceux qui sont plus haut dans la terre ferme.

» Quand l'armée du Roi se fut avancée dans les Isles, les Officiers se trouvérent dans un grand embarras. On ne pouvoit aller à l'ennemi qu'en passant un gué fort dangereux. La marée ne s'en retiroit qu'à minuit, & il falloit prendre ce tems-là. C'étoit exposer la personne du Roi & l'Etat à de terribles inconvéniens. Quelles embuscades ne devoit-on pas craindre durant la nuit, en un endroit dont Soubize connoissoit tous les avantages? Et quand l'armée auroit passé le gué, des soldats mouillez & fatiguez étoient-ils en état de soutenir le choc des ennemis, qui pouvoient fondre sur eux? En allant chercher un champ de bataille, enfermé de la mer & de marais profonds, l'armée du Roi s'exposoit au danger de n'avoir plus d'autre retraite, que le chemin qu'elle pouvoit s'ouvrir au travers des escadrons & des bataillons des Réformez. Ces considérations effraiérent les plus déterminez. Rendons justice à ce Prince, il avoit de la bravoure & de l'intrépidité. Tout le monde en convient....... Dans l'occasion où ce jeune Prince de vingt ans paroît un Héros, Soubize se déconcerte mal à propos: il perd sa réputation, la peur le saisit dès qu'il apprit que le Roi passoit le gué, & que Sa Majesté s'avançoit en ordre de bataille. Avec une armée de huit mille hommes de pied & de huit cens chevaux, peu inférieure à celle de Louis; retranché dans un endroit dont il connoît les grands avantages, & où son artillerie étoit avantageusement postée, ce Général ne songe plus qu'à sa retraite pendant la nuit. Une partie de son infanterie tâche de se sauver dans les marais: l'autre entre avec précipitation dans les barques venues de la Rochelle, & pense à se retirer par mer. Enfin Soubize s'enfuit au plus vîte avec sa cavalerie. Les basses marées & le défaut du vent n'aiant pas permis aux barques de gagner la mer, l'infanterie demeure à la discrétion de celle du Roi, qui en fit un grand carnage. On se saisit des barques, & ceux qui s'étoient enfuis dans les marais furent presque tous tuez & noiez. Des huit mille hommes de pied, il n'en revint pas quatre cens, & Soubize eut bien de la peine à gagner la Rochelle avec quarante ou cinquante cavaliers.

(a) *Vass. Hist. de Louis XIII. liv. 18. pag. 400.*

CHAPITRE XVII.

Caractére de Flaminius. Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille de Thrasyméne.

Après être sorti de ce marais comme par miracle, le Général Carthaginois campa auprès pour donner quelque relâche à ses troupes, & parce que Flaminius avoit établi ses quartiers devant Aretium dans la Tyrrhénie. Là il s'informa curieusement de la disposition où étoient les Romains, & de la nature du païs qu'il avoit à traverser pour aller à eux. On lui dit que le païs étoit bon, & qu'il y avoit de quoi faire un riche butin; & à l'égard de Flaminius, que c'étoit un homme à grands talens pour s'insinuer dans l'esprit de la populace, mais qui, sans en avoir aucun ni pour le gouvernement ni pour la guerre, se croioit très-habile dans l'un & dans l'autre. De là Annibal conclut que s'il pouvoit passer au-delà du camp de ce Consul, & faisoit le dégât dans la campagne sous ses yeux, celui-ci, soit de peur d'encourir les railleries du soldat, soit par chagrin de voir le païs ravagé, ne manqueroit pas de sortir de ses retranchemens, d'accourir au secours, de le suivre par tout où il le conduiroit, de se hâter de battre l'ennemi (*a*) par lui-même, & avant que son Collégue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise: tous mouvemens dont il tireroit avantage pour attaquer le Consul.

(a) *De se hâter de battre l'ennemi par lui-même, & avant que son Collégue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise.*] Le malheur à quoi expose une bataille rangée est toujours douteux; mais l'imprudence est très-certaine & très-visible, lorsqu'un Général ignorant ou peu habile s'embarque dans une affaire avec des forces disproportionnées à celles de son ennemi, quand même il y auroit équilibre à l'égard du nombre, sur tout s'il sent que l'homme qu'il a en tête est redoutable autant par l'audace & la valeur de ses troupes, que par son habileté & le souvenir des succès précédens. Si Flaminius, trop vain & trop plein de lui-même, étoit assez insensé pour mépriser un tel ennemi, pouvoit-il l'être assez pour croire, après l'action du Tésin & la honte de la Trébie, qu'Annibal ne tiendroit pas un moment devant lui? Il ne pouvoit pas ignorer que les événemens de la guerre sont incertains, quelques soins & quelques mesures que l'on prenne pour bien arranger ses piéces, & qu'on ne sçauroit trop se précautionner & se fortifier pour s'assûrer la victoire. Sur ce principe, n'étoit-il pas plus sûr d'attendre l'armée de son Collégue, qui s'avançoit à grandes journées pour le secourir? Après sa jonction, il pouvoit tenter l'avanture avec de très-grandes espérances du succès. Cette faute est une des plus grandes que puisse faire un Général d'armée: rarement un habile homme

On doit convenir que toutes ces réflexions étoient dignes d'un Général judicieux & expérimenté. C'est être ignorant

y tombe. Polybe dit que le Consul étoit un grand Orateur, mais malhabile Général, & fort étourdi. On le voit assez par sa conduite, & l'on ne peut s'empêcher de dire que celle du Sénat, qui faisoit un tel choix, n'étoit pas meilleure. Cet homme étoit-il bien en sa place? Est-il bien possible qu'un Général tel que celui-là ne fasse pas une infinité de fautes capables de perdre les meilleures armées? Il est rare que les Généraux malhabiles & présomptueux, car l'un ne va pas sans l'autre, ne se rendent pas ridicules. Les fautes sont sérieuses pour l'Etat; mais elles font rire les particuliers, lorsqu'elles ne sont pas d'une nature à rendre le mal & les calamitez irréparables. La présomption, la bonne opinion qu'on a de soi-même, & le mépris qu'on fait des autres, ne laissent aucunes bornes aux plaisanteries des malins & des railleurs. Flaminius se fit moquer de lui à la bataille de l'Adda, dont j'ai parlé dans le Volume précédent. Il hazarda peu contre un ennemi mal armé, & qui faisoit la guerre sans art & sans conduite: il remporta une grande victoire. Ici il en perd une, qui n'a guéres d'exemples, par son peu de prévoiance, par son ignorance & sa présomption. S'imaginoit-il que le succès de l'Adda, que les Officiers de son armée rabaissérent furieusement à Rome, & le bruit de son nom suffisoit pour battre Annibal, sans qu'il fût besoin du secours que lui amenoit son Collégue? Oui, il fut assez vain pour se l'imaginer. Il se hâte de vaincre par lui-même, de peur que son Collégue ne partage avec lui la gloire d'un si grand dessein: entrer dans Rome dans un même char, c'eût été beaucoup la diminuer. Quelle honte que la sienne! Mais voiez, je vous prie, ce que c'est que la présomption, & jusqu'où elle peut être portée. Notre Auteur nous en donnera des nouvelles. Les écoutera-t-on sérieusement? Quoique ce Consul ne crût pas que son éloquence fût fort nécessaire, assûré comme il étoit de vaincre, il paroît qu'il harangua ses troupes. *Il avoit inspiré une si grande confiance à la multitude*, dit Polybe, *qu'il avoit moins de soldats que de gens qui le suivoient dans l'espérance du butin, & qui portoient des chaines, des liens & autres ustenciles pareilles.*

Que dut-on dire à Rome d'une si pitoiable conduite? Car qui pourroit douter que Flaminius n'eût promis au Sénat de revenir victorieux, & de traîner dans son triomphe Annibal & tous ses soldats enchaînez? Il arriva tout au contraire: les chaînes qu'il avoit préparées furent destinées pour les Romains eux-mêmes. Si cette disgrace fut arrivée dans les Gaules, elle eût trouvé place dans les chansons & les vaudevilles: mais on n'apprend pas que la guerre d'Annibal en ait produit aucune à Rome contre les sottises des Généraux. Cette ville étoit trop occupée alors de son malheur, & les infortunes de ses Citoiens étoient trop accablantes.

On se souviendra de la fameuse diversion d'Agathocles Roi de Syracuse. Les Carthaginois assiégeoient cette ville, où il s'étoit enfermé. Se voiant fort pressé & prêt à succomber, il prend une résolution digne d'un Guerrier brave & résolu. Il laisse dans la place ce qu'il falloit de troupes pour la défendre, & prenant le reste avec lui, il s'embarque, cingle droit en Afrique, y décend, brûle ses vaisseaux en vrai déterminé, qui met ses soldats dans la nécessité de vaincre: croiant tout perdu en Sicile, il s'avance jusqu'auprès de Carthage comme pour la morguer. Les Carthaginois étonnez d'une telle retorsion, lévent une puissante armée, qu'ils croient capable de l'engloutir, du moins Hannon leur promettoit de faire le coup. Moins imprudent & malhabile que Flaminius, mais tout aussi présomptueux par l'opinion de ses forces, il engage un combat général dans une pleine assûrance de remporter une victoire signalée. Il la perdit pourtant, & si pleinement & si honteusement, qu'il ne s'est jamais rien vû de semblable, ni de meurtre plus grand. Le prix des esclaves étoit tellement diminué à Carthage, qu'on les donnoit presque pour rien, sur l'assûrance que Hannon donna aux Carthaginois de leur en amener en abondance. C'est de quoi je ne doute point, puisqu'il s'étoit prémuni d'avance de vingt mille chaînes. Agathocles les trouva parmi le butin, & s'en servit fort utilement pour enchaîner les misérables restes d'une défaite si prodigieuse.

Pareille avanture arriva aux Rhodiens contre Cassius, un des assassins de César,

& aveugle dans la science de commander les armées, que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire, que de s'étudier à connoître (*a*) les inclinations & le caractére de son Antagoniste. Comme dans un combat sin-

dans une bataille sur mer. Ils avoient espéré si certainement de le vaincre, qu'ils avoient embarqué une infinité de chaînes pour attacher les Romains qu'ils prendroient. La bataille se donna, ils la perdirent, & ces liens & ces chaînes furent emploiez contre eux: l'homme du monde de la plus mauvaise humeur, un Héraclite pourroit-il s'empêcher de rire en lisant ces choses, & de se moquer des Carthaginois, des Rhodiens & de Flaminius?

(*a*) *Que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire, que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractére de son Antagoniste.*] Cette étude du génie & des inclinations du Général qui nous fait tête, est sans doute une des plus grandes qualitez qu'on puisse desirer dans un Chef d'armée. Mais en trouve-t-on beaucoup qui soient douez d'un talent si rare? Cette partie des armes peut aisément être réduite en méthode dans un Traité particulier. Qui m'assûreroit que l'envie ne m'en prendra pas, se tromperoit fort. Y a-t-il quelqu'un de nos Auteurs dogmatiques, anciens & modernes, dans l'esprit desquels il soit jamais tombé que c'étoit là un sujet à traiter, & une partie importante de la science des armes? Voici Polybe qui la déterre, & qui nous dit qu'il n'y a rien à quoi un Général doive le plus s'appliquer, & nous donne Annibal pour un grand Maître dans cet art. Sans parler de deux ou trois Grecs, Fabius Maximus qui jouera un si beau rôle dans cet ouvrage, Scipion, César, Sertorius, M. de Turenne & Montécuculi, moins pénétrant & moins habile, mais le seul digne d'être opposé à un tel Antagoniste. Bel éloge pour ce Général de l'Empereur: car c'est être très-grand que d'être compté parmi les Généraux immédiatement après M. de Turenne. Comptez, je vous prie, combien il y en a? N'est-on pas surpris qu'il s'en trouve si peu? Aussi c'est le grand & le sublime d'un Guerrier. Je veux qu'Annibal ait emploié ce grand & ce sublime de l'art contre les Généraux Romains: mais certainement il n'a pas eu besoin de l'emploier tout pour les précipiter dans les piéges. Il n'avoit garde de manquer son coup contre des Capitaines d'une conduite si pitoiable, sans précautions, sans prévoiance, & d'une présomption qui leur faisoit mépriser un ennemi digne des éloges de toute la terre en ce tems-là, comme il l'est encore aujourd'hui, sans qu'il ait été possible à ses ennemis & à ses envieux d'en ternir la gloire. Il ne suffit pas d'en publier du mal, il faut le prouver d'une maniére incontestable par ses actions & par l'autorité des Auteurs contemporains, pour demander d'être cru. Les Auteurs qui l'ont calomnié n'ont écrit que longtems après la seconde guerre Punique. Polybe les dément en tout, ce qui est bien indigne pour des Romains. Les Généraux que Rome opposa à ce Guerrier célébre » étoient des hommes de courage, *dit Saint-Evremont*, qui eussent » cru faire tort à leur République, s'ils » n'avoient donné la bataille aussitôt que » les ennemis se présentoient. Annibal se » fit une étude particuliére d'en connoître » le génie, & n'observoit rien tant que » l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius » qu'il sçut l'attirer au combat, & gagner » sur lui la bataille de la Trébie. La défaite de Thrasyméne est dûe à un artifice quasi tout pareil.

Cette conduite profonde d'Annibal à l'égard des Généraux Romains ne pouvoit être apperçûe d'aucun Historien Latin, ils étoient trop ignorans des choses de la guerre en ce tems-là pour la deviner. Il n'appartient qu'à des génies militaires & pénétrans de découvrir une chose si cachée. Polybe est peut-être le premier Auteur qui l'a publiée & connue, & c'est de lui que Tite-Live & tant d'autres l'ont certainement prise. Je suis très-persuadé que si cette admirable conduite eût échapé à mon Auteur, tous les Historiens qui sont venus après lui n'en eussent jamais parlé, & peut-être que sans lui je ne l'eusse pas pénétrée moi-même.

On regle l'état de la guerre, on forme un projet de campagne autant par la connoissance du païs où l'on veut la porter, sur ses forces, sur celles de l'ennemi, sur

gulier ou de rang contre rang, on ne peut se promettre la victoire, si l'on ne parcourt des yeux tout son adversaire, pour découvrir quelle est la partie de son corps la moins couverte : de même il faut qu'un Général cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, non quelle est la partie de son corps la moins défendue, mais quel est dans son caractére le foible & le penchant par où l'on peut plus aisément le surprendre. Il est beaucoup de Généraux, qui mous, paresseux, sans mouvement & sans action, négligent non seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. Il en est d'autres tellement passionnez pour le vin, qu'ils ne peuvent se mettre au lit sans en avoir pris avec excès. Quelques-uns se livrent à l'amour des femmes avec tant d'em-

l'expérience des deux côtez, que sur l'esprit & le génie du Général que l'on a en tête, & l'on a souvent plus d'espérance de réussir par cette connoissance que par toute autre. Polybe le démontre par la conduite d'Annibal, qui regle ses desseins sur ce qu'il connoît de foible dans chaque Consul. Saint-Evremont nous apprend sa façon d'agir contre Sempronius & Flaminius. Il n'entre point dans le détail de celle contre Fabius, si différente des deux autres. Le narré de Polybe nous le fait assez appercevoir. Les deux Antagonistes s'étudiérent & se connurent bientôt, ce qui rendit la guerre si difficile de part & d'autre. Annibal eût succombé malgré ses ruses, si les Romains eux-mêmes n'eussent contribué à leurs infortunes par leur mauvaise conduite & leurs jalousies réciproques, qui firent tout le mal, lorsque Fabius, qu'ils tirérent du commandement des armées, étoit en état de finir cette guerre.

Lorsqu'on a en tête un Général hardi, audacieux & entreprenant, que la capacité se trouve des plus médiocres, & qu'on est obligé d'être perpétuellement sur ses gardes, qu'on craint toujours d'être attaqué, soit dans une marche, soit dans un campement, soit lorsqu'une partie de l'armée est engagée dans un fourrage, on doit moins redoubler de précaution que de hardiesse & d'audace à entreprendre sur lui, à ne laisser échaper aucune occasion de l'attaquer, à la faire naître même par des mouvemens faux & insidieux pour le chasser de ses postes, pour l'attaquer dans ses marches, dans ses fourrages, & même dans son camp, de nuit, de jour, & sur tout lorsqu'on sçait qu'il fait un fourrage général : l'on feint souvent d'en faire pour engager un esprit hardi dans quelque fausse démarche.

Si l'on sçait qu'un Général se précautionne peu par l'opinion qu'il a de ses forces, les entreprises telles que celles dont je viens de parler sont toujours sûres, lorsqu'on se souvient que le secret & la diligence en sont l'ame.

On a quelquefois affaire à des hommes paresseux, qui aiment à dormir & longtems, sans aucune vigilance, sans prévoiance, aimant sur tout la table & à boire, sinon jusqu'à perdre le jugement, du moins jusqu'à ne quitter partie que pour aller dormir. Un Général qui passe son tems de la sorte dans des repas, quand ce ne seroit que dans un souper, se met en très-grand danger de se faire battre & de se faire surprendre lorsqu'il y pense le moins, & que l'ennemi prend ce tems-là pour le venir attaquer. Contre ces sortes de Généraux, les camisades sont les meilleures. Je m'étonne que M. le Prince Eugéne en Italie n'ait pas entrepris à ces heures-là contre M. de Vendôme, Grand Prieur de France.

Les Généraux trop circonspects, lents, sans esprit & sans ressources, quelque braves qu'ils soient, sont aussi aisez à surprendre que les endormis & les yvrognes. Ces gens-là, à cause de leur courage, voient les obstacles & les difficultez, & les saisissent sur le champ : il ne faut attendre d'eux nulle ressource, nul expédient Ils voient ce que l'ennemi peut faire par ce qu'il a déja fait ; mais ils ne voient

portement, qu'ils n'ont pas honte de sacrifier à cet infame plaisir des villes entiéres, leurs intérêts, leur vie même. D'autres sont lâches & poltrons, défaut deshonorant dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, sous un tel Chef, passent le tems sans rien entreprendre, & l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconsidérée, une colére brutale, la vanité, l'orgueil, sont encore des défauts qui donnent prise à l'ennemi sur un Général, & juste sujet à ses amis de s'en défier. Il n'y a point de piéges, point d'embuscades où il ne tombe, point de hameçons où il ne morde. Si l'on pouvoit toujours connoître les foiblesses d'autrui, & qu'en attaquant ses ennemis on prît leur Chef par l'endroit qui prête le plus à la surprise, en très-peu de tems on subjugueroit toute la terre. Otez d'un vaisseau le pilote qui le gouverne, bientôt le vaisseau & son équipage tomberont sous la puissance des ennemis. Il en est de même d'une armée

rien de ce qu'ils devroient faire eux-mêmes. Toujours incertains & tremblans dans ce qui roule sur eux, & qu'il dépend d'eux de faire ou d'abandonner, tout leur paroissant suspect dans cet état d'incertitude, ils laissent passer les occasions qui peuvent les tirer d'embarras, & ne voient clair que lorsqu'il n'y a plus de remède.

Contre les Généraux poltrons, il n'y a qu'à être braves & entreprenans, on peut espérer de les battre autant de fois qu'on les attaquera. Il y en a qui ont toutes les qualitez qu'on peut desirer dans un grand Capitaine. Comme ils sentent qu'ils le sont en effet, & qu'ils sont redoutables à leurs ennemis, ils se négligent dans leurs campemens, ils s'y délassent, & sont peu sur leurs gardes. Ces sortes de Généraux ne montrent le flanc que par cet endroit. Il faut donc profiter de ce foible. Le Prince d'Orange le reconnut dans le Maréchal de Luxembourg, & ne manqua pas d'en profiter. Il le surprit dans son camp à la bataille de Saint Denis en Flandre en 1678, & son grand courage & la valeur de ses troupes le tirérent d'affaire. Le même Général le surprit encore dans son camp à Steinkerque en 1692. & si pleinement, que si une colonne d'infanterie ne se fût égarée de sa marche, notre armée étoit perdue & taillée en piéces. Le Maréchal s'y comporta en grand Capitaine, & finit par la victoire.

Le même Prince d'Orange ne connoissoit pas le Maréchal de Boufflers : il étoit très-brave & d'une expérience consommée; mais si inquiet & si outré dans ses précautions, que dans une demie campagne sa cavalerie se trouvoit ruinée : la moitié étoit toujours à la guerre ou en détachement, & son infanterie n'étoit guéres plus épargnée : de sorte qu'on étoit toujours en état de l'attaquer, & de n'avoir affaire qu'à une partie de son armée.

Milord Marlborrough avoit les mêmes défauts que M. le Maréchal Duc de Luxembourg, sans être plus habile : il s'en falloit de quelque chose qu'il en approchât. Est-ce pour nous avoir presque toujours battu dans la derniére guerre de 1701? Cela ne prouve pas qu'il fût un grand Capitaine, & au niveau de César, auquel les Anglois l'ont comparé ridiculement. Si M. le Duc de Vendôme ne se fût pas trouvé à la tête d'une armée intimidée par les défaites précédentes, & que ce Prince brave & audacieux eût renvoié à la Cour quelques Officiers Généraux de son armée, comme fit M. de Turenne, ce César moderne eût perdu sa réputation.

armée dont on surprend le Général par adresse & par artifice.

C'est ainsi qu'Annibal prenant adroitement Flaminius par son foible, l'attira dans ses filets. A peine eut-il décampé d'autour de Fesules, & passé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il se mit à faire le dégât. Le Consul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une insulte & un outrage. Quand il vit ensuite la campagne ravagée, & la fumée annonçant de tout côté la ruine entiére de la contrée, ce triste spectacle le toucha jusqu'à lui faire répandre des larmes. Alors son Conseil de guerre eut beau lui dire qu'il ne devoit pas se presser d'aller aux ennemis, qu'il n'étoit pas à propos d'en venir sitôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie si nombreuse méritoit toute son attention, qu'il feroit mieux d'attendre l'autre Consul & de suspendre son courroux, jusqu'à ce que les deux armées pûssent combattre ensemble: non seulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, il ne pouvoit même supporter ceux qui les lui faisoient. *Que pensent & que disent à présent nos Concitoiens*, leur disoit-il, *en voiant les campagnes saccagées presque jusqu'aux portes de Rome, pendant que, derriére les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp*: & sur le champ il se met en marche, sans attendre l'occasion, sans reconnoître les lieux, emporté par un violent désir d'attaquer au plutôt l'ennemi, comme s'il eût eu des assûrances certaines de la victoire. Il avoit même inspiré une si grande confiance à la multitude, qu'il avoit moins de soldats que de gens qui le suivoient dans l'espérance du butin, & qui portoient des chaînes, des liens & autres ustenciles pareilles.

Cependant Annibal avançoit toujours vers Rome par la Tyrrhénie, aiant Cortone & les montagnes voisines à sa gauche & le lac de Thrasyméne à sa droite. Pour enflammer de plus en plus la colére de Flaminius, en quelque endroit qu'il passât, il réduisoit tout en cendres. Quand il vit enfin que ce Consul approchoit, il reconnut les postes qui pourroient le plus lui convenir, & se tint prêt pour une bataille. Sur sa route il trouva un vallon fort uni, deux chaînes de montagnes le bordoient dans sa longueur: il étoit fermé au fond par une colline escarpée & de difficile accès, & à l'entrée étoit un lac entre lequel & le pied des montagnes il

y avoit un défilé étroit qui conduisoit dans le vallon. Il fila par ce sentier, gagna la colline du fond, & s'y logea avec les Espagnols & les Africains. A droit derriére les hauteurs il plaça les Baleares & les autres gens de traits : la cavalerie & les Gaulois il les posta derriére les hauteurs de la gauche, & les étendit de maniére que les derniers touchoient au défilé par lequel on entroit dans le vallon. Il passa une nuit entiére à dresser ses embuscades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le Consul marchoit derriére avec un empressement extréme de joindre l'ennemi. Le premier jour, comme il étoit arrivé tard, il campa auprès du lac, & le lendemain dès la pointe du jour, il fit entrer son avantgarde dans le vallon. Il s'étoit élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes Romaines fut entrée dans le vallon, & que l'avantgarde toucha presque au quartier d'Annibal, ce Général tout d'un coup donne le signal du combat, l'envoie à ceux qui étoient en embuscade, & fond en même tems de tous côtez sur les Romains. Flaminius & les Officiers subalternes, surpris d'une attaque si brusque & si imprévûe, ne sçavent où porter du secours. Envelopez d'un épais brouillard & pressez de front, par les derriéres & en flanc par l'ennemi qui tomboit d'en-haut sur eux & de plusieurs endroits, non seulement ils ne pouvoient se porter où leur présence étoit nécessaire, il ne leur étoit pas même possible d'être instruits de ce qui se passoit. La plûpart furent tuez dans la marche même & avant qu'on eût le tems de les mettre en bataille, trahis pour ainsi dire par la stupidité de leur Chef. Pendant que l'on délibéroit encore sur ce qu'il y avoit à faire, & lorsqu'on s'y attendoit le moins, on recevoit le coup de la mort. Dans cette confusion, Flaminius abattu, desespéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer sous leurs coups. Près de quinze mille Romains laissérent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pû ni agir ni se retirer. Car c'est chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, & de ne jamais quitter son rang. Il n'y en eut pas de plus à plaindre que ceux qui furent surpris dans le défilé. Poussez dans le lac, les uns voulant se sauver à la nage avec leurs armes furent suffoquez ; les autres en plus grand nombre avancérent dans l'eau tant qu'ils pûrent, & s'y enfoncérent jusqu'au cou ; mais quand la cavalerie

y fut entrée, voiant leur perte inévitable, ils levoient les mains au-dessus du lac, demandoient qu'on leur sauvât la vie, & faisoient pour l'obtenir les priéres les plus humbles & les plus touchantes. Mais en vain. Les uns furent égorgez par les ennemis, & les autres s'exhortant mutuellement à ne pas survivre à une si honteuse défaite, se donnoient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ six mille hommes qui renversérent le corps qui les combattoit de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires, mais elle ne pouvoit connoître en quel état elles étoient. Elle poussa toujours en avant, dans l'espérance de rencontrer quelque partie des Carthaginois, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en appercevoir, elle se trouva sur les hauteurs. De là, comme le brouillard étoit tombé, voiant leur armée taillée en piéces & l'ennemi maître de la campagne, elle prit le parti, qui seul lui restoit à prendre, de se retirer serrée & en bon ordre à certaine bourgade de la Tyrrhénie. Maharbal eut ordre de les poursuivre, & de prendre avec lui les Espagnols & les gens de trait. Il se mit à leurs trousses, les assiégea & les réduisit à une si grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes & se rendirent, sans autre condition, sinon qu'ils auroient la vie sauve. Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhénie (*a*) entre les Romains & les Carthaginois.

(a) *Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhénie, entre les Romains & les Carthaginois.*] Machiavel n'est pas si bien fourni d'événemens mémorables dans son Histoire de Florence, que l'est Polybe dans la sienne. Les batailles & les combats que le Florentin rapporte, sont quelque chose de si burlesque, que je ne sçai comment il peut conserver son sérieux & sa gravité, lorsqu'il traite ces sortes de sujets, il s'en tire du mieux qu'il peut, non pas sans lâcher de tems en tems quelques réfléxions sur la lâcheté & l'ignorance des Généraux de ce tems-là. Il entre dans un détail assez succint d'une bataille qui fut donnée entre l'armée du Pape, commandée par Saint-Severin, & celle des Florentins; ceux-ci attaquérent celle de l'Eglise Romaine qui s'étoit campée dans le détroit de Thrasyméne, apparemment sur le chemin & sur le bord du lac où Flaminius avoit été défait. Si on me demandoit l'année, je serois fort embarassé, tant l'Auteur Italien est exact : je crois qu'elle se donna en 1467.

Les Florentins avoient demandé aux Vénitiens un Général expérimenté, & capable de commander une nombreuse armée, qu'ils avoient levée pour résister contre celle du Pape. On peut bien juger qu'il falloit un Chef d'une expérience consommée & d'une grande valeur, pour tenir tête contre des troupes si redoutables. Les Vénitiens lui envoiérent le Comte Charles, mais le Comte *mourut au milieu des plus grandes esperances de victoire*, dit l'Auteur(*a*), *sa mort eût pourtant accommodé* les affaires des Florentins, si l'on eût sçû profiter de la victoire dont cette mort fut l'occasion : Car quand on en eût des nouvelles dans l'armée du Pape, qui étoit déja toute assemblée à Perouse, elle conçût tout auf-

(a) *Mach. Hist. de Flor. L.* 8.

sitôt l'espérance de pouvoir défaire entiérement les Florentins. Etant donc sortie en campagne, elle campa sur le lac qui n'étoit qu'à trois milles de ses ennemis. D'autre côté Jacques Guichardin, Commissaire de l'armée consultant avec Robert de Rimini, qui depuis la mort du Comte Charles étoit le Chef le plus considérable, ils reconnurent bien ce qui rendoit les ennemis si fiers, & ils résolurent de les attendre: de sorte qu'étant venus aux mains auprès du lac (*b*) où Annibal remporta autrefois cette fameuse victoire sur les Romains, les troupes de l'Eglise Romaine *furent aussi battues*. Belle comparaison en vérité.

La joie de cette victoire ne fut pas de longue durée à Florence, la peur du Saint Pére cessa bien vîte, & chacun des partis reconnut que tout est incertain à la guerre, & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renversez demain. Les victorieux aiant pillé le païs des Siennois, & fait un butin considérable, cela fit naître des différens entre les Marquis de Ferrare, & de Mantoue pour le partage du butin: cela fut poussé extrémement, de sorte que le Marquis de Ferrare se retira avec ses troupes; malgré le départ des Ferrarois les Florentins étoient encore supérieurs à leurs ennemis, & campez dans un poste très-avantageux. Le Duc de Calabre informé qu'il n'y avoit pas beaucoup d'union dans cette armée, prit la résolution de l'aller attaquer, & l'exécution la suivit. Les Florentins avertis qu'on marche à eux, *sans attendre la vûë de l'ennemi*, dit l'Auteur, *la seule odeur de la poudre leur fit prendre la fuite, & abandonner leurs munitions, leurs chariots, & leur artillerie; tant les armées de ce tems-là étoient remplies de lâcheté & de désordre; car qu'un cheval tournât*, notez ceci, *par hazard la tête ou la croupe, cela décidoit du gain ou de la perte d'une bataille*.

(*a*) *Aujourd'hui Lago di Perugia*.



OBSERVATIONS

Sur la bataille de Thrasyméne.

§. I.

Ruse d'Annibal dans cette grande action.

VOici la plus fameuse embuscade d'armée dont on ait peut-être jamais ouï parler. Nous en connoissons grand nombre dans les Historiens anciens & modernes; mais je doute qu'il y en ait une qui puisse être mise en paralléle à celle-ci. Un homme qui entreprendroit de disculper le Général Romain de cette foule de sottises, où il tombe à chaque pas qu'il fait jusqu'à celle de Thrasyméne, qui y met le comble, n'auroit pas peu à faire. Elles sont en effet si lourdes & si grossiéres, que cela n'est pas concevable; mais ce qui doit sembler bien surprenant, c'est de voir les Généraux Romains se succéder les uns aux autres par des bévûes toutes semblables, comme s'il se fût passé des siécles entiers d'une bataille à l'autre. Annibal se sert toujours des mêmes stratagémes, & les Romains y paroissent toujours plus nouveaux. Sempronius ne se fit battre sur la Trébie que par sa présomption, son impatience & sa hardiesse inconsidérée, & pour avoir négligé de reconnoître les endroits couverts aux environs du champ de bataille, où l'ennemi avoit caché un bon nombre de troupes qui tomba sur ses derriéres, & décida de la victoire encore douteuse & chancellante.

Flaminius, qui lui succéda, paroît avec les mêmes défauts. Il tombe imprudemment dans une embuscade générale, où son armée fut taillée en piéces, où il périt misérablement, & où il nous fait voir par sa défaite tout-à-fait honteuse, & contre l'opinion de Polybe, qu'Annibal ne fut pas toujours redevable de ses victoires à la valeur & au grand nombre de sa cavalerie; mais à son adresse & à son habileté. En effet il ne vainquit pas ici par sa cavalerie, qui ne fut presque d'aucun usage; mais par son infanterie, quoique fort inférieure à celle des Romains. Ceux-ci n'avoient donc pas raison d'attribuer leurs disgraces à l'une plutôt qu'à l'autre. De bonne foi n'est-ce pas une chose bien ridicule que de s'imaginer de couvrir la honte d'une défaite sur l'inégalité d'une arme sur l'autre? Si les Carthaginois se sont trouvez plus forts en cavalerie, les Romains ne les surpassérent-ils pas toujours en infanterie? Un Général qui mettroit de front de semblables argumens pour se disculper d'une défaite honteuse, se justifieroit pitoiablement. Les Experts y trouveroient différentes preuves de son ignorance: car lorsque deux armées sont égales en nombre, & que la différence n'est que dans l'inégalité d'une arme sur l'autre, le bon sens & les regles de la guerre ne nous apprennent-elles pas de soutenir le foible par ce que l'on a de plus fort? Avouons-le franchement, les Romains n'ont été battus avec

tant de honte que par la mauvaise conduite & la malhabileté de leurs Généraux.

Je ne vois rien de plus sot ni de moins excusable qu'un Officier qui tombe dans une embuscade, ni rien de plus honteux & de plus blâmable qu'un Général qui s'y engage avec toute son armée, parce qu'il dépend de nous d'éviter un piége si commun & si grossier. La nature des lieux où nous combattons, où nous campons, où nous marchons, nous offre naturellement les mesures & les remédes qu'on doit prendre pour l'éviter, & ces précautions naissent de la chose même, & par-là elles sont à portée de l'intelligence la plus bornée & des esprits les plus médiocres.

Le sujet de ces Observations roulera uniquement sur les embuscades d'armées, & sur celles où l'on tombe de sang froid & sans réflexions. Telle est celle de Thrasyméne, où Flaminius se précipita. L'imprudence & la marche étourdie de ce Général, est à peine concevable dans un homme qui s'étoit acquis une grande réputation dans la guerre contre les Insubriens, dont il avoit triomphé.

Annibal n'ignoroit pas que le Consul avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hazarder avant la jonction des troupes de son Collégue, qui étoient en marche. Le Carthaginois craignoit de se trouver engagé entre deux armées dans un païs tout ennemi, environné de places fortes, sans qu'il eût sçû de quel côté se tourner pour ses vivres & ses fourrages. Il ne se fût pas moins trouvé embarassé, si ces deux armées, réunies en une seule, l'eussent attaqué: la partie se fût sans doute trouvée trop inégale pour lui donner quelque espérance de vaincre, particuliérement dans un tems où les Romains, bien loin de se trouver abattus par les défaites précédentes, paroissent plus redoutables & mettent deux armées en campagne: car la journée de la Trébie ne fut pas si complette, qu'on puisse la mettre au nombre de celles qui laissent nos forces & nos espérances sur le champ de bataille. Rome nous fait voir sa puissance dans la grandeur de ses pertes & l'extrémité de ses affaires. On diroit que les soldats qui ont péri, & qui ont couvert de leurs cadavres les plaines du Tésin & de la Trébie dans les deux campagnes précédentes, renaissent dans la troisiéme. Annibal, qui croit n'avoir affaire qu'aux restes de l'armée de Sempronius, voit avec étonnement qu'il en a deux à combattre, toutes les deux supérieures à la sienne. Jamais Général d'armée ne s'est trouvé dans un tel labyrinthe de difficultez, & jamais homme ne s'en est mieux & plus habilement tiré.

Il étoit averti que Servilius marchoit au secours de son Collégue avec de si puissantes forces, qu'il fit prendre les devants à un détachement de quatre mille chevaux choisis de sa cavalerie, pendant qu'il tiroit droit à Aretium, sur l'avis qu'il eut qu'Annibal marchoit à Flaminius pour le combattre: ce qui fit juger au Général Carthaginois qu'il se trouveroit plus foible en cavalerie, comme il l'étoit infiniment en infanterie.

Sur ces considérations, il ne voit d'autre expédient pour se tirer de ce mauvais pas que d'user d'adresse pour combattre séparément les deux Consuls, & d'attaquer Flaminius avant l'arrivée de son Collégue. Il falloit user de beaucoup de souplesse pour engager le premier dans quel-

que fausse démarche, par des mouvemens faits à propos. Il espéroit d'autant plus de réussir, qu'il avoit affaire à un homme dont il connoissoit parfaitement l'esprit & le caractére ; qui faisoit la guerre sans jugement, sans réflexions, sans art & sans conduite, & dont l'impatience & l'humeur violente & impétueuse étoient aisées à irriter & à pousser à bout, pour peu qu'on aidât à ces passions qui dominoient si fort en lui.

Il ne vit pas d'autre moien que celui de marcher du côté de son camp d'Aretium, où il remplit le païs de toutes les horreurs de la guerre. Après que cet orage fut passé, le rusé Carthaginois, toujours habile à couvrir ses desseins, fait mille mouvemens opposez les uns aux autres, qui tendoient tous à donner le change à son ennemi ; & après l'avoir réduit à ne sçavoir que penser ni comprendre dans toutes ces manœuvres, que les plus habiles auroient eu de la peine à démêler, il tourne tout à coup du côté de Cortone, comme s'il eût eu dessein de marcher vers Rome, dont il prend le chemin. Le Consul, qui se l'imagine, & qui remarque au loin la fumée des embrasemens, voit sa patience épuisée. Il oublie les ordres du Sénat, & l'armée qui marche à son secours. Il ne peut regarder fixement les incendies, la desolation & la ruine des peuples : démarche imprudente d'Annibal, qui se les aliéne, les éloigne de son parti & les détache de ses intérêts, qu'ils eussent pû prendre, s'il se fût gouverné avec plus de modération & moins de cruauté. Flaminius, qui ne voit pas que cette conduite d'Annibal étoit contre la bonne politique, se détermine, malgré les conseils des gens sages, de quitter son poste, de marcher droit aux ennemis, & de les combattre. Les réflexions que notre Auteur fait là-dessus sont très-judicieuses.

Dans les affaires difficiles & délicates, où il s'agit de la gloire & du salut de tous, un Général qui est capable de réfléchir sur lui-même, peut juger s'il ne se trompe pas dans l'opinion qu'il s'est formée de sa capacité & de son mérite pour la guerre, & de la confiance qu'on a en lui, par les conseils qu'il reçoit de ses amis, qui ne flattent point dans les affaires importantes. Tout ce qu'il y avoit de gens éclairez s'opposent à son sentiment, & il se voit lui seul dans le sien. Ceux qui ont une grande expérience de la guerre, remarquent que les esprits vains, qui n'ont que la force & le courage, manquent ordinairement de prudence, & sont indociles & présomptueux : défauts d'autant plus dangereux, que la présomption engage à des desseins téméraires ou précipitez, & l'indocilité empêche de les abandonner.

Il eût été aisé au Général Romain, pour peu qu'il eût réfléchi sur la situation de son ennemi, & sur ses allûres, quel pouvoit être son véritable dessein. N'étoit-ce pas le sentiment des Officiers de son armée d'attendre Servilius ? Se peut-il qu'il clochât si lourdement sans connoissance de cause ? Avoit-il le sens rassis d'oser combattre un ennemi redoutable avec la moitié de ses forces, lorsqu'il lui est libre d'attendre quelques jours & de le combattre avec le tout ? Il se confioit trop en ses forces, & encore plus en lui-même. Peut-être craignoit-il que son inaction ne refroidît le courage & la bonne volonté de ses soldats, & la confiance qu'ils avoient

en lui, qui n'étoit qu'artificielle. En effet il trouva le secret par ses harangues, plus propres à éblouir les simples que les gens raisonnables, de leur inspirer un tel mépris de l'ennemi, qu'ils ne songeoient qu'à le joindre, le battre, le lier & le mener vendre à Rome, comme si c'étoit une affaire faite.

Notre Auteur nous fait une peinture assez burlesque des goujats & des soldats mêmes de l'armée Romaine, qui s'étoient munis de chaînes pour attacher leurs prisonniers; mais les gens sensez jugérent bien par la conduite du Général qu'elles étoient forgées pour eux.

La résolution prise & toutes les mesures négligées pour l'exécution d'un si grand projet, l'armée Romaine décampe & tire en diligence du côté du lac de Thrasyméne pour gagner Cortone. Annibal averti que Flaminius s'approche des défilez de Thrasyméne, revire & revient sur ses pas. Il arrive à l'entrée de la nuit, occupe toutes les hauteurs qui regnoient le long du chemin & du lac, & cache ses troupes dans tous les endroits couverts qui peuvent les dérober à la vûe de l'ennemi.

Il posta sur la gauche des hauteurs qui bordent les bords du lac l'infanterie Espagnole & l'Africaine (2): les Baleares & l'armure légére (3) décendoient jusqu'à la cavalerie (4), qui étoit placée derriére & à la gauche des mêmes montagnes, & placée ainsi que l'infanterie selon que la nature du terrain le permettoit, & selon qu'il pouvoit être propre à chaque arme aux endroits où elles devoient attaquer. Toute cette armée, ainsi rangée & embusquée, occupoit toutes les hauteurs depuis la sortie du défilé (5) jusques vers l'entrée (6). Toutes choses disposées de cette maniére, Annibal attend l'ennemi clos & couvert; ne doutant point de l'enfermer & de l'enclore, s'il étoit assez imprudent pour s'engager dans ces détroits-là sans les avoir fait auparavant reconnoître. Il se douta qu'il n'en feroit rien, tant il le croioit malhabile, & il lui fit voir qu'il ne se trompoit pas dans son opinion, & qu'en matiére de piéges les Généraux étourdis & présomptueux ne manquent jamais d'y donner.

Flaminius s'enfourne dans ce mauvais pas, comptant de joindre bientôt l'ennemi, & de tomber dans sa marche. Son armée filoit sur une seule colonne. Il y paroît assez par le commencement & les suites du combat, aiant les montagnes à sa gauche & le lac à sa droite, dans un païs fort resserré pour une armée; mais comme c'étoit le grand chemin pour aller à Rome, il devoit tout au moins être aussi large qu'il l'est aujourd'hui, & par conséquent une cohorte pouvoit y marcher de front. C'étoit là le seul passage qui menoit à l'ennemi, dont le Consul croioit être encore loin.

Les Romains se trouvant en pleine marche & entiérement engagez dans le défilé, & la tête de la colonne au moment d'arriver au débouché, lorsqu'on s'apperçoit que les ennemis paroissent sur les hauteurs & sur tout le front de la marche. Une chose si extraordinaire & si imprévûe étonne les plus intrépides. On les voioit sortir en foule de tous ces endroits couverts, remplir toutes les hauteurs de leur nombre, & s'y former en bataille. On voioit tout cela d'enbas avec une surprise extréme. A peine les Romains ont-ils le tems de se reconnoître, que les Carthaginois fondent du haut de ces hauteurs,

&



T. 4. 8.

& se jettent sur ces troupes surprises & consternées d'un accident si extraordinaire. L'entrée & la sortie du détroit se trouvent en même tems occupées, de sorte que les Romains se voient enfermez de toutes parts. Plusieurs corps embusquez en des endroits plus éloignez arrivant successivement, en peu de tems on vit cette armée attaquée, non dans l'ordre où elle auroit dû être pour le combat, mais dans celui de marche, & par conséquent elle dut combattre avec un extréme desavantage.

Une attaque si soudaine & si imprévûe étonne & déconcerte le Consul. Il n'y a qu'un pas de là à la peur & à l'épouvante, qui n'appliquent jamais des remédes à propos, ou qui n'en offrent aucun aux Capitaines imprudens. L'une & l'autre parurent ici dans toute leur étendue. Flaminius, comme un homme frapé de la foudre, ne sçait plus quel conseil prendre, & ne songe à rien moins qu'à donner ses ordres, & à chercher des remédes à un si grand mal qu'il n'a sçû prévoir : tant est véritable ce qu'on dit d'un Chef brave, mais sans expérience & incapable de ressources, qu'il lui est plus facile de voir les choses que d'y remédier. Les Officiers Généraux firent voir dans cette occasion, que s'ils étoient capables de donner de bons conseils, ils ne l'étoient guéres dans ce qui dépendoit du devoir de leur charge ; & lorsqu'ils font tout le contraire, ils sont infiniment plus coupables que leur Général. La tête du Consul, comme celle des autres, tergiversa d'une si étrange maniére, qu'on les eût pris pour des enchantez. Ils ne firent rien de ce qu'ils pouvoient faire pour se tirer d'un si mauvais pas. Il leur étoit cependant facile de le faire. Le coup manqué, ils tombérent dans le dernier découragement. Les soldats, qui s'en apperçoivent, & qui ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux, à cause du brouillard, sont percez & rompus en divers endroits, pris en flanc & en queue, & taillez en piéces.

Tite-Live, qui ne veut pas qu'il paroisse qu'il copie Polybe dans les faits qu'il rapporte, s'en détache quelquefois pour nous débiter des sornettes & des contes de vieilles ; & lorsqu'il trouve à les placer, il les saisit avidement. Il croit tout ce qu'il trouve, & ce qu'une tradition mal examinée & populaire avoit lié aux événemens de l'Histoire Romaine. Peut-être invente-t-il tout cela pour donner du lustre & du merveilleux à son Histoire, qui n'en a cependant aucun besoin, puisque sa belle maniére d'écrire & la noblesse de son stile le dispensoient d'y inserer les circonstances fabuleuses & puériles qui déparent beaucoup son Ouvrage, sans rien ôter des charmes de son éloquence.

Le combat de l'Insubrien contre Flaminius, m'a tout l'air d'une avanture de roman ou de Poëme épique, où il n'est pas autrement besoin de bon sens & d'esprit inventif pour débiter pareilles sottises. Si on y prend bien garde, on verra que je ne me trompe pas, & que l'Auteur Latin n'en est pas trop chiche dans son Histoire. L'Insubrien, dont Tite-Live nous a conservé le nom, & qu'il appelle Ducarius, reconnoît le Consul dans le combat, & le fait remarquer à quelques-uns de ses camarades. Souvenez-vous, leur dit-il, que c'est là cet homme qui a défait nos légions, porté dans notre païs tous les maux de la guerre, & ruiné notre ville & nos plus fer-

tiles campagnes. Il faut que je l'immole aux manes de nos Citoiens qui ont péri si cruellement. Après cette harangue, qui tient un peu de celles qu'Homére fait faire à ses Héros avant le combat, il entre en Roland dans le plus épais d'une cohorte de triaires. Il joint le Général Romain, un de ses gens le couvre de son corps. L'Insubrien furieux tue celui-ci, & s'élance sur le Consul, qu'il perce d'un coup de lance, sans que ce Général remue non plus pour se défendre que pourroit faire une statue. Le Gaulois, ensuite de cette action, met pied à terre pour le dépouiller. Les triaires le couvrent de leurs boucliers. Là-dessus le Gaulois remonte à cheval, glorieux d'un si bon coup, & se retire aussi tranquillement & avec aussi peu de danger de sa personne, que s'il fût entré au milieu d'une troupe de léthargiques. Quelle extravagance! Un Auteur qui est sans cesse à la quête du merveilleux, doit du moins le chercher dans le vraisemblable. C'est ainsi qu'Homére & Virgile font discourir leurs Héros, sans que les ennemis qui les écoutent, & qui sont prêts à s'égorger, s'impatientent le moins du monde. Un Historien qui veut briller par quelques faux faits, doit les habiller avec tous les atours d'une éloquence sensée, & masquer le mensonge avec tant d'art qu'on ne puisse pas même soupçonner qu'il ait dessein de nous en imposer. Ces sortes d'épisodes, quelque élégantes qu'elles pûssent être, seroient sifflées en ce tems-ci, & feroient passer l'Historien pour un faiseur de roman; au lieu qu'on admire tout cela dans Tite-Live.

§. II.

Que les fautes de Flaminius sont énormes. Qu'il y a certains piéges, où les Généraux tombent, qui les deshonorent, & dont on ne sçauroit parler sérieusement dans les compagnies. Conjectures de l'Auteur sur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Consul étoit en état de se bien défendre & de réparer sa mauvaise conduite, s'il eût été aussi promt à remédier à un si grand mal, qu'il parut l'être à s'y précipiter.

IL faut que, pour l'instruction de mon Lecteur, je rapporte ici les fautes du Consul Romain. Je ne le blâme pas absolument d'avoir voulu mettre les affaires au hazard avant l'arrivée du secours. Il voioit une grande volonté dans ses soldats, & un violent désir de combattre, augmenté par tout ce qu'ils voioient de cruel, d'affreux & de funeste dans la maniére dont Annibal se comportoit dans cette guerre. Rien n'est plus capable d'exciter notre courage & de nous porter à la vengeance que les incendies, qui sont suivis du massacre des peuples; mais il faut aussi que la prudence, les mesures & les précautions soient la regle de nos desseins; & lorsqu'on a fait ce qui dépend de ces trois choses, & qu'on est battu, on plaint notre infortune. Quand la victoire se refuse à la vertu prudente & courageuse, on nous croit seulement malheureux, & dans ce cas le vaincu n'est guéres moins louable que le victorieux.

On voit tout le contraire de ces qualitez dans Flaminius. Hors la bonne volonté de ses troupes, sa conduite est pitoiable à tous égards. Son manque de prévoiance, son opi-

niâtreté à soutenir un mauvais sentiment, le mauvais ordre de sa marche, sont quelque chose de surprenant. Il y a certaines conduites à la guerre, certains principes, qui sont de la compétence de tout le monde, & dont le sens commun est l'unique regle. Les mesures, les précautions se présentent naturellement. Qu'un homme entre dans un bois, ou plusieurs ensemble, qu'ils se trouvent dans un passage dangereux, où l'on craint les voleurs ou les bêtes féroces, ils pensent à ce qu'ils vont faire avant que d'y entrer; ils se précautionnent, marchent unis & serrez pour n'être pas surpris. Les bêtes en usent de même pour se garantir de celles qui leur sont ennemies, & marchent en troupes pour se défendre de leurs ruses, quelquefois plus fines & plus profondes, si j'ose avancer ce terme, que celles dont les hommes se servent les uns contre les autres; ce qui doit faire voir qu'un Général qui se laisse surprendre avec toute son armée dans un piége aussi grossier que celui où le Consul tomba, mérite d'être moqué de tout le monde. Un grand corps de troupes ou une armée entiére est aisée à découvrir, hors les embuscades, qui ne peuvent s'excuser lorsqu'on y donne. Il y a une infinité de piéges que l'on couvre avec tant d'art, que les plus habiles les éventent mal aisément : ceux-ci ont quelque apparence d'excuse; mais à l'égard des grandes embuscades où l'on tombe, un homme de guerre ne doit point être écouté dans ce qu'il dit pour se justifier, puisque les fautes faites contre les regles des précautions ne peuvent se pardonner ni s'excuser au tribunal des gens du métier, & ceux qui recourent à un tel azile ne sçavent pas qu'on se moque d'eux.

Un Officier ou un Chef d'armée, qui tombe dans une embuscade pleine & entiére, fournit un fond inépuisable de chansons, de plaisanteries & de bons mots, qui ne finissent plus, & qui nous jettent dans un très-grand ridicule. Je ne vois rien de plus chagrinant & de moins supportable à un Général qui a le malheur de tomber dans ces sortes de piéges, où il n'y a que des sots ou de francs étourdis qui puissent donner. Les Romains, plus qu'aucune autre nation, ont éprouvé plusieurs avantures encore plus mortifiantes que la honte de Thrasyméne. Celle des fourches Caudines leur tenoit toujours au cœur. Ils ne soutenoient pas moins impatiemment qu'on les en fît souvenir, que ceux d'Amiens souffrent qu'on leur demande le prix des noix, & ceux du village de Toboso en Espagne, qu'on leur parle de Dom Quichote & de Sancho Pansa son Ecuier. Je ne répondrois pas des épaules & du dos de ceux qui leur en parleroient.

Les surprises des villes, comme les embuscades où l'on tombe, particuliérement celles d'armées, sont des piéges si grossiers & si surannez, que je suis surpris de voir tant de dupes dans l'Histoire, & même des Généraux de la premiére volée qui y donnent tout de leur long, quoiqu'ils soient de tous les stratagémes les plus aisez à rendre inutiles & de nul effet, sans qu'il soit besoin de grand artifice pour les éventer; ce qui fait qu'on ne sçauroit parler sans rire de ceux qui y sont tombez, ni ceux-ci entendre le mot d'embuscade sans se fâcher, & bien fort. Les fourches Caudines, dont je viens de parler, étoient d'autant plus honteuses aux Romains, que bon nombre de leurs Généraux en différens tems se ren-

dirent célébres par de semblables disgraces.

L'embuscade de Thrasyméne ne céde en rien aux fourches Caudines. Le mot de *Cannes* ne sonnoit pas moins desagréablement à leurs oreilles, on ne sçavoit quel détour prendre pour leur en parler, tant ce terme leur déplaisoit. Il n'y a guéres de nations, de villes, de villages, & de maisons mêmes, qui n'aient des époques fâcheuses & chagrinantes à peu près de même force. Elles ne peuvent souffrir, je ne dis pas qu'on leur en parle, mais qu'on lâche aucune parole qui ait le moindre rapport à la sottise où elles sont tombées, & qui en réveille le souvenir. Un Général qui a donné dans quelque embuscade à la tête de son armée, ou qui s'est laissé surprendre, souffre beaucoup lorsqu'il échape à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *surprise* ou d'*embuscade*. Je suis persuadé que le mot de *Dénain* ne sonne pas trop bien aux oreilles des Hollandois & de leurs Alliez contre la France. Les maisons & les particuliers ont quelquefois des époques desagréables, comme de parler de *corde* en des endroits où quelqu'un de la compagnie a quelque pendu dans sa famille, ou de parler de *cocu* où il y a des gens mariez. Il y en a peu qui ne croient l'être du moins imaginairement, s'ils ne le sont en chair & en os. Cette digression de mon sujet ne déplaira peut-être pas dans un Ouvrage tel que celui-ci: cela délasse lorsqu'on fait retraite un peu promtement, & qu'on revient d'où l'on est parti.

Il y a des Généraux d'armées qui se trouvent bridez & liez de telle sorte par les ordres de la Cour, qu'ils ne peuvent agir ni se mouvoir de leur place qu'autant qu'il plaît à l'Oracle de prononcer, & cet Oracle, qui n'est pas sur les lieux, & le plus souvent à cent lieues & au-delà, de leurs mouvemens & des projets des entreprises, sans rien sçavoir de ceux de l'ennemi, ne peut guéres que se tromper. Il faut deviner, & c'est un miracle, hors la présence des objets, s'il rencontre juste. Encore une fois, la distance des lieux retarde & nuit souvent aux affaires, lorsque la Cour veut qu'un Général d'armée ne fasse & n'exécute rien sans ses ordres; les résolutions ne venant souvent qu'après les occasions perdues. Tacite le dit si bien: *ex distantibus terrarum spatiis consilia post res afferebantur.* Le mal est grand, mais je le tiens moindre que la politique des Hollandois, qui fourrent toujours dans les armées des surveillans, sous le titre de Députez des Etats, ou plutôt des espéces de Dictateurs, dont les décisions sont absolues, & le Général compté pour rien, & cependant ces Messieurs sont des gens sans expérience, qui ne connoissent & ne voient rien, quoique sur les lieux, & sont mieux instruits de ce qui se passe à Batavia ou en Amérique que dans l'armée où ils sont; ce qui est pis que ce qui émane du Conseil d'un Prince, où il y a toujours des gens du métier, qui peuvent donner des avis supportables sans être bons: de sorte que le pauvre Général se trouve à la tête de son armée comme un automate. Toutes les fois que je pense à cette admirable façon de donner le branle aux armées, d'amener les événemens favorables, & d'écarter les mauvaises rencontres d'un ennemi actif, vigilant & qui cache son jeu, je ne puis m'empêcher d'en être surpris.

A Rome le Sénat en usoit ainsi;

& s'en trouva mal. Un Chef de guerre doit être absolu à la tête de son armée, sans dépendre des volontez & des caprices, qui ne décident que sur une carte de ce qu'on peut faire pour attaquer ou pour se défendre. La guerre ne suit pas toujours la route qu'on s'est proposée dans le Cabinet. Les heures, les momens, les instans sont précieux, & irréparables si on les néglige. Les occasions, les événemens ne naissent pas toujours des mesures prises d'avance: un rien qu'on n'a pas prévû, une fausse démarche de l'ennemi change tout, & produit de ces occasions qui font notre ruine, si on les néglige, & notre salut ou notre gloire si on les embrasse.

Les résolutions, les exécutions demandent de la diligence, & c'est tout perdre que d'attendre que les ordres soient arrivez, puisqu'il ne faut qu'un instant pour tout changer. Quel malheur à un Général qui voit sa ruine assûrée pour n'avoir pû profiter des occasions favorables, & d'en avoir fourni à son ennemi pour sa perte & celle de l'Etat? Flaminius se trouva réduit dans cet état chagrinant de ne pouvoir rien entreprendre sans l'ordre du Sénat. C'est se défier de l'habileté d'un Général, c'est le mépriser que de lui tailler sa besogne, sans qu'il lui soit permis de rien faire au-delà. Flaminius souffrit impatiemment son inaction au camp d'Aretium, pendant qu'Annibal passoit les marais. Demeurer sur la défensive dans une si belle occasion d'agir & d'aller attendre l'ennemi à la sortie, c'étoit visiblement perdre le plus grand avantage du monde de finir la guerre: faute qu'il faut imputer au Sénat & à sa politique tremblante & trop circonspecte, plutôt qu'à Flaminius. Il fût allé sans doute au-devant de l'ennemi, & l'eût défait; l'occasion perdue, il falloit rester dans son camp & attendre la jonction de l'armée de son Collégue. Il voulut agir lorsqu'il n'étoit plus tems, & la défensive étoit alors nécessaire. Cette faute mit la République sur le penchant de sa ruine, & l'eût ruinée en effet, si le Général de Carthage en eût connu la grandeur: car après avoir fraié le chemin à la victoire la plus décisive dont l'Histoire fasse mention, il fait le moins lorsqu'il peut le plus. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour terrasser la puissance Romaine. Quel est donc ce pas? Marcher droit à Servilius, qui venoit au secours de son Collégue à grandes journées. A quoi pensoit-il? Est-ce le même homme qui voit de si loin? On ne le croiroit pas: est-ce un objet pour un aussi grand Capitaine que d'aller au-devant d'un détachement de quatre mille hommes que le Consul envoioit au secours de son Collégue? L'on doit être choqué qu'il n'ait pas marché en gros & sans perdre de tems: car cette armée une fois défaite, tout eût fait joug, ou presque tout ce que les Romains avoient de vieilles troupes & d'Officiers capables d'aguerrir & de discipliner les nouvelles eût péri par deux victoires si près-à-près l'une de l'autre.

J'avoue que Rome étoit une pépiniére de soldats, une école de guerre, un vrai arsenal, une ville militaire; mais il ne suffit pas qu'un peuple soit brave, il faut du tems pour le dresser & le discipliner, & cela ne se fait pas en un jour contre un ennemi victorieux, habile & entreprenant que nous avons à nos portes. Les seules idées du sens commun conduisoient Annibal à

une si belle entreprise, car Servilius n'étoit pas loin du détachement qui accouroit au secours de son Collégue ; pourquoi néglige-t-il de marcher à lui ? Etoit-ce faute d'attention & de prévoiance ? On auroit de la peine à le croire d'un Guerrier & d'un Capitaine tel que lui, s'il n'étoit tombé dans une faute encore plus grossiére après la journée de Cannes. Mais en voici une seconde qu'on ne sçauroit paier. La gloire de Thrasyméne le mettoit en état de tout entreprendre, & l'armée de Servilius ne formoit aucun obstacle à ses desseins. Il ne pensa jamais à s'établir une frontiére, & à avoir un nombre de places fortes qui pûssent lui servir de places d'armes & de siége de la guerre, sans lesquelles ses victoires étoient inutiles, & sa ruine assûrée s'il étoit battu. Dire qu'il étoit malhabile en siéges, comme le prétend Saint-Evremont, c'est une chimére. Il prit quelques villes & les laissa là, sans songer à les garder. Un commencement de frontiére en ce païs-là lui étoit nécessaire pour tirer plus commodément les secours qui pouvoient venir des Gaulois Insubriens. Maître des villes fortes, tout se fût déclaré en sa faveur. Cette faute eut une telle suite, qu'il se trouva plus d'une fois dans les derniéres extrémitez. En formant à mesure qu'il avançoit une nouvelle frontiére, Rome succomboit en peu de tems, il eût établi de bonnes places d'armes, & ses vivres eussent été assûrez. Il courut l'Italie errant & vagabond, sans places, & sans autre ressource que la campagne toute nûe. Maharbal me permettra que je me serve du même compliment qu'il lui fit après la bataille de Cannes. Tu sçais vaincre, Annibal ; mais de profiter de la victoire, c'est une imagination. *Vincere scis, Annibal, sed victoria uti nescis.* Quel dommage ! L'assemblage d'une audace extrême avec la capacité & toutes les grandes qualitez d'un Guerrier du premier ordre, sans le défaut qui lui est si souvent reproché dans l'Histoire, qui dépare toutes ses victoires & qui gâte tout, eût été un torrent à quoi il n'auroit pas été possible de résister.

Un habile Général ne se laisse jamais surprendre, il ne marche qu'avec de grandes précautions : quand même il seroit assûré que l'ennemi est à quelques marches de lui, il peut revenir sur ses pas, s'il voit l'occasion de faire un bon coup ; & lorsque celui-ci a ce dessein, & que l'autre va par le même chemin, on se rencontre bientôt. Flaminius s'imaginoit-il que cela fût impossible ? Il sçavoit d'ailleurs que l'armée Carthaginoise n'étoit pas loin. Il eût dû envoier aux nouvelles, & détacher differens partis pour reconnoître sa marche, comme celle de l'ennemi, & les endroits suspects & couverts, & particuliérement les gorges & les défilez des montagnes, faire occuper l'entrée comme la sortie, & n'occuper pas moins les hauteurs qui dominoient sur la marche, que certains postes avantageux au-delà du défilé, & de faire fouiller & reconnoître les lieux où l'on peut cacher un bon nombre de troupes ; & les païs de montagnes & de valées profondes prêtent plus que tout autre à la ruse & à l'artifice. Si le Consul eût usé de ces précautions, que les Généraux les plus médiocres ne négligent pas, il eût trouvé la bête au gîte. Le rusé Carthaginois n'eût pas seulement manqué son coup, s'il eût été découvert dans son embuscade, mais il se fût vû

encore obligé de combattre dans un endroit où sa cavalerie n'eût été d'aucun usage; & comme il étoit plus foible en infanterie, & que celle des Romains étoit plus nombreuse, bien disciplinée, non pas à beaucoup près tant qu'elle l'étoit avant cette guerre, & mieux armée, il en eût été infailliblement accablé, & ses espérances alloient à rien.

Quoiqu'en dise notre Auteur, ce ne fut pas tant le brouillard qui contribua à la défaite des Romains, que la mauvaise disposition de la marche de leur Général. Car pour bien juger de ce qui seroit arrivé si on eût marché selon les regles de la guerre, on n'a qu'à considérer ce qui se passa à la tête de l'armée, qui marchoit en bon ordre. Cette tête fut attaquée, & les ennemis furent si bien reçûs, qu'ils y rebouchérent. Les Romains n'en demeurérent pas à ce premier avantage: car s'étant apperçûs qu'ils occupoient la sortie du défilé, ils les attaquérent sans perdre un moment de tems; & s'étant fait jour au travers, ils ouvrirent le passage, où ils se maintinrent, sans penser à ce qu'il y avoit de mieux à faire. Il ne dépendoit que de celui qui commandoit la tête de la colonne de profiter d'un coup si avantageux; mais il fit voir qu'il étoit incapable de grandes choses. Il crut seulement que cet obstacle surmonté, il donnoit un libre passage aux troupes qui suivoient en queue; mais comme le brouillard l'empêchoit de voir ce qui se passoit dans le défilé, qu'il eût dû prévoir, il perdit le tems & l'occasion de faire un bon coup.

Polybe l'en blâme avec beaucoup de raison. Il devoit bien s'imaginer, s'il n'avoit perdu le jugement, que l'armée étoit attaquée sur tout le front de sa marche, & que cela ne pouvoit être autrement. Par ce qui venoit de lui arriver, la situation des lieux, qui fournissoient un nombre infini d'obstacles & de piéges, & son expérience, quelque médiocre qu'elle pût être, auroient dû lui faire comprendre que les Carthaginois ne pouvoient soutenir ni conserver la sortie du défilé qui conduisoit dans la plaine, s'ils n'étoient auparavant les maîtres des hauteurs qui régnoient le long du lac. Cette conduite marque un homme de petit courage, incapable de se déterminer à une résolution vigoureuse, un esprit sans vûe, & de ceux que la timidité, la circonspection & l'excès de prudence empêchent de prendre sur eux-mêmes dans une affaire importante, d'où le salut d'une armée dépend absolument, lorsque l'occasion se présente d'en empêcher la ruine, & où il n'y a pas un moment à perdre. Dans ces cas-là on fait à sa tête, sans attendre les ordres du Général, & l'on fait toujours bien, quand même l'on ne réussiroit pas. Il suffit d'avoir tenté, mais il est rare qu'on manque son coup: on voit très-peu d'exemples du contraire. Un Général, qui manque de ces lumiéres soudaines que la vûe des objets nous fournit, fait beaucoup soupçonner son intelligence, & ne nous donne pas une grande idée de son courage. Il y a certaines occasions où un Chef de guerre se rend bien moins suspect de lâcheté, que de défaut de lumiéres ou de hardiesse dans certaines démarches qu'on néglige, & capables de sauver tout un païs, si on s'y étoit résolu. Telle est la manœuvre de M. d'Albergotti à Turin. J'en ai parlé dans mon premier Tome;

mais je n'ai pas tout dit, & je ne finirai pas sitôt sur les fautes où il est tombé plusieurs fois en sa vie. Il est certain que cet Officier Général ne reçut aucun ordre de joindre les tristes débris de notre armée qui s'étoient retirez à Pignerol. Il avoit quarante bataillons qui n'avoient point combattu, & qui n'avoient pas même vû l'ennemi, qui étoit si méprisable à l'endroit où il commandoit, que huit bataillons suffisoient pour lui tenir tête. Mais il avoit le défaut de se croire toujours foible, & jamais assez fort par tout où il se trouvoit, craignant sans cesse d'être attaqué, sans l'être jamais. Supposé qu'une si grande pensée lui fut venue à la tête, ce que j'ai de la peine à croire de lui, il peut se vanter d'avoir fait la faute que commettent ordinairement ceux qui croient que leurs ennemis sont préparez à tout & prévoient tout: & cependant jamais ils ne se précautionnérent moins, ils ne prévirent pas qu'on leur pouvoit enlever la victoire, & les réduire à ne sçavoir où se tourner par un tel coup.

Outre ces quarante bataillons, qui eussent réduit les ennemis à l'absurde; s'il en eût envoié du moins douze au secours de nos gens du côté de la Doire, qui crioient après lui: ceux qui s'étoient sauvez de la défaite, en très-grand nombre, grossirent si fort le corps qu'il commandoit, qu'il étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaisoit: s'il n'eût été un esprit sans vûe, il pouvoit s'immortaliser en prenant son parti, & retourner en Lombardie avec ce corps, qui joint avec les troupes que nous avions dans ce païs-là, le tout ensemble eût composé une grande armée. Par cette démarche l'événement de Turin alloit à rien: la place, à la vérité, se trouvoit sauvée; mais le Milanois, le Mantouan, & bien de bonnes places en-delà du Pô nous demeuroient, & l'armée de l'Empereur se voioit sans retraite, sans vivres & sans places; enfin elle se fût trouvée dans l'état du monde le plus triste & le plus fâcheux. Mais un dessein fondé sur de si grandes pensées n'entre jamais dans la tête d'un Général plus que médiocre. J'ai fait cette digression, bien assûré de faire plaisir à ceux qui aiment les choses dont les Historiens de nos jours n'ont fait aucune mention. Revenons à notre sujet, d'où cette digression m'a tiré.

On me demandera peut-être quel étoit donc le parti que l'Officier, qui battit ceux qui gardoient la sortie du défilé, & où il prit poste, eût dû prendre? Le voici: dès qu'il fut maître d'un poste si important, il devoit y laisser des troupes pour le garder, & tourner sur l'aîle gauche des Carthaginois par le bas & le haut de la montagne: en peu de tems la chance tournoit, & l'ennemi se fût vû attaqué en flanc & par ses derriéres. Le combat étoit engagé en bas, la montagne se trouvant alors dégarnie, l'armée d'Annibal se fût vûe entre deux à sa gauche; les Romains eussent repris cœur, & le propre piége d'Annibal réjaillissoit contre lui-même. Qu'on fasse bien attention à mon raisonnement, car il me semble qu'on en peut tirer des instructions merveilleuses pour ces sortes de cas. La faute de celui qui commandoit la tête de la colonne va jusqu'à la bêtise, & sent son homme qui n'a ni courage, ni expérience, ni jugement: car, encore une fois, au lieu de profiter d'une si belle occasion, il resta sans rien faire & dans une inaction honteuse au poste qu'il

occupoit,

occupoit, ignorant que les deux armées en étoient aux prises à deux pas de lui, & qu'il pouvoit par son courage & sa conduite sauver l'armée & la tirer de ce mauvais pas. Annibal sçut profiter d'une faute si grossiére. Il ne s'embarassa pas si les Romains étoient maîtres du passage, il étoit trop habile pour ne pas traiter la chose de bagatelle; il n'avoit que faire de ce passage pour aller à Rome s'il étoit vaincu, ni d'aucun autre pour retrograder: car sa retraite étoit une vraie chimére au milieu de tant de peuples ennemis, ou qui le deviennent au moment qu'on est malheureux. Il falloit périr les armes à la main en gens de cœur, & jusqu'au dernier, si la bataille étoit une fois perdue: au lieu que la victoire lui ouvroit le défilé sans l'attaquer, & le chemin de Rome sans contestation, si l'envie lui prenoit d'y marcher; mais l'envie ne lui prit que lorsqu'il y eut de la honte à la satisfaire. Il la but toute entiére lorsqu'il eut apperçû en y arrivant que l'entreprise étoit impossible.

Notre Auteur ne nous instruit pas assez de la marche de l'armée Romaine, pour nous faire bien comprendre la cause d'un événement si funeste & d'une défaite si prodigieuse: car on ne peut l'attribuer à la lâcheté des soldats Romains, mais uniquement à l'imprudence & à la misérable conduite du Général dans l'ordre de sa marche, où l'on voit assez qu'il manqua dans les précautions. Il est fort vraisemblable que le Consul pratiqua la méthode ordinaire qu'on observe dans les marches qui se font dans les plaines; au lieu que celles qui se font dans un païs resserré entre des montagnes doivent être toutes différentes des autres. Ce qui me surprend le plus, c'est que les Auteurs militaires, anciens & modernes, ne nous disent pas un mot de ces sortes de marches; ce qui me donne lieu de croire que nous en ignorons les principes & la méthode, & que tout ce que nous pratiquons aujourd'hui est une pure routine.

Je vois dans la marche du Consul une foule d'ignorances qui sont à peine concevables. Si la montagne qui bordoit le chemin entre elle & le lac, étoit pratiquable dans sa pente, comme elle l'étoit en effet, puisqu'Annibal fondit d'en haut sur les Romains, rien n'empêchoit le malhabile Consul de faire marcher une colonne de son infanterie par le sommet ou par la pente, une partie cotoiant l'autre qui marchoit en bas. Cela est dans les regles, & cette conduite eût éventé l'embuscade; mais il n'en fit rien.

S'il faut hazarder mes conjectures, je crois que Flaminius marcha dans ce détroit, les cohortes à la queue les unes des autres avec les espaces ordinaires entre elles, la cavalerie à la queue dans le même ordre; au lieu qu'il eût dû marcher serré & condensé sans intervalles entre les corps: car lorsque les Romains n'étoient pas loin de l'ennemi, & que leur marche se faisoit sur plusieurs colonnes, ils faisoient marcher ensemble les légions & le bagage à la queue sur autant de files que le païs le permettoit, escorté par quelques cohortes ou par une ou deux légions qui faisoient l'arrieregarde. Ils marchoient ainsi lorsqu'ils avoient l'ennemi en tête. La cavalerie étoit disposée suivant la nature du païs & l'ordre sur lequel l'on vouloit combattre. Le bagage suivoit quelquefois à la queue les légions, lorsqu'on n'avoit rien à craindre de l'ennemi. Je croirois

presque que Flaminius marcha dans cet ordre, ce qui fut la cause de son malheur : car par-là les corps se trouvant séparez par les équipages, ils ne pouvoient s'entresecourir ou se joindre ensemble. Ajoutez que les cohortes étant séparées les unes des autres par les espaces ordinaires, les Carthaginois répandus par corps se jettérent entre les espaces vuides, & les prirent en flanc, pendant que les autres les chargeoient de front. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne fit pas garder l'entrée du défilé après que toute son armée s'y fut engagée. Belle leçon pour les Généraux, qui leur apprend qu'on doit toujours garder l'entrée, & y laisser un corps de troupes de l'arriéregarde jusqu'à ce que l'armée soit passée.

Tout ce que Flaminius avoit à faire dans un état si pressant, dès qu'il s'apperçut qu'il étoit tombé dans une embuscade aussi surprenante que celle-là, c'étoit de prendre son parti sans délibérer, & sur le champ faire passer une parole, & ordonner de serrer les intervalles des cohortes, courir à l'arriéregarde, envoier ses ordres par tout, faire avancer des troupes pour remplir les vuides que les cohortes pouvoient laisser en se resserrant, & en doublant & triplant leurs files; ce qui eût formé une masse d'infanterie impénétrable à toutes sortes d'efforts : tâcher d'avancer & de serrer la hauteur en gagnant du terrain, la monter pour avoir de quoi former une seconde ligne, & laisser les équipages derriére soi. L'imprudent & le malhabile Général ne fit rien de tout cela, quoiqu'il le pût faire : il resta immobile de corps & d'esprit sans donner aucun ordre, & sans sçavoir aucunes nouvelles de ce qui se passoit à la tête de son armée. J'avoue que les accidens ausquels on ne s'attend pas, étonnent les plus grands courages; mais cet étonnement ne va jamais, ou fort rarement, jusqu'à la stupidité. Toutes les fautes à la guerre sont sérieuses, toutes grandes : car il n'y en a pas de petites; mais de toutes je n'en vois point de plus lourdes ni de plus grossiéres que celles qui nous font donner dans une embuscade d'armée. J'avoue que je ne comprens pas comment un homme de guerre peut mordre à un tel hameçon. Quelqu'un m'alléguera peut-être les exemples de quelques grands hommes qui s'y sont trouvez pris comme les autres. Je n'ai garde de le nier. Ils ne sont pas infaillibles, ils s'oublient quelquefois. Leurs fautes, quoique grandes, sont ou réparées, ou du moins voit-on que les remédes qu'ils y ont appliquez se sentent de leur habileté & de leur courage; ils ont fait humainement tout ce qu'on pouvoit attendre de l'un & de l'autre sans perdre le jugement. D'ailleurs leurs fautes ne justifient pas celles des autres; & si ces hommes célébres ont marqué en tout autant d'ignorance que notre Consul, ils sont dignes d'une honte éternelle, & d'être moquez tout comme lui.

J'ai mille fois observé nos marches dans tous les païs où nous avons porté la guerre. Celles du Maréchal de Luxembourg sont celles qui m'ont paru les plus belles & les plus profondes. Voltier, Commissaire d'artillerie, en a fait (a) un ramas, qui est un Ouvrage digne d'être entre les mains des gens de guerre. Je servois en Flandre dans ce tems-là. Depuis la mort de ce

(a) *Mouv. & Camp. des armées en Flandre par Voltier.*

grand homme, j'en ai remarqué de très-pitoiables. Cela m'a fait souvent penser à la maxime : *Si l'ost sçavoit ce que fait l'ost, l'ost battroit l'ost.* Mais combien de fois cet *ost* pourroit-il battre l'autre ? Autant qu'il lui en prendroit envie, pourvû qu'il prît l'occasion de l'attaquer dans sa marche. Il n'y a pourtant rien de plus rare que ces sortes d'actions. De toutes les entreprises de la guerre, je n'en sçai point desquelles je voulusse plus volontiers répondre que de celles-ci. Attaquer une armée dans sa marche, c'est s'assûrer une victoire complette. C'est un secret, & un secret que peut-être personne n'ignore, sans que qui que ce soit s'avise de commencer le premier ; ce qui dénote le défaut de hardiesse & de capacité. Il faut à la vérité de l'adresse, du secret, une intelligence profonde, un coup d'œil admirable, une grande présence d'esprit & beaucoup de valeur : qualitez que peu nous font paroître par leur conduite. Dans ces sortes d'entreprises il faut de l'aide & du conseil, régler ses mouvemens avec tant de justesse, tant d'art, & mesurer si bien son tems, qu'on puisse arriver sur l'ennemi aux endroits où l'on s'est déterminé de le combattre, soit qu'il marche à nous, ou qu'il tourne d'un autre côté.

Un Général hardi, entreprenant, qui est net dans ses démarches, & dans le déploiement & l'ordre de ses colonnes, & qui cherche à s'assûrer la victoire par ses marches mêmes, & à tomber sur celles de l'ennemi dans ces momens précieux ; celui-là qui fait la guerre de la sorte est un grand homme, un génie supérieur à tous les autres, très-redoutable, très à craindre, très-dangereux, & digne des plus grands éloges ; mais en connoît-on beaucoup dans le monde qui soient parvenus à ce degré de connoissance, que d'arriver sur l'ennemi dans sa marche, & qui fassent la leur avec un tel art, qu'ils soient en état de combattre en arrivant, & que tout d'un tems & d'un même mouvement toute une armée se trouve en bataille ? Cela est beau, sçavant & profond. On connoît les principes & la méthode de cette façon de faire la guerre ; mais qui la sçait toute ? L'oserai-je dire ? Ma tactique renferme & démontre cette belle partie de la guerre, inconnue en ce tems-ci : peut-être l'étoit-elle aussi aux Anciens.

Pour revenir aux surprises d'armées dans une marche, je ne vois rien de plus aisé : car ordinairement ce qui n'est pas accoutumé, vû & pratiqué, étonne d'autant plus qu'on s'y attend le moins ; au lieu que celui qui s'est déterminé à combattre son ennemi dans un mouvement, a son dessein bien digéré dans la tête. Comme il est préparé à tout, qu'il a médité sur ce qu'il veut faire, prévû, autant que cela se peut, tout ce qui peut arriver, il donne ses ordres avec netteté : chacun sçait son poste, parce qu'il a pris ses mesures de loin ; au lieu que l'autre, qui ne s'est pas attendu à être attaqué dans sa marche, semblable à Flaminius, a bien plus songé & médité sur le sujet qu'il avoit en vûe, qu'à être attaqué dans son chemin. Il faut qu'il prenne son champ de bataille, qui lui est inconnu, qu'il cherche les avantages, qu'il range ses troupes, non comme elles sont ordonnées dans sa marche, mais selon la nature du païs où il se trouve, & sur lequel il ne s'étoit pas attendu de combattre. Voilà bien de la besogne,

bien des inquiétudes, des doutes, des incertitudes & des mouvemens à faire en présence d'un ennemi qui s'est préparé pour les siens, qui sont plus promts & plus subits, & qui se trouve dans un terrain qu'il a reconnu & bien examiné. Voit que chacun cherche à sauver le bagage, à le faire revirer, à débarasser le champ de bataille, qu'on se presse à donner les ordres, qu'on court pour faire avancer les troupes, le canon, les munitions, cela fait soupçonner aux soldats qu'on est surpris, pendant que les Officiers n'en doutent pas; ce qui décourage ou étonne les troupes. Je l'ai dit plusieurs fois dans cet Ouvrage, je le répéte encore, & j'y reviendrai plus d'une fois à l'égard de certaines maximes qui n'ont qu'une face, & qu'on ne sçauroit trop répéter aux gens du métier qui cherchent à s'instruire: c'est à celles-là qu'il faut s'attacher plutôt qu'aux autres, qui nous remplissent la tête d'idées contraires, qui causent plus d'embarras que si nous ne sçavions rien. Un Général, qui veut avoir bon marché de son ennemi, ne sçauroit rien faire de mieux que de l'attaquer dans sa marche.

Si Flaminius eût marché au moins en bon ordre, véritablement il eût été surpris; mais il se trouvoit en état de se bien défendre. Les cohortes qui marchoient de front n'avoient qu'à faire à gauche, & les flancs devenoient le front. Toute cette colonne d'infanterie se trouvoit alors sur une seule ligne, comme en phalange, dont le fond étoit impénétrable par la profondeur extraordinaire des files, que le Consul auroit dû doubler. Les Romains ne pouvoient être pris en flanc ni par leurs derriéres, le lac les couvroit. Les Carthaginois n'avoient pour tout avantage que la hauteur & le poids du choc; mais qu'auroient-ils pû faire contre cette masse impénétrable d'infanterie, qui n'eût servi qu'à les rompre eux-mêmes? Une attaque si imprévûe dans des troupes, qui ne se doutent de rien, qui marchent sans beaucoup d'ordre, ou mal par rapport à la nature des lieux, & qui voient tout d'un coup paroître une armée qui semble naître de ces montagnes, sont des choses qui surprennent, étonnent & abattent les plus déterminez, & particuliérement une nation comme les Romains, qui combattoit à forces ouvertes, & qui ignoroit la ruse & l'artifice, qu'elle s'imaginoit indigne d'un véritable courage.

§. III.

Que les Romains ne blâmoient la ruse & le stratagéme dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont très-bien servis lorsqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots. Exemples des embuscades d'armées.

Nous allons faire quelques remarques sur les tromperies & les ruses militaires, que les Romains blâmoient dans les Grecs & les Africains, qui y étoient fort rompus, ce qui n'est pas un petit éloge. Tant que les premiers manquérent de gens capables de les mettre en pratique, ils desapprouvérent cette maniére de faire la guerre dans leurs ennemis, & la regardérent comme basse & indigne; mais lorsqu'ils commencérent à devenir plus habiles, ils les imitérent, & enchérirent même sur eux, sans pourtant cesser de trouver à dire à

ce que les autres avoient pratiqué avant eux. Semblables à ce Ciclope *, qui aiant été aveuglé par Ulysse dans sa caverne, se plaignoit qu'un scélerat & ses compagnons l'avoient aveuglé. *Cela est plaisant*, dit une Dame (a) illustre, *qu'un monstre, comme le Ciclope, qui a devoré six de ses supplians & de ses hôtes, ose appeller quelqu'un méchant & scélerat.* Il n'est pas moins injuste à Tite-Live, & à tant d'autres, de blâmer dans les ennemis des Romains ce que ceux-ci pratiquoient eux-mêmes.

Tacite (b) dit que *le peuple Romain avoit coutume de tirer raison de ses ennemis les armes à la main, & non pas sourdement & par stratagéme.* Tels étoient aussi les Suisses du tems de César: car ce Capitaine aiant battu un corps de leurs troupes, & ceux-ci aiant proposé quelques conditions de paix que César rejetta, lui dirent qu'*il se souvînt de leur victoire*, (c'est qu'ils avoient peu d'années auparavant défait les troupes de Cassius,) *& ne s'enorgueillît pas pour quelque avantage qu'il avoit eu contre un de leurs Cantons par surprise, parce qu'ils avoient appris de leurs ancêtres à mépriser la ruse & l'artifice, & à ne se fier qu'à leur valeur.*

Ælien dit que c'étoit une vertu propre aux Romains de n'emploier ni ruse ni artifice pour vaincre leurs ennemis. Ils ignorérent cette façon de faire la guerre vers la fin de la seconde Punique. Les Grecs & les Africains, comme j'ai dit, n'étoient pas si sévéres sur cet article. Les Lacédémoniens croioient au contraire que le stratagéme étoit une des principales vertus d'un grand Capitaine; & ils avoient raison. Lycurgue, qui avoit fondé cette République sur la guerre, permit le larcin, pourvû qu'il fût fait avec finesse: il considéra qu'en le permettant de cette maniére, il dresseroit la jeunesse à ruser à la guerre, en s'exerçant à dérober finement; il trouvoit de la vivacité, de la hardiesse & de l'adresse à surprendre quelque chose de son voisin. Cela faisoit encore que le public se tenoit en garde contre ces sortes de surprises. Il crut que cette double institution, à assaillir & à se tenir en garde, étoit capable d'apporter de l'utilité pour la guerre, qui est la science qui roule sur la ruse, à quoi il vouloit dresser ce peuple. Les Gascons sont soupçonnez d'être un peu larrons, & ne différent en rien des Lacédémoniens à l'égard de la guerre: ils sont braves, hardis, bons soldats, & leur païs est une pépiniére d'excellens Officiers. Voilà une morale militaire très-relâchée, & très-opposée à la sévérité de celle des Romains: en ce cas le fameux Cartouche eût fait une grande fortune dans ce païs-là. Je ne sçai comment on peut admirer cet endroit des loix de ce grand Législateur.

Il y a eu pourtant des peuples qui ne se servoient d'aucune ruse dans la guerre. Mardonius (a) rapporte que les Tibariens assignoient le lieu & le jour de la bataille. Annibal suivit d'autres maximes, dont il se trouva toujours bien. Les Romains blâmoient en lui cette sorte de guerre trompeuse & profonde, parce qu'ils étoient trop malhabiles pour la mettre en œuvre. On ne l'estimoit pas moins en ce tems-là que

* *Polyphéme.*

(a) *Mad. Dacier dans sa trad. de l'Odyssée.*

(b) *Tac. Ann. 1. 2.*

(a) *Scholiast. ad 1. 1. Appoll.*

nous ne l'estimons aujourd'hui. Il est assez ordinaire de décrier les talens dont nous manquons, & que nous reconnoissons dans nos ennemis. On reprochoit un jour à Démosthéne que ses ouvrages sentoient la lampe, c'étoient ses envieux qui le plaisantoient : il leur retorqua bien vîte. *La lumiére & vous*, leur dit-il, *vous ne sympathisez pas* : je conçois bien par où *la lampe vous incommode*. Dès le jour que l'on commença à faire la guerre, la ruse & le stratagéme firent leur entrée dans le monde. Dans les Livres sacrez nous voions que Dieu en fournit aux Généraux du peuple Juif, hors celui des pots cassez, qui est un piége à sots & qui fait rire, les autres sont fort bons. Xenophon (a) dit qu'il n'y a rien de si utile que la ruse. Thucydide ne dit-il pas que la plus grande gloire d'un Capitaine est celle qu'il acquiert sur son ennemi par la ruse & par l'artifice.

Plutarque dans la Vie d'Agésilas, rapporte un entretien que celui-ci eut avec Nectanebos, qui me paroît remarquable. Je le trouve si beau & si instructif pour les gens de guerre, que je me ferois conscience de n'en pas faire part à mes Lecteurs.

Le Roi Tachos se voiant abandonné de ses troupes étrangéres, prit la fuite : mais en même tems il s'éleva de la ville de Mendes un autre Prince, qui s'étant révolté contre Nectanebos, se fit déclarer Roi ; & aiant assemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour rassûrer Agésilas, lui disoit que véritablement les ennemis étoient en très-grand nombre ; mais que c'étoient des troupes ramassées, & la plûpart gens de métier, qui n'aiant aucune connoissance de l'art de la guerre, étoient très-misérables, & ne méritoient pas même de camper. » Mais ce n'est pas » leur nombre que je crains, *répondit Agésilas*, je crains leur » peu d'expérience & leur ignorance, comme celle que l'on peut » tromper. Car les tromperies à la » guerre ne réussissent que contre » ceux qui en soupçonnant quelque » chose, & en imaginant quelque » autre pour se défendre ou se précautionner, tombent dans le piége qu'ils n'attendoient pas. Mais » celui qui ne soupçonne rien, qui » n'imagine rien, ne donne point » prise à celui qui cherche à le surprendre : comme à la lutte celui » qui ne fait aucun mouvement ne » donne aucun moien à son adversaire d'emploier aucun des tours » qu'il a appris. Plusieurs grands Capitaines ont pensé comme Agésilas : s'ils n'ont pas pris cette pensée dans Plutarque ou dans Thucydide, & qu'elle sorte de leur cru, ce sont des gens d'une expérience consommée, qui pensent très-bien & très-juste.

Voilà bien des autoritez contre lesquelles les Romains n'ont pas le mot à dire. Castrucio, qui étoit un grand Capitaine, & d'un génie peu différent de celui d'Annibal, disoit que *tant qu'on peut vaincre par la ruse, il ne falloit pas emploier la force : que ce n'étoit pas la maniére de vaincre, mais la victoire, qui portoit un Conquérant à la gloire*. J'ai emploié quelque part cette maxime ; mais elle vient ici à propos.

Quoique les saints Péres n'aient rien à démêler ici, je citerai pourtant un passage qui n'est pas trop favorable aux Romains. Il fait cependant poids. Grotius me fournit cette autorité. Il cite Saint Jean

(a) Xenoph. de Cyr. inst. de re equestri.

Chrysostôme, qui dit que les *Empereurs qui avoient usé de surprise pour remporter la victoire, étoient extrémement louables.* En un mot les loix de la guerre permettent toutes sortes de tromperies & de stratagémes, pourvû que la trahison ne s'y fourre pas.

Il n'y a pas de ruse plus commune que celle des embuscades, ni rien de moins rare que de s'y laisser prendre avec toute son armée. Nous finirons ces Observations sur les fautes des Romains par quelques exemples qui aient rapport à l'affaire de Thrasyméne, pour passer ensuite à quelques remarques sur la conduite du Général Carthaginois, qui mérite bien que nous nous y arrêtions un peu.

» Sévérien Gaulois de nation, *dit Tillemont dans son Histoire des Empereurs,* » sous le regne des Empereurs Marc Auréle & de L. Vérus, » alla consulter dans la Paphlagonie » l'imposteur Alexandre, pour sçavoir s'il devoit aller dans l'Armenie. L'imposteur lui promit de » grandes victoires sur les Armeniens & sur les Parthes. Enflé de » cette espérance, il entra en Armenie avec une armée Romaine » de plusieurs légions, & campa en » un lieu nommé Elégie. Mais les » Parthes aiant paru, ils le tinrent » enfermé dans ce lieu durant trois » jours, l'attaquérent à coups de » traits, & tuérent tous les Romains, soldats & Officiers. Sévérien y périt aussi, s'étant apparemment tué lui-même de son épée. » Dion attribue cette victoire à » Volgéte: mais il la remporta par » Osroé, qui pouvoit être quelque » Prince de sa Maison, à qui il vouloit donner l'Armenie.

» Lorsque Pérose marcha contre » les Nephtalites, *dit le Président* » *Cousin* (a), il avoit à sa suite un » Ambassadeur de l'Empereur Zenon, nommé Eusébe. Les Nephtalites firent semblant d'appréhender la venue de leurs ennemis, & s'enfuirent dans un lieu » tout environné de montagnes » entrecoupées & couvertes de forêts. Il paroissoit au milieu un » chemin assez large, mais qui n'avoit point d'issue, & qui se terminoit à ce cercle de montagnes. » Pérose poursuivoit témérairement » les ennemis, sans songer qu'il » étoit sur leurs terres, & sans se » défier d'aucun piége. Un fort petit nombre de Huns fuioient devant lui: les autres s'étoient cachez dans les lieux les plus épais » & les plus embarassez, afin de » venir charger son armée, lorsqu'elle se seroit engagée si avant » dans cette chaîne de montagnes, » qu'elle ne pourroit plus s'en retirer. Les Médes ne s'apperçûrent » du danger que quand il fut tout » évident; mais le respect qu'ils » avoient pour Pérose les empêcha » de témoigner leur crainte: si bien » qu'ils priérent Eusébe d'avertir le » Roi du péril dont ils étoient menacez, & de l'exhorter de pourvoir plutôt à leur sûreté, que de » faire paroître de la hardiesse hors » de saison.

» Eusébe aiant abordé le Roi, ne » lui proposa pas nûement la chose, » mais il commença son discours par » le récit d'une fable, (que je ne citerai pas pour éviter prolixité.) » Quand Pérose eut entendu ce discours, il commença à appréhender de s'être engagé trop avant, » pour son malheur, à la poursuite » des ennemis, & il s'arrêta pour » délibérer sur ce qu'il y avoit à

(a) *Hist. de Constant. l. 1. ch. 3.*

» faire. Cependant les Huns venoient par derriére, & s'empa» roient des pas des montagnes pour » lui empêcher la retraite. Alors les » Médes reconnoissant le danger ex» tréme où ils étoient, déplorérent » leur misére, & perdirent toute es» pérance.

» Le Roi des Nephtalites envoïa » quelques-uns de ses gens repro» cher à Pérose la témérité, qui le » faisoit périr si honteusement avec » toute sa nation, & lui offrir de » leur sauver la vie à tous, s'il vou» loit se prosterner devant lui, l'a» dorer comme son Seigneur, & » promettre avec serment que les » Perses ne feroient jamais la guerre » aux Nephtalites. Pérose demanda » aux Mages qui étoient à sa suite, » s'il devoit accepter les conditions » qui lui étoient offertes. Les Mages » répondirent qu'à l'égard du ser» ment, il pouvoit le concevoir » comme il lui plairoit; mais qu'au » reste il falloit user d'adresse, & » tromper l'ennemi. Que la cou» tume de leur païs étant d'adorer » tous les matins le Soleil lèvant, » il devoit prendre ce tems-là pour » aller trouver le Roi des Nephta» lites, se jetter à terre pour ado» rer le Soleil, & éviter par ce » moïen la honte & le reproche d'a» voir adoré son ennemi.

» Il fit le serment, & se prosterna » de la maniére que les Mages le » lui avoient conseillé. Puis il s'en » retourna en son païs, fort aise » d'avoir sauvé son armée.

Ces deux exemples sont remarquables; mais si je m'en tenois toujours aux anciens, je sortirois du plan que je me suis formé dans cet Ouvrage, & mes Lecteurs auroient lieu de trouver à reprendre à ma conduite. En voici un moderne, qui a assez de rapport à notre sujet : c'est une embuscade d'armée, mais dans un païs différent, d'où l'on se retire, non pas sans perte & sans honte.

» Le Comte de Tilli serroit de » fort près Heidelberg en 1622. » avec les troupes de Maximilien » Duc de Baviére. Fréderic Roi de » Bohéme & Mansfelt passent le » Rhin, & s'avancent vers cette » place pour la secourir. Le Géné» ral Bavarois leve le siége de Dils» berg, à la nouvelle de la marche » du Roi de Bohéme, & se campe » à la tête d'une forêt près de Wis» clorx, dans le dessein de dispu» ter le passage. Mansfelt sçut le » tirer d'un poste si avantageux, & » le faire donner dans une embus» cade. Après avoir mis son avant» garde à Mingelheim, & bien pla» cé son artillerie, Mansfelt déta» cha quelques escadrons, comme » pour escarmoucher avec les Ba» varois. On s'attaqua à plusieurs » reprises, avec beaucoup de vi» gueur de part & d'autre. Les Pa» latins prennent leur tems & font » semblant de céder aux efforts de » l'ennemi. Tilli les poursuit chau» dement avec la meilleure partie » de ses troupes, & s'avance jus» qu'à Mingelheim. Mansfelt fond » alors sur lui, & son artillerie » bien postée incommode tellement » les Bavarois, qu'ils sont défaits » presque en un instant. Mansfelt » les poursuit, met l'armée de Tilli » en déroute, lui tue deux mille » hommes, se rend maître de leur » bagage & de leur artillerie, & » fait un nombre considérable de » prisonniers, & dégage en même » tems la ville de Heidelberg.

§. IV.

§. IV.

Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans sa façon de faire la guerre, est irréprochable. Indignitez des Auteurs Latins dans les portraits qu'ils ont faits de cet habile Général; qu'ils lui attribuent des vices & des défauts qu'on peut retorquer avec plus de justice sur les Romains.

IL n'y a guéres que des aveugles qui ne puissent voir clairement dans toute la conduite d'Annibal dans sa marche au travers des marais de Clusium, qui fut le sujet de la fameuse embuscade de Thrasyméne, qu'il n'oublia rien de ce que la guerre peut fournir d'amorces & de ruses pour mettre Flaminius en néceſſité d'abandonner la défensive, & cela par un art surprenant & par des mesures que les gens du métier ne sçauroient trop admirer. Il commença par irriter l'esprit bouillant & colére, & d'enflâmer la bile du Consul, dont il connoissoit parfaitement le caractére, en mettant en usage tout ce que la guerre a de plus violent & de plus funeste. Il entre dans le païs l'épée & le flambeau à la main: le Consul voit de son camp d'Aretium ces cruautez & ces incendies, ce qui mit le comble à son ressentiment; mais comme il attendoit l'armée qui étoit à Ariminum, qui accouroit en hâte à son secours, & qu'on lui fit comprendre qu'une démarche irréguliére le perdroit infailliblement, il se modéra pour le coup, & ne branla pas de son camp. Cette inaction, & la jonction des forces de Servilius, inquiétoient Annibal, qui sentoit bien que la partie ne seroit pas égale après cette jonction. Il sçut mettre à bout sa patience, & le tirer de son poste par les mouvemens faux & trompeurs dont j'ai parlé dans le Paragrafe précédent, & le jetta par cette ruse dans un labyrinthe de doutes, de défiances & d'incertitudes sur les desseins que l'on avoit contre lui, & sans pouvoir connoître quel étoit le véritable. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. L'expérience la plus consommée se trouve souvent à bout dans une façon de guerre si peu connue; les plus grands hommes, qui ne l'ont pas éprouvée ni pratiquée, ont de la peine à s'en bien démêler: à plus forte raison un Général médiocre.

Le pénétrant & délié Carthaginois roule Flaminius plusieurs jours par ces mouvemens, & fait mine ensuite de tirer du côté de Rome, & de se jetter sur cette voie: c'est ici que l'imprudent Consul fut véritablement pris pour dupe, & ce fut là le sujet de son décampement & de son malheur. Ce projet d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus sçavant & de plus rafiné, & fondé sur des mesures si sages & si sûres, que qui que ce soit ne le pénétra & n'en connut les ressorts qu'après le succès. Je crois qu'il y a des Capitaines dans le monde qui sont capables d'exécuter de grandes choses: nous en avons vû de nos jours qui nous ont donné des marques de la grandeur de leur génie pour la guerre en certaines entreprises très-difficiles, & dont ils se sont tirez avec un brillant qui les comble de gloire; mais dans ce que fait ici Annibal pour amener un événement tout-à-fait extraordinaire, je n'en vois aucun qui soit arrivé à ce degré de connoissance. Ce grand homme, un des plus beaux ornemens de l'antiquité, & dont la gloire, les belles actions

& les grandes qualitez n'éprouveront jamais l'injure des tems, n'a pourtant pas été exemt des morsures d'un très-grand nombre d'Auteurs Latins. Chacun sçait les calomnies qui ont été versées à pleines mains sur sa réputation, comme si ces Historiens s'étoient étudiez à enchérir les uns sur les autres. Il n'est pas nécessaire d'en donner la raison, & d'expliquer gravement & sérieusement la cause de leur haine contre ce Guerrier célébre : car pour peu qu'on soit instruit de l'Histoire de la seconde Punique, on la devine assez. On ne peut se retracer l'idée de l'humiliation des Romains par tant de défaites honteuses qu'Annibal leur fit éprouver ; on ne le peut, sans rire, tant leurs Généraux étoient malhabiles & mal conseillez. Faut-il s'étonner, après cela, du déchaînement, de la mauvaise humeur & du fiel répandu dans les Ecrits de ces Auteurs contre ce grand Capitaine ? Parlons sincérement, c'est satisfaire bien indignement & bien bassement cette haine qu'on a contre un ennemi, qui ne fait que venger les injures de sa patrie, que de le faire par des calomnies & des reproches injustes & malhonnêtes, qui se détruisent visiblement par les actions qu'ils rapportent eux-mêmes. Tout ce qu'ils en ont dit en vers & en prose n'en ternira jamais l'éclat, & les couvrira d'une honte éternelle.

Ils se récrient, particuliérement Tite-Live & Valére-Maxime, contre les ruses & les tromperies de cet habile Guerrier : ce qui est ridicule, & plus encore contre sa maniére cruelle & violente de faire la guerre : reproche frivole & très-mal fondé, qu'il seroit aisé de détruire, si je ne craignois de me rendre coupable de prolixité. Mais quand ce reproche seroit solide, est-ce que la mauvaise guerre étoit inconnue aux Romains ? Y étoient-ils moins grands Maîtres qu'Annibal ? Avoient-ils oublié leur décente en Afrique du tems de la premiére Punique ? Régulus fut-il plus humain, & sa façon de faire la guerre fut-elle moins cruelle & moins violente ? Dans quel excès ne tomba-t-il pas ? Il exerça, il y porta toutes les horreurs de la guerre, & desola le païs jusqu'aux portes de Carthage. Ne promena-t-il pas le fer & les incendies par tout où il put pénêtrer ? Les Historiens Latins se moquent de nous, de s'imaginer qu'une telle sorte de guerre ne soit permise qu'aux Généraux de leur nation : car eux-mêmes, aussi bien que les Grecs, nous apprennent que les Romains en ont usé tout de même dans plusieurs de leurs guerres. Ne sera-t-il pas permis aux Carthaginois de leur rendre la pareille ? Ils le trouvent étrange : c'est encore ici le reproche du Cyclope. Annibal se trouva dans la nécessité d'en venir à ces voies extrêmes, & Régulus n'avoit aucune raison qui l'obligeât d'en faire autant.

Cette façon de faire la guerre ne sçauroit être blâmée, car elle n'est point contraire au droit des gens lorsqu'elle est nécessaire. Il est triste d'y être réduit, je l'avoue. Tite-Live, comme tous les autres Historiens qui ont écrit des actions d'Annibal, parlent indignement de ce grand Capitaine, & l'accusent d'une infinité de défauts & de vices qu'il n'eut jamais. Justin est plus équitable dans le portrait qu'il nous fait de ce grand homme. Si Tite-Live eût moins écouté sa passion que l'équité, il eût trouvé dans Polybe, qu'il a copié & traduit fidélement, l'éloge du grand Annibal, qu'il a

eu soin d'écarter, pour le deshonorer par des calomnies indignes d'un Historien, qui ne doit dire que la vérité. En trouvera-t-on beaucoup dans ce passage? » Cet esprit, *dit-» il*, s'abandonna à l'avarice & à » la cruauté, ravageant ce qu'il ne » pouvoit garder pour le laisser en » ruine à ses ennemis, conseil per-» nicieux & dont le succès fit voir » l'illusion: car non seulement ceux » qui souffroient des choses si in-» dignes, mais même tous les autres » se détachérent de ses intérêts; » parce qu'en effet l'exemple en re-» gardoit un bien plus grand nom-» bre que le mal même.

Ce que l'Auteur Latin nous débite ici, est bien la chose du monde la plus impertinente. Je ne dirai pas sur quel pied il prend cette avarice; mais le reproche est faux ou ridicule, en quel sens qu'on le prenne. Il est faux, s'il prend ce mot dans son sens propre & naturel. Annibal ne fut jamais accusé de ce vice: il eût été le plus malheureux de tous les hommes, s'il n'eût été ou dû être le plus généreux. La situation où il se trouvoit, à la tête d'une armée composée de tant de différentes nations, le mettoit dans l'absolue nécessité de retenir ses troupes par les bienfaits, pour les exciter aux belles actions: politique qui nous met en état de punir les mauvaises.

La libéralité nous fait révérer, elle augmente notre pouvoir & la confiance des soldats, & cela fait que nous en sommes les maîtres, lorsqu'il est question de châtier les coupables. Une ame noble & grande cherche bien moins à amasser & à trésauriser, comme un misérable bourgeois, qu'à lâcher d'une main ce qu'il a pris de l'autre, comme Alexandre & César. On peut appliquer à ces deux grands hommes ce qu'a dit un ancien Romain de Catilina, qu'il étoit avide du bien d'autrui & prodigue du sien: *Alieni appetens, sui profusus:* tout au contraire de certains Généraux anciens & modernes très-avides du bien d'autrui, & très-avares de celui-ci comme du leur. C'est un malheur pour les Princes d'avoir de tels Généraux à la tête de leurs armées, car ils fournissent par leur avarice des ressources infinies à leurs ennemis. Si Tite-Live entend par cette avarice le pillage des villes & de tout un païs, il ne pouvoit rien dire de plus absurde & de moins sensé. Est-ce qu'il étoit entré dans l'Italie pour faire la guerre aux dépens de sa République, plutôt qu'aux frais de son ennemi? Un habile Général fournit aux dépenses de la guerre par la guerre même, & le Carthaginois s'en aquitte fort bien: tout autre qui fait le contraire, s'en aquitte fort mal. Que ceci serve de bonne leçon aux François, s'il leur arrive jamais de rentrer dans l'Italie. Tous les peuples & les Souverains de ce païs-là n'étoient pas moins nos ennemis en secret, qu'ils l'étoient ouvertement d'Annibal. Nous pouvions les rançonner, & leur faire paier une bonne partie des frais de la guerre: nous les fîmes seuls. Politique qu'il faut moins garder avec les Italiens qu'avec toute autre nation. Ils nous méprisent dès qu'ils voient qu'on les ménage, ils s'imaginent qu'on les craint; & quand ils voient qu'on les méprise, ils fournissent libéralement: ils se plaignent, mais leur peu de résolution ou leur impuissance ne leur permet pas d'éclater. Qu'on se tienne ceci pour dit, & que la politique toute contraire du Prince

Eugéne nous serve d'exemple pour l'avenir : car non seulement il retira de ces peuples tout l'or que nous y avions laissé, mais il prit encore le leur jusqu'à la dernière pistole. Ce Prince fit en cela le trait d'un grand Capitaine : aussi l'est-il plus qu'aucun de son tems.

Quant à la cruauté qu'on reproche à Annibal, car tout le monde se mêle de l'en accuser, & les Anciens ne sont pas les seuls, ç'eût été un grand défaut en lui s'il n'en eût pas fait paroître quelquefois. Celle contre les Romains, & les calamitez qu'il leur fit éprouver, étoient bien moins un effet de sa haine contre Rome qu'une juste représaille. Est-ce que celle-ci n'en avoit aucune contre Carthage ? Ce reproche est impertinent : s'il y a quelque chose à blâmer dans la conduite de ce Guerrier célébre après la gloire de Thrasyméne, c'est d'avoir récapitulé dans les mêmes excès de barbarie & de cruauté dans son invasion du côté de la mer Adriatique. Notre Auteur ne l'épargne pas. *Ennemi implacable des Romains*, dit-il, *il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes.* Cette haine n'étoit pas sans fondement, rendons-lui justice ; mais la représaille est un peu forte. Je n'ai garde d'y applaudir, & de ne pas convenir que ce ne soit là une flétrissure à sa réputation, si l'on considére les devoirs de l'honnêteté ; mais si l'on a égard au droit des gens purement & simplement, la représaille étoit juste. Ecoutons Grotius (*a*), & l'on verra que Tite-Live se contredit furieusement à l'égard des reproches qu'il fait à Annibal. Il en fait ailleurs un éloge magnifique sans toucher à ces défauts prétendus.

» Ciceron dit qu'il n'est pas con» tre la nature de ravir le bien à un » homme qu'il est permis de tuer, » par conséquent il ne faut pas s'é» tonner si le droit des gens per» met à un Etat de piller & de rui» ner des ennemis publics, puis» qu'il lui permet de les tuer. Po» lybe dit sur ce sujet, que l'on en» tend par les loix de la guerre qu'il » est permis de piller & de ruiner » les places, ou les forts des enne» mis, leurs ports, leurs villes, les » hommes, les navires, les fruits & » les choses semblables, & nous li» sons dans Tite-Live, qu'*il y a certaines loix de la guerre qu'il est juste de souffrir, comme il est juste de les pratiquer soi-même : par exemple de brûler les campagnes, d'abattre les maisons, & d'enlever les hommes & les bestiaux.* Apparemment que ces loix n'étoient pas faites pour Annibal, & qu'il étoit le seul de tous les Capitaines auquel il ne fût pas permis de les pratiquer. Il devoit nous l'apprendre, afin qu'on ne l'accusât pas de tomber en contradiction, tant la haine qu'on a contre quelqu'un ou la prévention déplace l'homme de son assiette naturelle.

On ne voit pas qu'Annibal ait continué dans cette mauvaise guerre : s'il eût été d'une humeur si portée à la cruauté, comme on le prétend, elle eût paru à Cannes, & cependant Florus nous assûre qu'il cria plusieurs fois à ses soldats de donner quartier. Citons le passage : *Itaque duo maximi exercitus caesi ad hostium satietatem, donec Annibal diceret militi suo : parce ferro.* La passion ne fut jamais la regle de sa conduite : il avoit trop d'esprit pour aller contre ses propres intérêts, si la

(*a*) *Droit de la guer. l. 3. c. 5.*

nécessité de ses affaires ne l'eût porté souvent au mal pour en éviter un plus grand. Il lui importoit trop de ne pas aliéner les esprits des peuples alliez des Romains, & de les attirer à son parti. Il ne lâcha la bride à ses soldats que contre ceux qui se déclarérent contre lui. Rien ne marque plus qu'à cet égard il n'alla pas contre ses intérêts, que ce qu'il fit après l'action de Thrasyméne: il mit en liberté tous les prisonniers alliez des Romains qu'il avoit faits dans la bataille, bien qu'ils fussent esclaves par les loix de la guerre.

Les incendies, & tout ce que la guerre offre de plus terrible, sont permis, lorsque cela est nécessaire. Qui est-ce qui l'ignore ? Annibal emploie ces moiens extrémes par tout où il passe, les Romains le trouvent étrange. Je le crois bien: lorsque Régulus entra en Afrique, il en fit tout autant: les Carthaginois trouvérent cela tout-à-fait horrible. Je n'en doute pas. Le Consul avoit ses raisons, diront les premiers: il falloit nous les expliquer, mais aucun Historien ne s'est avisé de le faire, & la postérité se trouve à cet égard dans une crasse ignorance. Nous sçavons celles d'Annibal. Plus exacts que les Anciens, & & moins prévenus contre ce grand homme, nous trouvons qu'il n'avoit rien fait qui fût contraire au droit des gens.

» Vous trouverez presque à chaque » page dans les Historiens, *dit encore Grotius dans le même article*, » des villes entiéres ensévelies dans » leurs ruines, des murailles abat- » tues au niveau de terre, le dégât » des campagnes, des embrasemens. » Avec cela il est à remarquer que » ces choses sont permises sur ceux » mêmes qui se sont rendus. *Les habitans d'Artaxate*, dit Tacite (a), *aiant de leur bon gré ouvert les portes, se rendirent aux Romains, eux & tout ce qu'ils avoient: ce qui leur sauva la vie.* Cet exemple d'un Historien si exact, ainsi qu'un grand nombre d'autres dans l'Ecriture Sainte, servent à justifier l'incendie général du Palatinat au commencement de la guerre de 1688, qui fit tant de bruit dans l'Europe, la destruction & la desolation de ses plus fertiles campagnes, & l'expulsion entiére de ses peuples infortunez hors de leur patrie. Louis XIV. se voiant attaqué & envelopé d'une ligue formidable, & sa frontiére se trouvant peu assûrée de ce côté-là, ce grand Monarque fut dans la nécessité de ruiner & de ne faire qu'un desert d'un païs riche & abondant, rempli d'un grand nombre de villes considérables, & d'un nombre infini de peuples, d'où les ennemis eussent pû tirer de puissans secours, s'y fortifier, y établir de bonnes places d'armes: ce qui leur auroit facilité la conquête de l'Alsace, qui leur ouvroit l'entrée de la France. Ce conseil fut suivi, on entra dans le païs sans aucune résistance, tout fit joug, & cette belle & riche Province fut réduite en cendres; ce qui sauva l'Alsace, & garantit le Roiaume des invasions des armées ennemies. En certaines conjonctures on ruine son propre païs & des Provinces entiéres; mais si l'on peut les sauver en ruinant & en desolant celles de son ennemi, ne nous sera-t-il pas permis de choisir plutôt ce dernier parti que de prendre l'autre ?

Les calamitez & la ruine de tant de peuples, causérent mille remords à ce grand Prince dans sa vieillesse,

(a) *Tacit. Ann. l.* 13.

quoiqu'il n'eût aucun sujet de s'en repentir, ni rien qui pût blesser sa conscience. On ne peut assez le louer de cette délicatesse, & d'avoir marqué son déplaisir sur ce point-là: semblable à Alexandre le Grand, qui conserva toute sa vie la douleur d'avoir ruiné Thébes. Louis XIV. toujours plein de ce souvenir, & engagé dans une guerre très-difficile & très-embarassante, ne voulut jamais donner les mains à deux entreprises d'une extréme importance, & capables de finir une guerre ruineuse & assez mal conduite, & par conséquent assez malheureuse: la premiére décidoit de l'Italie, & de la ruine du Roi de Sardaigne; c'étoit d'inonder le païs par l'Adigé, & d'en couper la digue dès que l'armée du Prince Eugéne eut passé cette riviére; mais M. de Vendôme, qui en avoit écrit imprudemment à la Cour, au cas que le Général de l'Empereur choisît ce passage plutôt qu'un autre, reçut un ordre exprès de n'en rien faire. On supposa à la Cour que c'étoit faire périr une infinité de peuples: c'est en quoi l'on se trompoit. Quant à l'autre projet, il étoit plus grave, & c'étoit dans un tout autre païs. J'avoue qu'à l'égard de celui-ci, les calamitez du Palatinat n'en approchoient certainement pas. Il s'agissoit de ruiner tout un païs, de le mettre sous l'eau, & de l'accabler sans ressource. Le Roi ne voulut jamais s'y résoudre, & dit qu'il aimoit mieux perdre tout son Roiaume que d'en venir à de telles extrémitez. Là-dessus je citerai un passage, que le hazard m'a fait trouver dans le Dictionnaire de Bayle. Il vient ici fort à propos. Je vais le rapporter tout entier, car il en vaut bien la peine.

» La dévotion & la piété, *dit-il*, » sont incontestablement les plus » grandes de toutes les vertus. Un » Prince n'est pas moins obligé » qu'un particulier à les posséder; » & s'il aime mieux en posséder les » devoirs que de conserver ses » Etats, il est devant Dieu l'un des » plus grands hommes du monde; » mais il est sûr que selon le train » des choses humaines, il n'y a rien » de plus capable de ruiner une na» tion, que la conscience scrupu» leuse de celui qui la gouverne. Si » ses voisins faisoient comme lui, » on auroit à espérer de sa piété le » plus grand bonheur dont les Prin» ces puissent jouir; mais si pendant » qu'ils pratiquent toutes les ruses » de la politique, *& toutes les voies de perte & de ruine pour l'accabler & le chasser de ses Etats*, il se roidit à *ne s'écarter jamais des regles de la Morale & de l'Evangile, lui & ses sujets seront infailliblement la proie des autres nations, & chacun dira qu'un Prince un peu moins contraint sur sa conscience se tirera beaucoup mieux d'affaire.* » Je ne parle » point de cette piété qui consiste » à faire bâtir de magnifiques Egli» ses, à étendre par la voie des » armes les limites de sa Religion, » & à extirper les sectes. Cette es» péce de piété sert quelquefois au » bien temporel d'un Prince, à son » agrandissement: je parle d'une » piété qui empêche de se servir » des obliquitez de la politique; je » parle d'une conscience qui pré» fére toujours l'honnête à l'utile, » & qui rejette toutes les maximes » de l'art de regner qui sont con» traires à l'exacte probité. Cette » vertu est sans doute préjudiciable » par rapport au bien temporel, à » cause qu'elle ne permet pas qu'on » résiste aux attaques & aux cabales » de l'ennemi. Louis VII. en est

si un exemple. Mais sa piété étoit beaucoup moins pure que celle de Louis XIV. dans sa vieillesse.

La dévotion d'Agésilas me plaît beaucoup, & je l'approuve dans un Roi qui croioit aussi peu à sa religion, que Louis XIV. étoit persuadé de la sienne, toute pleine de lumiéres & de véritez. Moins superstitieux qu'Alexandre, il aimoit ses Dieux; il ne feignoit pas d'y croire pour s'attirer le respect & la vénération de ses troupes, afin qu'en tems & lieu il pût se servir de la machine de la religion & des fourberies de ses Prêtres pour animer ses soldats à bien faire en certaines occasions, où cette machine est d'une efficace & d'une force extraordinaire. Ce bon Roi logeoit toujours dans les Temples de ses Dieux. Dans ses conversations les termes des dévots de ce tems-là, la crainte des Dieux, la morale la plus sévére, tout cela y étoit fourré: on l'eût pris pour un Saint, mais il ne le fut jamais que dans la théorie. Les plus éclairez & les voisins de Lacédémone, voioient bien qu'il ne l'étoit guéres, & particuliérement les Thébains. Il leur fit un coup d'un franc fourbe, du moins on l'accuse d'avoir induit Phébidas à surprendre la citadelle de Thébes en pleine paix. Toute la Gréce se récria contre une si méchante action. Mais il ne s'en embarassa pas, il continua toujours à être dévot. Quel dévot! le plus bel extérieur du monde. Et quand on lui répresenta la perfidie de la fraude de Thébes, il dit que c'étoit une très-mauvaise action selon les Dieux; mais il la trouve bonne & juste si elle fait l'avantage & l'agrandissement de Lacédémone. A cela près, ami jusqu'aux Autels en tant qu'homme; mais comme Souverain, il fera autant de sermens que vous voudrez, il rompra les Traitez les plus solemnels sans aucun scrupule. Il lui suffit que tout cela serve à augmenter sa puissance & le bien de ses peuples.

§. V.

Des précautions qu'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les revers. Ordre de marche selon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, si l'on est attaqué dans la marche de tous côtez.

Nous allons traiter dans ce Paragrafe des embuscades d'armées, & des précautions qu'on doit faire pour s'empêcher d'y tomber. Je traiterai cette matiére selon ma façon de penser, sans m'écarter non plus de mes principes que je ferois d'une chose reçûe du consentement de toute la terre, par l'évidence qui les fait voir clairement & d'une certitude mathématique, sans que nulle prévention puisse tenir la campagne un seul moment. Je n'ai garde d'épuiser la matiére. Je serois trop excessivement long, & je n'ai nul dessein de l'être: car mon Auteur me fournira assez d'occasions de la reprendre & de la traiter dans ses cas & ses faces différentes; & s'il y a peu d'exemples dans les Historiens modernes de ces ruses admirables & profondes, c'est que les Anciens étoient plus admirables & plus profonds dans la science des armes que nous ne le sommes, puisque nous n'avons ni principes ni systême. Il ne faut pas en être surpris; & si je dis la vérité il ne faut pas qu'on me blâme de ce que j'avance ici: c'est l'évidence en propre personne.

Je ne nierai pas qu'il ne se trouve dans nos Historiens des exemples d'un éclat merveilleux sur les embuscades générales & sur les précautions; mais elles s'y trouvent si loin à loin, que pour les observer, il faut d'excellentes lunettes, & j'ai un très-grand plaisir de les voir près-à-près chez les Anciens. Que l'on ne se fâche pas si je les révére si fort, & si je rens à ces grands hommes une espéce de culte, sans préjudice de celui que je crois dû à plusieurs grands Capitaines modernes. Que ceux qui vivent n'exigent pas de moi que je les nomme: car tel qui prétendroit avoir bonne part à ce culte, se trouveroit sans difficulté n'y en avoir aucune: je hais trop les mauvais procédez & la vengeance des esprits vains.

Si l'on fait bien réflexion sur les événemens extraordinaires, & les batailles que l'Auteur rapporte, on croiroit que plusieurs des nôtres, sans remonter plus haut que de deux bons siécles, ne sont qu'une copie de celles des Anciens, tant j'y trouve de rapport. Je dirai plus, je vois souvent la même ressemblance dans la conduite des Princes & des Républiques, dans celle de leurs Ministres & de leurs Généraux, les mêmes défauts, les mêmes vertus, la même sagesse dans leurs conseils, la même prudence dans certaines entreprises, comme la même folie des espérances ridicules de conquêtes & de renversement d'Empires, qui confinent à quelque conte de peau d'ours qui nous donne un grand ridicule: car la bête s'évanouit, & l'on ne peut voir sans rire que la plus grosse bête n'est pas celle qu'on appelle *Ours*.

Rien ne m'a fait mieux connoître la vérité de ce que dit un Auteur judicieux dans son Ouvrage de l'éducation d'un Prince, qu'*il est impossible que des machines qui ont des ressorts semblables ne se remuent pas de même façon*. Si cela n'étoit pas, les nouveautez se succéderoient les unes aux autres, les événemens ne seroient jamais les mêmes, les vices & les vertus s'évanouiroient pour faire place à d'autres inconnus. Sur ce pied-là l'Histoire ne seroit d'aucune instruction, elle ne serviroit que pour tuer le tems, comme l'on dit, & les fautes du Consul, non plus que la bonne conduite d'Annibal, ne nous serviroient de rien, & l'on feroit aussi peu de cas de mon Livre que de celui de la nouvelle Histoire Romaine, condamnée à une prison perpétuelle dans le magasin de son Imprimeur. Cette introduction paroîtra un peu longue à certaines gens, & fort courte à d'autres: grand sujet de la laisser telle qu'elle est.

Un Général qui a en tête un ennemi rusé & couvert, & qui le manie par des manœuvres opposées les unes aux autres, qui a d'ailleurs des ordres de son Maître, toujours tremblant & peu assûré, de ne rien engager; soit que ces ordres aient un secours en vûe, soit un poste qu'on croit important, soit enfin pour toute autre raison; ce Général n'est jamais si fort bridé qu'il ne puisse en certaine occasion rompre sa gourmette, prendre sur lui-même, & supprimer des ordres d'une Cour qui se croit inspirée, comme si elle étoit maîtresse du tems & des événemens, & qu'elle les tînt liez & pendus à sa ceinture. Un homme prudent & sage ne s'embarque pas étourdiment dans certaines démarches, s'il ne voit bien clair & bien sûrement dans les mouvemens & les desseins de l'ennemi:

nemi : s'il les trouve embarassez, peu certains & qui sentent le piége, s'ils sont peu conformes aux avis qu'il reçoit de la Cour, il faut qu'il attende le tems, qui les démêle; & lorsque cela arrive, laisser là le Prince ou son Ministre, qui décide de cent lieues & hors la vûe des objets, & saisir l'occasion de finir la guerre, ou de sauver une frontiére de son Maître par un coup de grand éclat & de tête. Ne pas enfraindre ses ordres dans un tel cas, je dis moi qu'on commet une grande faute : car il vaut mieux combattre sans le secours, lorsque le tems & l'occasion nous pressent, que de les laisser échaper. Mais lorsqu'il n'y a aucune des raisons que je viens de dire, c'est une folie que de mettre les affaires au hazard. Il est aisé de connoître, pour peu qu'on ait d'expérience, si certains mouvemens, certaines démarches sont vraies ou fausses. Flaminius fut la dupe d'Annibal, & très-grosse dupe. Il faut vouloir tout le contraire de ce que l'ennemi veut, être dans une perpétuelle défiance de certains mouvemens qui signifient plusieurs desseins, & qui nous remplissent de doutes & d'incertitudes, qu'on ne peut deviner, & le tems les découvre. La diligence & la promtitude réparent souvent le défaut de notre prévoiance. C'est le seul reméde qu'on puisse opposer.

Il vaut mieux abandonner une Province à tous les maux de la guerre, que d'exposer un Roiaume entier par la perte d'une bataille. La patience est salutaire dans ces sortes de conjonctures. On change l'état de la guerre selon ce que l'on voit, lorsqu'on ne peut deviner, & le tems fait connoître la conduite sage & prudente d'un Général, comme cela arriva à Fabius, qui ne vouloit rien engager témérairement & sans de puissantes raisons, contre un ennemi qui se voioit toujours dans la nécessité de combattre ou de mourir de faim. Cette nécessité étant plus redoutable que toute autre situation, la circonspection est nécessaire : c'est une puissante raison pour nous porter à ne rien engager indiscrétement, à moins qu'on ne trouvât l'occasion si favorable, qu'on fût comme assûré de la victoire, indépendamment du secours. A cela près on doit attendre qu'il soit arrivé. Un Général qui se gouverne tout autrement, qui se laisse emporter à son courage & à l'ardeur imprudente de ses troupes, qu'il a lui-même trompées par les artifices d'une rhétorique fanfaronne comme celle du Consul Romain, grand Orateur & mauvais Général, & qui attaque malgré les ordres de la Cour, quand même il remporteroit une victoire complette & décisive; s'il a donné à la fortune sans une raison plus que probable de réussir, ou sans faire voir une nécessité indispensable d'outrepasser ses ordres, il ne mérite pas moins d'être puni; parce que la faute porte avec elle des conséquences dangereuses, & qu'elle ne peut se justifier par cette nécessité plus forte que les loix. Les Grecs & les Romains ne pardonnoient jamais ces sortes de fautes, & les heureux succès ne justifioient pas la desobéissance.

Si un Capitaine, nonobstant ce que je viens de dire, est flatté par la bonne volonté de ses troupes & leur envie de combattre, par leur nombre & leur valeur, ou par l'occasion qui lui paroît favorable, il doit au moins prendre les mesures & les précautions que les regles de la guerre & le bon sens nous fournissent.

Lorsqu'on est informé qu'on a un défilé à passer entre des montagnes & un lac, ou une riviére, on doit faire un détachement de l'armée plus ou moins considérable, selon les nouvelles que l'on a de l'ennemi. Ce corps de troupes se saisira des issuës & des hauteurs qui dominent le plus sur la marche, & des valons qui y aboutissent. Ces mesures prises, on fait travailler aux chemins, on ouvre des routes sur les hauteurs, si cela se peut, sinon on raccommode le chemin ordinaire, on l'applanit, on tâche de l'élargir également par tout: car de laisser des endroits plus étroits aux uns qu'aux autres, c'est comme si l'on n'avoit rien fait, puisqu'on est obligé de défiler en ces endroits; ce qui retarde considérablement la marche: & comme il se rencontre ordinairement des ruisseaux & des ravines dans ces sortes de situations, on construit des ponts sur les uns, & l'on met en rampe les autres.

Lorsque nous entrâmes en Catalogne dans la guerre de 1719. contre l'Espagne, nous avions si peu reconnu la marche, qu'on s'imagina qu'il étoit des marches des montagnes comme de toutes les autres, où les routes ne sçauroient guéres nous échaper, & sont connues de tout le monde. On avertit qu'il y avoit deux chemins, on se regla là-dessus sans prendre la peine de les faire reconnoître. Celui de la cavalerie étoit le chemin ordinaire; mais il y en avoit un autre propre pour l'infanterie, qui prenoit à droit de Bellegarde dans la valée & sur les hauteurs. Celui-ci fut négligé, parce qu'il étoit inconnu. On prit l'autre jusqu'à Bellegarde; mais dès qu'on y fut arrivé, on ne le trouva plus; on avoit négligé d'avoir des guides: de sorte que ceux qui étoient à la tête de la colonne de l'infanterie, crurent qu'il n'y avoit que le seul chemin par où la cavalerie marchoit pour aller camper à la Jonquére. On se trouva fort embarassé lorsque mon frére, Capitaine dans le régiment de Vivarais, se souvint de ce chemin, où la colonne de l'infanterie de l'armée de M. le Duc de Noailles avoit autrefois passé. On découvrit ce chemin, qui étoit enséveli sous les broussailles: on prit alors plus à droite, & l'on décendit dans la valée. Quand nous fûmes arrivez au bas, nous trouvâmes la riviére ou le torrent, qui, bien que guéable, est difficile à passer, à cause des grosses pierres & des roches dont elle est remplie. On eût pû épargner la peine aux soldats de la passer à différentes fois, à cause de ses sinuositez. On eût dû y faire des ponts, c'est à quoi l'on ne pensa pas: de sorte qu'on emploia un tems infini pour trouver quelques pieds d'arbres, sur lesquels l'infanterie défiloit un à un: les autres se jettérent à l'eau. Cette négligence est impardonnable, si on peut appeller cela négligence plutôt qu'autre chose. Si après dix ans de paix on oublie des choses si essentielles, & d'où le salut de toute une armée dépend, que peut-on espérer au bout de quinze ans, si on fait consister la guerre dans l'expérience?

Pour revenir à mon sujet, je dirai qu'à l'égard des ponts qu'on établit sur les ruisseaux, ravins ou watergants, pour le passage d'une armée, on est dans une erreur très-grande là-dessus. J'ai lieu de m'étonner qu'elle ait duré si longtems. La coutume est de les faire si peu larges, que la queue des colonnes est obligée de faire halte pendant

Tome IV page 351



T. 4. 9.

que la tête défile : quelquefois on fait deux ponts pour chaque colonne ; mais ne vaudroit-il pas mieux n'en faire qu'un seul à passer par manches ou par bataillons ? On gagne bien plus d'en faire un seul de cent pieds de largeur, que deux ou trois moins larges : car il passe plus de monde sur un pont de cette largeur, que sur trois qui seroient chacun de quarante-sept pieds de largeur. Il n'est pas besoin de beaucoup de philosophie pour le comprendre. Lorsque les ponts ne sont pas séparez les uns des autres, les troupes ne sont pas obligées de rompre l'ordre de la colonne, & le tems qu'on perd pour se rejoindre ne laisse pas que d'être considérable.

Voilà quant aux mesures & aux précautions que l'on doit prendre pour s'assûrer le passage d'un défilé, & toutes les dispositions qui précédent une marche d'armée dans un païs tel que j'ai dit. On va par ces remédes de prévoiance au-devant des accidens qui peuvent nous menacer. Parlons maintenant de l'ordre de la marche dans ces sortes de situations, que nous allons réduire à notre méthode, sans avoir trop égard à ce qui se pratique ordinairement, & qui n'est qu'une pure routine.

Je commence d'abord par les maximes si souvent répétées & si peu connues, qu'un Général d'armée ne peut trop inculquer dans son esprit. Une marche d'armée n'est estimable qu'autant qu'elle est reglée sur l'ordre sur lequel l'on veut combattre en allant à l'ennemi. L'autre est de la concerter si bien par rapport aux lieux, la varier & la disposer de telle sorte, qu'on puisse la changer & la tourner comme on veut, selon la différence des païs où l'on marche, pour être préparé à tout évenement, & faire en sorte que chaque arme se trouve en sa place, & que les colonnes puissent être en bataille tout d'un tems & d'un même mouvement. Car l'ennemi peut faire une contremarche, & venir nous rencontrer dans des lieux où l'on ne s'attend pas. Quand une marche est bien ordonnée, il n'y a rien de si aisé que de faire passer les colonnes les unes dans les autres sans aucune confusion, par les intervalles que les corps laissent entr'eux : un peu de tactique suffit à cela. Tout ce que je viens de dire, est ce que la plûpart des Généraux observent le moins. L'expérience l'apprend rarement, parce que ces cas sont rares : il faut des principes, & nos marches en sont fort dépourvûes.

La guerre est sujette à des accidens fortuits & imprévûs, & souvent si extraordinaires, qu'il est bien difficile de les prévoir. L'Histoire nous en offre un grand nombre, où de grands hommes se sont trouvez surpris dans des pas très-dangereux : les uns s'en sont tirez par leur adresse, les autres y ont laissé leur gloire & leur réputation. M. de Turenne s'est trouvé dans ces sortes de cas ; & quoiqu'il se soit toujours tiré des affaires les plus épineuses, il lui en arriva une à Mariendal, où peu s'en fallut qu'il ne fût entiérement défait : il se vit obligé de tout abandonner, & de faire sa retraite en différentes routes.

Quand une marche est bien concertée & bien ordonnée, lorsqu'on se trouve surpris & attaqué à l'improviste, on a cet avantage de se trouver en état de se défendre, de tenir tête à son ennemi, de se reconnoître, & de recourir aux remédes : car si l'on veut se guérir de

cette idée de surprise, qui est souvent plus dans l'imagination que dans la chose même, lorsqu'on marche en bon ordre, on peut remédier au reste, & se tirer d'un mauvais pas par un bon effort. Or un habile Chef de guerre qui marchera de telle sorte que ses colonnes puissent se démêler aisément & se former par un mouvement simple & aisé, à certains égards on ne peut pas dire qu'il ait été surpris. Celui-là l'est effectivement, qui marche en desordre, ou dans un ordre peu conforme à la situation des lieux, pour éviter les malheurs qui suivent les grandes embuscades.

M. de Montécuculi (a) dit que *l'ordre de bataille qu'on a dans l'idée ou dessiné sur le papier, sert de regle à l'ordre de marche.* Cette regle n'est pas toujours vraie, j'en ai dit les raisons plus haut. On doit regler sa marche suivant le païs qu'on traverse en allant à l'ennemi: si on entre dans un païs de montagnes pour entrer ensuite dans les plaines, on regle sa marche dans celles-ci, selon la disposition projettée de combattre; mais il y a des changemens à faire lorsqu'on entre dans un défilé. Bien des gens diront qu'il faudroit changer l'ordre à tous momens, & autant de fois que le païs change. Qui peut en douter, si l'on a un long terrain à traverser qui différe de l'autre qu'on vient de quitter? La fin de l'ordonnance de la marche n'est-elle pas de pouvoir se changer tout d'un coup & par des mouvemens simples en ordre de bataille? Souvent on est obligé de faire marcher à la tête ce qui est à la queue, quelquefois on entrelasse une arme avec l'autre: la nature du païs en est la regle. Ceux qui ignorent la science des marches, qui n'ont ni principes ni systéme, ne s'accommoderont pas de ce que je dis ici; mais pour peu qu'ils aient de principes & d'expérience, ils comprendront que rien n'est plus facile que de varier mille fois une marche, & la tourner de tous les côtez & de tous les sens.

Lorsqu'on entre dans un défilé entre de hautes montagnes & un lac, riviére ou marais; si l'on ne peut marcher que sur deux grosses colonnes, dont la tête de chacune est d'une manche, l'infanterie doit faire la colonne de la gauche, si l'on a les montagnes à gauche, & la cavalerie entre cette colonne & le lac. On marche par l'aîle, c'est-à-dire que le flanc des bataillons doit être la tête de la marche, les bataillons & les escadrons à la queue les uns des autres sans intervalles entr'eux; mais serrez & tout d'une piéce en maniére de phalange, c'est-à-dire sur une grande profondeur. Si l'on est attaqué, toutes les troupes feront un quart de conversion, & chaque corps d'infanterie formera une colonne d'une seule section. On peut juger si cette infanterie rangée dans cet ordre, & sur une si grande profondeur, peut être aisément attaquée & enfoncée, sinon dans un ordre semblable, la cavalerie soutient. Peut-être qu'on me dira que si cette infanterie est rompue, elle se renversera sur la cavalerie: supposé qu'elle n'y soit pas, où ira cette infanterie, si elle a un lac à dos? Cette objection seroit peu sensée, la cavalerie peut être de quelque usage dans un accident; outre qu'elle augmente le courage de l'infanterie qu'elle soutient, & la met dans la nécessité

(a) *Mem. liv. 1. ch. 4.*



ORDRE DE BATAILLE SELON LES PRINCIPES ET LE SYSTEME DE L'AUTEUR.

de vaincre ou de mourir à la peine.

L'artillerie, c'est-à-dire les piéces de régiment ou de campagne, sera distribuée à la colonne de la cavalerie. La grosse fera la tête des équipages, qui marcheront sur plusieurs files fortifiez par des bataillons, du canon & des détachemens répandus sur tout le front de la marche. On fortifie plus ou moins l'arriéregarde (4), selon qu'on a à craindre à la queue.

C'est dans cet ordre qu'il me paroît qu'on devroit marcher dans un païs tel que je viens de dire, & tel que celui où marcha Flaminius. Par cette ruse la cavalerie se trouve couverte par l'infanterie, & celle-ci soutenue par l'autre.

On peut voir par le principe de cette marche, que les corps marchent en colonnes parfaites ou par sections de colonnes, si le terrain ne permet pas de marcher sur vingt-quatre files de front, parce qu'il faut laisser derriére un espace de terrain où la cavalerie puisse défiler sur une seule file, pour avoir toujours une arme dont on puisse se servir pour envoier reconnoître, lorsqu'on est entré dans la plaine à la sortie du défilé. Si l'ennemi paroît tout à coup sur les hauteurs sur tout le front du flanc de la marche ou de la colonne, chaque corps marchant dans l'ordre que je viens d'expliquer, un quart de conversion à droit ou à gauche à chaque corps fait que tout d'un tems & d'un même mouvement l'armée se trouve en bataille sur une ligne de colonnes (2). La figure suffit pour mettre mes Lecteurs au fait de la conversion de chaque corps qu'on voit marquée par les lignes ponctuées (3). Dès que ces mouvemens seront faits, les portions des colonnes dédoublées se joindront & formeront une colonne sur vingt-quatre de file. Cette disposition, si je ne me trompe, est tout ce qu'on peut imaginer de meilleur & de plus solide non seulement pour se défendre, mais encore pour attaquer, & je pense qu'il le faut plutôt que d'attendre, & aller au-devant de l'ennemi en montant sur la hauteur. On laisse par là un terrain à la cavalerie, qui a le tems de se former & de se reconnoître, & cette audace contre laquelle l'ennemi ne s'est pas préparé, l'étonne & le met en peine de l'événement : car en certaines occasions il y a plus d'inconvéniens à attendre qu'à attaquer. Que peut gagner l'ennemi contre un tel ordre? Ira-t-il s'engager entre les distances des colonnes? Je ne le vois pas : ce seroit donner dans un coupe-gorge très-dangereux, & les bataillons ennemis (5), les supposant rangez selon la méthode ordinaire, trouveront-ils leur compte contre des corps dont on voit à peine la profondeur, & qu'on ne sçauroit aborder sans une défaite manifeste?

OBSERVATIONS

Sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, ou à ceux qui par leur naissance sont destinez au suprême commandement des armées.

§. I.

Que l'yvrognerie est un grand défaut dans un homme de guerre; mais qu'elle est plus supportable, moins honteuse & moins dangereuse à l'Etat que les autres passions qui amolissent le courage. Que celle des femmes étouffe toutes les vertus militaires, sans qu'il en reste aucune; qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité.

LEs réflexions de Polybe, à l'égard de certaines passions & de certains vices bas & honteux, & tout-à-fait indignes d'un homme de guerre, & plus encore d'un Général d'armée; ces réflexions, dis-je, sont d'un Historien judicieux & guerrier. Ce sujet m'a paru utile & fort important, car je ne dois pas plus me proposer dans cet Ouvrage de former les gens au métier de la guerre, que de les éloigner de certains vices qui ne sont que trop communs dans les armées, & de leur faire aimer la vertu.

S'il se trouve des Généraux d'armées tels que notre Auteur nous les représente, j'y trouve bien moins à reprendre qu'au Prince ou à la République qui fait un tel choix. Un Prince guerrier, qui n'a point d'autre Général que lui-même, se trompera rarement dans son choix; mais un Prince qui ne fait la guerre que par ses Lieutenans, qui s'endort mollement sur son Thrône, choisira très-mal, & ses Ministres ne feront pas un meilleur choix: dans les Cours de tels Princes on a coutume de faire plus de cas des paroles que des actions; outre qu'un habile Courtisan qui veut aller loin dans la fortune, couvre son incapacité par un extérieur grave & imposant, & son silence, qui vient du défaut d'esprit & de lumiéres, fait que ceux qui ne veulent pas approfondir, ou qui n'en ont guéres plus qu'eux, se laissent quelquefois surprendre par cela seul qu'ils ne disent mot; ou, s'ils ont quelque esprit, par leurs fanfaronnades, leurs menteries, & par des services & des actions imaginaires, dont ils sont toujours pourvûs. Le vrai mérite de la guerre étant toujours modeste, il ne faut pas être surpris si celui-ci n'avance pas, & si le contraire triomphe & s'éléve. Je conclus de là qu'un Prince qui n'est jamais à la tête de ses armées, peut être aisément trompé dans le choix des sujets: mais il est impossible qu'il puisse l'être à l'égard des défauts & des vices dont mon Auteur parle, & qu'on ne peut cacher. Ils sont tous grands, je l'avoue; mais ils ne le sont pas tous également.

Les yvrognes sont infiniment plus supportables & plus capables de servir ou d'être à la tête des armées, que les amoureux transis, car ceux-ci sont très-ridicules & dignes d'un

très-grand mépris. Les Latins, dit la Motte-le-Vaier, ont mis si peu de différence entre l'amour & la folie, que d'*amans* à *amens* il n'y a qu'une lettre à dire. Ce que dit mon Auteur de cette passion à l'égard des Généraux qui s'y abandonnent, est très-vrai : elle a causé non seulement, dit-il, des maux infinis & les plus déplorables, le renversement des Etats les plus affermis & les plus florissans, la ruine & la subversion des villes les plus célébres & des meilleures maisons, mais encore ruiné la réputation des plus grands Capitaines qui s'y sont livrez au-delà des bornes raisonnables, & fini leurs jours d'une maniére honteuse & tout-à-fait déplorable. C'est un grand mal dans un homme de guerre, mais dans un Général d'armée c'est le plus grand de tous les malheurs : il ruine les affaires de son Maître, & se couvre d'une honte éternelle. Devant les hommes on ne se deshonore point par un engagement, ni par deux, ni par trois ; mais d'être esclave toute sa vie, aujourd'hui de celle-ci, demain de celle-là, & le plus souvent pour des créatures qui sont servies par mille autres, je ne vois rien de plus honteux que cela. Peu de Capitaines du premier ordre ont été accusez d'avoir donné dans cet excès, & ceux qui ont continué dans ce train de vie ont sauté du premier degré au dernier. Cette passion fait une telle irruption sur le tempérament, qu'on a vû des hommes très-braves, très-courageux, & d'une hardiesse à tout entreprendre, enfin des Achilles transformez en Thersites.

Qu'on se souvienne des amours folles & honteuses d'un des plus habiles & des plus déterminez Capitaines que Rome ait produits : on entend assez que je veux parler de celles de M. Antoine pour sa Cléopatre. L'Histoire ancienne & moderne, & l'imagination des faiseurs de romans, ne nous offrent rien de semblable, de plus fou & de plus indigne pour un Capitaine de cette force. Qu'on observe bien ce qu'il a été avant que de s'être rangé sous les drapeaux de la plus grande coquette de l'antiquité, & qui en avoit enlassé bien d'autres dans ses filets, avant que celui-ci vînt s'y rendre. C'étoit un grand Guerrier. A peine l'amour s'empare de son cœur, qu'on ne le reconnoît plus. Il est changé en un tout autre homme, il se fait une telle révolution en lui, qu'il oublie tous les devoirs d'un Général d'armée. Cet amour de la gloire, qui est la source des belles actions, se change en un autre tout contraire, d'où naissent les vices les plus desordonnez : c'est un vrai Sybarite, mol, efféminé, & semblable à une femme. On commença à s'en appercevoir dans sa guerre contre les Parthes, & les Officiers de son armée jugérent bientôt qu'il n'y avoit rien à espérer d'un Général si corrompu. Plutarque (a) nous le fait assez entendre, transcrivons le passage.

» On dit que ce grand appareil
» & cette grande puissance, qui ef-
» fraia les Indiens qui habitent au-
» delà des Bactres, & qui alarma
» toute l'Asie, lui devint entiére-
» ment inutile, à cause de Cléo-
» patre : car dans l'impatience de
» la revoir, & d'aller passer l'hiver
» avec elle, il commença la guerre
» avant que la saison le permît, &
» ne se servit des moiens qu'il avoit
» en main qu'avec beaucoup de pré-
» cipitation & de desordre, étant

(a) *Dacier dans Plut. Antoine.*

» tout transporté & hors de lui-même, & comme ensorcelé par des » breuvages, ou charmé par des en» chantemens, tournant toujours les » yeux vers l'objet aimé, & plus » empressé à l'aller bientôt rejoin» dre qu'appliqué à chercher les » moiens de triompher de ses enne» mis. Ceci me fait souvenir d'un exemple d'Henri IV. qui ne fut guéres insensible sur l'article des femmes. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à ce Capitaine célébre. Mais il s'en faut bien qu'il ait poussé aussi loin que le Romain. Ce Prince fut toujours très-grand Guerrier, & finit sa vie dans cette réputation. Cependant il laissa perdre presque tous les avantages de la bataille de Coutras en 1587. pour l'amour d'une Maîtresse. Citons Mézerai sur cet article.

» La vaillance du Roi de Na» varre se signala bien plus en cette » journée, que ne fit sa conduite à » en recueillir les avantages: car » bien loin de tirer droit vers l'ar» mée étrangére, comme le Prince » de Condé le vouloit, promettant » si on lui donnoit des troupes de » s'aller saisir du passage de Sau» mur: il laissa séparer son armée » victorieuse, s'étant contenté de » prendre serment des Capitaines, » qu'ils se rendroient le 20. de No» vembre sur les confins de l'An» goumois & du Périgord, pour » marcher vers les Reistres. Il gar» da seulement cinq cens chevaux, » & emmenant le Comte de Sois» sons avec lui, perça dans la Gas» cogne, où le violent amour qu'il » avoit pour la Comtesse de Guiche » l'attiroit comme par force. Je le trouve beaucoup plus pardonnable dans ce qu'il fit au siége d'Amiens en 1595. quoique la faute ne soit pas petite: car cette entreprise d'Amiens étoit la chose du monde la plus grave & la plus importante. Il eût dû oublier là sa Maîtresse la belle Gabrielle, de peur de ne pouvoir résister à la tentation de quitter son siége pour l'aller voir. Il la mena avec lui à l'armée, & l'eût gardée auprès de lui jusqu'à la fin de cette expédition, s'il ne se fût apperçû des conséquences. » Mais il fut bien» tôt contraint, *dit le même Histo» rien*, d'éloigner ce scandale de la » vûe des soldats, non seulement » par leurs murmures, qui venoient » jusqu'à ses oreilles, mais aussi par » les reproches du Maréchal de Bi» ron. Revenons à Antoine, car il nous divertit trop par ses folies.

Après la campagne dont j'ai parlé, qui lui fut si honteuse, qu'il finit pourtant par une retraite de plusieurs marches, & que les Connoisseurs regarderont comme une chose digne d'admiration, l'on peut dire que ce fut là le dernier effort du dernier soupir de son ancienne vertu, il alla s'achever à Alexandrie entre les bras de sa chére Cléopatre, & peu de tems après il donna des marques qu'il n'étoit pas seulement l'ombre d'un Général, mais le plus lâche de tous les hommes. La bataille d'Actium en est une preuve bien démonstrative: il la perdit avec d'autant plus d'infamie, que le Général contre lequel il eut à combattre étoit fort au dessous de lui à l'égard du courage: car Auguste ne fut jamais accusé d'en avoir beaucoup, & guéres plus de capacité & d'expérience dans le métier, ou du moins tout étoit médiocre en lui, & cependant l'ennemi qu'il méprise remporte une victoire signalée sur lui: que ce soit César ou plutôt Agrippa, grand Capitaine, à qui la gloire de cette journée soit uniquement

uniquement dûe, peu m'importe. Il n'est pas difficile de comprendre que l'un ou l'autre ait pû réüssir, si l'on considére que nul d'eux n'eut aucun besoin de déploier & de mettre en œuvre tout ce que l'art a de plus grand & de plus fini pour vaincre un ennemi qui ne tient pas un moment, & qui s'enfuit comme un misérable : son infamie est d'autant plus grande, que se mettant à la tête de son armée de terre, il étoit presque assûré de vaincre, & par sa victoire la défaite ou la fuite de son armée ne servoit de rien à son ennemi : car enfin il n'y eut aucun combat. » Il n'y eut ni choc de » vaisseaux, ni vaisseaux brisez, dit Plutarque. Les deux armées ne vinrent point à l'abordage, selon la méthode des Anciens ; ainsi tout demeuroit indécis & incertain, tant que l'on ne prendroit pas le parti d'en venir aux prises. Les choses étoient en cet état, dit encore l'Auteur ; » mais tout à coup on vit les » soixante vaisseaux de Cléopatre » qui déploioient leurs voiles pour » se retirer, & qui se mirent à fuir » à travers ceux qui combattoient. » Les ennemis les regardoient avec » étonnement, & les voioient pous» sez par un bon vent prendre le » chemin du Péloponése.

» Alors Antoine fit voir mani» festement qu'il n'avoit ni la pru» dence d'un Général, ni le cou» rage d'un homme, en un mot » qu'il n'avoit pas son bon sens, (comme si ces trois qualitez s'étoient évanouies en présence de l'amour ;) » mais comme quelqu'un » a dit en badinant que l'ame d'un » amant vit dans un corps étran» ger, il étoit entraîné par une fem» me, comme s'il eût été collé avec » elle, & obligé de suivre tous ses » mouvemens. Car il n'eut pas plu» tôt vû la galére de cette Egyp» tienne faire voile, qu'oubliant » tout, & s'oubliant lui-même, & » trahissant & abandonnant ceux » qui combattoient & qui se fai» soient tuer pour lui, il monta » sur une galére à cinq rangs de » rames, accompagné seulement » d'Alexandre le Syrien & de Scel» lius, & suivit celle qui l'avoit » déja ruiné, & qui alloit achever » de le perdre, & qui le perdit en » effet. Je renvoie mon Lecteur à Plutarque à l'égard de la mort de notre amoureux, cela me fait grande pitié ; si cet Ouvrage étoit fait pour les femmes ou pour les hommes qui leur ressemblent, & qui se plaisent aux sujets bien tendres & fort passionnez, je l'insérerois dans cette page. Quelle étrange passion que cet amour, qui nous fait faire tant de folies ! Qui est-ce qui n'a pas éprouvé ce malheur une ou deux fois en sa vie, s'il n'est plus froid que les glaces des terres Arctiques ? Bien qu'il y ait beaucoup d'exemples contraires à mon sentiment, je doute qu'il se trouve aucun homme, à le prendre depuis le sceptre jusqu'à la charrue, qui soit décendu dans le tombeau le cœur pur & net de cette passion ; mais je doute beaucoup qu'aucun Capitaine ait excédé plus énormément & plus sottement que le bon Antoine.

On dit que Venus & Mars sont cousins, & qu'ils ont une telle liaison ensemble, que l'un ne voguera jamais sans l'autre. Jupiter ne me semble pas de cet avis-là par la réponse qu'il fit à cette Déesse, lorsqu'elle se plaignoit d'une blessure qu'elle avoit reçûe en courant au secours de son fils Enée. Qu'alliez-vous faire dans cette galére ? lui dit Jupiter. Est-ce votre métier que la guerre ? Je vous ai laissé l'amour

en propre, c'est votre fait, livrez-vous-y & de votre mieux, je n'ai garde d'y trouver à dire. Héléne fit à Pâris un compliment tout semblable. Sans faire un jugement téméraire, Jupiter étoit plus débauché qu'il n'étoit guerrier.

Si je voulois donner le catalogue des grands Capitaines qui se sont abandonnez aux femmes en vrais corrompus, & que j'en misse un autre à côté de ceux qui les ont méprisées & chassées de leur cœur, comme capables de le gâter & de le perdre, & qui ont regardé avec mépris ceux-là mêmes qui s'engageoient dans ces chaînes; ces derniers feroient furieusement pancher la balance; & ce qui surprendroit peut-être, c'est qu'il s'y trouveroit une tête de plus grands hommes que dans l'autre. Produisons un sujet de ce caractére-là, brave, intrépide & grand Capitaine. Je le trouve dans le Maréchal de Gassion. Jamais homme ne haït plus les femmes que celui-là. On prétend que le Comte de Tilli étoit si chaste, qu'il garda son pucelage jusqu'au tombeau. Charles XII. Roi de Suéde ne lui fut pas moins fidéle. Ces deux Guerriers étoient-ils des hommes ordinaires? Le grand Turenne n'alla jamais si loin que les Tilli & les Gassion: il ne haït jamais les femmes ni les plaisirs, mais ceux-ci non plus que les autres ne le maîtrisérent jamais. Il eût pû continuer dans ce train de vie sans craindre aucun reproche, parce qu'il quittoit tout au besoin. Et quand la passion des armes eut pris le dessus, il y renonça bien vîte, & dans un tems où les passions se trouvent dans leur force. Le Chevalier Baiard est encore recommandable par sa pudicité.

Annibal, que Justin regarde comme le plus grand Capitaine qui fut dans le monde, fut très-chaste & très-tempérant: tout au contraire des autres Historiens Romains, il reconnoît en lui mille vertus. » Il » ne soupa jamais, *dit-il*, sur des » lits de repos; & ne but point » dans ses repas plus d'un demi se- » tier de vin: il joignoit à cette so- » briété une contenance si exacte, » environné qu'il étoit de tant de » belles captives, qu'on ne l'eût pas » pris pour être né en Afrique. Cyrus, Philopœmen, Scipion l'Africain, Epaminondas, Drusus frére de Tibére, l'Empereur Aurélien, ont été des modéles de chasteté & de tempérance, & tous ces gens-là sont ce qu'il y a de plus grands Guerriers dans l'antiquité. Si je donnois la liste des voluptueux & des intempérans, elle seroit plus longue.

Ceux qui disent que la passion pour les femmes, & celle qu'on a pour les plaisirs, sont les compagnes inséparables de la valeur & du courage, & qu'il y a peu de grands Capitaines qui n'aient été adonnez à l'une & à l'autre; ceux, dis-je, qui tiennent de pareils discours, nous font assez connoître que les femmes, la lecture des romans & leur goût pour les spectacles sont leurs plus sérieuses occupations. Ce sont ordinairement les petits Maîtres, gens efféminez & très-corrompus, qui infectent les Cours des Princes, & plus dangereusement les armées, de cette belle morale. Ils cherchent à justifier leurs vices par ceux de quelques paillards illustres, ce qui les rend encore plus méprisables: car ces grands hommes qui en ont été accusez, étoient ornez d'une infinité de belles qualitez qui ne faisoient aucun équilibre avec leurs défauts

& leurs vices, beaucoup moins grands, & qu'ils sçavoient très-bien remettre à une autre occasion lorsqu'ils pouvoient nuire aux affaires, où leurs vertus étoient nécessaires; ils y renonçoient sans nul effort & si absolument, qu'on étoit tout surpris de les voir tout autres: vigilans, laborieux, tempérans, supportant également les devoirs & les fonctions militaires avec autant de constance & d'exactitude que le moindre de leurs soldats, & cela sans aucun relâche. Leurs beaux côtez paroissoient tout à découvert, pas une ombre de leurs vices. Montgommeri, si brillant par tant de belles actions en sa vie, étoit un homme de cette trempe. Brantome nous le donne sur le pied d'un débauché & d'un voluptueux. » Mais » quand il avoit le cul sur la selle, » *dit-il*, c'étoit le plus soigneux & » & le plus vaillant Capitaine qu'on » eût sçû voir. Les petits Maîtres, abandonnez à toutes sortes de débauches, car il y en a de tout âge, sont-ils accusez d'être ainsi mélangez, ou espérent-ils qu'ils le seront pour mettre en œuvre les vertus dont ils manquent absolument? Les exemples ne leur servent de rien, & l'apologie qu'ils font de leurs débauches ne sert qu'à les rendre incorrigibles, & à avancer la perte entiére de leur honneur: car si ces exemples rendoient les vices permis dans les armées, en attendant qu'on produisît sur la scéne les vertus & les talens qu'on n'a pas, il n'y auroit plus de vices au monde.

Ces hommes, plongez dans les déréglemens les plus honteux, & qui espérent de faire un jour comme tant d'autres grands Capitaines, qui ont laissé leurs passions déréglées à la Cour ou à la ville, pour ne faire usage que de leurs vertus à l'armée, s'imaginent que ce mélange de vices & de vertus se trouve en eux comme dans les autres, & qu'ils feront tout comme ces grands hommes ont fait: qui le leur a dit? La plûpart de ces jeunes voluptueux en France, en Allemagne, & presque par tout, n'ont jamais vû la guerre. Il y a fort peu de vieux Colonels à la tête des corps de cavalerie & d'infanterie. Cette jeunesse, dont une bonne partie est fort mal morigénée, sans nulle application & sans autre soin que celui de leurs plaisirs, se trouve à la tête de ces corps, qu'elle ne voit qu'une fois l'année. Celle des Puissances de l'Europe qui aura fait un meilleur choix, & exercé perpétuellement ses troupes, encouragé les Officiers à tenir bon par des récompenses, & songé à enflammer l'émulation par tout ce qui peut l'entretenir, emportera la balance à la premiére guerre, & trouvera qu'elle aura beaucoup gagné en les répandant à propos. Elle ne doit pas craindre de se ruiner en récompensant la vertu militaire: la paix ne la rend que trop rare, & c'est en dégoûter que de la priver des graces dont elle est digne. Revenons à nos Capitaines mêlez de bon & de mauvais.

Croit-on qu'ils soient en très-grand nombre? Il y en a si peu, qu'on seroit tout surpris du catalogue de ceux qui ont tous leurs vices sans avoir une ombre de leurs vertus. Princes & Généraux d'armées, les uns se sont vûs détrônez avec honte, ou ont péri misérablement. On n'a qu'à lire l'Histoire des Empereurs * pour en avoir de bonnes nouvelles, & celle de certains Généraux corrompus & abandonnez à toutes sortes de vices; des Héros à table & dans le lit, lâches & poltrons dans leurs at-

mées, s'il leur arrivoit d'y aller, timides même à cent lieues loin de l'ennemi, dans leur Cour & dans leurs Conseils, où ils n'appellent ordinairement que les gens qui leur ressemblent. Quelle liste l'Egypte & l'Asie ne nous fourniroient-elles pas, & Rome elle-même! Quels Héros qu'un Sardanapale, qu'un Caligula, qu'un Néron, qu'un Héliogabale, qu'un Vitellius, & une légion d'autres! Après la conquête de l'Asie, cette Rome se trouva toute inondée de voluptueux & de damerets. Le mal étoit grand; mais ce fut bien pis lorsque ces gens-là entrérent dans les armées: la contagion s'y mit, & peu à peu cette Capitale du monde alla à sa décadence, & succomba à la fin. Il faut nécessairement que tout croule & que tout tombe dans un Etat, où regne l'amour des plaisirs, si les Princes ou leurs Ministres n'y apportent promtement remède.

§. II.

Que le luxe est la source de tous les vices, & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires.

LA conquête de l'Asie, le pillage de ses villes les plus riches & les plus opulentes, & les trésors immenses des plus puissans Princes de cette partie du monde transportez à Rome, donnérent en même tems entrée à tous les vices de ces nations vaincues. Cette frugalité si vantée & si admirée dans ses Citoiens, s'évanouit comme une ombre, pour faire place à un luxe si affreux, que je craindrois qu'on ne me traitât de conteur de fables, si ce que je vais dire n'étoit attesté par un nombre infini d'Historiens Grecs & Latins. On ne vit jamais une telle corruption dans les mœurs: elle monta à un tel degré & devint si énorme, que ce qu'on nous conte des Sybarites les plus efféminez & les plus débordez, n'en approche pas. Cette corruption fut plus tardive dans les armées, à cause des guerres que la République eut à soutenir dans les païs fort éloignez de Rome: la contagion eût gagné plutôt, si l'expédition de l'Asie eût été moins facile, & ses peuples moins amollis & moins lâches. La paix fut bientôt faite, & les délices du païs n'eurent pas le tems de faire un si grand progrès dans l'armée Romaine, que ceux de Capoue dans celle d'Annibal. La guerre contre les Grecs, plus difficile & plus épineuse, coupa court au mal: il y avoit peu à gagner contre un peuple brave & aguerri, il falloit se contenter de la gloire de vaincre, qu'on achetoit toujours très-cher. La guerre d'Asie, qu'on ne faisoit que par intervalles, empêcha que les troupes ne fussent sitôt corrompues, pendant que le luxe & tous les vices qui lui font cortége, faisoient un progrès merveilleux dans Rome. Le Sénat ne fut pas exemt de cette contagion, elle y pénétra sans obstacle. Les enfans, à l'exemple de leurs péres, enchérirent encore sur eux, & Rome augmentant en puissance par ses conquêtes, il falloit bien que la corruption des mœurs, les dissolutions les plus énormes, & l'amour des plaisirs, s'accrussent & montassent jusqu'à leur comble. L'Abbé de Vertot, dans son Histoire des Révolutions de la République Romaine, nous donne une légére esquisse du luxe des Romains.

» Après la conquête de l'Asie, » *dit-il*, les Romains tombérent » dans une telle corruption, qu'ils

» introduisirent dans leurs festins » des chanteurs & des baladines. » Les jeunes gens en faisoient l'ob- » jet de leurs ridicules affections, ils » se frisoient comme elles; ils af- » fectoient même d'imiter le son de » leurs voix & leurs démarches las- » cives; ils ne surpassoient ces fem- » mes perdues que par leur mollesse » & leur lâcheté: *Capillum frangere, & ad mulierum blanditias vocem extenuare, mollitie corporis certare cum feminis & immundissimis se excolere munditiis nostrorum adolescentium specimen est.* » Aussi Jules » César, qui connoissoit la délica- » tesse de cette jeunesse efféminée, » ordonna à ses soldats à la bataille » de Pharsale, au lieu de lancer de » loin leurs javelots, de les porter » droit au visage: *Miles faciem feri.* Il arriva comme ce grand hom- » me l'avoit prévû, que ces jeunes » gens idolâtres de leur beauté, se » tournérent en fuite, de peur de » s'exposer à être défigurez par des » blessures & des cicatrices.

Avec tout le respect dû à cet Ecrivain éloquent, il eût pû s'étendre davantage sur ce sujet. Je soupçonne fort qu'il y a de la malice dans son fait: car ne disant que ce qu'il dit, on croira que le luxe, la corruption des mœurs, l'amour des plaisirs, de la bonne chére, des femmes, & tous les penchans vers les voluptez les plus indignes des gens de guerre, sont bien autrement menez loin chez les Modernes que chez les Anciens. J'aurois honte de le dire. Je ne sçai ce que répondoit cette jeunesse efféminée aux reproches de leurs péres, qui ne valoient guéres mieux que leurs enfans: c'est de la morale perdue, lorsque celui qui la prêche est aussi déréglé dans ses mœurs & dans ses passions que ses auditeurs. Avec ces belles qualitez ces gens-là alloient à la guerre, où ils ne se distinguoient que par leurs débauches & l'appareil de leur équipage, dont ils faisoient parade, & plus encore de leur table & de leur cuisine. Une bonne troupe de ces gens-là dans une armée, qu'une longue paix grossit infiniment, suffit pour la corrompre en moins de tems qu'il n'en fallut à Annibal pour amollir & perdre la sienne: car les vices d'un Prince, & ceux de vingt ou trente de ses Courtisans, qui par ressemblance dans leurs mœurs ou par imitation vivent comme leur Maître, font infiniment plus de mal dans une armée que mille Officiers petits Maîtres, & très-corrompus. Il ne se trouve aucun Prince dans l'Europe qui puisse être accusé de quelqu'un des vices dont je parle, & le plus jeune de tous a toutes les vertus qui servent de fondement pour former sans peine un grand Capitaine & un Guerrier parfait. Voilà la seule digue qui nous peut faire espérer que la paix ne nous fera pas un grand mal: car chacun tâchera de ressembler à ce jeune Monarque dans les armées. Les vices qui naissent d'une longue paix, ne peuvent se corriger que par les vertus du Prince.

Les Grecs s'abandonnérent à la paresse & aux délices comme les Romains, mais non pas si énormément. Les Athéniens & leurs plus grands Capitaines n'ont pas été exemts de ce reproche; mais dès qu'ils entrérent dans les affaires, il n'en fut plus parlé, ou du moins ils mêloient tour à tour la débauche, la passion pour les femmes, & les corvées militaires selon l'état des affaires. Tel fut Alcibiade. Periclés peut entrer encore dans le catalogue, Aspasie, fameuse Courtisanne

d'Athénes, l'enlassa si bien de ses chaînes, qu'il n'eut jamais la force de les briser & de se tirer de l'esclavage.

Lorsque l'amour s'attache aux grands Guerriers, & qu'il se met tard en campagne, le mal ne sçauroit être plus grand ni plus fort. Le Maréchal Banier, un des plus grands Capitaines de son siécle, & éléve du grand Gustave, éprouva deux fois cette passion : la premiére ne lui fit pas grand mal, il épousa sa Maîtresse au plus vîte; de sorte qu'on n'eut pas le tems de voir dans son armée jusqu'où cette passion pouvoit le mener. Sa femme mourut. Une Princesse de Bade qu'il vit par hazard lui causa une si violente rechûte, il fut épris de ses charmes & en devint éperdûement amoureux : il tomba dans des foiblesses si grandes, qu'on ne sçauroit rien imaginer de plus fou. Il fut mené un si bon train, qu'il faillit à perdre l'esprit. Ce ne fut plus le même. On l'auroit pris pour un soldat de recrue, plutôt que pour un Général guerrier. Sa raison parut chancelante : il négligea tellement le soin des affaires de la guerre, que les Officiers & les soldats perdirent beaucoup de l'estime qu'ils avoient pour lui. Il commit une infinité de fautes. Ses ennemis eurent une infinité d'avantages sur le Général amoureux. Il laisse prendre plusieurs marches sur lui, ce qui fut la cause de la perte d'Hoker, place importante, & exposa par tant de folies les Etats de la Maison de Brunswick au danger d'une entiére desolation. Si heureusement pour lui il n'eût appliqué le reméde à un si grand mal, la tête lui tournoit infailliblement. Tant il est vrai ce qu'on dit, que lorsqu'une telle passion posséde les grandes ames, elle ne leur inspire que de plus grandes foiblesses.

Thémistocles, l'un des plus grands Capitaines de l'antiquité, poussa si loin la débauche, » qu'il fut deshérité par son pére, & que sa mére » vaincue par la douleur de voir la » vie honteuse de son fils se fit mourir volontairement. Plutarque, d'où je tire ceci, prétend que cela est faux. Je n'hésite pas un moment à le croire vrai, car ce qu'il fit étoit assez capable du percer le cœur d'une mére de la plus vive douleur. M. Dacier cite ce fait dans ses Remarques. » Thémistocles, *dit-il*, » étoit tellement porté à ce qu'il y » avoit de plus mauvais, qu'Idoménée a écrit qu'un beau matin » il attella à un char quatre Courtisannes nûes, & se fit traîner » tout au travers du Céramique » au milieu du peuple qui étoit assemblé, & cela dans un tems où » les Athéniens ne connoissoient » encore ni la débauche du vin ni » celle des Courtisannes. Mais l'âge, » l'expérience, comme autant de » façons, vinrent aider & favoriser » la raison & la vertu; c'est-à-dire qu'il se corrigea. L'ambition & la gloire sont capables de produire des révolutions surprenantes dans les grands hommes. Ils ne plient pas dans leurs passions, ils ne quittent pas leurs liens pour les reprendre à la premiére occasion, ils les rompent & les brisent : il vaut mieux rompre le charme que de l'endormir, il s'éveille souvent avec plus de force & de puissance. Mahomet II. un des plus universels génies de son tems, & sans doute un grand Capitaine, un vrai Conquérant, se trouva pris dans les filets d'une belle captive. Nous allons voir comment il s'en tira. L'exemple est beau & digne de la plume de l'Abbé de

Vertot, d'où je l'emprunte. Je le trouve dans son narré de la prise de Constantinople, qui fut emportée d'assaut en 1553, pillée & saccagée, & tous les habitans passez au fil de l'épée, ou faits esclaves.

» C'est ainsi, *dit cet Auteur* (a) » *poli*, qu'une Gréque d'une nais- » sance illustre, appellée Iréne, à » peine âgée de dix-sept ans, tom- » ba entre ses mains. Un Bacha ve- » noit de la faire esclave; mais sur- » pris de sa rare beauté, il la crut » digne d'être présentée au Sultan. » L'Orient n'avoit rien vû naître » de si parfait, ses charmes se firent » sentir impérieusement sur le cœur » farouche de Mahomet: il fallut se » rendre. Il s'abandonna même en- » tiérement à cette nouvelle pas- » sion; & pour être moins détourné » de ses assiduitez amoureuses, il » passa plusieurs jours sans se lais- » ser voir à ses Ministres & aux Of- » ficiers principaux de son armée. » Iréne le suivit à Andrinople: il y » fixa le séjour de la jeune Gréque. » Pour lui, de quelque côté que les » armes tournassent ses pas, sou- » vent même au milieu des plus » importantes expéditions, il en » laissoit la conduite à ses Géné- » raux, & revenoit avec empresse- » ment auprès d'Iréne. On ne fut » pas longtems sans découvrir que » la guerre n'étoit plus sa premiére » passion: les soldats accoutumez au » butin qu'ils faisoient à sa suite, » murmurérent de ce changement. » Ces murmures devinrent conta- » gieux: l'Officier comme les sol- » dats se plaignoient de cette vie » efféminée. Cependant sa colére » étoit si formidable, que per- » sonne n'osoit se charger de lui » en parler. Enfin comme le mé- » contentement de la milice étoit » à la veille d'éclater, le Bacha Mus- » tapha ne considérant que la fidé- » lité qu'il devoit à son Maître, » l'avertit le premier des discours » que les Janissaires tenoient pu- » bliquement au préjudice de sa » gloire.

» Le Sultan, après être demeuré » quelque tems dans un sombre » silence, & comme s'il eût exa- » miné en lui-même quel parti il » devoit prendre; pour toute ré- » ponse, & sous prétexte d'une re- » vûe, ordonna à Mustapha de faire » assembler le lendemain les Ba- » chas aux environs de la ville. Il » passa ensuite dans l'appartement » d'Iréne, avec laquelle il resta jus- » qu'au lendemain.

» Jamais cette jeune Princesse ne » lui parut si charmante: jamais » aussi le Prince ne lui avoit fait de » si tendres caresses. Pour donner » un nouvel éclat à sa beauté, si » cela étoit possible, il exhorta ses » femmes à emploier toute leur » adresse & tous leurs soins à sa » parure. Après qu'elle fut en état » de paroître en public, il la prit » par la main, la conduisit au mi- » lieu de l'assemblée, & arrachant » le voile qui lui couvroit le visage, » il demanda fiérement aux Bachas » qui l'entouroient, s'ils avoient ja- » mais vû une beauté si accomplie. » Tous ces Officiers, en bons Cour- » tisans, se répandirent en des » louanges excessives, & le féli- » citérent de son bonheur. Pour » lors Mahomet prenant d'une » main les cheveux de la jeune » Gréque, & de l'autre tirant son » cimeterre, d'un seul coup en fit » tomber la tête à ses pieds, & se » tournant vers les Grands de la » Porte, avec des yeux égarez &

(a) *L'Abbé de Vertot, Hist. de l'Ordre de Malthe, liv. 6.*

» pleins de fureur : *Ce fer*, leur dit-il, *quand je veux, sçait couper les liens de l'amour.* Il les coupa se défiant de son cœur, & par cette action vraiment barbare & d'un brutal destitué de culture & d'honneur, il fit voir qu'il se sentoit incapable de prendre & de laisser les passions selon les besoins, comme tant de grands hommes qui ne l'ont pas imité.

Philippe, dont j'ai déja parlé, me revient encore. Jamais Prince ne fut plus mêlé de bon & de mauvais que celui-là, & ne sçut mieux laisser l'un pour prendre l'autre selon le tems & les conjonctures. Ce que dit Théopompe dans Athenée est surprenant. Tourreil me fournit ce passage dans ses Remarques sur la premiére Olyntienne. » Philippe, » *dit-il*, n'avoit que du mépris pour » la modestie & les bonnes mœurs. » Toute son estime & toute sa li» béralité se réservoient pour des » hommes plongez dans la crapule, » & prostituez aux derniers excès » d'une vie licentieuse. Il aimoit » que ses camarades de plaisirs ex» cellassent dans l'art de l'injustice » & de la malignité, comme dans » la science de la débauche. Eh ! » quelle sorte d'infamie, quel genre » de crime ne commettoient-ils » point ? Quelques-uns parvenus à » l'âge viril, s'étudioient à se don» ner tout l'extérieur du sexe dont » ils n'étoient pas, prenoient grand » soin que jamais leur menton ne » les décelât : d'autres alloient jus» qu'à oublier le leur dans leur com» merce monstrueux. Deux ou trois » prenoient le soin de plaire au Roi » d'une maniére plus propre à mé» riter le nom de maîtresses, que » de ses amis.

Je ne sçai si c'étoit la mode en ce tems-là de se farder : je le crois assez par ce passage de Théopompe, qui semble l'insinuer. Elle étoit du moins connue en Asie du tems de Crassus. Surenna, qui triompha de ce Général d'une maniére burlesque, & si honteuse au nom Romain, étoit un grand Capitaine : cependant Plutarque nous apprend qu'il se fardoit, & qu'il se faisoit accompagner d'un serrail de concubines, & d'un plus grand nombre de filles perdues qui le suivirent dans son triomphe. La farderie dans les gens de guerre, est tout ce qu'on peut imaginer de plus infame. J'en ai pourtant vû qui se fardoient, & qui ne se couchoient jamais qu'ils n'eussent le visage couvert de rouelles de veau, pour se conserver le teint frais. Je ne dirai pas si en imitant Surenna, ils lui ressembloient du côté du courage : personne ne m'en a pû donner des nouvelles ; mais cela n'a pas empêché qu'ils n'aient continué leur chemin. J'aurois honte d'en dire tout ce que j'en sçai, & de la magnificence de leur toilette. J'ai vû pis que cela, des mandians se farder les pieds & les jambes, y mettre du blanc & du rouge. Après cela peut-on trouver à redire à certains petits Maîtres guerriers & très-efféminez, anciens & modernes, toujours bien munis de maîtresses, & toujours amoureux ?

M. de Turenne ne pouvoit souffrir ces sortes de gens dans son armée : s'il en avoit connu quelqu'un de cette trempe dans son régiment, il l'eût renvoié pour jamais languir & soupirer aux pieds de sa maîtresse. L'Auteur qui a écrit la Vie de ce grand homme, ne l'a pas fait avec toute la dignité qu'elle mérite. Je ne sçai s'il s'en trouvera quelque autre qui s'en aquittera mieux, c'est de quoi je doute. Si c'est l'Abbé que

je

je m'imagine, je suis persuadé que le chagrin de n'avoir pas réussi, après s'être bien distillé l'esprit à la composer en stile poétique & précieux, ne sera jamais capable de lui faire couper la gorge, comme a fait un autre; l'Auteur, dis-je, de la Vie de ce grand homme, dit » qu'on » distinguoit facilement un Officier » du régiment de Turenne avec un » autre: il avoit du moins l'air sage, » s'il ne l'étoit pas, & il ne falloit » point qu'il fût jureur ni débau- » ché: s'il ne pouvoit les empêcher » de voir les femmes, il les em- » pêchoit du moins d'en médire; » & pour faire en sorte qu'ils n'en » fissent pas leur principale occu- » pation, il leur faisoit remarquer » combien le service du Roi étoit » incompatible avec le leur. Il pra- » tiquoit lui-même tout le premier » ce qu'il enseignoit: car quoiqu'il » fût extrémement civil, il étoit » ennemi de la galanterie, jusqu'à » dire que la plus belle femme ne » méritoit pas qu'un honnête hom- » me perdît un mois de son tems » avec elle. Dans le tems qu'il disoit cela, il n'avoit pas encore éprouvé les traits de l'amour; mais il changea de sentiment lorsqu'il eut reconnu son pouvoir. Une belle Dame fit le coup, sans que son mari s'en doutât le moins du monde. On peut bien juger qu'il n'oublia rien pour le faire monter aux plus grands honneurs de la guerre; mais il ne put jamais venir à bout d'en faire un grand Capitaine. Je n'en suis pas surpris, on fait bien moins aisément un Mars qu'un Faune.

§. III.

A quels dangers un Général yvrogne est exposé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice si grossier.

JE trouve plus de grands Capitaines yvrognes que de voluptueux & d'amoureux transis, ou abandonnez aux femmes les plus perdues. Je l'ai déja dit dans ces Observations, les enfans de Bacchus me paroissent plus supportables & plus hommes que les autres. On ne boit pas toujours, on n'est pas éternellement à table; mais on est toujours amoureux. Si les passions délicates gagnent absolument le cœur, il faut que toutes les autres cessent. Or tous les grands Capitaines dont j'ai parlé n'en ont pris que selon le besoin. *C'est aux petites ames ensévelies du poids des affaires*, dit Montagne, *de ne s'en sçavoir purement démêler, de ne sçavoir laisser & reprendre*, & ces petites ames ne sont nullement propres pour la guerre, encore moins pour être à la tête des armées. Cet emploi est incompatible avec les vices qui ont pris de trop profondes racines: le vin, le jeu & les femmes sont les trois vices presque insurmontables. La raison n'y peut rien. Inutilement vient-elle au secours, tous ses efforts sont inutiles, si l'ambition ne s'y joint & ne l'absorbe, c'est-à-dire qu'il n'y ait de l'excès dans celle-ci, & que l'autre ne serve que d'accessoire: en un mot qu'elle ne soit moins une vertu qu'un vice pour chasser les trois premiers, ou l'un des trois beaucoup plus dangereux: car quelque dereglée que puisse être cette ambition ou ce désir immodéré de gloire, il nous est toujours utile, & ne deshonore jamais. Le Maré-

chal de Guébriant entra dans le service avec des talens admirables pour la guerre: il y apporta en même tems une passion desordonnée pour le jeu, un aussi grand penchant pour le vin & pour les voluptez opposées à son avancement. Ses talens, un grand courage & une plus grande ambition coupérent court à tant de défauts: il n'en fut plus parlé, il devint un des plus grands Capitaines de son siécle.

Un Général d'armée, qui donne dans l'excès du vin, qui s'enyvre comme un misérable crocheteur, s'expose souvent à de terribles affaires; mais plus rarement que les damerets & les voluptueux. Ils n'ont à craindre que les surprises lorsqu'on pense à les attaquer sur la fin de leurs longs repas; au lieu qu'on peut tenter en tout tems contre ces derniers, plus nonchalans, très-paresseux, & rarement habiles, bien qu'on en ait vû qui ont fait des coups d'une extrême diligence; mais qu'on doit moins leur attribuer qu'à ceux ausquels ils se livrent. M. le Grand Prieur de Vendôme en a fait deux en Italie. Il fallut de puissantes machines pour obliger ce Prince à dormir un peu moins qu'à l'ordinaire, & à rester moins à table; mais combien a-t-il laissé échaper d'occasions, & rejetté de belles entreprises, bien moins par défaut de hardiesse & de courage, que pour ne pas perdre ses heures de table, tout comme celles de dormir, qui n'étoient pas en petit nombre.

Avouons-le franchement, les ennemis qu'il avoit en tête ne seront jamais accusez d'être aussi habiles qu'Annibal dans l'art de former une entreprise importante sur la connoissance du caractére du Général ennemi. Nous en avons vû de toute espéce pendant le cours de la guerre que nous avons soutenue en Italie; mais pour des surprises d'armées dans le plein jour ou nocturnes, nous n'en connoissons aucune; jamais cependant Général ne s'est moins trouvé en état de les éviter & de les rendre inutiles que celui dont je viens de parler, & jamais homme ne fut plus propre à recevoir une camisade que celui-là. Un Général qui a festiné quatre à cinq heures de tems, n'est guéres en état de se lever six heures plutôt qu'à l'ordinaire. Lorsqu'on fait état d'en dormir douze tout d'une traite, on s'éveille tout plein de vapeurs, & les conviez, qui ne sont pas toujours les derniers d'une armée; soit par complaisance ou autrement, s'ils ne boivent pas avec excès, ils en prennent toujours au-delà de ce qu'il leur en faut. Rarement les Allemans tentent ces sortes d'entreprises, soit qu'ils choisissent la nuit pour boire, soit par respect pour la bouteille, & pour ne pas troubler le repos des bûveurs. Hors certaines heures consacrées à Bacchus, qu'on ignore souvent, un Général qui aime un peu trop le vin, qui s'enyvre même, peut être un grand Capitaine avec ce défaut. Cela n'empêche pas que l'Histoire ancienne & moderne ne nous fournisse un grand nombre d'exemples, où ceux qui ont cherché à profiter du foible de leur Antagoniste, se sont souvent mécomptez dans les conséquences: car lorsqu'ils croioient les trouver dans l'état où ils les souhaitoient, il arrivoit souvent qu'ils étoient à jeun & sur pied. Il arriva tout le contraire au siége de Samarie par Bénadad, l'exemple est remarquable & peu favorable aux Princes & aux Généraux yvrognes. Je le tire de l'Ecriture.

Achab Roi d'Israel, assiégé dans

cette place, étoit prêt à succomber; mais aiant été informé que son ennemi passoit une partie de la journée à boire & à s'enyvrer dans ses repas, ne desespéra pas de son salut: il apprit en même tems que ses Généraux, qui mangeoient ordinairement à sa table, s'enyvroient tout comme lui, & ces Généraux au nombre de trente-deux étoient autant de Rois vassaux ou ses alliez. Qui doute qu'il n'y eût parmi les conviez encore un grand nombre de Généraux subalternes? Le défaut du Roi Bénadad fut le sujet d'une sortie générale. Les assiégez *sortirent de la ville sur le midi*, dit l'Auteur (a) sacré, *cependant Bénadad étoit dans sa tente qui bûvoit, & qui étoit yvre, & les trente-deux Rois qui étoient venus à son secours bûvoient aussi avec lui.* Il y a toute sorte d'apparence qu'aucun d'eux ne s'épargna, & que chacun en prit en abondance. Que peut-on tirer d'une armée commandée par trente-trois yvrognes complets? Elle fut attaquée par un corps de deux cens trente-deux valets ou goujats, soutenus de tout ce qu'il y avoit de troupes dans la ville au nombre de sept mille hommes.

Les valets de pied des Princes des Provinces marchoient à la tête de l'armée, continue l'Auteur, *Benadad aiant envoié voir ce que c'étoit, on lui vint dire: ce sont des gens qui sont sortis de Samarie. Il dit* à ceux qui lui *parloient: soit qu'ils viennent pour traiter de la paix, soit qu'ils viennent pour combattre, prenez-les tous vifs.* Il n'étoit pas fort aisé de se saisir d'une telle Ambassade, composée de sept mille deux cens trente-deux hommes, qui marchent contre une armée sans Chef, & où il n'y en avoit pas un seul qui fût sain d'esprit & de jugement. Bénadad ordonne en yvrogne, il se trouve tout d'un coup attaqué & forcé dans son camp, & obligé à quitter la table pour s'enfuir.

Ces têtes à vin, non pas telles que celles de Bénadad, mais telles que celles dont j'ai parlé, qui laissent là la bouteille lorsque l'état de leurs affaires les dispense d'en faire usage, ne sont pas toujours aisées à surprendre à la tête d'une armée. Comme ils sentent leur défaut, ils se précautionnent d'avance; outre qu'il est rare qu'ils ne soient pas toujours les premiers à attaquer ou à exécuter des entreprises extraordinaires. Tel étoit Philippe, qui s'y engageoit souvent dans les saisons & les tems les plus fâcheux & les plus difficiles. Presque tous les Généraux abandonnez à l'yvrognerie, ont toujours devancé les surprises, & pensé à surprendre leurs ennemis eux-mêmes; ce qui faisoit qu'ils entreprenoient rarement sur eux, les croiant toujours sur leurs gardes. Cela ne prouve pas qu'il ne s'en soit trouvé un plus grand nombre qui se sont vûs attaquez lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & dans un tems où ils n'étoient point en état de faire usage de leurs lumiéres & de leur jugement.

La conjuration de Thébes est célébre dans l'Histoire: elle n'étoit fondée que sur l'yvrognerie & l'intempérance de ceux qui commandoient dans la ville, & les conjurez prirent si bien leur tems, qu'ils les égorgérent au milieu de leur repas, lorsqu'ils étoient presque tous yvres.

Boursault n'y prend pas garde lorsqu'il fait l'éloge du Maréchal de Rantzau. » L'yvrognerie, qui » est un vice détesté des honnêtes

(a) D. Calmet dans les Rois, l. 3, c. 20.

» gens, *dit-il*, étoit une espéce de » vertu à feu le Maréchal de Rant- » zau par le bon usage qu'il en sça- » voit faire. Il ne montroit jamais » plus de courage que lorsqu'il avoit » bien bû. Voilà une plaisante façon de louer un homme tel que ce Général. Il étoit donc tout autre s'il n'avoit pris du vin avec excès, & sans cette machine il étoit hors d'état de rien faire. Nous sçavons le contraire, & que son yvrognerie lui a joué de fort mauvais tours, & fait manquer de bonnes occasions. Si cet Auteur avoit dit qu'une certaine doze de vin échauffoit son esprit & le mettoit en mouvement, comme cela se remarque en certaines gens, qui n'ont jamais plus d'esprit & de raison que lorsqu'ils en ont une pointe, sans laquelle l'un & l'autre sont endormis, il loueroit sans doute le Maréchal, & le vin pris modestement seroit une vertu en lui; mais il étoit brave sans cela. Ce qu'il dit ensuite est très-vrai, & servira de supplément aux remarques que j'ai faites sur les Généraux borgnes, aveugles, manchots & bossus. Celui-ci, si l'on en excepte la bosse & l'aveuglement, étoit tout cela, & même plus mutilé qu'aucun autre ancien & moderne.

» Peut-être depuis que l'on fait » la guerre, *continue l'Auteur*, n'y » a-t-il eu aucun plus mutilé qu'il » l'étoit: & ce qui lui manquoit, » étoit ce qui publioit sa gloire. Il » n'avoit qu'un bras, qu'une jambe, » qu'un œil, qu'une oreille, en un » mot il n'avoit qu'un de tout ce » qu'un homme peut avoir deux: » & ce grand homme n'en étoit » pour ainsi dire, que la moitié » d'un. Cette difformité, qui fai- » soit la moitié de sa vie, fit aussi » la moitié de son épitaphe qu'on a » dressée à son tombeau, & qui mérite d'avoir place dans cette page.

Du corps du grand Rantzau tu n'as
qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines
de Mars;
Il dispersa par tout ses membres &
sa gloire;
Tout abattu qu'il fut il demeura vain-
queur;
Son sang fut en cent lieux le prix de
sa victoire;
Et Mars ne lui laissa rien d'entier
que le cœur.

Il y a bien des Guerriers qui sont sortis sourds des plaines de Mars, qui préféreroient les blessures du Maréchal à celle-là, & qui ne balanceroient pas un seul moment dans le choix.

Bien que ce défaut de trop boire soit tout-à-fait indigne d'un honnête homme, il l'est encore plus dans un Prince qui s'y laisse aller: car s'il n'est pas surpris à la guerre, il l'est par ses Ministres, par ses flatteurs, par ses compagnons de débauche, & dans les jugemens qu'il rend sur des affaires importantes.

Je reviens encore à Philippe: il faut avouer que jamais Prince n'eut tant de vices & tant de vertus. Me voici sur le défaut de l'intempérance. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que son fils Alexandre ne lui cédoit pas de ce côté-là. Il s'enyvroit comme son pére; mais le vin de celui-ci étoit moins mauvais que celui de l'autre: disons plutôt que Philippe en prenoit avec moins d'excès. Ce que je vais dire en est une bonne preuve.

Une femme s'étant adressée à ce Prince pour implorer sa justice dans un tems un peu trouble, c'est-à-dire à l'issue d'un long repas. Elle lui expose ses raisons: elles ne lui paroissent pas assez persuasives: il la

juge, la condamne, & la fait retirer. Surprise d'un jugement qu'elle croit injuste, elle le regarde & lui répond : *j'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de votre Roi ?* & à qui ? *A Philippe à jeun*, repliqua-t-elle. La maniére dont ce Prince reçut cette réponse, dit un Auteur, feroit honneur au Roi le plus sobre. Il examine l'affaire avec plus de maturité, il reconnoît que son jugement n'est pas équitable, & se condamne à le réparer.

La qualité de beuveur insigne chez les anciens Perses n'étoit pas de petite considération, & les faiseurs d'éloges ne la laissoient pas échaper lorsqu'il leur arrivoit de haranguer quelque Satrape, ou le Roi lui-même. C'étoit l'endroit qui plaisoit toujours le plus. Si les flatteurs d'Artaxerxès le mettoient en œuvre dans leurs discours, Cyrus le jeune son frére prétendoit qu'il étoit indigne de cet éloge, & qu'il n'étoit rien moins que cela. Il disoit aux Chefs des dix mille Grecs qu'il avoit pris à sa solde contre son frére, qu'il étoit un aussi méchant beuveur que mauvais Capitaine, & qu'il s'entendoit infiniment mieux que lui à ce métier-là. S'il eût parlé à des Allemans, il eût fait des jaloux ; au lieu que des Grecs dûrent rire de cette vanité.

Je suis surpris comment Xenophon a laissé passer cette vanterie de Cyrus sans quelque réflexion de sa façon, car les Grecs ne passoient pas pour aimer beaucoup le vin. Les Romains s'y adonnérent après la conquête de l'Asie. Avant ce tems-là non seulement il n'étoit pas permis aux femmes d'assister aux festins, mais l'usage du vin leur étoit encore interdit. Cette coutume s'évanouit dès l'instant que le luxe & la corruption s'introduisirent dans Rome. L'un & l'autre devinrent si grands, que les femmes beuvoient & s'enyvroient aussi déterminément que les hommes : de sorte que Cyrus se fût trouvé très-embarassé de leur tenir tête. Sénéque (a) n'est pas le seul garant de cette vérité, il y a bien d'autres Auteurs qui nous l'assûrent.

Il y a quarante ans que les femmes ne sçavoient ce que c'étoit que de boire du vin ; cette passion leur étoit inconnue : elles en ont assez d'autres qui les occupent & les mettent en haleine, pour les péchez de leurs maris. Si j'en donnois le catalogue, je ne finirois pas sitôt. Celle du vin & des liqueurs fortes, qu'on eût dû laisser en propre aux peuples du Nord, a gagné ceux du Midi, & les femmes en ont été éprises comme les hommes. C'étoit la seule chose qui leur manquoit pour les achever : Bacchus n'avoit point encore de femmes dans sa confrérie ; mais les y voilà aujourd'hui reçûes, de sorte qu'il faudra agrandir son Temple : car le moien d'y pouvoir entrer ! Si nos péres levoient la tête hors de leurs tombeaux, que diroient-ils ? Il ne faut pas douter que M. Bernier, Médecin de Blois, ne leur ait appris cette nouvelle. Je n'ai pas lû son Livre, mais heureusement Bayle me fournit le passage. *Qui auroit cru*, dit-il, *que les femmes..... auroient ajouté le tabac & l'eau de vie à tant d'autres débauches, dont elles font vanité depuis plus de trente ans? Elles ne portent encore que des barillets d'eau de vie à leur côté, qui sçait si avec le tems elles n'y porteront pas des barils?* Puisqu'elles sont aujourd'hui en possession de ce vice, & qu'elles portent les barillets, il

(a) *Seneca epist. 96.*

faut espérer qu'il en sera comme des paniers, qui augmentent tous les jours de circonférence; on en viendra bientôt aux barils, qui feront une partie de leurs équipages, & que le chien de leur Cocher sera obligé de leur céder sa place. Voilà donc les barils entre deux Pages & le Cocher, pour s'en servir au besoin : le vin, le jeu, les hommes & un luxe affreux, voilà le partage des femmes. Donc le vin, le jeu, les femmes & un luxe égal, disent les enfans qui voient tout cela, nous peuvent être permis. Pourquoi n'imiterions-nous pas les exemples de nos péres & de nos méres? Des gens qui commencent de si bonne heure à voir ces déréglemens dans leurs parens, lorsqu'ils les ont sans cesse devant les yeux, s'y abandonnent sans peine, & à mille autres énormitez. Quoi de plus doux! Seront-ils bien capables de s'en corriger & de les déraciner de leur cœur, s'il faut aller à la guerre? Je conclus de là qu'il est impossible ou presque impossible qu'ils se tournent jamais vers les vertus, sans lesquelles on est tout-à-fait incapable de commander les armées, & de se distinguer dans un métier où il en faut un si grand nombre pour s'en rendre véritablement digne. Passons maintenant à l'article des Généraux lâches & poltrons : Polybe les épargne un peu, & ce qu'il en dit est très-judicieux & très-vrai.

§. IV.

La lâcheté naît du luxe & de la superfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir.

PLutarque prétend que *la lâcheté & la mollesse ne sont pas le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité, comme le prétendent la plûpart des hommes; mais qu'elles sont l'effet d'une basse & mauvaise nature qui suit des mauvaises opinions.* La note marginale de M. Dacier mérite d'être rapportée. » Ce principe est » certain, *dit-il*, le luxe, la pompe » & la superfluité n'engendrent pas » la lâcheté & la mollesse. Si cela » étoit, il n'y auroit pas de Prince » ni de grand Seigneur qui ne fût » lâche & mou. Ces vices viennent » d'une nature basse & mauvaise. » Mais il faut avouer que si les dé» lices ne les engendrent pas, elles » les entretiennent & les fomentent, » & empêchent qu'une ame basse ne » vienne à se relever: elles achévent » de l'abattre.

M. Dacier me le pardonnera, je ne vois pas que ce principe soit aussi certain qu'il se l'imagine du luxe, de la pompe & des superfluitez. Tous les mauvais penchans pour les voluptez en découlent, & de celles-ci l'amour de la vie & un très-grand désir de se la conserver & de fuir toute occasion de la perdre: puisque nous possédons tout ce qui peut contribuer à nous la rendre précieuse, & à nous la faire aimer plus que les autres qui ont les mêmes penchans aux délices de la vie. Ils n'ont pas la facilité ni les moiens de satisfaire leur inclination aux vices, à quoi les richesses & les superfluitez exposent & entraînent les Grands du monde; ils ne s'en abstiennent que par impuissance, ils sont vertueux par nécessité; & comme ils ne peuvent s'élever aux honneurs de la guerre & aux biens qu'on s'acquiert avec elle que par l'application & par le courage, ils jouent à tout perdre ou à tout gagner: ils méprisent leur vie, & l'exposent plus librement que les grands Seigneurs, qui montent souvent aux

grades les plus éminens de la milice avec toutes les facultez nécessaires pour s'y deshonorer : car la lâcheté & la mollesse sont ordinairement le fruit du luxe, de la pompe & des superfluitez, & cela est d'autant plus vrai, contre le sentiment de Plutarque, que sans dire qu'ils sont tous lâches & mous, il y en a un si grand nombre qui sont l'un & l'autre, que je suis tout surpris d'en voir à la tête & dans les armées qui aient pû se conserver & se sauver purs & nets du milieu de la corruption d'une Cour, ou d'entre les bras de leurs parens, où ils ont éprouvé tout ce qui peut amollir le courage par les exemples domestiques, & étouffer même les vertus & les talens qu'ils ont reçûs de la nature. Je conclus de là qu'il est impossible qu'avec une telle éducation, les Grands puissent rien faire de bon.

Le luxe & les vices qui l'accompagnent, & qui sont toujours les suites d'une longue paix, sont montez aujourd'hui à un tel degré d'énormité, qu'il faut s'attendre, si elle dure encore quelques années, de voir d'étranges événemens, & celle des Puissances de l'Europe qui se souviendra de cette maxime de l'Empereur Alexandre Sévére, que *la sûreté & le salut d'un Etat dépendent du bon état des armées, & qu'un Prince doit avoir plus de soin des troupes que de soi-même*, qui mettra toute son application à les maintenir dans une exacte discipline, avec autant d'éxactitude que s'il étoit en pleine guerre, qui se souviendra que le mépris qu'on fait des troupes, lorsqu'on croit n'en avoir plus besoin, est un des plus grands maux d'un Etat dans un tems où il est de la bonne politique de les caresser, de les paier avec toute l'exactitude possible, de retenir les vieux Officiers par les égards du Prince, & de récompenser ceux qui se distinguent par leur application, sans craindre de s'appauvrir par une épargne mal entendue : si elle oblige les jeunes Seigneurs de la Cour, qui sont nez pour être un jour à la tête des armées, & qui croupissent dans la mollesse & l'oisiveté, à rester six mois de l'année dans leurs régimens : si, dis-je, cette Puissance se conduit de la sorte, elle sera maîtresse, & subjuguera celle qui suivra une méthode toute contraire : car les Généraux qui ont essuié tous les travaux & tous les périls des deux derniéres guerres, ne se trouvant plus en état de se mettre à la tête des armées, on se verra dans la triste nécessité d'en donner le commandement à des gens sans expérience, sans capacité, & peut-être à des lâches, pour mettre le comble à la misére & aux malheurs des peuples, & à la honte du Prince. Quand même ces gens-là seroient les plus braves du monde, leur incapacité ne les laisséroit pas moins sur la route des fautes les plus énormes, ils seroient toujours en prise aux mauvais conseils, & cette incapacité les empêcheroit d'en reconnoître la malice ou l'ignorance de ceux qui cherchent à les gouverner ou à éviter des engagemens où leur vie peut être exposée, souvent dans l'espérance de se mettre en leur place, en les empêchant de profiter des occasions, & en fournissant à ses ennemis pour le battre. C'est ce que nous avons vû nous-mêmes en Flandre & en Italie dans la derniére guerre, & ces gens-là sans parvenir à leur but, & sans voir jamais leur ambition satisfaite, n'ont remporté que des remords, & n'ont pas échapé à la sphére d'activité

d'un bon nombre d'Officiers qui ont examiné leur conduite ; que sçait-on si quelque Historien bien instruit n'apprendra pas un jour à la postérité des complots & des artifices si indignes & si criminels?

On voit à quoi un Général sans aucune expérience & poltron s'expose, & expose l'Etat & la réputation de son Maître. Ecoutons Polybe : rien de plus judicieux & de plus vrai. » Il est beaucoup de Généraux, *dit-il*, qui mous, paresseux, sans mouvement & sans action, négligent non seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres..... D'autres sont lâches & poltrons, défaut deshonorant dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, sous un tel Chef, passent le tems sans rien entreprendre ; & l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs.

Un Général d'armée poltron l'est infiniment plus qu'aucun soldat de son armée, car le devoir d'un Général n'est pas de combattre & de s'exposer aux plus grands dangers. » Dans toutes les occasions, *dit Plutarque* (a), où le danger du Général est d'un grand poids pour le succès d'une affaire, là il doit paier de sa personne, & aller tête baissée, sans se ménager, & sans écouter ceux qui disent qu'un bon Général doit mourir de vieillesse, ou du moins mourir vieux; mais lorsque l'avantage qui reviendra de sa victoire ne peut être que médiocre, & qu'au contraire par sa défaite tout est perdu, il n'y a personne qui demande de lui qu'il fasse l'action de soldat qui peut entraîner la perte du Capitaine. On ne peut rien dire de plus judicieux. Ce qu'il avance plus haut mérite d'être copié. Il cite le beau mot de Timothée. *Un jour que Chares montroit aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçûes pendant son Généralat, & son bouclier qui avoit été percé d'une pique* ; » & moi, *s'écria-t-il*, quand j'assiégeois Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, que j'eus de honte, m'étant exposé sans nécessité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une si grande armée!

Ceux qui se défient de leur courage, ou qui en manquent absolument, profitant de cette maxime, attaqueront plus volontiers, sans qu'on puisse jamais les accuser de trop de ménagement : puisqu'elle n'est pas moins reçûe aujourd'hui qu'elle ne l'étoit du tems des Anciens, & par-là ils rejetteront avec indignation les conseils timides de ceux ausquels ils se confient : car ceux-là étant toujours obligez de s'exposer, ne sont jamais de l'avis de combattre & de profiter des plus belles occasions, qui ne se présentent que trop à la guerre ; & lorsqu'on les laisse échaper, on soupçonne le Général non seulement de lâcheté, mais encore d'une extrême ignorance, deux défauts qui nous couvrent de honte, & nous jettent dans le dernier mépris.

On ne peut guérir de la peur, dit-on, & réformer la nature sur ce point. J'en demeure d'accord lorsqu'elle a pris de profondes racines dans le cœur de l'homme ; mais je suis persuadé qu'un habile homme qui s'appercevra que son disciple panche du côté de cette passion, peut y apporter du remede, &

(a) *Plut. Pélopidas.*

& la déraciner de son cœur avant qu'elle y fasse de plus grands progrès, par les principes de l'honneur & de la vertu, & sur tout s'il s'agit d'un jeune Prince ou d'un jeune Seigneur. Tous les hommes sont faits de sorte, selon leur âge, qu'ils peuvent distinguer le vrai du faux, & l'honnête du deshonnête, le courage de la lâcheté, la gloire de l'infamie, & avoir de l'horreur des uns & de l'amour pour les autres. Sur ce pied-là ce qui honore & nous fait estimer peut s'enseigner en corrigeant la nature & les penchans qui nous portent aux vices ou aux vertus. On en vient à bout par l'éducation, & l'on peut dire que le bonheur ou le malheur des Princes & de leurs peuples en dépendent. S'ils ne sont pas tels qu'ils devroient être, on doit plutôt s'en prendre au mauvais choix qu'on a fait de ceux qui sont chargez de leur éducation, qu'à leurs penchans naturels. Si l'on y prend bien garde, on verra que les Princes & les Grands du monde les plus vicieux & les plus lâches ont été mal élevez. C'est un grand art que celui de l'éducation de la jeunesse des Princes & des Grands. Il faut être grand soi-même d'esprit & de sentimens, & il faut penser grand pour cela. Choisit-on de ces sortes de gens ? Les va-t-on chercher hors des Cours ? Ce seroit une espéce de prodige d'en trouver là plutôt qu'ailleurs. Se peut-il qu'il y ait de véritables vertus dans un païs de corruption, où tout est masqué ? Encore une fois, s'adresse-t-on à ceux qui sont capables de conduire la jeunesse d'un Prince. » Tel est le » malheur des Princes, *dit l'Historien de Louis XIII.* leur éduca» tion est la chose du monde la » plus importante, & cependant » on la confie presque toujours à » des personnes indignes, ou inca» pables d'un si grand emploi. Le » Ministre ou le Favori le font don» ner à une de leurs créatures, & » le pére pense plus à récompenser » des services inutiles, & souvent » criminels, qu'à faire un choix » avantageux à l'héritier de la Cou» ronne. Le Duc d'Olivarez donna » un infame bâtard, qu'il avoit eu » d'une putain, à l'Infant d'Es» pagne.

S'est-il trouvé un Roi lâche & sans cœur à Sparte, & des ames basses & timides dans aucun des Citoiens de cette ville ? Ils étoient tous très-braves & très-courageux. N'étoit-ce pas l'éducation qui avoit produit cette merveille ? Que tous les habitans d'une grande ville soient autant de Héros, de soldats intrépides & vertueux, les enfans comme les hommes, & les femmes mêmes, cela ne me surprend en aucune maniére ; puisqu'il est certain que la vertu militaire, qui renferme presque toutes les autres, peut s'enseigner. Cela se remarque dans les Spartiates : c'est le sentiment de Xenophon, qui fait voir dans sa Cyropédie que les enfans des anciens Perses n'étoient pas moins bien dressez à la vertu que ceux de Lacédémone. Ecoutons Plutarque à l'égard des premiers dans la version de M. Dacier.

» Lycurgue regardoit l'éducation » des enfans comme la plus grande » & la plus importante affaire d'un » Législateur ; c'est pourquoi il y » pourvut de loin, en réglant tout » ce qui regardoit les mariages & » les naissances : car il ne faut pas » croire ce que dit Aristote, qu'aiant » tenté de régler & de réformer les » femmes, il y renonça, ne pou» vant venir à bout de leur licence » effrénée, & de la trop grande au-

» torité qu'elles avoient prise sur
» leurs maris, qui, à cause des
» fréquentes expéditions de guerre
» où ils alloient, étoient obligez de
» les abandonner à leur conduite,
» & qui, pour les empêcher d'a-
» buser de cette liberté, se voioient
» réduits à les flatter, à les adoucir,
» & à les appeller leurs Dames &
» leurs Maîtresses. Au contraire il
» prit d'elles tout le soin qu'il étoit
» possible d'en prendre. En effet,
» pendant qu'elles étoient filles, il
» endurcissoit leur corps, en les
» exerçant à la course, à la lutte,
» à jetter le palet, & à lancer le
» javelot; afin que le fruit qu'elles
» concevroient dans la suite, trou-
» vant un corps robuste & vigou-
» reux, y prît de plus fortes ra-
» cines, & qu'elles-mêmes, forti-
» fiées par ces exercices, en eussent
» plus de facilité, de force & de
» courage pour résister aux dou-
» leurs de l'enfantement. Pour leur
» retrancher toute sorte de délica-
» tesse & de mollesse, il les accou-
» tuma à lutter toutes nûes, de
» même que les jeunes garçons, &
» à danser en cet état devant eux
» à certaines fêtes solemnelles,
» en chantant de belles chansons,
» où elles lançoient à propos des
» traits de raillerie, qui piquoient
» jusqu'au vif ceux qui avoient mal
» fait leur devoir, & où elles don-
» noient au contraire de grands
» éloges à ceux qui avoient fait des
» actions dignes de mémoire. Par
» ce moien elles embrasoient le
» cœur des jeunes gens de l'amour
» de la gloire & de la vertu, & ex-
» citoient entr'eux une noble ja-
» lousie. Car celui dont on avoit
» tant vanté les belles actions, &
» qui voioit son nom célébre parmi
» ces eunes filles, s'en retournoit
» tout fier des louanges qu'il avoit
» reçûes, & les brocards & les rail-
» leries dont les autres se sentoient
» atteints, leur étoient plus sen-
» sibles, que n'auroient été les plus
» sévéres remontrances & les plus
» rudes corrections, d'autant plus
» que tout cela se passoit en pré-
» sence de tous les Citoiens, des
» Sénateurs & des Rois mêmes. Et
» quant à ces filles, qui se mon-
» troient ainsi nûes, il n'y avoit
» rien là de honteux: Sparte étant
» le trône de la pudeur, & l'in-
» tempérance n'y étant pas même
» connue. Cela les accoutumoit seu-
» lement à des mœurs simples, leur
» donnoit une merveilleuse émula-
» tion à qui auroit le corps le plus
» robuste & le plus dispos, & leur
» élevoit en même tems le cou-
» rage, en leur faisant connoître
» qu'elles devoient participer à la
» gloire des hommes, & aspirer à
» la même générosité & à la même
» vertu. C'est de cette mâle édu-
» cation que venoit la grandeur
» d'ame qui éclatoit dans leurs pen-
» sées & dans leurs paroles, com-
» me elle éclata dans cette réponse
» de Gorgo, femme de Léonidas;
» une Dame étrangére lui aiant dit
» un jour: *Vous autres Lacédémo-
niennes, vous êtes les seules qui com-
mandiez aux hommes.* Elle lui répon-
dit: *aussi sommes-nous les seules qui
mettions des hommes au monde.*

Bien des gens trouveront l'apologie de la nudité des filles de Sparte plus capable de corrompre les mœurs que de les affiner, il le semble d'abord ainsi. M. Guillet, dans sa Lacédémone ancienne & nouvelle, prétend le contraire, contre le sentiment de M. Dacier, à qui la belle nature ne déplaisoit pas, lorsque le poids des années ne surchargeoit pas ses épaules. On dit qu'il n'a pas été insensible aux traits de l'amour,

& qu'il a même brûlé dans l'âge des glaces. Citons Guillet. » Les filles » de Sparte dansoient toutes nûes » en public dans certaines fêtes, » *dit-il*, & peu de gens sont per- » suadez qu'il y eût de la modestie » à ce spectacle. Je m'imagine que » les Lacédémoniens avoient leur » raison, & que la chose étant » toute commune parmi eux, elle » ne faisoit pas dans leur ame une » impression dangereuse & crimi- » nelle. Il se fait une habitude de » l'œil à l'objet qui dispose à l'in- » sensibilité, & qui bannit les sales » désirs de l'imagination. L'émo- » tion ne vient que de la nouveauté » du spectacle. Une coutume per- » pétuelle rebute plus les yeux » qu'elle ne les tente; & si vous » vous mettez une fois dans l'es- » prit l'intégrité des mœurs de la » nation, vous demeurerez persua- » dez de ce bon mot: *les filles de Sparte n'étoient point nûes, l'honnêteté publique les couvroit.* » Gé- » néralement parlant je ne vous di- » rai pas que leur excuse fût une » excuse pour nous: mais enfin il » y a encore aujourd'hui quantité » de lieux dans l'Amérique Septen- » trionale, où les femmes paroissent » toujours dans l'état de celles qui » dansoient à Sparte, & cependant » tous nos voiageurs assûrent que le » crime en est entiérement banni.

Une Dame Espagnole, qui montreroit son pied, passeroit pour très-immodeste: elle ne choqueroit pas moins que si elle montroit toute autre chose, & causeroit beaucoup d'émotion aux spectateurs. Les nôtres, qui montrent les leurs, ne causent aucun sale désir: & ce que nous dit Guillet de l'habitude de l'œil, qui dispose l'objet à l'insensibilité, se trouveroit dans la nudité comme dans les pieds.

Comme l'éducation des Lacédémoniens étoit toute militaire, & qu'ils n'étoient dressez qu'aux vertus nécessaires aux gens de guerre, on ne doit pas être surpris que les femmes de cette ville aimassent les braves, & qu'ils ne fussent l'objet de leurs éloges & le sujet de leurs chansons, & que les lâches en fussent fuis & méprisez. Montluc (a) observe que les femmes sont assez de l'humeur des Lacédémoniennes, & qu'elles aimeroient mieux qu'on leur apportât leurs maris sur leurs boucliers, que s'ils revenoient de l'armée sans boucliers & chargez de honte. Je vais rapporter ses paroles, qu'il adresse aux Gouverneurs des places, & la leçon ne regarde pas moins les autres.

» Non seulement votre Maître, » *leur dit-il*, les Princes & les » Seigneurs vous verront de mau- » vais œil, mais les femmes & les » enfans; & veux encore passer » plus outre, que votre propre fem- » me, encore qu'elle fasse semblant » de vous aimer, elle vous haïra » & estimera moins dans son cœur. » Car le naturel de toutes les fem- » mes est tel, qu'elles haïssent mor- » tellement les couards & les pol- » trons, encore qu'ils soient bien » peignez, & aiment les hardis & » courageux, pour laids & dif- » formes qu'ils soient. Elles parti- » cipent à votre honte; & quoi- » qu'elles soient entre vos bras de- » dans le lit, faisant semblant d'ê- » tre bien aises de votre retour, » elles voudroient que vous eussiez » été étouffé, ou qu'une canonade » vous eût emporté. Car tout ainsi » que nous pensons, que la plus » grande honte d'un homme est

(a) *Montluc Com. l. 3. p. 500.*

» d'avoir une femme putain, les » femmes aussi pensent aussi que la » plus grande honte qu'elles aient, » est d'avoir un mari couard. Ainsi » vous voilà bien accommodé, Mon» sieur le Gouverneur, qui aurez » perdu votre place, vû que dans » votre propre lit on vous mau» dira.

Quelque esprit qu'un Général d'armée ait, quelque grandes, quelque brillantes que soient les qualitez qu'on remarque en lui, quelque sage, quelque prudent, quelque prévoiant qu'il paroisse dans les conseils qu'il donne dans le Cabinet, quelque bien qu'il raisonne sur un projet de campagne qu'il doit exécuter, par l'estime qu'on fait de lui ailleurs qu'à la guerre; s'il manque de courage, il paroîtra tout autre à la tête d'une armée. On apprendra bientôt à la Cour que ce n'est plus le même homme, dont la sagesse & l'esprit se sont fait si fort remarquer dans le Cabinet.

De toutes les passions, dit mon Auteur quelque part, la peur est celle qui affoiblit & qui étouffe davantage l'esprit & le jugement, & ceux qui en sont possédez, s'abandonnent totalement aux impressions qu'elle leur inspire. Elle n'applique jamais les remédes à propos, ou pour mieux dire elle n'en trouve aucun. Que sera-ce du choix d'un homme sans esprit & sans jugement, & qui ne sera pas plus courageux que l'autre? A quoi n'expose-t-on pas un Etat en faisant choix de tels Généraux? C'est presque l'ordinaire des Princes ou de leurs Ministres: la faveur & l'intrigue font tout dans les Cours; & lorsqu'on choisit bien, le hazard y a plus de part que toute autre chose. Voilà la cause de la rareté des grands Capitaines. Il n'y en a pas pour une.



CHAPITRE XVIII.

Distinction que fait Annibal entre les prisonniers Romains & ceux d'entre leurs Alliez. Grande consternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius est fait Dictateur.

QUand on eut amené devant Annibal tous les prisonniers, tant ceux que Maharbal avoit forcé de se rendre, que ceux que l'on avoit faits dans le vallon, & qui tous ensemble montoient à plus de quinze mille ; il dit aux premiers que Maharbal n'avoit pas été en droit de traiter avec eux sans l'avoir consulté, & prit de là occasion de charger les Romains d'injures & d'opprobres. Il distribua ensuite ces prisonniers entre les rangs de son armée, pour les tenir sous bonne garde. Ceux d'entre leurs Alliez furent traitez avec plus d'indulgence, il les renvoia tous dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avoit déja dit, qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre aux Italiens ; mais pour délivrer les Italiens du joug des Romains. Il mit ensuite ses troupes en quartiers de rafraîchissement ; & rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée, qui au nombre de trente étoient restez sur le champ de bataille. De son côté la perte ne fut en tout que de quinze cens hommes, la plûpart Gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec son frére & ses confidents les mesures qu'il avoit à prendre pour pousser plus loin ses conquêtes.

A Rome, quand la nouvelle de cette triste journée y eut été répandue, l'infortune étoit trop grande pour que les Magistrats pûssent la pallier ou l'adoucir. On assembla le peuple, & on la lui déclara telle qu'elle étoit. Mais à peine, du haut de la tribune aux harangues, un Préteur eut-il prononcé ces quatre mots : *Nous avons été vaincus dans une grande bataille*, que la consternation fut telle, que ceux des auditeurs, qui avoient été présens à l'action, crurent l'affaire beaucoup plus fâcheuse qu'elle ne leur avoit paru dans le tems même du combat. Cela venoit de ce que les Romains n'aiant, depuis un tems immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ils ne pouvoient avouer leur

chacune a son nom particulier. Les Dauniens en occupent une, & les Messapiens une autre. Il entra dans la Daunie, & commença par ravager Lucerie, Colonie Romaine. Puis aiant mis son camp à Hippone, il parcourut sans obstacle le païs des Argyripiens & toute la Daunie.

CHAPITRE XIX.

Fabius se borne à la défensive, les raisons qu'il avoit pour ne rien hazarder. Caractére opposé de M. Minucius Rufus, Colonel général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât.

PEndant qu'Annibal étoit dans ces quartiers, Fabius créé Dictateur, après avoir offert des sacrifices (a) aux Dieux, partit de Rome, suivi de Minucius & de quatre légions qu'on avoit levées pour lui. Lorsqu'il eut joint sur les frontiéres de la Daunie les troupes qui étoient venues d'Ari-

(a) *Fabius créé Dictateur, après avoir offert des sacrifices aux Dieux, partit de Rome.*] Les Romains aiant chassé leurs Rois, ils furent contraints dans les dangers de leur nouvelle République de créer des Dictateurs avec un pouvoir absolu & arbitraire. Dès qu'il étoit nommé, il se trouvoit revêtu de la supréme puissance: l'un des Consuls avoit le pouvoir de nommer celui qu'il croiroit le plus heureux, s'il étoit capable de faire un bon choix pour le salut de la patrie. Les affaires en ce tems-là étoient réduites en un si triste état, qu'on eut absolument besoin d'un homme tel que Fabius pour la conduite d'une guerre si difficile. T. Largius fut le premier Romain qui parvint à cette supréme dignité. Aussitôt qu'un Dictateur étoit nommé, il étoit absolu, & maître de faire tout ce qu'il lui plaisoit. Il avoit droit de vie & de mort à Rome comme dans les armées, sur les Généraux & sur tous les Citoiens, de quelque rang qu'ils fussent, & sans appel. L'autorité & les fonctions des autres Magistrats cessoient, ou lui étoient subordonnées. Il nommoit le Général de la cavalerie, qui étoit à ses ordres, & qui lui servoit comme de Capitaine des gardes. Il avoit des Licteurs armez de haches comme les Rois. Il pouvoit lever des troupes, faire la paix ou la guerre selon qu'il le jugeoit à propos, sans être obligé de rendre compte & de prendre l'avis du Sénat ni du peuple: son administration ne duroit que six mois. *Il n'y avoit*, dit Plutarque (a), *que le seul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité des mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette charge, & qui étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a formez, & où la hardiesse est tempérée par la prudence.* Il choisit pour Général de la cavalerie L. Minucius: & la premiére chose qu'il demanda au Sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée: car cela étoit expressément défendu au Dictateur par une loi fort ancienne; soit que l'on fît consister la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût à propos par cette raison que le Général demeurât à la tête des cohortes sans jamais les quitter; soit que cette charge étant d'ailleurs souveraine & fort voisine de la tyrannie, on voulût que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple. La Dictature ne fut perpétuelle que sous César.

(a) *Dacier. Plut. Fab. Max.*

minum

minum au ſecours de cette Province, il ôta à Servilius le commandement de l'armée de terre, & le renvoia bien accompagné à Rome, avec ordre, ſi les Carthaginois remuoient par mer, de courir où ſon ſecours ſeroit néceſſaire. Enſuite il ſe mit en marche avec le Général de la cavalerie, & alla camper en un lieu nommé Aigues, à cinquante ſtades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Annibal, pour jetter l'épouvante dans cette nouvelle armée, ſort de ſon camp, approche des retranchemens des Romains, & ſe met en bataille. Il reſta quelque tems en diſpoſition; mais comme perſonne ne ſe préſentoit, il retourna dans ſon camp. Car Fabius avoit pris la réſolution, & rien dans la ſuite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hazarder témérairement, de ne pas courre les riſques d'une bataille, & de s'appliquer uniquement à mettre ſes gens à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits deſavantageux ſur ſon compte, on le regarda comme un homme (*a*) lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi: mais on ne fut pas longtems

(a) *On le regarda comme un homme lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi.*] Ceux qui donnent des interprétations malignes aux actions des grands hommes, ſont ordinairement ceux qui ſont incapables d'en faire de grandes. Cela ſe remarque tous les jours à la guerre. On ne doit pas moins juger de l'ignorance de ceux qui trouvent à redire à certaine conduite ou certaine façon de faire la guerre dans un Général conſommé dans la ſcience des armes, & d'une grande réputation, lorſqu'on ne peut rien pénétrer dans ce qu'il s'eſt réſolu de faire ou dans ſes deſſeins. Il faut attendre que l'événement bon ou mauvais nous permette de décider ſur ſa conduite. On regarde Fabius comme un homme lâche & timide. Je n'ai garde d'en être ſurpris, car les Romains ne furent jamais fort habiles dans une guerre de défenſive; & ſi quelques-uns de leurs Généraux l'ont pratiquée dans certaines conjonctures, ils s'en retirérent toujours bien vîte, dès que l'occaſion ſe préſentoit de quitter celle-ci pour prendre l'autre. Fabius eſt le ſeul des Romains qui ait ſoutenu pluſieurs campagnes ſur une défenſive reglée ſans s'en écarter: ce qui eſt admirable, & marque ſon profond ſçavoir dans les armes. Les jeunes gens ſans expérience, & les Généraux ignorans ſur cette partie de la guerre, s'imaginent qu'elle eſt d'un homme lâche & ſans cœur, qui craint l'ennemi, ou qui eſt incapable de rien entreprendre. Ils ſe trompent: la défenſive eſt de toutes les parties de la ſcience de la guerre celle qui demande de plus grandes qualitez dans un Général: ſans elles je ne lui conſeillerois pas de ſe charger de cette ſorte de guerre, rien de plus difficile: il faut plus qu'en aucune autre un courage & une fermeté à l'épreuve de tout, une grande étendue d'eſprit, beaucoup de vigilance, une prévoiance égale, des connoiſſances que l'expérience n'enſeigne jamais, quelque longue qu'elle puiſſe être dans les armes. Voilà bien de grandes qualitez pour un ſeul homme, & pour une ſeule partie du métier: elles ſe trouvent pourtant preſque toutes renfermées dans Fabius, & cependant une cabale s'éléve contre lui, & le diffame dans l'eſprit des ſoldats. L'on n'agit pas moins au dehors, on le produit à Rome & dans le Sénat comme un homme lâche & ſans cœur, & Æmilius eſt à la tête de cette indigne cabale: le Sénat l'écoute, & il en eſt cru; ce qui ne nous

à reconnoître que, dans les circonstances présentes, le parti qu'il avoit pris étoit le plus sage & le plus judicieux que l'on pût prendre. La suite des affaires justifia bientôt la solidité de ses réflexions. L'armée Carthaginoise étoit composée de soldats exercez dès leur jeunesse aux travaux & aux périls de la guerre. Elle étoit commandée par un Général nourri & élevé parmi ses soldats, & instruit dès l'enfance dans la science des armes. Elle avoit déja gagné plusieurs batailles dans l'Espagne, & battu les Romains & leurs Alliez deux fois de suite. C'étoit avec cela des gens, qui ne pouvant tirer d'ailleurs aucun secours, n'avoient de ressource & d'espérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne se trouvoit du côté des Romains. Si Fabius eût hazardé une action générale, sa défaite étoit

donne pas une idée fort avantageuse de ses lumiéres & de son équité.

Chacun sçait que le nombre des têtes sages dans ce Sénat, qui faisoit tant de bruit dans le monde, étoit si petit en ce tems-là, qu'à peine en trouvoit-on deux sur cent qui fussent dignes d'être consultées : encore ne furent-elles jamais écoutées. Ceux qui ont bien lû & bien médité la seconde Punique, dans ce qui la précéda comme dans son commencement jusques vers sa fin, n'en seront pas sans doute surpris. Cette Rome si sage, si guerriére, si prévoiante, si florissante & si heureuse dans le choix de ses sujets avant la guerre d'Annibal, parut sans conseil, sans presque aucun soin de la discipline militaire presque oubliée, sans Officiers, sans Généraux, pleine de dissensions, de jalousies réciproques & de cabales dans son Sénat, dès que cet ennemi redoutable eût percé ses frontiéres ; cette Rome, encore une fois, desaccoutumée des disgraces de la fortune & des vicissitudes ordinaires de la guerre, perd courage, & la tête tourne à ses Sénateurs. J'en juge ici par leur conduite, sans aucun égard aux Historiens Latins & aux Auteurs modernes, dont l'admiration pour les Romains passe les bornes raisonnables ; j'en juge, dis-je, par leur conduite dans cette guerre, si peu digne de gens sages.

Le seul homme qui peut les tirer d'embarras, & qui leur fait voir leur salut par une façon de guerre toute opposée à celle de ceux qui l'ont précédé, & la seule capable de ruiner l'ennemi ; le seul homme, dis-je, capable de conduire cette guerre ; est étourdiment déposé, on lui ôte le commandement des armées après la campagne, quoiqu'il eût fait voir par sa conduite & par la honte de Minucius, qui avoit soulevé l'armée & Rome contre lui, que le salut de la République & la ruine d'Annibal dépendoient d'une sage & sçavante défensive, & que le Sénat n'avoit rien de mieux à faire contre un ennemi aussi redoutable, que de ne rien hazarder, & de ne songer à autre chose qu'à mettre tous ses soins à aguerrir les troupes par de petits combats. Par là les Romains diminuoient peu à peu l'armée ennemie, comme dit mon Auteur, & relevoient le courage de leurs soldats & de leurs Officiers, que les pertes précédentes n'avoient que trop intimidez, & par cette sage conduite ils faisoient encore revivre l'ancienne discipline, seule capable de former de bons soldats & d'excellens Officiers. Ces malhabiles & insensez Sénateurs, ne comprenant rien dans une prudente & sçavante lenteur, flétrissent ce grand homme par les dégoûts que ses ennemis lui donnent dans le Sénat. Ils reconnurent, mais trop tard, que la seule voie de ressource & de salut pour se délivrer de cette guerre, étoit celle que ce grand homme avoit embrassée : il fallut changer, & revenir à son systéme après l'infortune de Cannes. C'eût été ici la place d'une Dissertation importante sur les avantages qu'a la guerre offensive sur la défensive ; mais comme elle est un peu trop étendue, & qu'elle romproit le fil de mes Observations sur les événemens remarquables, j'ai cru devoir la transporter à la fin de ce Volume.

immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avoient les Romains sur leurs ennemis, & de régler là-dessus l'état de la guerre. Cet avantage étoit de recevoir par leurs derriéres autant de vivres, de munitions & de troupes qu'ils en auroient besoin, sans crainte que ces secours pûssent jamais leur manquer.

Sur ce projet, le Dictateur se borna pendant toute la campagne à côtoier toujours les ennemis, & à s'emparer des postes qu'il sçavoit être les plus favorables à son dessein. Il ne souffrit pas que les soldats allassent au fourrage; il les retint toujours réunis & serrez, uniquement attentif à étudier les lieux, le tems & les occasions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois approchoient de son camp comme pour l'insulter, il les attaquoit. Il en tua ainsi un assez grand nombre. Par ces petits avantages il diminuoit peu à peu l'armée ennemie, & relevoit le courage à la sienne, que les pertes précédentes avoient intimidée. Mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le tems & le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaisoit pas à Minucius. Bassement populaire, il se plioit aux sentimens du soldat, & décrioit le Dictateur comme un homme sans courage & sans résolution. On ne pouvoit trop tôt lui faire naître l'occasion d'aller à l'ennemi, & de lui donner bataille.

Les Carthaginois après avoir saccagé la Daunie & passé l'Apennin, s'avancérent jusques chez les Samnites, païs gras & fertile, qui depuis longtems jouissoit d'une paix profonde, & où les Carthaginois trouvérent une si grande abondance de vivres, que malgré la consommation & le dégât qu'ils en firent, ils ne pûrent les épuiser. De là ils firent des incursions sur Bénevent, Colonie des Romains, & prirent Venusia, ville bien murée, & où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les suivoient toujours à une ou deux journées de distance (a), sans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat, sans cesser de tenir la campagne, porta le Général Carthaginois à se répandre dans les

(a) *Les Romains les suivoient toujours à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni les joindre ni les combattre.*] Tite-Live produit ici un discours de sa façon, qu'il met dans la bouche de Minucius, auquel il ne pensa peut-être jamais : puisque notre Auteur n'en dit rien, il faut en donner tout l'honneur à l'Ecrivain Latin. Je le trouve bon & instructif. Il seroit à souhaiter que tous les Officiers Généraux pensassent & raisonnassent ainsi, lorsqu'ils sont commandez par de faux Fabius, qui cherchent à traîner la guerre en longueur, sans avoir les talens & la fer-

plaines de Capoue. Il ſe jetta en particulier ſur Falerne, perſuadé qu'il arriveroit une de ces deux choſes, ou qu'il forceroit les ennemis de combattre, ou qu'il feroit voir à tout le monde qu'il étoit pleinement le maître, & que les Romains lui abandonnoient le plat païs : après quoi il eſpéroit que les villes épouvantées quitteroient le parti des Romains. Car juſqu'alors, quoiqu'ils euſſent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'étoit rangée du côté des Carthaginois. Toutes étoient demeurées fidéles, même celles qui avoient le plus ſouffert : tant les Alliez avoient de reſpect & de vénération pour la République Romaine.

Au reſte Annibal raiſonnoit ſagement. Les plaines les plus eſtimées de l'Italie ; ſoit pour l'agrément, ſoit pour la fertilité, ſont ſans contredit celles d'autour de Capoue. On y eſt voiſin de la mer. Le commerce y attire du monde de preſque toutes les parties de la terre. C'eſt là que ſe trouvent les villes les plus diſtinguées & les plus belles d'Italie ; le long de la côte Sinueſſe, Cumes, Pouzoles, Naples, Nuceria : dans les terres du côté du Septentrion, Calenum & Teano ; à l'Orient & au Midi la Daunie & Nole ; & au milieu de ce païs, Capoue, la plus riche & la plus magnifique de toutes. Après cela doit-on s'étonner que les Mythologues aient tant célébré ces belles plaines, qu'on appelloit auſſi champs Phlégréens, autres plaines fameuſes, & qui ſurpaſſoient en beauté toutes les autres : de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Dieux en aient entre eux diſputé la poſſeſſion. Mais outre tous ces avantages, c'eſt encore un païs très-fort, & où il eſt très-difficile d'entrer. D'un côté il eſt couvert par la mer, & tout le reſte eſt fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites & preſque inacceſſibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Eriban, & la troiſiéme du côté des Hirpiniens. Les Carthaginois campez dans cette partie de l'Italie, alloient de deſſus ce théatre ou épouvanter tout le monde par une entrepriſe ſi hardie & ſi extraordinaire, ou rendre publique & manifeſte la lâcheté des Romains, & faire voir qu'ils étoient abſolument les maîtres de la campagne.

meté néceſſaire dans une défenſive. Nous en aurions eu un très-grand beſoin pendant le cours de la guerre de 1701. nos ennemis ſe fuſſent très-mal trouvez des conſeils de ces gens. Les Généraux trop circonſpects, & même ceux qui le ſont médiocrement à la tête d'une armée Françoiſe, trouvent à la fin qu'ils ſont peu dignes de la commander.

Sur ces réflexions Annibal sortit du Samnium, & passant le détroit du mont Eriban, vint camper sur l'Athurnus, qui divise la Campanie en deux parties presque égales; il mit son camp du côté de Rome, & fit faire le dégât par ses fourrageurs dans toute la plaine, sans que personne s'y opposât. Fabius fut surpris de la hardiesse de ce Général, mais elle ne fit que l'affermir dans sa premiére résolution. Minutius au contraire & les autres Officiers subalternes, croiant avoir surpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étoient d'avis que l'on ne pouvoit faire trop de diligence pour le joindre dans la plaine, & sauver une si grande contrée de la fureur du soldat. Le Dictateur fit semblant d'être dans le même dessein, & d'avoir le même empressement; mais quand il fut à Falerne, content de se faire voir au pied des montagnes & de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paroître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, & craignit de s'exposer à une bataille rangée, tant pour les raisons que nous avons déja vûes, que parce que les Carthaginois étoient de beaucoup supérieurs en cavalerie.

Après qu'Annibal eut assez tenté le Dictateur, & qu'il eut fait un butin immense dans la Campanie, il décampa, pour ne point consumer les provisions qu'il avoit amassées, & pour les mettre en sûreté dans l'endroit où il prendroit ses quartiers d'hiver. Car ce n'étoit point assez que son armée, pour le présent, ne manquât de rien, il vouloit qu'elle fût toujours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il étoit venu, chemin étroit, & où il étoit très-aisé de l'inquiéter. Fabius, sur la nouvelle de sa marche, lui envoie au-devant quatre mille hommes pour lui couper le passage, avec ordre, si l'occasion s'en présentoit, de tirer avantage de l'heureuse situation de leur poste. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandoit les défilez. Les Carthaginois arrivent & campent dans la plaine au pied même des montagnes. Les Romains s'imaginoient emporter d'emblée le butin, & même qu'aidez du lieu ils pourroient terminer la guerre. Fabius ne pensoit plus qu'à voir quels postes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer l'attaque.

CHAPITRE XX.

Stratagême d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cnéius Scipion. Publius son frére est envoié en Espagne. Les Romains passent l'Ebre pour la premiére fois.

TOus ces beaux projets devoient être exécutez le lendemain : mais Annibal jugeant de ce que les ennemis pouvoient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le tems. Il fit appeller Asdrubal, qui avoit à ses ordres les pionniers de l'armée, & lui ordonna de ramasser tout le plus qu'il pourroit de morceaux de bois sec & d'autres matiéres combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, & de choisir dans tout le butin environ deux mille des plus forts beufs, & de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de repaître & de se reposer. Vers la troisiéme veille de la nuit, il fait sortir du camp les pionniers, & leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des beufs, de les allumer, & de pousser ces animaux à grands coups jusques au sommet d'une montagne qu'il leur montra, & qui s'élevoit entre son camp & les défilez où il devoit passer. A la suite des pionniers il fit marcher les armez à la légére pour leur aider à presser les beufs, avec ordre, quand ces animaux seroient en train de courir, de se répandre à droit & à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, & de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. En même tems il s'avance vers les défilez, aiant à son avantgarde l'infanterie pesamment armée, au centre la cavalerie suivie du butin, & à l'arriéregarde les Espagnols & les Gaulois.

A la lueur de ces torches, les Romains qui étoient à la garde des défilez, croient qu'Annibal prend route vers les hauteurs, quittent leur poste & courent pour le prévenir. Arrivez proche des beufs, ils ne sçavent que penser de cette manœuvre, ils se forment du péril où ils font une idée terrible, & attendent de là quelque événement sinistre. Sur la hauteur, il y eut quelque escarmouche entre les Carthaginois & les Romains ; mais les beufs se jettant entre les uns

& les autres les empêchoient de se joindre, & en attendant le jour on se tint de part & d'autre en repos. Fabius fut surpris de cet événement. Soupçonnant qu'il y avoit là quelque ruse de guerre, il ne branla point de ses retranchemens, & attendit le jour, sans se départir de la résolution qu'il avoit prise de ne point s'engager dans une action générale. Cependant Annibal profite de son stratagéme. La garde des défilez n'eut pas plutôt quitté son poste, qu'il les fit traverser à son armée & au butin, tout passa sans le moindre obstacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étoient sur les hauteurs, ne maltraitassent ses armez à la légére, il les soutint d'un gros d'Espagnols, qui aiant jetté sur le quarreau environ mille Romains, décendirent tranquillement avec ceux qu'ils étoient allez secourir. Sorti, par cette ruse, du territoire de Falerne, il campa ensuite paisiblement où il voulut, & n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendroit ses quartiers d'hiver.

Cet événement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie, tous les peuples desespéroient de pouvoir jamais se délivrer d'un ennemi si pressant. La multitude s'en prenoit à Fabius. Quelle lâcheté, disoit-on, de n'avoir point fait usage d'une occasion si avantageuse ! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impression sur le Dictateur. Obligé quelques jours après de retourner à Rome (*a*) pour quelques sa-

(a) *Obligé quelques jours après de retourner à Rome pour quelques sacrifices.*] La consternation fut grande à Rome, dès que l'on eut appris que non seulement Annibal s'étoit dégagé de ce mauvais pas sans la moindre résistance & sans aucune perte; mais encore que tout ce qui s'étoit trouvé sur les hauteurs entre le camp de Fabius & le passage forcé, avoit été taillé en piéces, & que le reste s'étoit sauvé comme il avoit pû. Cette nouvelle, augmentée encore par les bruits de la renommée, & par les lettres de Minucius & de ceux de sa cabale, obligea les Romains à recouris à l'assistance des Dieux, selon leur coutume, dans leurs plus grands malheurs: car c'est dans ces occasions où ils recouroient le plus à l'assistance divine. On ne se presse point trop lorsqu'il faut les remercier pour les bons succès; mais dans les calamitez publiques, on y a recours avec tout l'appareil & l'attirail possible de dévotion, & sur tout à la veille de quelque grand événement, d'où dépend le salut ou la gloire de tous. Nous imitons parfaitement cette méthode des Anciens: je n'ai garde d'y trouver à redire, car nous ne sommes pas moins louables qu'eux; mais nous sommes beaucoup plus sensez aujourd'hui que les Romains ne l'étoient en ce tems-là. Quoi de plus ridicule que de rappeller Fabius à Rome, & de lui faire quitter son armée, où sa présence est si nécessaire: non pour en mettre un autre en sa place par pur mécontentement; mais pour le prier d'assister à une cerémonie de dévotion, à un sacrifice. Peut-on voir rien de plus fou & de plus insensé que cette conduite? Fabius abandonne son armée, & la laisse sous la conduite d'un franc étourdi contre le Général du monde le plus redoutable, & le tout pour un acte de bigoterie & de superstition. Si le Sénat n'avoit alors à déliberer grave-

crifices, il ordonna expressément à Minucius (a) de penser beaucoup moins à remporter quelque avantage sur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportassent sur lui. Mais ce Colonel fit si peu d'attention à cet ordre, que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la pensée de combattre. Tel étoit l'état des affaires en Italie.

En Espagne, Asdrubal aiant équipé les trente vaisseaux

ment que sur de pareilles sottises, il faudra qu'on m'avoue que ce que j'en ai déja dit, & ce que j'en dirai ailleurs, ne peut être contesté : car je ne vois rien de plus misérable que sa conduite en tout jusqu'après la bataille de Cannes, où les cervelles commencérent à devenir un peu plus raisonnables par l'expérience de leurs fautes.

L'Empereur Aurelien dans sa guerre contre les Marcomans & les Juthonges, après quelques succès, tomba dans les plus grandes adversitez : car leur aiant refusé la paix après les avoir acculez dans un mauvais pas, d'où il sembloit qu'ils ne s'en tireroient jamais qu'en implorant la miséricorde de ce Prince, ils trouvérent le moien de se dégager d'un pas si dangereux, & entrérent ensuite en Italie, où ils portérent toutes les horreurs de la guerre. Aurélien se vit au bout de ses ressources, alors il recourut à ses Dieux & à ses Déesses pour se les rendre favorables dans l'extrémité où il se trouvoit. Il écrivit au Sénat de les prier tout de son mieux, & de consulter les Livres des Sibilles. Cette cérémonie se faisoit avec une si grande magnificence, qu'il en coûtoit extrémement : la dépense épouvante le Sénat. L'Empereur le presse & lui promet de fournir à tout ; mais ce grand homme, bien que peu éloigné de Rome, n'eut garde d'aller assister aux processions & aux sacrifices, & d'abandonner son armée. Il ne la quitta jamais Les Dieux furent pour lui, & ils lui eussent été contraires s'il l'eût abandonnée d'un instant. Ils se déclarent toujours pour les plus habiles, & toute la dévotion des ignorans ne sert de rien. Ces Dieux feront des miracles tant qu'il leur plaira, mais non pas de ceux qui feront remporter des victoires : car rien de plus borné que le pouvoir des Divinitez du Paganisme. Cependant Aurélien disoit que toutes celles qu'il avoit remportées étoient un présent de ses Dieux. Les Romains tenoient le même langage.

(a) *Il ordonna expressément à Minucius de penser beaucoup moins à remporter quelque avantage sur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportassent sur lui.*] Le discours que Fabius tient au Général de la cavalerie, se trouve tout entier dans Tite-Live, ou pour mieux dire cet Auteur le tire de sa tête, selon sa coutume. Il n'y a qui que ce soit qui puisse lui en sçavoir mauvais gré, il n'est jamais trop long à ses Lecteurs par les bonnes choses qu'il dit, & par les charmes de son éloquence. Il n'y eut que Minucius qui pût le trouver ennuieux, car son dessein ne fut jamais d'ajouter foi à la sagesse des conseils de Fabius. Il faut lui pardonner, il n'étoit pas assez habile ni assez prudent pour faire la guerre sur un semblable principe que celui de son Dictateur. Il étoit brave, & puis c'est tout. Il *fit si peu d'attention à cet ordre*, dit mon Auteur, *que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la pensée de combattre.* Voici ce que Tite-Live fait dire à Fabius : je le tire de la version de Du Ryer. Il s'en faut bien qu'il approche de l'éloquence de son texte; mais je l'aime beaucoup mieux que le précieux de la nouvelle Histoire Romaine, si révéré dans le Dictionnaire Néologique, que l'Auteur auroit pû un peu mieux remplir : c'est négligence ou peut-être jalousie, car enfin il y a mille endroits remarquables qu'il a écartez, & cela contre sa conscience.

Fabius étant prêt à partir, pria Minucius *de croire plutôt le conseil que la fortune, & qu'il imitât plutôt son Dictateur que Sempronius & Flaminius, qu'il ne s'imaginât pas que l'on n'eût rien avancé, parce que durant tout l'été on n'avoit fait autre chose que d'amuser l'ennemi ; que quelquefois les Médecins profitent plus par le repos que par les remédes qui émeuvent les humeurs ; que ce n'étoit pas peu de chose que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi si souvent victorieux, & d'avoir trouvé le moien de reprendre haleine après tant*

que

que son frére lui avoit laissez, & y en aiant ajouté dix autres, fit partir de la nouvelle Carthage quarante voiles, dont il avoit donné le commandement à Amilcar : puis aiant fait sortir les troupes de terre des quartiers d'hiver, il se mit à leur tête ; & faisant ranger la terre aux vaisseaux, il les suivit de dessus le rivage, dans le dessein de joindre les deux armées, lorsqu'on seroit proche de l'Ebre. Cnéius averti de ce projet des Carthaginois, pensa d'abord à leur aller au-devant par terre ; mais quand il sçut combien l'armée des ennemis étoit nombreuse, & les grands préparatifs qu'ils avoient faits, il équipa trente-cinq vaisseaux, qu'il fit monter par les soldats de l'armée de terre qui étoient les plus propres au service de mer ; puis aiant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre. Lorsqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoia deux frégates de Marseille à la découverte. Car les Marseillois étoient toujours les premiers à s'exposer, & leur intrépidité lui fut d'un grand secours. Personne n'étoit plus attaché aux intérêts des Romains, que ce peuple, qui dans la suite leur a souvent donné des preuves de son affection, mais qui se signala dans la guerre d'Annibal. Ces deux frégates rapportérent que la flote ennemie étoit à l'embouchure de l'Ebre. Sur le champ Cnéius fit force de voiles pour la surprendre. Mais Asdrubal informé depuis longtems par les sentinelles que les Romains approchoient, rangeoit ses troupes en bataille sur le rivage, & donnoit ses ordres pour que l'équipage montât sur les vaisseaux. Quand les Romains furent à portée, on sonna la charge, & aussitôt on en vint aux mains. Les Carthaginois soutinrent le choc avec valeur pendant quelque tems ; mais ils pliérent bientôt.

de pertes & tant de malheurs. Fabius raisonne de la sorte parce qu'il connoît Annibal. On n'en sçauroit faire un plus grand éloge, qu'en avertissant celui auquel nous laissons le commandement de l'armée, de ne rien hazarder contre un Capitaine si redoutable, & qu'il faut être aussi grand homme que lui & aussi habile pour l'attaquer & pour le combattre ; mais ces sortes de remontrances sont inutiles dans un Général ignorant, présomptueux, qui se croit capable, parce qu'il est brave. Qu'arrive-t-il ? Ces sortes de Généraux se font battre honteusement, & ils sont contraints d'avouer qu'ils n'ont l'expérience de rien : il est cependant rare qu'ils en conviennent. Il s'en trouve peu dans le monde à qui cet aveu ne coûte beaucoup à faire : c'est une très-grande rareté, & l'on verra que Minucius avoue franchement & en galant homme qu'il sçait se connoître & se corriger : car il le publie en présence de Fabius & de toute l'armée, & regarde son Général comme son Maître, & plus capable de commander qu'il ne l'étoit lui-même. Je ne vois rien de plus grand que cela, & plus digne de l'ancienne vertu Romaine.

La vûe des troupes, qui étoient sur terre, fut beaucoup moins utile aux soldats de l'équipage pour leur inspirer de la hardiesse & de la confiance, qu'elle ne leur fut nuisible, en leur faisant espérer que c'étoit pour eux une retraite aisée, en cas qu'ils eussent du dessous. Après avoir perdu deux vaisseaux avec l'équipage, & que quatre autres eurent été desemparez, ils se retirérent vers la terre. Mais poursuivis avec chaleur par les Romains, ils s'approchérent le plus qu'ils pûrent du rivage; puis sautant de leurs vaisseaux, ils se sauvérent vers leur armée de terre. Les Romains avancérent hardiment vers le rivage, & aiant lié à l'arriére de leurs vaisseaux tous ceux des ennemis qu'ils pûrent mettre en mouvement, ils mirent à la voile, extrémement satisfaits d'avoir vaincu du premier choc, de s'être soumis toute la côte de cette mer, & d'avoir gagné vingt-cinq vaisseaux. Depuis cet avantage les Romains commencérent à mieux espérer de leurs affaires en Espagne.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite, on équipa soixante-dix vaisseaux: car on ne croioit pas pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flote cingla d'abord en Sardaigne, & de la Sardaigne elle vint aborder à Pise en Italie, où l'on espéroit s'aboucher avec Annibal. Les Romains vinrent au-devant avec six-vingts vaisseaux longs à cinq rangs: mais les Carthaginois, informez qu'ils étoient en mer, retournérent à Carthage par la même route. Servilius, Amiral de la flote Romaine, les poursuivit pendant quelque tems dans l'espérance de les combattre; mais il avoit trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il fut à Lilybée, de là il passa en Afrique dans l'Isle de Cercine, d'où après avoir fait paier contribution aux habitans, il revint sur ses pas, prit en passant l'Isle de Cossyre, mit garnison dans sa petite ville, & aborda à Lilybée, où aiant mis ses bâtimens en sûreté, il rejoignit peu de tems après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéius avoit remportée sur mer, le Sénat persuadé que les affaires d'Espagne méritoient une attention particuliére, & qu'il étoit non seulement utile, mais nécessaire de presser les Carthaginois dans ce païs-là, & d'y allumer la guerre de plus en plus, mit en mer vingt vaisseaux sous la conduite de Publius Scipion, qui avoit déja été choisi pour cette guerre, & lui donna ordre

de joindre au plutôt Cnéius son frére, pour agir avec lui de concert. Il craignoit que les Carthaginois dominant dans ces contrées, & y ramassant des munitions & de l'argent en abondance, ne se rendissent maîtres de la mer, & qu'en fournissant de l'argent & des troupes à Annibal, ils ne l'aidassent à subjuguer l'Italie. C'est pour cela que cette guerre leur parut si importante, qu'ils envoiérent une flote & qu'ils en donnérent le commandement à Publius Scipion, qui arrivé en Espagne & joint à son frére, rendit de très-grands services à la République. Jusqu'alors les Romains n'avoient osé passer l'Ebre, ils croioient avoir assez fait de s'être gagné l'alliance & l'amitié des peuples d'en-deçà : mais sous Publius ils traversérent ce fleuve, & portérent leurs armes bien au-delà. Le hazard même sembla pour lors agir de concert avec eux. Aiant effraié les peuples qui habitoient l'endroit du fleuve qu'ils avoient choisi pour le passer, ils avancérent jusqu'à Sagonte, & campérent à cinq milles de cette ville proche d'un Temple consacré à Venus, poste également avantageux, & parce qu'il les mettoit hors d'insulte, & parce que la flote, qui les côtoioit, leur fournissoit commodément tout ce qui leur étoit nécessaire. Or voici ce qui arriva dans cet endroit.



OBSERVATIONS

Sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum.

§. I.

Le plus rusé Capitaine est en même tems le plus brave. Réflexions sur le plan de guerre que Fabius se propose.

Je ne sçai dans quel Auteur j'ai trouvé cette maxime, que les plus fins & les plus rusez Capitaines ne sont pas toujours les plus courageux. Quel qu'il puisse être, ancien ou moderne, il a fait voir qu'on ne pouvoit rien avancer de plus faux & de plus absurde. La guerre n'est pas seulement, comme dit Cicéron, un débat qui se vuide par la force; mais encore par la ruse & par le stratagéme. En effet toute la science de la guerre roule là-dessus. A la prendre dans chacune de ses parties, il n'y en a pas une qui ne l'ait pour but, & qui ne nous y conduise. Or celui-là est le plus habile qui y excelle le plus, & celui qui y excelle le plus est toujours le plus coura-

geux : car les Capitaines d'un courage médiocre ne conservent jamais leur jugement dans le danger.

Si l'on prend toutes les parties de la science des armes les unes après les autres, l'on verra qu'elles ne roulent que sur les tromperies & l'artifice réduit en art, & l'on peut dire que les Généraux d'armées ne font jamais mieux connoître leur intelligence, leur courage, la bonté de leur jugement & leur prudence, que lorsqu'ils réüssissent dans leurs desseins, plutôt par l'adresse de leur esprit, que par la force des armes; & pour réüssir par celle-ci, il faut bien moins de valeur & de fermeté que dans l'autre. A-t-on douté de celle d'Annibal ? A-t-on soupçonné celle de Fabius ? Cependant voici deux hommes qui jouent au plus fin, & qui remplissent parfaitement ce personnage.

La victoire qui s'acquiert par la force & par la supériorité du nombre, est ordinairement l'ouvrage du soldat, plutôt que celui du Général; mais celle qu'on remporte par la ruse & par l'adresse, est uniquement dûe à celui-ci. L'une & l'autre sont la ressource des petites armées contre les grandes, & toutes les deux la pierre de touche de la valeur & de l'intelligence. Cette ressource ne peut être que dans l'esprit & dans le cœur : l'un se trouve toujours tranquille & toujours présent dans les plus grands périls : il faut avoir l'autre bien haut & bien ferme pour soutenir & affronter un ennemi puissant & formidable.

Un Général, qui se met à la tête d'une armée étonnée par les défaites précédentes, qui n'offre presque que de nouveaux soldats à la place des vieux qui ont péri dans les batailles, qui les expose contre de vieilles troupes accoutumées à vaincre, & qui rend tous les desseins de l'ennemi inutiles, quoique profonds, par la force de son esprit & par l'artifice de ses mouvemens; un Général, dis-je, tel que celui-ci, est un homme du premier ordre, de la plus haute volée, un courage au-dessus de tous les autres, digne d'être admiré. Tel fut Fabius, ce sont ces sortes de temporiseurs qui sauvent les Etats, que la témérité & l'audace insensée ont laissez penchans à leur décadence. Fabius prend le commandement de l'armée Romaine dans un tems difficile & fâcheux. Parmi un si grand nombre d'Officiers Généraux, il n'en voit pas un seul sur la capacité duquel il puisse compter. Plus courageux que sages & solides, ils ne considéroient que leurs forces sans en examiner les qualitez; ils s'imaginoient que la bonne volonté & le nombre des troupes suffisoient pour la victoire contre un ennemi toujours victorieux, dans la nécessité de vaincre, conduit par un Chef habile, & en qui le soldat avoit une confiance entiére. Ils se trompoient grossiérement.

Fabius ne fut pas longtems sans connoître l'esprit qui régnoit dans son armée, & dont le Général de la cavalerie étoit comme l'organe. Le Dictateur avoit un pouvoir trop étendu pour rien craindre de cette cabale, il demeura toujours ferme & constant dans ce qu'il s'étoit résolu de faire, il changea tout l'état de la guerre, résolu de suivre Annibal par tout, d'observer ses mouvemens, & d'occuper les postes les plus avantageux sans rien engager, se souciant fort peu des plaisanteries de ses envieux, qui l'appelloient le pédant d'Annibal, qu'il espéroit de réduire à la fin, &

d'en être le maître.

Le Général Carthaginois connut bientôt le génie de ce grand homme. Il n'y voit aucun foible, il l'admire lorsque les Romains semblent le mépriser. Il se voit bientôt au bout de ses finesses. L'un échape lorsque l'autre croit le tenir, & celui-ci ne tient rien lors même qu'il est le plus assûré de son coup.

Annibal ne pouvoit se sauver qu'en donnant beaucoup de combats. Le Romain, bien persuadé qu'il ruinoit son ennemi s'il pouvoit les éviter, traînoit la guerre en longueur dans un païs toujours favorable à ses desseins; le Carthaginois ne sçait comment s'y prendre avec un tel Antagoniste. Il se voit à bout & perd son but tandis que le Romain le méne au sien, & l'engage dans une sorte de guerre qui ruine toutes ses espérances, & reléve celles de la République.

Après ce que je viens de dire, comment peut-on soutenir cette proposition, que les plus fins & les plus rusez Capitaines ne sont pas toujours les plus braves? Je demande à ces gens-là, si un homme peu courageux conservera un jugement sain & tranquille dans les dangers les plus éminens de la guerre, & s'il ne faut pas les mépriser pour imaginer & pour mettre la ruse en effet; soit pendant la chaleur d'une action, soit dans les dispositions qui la précédent: car le but d'un esprit insidieux & rusé, est la victoire.

Celui qui compte sur le grand nombre de ses troupes, & sur leur courage, n'a pas besoin de tant de machines, ni d'une valeur si extraordinaire contre un ennemi qui n'a qu'une petite armée à lui opposer. Il laisse faire au nombre, il lui suffit de lâcher la détente, & le coup part, il est assûré de l'effet par ses forces. Les victoires de la plûpart des Conquérans, d'un Attila, d'un Gengiscan, d'un Timurbec, ont été le prix de leur nombre; mais celles d'Annibal furent celui de la ruse & de la sagesse audacieuse de ce grand homme. Je conclus de tout ceci, que tout Général qui n'est pas rusé est un pauvre Général, & que ceux qui ont avancé cette proposition ne pouvoient rien dire de plus absurde.

Le projet de Fabius étoit tout ce qu'on pouvoit penser de plus salutaire & de plus profond. Il falloit user d'une grande prudence, de beaucoup de dextérité & d'une prévoiance sans fin: car un ennemi habile & rusé, qui cherche l'occasion de combattre, remue son camp, & la fait naître par ses marches & ses contremarches; & comme il est assûré d'avoir toujours l'ennemi en queue ou en flanc, il peut l'engager dans quelque païs favorable à ses desseins, revenir sur ses pas par une marche accélérée & forcée. Il peut se servir de l'avantage de la nuit, & venir par des chemins contraires, secrets & peu battus; ces sortes de marches sont d'autant plus heureuses, que la vîtesse ne donne pas le tems d'en être averti. Fabius se démêle de toutes les ruses & les souplesses de son Antagoniste, & le réduit à l'extrémité par des mouvemens bien concertez, qui rendent sans effet ceux de son ennemi.

Végéce est favorable à mon opinion. Il dit qu'il y a peu de Capitaines très-vaillants qui exécutent de grands faits d'armes, ce qui est très-véritable; étant une chose bien rare que les courages trop ardens, impétueux & trop impatiens soient accompagnez de beaucoup de prudence. Fabius autant par sa patienc-

& son adresse, que par son courage & sa capacité, sauve la République lorsqu'elle sembloit desespérer de son salut, & que tout conspiroit à une décadence prochaine.

Unus homo nobis cunctando restituit rem,

dit Ennius. La prudence fut la qualité qui étoit le plus au goût de Végéce. » Les bons Capitaines, dit-il, » ne sont pas ceux qui combattent » en rase campagne, où le péril est » commun; mais bien ceux, qui » par adresse & ruse de guerre, » sans qu'il leur en coûte un seul » soldat, essaient de défaire l'en» nemi, ou du moins à le tenir en » crainte & en échec. C'étoit là le talent de Fabius.

Il fallut que la République tombât dans un danger éminent pour se tourner du côté des gens de bien. Si on veut bien se donner la peine d'examiner avec quelque attention ce que les Auteurs Grecs & Latins rapportent des événemens de cette guerre d'Annibal, & la conduite des Généraux, comme celle du Sénat, on conviendra qu'il y avoit bien de l'ignorance dans les uns & bien des étages vuides dans les têtes de l'autre: ce Sénat si vénérable dans l'éloignement s'égaroit étrangement, & souvent. Il fut peu équitable; & même injuste à l'égard du plus grand Capitaine, & le plus honnête homme de la République. Minucius, Général de la cavalerie, homme imprudent & fanfaron, forma un puissant parti contre le Dictateur: chacun, à l'envie, se donna la liberté de décrier la sagesse de sa conduite. On ne peut lire celle du peuple & du Sénat sans indignation, & regarder les envieux de ce grand homme sans un extrême mépris.

Mais comment se peut-il que ce Sénat, rempli de si bonnes têtes, s'il faut en croire les admirateurs des Romains, n'ait pû connoître le caractére, la suffisance & le solide du projet de Fabius; qu'il n'ait pû connoître aussi l'ignorance & les défauts de ceux qu'il mit à la tête des armées, qui firent tant de honte au nom Romain; pendant qu'un étranger sorti du fond de l'Espagne, à la tête d'une armée formée de différentes nations, qui n'est jamais entré dans Rome, n'ignore rien de ce qui se passe dans les délibérations les plus secrétes du Sénat? On auroit dit qu'il se gouvernoit au gré de ses desirs. Il étudie, il creuse si bien l'humeur, le génie & le caractére de chaque Consul qu'on lui oppose, il profite si habilement de leurs foibles, que tous les Historiens conviennent qu'il dut à cette connoissance, & à un talent si merveilleux & si rare, tout le succès de cette guerre.

S'il eût découvert dans le Dictateur le moindre défaut, dont il eût pû tirer avantage, il ne lui eût sans doute pas échapé; mais il ne rencontra dans ce Capitaine que des vertus & des qualitez éminentes pour la guerre, une profondeur de génie, une prévoiance sans bornes, qui ne suivoit pas, mais précédoit les conjectures: devinant les desseins de l'ennemi, & ce qu'il pouvoit entreprendre par la connoissance qu'il avoit du païs, & par-là de ce qu'il pouvoit faire; se maintenant dans la possession d'agir à sa volonté, ne recevant jamais la loi de la nécessité ni du hazard. Il ne falloit pas moins que cet assemblage de grandes qualitez dans le Romain, pour embarasser le Carthaginois dans ce qu'il s'étoit résolu de faire.

Il est difficile que deux grands

hommes qui se font la guerre, puissent remporter de grands avantages l'un sur l'autre, si l'un cherche avec autant d'ardeur le combat, que l'autre à l'éluder & à détourner les coups qui le ménacent par sa prudence & par son adresse. La défensive ruinoit infailliblement Annibal, & tiroit les Romains de leur décadence. Le Dictateur prend donc le parti de traîner la guerre en longueur, & d'observer les mouvemens de l'ennemi, de le côtoier sans le perdre de vûe, de se poster avantageusement, de le harceller sans cesse, l'inquiéter dans ses fourrages & dans ses vivres, bien résolu de se servir de l'avantage des lieux & de saisir l'occasion, s'il la trouve, & de n'en fournir aucune à son ennemi.

Annibal déconcerté de ce nouveau plan de guerre, qui lui coupe tout moien d'exécuter librement & à son aise ce qu'il voudroit tenter, mit en œuvre tout ce que son esprit fécond en expédiens put lui fournir d'artificieux pour réduire le Général Romain à décendre dans les plaines; mais ce fut inutilement. Il emploie ces moiens violens dont il s'étoit servis contre Flaminius; il remplit la Campanie de tous les maux de la guerre. Il y porte le fer & le feu; mais il avoit affaire à un homme qui ne s'émouvoit pas aisément pour des sujets si légers par rapport aux conjonctures. Il demeura inébranlable & toujours fixe dans le systéme de guerre qu'il s'étoit résolu de suivre, sans jamais s'en écarter que dans le cas d'une nécessité absolue, ou dans des conjonctures si favorables qu'il pût être assûré du succès entier de ses armes, & sans lequelles il croioit qu'il alloit du salut de la Républiqne, contre un Antagoniste aussi redoutable que le Carthaginois, d'opiner plutôt selon les regles les plus sévéres de la prudence, que d'obtenir des avantages par un pur coup de hazard.

Annibal se vit roulé de la sorte pendant toute cette campagne. Il épie inutilement l'occasion d'en venir aux mains; tout ce que l'art lui peut fournir de ruses & d'artifices, dont l'usage lui avoit été jusqu'alors si heureux & si glorieux, est réduit à l'absurde: il ne voit plus où il en est contre un homme qui fait la guerre de la sorte. Il voit en effet que ses affaires prennent un train peu favorable, qu'elles déclinent, & qu'il faut enfin redécendre après avoir monté si haut.

Cette maniére de faire la guerre, jusqu'alors inconnue aux Romains, & ruineuse aux Carthaginois, fit l'admiration de ceux-ci & le mépris des autres, incapables d'en connoître le fin, & confondant dans la conduite de leur Général la lâcheté avec la prudence, ne prenant pas garde qu'il étoit tout rempli de celle-ci, alors si nécessaire, & que pour former un dessein de défensive aussi profond que le sien, on ne le peut sans une très-grande fermeté & un courage au-dessus du commun. Ils le regardérent comme un homme qui évitoit le combat, bien plus par timidité, défaut de courage & par défiance de lui-même, que par raison. Ses maximes, qui étoient de ne rien donner à la fortune, & de prendre ses mesures avec la derniére circonspection, firent qu'on l'accusa dans cette affaire-ci de n'avoir sçû profiter de l'occasion favorable de couper les vivres & toute espérance de retraite à l'armée Carthaginoise, imprudemment engagée dans ces détroits. Ce fut du moins le sentiment des Généraux de son armée.

Comme Fabius sçavoit qu'il avoit affaire à l'ennemi du monde le plus rusé & le plus fécond en ressources, il crut ne devoir rien négliger des précautions nécessaires pour lui couper toute voie de retraite ou de retourner sur ses pas avant que de rien engager. Il paroît qu'il parvint à ce dessein-là ; mais comme il falloit du tems pour cela, il donna celui à son ennemi de pourvoir à ses affaires, sans qu'on puisse accuser le Dictateur d'avoir négligé l'occasion de faire un bon coup, mais seulement d'avoir multiplié les sûretez, qui ne lui servirent de rien, & de s'être conduit avec un peu trop de circonspection ; ce qui lui fut moins préjudiciable que la mauvaise conduite & le peu de capacité des Officiers Généraux : l'entreprise échouée par la ruse d'Annibal, découragea les soldats Romains, qui soupçonnérent leur Général de foiblesse & de lâcheté. Ses ennemis & ses envieux, dont Rome n'étoit pas moins bien fournie que l'armée qu'il commandoit, soulevérent le Sénat contre sa conduite ; & quoiqu'il fît pour se justifier, on ne goûta point ses raisons. Le Général de la cavalerie, & ceux de sa cabale, avoient tellement prévenu tout le peuple contre lui par leurs lettres écrites au Sénat & à la ville, qu'il n'y eut qu'un très-petit nombre de gens sages qui crurent le Dictateur irréprochable ; mais le peu qu'il y en avoit n'étoit pas capable de faire pancher la balance. L'on croit que si ce Général eût profité de la conjoncture, toute l'armée d'Annibal eût été taillée en piéces, ce qui n'étoit pas une entreprise sur le succès de laquelle on pût trop compter. Le dessein du Dictateur étoit plus assûré & plus profond qu'on ne pense pour finir la guerre sans mettre les affaires au hazard : il vouloit enfermer son ennemi dans ces détroits, & le réduire à sa miséricorde, comme nous le ferons voir dans le cours de ces Observations.

On a de la peine à concevoir que les Romains n'eussent encore rien compris dans le plan de guerre & de conduite du Dictateur, ou qu'ils en oubliassent sitôt la solidité, bien que ce grand Capitaine leur eût fait assez connoître que l'état où il voioit les affaires de la République, & celles de leurs ennemis, les obligeoient à changer celui de la guerre, & à suivre une route différente de celle qu'on avoit suivie jusqu'alors ; que la défensive étoit l'unique moien de sauver la République, & de la délivrer sans coup férir d'un ennemi si formidable ; qu'en se conduisant de la sorte, ils le ruineroient infailliblement sans rien hazarder. L'on peut reconnoître par tout ce qu'il fit, combien il étoit habile dans la science des postes & des campemens. Rien n'inquiétoit tant Annibal, & ne l'embarassoit davantage qu'une défensive ; les remédes qu'il emploia pour obliger les Romains à combattre étoient pires que le mal : car outre qu'ils lui furent inutiles contre Fabius, la République en tira plus de bien que de dommage, par les excès & les violences exercées sur les peuples & dans la campagne, qu'Annibal arma contre lui, au lieu de les gagner par des moiens tout contraires.

Cette conduite si opposée à ses véritables intérêts & aux conjonctures, le fit regarder comme un homme qui n'a plus rien à perdre, & qui ne voit d'autre ressource que dans son desespoir. Le Dictateur comprit, par une conduite si peu sensée, combien il lui importoit de

temporiser,

temporiser, & de ne rien hazarder contre un ennemi qui alloit se ruiner. Il le côtoia toujours de camp en camp, & de poste en poste, sans rien engager, persuadé qu'il ne pouvoit séjourner longtems dans la Campanie, ruinée par le séjour des armées.

Quel étoit le but du Général Carthaginois? Il est surprenant qu'il n'en ait point d'autre que celui de combattre, & de vaincre toujours sans aucun profit, rien de réglé dans ses projets, nulle pensée d'établissement, nul moien d'y parvenir, s'il n'étoit maître des places fortes, dont la perte énervoit la République. C'est à quoi Annibal ne pensa jamais: cependant le gain de plusieurs victoires ne sert de rien, s'il n'est suivi de la prise des forteresses ennemies. Le parti que prenoit le Dictateur, eût dû obliger Annibal à s'attacher à quelque siége, qui lui importoit bien plus que la défaite de l'armée Romaine, & son expérience eût dû lui apprendre que les Romains se releveroient aisément de leurs pertes. Un Général qui imiteroit un tel modéle dans la conduite d'une guerre, se trouveroit aussi peu avancé dans dix ans, que le fut Annibal au bout de dix-huit qu'il emploia dans celle-ci.

Ce grand homme, plus propre à vaincre qu'à sçavoir profiter de ses victoires, court le païs, traverse des Provinces entiéres en vrai vagabond, qui cherche le pillage & à subsister, comme n'aiant rien de meilleur à faire contre un ennemi qui l'observe, le harcelle & le serre de près, & qui va le réduire à ne sçavoir où se tourner. La campagne se passe de la sorte en mouvemens réciproques. Annibal se trouve enfin au bout de sa course, il trouve des pas de montagnes & la mer, & se voit obligé de retourner par le chemin d'où il est venu. Le Dictateur, qui cherche l'occasion de faire un bon coup, jugea par le chemin qu'il prenoit, qu'il alloit s'engager dans un pas très-dangereux, environné de montagnes & de défilez, d'où il lui seroit difficile de sortir. Il profite à propos de ce passage important, s'en rend le maître, & l'attend en bonne posture; l'on vit pour le coup le grand & rusé Carthaginois tomber dans le même piége qu'il avoit tendu à Flaminius au défilé de Thrasyméne.

Tite-Live est plus exact dans le détail de cette marche, & rapporte des circonstances qui ont un grand air de vérité, & qui me font croire qu'il s'est servi de Mémoires qui ne sont pas venus à la connoissance de Polybe; ce qui me paroît d'autant moins suspect, que ce que dit l'Historien Romain est favorable à Annibal, & le justifie à l'égard de la faute qu'il commit de s'être engagé dans ces détroits, d'où il sembloit ne devoir jamais sortir, & où il n'y avoit qu'une seule issue, dont les Romains étoient les maîtres. Desespéré d'un événement si extraordinaire, il reconnoît sa faute, & se trouve dans le piége à la merci de ses ennemis, dont il se voit environné. De quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des obstacles presque insurmontables & d'affreuses difficultez, pour peu que le Général Romain sçache profiter de ses avantages. Cependant il ne se décourage point. Il pense à se délivrer d'un pas si dangereux. Il vit bien que la force n'étoit pas un moien fort assûré. Il voioit même de l'impossibilité à forcer le Dictateur si avantageusement posté. Sa cavalerie, sur laquelle il comptoit

le plus, lui devenoit inutile dans un païs si difficile. L'armée Romaine occupoit toutes les hauteurs, & le seul passage par où il pouvoit entrer dans la plaine. Le rusé Carthaginois n'avoit pas de tems à perdre, il profite de la faute de l'ennemi, qui bien loin de l'attaquer sur le champ & de profiter de l'avantage des lieux, remit la partie au lendemain, & laisse échaper l'occasion de le combattre & de finir tout d'un coup la guerre. Les ruses & les stratagémes, dit Tite-Live, sont les ressources des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force. On peut voir dans cet Auteur, comme dans le nôtre, les moiens dont Annibal se servit pour se tirer d'un endroit si difficile & si dangereux.

Les ruses les plus récentes, & qui n'ont aucun exemple, sont celles qui sont les plus estimées & les plus difficiles à prévoir. Il faut qu'on avoue que celle-ci, où les Romains se laissérent prendre, n'est pas des plus fines : elle me paroît puérile, & plus capable d'épouvanter des petits enfans que des gens de guerre, & cependant elle eut son effet. La superstition ne seroit-elle pas entrée pour quelque chose dans ce que les Romains pensérent de ces feux errans sur la pente & sur le haut de ces montagnes ? On sçait assez combien les impertinences des Poëtes, canonisées & prêchées par les Prêtres, avoient renversé de cervelles du tems du Paganisme. Jamais peuple n'en a été plus gâté que celui de Rome ; les soldats, comme plus brutes & plus ignorans, croioient tout bonnement ces folies. Ces feux n'auroient-ils pas contribué à leur remplir l'imagination de quelque Divinité favorable aux Carthaginois ? Toutes choses paroissent des prodiges aux esprits superstitieux ; qui mettent leurs Dieux par tout où ils ne peuvent rien comprendre, & sur tout la nuit, qui rend certains phénoménes militaires plus épouvantables. Je ne sçai ; mais on conviendra qu'il faut être bien foible & bien susceptible de crainte & de terreur, pour donner dans un panneau aussi grossier que celui-là. En ce tems-ci personne n'auroit bougé de son poste, on eût envoié reconnoître, & l'ennemi n'auroit remporté que de la honte de son stratagéme. Comme il y avoit beaucoup à se défier d'Annibal & de ses ruses, le meilleur & le plus prudent étoit de faire reconnoître & de ne se dégarnir nulle part, se fortifier aux endroits les plus pratiquables, & cependant se tenir sur ses gardes ; puisque le Général n'avoit rien omis des mesures & des précautions pour s'empêcher d'être forcé aux endroits par où l'ennemi pouvoit tenter quelque entreprise. Il étoit aisé au moins sensé de s'appercevoir que ce n'étoit qu'un piége qu'Annibal leur tendoit.

Fabius comprit d'abord ce que ce pouvoit être ; mais étoit-il bien assûré que ceux qui gardoient les passages penseroient comme lui ? Ces Généraux, ces soldats, qui désiroient tant de combattre, qui taxoient le Dictateur de foiblesse & de lâcheté, s'étonnent & s'effraient d'une chose, dont les plus simples & les courages les plus médiocres n'eussent tenu aucun compte. Ils n'ignoroient pas que les endroits où ils voioient paroître ces feux étoient les moins pratiquables de la montagne, & que peu de monde suffisoit pour les défendre. Il falloit qu'ils fussent réduits à l'état des bêtes brutes, & que la peur leur eût fait perdre le jugement,

pour abandonner le seul endroit par où l'ennemi pouvoit s'échaper, pour courir à ceux où il n'y avoit rien à craindre.

Il y a du plaisir à entendre Tite-Live, qui parle de cette ruse d'Annibal comme d'une chose épouvantable à la vûe même pour tromper l'ennemi. *Ludibrium oculorum specie terribile ad frustrandum hostem commentus.* Je ne sçai si cette avanture n'est pas aussi honteuse aux Romains que la bataille de Thrasyméne. Pour moi je suis persuadé que si pareille chose arrivoit à quelqu'un de nos Généraux modernes, il n'auroit que faire de paroître dans le monde: son avanture seroit chantée par toute l'Europe, & assaisonnée de tout le burlesque imaginable.

Annibal, qui ne craignoit rien tant que d'être attaqué, voiant que l'ennemi ne profitoit pas de l'occasion de le défaire en l'attaquant de toutes parts, attendit celle de la nuit, pour l'exécution de ce qu'il s'étoit résolu de faire pour tromper les Romains. Je doute qu'il fût bien assûré du succès, à moins qu'il ne les prît pour des stupides. Il les trouva tels en effet. Ils donnérent dans le piége qu'il leur tendit; & pendant que ses armez à la légére tâchent de se rendre maîtres des hauteurs, & qu'ils y chassent les beufs, il marche droit au passage, où Fabius avoit posté quatre mille hommes de son infanterie pour le défendre. Annibal ne doutoit point d'y trouver une grande résistance. On peut en juger par l'ordre & la disposition de ses troupes.

Il mit à la tête ses pesamment armez, qui étoit tout ce qu'il avoit de plus fort dans son armée. La cavalerie marchoit à la queue de cette infanterie. Les bagages venoient ensuite, suivis des Gaulois & des Espagnols, qui faisoient l'arriére-garde.

Le Carthaginois se flattoit de forcer le passage à la faveur de la nuit, espérant, comme cela arriva, que celui qui y commandoit s'affoibliroit à cet endroit important, s'il étoit assez imprudent pour croire qu'on attaqueroit par ces endroits presque inaccessibles, où il verroit tous ces feux. Il n'y manqua pas, il y envoia du secours, bien qu'Annibal ne comptât pas absolument qu'on dégarnît le seul poste par où il pouvoit s'échaper. Mais quelle dut être sa surprise, lorsqu'il s'apperçut que le passage étoit presque abandonné par l'imbécillité de celui qui y commandoit, qui s'étoit ridiculement imaginé que l'ennemi tiroit de ce côté-là!

Je ne sçai ce que pensoit notre Auteur en écrivant cette avanture. Pour moi, toutes les fois que je me la représente, je ne sçaurois m'empêcher d'en être surpris. Souvent les fautes, qui produisent les événemens les plus tristes & les plus funestes, sont si palpables, si grossiéres & si lourdes, qu'il est difficile que ceux qui en sont les spectateurs puissent s'empêcher d'égaier leur imagination sur le Général qui y tombe. Je ne vois rien de plus ridicule que la contenance d'un homme, qui croiant courir à une affaire importante & sérieuse, abandonne un poste d'où dépend la gloire ou la honte d'une armée, & souvent sa perte entiére. On a peine à concevoir une telle conduite. Tous les Auteurs conviennent qu'il prit presque tout ce qu'il avoit de troupes, & qu'il marcha à ces feux; & lorsqu'il croit y rencontrer l'ennemi avec toutes ses forces, il se trouve tout à coup au milieu d'un trou-

peau de beufs, pendant que l'ennemi profitant de sa sottise s'échape & le laisse là.

Les gens sans expérience & les ignorans, qui ne connoissent pas l'importance du poste qu'on leur confie, sont sujets à tomber dans des fautes de cette nature; mais il est rare qu'on puisse les porter si loin que le Romain. C'est en vérité dommage que notre Auteur n'ait pas égaïé cet endroit de quelques remarques sur une avanture si burlesque. Les termes magnifiques dont Tite-Live se sert dans cet endroit de son Histoire, me paroissent assez mal placez. Il nous représente ces beufs si épouvantables, comme je l'ai dit plus haut, qu'il n'en eût pas fait davantage, s'il nous eût décrit le combat du taureau de Lerne. Je m'étonne que les Auteurs anciens & modernes ne nous aient pas fait remarquer la pauvre & misérable conduite des Généraux Romains, & le ridicule du stratagéme, qu'ils traitent & décrivent de la maniére du monde la plus sérieuse & la plus grave, en si beau sujet d'en rire & de s'en moquer. J'en trouve un beaucoup plus fin & pas moins agréable, mais qui ne pouvoit manquer d'avoir son effet; au lieu qu'on ne pouvoit assûrer rien de certain de l'autre, si celui qui l'imagina n'eût fait un très-grand mépris de l'ennemi qu'il avoit en tête. Nous allons le rapporter pour égaier la matiére. Je le tire de Tourreil (a), & celui-ci d'Athenée. Nous finirons ce Paragrafe par quelques autres plus graves, plus remarquables, & plus propres pour l'instruction de mes Lecteurs.

» Les Cardiens dressoient leurs » chevaux à danser au son de la » flute. Ce bizarre exercice leur » coûta cher un jour de bataille, » par le stratagéme du Général de » l'armée ennemie, instruit de leur » coutume, pour avoir longtems » séjourné chez eux. Ce Général » sur le point d'en venir aux mains, » s'avisa de placer aux premiers » rangs un corps de joueurs de » flutes, dont les airs mirent les » chevaux Cardiens en humeur de » commencer leur danse ordinaire. » Le cheval fait au manége musi» cal, ne manque pas de carracoler » aussitôt en cadence; le cavalier » obéit malgré lui aux mouvemens » du cheval, & l'on devine bien » par où se termina un balet sem» blable. Je soupçonne beaucoup mon Auteur dans le récit de l'action de Cassilinum, il faut qu'il ait oublié certaines circonstances qui ont pû favoriser l'entreprise d'Annibal. Il est apparent que le dessein du Dictateur étoit d'enveloper le Général Carthaginois dans ces détroits, ce qu'il ne pouvoit faire qu'en divisant ses troupes pour occuper tous les passages & les hauteurs dont les ennemis pouvoient se rendre les maîtres, & par là il dut s'affoiblir extraordinairement. Annibal ne douta nullement que son stratagéme n'obligeât encore le Général Romain d'envoier du renfort du côté où ces feux paroissoient, & qu'il se dégarniroit aux endroits où il ne paroissoit pas qu'on dût attaquer; ce qui arriva en effet. Polyen (a) rapporte un stratagéme de Brasidas, qui me paroît d'une instruction merveilleuse pour les Généraux inquiets & peu prévoians, qui réduisent leurs armées à rien par les précautions inutiles qu'ils prennent faute d'expérience.

(a) Tourreil, Mem. sur Démosth.

(a) Polyen. l. 1.

car il est dangereux de diviser ses troupes lorsqu'on a l'ennemi en face & en masse devant soi. Rapportons l'exemple, il mérite d'avoir place ici.

» Brasidas étoit campé auprès » d'Amphipolis sur une hauteur de » difficile accès, où les ennemis » l'environnoient de tous côtez. » Dans la crainte qu'ils eurent qu'il » ne leur échapât à la faveur de la » nuit, ils résolurent de l'enfermer, » & se mirent à élever de grands » retranchemens tout autour de son » camp. Les Lacédémoniens étoient » indignez que Brasidas ne les me- » nât point au combat, & qu'il les » exposât à périr honteusement de » faim; mais il leur dit qu'il sçau- » roit bien trouver le tems de les ti- » rer d'embarras. En effet dès que » la clôture fut presque achevée, » & qu'il restoit à peine l'espace » d'un arpent qui ne fut pas fermé, » il dit, *c'est maintenant le tems de* » *combattre*; & faisant sortir ses » troupes, il donna courageuse- » ment sur l'ennemi, & s'échape. » La disposition étroite des lieux se » trouva favorable pour les troupes, » qui étoient moins nombreuses que » celles des ennemis: & d'ailleurs » la clôture qu'ils avoient faite em- » pêchoit que les Lacédémoniens » pûssent être attaquez par derriére; » ainsi le travail des ennemis ne ser- » vit qu'à rendre leur multitude inu- » tile, & assûra la retraite des La- » cédémoniens.

Rien ne prouve davantage la nécessité de l'étude de l'Histoire que les ruses de guerre. Les Anciens s'appliquoient à ces sortes d'ouvrages. Cette sorte de lecture me paroît beaucoup plus nécessaire à un Général d'armée qu'à tout autre, outre qu'elle est très-amusante & encore plus instructive: car l'ignorance où l'on est là-dessus fait que l'on est toujours nouveau contre la ruse & le stratagéme; & lorsqu'on ne les ignore point, on apprend à les rendre inutiles ou à les mettre en usage dans l'occasion. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'ils ont toujours leur effet, & que l'on donne toujours tout au travers, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre qui ont été pratiquez mille fois. La matiére est abondante à l'égard des armées engagées dans de mauvais pas. Je me borne à trois des Anciens, car il y en a une foule, & un moderne très-remarquable. Frontin *(a)* me fournit les trois premiers, & je tire l'autre de l'Historien du Maréchal de Guébriant.

» Le Colonel Publius en la guer- » re des Samnites, *dit Frontin*, » voïant l'armée investie par les » ennemis en un lieu desavanta- » geux, se détacha du gros pour » s'aller saisir d'une colline, afin » de les attirer de ce côté-là, & » de donner moien à l'armée d'éva- » der; ce qui arriva comme il l'a- » voit prémédité: car les ennemis » l'étant venus enveloper, laissérent » échaper le Consul, & le Colonel » se sauva la nuit par un généreux » effort, & l'alla rejoindre avec sa » troupe.... Un autre, *dit encore* » *Frontin*, fit la même chose sous » le Consul Attilius Calatinus: car » le voiant enfermé dans un valon, » & toutes les montagnes voisines » occupées par les ennemis, il prit » avec lui trois cens soldats qu'il en- » couragea à bien faire, & s'enfon- » çant dans le valon, y attira l'en- » nemi, & donna moien au Consul » de sauver le gros de l'armée, tan- » dis qu'il s'opiniâtroit à la défense. Je l'ai dit quelque part dans cet Ou-

(a) *Front. Strateg. c. 5.*

vrage, jamais peuple n'a donné plus aisément dans les piéges qu'on lui tendoit qu'ont fait les Romains. L'Histoire est parsemée de leurs disgraces sur ce point-là. On se souviendra de la honte des fourches Caudines, elle est célébre dans l'Histoire Romaine, où il n'y en a pas pour une; mais il y a d'autres piéges qui leur ont été tendus, d'où ils se sont heureusement débarassez. Celui que je vais rapporter est singulier, car ils s'en tirérent par une ruse qui ne peut tromper que des gens grossiers & des stupides.

» Le Consul Minutius se trouvant » enfermé dans des détroits sur la » côte de Gennes, & craignant l'a» vanture des fourches Caudines, » dont le souvenir étonnoit déja ses » soldats; il fit marcher ses chevaux » légers Numides vers le passage, » & attira l'ennemi de ce côté-là, » comme un spectacle, par la lai» deur de leurs chevaux & la mau» vaise mine des cavaliers, qui » avoient mis pied à terre, & fo» lâtroient pour se rendre plus ri» dicules; mais tout à coup voiant » le passage dégarni, ils remon» térent sur leurs chevaux: & pas» sant ces détroits à toute bride, se » répandirent par la campagne, où » mettant tout à feu & à sang, ils » obligérent les ennemis à quitter » le Consul pour venir défendre » leur bien.

Le stratagéme moderne me paroît plus remarquable qu'aucun de ceux que je viens de rapporter. Il est digne d'un Guerrier habile & profond. Si l'affaire ne s'est pas passée dans un païs de montagnes, dans le reste elle se trouve conforme au sujet que je traite. C'est un Général qui se tire d'un pas très-dangereux, où il s'étoit imprudemment engagé, par un stratagéme plus profond que celui d'Annibal; & dont les Généraux qui y donnérent ne furent pas indignes d'être moquez. Quand même ce fait ne seroit pas tout-à-fait paralléle à mon sujet, je ne sçaurois m'empêcher de le citer, tant je le trouve digne de l'admiration des Connoisseurs.

La prudence & le courage ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans les hommes qui conservent l'une & l'autre dans les dangers les plus pressans & les difficultez les plus affreuses. Dans ce que je vais dire ici, le Maréchal Banier fit voir ce que peut la valeur qui ne s'étonne de rien, jointe à l'esprit rusé & de ressource de cet habile Guerrier. Je vois peu de manœuvres & de ruses semblables à celle de ce Général pour se tirer d'un pas très-dangereux, & l'antiquité ne nous offre rien de semblable & de mieux conduit.

Ce Général Suédois n'avoit qu'une armée de quatorze mille hommes, il se trouve pourtant engagé & coupé par une autre de quarante-cinq mille, commandée par des Généraux expérimentez, & qui vint fondre sur lui dans un tems où il se croioit bien assûré.

Aiant décampé de Torgaw, il prit sa route du côté de Furstemberg sur l'Oder: il passe cette riviére avec bien de la peine. Banier croioit que Wrangel l'attendroit à l'issue du marais de Custrin; mais il apprit que Wrangel étoit de l'autre côté vers Stetin. Cela le mit en doute s'il continueroit sa marche. Comme il avoit sujet de croire que les ennemis emploieroient plus de deux jours à passer tant de marais, qu'ils devoient trouver, il espéra de les prévenir. Mais son étonnement fut extréme, quand il vit de-

vant lui au bout de trois jours l'armée Impériale qui faisoit une lieue de front : dans un danger si pressant, la bravoure de ses troupes fut son unique ressource.

Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile Général, il étoit cruellement agité dans le fond de son ame. De quelque côté qu'il jettât les yeux pour sa retraite, il ne voioit qu'une perte assûrée. Retourner en arriére, cela ne se pouvoit : il n'osoit se fier à la Pologne, qu'il avoit à droite : entreprendre de forcer une armée, la témérité sembloit trop grande.

Banier songe à un stratagéme : il envoie sa femme, celles de ses Officiers & son principal bagage par la Pologne dans la basse Pomeranie. Les ennemis croient qu'il va prendre le même chemin, s'avancent vers le Notez, & font divers ponts pour suivre les Suédois le long des bois qui ménent à la basse Poméranie. Dans le dessein de mieux tromper Galas, le Maréchal fait semblant d'être tout prêt à partir ; & afin que la nouvelle en vienne à l'Electeur de Brandebourg, qui partageoit déja le butin & les prisonniers de l'armée de Suéde avec le Général de l'armée de l'Empereur, Banier donne quelque argent, & promet une plus ample récompense à un Cornette du païs de Brandebourg, qui offre d'amener un guide fidéle & capable de conduire l'armée Suédoise par les bois le long du Notez. Le Cornette ne manqua pas d'en avertir l'Electeur. Les ennemis marchent incontinent dans la Pologne. Le Maréchal, qui n'avoit rien dit de son dessein, fit sur les neuf heures du soir une contremarche vers l'Oder, déterminé à forcer le Comte de Bouchain, qui gardoit l'autre passage de la riviére. Il espéroit de forcer le Comte avant que Galas, qui s'étoit avancé d'une journée, pût passer le lac de Custrin.

Mais quelle fut sa surprise & sa joie, quand il vit qu'il avoit moins d'affaires ! Bouchain avoit délogé pour joindre Galas. Mais plutôt quels furent le dépit, le chagrin & la honte de celui-ci, lorsqu'il apprit que l'armée Suédoise avoit passé heureusement l'Oder à gué ! Ses gens, qui avoient déja fait des chansons sur la défaite prochaine de l'ennemi, furent cruellement raillez par des Pasquinades affichées à Hambourg. On grava en taille-douce Galas & ses Officiers subalternes, embarassez à lier le haut d'un sac où l'armée Suédoise paroissoit enfermée, à l'exception de Banier, qui coupant de son épée le bas du sac, ouvroit un passage à ses gens, pendant que les ennemis contestoient sur le butin & sur le pillage. Je ne sçai si les Romains ne contestérent pas sur le pillage & sur les prisonniers de l'armée d'Annibal.

N'est-ce pas une grande injustice, quand les affaires tournent mal par la faute d'un autre qui fait à sa tête, de faire tomber toute l'iniquité sur le Général, dont on a enfraint les ordres ? C'est l'ordinaire dans les mauvais succès, & particuliérement dans une guerre toujours malheureuse, de s'en prendre aux Chefs qui se font battre, ou qui échouent dans leurs entreprises. On tourne toute la censure, tout le blâme sur lui : on se répand en invectives & en reproches sur celui qui n'y a aucune part. Le Général donne ses ordres, c'est à ceux qui les exécutent d'agir conséquemment. Ce n'est que dans les batailles qu'un Officier Général peut prendre sur soi, & régler sa

conduite selon les différens cas & les accidens inopinez ; mais lorsqu'il s'agit d'un poste d'une extréme conséquence, & du seul endroit par où l'ennemi peut s'échaper, on y met tous ses soins, & son attention la plus grande : on ne l'abandonne point. C'est donc celui qui desobéit, qui est le seul coupable, & c'est celui ordinairement dont on ne parle point ; c'est au Chef à qui on en impute la faute. On fabrique mille mensonges sur sa conduite, chacun selon sa passion plus ou moins forte.

Les reproches faits à Fabius, ne sont pas sans quelque fondement à l'égard de certaines précautions peut-être inutiles, ou du moins de ses incertitudes ; mais ses ennemis, qui s'en faisoient si fort à croire, quoique fort ignorans & sans expérience, sont-ils exemts des plus grands reproches ? Ils pouvoient en demeurer sur ses incertitudes & sur son manque de prévoiance, qui se fait assez remarquer ; mais d'y ajouter des calomnies atroces, & de décrier sa conduite comme celle d'un lâche & d'un traître, pour le ruiner plus sûrement dans le Sénat, je ne vois rien de plus bas & de plus honteux. Qui nous assûrera que cette conduite trop circonspecte de Fabius, qui ne fut pas un défaut en lui dans la situation des affaires des Romains, ne trouva pas place dans les vaudevilles, dans les chansons & dans les satires ? Je suis persuadé qu'il n'y fut pas oublié, & qu'il fut chanté de la bonne sorte, comme l'ont été tant d'autres moins coupables que leurs ennemis & leurs envieux.

Le Maréchal de Catinat & M. le Duc de Vendôme, deux Capitaines célébres, qui ont fait la gloire de leur tems, n'ont pas été en proie aux chansons mordantes des Poëtes, qui ne se sont jamais égaiez sur la sagesse de leur conduite & de leurs entreprises. Leurs dangereux ennemis n'étoient pas Poëtes, mais adroits & malins Courtisans ; & pendant que toute la terre les admiroit, ils les firent passer à la Cour comme des gens, à qui une bonne dose d'élébore n'auroit pas suffi pour leur remettre l'esprit dans son assiette naturelle. De bonnes lettres en prose firent le coup à la Cour, comme celles de Minucius dans le Sénat, & ces lettres réussirent selon leurs souhaits. Sur la foi de ces mauvais rapports, il arrive quelquefois dans les Cours des Princes qu'on disgracie, & qu'on note d'infamie des hommes capables de bien servir l'Etat, pendant qu'on laisse sur pied l'auteur du mauvais succès d'une campagne. Tout tomba sur la tête de Fabius dans le Sénat, sans prendre garde que c'étoit sur celle de ses envieux que toute la honte de Cassilinum auroit dû tomber. On aime mieux s'en prendre à celui qui commande, dont le mérite, l'intelligence & la vertu incommodoient ces Messieurs-là. Les Officiers Géneraux sont toujours ceux qui forment sourdement ces sortes de pratiques contre le Général. Chacun s'imagine avoir sa place, ou être moins méprisez d'un autre, qui les craindroit, ou qui s'en laisseroit gouverner.

Minucius, Général de la cavalerie, s'étoit mis dans l'esprit que s'il pouvoit supplanter le Dictateur, il auroit la conduite de cette guerre : tant il avoit bonne opinion de sa suffisance. Il avoit formé un si puissant parti contre son Général, le plus honnête homme de la République, que toute l'armée faillit à

se soulever, pendant qu'on le déchiroit à Rome de la maniére la plus indigne. On lui attribua toutes les manœuvres d'un lâche & d'un traître, & l'on vint à bout de faire passer ces infamies. Il y a certes de quoi s'indigner contre le Sénat, qui condamne un Général avec tant d'aveuglement & d'iniquité, lorsque la faute & la honte eût dû tomber sur les Officiers Généraux, qui ne firent rien, & n'exécutérent aucun des ordres du Dictateur. Nous avons vû de nos jours un grand nombre de Minucius se distinguer par des moiens si bas & si malhonnêtes, à l'égard de certains Généraux du premier ordre qui ont commandé les armées en Italie & en Flandre pendant le cours de la guerre de 1701. leurs envieux, soit par haine ou par ambition, ou par d'autres vûes qui nous sont inconnues, trouvérent le secret par de basses intrigues de les faire succomber, sans qu'ils aient pû venir à bout de ternir leur réputation : ils l'ont au contraire augmentée, bien loin de la diminuer. Je n'ai garde de donner du jour à ce paralléle. Il faut une postérité plus reculée pour l'éclaircir.

§. II.

Raisons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits.

RIen ne nous fait mieux connoître que les Romains manquoient d'Officiers capables, que la bêtise de celui qui abandonna si imprudemment le seul passage ouvert par où Annibal pouvoit s'échaper de ces montagnes. Il falloit que la République fût bien stérile en Officiers Généraux capables, puisque notre Auteur dit que *Fabius ne pensoit plus qu'à voir quels postes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer le choc.* S'il n'avoit pas de meilleur Officier dans son armée que celui à qui il confia la garde d'un poste si important, on m'avouera, que quand il n'auroit eu que cette seule raison de traîner la guerre en longueur, sans rien hazarder, elle rendoit ridicules celles de ses contradicteurs.

Pompée n'en eut pas d'autres contre César que celles de Fabius, & César se trouvoit dans une situation semblable à celle d'Annibal. Il n'avoit ni places, ni magasins dans un païs tout ennemi. Il falloit vaincre ou se résoudre à périr misérablement, si son ennemi refusoit de combattre. Pompée prétendoit, en imitant Fabius, ruiner César dans un païs très-propre à prolonger la guerre, & à énerver & affoiblir peu à peu les forces de son ennemi. Maître de la mer, il tiroit des vivres de quelque côté que le vent soufflât ; pendant que son Antagoniste se trouvoit dans le manque de toutes choses, & réduit dans la nécessité de risquer le tout pour le tout avec des forces inférieures.

César sentit bien, par ce qui lui étoit arrivé à Dyrrachium, que le métier de temporiseur ruineroit infailliblement ses affaires, & feroit celles de Pompée, qui prenoit sans doute le bon parti. César étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas craindre, vû les embarras où il se trouvoit, qu'il ne persistât dans son dessein, s'il étoit aussi absolu & aussi ferme contre les reproches, les instances & les criailleries des Officiers de son armée, que le fut l'ancien Fabius. Le projet de Pompée, qui étoit de traîner la guerre en longueur, étoit tout ce qu'on pouvoit penser de plus sage & de plus assûré pour finir la guerre avec

gloire, sans s'exposer à la honte d'être vaincu par un ennemi, qui bien qu'inférieur en nombre, le surpassoit à l'égard de la valeur & de la confiance de ses troupes, & par son habileté, qui lui fut toujours redoutable. L'on peut dire à l'égard de César ce qu'on ne dira jamais de Pompée : il faisoit la guerre comme il vouloit, & non comme il plaisoit à la fortune, dont il ne reconnut jamais la puissance pour le succès de ses entreprises. Celui-ci avoit donc raison d'imiter Fabius, & de regarder comme pernicieux & comme ruineux au parti de la République les conseils de ceux qui le portoient à changer de conduite. L'expérience & les regles de la guerre n'exigent point qu'on saute de la défensive à l'offensive contre une armée qu'on peut réduire par la faim & par la misére. Il ne fut pas en son pouvoir de suivre ce que sa longue expérience & la saine raison le portoient à faire. Sa mauvaise fortune, & la bonne de son ennemi, voulurent qu'un tas de petits Maîtres très-efféminez, très-corrompus, dont il étoit sans cesse obsédé, & d'Officiers Généraux, qui ne valoient guéres mieux, se soulevassent contre lui pour l'obliger à donner bataille, ennuiez des travaux de la guerre, dont ils ne pouvoient soutenir le poids : les délices de Rome, dont le souvenir leur tenoit au cœur, l'opinion de leurs forces, si prodigieusement supérieures à celles de César, le mépris qu'ils en faisoient faute d'expérience, la confiance qu'ils avoient en leur courage loin du danger qui s'évanouit comme une ombre lorsqu'ils le virent de près ; tout cela joint ensemble fut la source d'une infinité de cabales, de mauvais discours & de reproches contre Pompée, & son armée en fut tellement infectée, qu'on ne le regardoit plus qu'avec une espéce de mépris : il étoit plus connu sous le titre d'Agamemnon parmi cette jeune noblesse, que sur celui de Pompée. Moins patient & moins ferme que Fabius, il se vit obligé de combattre malgré lui, quoiqu'il fît mine d'en avoir envie par politique, pour donner plus de courage & plus de confiance à ses troupes, & cela ne lui servit de rien : car il fut battu de la maniére du monde la plus honteuse. Fabius, dont le pouvoir étoit plus étendu, fut plus ferme & plus entier dans son sentiment. Il vouloit ruiner l'ennemi sans rien hazarder. Il eût réussi, s'il eût été aussi absolu dans le Sénat qu'il l'étoit dans son armée, & Pompée eût réduit César, s'il l'eût été autant dans la sienne. » La vertu, *dit Thucydide*, doit servir à ceux qui la » suivent, & non pas à ceux qui » l'abandonnent ; puisqu'on est plus » coupable pour l'avoir quittée, » que si on ne l'avoit jamais eue. Fabius demeura ferme dans ce qu'il s'étoit résolu de suivre, & laissa crier. Pompée n'eut pas la même fermeté : ce qui fut la cause de sa ruine & de celle de la République.

Je ne sçai si l'on peut légitimement accuser le Dictateur d'avoir manqué de prudence & de hardiesse, & d'avoir remis au lendemain ce qu'il pouvoit faire le jour même. Je n'oserois l'assûrer, ni par conséquent le condamner absolument d'avoir manqué l'occasion favorable de finir la guerre par une action décisive. Il faut être bien sûr de son fait pour attaquer un grand Capitaine, & des Officiers Généraux expérimentez & capables d'agir chacun de son côté avec toute la conduite & la valeur possible.

Fabius pouvoit-il compter sur l'habileté & la prudence des siens ? Il paroît assez qu'il n'en fit jamais nulle estime. D'ailleurs est-il bien certain, car Polybe ne le dit pas formellement, que le Dictateur eût enfermé Annibal dans ce détroit de montagnes, ou que ce fût son dessein d'achever de l'enclorre, pour lui ôter le moien d'en sortir jamais que par un Traité semblable à celui des fourches Caudines ? Si c'étoit là son but, comme il y a lieu de le croire par sa fermeté à résister aux instances de ses Officiers Généraux, qui le pressoient de s'engager dans une affaire dont l'événement étoit incertain, & la ruine de la République très-certaine, s'il venoit à manquer son coup, il fit le trait d'un grand Capitaine. Car enfin il vaut mieux éviter le combat contre des gens, dont le salut n'est plus qu'au bout de leurs armes, & qu'on sçait devoir se battre en desespérez, que de les attaquer dans un tel avantage, lorsque par des mesures bien concertées, qui demandent du tems pour l'exécution, on est assûré de les réduire par la faim & par la misére, & sur tout lorsqu'on se défie de l'expérience & de la capacité du plus grand nombre des Officiers Généraux, comme il paroît que le Dictateur se défioit des siens. Ce ne fut donc pas sans de fortes raisons que ce Général Romain demeura inébranlable dans la résolution de ne point combattre. » Il faut toujours persister dans son dessein, *dit Thucydide*, lorsqu'on croit n'avoir rien omis des mesures nécessaires, & se porter de tout son pouvoir à le faire réussir, quand même on ne réussiroit pas : car les événemens ne sont pas plus assûrez que les pensées des hommes. C'est pourquoi lorsqu'il arrive quelque malheur, on s'en prend d'ordinaire à la fortune. Fabius n'avoit que faire de s'en prendre à cet être imaginaire. Sans doute qu'il n'y eut point recours, mais à l'ignorance & à l'étourderie, & peut-être à la lâcheté de ceux ausquels il ne pouvoit éviter de confier les postes les plus importans : car s'ils firent voir par leur conduite qu'ils étoient incapables de défendre ce qui étoit à peine surmontable, auroient-ils mieux réussi dans une action générale ? N'est-ce pas là une preuve qu'il fit bien de s'en tenir au parti de la défensive ? Dans ce cas la maxime de Thucydide n'a qu'une face. Le blâme & le mauvais succès de cette affaire, doit tomber sur tout autre que sur le Dictateur. Je ne l'excuse ici que dans les choses qui le justifient pleinement. Chacun en pensera ce qu'il voudra : je me garderai bien de faire le décisif là-dessus.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le dessein de Fabius étoit grand & profond, & son intelligence dans la défensive aussi grande qu'on puisse imaginer. Cependant le Sénat lui imputa le malheureux succès de cette affaire: Les raisons que ce grand Capitaine put alléguer pour sa justification, ne furent pas seulement écoutées, tant les Officiers de son armée avoient prévenu contre lui, bien que leur mauvaise conduite fût toute visible. Le Sénat, incapable de connoître & de bien juger de la profondeur de son dessein, qu'il pouvoit seul exécuter, lui reproche ses incertitudes perpétuelles sur ce qu'il devoit entreprendre ou abandonner : tant ce Sénat voioit peu clair dans le plan que ce grand homme s'étoit formé de ruiner Annibal. Pour bien juger

du prix d'un homme, il faut peser non les services qu'il rend, ou ceux qu'il cherche à rendre à sa patrie, quoiqu'il ne réussisse pas toujours, moins par sa faute que par celle des autres; mais ce qu'il vaut en lui-même, par ce qu'il a déja fait: d'autant plus que les excellens Peintres, les excellens Sculpteurs & les hommes extraordinaires dans tous les arts & dans toutes les sciences, sont toujours très-rares; au lieu que les bons manœuvres & les bons artisans sont toujours en assez grand nombre.

Comme je ne suis pas homme à confondre & à publier Fabius, ainsi que tant d'autres, comme le plus grand de tous les Capitaines, j'avouerai franchement que le reproche du Sénat à quelques égards, n'étoit pas sans quelque fondement dans cette action. Il paroît beaucoup de négligence dans la conduite du Dictateur, il manqua de mettre les choses au point de maturité où elles devoient être portées pour les faire réussir sans combattre; en un mot il manqua dans les mesures & dans les précautions. Il y en avoit une infinité à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans un combat contre notre intention. Le plus sûr est de profiter de l'occasion avant qu'elle change. Car enfin il ne dépend pas toujours de nous de suivre la route qu'on s'est proposée, il faut en sortir & changer l'ordre de la guerre lorsqu'il se présente un bon coup à faire. Dans les affaires de la guerre, dit-on, comme dans celles de la Cour, le moindre délai suffit pour faire échouer les entreprises les plus sûres.

Le Dictateur manqua dans les précautions que la guerre nous enseigne: se rendre le maître des hauteurs, les occuper, c'est quelque chose; mais il y a d'autres mesures à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans une affaire nocturne, toujours fâcheuse à celui qui est attaqué; parce que la nuit augmente la terreur ou la fait naître, & grossit les moindres dangers. Il est aisé de comprendre que le Général Romain faillit contre les regles de la prudence & de la prévoiance. Il eût dû, à la faveur des ténébres, envoier reconnoître ce qui se passoit dans le camp ennemi, faire avancer de petites gardes au bas de la montagne, qui se communiquassent de l'une à l'autre, pour donner l'alarme au moindre mouvement que les ennemis pouvoient faire. Si Fabius se fût conduit de la sorte, s'il n'eût pas découvert la ruse, il eût été du moins préparé à bien recevoir les Carthaginois. Il eût eu le tems de se porter sur les lieux.

Dès qu'il fut averti qu'on voioit une infinité de feux se répandre sur la pente, & gagner le haut de la montagne, il devoit envoier des troupes au passage où l'ennemi pouvoit attaquer avec le plus d'espérance de réussir; mais comme il y avoit suffisamment pourvû, il ne s'imagina pas que celui qui y commandoit fût assez imprudent & assez dénué de bon sens & d'expérience pour abandonner son poste, où Annibal marcha sur le champ.

Tite-Live dit que Fabius ne voulut pas embarquer une affaire de nuit; mauvaise raison: est-ce que cela dépendoit de lui, puisqu'il étoit attaqué lui-même? Pouvoit-il douter un instant qu'il n'eût bientôt l'ennemi sur les bras? Et celui-ci pouvoit-il mieux faire que de profiter d'une heure si favorable? Car c'est particuliérement dans les

affaires extrémes & presque desespérées qu'on tâche à vaincre les obstacles que le jour nous rend affreux & insurmontables. La nuit dérobe notre disposition & l'ordre de l'attaque; au lieu que le jour nous les faisant connoître, nous fournit les remédes, les moiens de résister & de les rendre sans effet. L'affaire, qui se passa sur la hauteur, étoit de si peu de conséquence, qu'on ne sçauroit l'appeller un combat. Les beufs en eurent tout l'honneur. Si l'on n'eût abandonné le passage important, Annibal ne tenoit rien, & sa ruse eût tourné à sa honte & en plaisanteries; au lieu qu'on les retorqua sur les Romains, qui n'en étoient pas indignes.

Je suppose les Carthaginois maîtres du sommet de la montagne du côté des beufs, & repoussez au principal passage, (comme il est à présumer qu'ils n'y eussent pas réussi,) que gagnoient-ils? Rien. Il paroît assez par le récit de l'Auteur, que leur armée n'eût jamais pû se retirer par des lieux impratiquables ou très-difficiles, & qui selon toutes les apparences se trouvoient sans aucune issue, où tout au moins Annibal eût perdu ses équipages & son butin; ce qui est souvent plus fâcheux que la perte d'une bataille.

Je reviens encore à la faute dont tout le monde accuse le Dictateur, d'avoir manqué de vigilance & d'attention à saisir le moment favorable de combattre les Carthaginois dans un endroit qui lui étoit si avantageux pour la victoire, dans ces lieux resserrez, embarassez de leurs bagages, dominez de toutes parts, & où leur cavalerie n'eût été d'aucun usage. La trop grande circonspection du Médecin est souvent fatale au malade. Lorsqu'on témoigne de l'incertitude, l'ennemi s'imagine qu'on le craint, ou le tems qu'on lui céde lui fournit les expédiens pour se tirer d'un péril évident. » Il ne faut pas donner le » tems à l'ennemi de revenir de » l'étonnement lorsqu'il y est, *dit* » *Thucydide*, il se rassûre en tem» porisant, il a le tems de voir ce » qu'il est besoin de faire: au lieu » qu'en donnant à l'improviste, (lorsque l'occasion paroît favorable,) » on est comme certain de » remporter la victoire.

Après avoir bien réfléchi sur cette conduite du Général Romain, je la trouve un peu moins excusable que je ne l'ai cru. Je suis persuadé que le plus honorable est d'être le premier à attaquer, & sur tout lorsqu'on se trouve avoir en tête un ennemi plein de ressources & entreprenant, que rien n'arrête dans ses entreprises, ni la nuit, ni le mauvais tems, ni les obstacles du païs, ni ceux qu'on lui fait trouver en son chemin. Il faut considérer que les plus belles actions de la guerre se font par un coup de desespoir. Annibal ne pensoit tout au plus qu'à amuser par son stratagéme, & à forcer le passage, quoiqu'il lui en pût coûter, & il ne lui en coûta presque pas un seul homme dans un défilé qu'il trouva dégarni, où Fabius négligea même de se retrancher. Ce qu'il y a de plus à blâmer dans sa conduite, c'est qu'Annibal maître du passage, coupe la retraite aux troupes qui combattoient sur la montagne, du côté où les beufs étoient montez, suivis des armez à la légére qui les chassoient devant eux: ils furent attaquez sans qu'ils pûssent être secourus, Annibal les fit charger, & la plus grande partie fut taillée en piéces. Cette disgrace est grande, & l'inaction du Dictateur peut être

mise au nombre de ces fautes qui ne se justifient pas aisément au tribunal des gens de guerre : tant il est véritable que le moindre délai que l'ennemi nous donne enfle le courage, nous ouvre l'esprit, & nous fournit mille ressources pour nous tirer des plus grands périls. *L'expérience nous apprend*, disoit le Comte d'Harcourt, qui fit tant de belles actions sous le regne de Louis XIII. *que s'il y a des malheurs imprévûs, on trouve aussi souvent un bonheur qu'on n'auroit jamais osé se promettre.*

Fabius, informé que les Carthaginois passoient à l'endroit où il avoit laissé les quatre mille hommes, y courut avec des troupes ; mais l'ennemi s'y trouva si fort & si bien établi, qu'il fut impossible aux Romains de les en déloger ; ils n'osérent pas même l'entreprendre. Tite-Live parle d'une action qui s'engagea au bas de la montagne ; mais comme notre Auteur n'en parle pas, & que l'autre m'est suspect, je n'ai garde d'y appliquer des réflexions : car quant à celle qui se passa sur la hauteur, ce ne fut qu'après qu'Annibal se fût rendu maître du passage. Quoiqu'il en soit, si l'on prend les choses à la rigueur, le Général Romain n'est pas exemt de blâme à l'égard des ordres qu'il donna à l'Officier qui commandoit au passage du défilé. Un Général ne sçauroit trop exactement les détailler & les expliquer, non pas seulement de bouche ; mais par écrit, & particuliérement à ceux de la capacité desquels on doute. Mais suis-je assûré que le Dictateur ait manqué sur ce point ? Non certainement : qui peut le sçavoir ? Notre Auteur ne le blâme ni ne l'excuse dans cette affaire, de sorte qu'on ne sçait si c'est par ordre ou par bêtise que ce poste fut abandonné. Tite-Live est plus exact, & peut-être est-il mieux informé : car il rapporte, dans sa troisiéme Décade, que ceux qui gardoient le passage, voiant ces feux errants & répandus sur le sommet de ces montagnes, & ne sçachant que penser d'une chose si étrange, l'abandonnérent, soit par crainte, ou qu'ils crussent que les ennemis, maîtres du haut, ne vinssent fondre sur eux & sur leurs derriéres. Ils s'imaginérent qu'ils passeroient de ce côté-là, & qu'il falloit les en chasser avant qu'ils s'y fussent établis, pour assûrer leur retraite. Ils y courent donc en hâte : quelle dut être leur surprise, lorsqu'ils se trouvérent au milieu d'un troupeau de beufs ! Ils les prirent d'abord pour autant de monstres, qui soufflolent feux & flâmes de leur gueule & de leurs narines. Ils font halte, étonnez d'une chose si merveilleuse ; mais s'en étant approchez de plus près, ils s'apperçoivent que ce n'est qu'une ruse, & que ces animaux, coeffez de fagots enflammez, n'étoient suivis, comme je l'ai dit plus haut, que de l'infanterie légére d'Annibal, qui les chassoit devant eux, & qui montoit par différens endroits de la montagne les moins praticables. Cette infanterie, appercevant l'ennemi à la clarté de ces feux, & parmi ces animaux, & les voiant en grand nombre, prend l'épouvante & la fuite. Les Romains s'imaginent que ce n'est qu'une amorce, pour les attirer dans une embuscade ; & comme la nuit rend les moindres choses terribles, chacun craint & s'évite réciproquement, & fuit, sans sçavoir où il va. Tout le reste de la nuit se passe dans ces manœuvres & en escarmouches jusqu'au jour, qui laissa les Romains aussi honteux que persuadez que les beufs, qu'ils

voioient, étoient ce qu'il y avoit de moins bêtes parmi eux.

Ce que dit ici Tite-Live justifie le Dictateur de la sottise de l'autre, & ne le sauve pourtant pas du blâme d'avoir manqué l'occasion & remis au lendemain ce qu'il devoit faire le jour même, faute dont bien des Généraux se sont mal trouvez. Ce Général n'est pas même exemt de répréhension à l'égard des précautions & des ordres qu'il donna, comme je pense l'avoir dit. Quand un Général confie un poste important à un Officier de son armée, qu'il lui en fait voir toute la conséquence, il doit lui ordonner, sur toutes choses, de n'agir pas autrement que ne portent ses ordres, de conserver & de n'abandonner jamais son poste, quelque chose qu'il puisse arriver : s'il fait au contraire & à sa tête, il doit être noté d'infamie, & puni selon les loix de la guerre. Passons à la conduite du Général Carthaginois.

Les plus grands Capitaines, tels qu'ils puissent être, n'ont pas été exemts de fautes. César & M. de Turenne, que nous devons regarder comme les deux plus grands & les plus parfaits modéles qui aient paru dans le monde, l'un parmi les Anciens, & l'autre chez les Modernes, n'ont pas été sans reproche dans quelques endroits de leur vie militaire. Le portrait qu'Homére nous fait de ses Dieux, n'est que pour nous faire voir que si ceux-ci clochent de toutes les façons, si Mars même fait des fautes, à quoi ne doit-on pas s'attendre des hommes ? Ne sont-ils pas bien ridicules de prétendre qu'on ne les relevera pas dans les leurs ? César nous en fait voir dans ses Commentaires, & M. de Turenne s'entretient des siennes avec les Officiers de son armée. Bien des gens, pour se dispenser de la peine de l'examen, s'en tiennent au jugement de quelques gens éclairez en faveur d'Annibal sur cette affaire-ci. Il paroît pourtant que ces derniers ne l'ont pas mieux examinée que les autres. Peu de lignes me suffisent pour faire voir qu'ils se sont trompez. Je ne pense pas qu'on m'accuse de vouloir diminuer la gloire de ce grand Capitaine, je le reconnois & je le tiens au nombre des plus excellens. Il n'a pourtant pas laissé que de tomber dans des fautes dont on ne l'auroit jamais cru capable. Celles où il s'est précipité dans cette campagne, ne le cédent à aucune autre, & méritent d'être bien relevées : car l'événement ne les justifie point.

Ce Général s'engagea très-imprudemment dans ces détroits. Si c'étoit son dessein de se retirer par le même chemin, après s'être engagé dans un païs où il ne trouva d'autre issue que celle de revenir sur ses pas, il eût dû user de plus de prévoiance, envoier devant & secrétement un corps de troupes se saisir des défilez, qui ne pouvoient lui être inconnus ; au lieu qu'il donna le tems à l'ennemi de s'en emparer lui-même & de s'y établir, sans en avoir appris la moindre nouvelle, ni envoié reconnoître les passages. Ne se vit-il pas dans le même piége où peu auparavant Sempronius s'étoit engagé ? S'il se tira de ce mauvais pas, ce fut une merveille : il devoit y périr avec toute son armée. Qui eût jamais pû s'imaginer que les Romains, commandez par un si excellent Chef d'armée, eussent manqué une si belle occasion de finir la guerre, & que cette faute eût été suivie d'une autre encore plus énorme ? Il est rare qu'on en

commette de semblables, & encore plus qu'on puisse réussir par une ruse, qui pour être neuve n'est pas moins ridicule, & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y sont laissez prendre.

Il me vient une pensée que je ne veux pas écarter. Je soupçonne qu'Annibal ne fit pas tout ce qui dépendoit de son intelligence pour engager le Dictateur à une action décisive. Ne pouvoit-il pas éviter les montagnes & se jetter dans les plaines, feindre de se retirer, & puis par une promte contremarche revenir sur l'ennemi & le réduire à combattre ? Les païs ouverts étoient favorables à sa cavalerie; au lieu que ce Général s'enfourne & se répand dans des lieux montagneux & des valées profondes, où ce qu'il avoit de plus fort lui devenoit inutile, lorsque ses ennemis pouvoient se prévaloir des avantages du païs, très-propre pour une affaire d'infanterie supérieure en nombre à celle d'Annibal, & peut-être meilleure, si elle eût été bien menée.

Il me semble avoir dit ailleurs qu'il y a certaines ruses surannées & mille fois répétées à la guerre, que je ne sçaurois assez m'étonner que des hommes raisonnables, avec une médiocre mesure d'esprit & de jugement, instruits d'ailleurs par une infinité d'exemples éclatans, puissent s'y laisser prendre. Les stratagémes ne sont estimez & n'excusent ceux qui y tombent, qu'autant qu'ils sont nouveaux & peu connus. Nous voions pourtant que les plus habiles & les plus rusez Capitaines y sont pris comme les plus stupides, & en cela ils sont moins excusables que ces derniers; que peut-on attendre de ces intelligences épaisses ? Rien sans doute que de honteux & de risible : mais que doit-on dire des autres qui tombent dans les piéges les plus grossiers & les plus communs ? Ils s'en tirent, me répondra-t-on, par leur esprit & par leur adresse, & la gloire d'en avoir échapé a la vertu de couvrir & de cacher pareilles fautes: car ce n'est que dans les grands dangers & les obstacles, en apparence insurmontables, qu'on connoît tout ce que vaut un homme extraordinaire. Je l'avoue: mais cela ne fait pas qu'une faute, qui a déja été faite, ne soit pas, & le succès ne la justifie point. Un homme qui tombe lourdement dans un piége où plusieurs autres ont péri, pour ne l'avoir pas reconnu, n'est pas moins digne de blâme pour s'en être tiré. Un Général tombe dans une embuscade générale. Quoi de plus honteux, puisqu'il dépend de tout ce qui raisonne de s'empêcher d'y tomber, & de prévoir le piége par l'évidence des exemples, comme je pense l'avoir dit dans les Observations précédentes ! Si ce Capitaine en a jetté un autre dans le même péril, s'il y tombe lui-même peu de tems après, n'est-il pas bien digne de blâme & d'une honte éternelle ?



OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois à l'embouchure de l'Ebre.

LEs gens qui panchent du côté des Romains, & ce doit être, si je ne me trompe, le plus grand nombre, voient avec peine le mauvais état de leurs affaires en Italie. On se tourne plus naturellement vers le parti opprimé & le plus digne de notre estime, que vers celui du victorieux: car quoiqu'Annibal soit sans contredit un des plus grands Capitaines de son siécle, & qu'il n'y ait rien de moins véritable que ce qu'on a dit de lui, qu'il *avoit peu de vertus & beaucoup de vices*, & qu'en effet il ne fût pas toujours exemt de tout reproche, il semble qu'on s'intéresseroit plus à sa gloire, s'il ne l'acquéroit pas aux dépens d'un peuple infiniment plus vertueux que celui de Carthage, naturellement fourbe, perfide, cruel & sans foi.

On ne doit pas s'étonner si l'on est touché des infortunes des Romains, & si on les admire autant dans l'adversité, que leur vainqueur est admirable dans ses victoires. Pour moi, qui mets une grande différence entre le Capitaine & le peuple pour lequel il combat, je m'intéresse pour la gloire du premier en Italie, & je prens le parti des Romains en Espagne, où ils n'ont pas dégénéré de leur ancienne vertu: Scipion la sçut conserver par ses grandes actions. En effet ses conquêtes en Espagne sauvérent l'Italie prête à succomber, & l'on peut dire que Carthage ne perdit sa liberté, que pour avoir négligé la guerre d'Italie, & Rome ne sauva la sienne qu'en temporisant, & en poussant avec vigueur celle d'Espagne par des secours souvent réitérez, pendant qu'Annibal n'en recevoit aucun de Carthage. Ses victoires étoient trop éclatantes pour ne pas produire une foule d'ennemis & d'envieux, qui les rendirent sans fruit: au lieu que Scipion s'attira l'estime de ses Citoiens & des secours considérables, pour continuer une guerre dont le succès importoit si fort au salut de Rome.

Les Carthaginois s'étoient fortifiez extraordinairement en Espagne par des troupes de mer & de terre, Scipion craignit d'en être accablé. Il ne pouvoit attaquer les ennemis sur mer qu'il n'affoiblît ses forces de terre, & il avoit également à craindre des deux côtez. Il prit la résolution de les prévenir sur mer avant qu'ils eussent délibéré des affaires de terre, c'étoit le meilleur parti qu'il eût à prendre: car en fortifiant bien son camp, il se mettoit en état de tirer les troupes nécessaires pour ce qu'il s'étoit résolu de faire: persuadé que s'il pouvoit surmonter les ennemis par sa flote, il viendroit aisément à ses fins à l'égard du reste, & que la défaite de leur armée navale intimideroit celle de terre, outre que celle-ci ne pouvoit guéres subsister que par le secours de la premiére. Sur ces sages considérations le Général Romain songe à

monter sur sa flote avec tout ce qu'il put tirer de soldats d'élite. Il comptoit si fort sur la valeur & la confiance de ses troupes & sur la victoire, par la connoissance des Généraux ennemis, qu'il se met en mer & vogue droit aux Carthaginois. Les précautions qu'il prit pour s'instruire de l'état & de la situation des forces ennemies, furent en partie cause du gain de cette journée: car étant informé qu'ils étoient en bataille à l'embouchure de la riviére & fort près de terre, il jugea qu'il en auroit meilleur marché que s'il les combattoit en pleine mer. Il se hâte de voguer à eux & de les combattre, de peur qu'ils ne se ravisent. En effet si Amilcar eût tiré en pleine mer, & marché au-devant de Scipion, qui étoit plus foible en nombre de vaisseaux, les Romains se fussent trouvez très-embarassez. Soit que le Général Carthaginois n'eût rien appris du dessein de Scipion, soit par ignorance ou pour d'autres raisons qui nous sont inconnues, Scipion se conduisit avec tant de secret & de prudence, & fit une si grande diligence, qu'il parut tout d'un coup en bataille à l'embouchure du fleuve, avec une hardiesse d'autant plus assûrée, & avec d'autant plus de confiance de réussir, qu'il connut la grandeur de la faute des ennemis: faute dont ils ne s'apperçûrent que lorsqu'ils se virent hors d'état d'y apporter du reméde; outre que leur situation étoit telle, que le nombre de leurs navires étoit bien plutôt un obstacle à la victoire, qu'un avantage contre les Romains. Scipion s'étoit flatté que s'il pouvoit les attaquer dans l'embouchure du fleuve, il en auroit raison. En effet il ne se trompa pas, & s'apperçut bientôt de leur embarras: il en profite, vient charger avec tout ce qu'il avoit de forces; ils ne font presque aucune résistance, soit à cause de la surprise ou des fautes qu'ils avoient faites. Scipion remporte une victoire complette, qui lui fut d'autant plus agréable, que les vaincus eurent pour témoins de leur lâcheté & de leur honte les troupes de l'armée de terre, comme le victorieux de leur valeur & de leur gloire.

Tite-Live prétend que les Carthaginois furent surpris, & qu'ils n'eurent pas le tems de se mettre en pleine mer. Je serois assez de cette opinion: car comment auroit-il pû entrer dans l'esprit de leurs Généraux d'attendre l'ennemi dans l'embouchure d'une riviére, puisqu'ils étoient si fort supérieurs en nombre de navires? Il est des combats de pleine mer comme de ceux de terre dans un païs découvert, où le nombre fait beaucoup. Les Carthaginois ne pouvoient combattre qu'avec beaucoup de desavantage, resserrez dans l'entrée d'une riviére, où leurs vaisseaux n'avoient ni l'espace ni la liberté de manœuvrer, ni de s'étendre sur un assez grand front pour doubler ceux des Romains. De la maniére dont notre Auteur décrit cette bataille, on croiroit qu'Asdrubal se seroit attendu d'être attaqué; mais qui pourroit s'imaginer qu'un homme fût si dépourvû de jugement, que d'attendre l'ennemi dans un endroit si desavantageux, & où il ne pouvoit s'étendre sur un grand front, comme il auroit pû faire dans la pleine mer, ni mettre à profit tout ce qu'il avoit de vaisseaux: de sorte qu'il fut obligé de combattre sur plusieurs lignes redoublées, qui ne servoient qu'à l'embarasser plutôt qu'à lui être de quelque service; au lieu que Scipion, bien que plus foible, fai-

soit montre de toutes ses forces, sans qu'aucune de ses galéres lui fût inutile, en aiant assez pour remplir l'embouchure du fleuve & l'espace où il combattoit, sans craindre d'être envelopé du nombre de celles de l'ennemi, & doublé à ses aîles, qui appuïoient des deux côtez du rivage.

Il est des petites armées de mer comme de celles de terre contre les grandes, qu'on peut attaquer avec un très-grand avantage dans des lieux resserrez, où les plus nombreuses ne sçauroient les combattre que sur un même front de navires ou de bataillons. Les Grecs, qui se trouvoient infiniment inférieurs aux Perses à la bataille de Salamine, n'eurent garde de gagner la pleine mer pour les attaquer, & ceux-ci, dont le nombre de vaisseaux étoit à peine concevable, furent assez sots pour s'engager dans un détroit de mer, où ils furent obligez de se ranger sur tant de lignes les unes derriére les autres, que cela ne servit qu'à hâter leur défaite. Thémistocles, qui étoit un grand Capitaine, s'étant apperçû de ce défaut, empêcha que le Général de la flote ne se retirât, & l'obligea de combattre malgré lui par une ruse qu'on auroit prise pour une trahison, si elle eût été découverte avant la bataille : » car voiant, *dit Frontin* (a) *dans ses Stratagêmes*, » qu'il étoit » avantageux aux Grecs, qui n'a» voient que peu de vaisseaux, de » combattre l'armée navale des » Perses dans le détroit de Sala» mine, & ne pouvant leur per» suader son sentiment, il fit aver» tir secrétement l'ennemi de don» ner bataille, & de leur couper la » retraite, en envoiant un nombre » de vaisseaux derriére le détroit ; » parce que les Grecs se retirant, » lui donneroient de la peine à les » suivre : l'ennemi l'aiant fait, les » Perses furent battus, après avoir » demeuré toute la nuit sous les » armes. En effet la victoire ne dépendoit que de la défaite de la premiére ligne, qui porteroit infailliblement la confusion & le désordre dans les autres, qui auroient de la peine à se succéder : outre que ce grand Capitaine ne les croioit ni assez braves ni assez expérimentez dans les combats de mer pour une semblable manœuvre, qu'on pratiquoit rarement, les Anciens ne formant guéres qu'une ligne & une réserve, ou tout au plus deux : car tout ce qui va au-delà demeure inutile ; & si la premiére est battue, & qu'on se hâte de tomber sur la seconde, les autres se confondent par la fuite ou le désordre des deux premiéres. La méthode des Anciens dans les actions navales étoit bien différente de la nôtre : ils en venoient d'abord aux mains & à l'abordage, & la journée étoit bientôt finie ; au lieu qu'aujourd'hui on passe tout un jour à se canonner & à se cribler, sans que qui que ce soit des deux partis s'aborde ; ce qui marque ou moins de valeur, ou une intelligence très-médiocre : disons mieux, il n'entre ni de l'une ni de l'autre dans cette méthode. Je ne crois pas que M. de Barras de la Péene, qui prétend nous donner des leçons sur les combats de mer dans ses Brochures, qui n'importunent que les environs de Marseille ; je ne crois pas, dis-je, qu'il soit contraire à mon sentiment.

On combat avec le même avantage dans l'embouchure d'une riviére & dans un port même, que dans un détroit comme celui de

(a) Front. Strateg. l. 2. c. 2.

Salamine, où le plus foible peut attaquer le plus fort, comme fit Scipion contre Asdrubal dans la riviére de l'Ebre. Les exemples de ces sortes d'actions iroient à l'infini, s'il me prenoit envie d'en amuser mes Lecteurs. Thucydide (a) nous en fournit un très-grand nombre. Je me contente d'en rapporter deux.

Les Syracusains étant assiégez par mer & par terre par les Athéniens, ils apprirent qu'il leur étoit arrivé un secours qui avoit débarqué à Rhége, qui les mettroit en état de les attaquer avec plus de vigueur, ils se résolurent de tenter un combat sur terre & sur mer avant sa » venue, après avoir été renforcé » de nouvelles troupes, & avoir » raccommodé leurs galéres, com» me l'expérience de leur défaite » précédente leur avoit appris: car » ils raccourcirent la proue pour la » rendre plus forte, & l'armérent » d'un long bec, composé de deux » grosses poutres, soutenues de part » d'autre par des consoles de six » coudées, comme les Corinthiens » en avoient au dernier combat. Ils » s'imaginoient par là remporter » l'avantage sur les galéres Athé» niennes, dont les proues desar» mées n'osoient prendre l'ennemi » de front, mais en flanc; outre que » le combat se faisant au port, elles » n'avoient pas la liberté de s'éten» dre, ni d'esquiver, ou couler en» tre deux galéres, en quoi consis» toit leur adresse. Ce qui leur avoit » donc nui dans le dernier combat » par l'ignorance de leurs pilotes, » leur devoit servir en celui-ci; » parce que les ennemis étant re» poussez, n'auroient pas d'espace » pour tourner & pour revenir à la » charge, & ne pourroient reculer » que vers terre, & tout proche de » leur camp. Car hors de là les Sy» racusains étoient maîtres de toute » l'étendue du port, de sorte qu'ils » se pourroient entresecourir, tan» dis que les autres pour être trop » pressez s'entrechoqueroient & fon» droient tous en même lieu. C'est » ce qui nuisit le plus aux Athé» niens dans tous leurs combats, » pour n'avoir pas comme eux le » pouvoir de s'élargir & de s'éten» dre en pleine mer; parce que l'en» trée du port étoit fort étroite, & » occupée par les ennemis, aussi » bien que les forts de Plemmyre, » qui y commandoient.

Les Athéniens, qui ne s'attendoient pas à un combat naval, furent fort surpris de voir paroître tout à coup une flote, qui, pour être plus foible, avoit l'avantage de ne pouvoir être doublée à ses aîles, & de présenter le même front contre le plus fort, tout ce que celui-ci avoit de vaisseaux de reste devant demeurer inutile & se confondre, si la premiére ligne venoit à être défaite, ou se voir obligé d'échouer à terre, s'il falloit reculer. Les Athéniens vivement attaquez, éprouvérent combien il est dangereux à une armée navale, supérieure en nombre, de combattre dans des lieux resserrez, & que le meilleur est de mettre toutes ses forces en état d'agir & de gagner la pleine mer pour en faire montre, & ôter à l'ennemi l'envie de combattre. Aussi furent-ils battus dans ce combat, comme dans celui qui le suivit, qui fut la cause de l'infortune des Athéniens, qui perdirent toutes leurs forces de mer, & peu de jours après celles de terre, qui furent battues & taillées en piéces.

Cette victoire de Scipion fut d'autant plus considérable, qu'elle ne

(a) *D'Ablanc. dans Thucyd. l. 7.*

pouvoit manquer d'avoir des suites fâcheuses. Les Romains se virent tout d'un coup maîtres de la mer, & les ennemis destituez de tous les secours qui pouvoient leur venir de Carthage & des côtes de l'Espagne: ce qui rompit toutes leurs mesures à l'égard de la mer, & renversa leurs desseins sur terre. Ajoutez la consternation & le découragement, qui sont toujours une suite des mauvais succès & le pronostic d'une campagne malheureuse. En effet les Romains, qui auparavant n'osoient paroître en campagne, ni rien entreprendre contre des forces si supérieures, augmentérent tellement de courage & de hardiesse, qu'ils osérent bien passer l'Ebre, que les Carthaginois regardoient comme le seul rempart qui pouvoit les couvrir contre les entreprises de leurs ennemis.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque touchant la conduite d'Asdrubal, qui commandoit les forces de terre. Ce Général, qui se rendit autant célébre par ses défaites, que son frére * le fut par ses victoires, fit voir à l'ouverture de sa campagne, comme dans la fin, qu'il méritoit sans injustice la réputation d'un Capitaine très-médiocre & mal entendu. Quel dut être son dessein lorsqu'il se porta sur l'Ebre avec un si nombreux appareil de forces de mer & de terre? N'étoit-ce pas de traverser cette riviére, d'attaquer les Romains qui étoient à l'autre bord, & de les chasser de cette partie de l'Espagne dont ils s'étoient rendus les maîtres, ou de les obliger malgré eux de courre les risques d'une bataille rangée, avec des forces très-inférieures, ou de perdre toutes leurs conquêtes? Scipion s'étoit si bien retranché qu'il étoit difficile de le forcer dans son camp, dira-t-on: d'accord; mais qui empêchoit Asdrubal de se planter vis-à-vis, pour lui ôter tout moien de monter sur sa flote, & de la renforcer de troupes de combat, dans la crainte de s'affoiblir sur terre, & cependant envoier la sienne contre l'ennemi, qu'il eût trouvé dénué d'une partie de ses forces, & qu'il eût infailliblement battu? Au lieu qu'il s'amusa sur l'autre côté du fleuve, où il donna le tems à l'ennemi de profiter de son inaction, & des conjonctures favorables qu'un habile Général n'a garde de laisser échaper. Passons aux moiens de regle & de conduite que nous croions qu'un habile Général doit suivre dans cette sorte de guerre.

Deux choses peuvent nous déterminer à attendre l'ennemi dans un détroit, ou dans l'embouchure d'une riviére, lorsqu'on est maître des deux bords. La premiére, c'est notre foiblesse, qui nous empêche de lui aller au-devant & de le combattre en pleine mer, où le nombre des vaisseaux fait tout, avec une égalité de valeur & d'expérience. La seconde, c'est qu'en l'attendant dans un endroit resserré, on n'a rien à craindre du nombre. On se trouve dans un égal avantage, sans qu'il soit possible à l'ennemi de nous doubler à nos aîles, qui appuient sur les deux bords; tout ce qu'il peut faire, c'est de combattre sur plusieurs lignes redoublées, ce qui n'est pas sans quelque défaut, ou pour mieux dire il y a mille inconvéniens à craindre si le tems change, ou qu'elles viennent à se mêler, à confondre leurs distances & à s'entrechoquer par quelque autre accident; que si cela n'arrive pas, elles ont cet avantage de combattre succes-

* Annibal.

sivement & tour à tour les unes après les autres. Cela étoit assez aisé du tems des Anciens, & particuliérement à leurs bâtimens, qui étoient tous à rame; mais aujourd'hui, que l'artillerie est en usage, ces sortes d'actions sont délicates & dangereuses; & si l'ennemi se précautionne des deux côtez du rivage, il semble qu'il y ait de la témérité de l'attaquer, s'il sçait bien profiter de cet avantage, qui seul peut décider de ces sortes d'entreprises & ruiner une armée: car en établissant de bonnes batteries & en grand nombre sur les deux bords, & qu'elles soient soutenues d'un corps considérable de troupes pour empêcher une décente; qui doute que l'ennemi ne s'expose à voir couler bas ou brûler une partie de sa flote, si l'on tire à boulets rouges? Si l'on craint une décente, pendant que les deux armées en seront aux prises, ou avant qu'elles y viennent, & qu'on n'ait pas des troupes en assez grand nombre pour défendre ces batteries, on doit les fortifier & les mettre hors d'insulte. Car il faut considérer que les troupes de marine attaquent avec beaucoup plus d'ardeur & de violence que celles de terre, quoiqu'elles observent un peu moins d'art faute d'expérience; elles se précipitent dans les plus grands dangers, elles tâtonnent moins que dans un abordage, & où il y a moins de danger le courage & l'espérance augmentent; outre que ces troupes sont d'une adresse surprenante, alertes, & accoutumées à des manœuvres qui leur rendent le corps plus souple que celles de terre, dont l'exercice me paroît assez endormi: d'ailleurs cette sorte de guerre leur étant peu familiére & presque inconnue, elles en connoissent moins le danger: leur audace & leur hardiesse leur tiennent lieu de science, & il leur est toujours plus aisé de franchir un retranchement, où il faut de la légéreté & de l'adresse, que d'aborder un vaisseau, où il en faut encore plus, & où l'on a également à craindre du côté de la mer, que de celui de l'ennemi. Voilà quant à la disposition à l'égard de la terre, venons à ce qui regarde celle du combat.

Je ne sçai si je raisonne juste à l'égard de l'ordre & la distribution d'une armée navale attaquée dans le canal d'une riviére, j'en laisse le jugement aux intelligens dans cette science. J'ai pensé que la manœuvre ne se faisant pas dans un détroit ou dans l'embouchure d'une riviére, comme dans la pleine mer, qui permet toutes sortes de mouvemens pour gagner le vent à l'ennemi, & tâcher de le doubler à quelqu'une de ses aîles; j'ai pensé, dis-je, & je ne suis pas le premier, puisque la tactique navale nous en offre mille exemples, que la meilleure disposition est de former un rentrant, où l'ennemi ne sçauroit s'engager sans se mettre entre deux ou trois feux, & sans un très-grand danger de se perdre & de tomber dans la confusion & le desordre: car c'est s'enchâsser & s'enfermer dans ce rentrant comme dans un étui, sans qu'il soit possible, à celui qui attaque, d'opposer un plus grand nombre de vaisseaux à son ennemi; il se voit au contraire dans l'absolue nécessité de combattre avec un très-grand desavantage: car outre que la manœuvre en est beaucoup plus difficile & plus dangereuse, (ajoutez qu'on se voit exposé à tout le feu des batteries de terre, dont les coups sont certains & assûrez, & qui tirent

à barbette & à boulets rouges,) il est impossible de s'en garantir & de pouvoir s'empêcher d'être brûlé. On peut voir par ce que je viens de dire, que le plus fort ne sçauroit jamais résister contre le foible, si celui-ci se range de la façon dont je viens de dire, assez ordinaire dans les combats de galéres, dont on n'entend plus parler, & soutenu encore de ses batteries de terre. C'est ce que nous avons vû en Suéde en 1718. Cet exemple mérite d'avoir place ici: car bien que je n'en aie pas été témoin, je n'en étois pas fort loin.

Les Danois formérent un dessein sur une partie de la flote du Roi de Suéde, qui étoit dans la riviére de Gottembourg. L'entreprise étoit grande, elle fut conduite avec beaucoup de secret; mais on ne prit pas toutes les mesures qu'il convenoit de prendre pour la faire réussir, en un mot l'exécution ne répondit pas au projet. La chose étoit d'autant plus aisée, que les ennemis ne se doutoient de rien, & qu'ils n'avoient pris aucunes précautions contre une pareille entreprise: car ce qu'ils firent un peu avant la venue de la flote Danoise n'étoit point capable d'en empêcher le succès, si le Commandeur Tordenschiold, qui la commandoit, eût été plus habile, plus hardi & plus expérimenté qu'il ne le parut dans cette occasion. Quoiqu'il en soit, la flote Danoise entra dans la riviére, qui est fort large à son embouchure. Il y avoit un fort qu'il falloit effleurer, on n'en tint aucun compte. La flote vogua droit aux vaisseaux Suédois, qui étoient à l'ancre à une grande portée de canon de la ville; de sorte qu'on n'avoit rien à craindre de ce côté-là, & encore moins des vaisseaux, qui étoient desarmez, & nullement préparez à un combat. Il étoit aisé de les brûler tous sans courir grand risque.

Sur le bruit que les ennemis étoient entrez dans la riviére, on fit embarquer en hâte une partie de la garnison de la place sur les vaisseaux les plus exposez: car tout étoit rangé dans un port, & comme s'il eût été impossible à l'ennemi de rien entreprendre. Le Prince de Hesse, aujourd'hui Roi de Suéde, s'étant trouvé heureusement dans la ville, fit aussitôt avancer du canon sur le bord du fleuve par où il falloit que les Danois passassent pour aller à la flote: on le mit en batterie tout à découvert, comme dans une bataille rangée. Comme la riviére étoit moins large de ce côté-là, on fit avancer de l'infanterie, qu'on posta sur des petites hauteurs, qui régnoient le long du bord du fleuve. Toutes ces choses furent faites en un instant. Les ennemis parurent un moment après, & s'approchérent des vaisseaux Suédois. Alors l'on commença à faire un grand feu sur l'ennemi des batteries & des vaisseaux, qui se trouvérent en état de se servir de leur artillerie. L'ennemi parut si déconcerté, qu'on peut dire, sans craindre de se tromper, que la tête lui tourna dès le moment: comme si dans les desseins où il s'agit de surprise, il n'y avoit pas des obstacles à surmonter, & des périls à courre; outre que les Suédois furent surpris, & ne s'étoient point attendus à un dessein qui paroissoit téméraire aux esprits & aux courages communs, & que les autres pouvoient à peine regarder comme hardi, & par-là aisé à prévoir.

Les Danois, qui avoient le vent, n'avoient qu'à passer outre, & se

mettre entre les batteries de terre & les vaisseaux qui étoient rangez le long du bord ; ce qui étoit d'autant plus aisé, que le Vice-Amiral Danois n'avoit rien à craindre du canon de la ville, qui s'en trouvoit trop éloigné : il n'eût été alors exposé qu'à celui des vaisseaux, qui étoit fort peu de chose. Comme il ne fit rien de tout cela, il se vit exposé à tout le feu des Suédois du côté de terre, ne s'étant pas placé entre les vaisseaux & les batteries plantées sur le bord du fleuve. Cet avantage, qu'il pouvoit prendre, ne lui vint pas à l'esprit : il ne fit pas autre chose que de lâcher quelques demi-galéres, qui aiant effleuré le rivage pour aller aux vaisseaux & y mettre le feu, elles se trouvérent accablées d'une grêle de coups de fusil & d'un feu prodigieux de canon, qui leur tuérent une infinité de monde, & mirent ces galéres en un tel état, qu'elles eurent bien de la peine à regagner les vaisseaux, qui exposez eux-mêmes à tout le feu de ces batteries, n'osoient pas seulement avancer. Cette flote se retira sans rien faire, & cette entreprise fut manquée, bien moins par les obstacles que les Suédois opposérent, qui n'étoient pas petits, par la bonne conduite & la valeur du Prince de Hesse, que par l'ignorance & le peu de hardiesse de celui qui en fut chargé.

Les Suédois firent une faute de ne pas tirer à boulets rouges. Je ne sçai comment ils ne s'en avisérent pas, car ils eurent du tems de reste : il n'en falloit pas beaucoup pour cela. S'ils y eussent pensé, ils eussent mis le feu à une partie de la flote ennemie, qui eût eu beaucoup de peine à s'en garantir.

Un Général, qui se met en tête de telles entreprises, ne doit pas y aller de main morte : tout gît en impétuosité & dans la promtitude. Le feu que l'on a à essuier des batteries de terre ne peut être que passager, ou on lui oppose celui de quelques frégates ou des plus gros vaisseaux. Pendant qu'on s'attache à ce qui fait le principal sujet de l'entreprise, on envoie plusieurs brûlots, on détache un grand nombre de chaloupes armées avec des chemises souffrées. Il y en a quelques-unes de sacrifiées ; mais qu'importe, pourvû qu'on aille au but qu'on s'est proposé.



CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXI.

Trahison d'Abilyx. Annibal décampe & prend ses quartiers d'hiver autour de Gérunium. Combat où Minucius a l'avantage.

PEndant qu'Annibal étoit en marche pour aller en Italie, de toutes les villes d'Espagne dont il se défioit, il eut la précaution de prendre des ôtages, & ces ôtages étoient les enfans des familles les plus distinguées, qu'il avoit tous mis comme en dépôt dans Sagonte; tant parce que la ville étoit de défense, qu'à cause de la fidélité des habitans qu'il y avoit laissez. Certain Espagnol nommé Abilyx, personnage (*a*) distingué, & qui se donnoit pour l'homme de sa nation le plus dévoué aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la situation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le dessus, se mit en tête un dessein tout-à-fait digne d'un Espagnol & d'un Barbare: c'étoit de livrer les ôtages aux Romains. Il se flattoit qu'après leur avoir rendu un si grand service, & leur avoir donné une preuve si éclatante de son affection pour eux, il ne manqueroit pas d'en être magnifiquement récompensé.

(a) *Certain Espagnol nommé Abilyx... jugeant, à la situation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le dessus, se mit en tête un dessein tout-à-fait digne d'un Espagnol & d'un Barbare*] On m'accusera peut-être d'être un peu trop relâché dans ma morale; mais ceux-là seront en petit nombre. J'en trouverai un plus grand qui m'applaudira, & qui me tiendra pour très-orthodoxe dans mon opinion à l'égard du cas dont il s'agit ici uniquement, & dans les autres, que nous détestons volontiers. Je dis donc que l'action d'Abilyx n'est point trop mauvaise, & qu'elle peut être permise, non parce qu'elle est conforme à l'honnête; mais parce qu'il y a beaucoup plus de vertu que de trahison & de perfidie. Abilyx envisage le bien & le repos de sa patrie, sans oublier ses intérêts, qui ne peuvent être à charge à aucun. De deux Maîtres, il faut toujours choisir celui dont le joug est plus supportable & plus doux; puisqu'il n'y a plus de liberté à attendre, & qu'il faut être nécessairement à l'un ou à l'autre. Dans ce cas le plus sage & le plus prudent est de se tourner non seulement du côté le plus fort, mais encore de celui qui paroît le plus vertueux. L'Espagnol promet aux Romains qui étoient devant Sagonte, qu'ils serroient de près, de leur livrer tous les ôtages, à condition qu'ils seroient renvoiez à leurs parens & aux villes d'où les Carthaginois les avoient tirez, & leur fait voir en même tems que c'étoit leur intérêt de le faire, & que par cette action d'équité ils se concilieroient l'affection non seulement des parens, qui étoient les plus grands du païs, mais encore de tous les peuples soumis aux Carthaginois. Il proposa la même chose à Bostar, qui donna dans le piége que l'autre lui tendoit: puisque c'étoit son dessein de les remettre aux Romains, afin que tous les peuples se tournassent de leur côté par reconnoissance d'une action si gé-

Plein & uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Boſtar, qu'Aſdrubal avoit envoié là pour arrêter les Romains au paſſage de l'Ebre; mais qui n'aiant oſé rien hazarder, retiré à Sagonte, s'étoit campé du côté de la mer: homme ſimple d'ailleurs & ſans malice, naturellement doux, facile, & qui ne ſe défioit de rien. Le traître tourne la conversation ſur les ôtages, & lui dit qu'après le paſſage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvoient plus par la crainte contenir les Eſpagnols dans le devoir; que les conjonctures préſentes demandoient qu'ils s'étudiaſſent à ſe les attacher par l'amitié: que pendant que les Romains étoient devant Sagonte, & qu'ils la ſerroient de près, s'il en retiroit les ôtages & les rendoit à leurs parens & aux villes d'où ils étoient venus, il feroit évanouir les eſpérances des aſſiégeans, qui ne cherchoient à retirer ces ôtages des mains de ceux qui les avoient en leur puiſſance, que pour les remettre à ceux qui les avoient livrez; que par-là il gagneroit aux Carthaginois les cœurs des Eſpagnols, qui, charmez des ſages meſures qu'il auroit priſes pour la ſûreté de ce qu'ils avoient de plus cher, ſeroient pénétrez de la plus vive reconnoiſſance: que s'il vouloit ſe charger de cette commiſſion, il feroit infiniment valoir ce bienfait à ſes Compatriotes; qu'en remenant ces enfans dans leur païs, il concilieroit aux Carthaginois l'affection non ſeulement des parens, mais encore de tout le peuple, à qui il ne manqueroit pas de peindre au vif la douceur & la généroſité dont

néreuſe; je demande ſi un homme qui rend un ſi grand ſervice à ſon païs, & qui cherche à ſecouer un joug très-rude & très-peſant pour un autre plus doux, peut être regardé comme un perfide & un traître? Je ne le vois pas: & je ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit qualifier de perfidie tout ce qui tend au bien de tout un païs contre deux Puiſſances qui n'y ont pas plus de droit l'une que l'autre, & dont chacune tache de l'envahir ou de le défendre. D'ailleurs Abilyx étoit de Sagonte, ſi fameuſe par ſa belle réſiſtance & par ſa fidélité envers les Romains: cet Eſpagnol tâche de remettre ſa patrie en liberté. Je laiſſe à juger aux gens équitables ſi c'eſt là l'action d'un traître. Si cela eſt, je ſouhaiterois de tout mon cœur avoir commis un tel crime, pour le bien & le repos de ma patrie.

Boſtar n'étoit pas auſſi ſimple & auſſi malhabile qu'on diroit bien de conſentir à rendre les ôtages à leurs parens, pour s'aquerir l'amitié des peuples: s'il fut trahi, le conſeil n'étoit pas moins ſage & moins bon, puiſque le Général Romain le ſuivit lui-même fort prudemment: car tous les peuples ſe déclarérent en faveur des Romains par cette action. Cela me fait ſouvenir d'une belle maxime de Thucydide. » Il vaut mieux, *dit-il*, faire des conquêtes par amour que par force; parce » que les peuples vaincus ſongent perpétuellement à s'affranchir & à traverſer » les deſſeins du Souverain: de ſorte qu'on » eſt contraint de les tenir bas, de peur de » révolte; au lieu que les autres agiſſent » de concert avec lui, & concourent enſemble au bien commun.

les Carthaginois usoient envers leurs Alliez ; que lui Bostar devoit s'attendre à une récompense magnifique de la part de ces parens, qui après avoir contre toute espérance recouvré ce qu'ils aimoient le plus au monde, piquez d'une noble émulation, s'efforceroient de surpasser en générosité celui qui, à la tête des affaires, leur auroit procuré cette satisfaction. Abilyx, par ces raisons & d'autres de même force, aiant amené Bostar à son sentiment, convint avec lui du jour qu'il viendroit prendre les enfans, & se retira.

La nuit suivante, il entra dans le camp des Romains, où il joignit quelques Espagnols qui servoient dans leur armée, & par qui il se fit présenter aux deux Généraux. Après un long discours, où il leur fit sentir quel seroit le zéle & l'attachement de la nation Espagnole, si par eux elle pouvoit recouvrer ses ôtages, il promit de les leur mettre entre les mains. A cette promesse Publius est transporté de joie, il promet au traître de grands présens, & lui marque le jour, l'heure & le lieu où l'on l'attendroit. Abilyx ensuite prend avec lui avec quelques amis, & retourne à Bostar. Il en reçoit les ôtages, sort de Sagonte pendant la nuit pour cacher sa route, passe au-delà du camp des Romains, se rend au lieu dont il étoit convenu, & livre tous les ôtages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable, & le chargea de conduire les enfans chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de le faire accompagner par quelques personnes de confiance. Dans toutes les villes que parcouroit Abilyx, & où il remettoit les ôtages, il élevoit jusqu'aux cieux la douceur & la grandeur d'ame des Romains, & opposoit à ces grandes qualitez la défiance & la dureté des Carthaginois ; & ajoutant à cela qu'il avoit lui-même abandonné leur parti, il entraîna grand nombre d'Espagnols dans celui des Romains. Bostar, pour un homme d'un âge avancé, passa pour avoir donné puérilement dans un paneau si grossier, & cette faute le jetta ensuite dans de grands embarras. Les Romains au contraire en tirérent de très-grands avantages pour l'exécution de leurs desseins ; mais comme la saison étoit alors avancée, de part & d'autre on distribua les armées dans des quartiers d'hiver. Laissons là les affaires d'Espagne, & retournons à Annibal.

Ce Général averti par ses espions, qu'il y avoit quantité de vivres aux environs de Lucérie & de Gérunium, & que

cette dernière ville étoit propre pour y faire des magasins, il choisit là ses quartiers d'hiver : & passant au-delà du mont Livourne, il y conduisit son armée. Arrivé à Gérunium, qui n'est qu'à environ un mille de Lucérie, il tâcha d'abord de gagner les habitans par douceur, & leur offrit même des gâges de la sincérité des promesses qu'il leur faisoit. Mais n'en étant point écouté, il mit le siége devant la ville. Il s'en fit bientôt ouvrir les portes, & passa tous les assiégez au fil de l'épée : la plûpart des maisons & les murs, il les laissa dans leur entier, pour en faire des magasins pour le quartier d'hiver. Il fit ensuite camper son armée devant la ville, & fortifia le camp d'un fossé & d'un retranchement. De là il envoioit les deux tiers de son armée au fourrage, avec ordre à chacun d'apporter certaine mesure de bled à ceux qui étoient chargez de le serrer : la troisiéme partie de ses troupes lui servoit pour la garde du camp, & pour soutenir les fourrageurs en cas qu'ils fussent attaquez. Comme ce païs est tout en plaines, que les fourrageurs étoient sans nombre, & que la saison étoit propre au transport des grains, tous les jours on lui amassoit une quantité prodigieuse de bled.

Cependant Minucius laissé par Fabius à la tête de l'armée Romaine, la conduisoit toujours de hauteurs en hauteurs, dans l'espérance de trouver de là quelque occasion de tomber sur celle des Carthaginois. Mais sur l'avis que l'ennemi avoit pris Gérunium, qu'il fourrageoit le païs, & qu'il s'étoit retranché devant la ville, il quitta les hauteurs, & décendit au promontoire d'où l'on va dans la plaine. Arrivé à une colline qui est dans le païs des Larinatiens, & que l'on appelle Calela, il campa autour, résolu d'en venir aux mains à quelque prix que ce fût. A l'approche des Romains, Annibal laisse aller un tiers de ses troupes au fourrage, & s'avance avec le reste jusqu'à certaine hauteur éloignée des ennemis d'environ deux milles, & s'y retrancha. De là il tenoit les ennemis en respect, & mettoit ses fourrageurs à couvert. La nuit venue, il détacha environ deux mille lanciers pour s'emparer d'une hauteur avantageuse, & qui commandoit de près le camp des Romains. Au jour Minucius les fit attaquer par ses armez à la légére. Le combat y fut opiniâtré, les Romains emportérent la hauteur, & y logérent toute leur armée. Comme les deux camps étoient l'un près

de l'autre, Annibal pendant quelque tems retint auprès de lui la plus grande partie de son armée. Mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes, & d'en envoier une autre au fourrage, toujours attentif à son premier projet, qui étoit de ne point consumer son butin & de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver les hommes, les bêtes de charge, les chevaux sur tout ne manquassent de rien : car c'étoit sur sa cavalerie qu'il fondoit principalement ses espérances.

Minucius s'étant apperçû que la plus grande partie de l'armée Carthaginoise étoit répandue dans la campagne, choisit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche son armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ses pesamment armez, & partageant par pelotons les armez à la légére & la cavalerie, il les envoia contre les fourrageurs, avec défense d'en faire aucun prisonnier. Annibal alors se trouva fort embarassé ; il n'étoit en état ni d'aller en bataille au-devant des ennemis, ni de porter du secours à ses fourrageurs. Aussi les Romains détachez en tuérent-ils un grand nombre ; & ceux, qui étoient en bataille, poussérent leur mépris pour l'armée Carthaginoise, jusqu'à arracher la palissade qui la couvroit, & à l'assiéger presque dans son camp. Annibal fut surpris de ce revers de fortune, mais il n'en fut point déconcerté. Il repoussa ceux qui approchoient, & défendit du mieux qu'il put ses retranchemens. Plus hardi, quand Asdrubal fut venu à son secours avec quatre mille des fourrageurs qui étoient revenus au camp, il avança contre les Romains, mit ses troupes en bataille à la tête du camp, & fit tant qu'il se tira, quoiqu'avec peine, du danger dont il avoit été menacé, mais non sans avoir perdu beaucoup de monde à ses retranchemens, & un plus grand nombre encore de ceux qu'il avoit envoiez au fourrage.

Après cet exploit, les Général Romain (*a*) se retira plein de belles espérances pour l'avenir. Le lendemain les Cartha-

(a) *Après cet exploit le Général Romain se retira plein de belles espérances pour l'avenir.*] Cette conduite de Minucius est digne d'un Général intelligent & hardi. Il profite de la faute de son ennemi, qui sépare son armée en deux camps, éloignez l'un de l'autre presque d'une bonne marche ; au lieu que les Romains s'étoient campez avec toutes leurs forces réunies ensemble vis-à-vis du camp d'Annibal auprès de Gérunium, de sorte que ce Général fut obligé de combattre avec la moitié de ses forces. Minucius sçut habilement profiter de cette faute d'Annibal &

ginois eurent à peine quitté leur camp, qu'il vint s'en saisir. Annibal l'avoit quitté, ce camp, de crainte que les Romains n'y accourussent pendant la nuit, & que le trouvant mal défendu ils ne s'emparassent des bagages & des munitions qu'il y avoit amassées, sauf à y rentrer quand les Romains en seroient sortis. Depuis ce tems-là autant que les Carthaginois se tinrent sur leurs gardes dans les fourrages, autant les Romains y allérent tête levée & avec confiance.

de l'occasion, qui ne pouvoit être plus favorable. Le Carthaginois ne pouvoit la réparer qu'en se rapprochant du camp d'Asdrubal. Le narré de l'Auteur me paroît un peu obscur, ou bien Minucius fit une grande faute de ne s'être pas posté au vieux camp abandonné de Gérunium. En occupant ce poste, il coupoit infailliblement les vivres à l'armée Carthaginoise, il obligeoit par-là l'ennemi de retourner son armée pour lui faire front. Cela se remarque visiblement : c'étoit là un coup de partie, & la fin de la guerre. Par ce mouvement il réduisoit Annibal à ne sçavoir où aller ni où subsister, tous ses vivres & & ses fourrages se trouvant enfermez dans Gérunium, où il n'auroit pû communiquer qu'en passant sur le ventre de l'armée Romaine. Je m'étonne que Polybe n'ait pas remarqué cette faute de Minucius. On peut appliquer à ce Général ce que dit Thucydide, qu'une félicité inopinée trouble le jugement, & qu'il est plus difficile de fixer la bonne fortune que d'écarter la mauvaise, comme cela parut quelque tems après : car Annibal s'étant campé ensuite au vieux camp imprudemment abandonné par celui-ci, & ensuite par l'autre, Minucius éprouva une rude mortification, comme nous le dirons en son lieu, pour n'avoir sçû profiter de la faute de son ennemi : tant il est véritable, & ceci regarde autant Minucius que l'autre, qu'il ne faut pas s'enorgueillir pour quelque avantage comme s'il devoit toujours durer, dit le même Thucydide ; les choses du monde ne dépendent pas de la prudence, mais du hazard. Je le veux ; mais il faut sçavoir profiter de ce hazard, & il faut de l'habileté & de la prudence. Minucius en manqua en ne se postant pas entre Gérunium & l'ennemi. Voilà sa faute, qui n'est pas des plus petites. Peu de tems après la prudence & le jugement lui manquérent si absolument, qu'on rabattit bientôt à Rome de l'estime qu'on faisoit de lui.



CHAPITRE XXII.

Minucius est fait Dictateur aussi bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dresse un piége, il y tombe, & confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius & se soumet à ses ordres. Les deux Dictateurs cédent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro.

A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé (*a*) dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne se peut exprimer. Comme jusqu'alors on n'avoit presque rien espéré de cette guerre, on crut que les affaires alloient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser, que si jusqu'à présent les troupes n'avoient rien fait, ce n'étoit pas qu'elles manquassent de bonne volonté; mais qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la timide circonspection & à la prudence excessive du Dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla sans façon comme d'un homme qui par lâcheté n'avoit osé rien entreprendre, quelque occasion qu'il se fût présenté.

(a) *A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au-delà du vrai*] Les Nouvellistes de Rome ne sont pas les seuls qui en aient usé de la sorte, ils sont les mêmes par tout. A Paris, à Vienne, à Londres, à Amsterdam, l'exagération de certains exploits favorables à leur parti n'est point mal poussée, elle est souvent portée jusqu'à des succès imaginaires qui naissent de la premiére action, jusques à ce qu'un courrier arrive qui les fait évanouir, au grand détriment des créateurs de ces chiméres. Parlons franchement, ces Nouvellistes ne sont pas les seuls exagératifs: les lettres des Généraux qui ont eu bonne part au succès ne leur cédent pas à augmenter le bruit de leur renommée. On diroit qu'ils ne voient qu'à travers un microscope. Qui doute que Minucius n'eût enluminé son action au-delà de la vérité, selon la louable coutume des Généraux anciens? Les modernes en sont aussi réduits là: de sorte que si l'on vouloit écrire une Histoire sur leurs relations, elle seroit absolument romanesque. Ceux qui le font ne sont guéres louables, & c'est très-souvent le chemin de l'illusion. Ils n'en usent pas tous ainsi; mais le nombre en est si petit, qu'il est difficile qu'un Historien puisse dire beaucoup de véritez & démêler le mensonge. Il y a lieu de s'en défier. Un Auteur moderne a écrit sur ces beaux Mémoires, & nous a donné un roman (a) accompli & des Acteurs tous parfaits, lors même qu'ils sortoient de campagne honteux & battus. La machine de la flatterie ne lui a pas manqué. Il n'a pourtant pas trop fortifié le pyrrhonisme historique; le roman se trouvant visible, il ne doit pas craindre de trouver des crédules dans ce qui regarde les guerres de notre tems.

Les Nouvellistes hableurs de Rome comptoient la guerre finie, & l'hableur Minucius ne le croioit pas moins. A force d'écrire des menteries, on vient enfin à bout de le croire soi-même. Fabius, qui étoit alors à Rome, n'ajouta nulle foi à ces hableries. Il connoissoit parfaitement bien son homme, qui le décrioit par tout. Sans doute

(a) *Hist. . . . . . de . . . . . .*

On conçut au contraire une si grande estime du Général de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'étoit fait à Rome. Dans la persuasion où l'on étoit qu'il termineroit bientôt la guerre, on le nomma aussi Dictateur. Il y eut donc deux Dictateurs pour la même expédition, chose auparavant inouïe chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, & des applaudissemens qu'il avoit reçûs, & de la dignité supréme où il avoit été élevé, le desir qu'il avoit d'affronter l'ennemi & de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ses premiéres allûres. Le dernier avantage remporté sur les Carthaginois, loin de lui faire quitter sa prudente & sage lenteur, ne servit qu'à l'y affermir. Mais il ne put soutenir longtems l'orgueil & la fierté de son Collégue, il se lassa des contradictions qu'il avoit à en essuier; & rebuté de lui entendre toujours demander une bataille, il lui proposa cette alternative, ou de prendre un tems pour commander seul, ou de partager les troupes, & de faire de celles qui le suivroient tel usage qu'il jugeroit à propos. Minucius choisit de grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de l'armée, se sépara, & campa à environ douze stades de Fabius.

que ce grand homme se trouva peu en repos contre les traits de ces Nouvellistes & des partisans du Général de la cavalerie, qu'ils faisoient passer pour le seul homme capable de finir la guerre: de sorte que le Dictateur fut compté pour rien. Tant cette action du Général de la cavalerie avoit enflé le courage aux Romains, & si fort relevé leurs espérances, qu'elle leur fit perdre l'appréhension qu'ils avoient auparavant d'Annibal à cause de leurs disgraces précédentes, & sur tout de la derniére, qui leur tenoit le plus au cœur, s'imaginant qu'elle n'étoit pas tant arrivée par la faute & la mauvaise conduite des Officiers Généraux, que par celle du Dictateur lui-même, qui n'avoit pas pourvû à tout, & qui évitoit toutes les occasions de finir la guerre. C'est à Rome, je pense, où ce grand Capitaine fut appellé par dérision le pédant d'Annibal, parce qu'il le suivoit & le côtoioit sans cesse, sans rien engager de décisif. Il se moqua de tout cela, & disoit qu'il y avoit plus de lâcheté à craindre les bruits du peuple, qu'il n'y en a à craindre l'ennemi. Aussi Annibal disoit qu'il redoutoit plus Fabius sans armes, que Minucius armé. Il raisonnoit en fin connoisseur. Que dit le Dictateur lorsqu'on lui faisoit lire les lettres de son Général de la cavalerie, sur l'action qu'il venoit de faire? Qu'il craignoit plus la bonne fortune de cet Officier que la mauvaise, parce qu'elle l'enorgueilliroit; & comme il le décrioit pour soulager l'envie qui le rongeoit, s'il étoit sage, disoit-il, il considéreroit que ce n'est pas à moi qu'il a affaire, mais à Annibal. Au retour du Dictateur, Minucius apprit à se mieux connoître en se faisant battre, & à blâmer sa conduite en justifiant celle de son Général, au rapport de Tite-Live, comme je l'ai dit plus haut. Le Sénat dut être bien honteux d'avoir introduit cette nouveauté de créer deux Dictateurs, *chose*, dit Polybe, *auparavant inouïe chez les Romains;* mais ce n'est pas là le moindre des reproches que nous avons à lui faire, ce Volume en sera assez bien fourni.

Annibal, tant par le rapport des prisonniers, que par les deux camps qui s'étoient faits, vit bientôt que les Généraux Romains ne s'accordoient pas, & que la division venoit de l'impétuosité de Minucius & de la passion, qui le possédoit, de se distinguer. Comme cette disposition ne pouvoit lui être que très-avantageuse, il dressa toutes ses batteries contre Minucius, & s'appliqua uniquement à chercher les moiens de réprimer son audace, & de prévenir ses efforts. Entre son camp & celui de Minucius, il y avoit une hauteur, d'où l'on pouvoit fort incommoder l'ennemi. Il prit la résolution de s'en emparer le premier. Mais se doutant que son Antagoniste, fier encore de son premier succès, ne manqueroit pas de se présenter; pour le surprendre, il eut recours à un stratagéme. Quoique la plaine, que commandoit la colline, fût rase & toute découverte, il avoit observé qu'il s'y trouvoit quantité de coupures & de cavitez où l'on pouvoit cacher du monde. Il y cacha cinq cens chevaux & cinq mille fantassins, distribuez en pelotons de deux & de trois cens hommes. Et de peur que cette embuscade ne fût éventée le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les armez à la légére.

Minucius croit l'occasion belle, il envoie son infanterie légére, & lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa cavalerie, il la suit lui-même avec les légionnaires, & dispose toutes choses comme dans le dernier combat. Le Soleil levé; les Romains étoient si occupez de ce qui se passoit à la colline, qu'ils ne firent nulle attention à l'embuscade. Annibal de son côté y envoioit aussi continuellement de nouvelles troupes. Il les suivit incontinent avec la cavalerie & le reste de son armée. La cavalerie de part & d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légére des Romains fut enfoncée par la cavalerie Carthaginoise, beaucoup supérieure en nombre, & se réfugiant vers les légionnaires, y jetta le trouble & la confusion. Alors Annibal donne le signal à ses troupes embusquées, elles fondent de tous les côtez sur les Romains; ce ne fut plus seulement leur infanterie légére qui couroit risque d'être entiérement défaite, c'étoit toute leur armée. Fabius vit de son camp le péril où elle étoit exposée. Il sort à la tête de ses troupes, & vient en hâte au secours

de son Collégue. Les Romains déja débandez se rassûrent, reprennent courage, se rallient, & se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légére périt dans cette action; mais il y périt encore plus de légionnaires, & des plus braves de l'armée. Annibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches, & qui venoient en bon ordre. Il cessa de poursuivre, & se retira. Après ce combat, l'armée Romaine eut dequoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collégue: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander & une conduite toujours judicieuse & constante l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle démangeaison de se signaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes, les deux armées se rejoignirent & ne firent plus qu'un seul camp. On se conduisit sur les avis & les lumiéres de Fabius, & l'on exécuta ponctuellement ses ordres. Du côté des Carthaginois, on tira une ligne entre la colline & le camp. On mit sur le sommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement, & l'on ne s'occupa plus que du soin de chercher des quartiers d'hiver.

Au Printems suivant, on élut à Rome (*a*) pour Consuls Lucius Æmilius & Caius Terentius, & les deux Dictateurs se

(a) *Au Printems suivant on élut à Rome pour Consuls Lucius Æmilius & Caius Terentius.*] Ces deux Consuls se rendirent célébres par des endroits bien différens; l'un brave, entendu, ami de Fabius, & très-capable de commander une armée, se fit tuer à la journée de Cannes, pour n'avoir pas voulu survivre au malheur de sa patrie, dont il crut la perte assûrée; l'autre, qui fut lui seul la cause d'une ruine si effroiable, par son ignorance dans un métier qu'il n'a jamais fait, se conserve sain & entier, pour n'avoir pas desespéré du salut de la République, disent gravement certains Historiens applaudis des sots. Je ne sçai s'ils inventérent cette excuse impertinente pour couvrir la lâcheté du Consul, & sa fuite précipitée. Quoiqu'il en soit, cette façon de justifier l'indigne conduite d'un homme passa, & passe encore pour très-solide: on y renferme du grand. Æmilius étoit de famille patricienne & des meilleures de Rome, & Terentius Varro étoit un homme de la lie du peuple, qui de la condition de fils de boucher fit un tel bond par ses intrigues, par son babil & par ses fanfaronades, qu'il sauta à celle de Consul. Ce Consul-là m'embarasse plus qu'aucun autre de ceux qui se sont élevez à ce grade éminent de la République: car cette profession de boucher me choque furieusement, même dans un Consul de village, & je reconnois ici, plus qu'en aucun autre endroit de cet Ouvrage, mon ignorance dans l'étude de l'antiquité, à l'égard d'une question qui se présente sur ce Consulat. J'ai consulté bien des Sçavans, & aucun ne l'a pû bien résoudre. Je me suis souvenu que M. le Clerc en avoit parlé quelque part. J'ai trouvé le passage, voici ce que c'est.

On demande si ceux qui faisoient des

démirent de leur charge. Les deux Consuls précédens, sçavoir Cn. Servilius & Marcus Régulus, successeur de Fla-

métiers sordides étoient Citoiens Romains. Il semble, dit cet homme célébre, *que Denis d'Halicarnasse le nie ; mais Sigonius, dans son Ouvrage du droit des Citoiens Romains, montre le contraire ; quoiqu'on n'eût pas accoutumé d'enrôler cette espéce de gens, parce qu'on ne les jugeoit pas propres à la guerre, ils ne laissoient pas d'être libres & Citoiens.* Qu'on me permette ici de dire que Sigonius se trompe. Pourquoi ne seroient-ils pas propres pour la guerre, & particuliérement les bouchers, qu'on remarque meilleurs soldats que les autres ? On n'enrôloit, & Polybe le dit formellement, que ceux qui n'avoient qu'un certain bien : les plus pauvres étoient jettez dans les Velittes, & les plus riches dans les pesamment armez. Marius même, continue M. le Clerc, en enrôla plusieurs, qu'il mit dans les légions Romaines, où il n'entroit que des Citoiens. Il cite pour preuve Terentius Varro, qui avoit été fils d'un boucher, & qui avoit fait le même negoce que son pére : Marc. Scaurus, qui parvint au Consulat & à la Censure, quoique fils d'un vendeur de charbon. Le grand-pére d'Auguste n'est pas oublié, il avoit été banquier ; & Publius Ventidius monta à ce grade, bien qu'il eût été muletier. Ces quatre derniers ne prouvent rien, & Publius Ventidius honora le Consulat par ses vertus militaires & ses belles actions dans un tems où il n'y en avoit plus dans la République. Elle étoit tombée dans un tel état de corruption, qu'on ne peut rien imaginer de semblable, ni lire sans indignation tout ce que les Historiens nous apprennent des vices, de la scélératesse & de la tyrannie des Grands de Rome.

La solution de la question proposée ne dépend pas de ces Consulats. Il faudroit remonter plus haut, & prendre la République dans sa fleur plutôt que dans son état de flétrissure. Il n'y a que l'exemple du fils de boucher qui puisse me persuader, que ceux qui faisoient des métiers sordides comme les autres étoient Citoiens Romains, & en droit de monter aux honneurs les plus élevez de la République, & je suis de l'avis de M. le Clerc, comme de tous ceux qui embrassent son sentiment, que la République Romaine étoit toute populaire. L'on a très-grande raison de croire que cette sorte de Gouvernement fut la cause de sa ruine & de sa décadence, & qu'il falloit enfin qu'il devînt la proie d'un seul. Je conviens avec lui que celui de Venise, mêlé du Gouvernement Aristocratique & du Démocratique, est plus parfait, puisqu'il a pû se conserver treize à quatorze siécles sans avoir été sujet à de grandes séditions ; mais l'Inquisition d'Etat est si terrible, qu'on ne peut pas dire que les grands & les petits, & le Doge lui-même, qui est une ombre de Roi, puissent se dire véritablement libres. Je ne vois rien de plus parfait que celui de Hollande ; mais comme il semble que le luxe voudroit s'y introduire, & qu'il est à craindre que les vices de leurs voisins ne s'y fassent une entrée, il est très-difficile que les Hollandois ne dégénérent un jour de la vertu de leurs ancêtres. La paix, qui introduit les richesses dans une République fondée sur le commerce, donne entrée aux plaisirs de la vie : on s'y laisse aisément aller, lorsque rien ne manque pour les satisfaire. La continuation ne rend pas la chose plus grande d'abord ; mais comme elle augmente par de foibles accroissemens, on n'y prend garde que lorsqu'il est besoin d'en venir à des opérations violentes, très-dangereuses dans un peuple libre. Rome put-elle jamais réformer le luxe & l'insolence de ses Citoiens, & les faire revenir à l'ancienne frugalité, ou les en rapprocher ? Les remédes firent d'autant moins d'effet, que le mal avoit gagné les parties nobles de l'Etat, c'est-à-dire le Sénat ; parce qu'il s'étoit accrû insensiblement & peu à peu. Cela me fait souvenir d'une belle maxime de Plutarque, que je recommande à l'attention de mes Lecteurs, & qui va m'engager à une digression importante. *Il ne faut jamais regarder comme petit*, dit-il, *le commencement d'une affaire que la continuation ne rend pas d'abord très-grande, & qui du mépris qu'on en fait tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement.* J'ai cité, si je ne me trompe, cette maxime

minius dans cette dignité, envoiez à l'armée par Æmilius en qualité de Proconsuls, y prirent le commandement,

quelque part ; mais pour un tout autre sujet : elle vient ici fort à propos.

Combien de Roiaumes, de Républiques & de grands Empires ont reconnu, par une triste expérience, la vérité de cette réflexion de l'Auteur Grec ! Sans remonter plus haut que de trois cens ans ou environ, la révolution qui arriva dans le Japon est quelque chose de si surprenant, qu'elle tient presque du prodige. Jusques ici l'Histoire ne nous a rien appris de semblable. Mais comme le monde n'est pas si près de finir, il ne faut pas croire que pareil événement ne puisse arriver un jour en Europe.

Le Japon, qu'on nous représente si petit, est plus grand qu'on ne pense : ce n'est point une Isle, mais un continent. * Il formoit autrefois soixante-six Roiaumes, gouvernez par différens Princes. Le plus puissant, ou le plus heureux, a englouti tous les autres. Yédo est aujourd'hui la Capitale de ce vaste Empire. La religion de ces peuples, & leurs Dieux, sont tout ce qu'on peut imaginer de plus fou & de plus déplorable. Je conclus de là que la superstition doit être là comme dans son centre. Le nombre des Bonzes est si grand, que cela est à peine concevable : je ne sçai s'ils sont aussi puissans, aussi riches & aussi redoutables aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois. Ils ont une espéce de Grand-Prêtre ou de Chef de leur religion, qu'ils appellent Dairo, auquel ils sont religieusement soumis. Le culte superstitieux qu'ils lui rendent, & les peuples à leur imitation, n'est guéres différent de celui qu'ils marquent pour leurs Dieux. Ces Dairos ont été autrefois les Monarques de tout le Japon. Ils usurpérent le trône par les intrigues d'un ordre de Bonzes venus du côté de la Corée, & qui leur facilita le moien de soumettre toutes les Puissances de ce grand Empire, où ils régnérent longtems. Avant cette grande révolution, il n'y avoit que les Princes du sang ou les enfans des Rois qui pûssent succéder au Dairo. Mais après la mort du premier, ces Bonzes ambitieux élevérent leur Chef à cette haute dignité ; ce qui déplut extrémement aux peuples & aux Grands du Roiaume, qui avoient donné le branle à un si grand changement. Jamais les peuples ne furent plus heureux que sous le gouvernement de ces Rois Bonzes. La justice, l'équité, l'amour de leurs p uples, la douceur de leur gouvernement, eurent leur plus grand éclat pendant trois ou quatre Dairos : peu à peu ces vertus s'affoiblirent dans leurs successeurs, de telle sorte qu'on n'en reconnut plus aucune trace. Leur tyrannie surpassa en peu de tems celle des plus méchans Princes. Les Bonzes ne se signalérent pas moins dans toutes sortes de vices & de cruautez que leur Chef : c'étoient autant de tyrans répandus dans les villes & dans la campagne. Ces horreurs aliénérent les esprits des peuples & des Grands. Un Prince, qui restoit encore du sang Roial, forma une si puissante cabale, qu'il souleva tout l'Empire contre eux, & une seconde révolution renversa les Dairos du trône, & les remit dans leur état naturel ; & les Bonzes, comme leur Chef, retournérent dans leur retraite, encore n'y restérent-ils pas longtems. Car aiant conjuré une seconde fois sous le regne de Nobunanaga, ils trouvérent les peuples un peu moins disposez en leur faveur ; ils furent battus de toutes parts, & d'une maniére si complette, qu'ils périrent presque tous.

On ne peut lire sans une extrême surprise, ni même sans admiration, les causes de la première révolution. On en voit quelque chose dans l'Histoire des Ambassades des Hollandois dans le Japon ; mais l'Auteur manuscrit que j'ai lû dans la Bibliothéque de Lunden, qui étoit de cette Ambassade, & qui a resté longtems dans le païs, beaucoup mieux informé, est entré dans un très-grand détail de cet événement. Il dit que ces nouveaux Bonzes se multipliérent prodigieusement, & s'établirent dans toutes les villes des divers Etats du Japon, où ils se firent estimer par leur zéle ardent pour la religion du païs, & la sagesse de leur conduite. Le dernier Roi qu'ils détrônérent les avoit toujours favorisez, ainsi que tous ses pré-

* *Mém. de la Compagnie des Indes Orient. des Provinces Unies vers l'Emp. du Japon, pag.* 73, 127, 133, 135, 141, 170.

& disposérent de tout à leur gré. Æmilius, aiant tenu conseil avec le Sénat, fit faire de nouvelles levées, pour

décesseurs avoient fait, & leur avoit procuré des richesses immenses. Ce Prince ne se gouvernoit que par eux plutôt que par ses Ministres, ausquels ils se rendirent si redoutables, de même que dans toutes les Cours des Puissances de ce grand Empire, qu'ils en devinrent bientôt les arbitres: se voiant à la tête des affaires, ils n'eurent rien en plus grande recommandation que d'élever leurs créatures, & tous ceux qui se dévouoient à eux. Les plus sages virent bien qu'ils songeoient à se rendre Monarques souverains de tout le Japon, & sur tout lorsqu'ils s'apperçûrent qu'ils avoient trouvé le secret, par leurs intrigues, de détruire les anciens Bonzes qui leur étoient opposez. Tout dépendoit de ruiner ce parti, & ils en vinrent à bout.

Un sage Ministre, qui avoit vieilli dans les affaires, & en qui le Roi avoit beaucoup de confiance, se hazarda de lui ouvrir les yeux touchant ces Bonzes, quoiqu'il en pût arriver.

Je souhaiterois, lui dit-il, revenir au monde dans trente ans d'ici: je crois que ce terme suffit & au-delà, pour être spectateur d'un complot qui se trâme depuis que ces gens-là se sont intrus dans votre Roiaume, comme dans ceux de tous vos voisins, avec un secret surprenant. J'avoue qu'en apparence ils vous sont nécessaires, ils vous informent de tout ce qui se passe chez eux: mais les autres sont-ils moins mal informez de ce qui se passe chez vous? Est-il bien difficile de comprendre à quoi ils visent? Ils en veulent à votre puissance, comme à celle des autres. C'est une production de politique si fine, si rusée & si artificieuse, qu'elle me sert de sujet de méditation depuis plusieurs années. Vous êtes prêt à recevoir le coup, ou au plus tard celui qui doit vous succéder. Tout est conduit & ménagé avec un tel art, & je vois la décadence de vos Etats si proche, qu'il n'y a plus moien de se taire dans le mal qui vous menace: il est trop grand, & vous ne tenez guéres qu'à un filet, si vous ne vous hâtez d'arrêter les suites d'un dessein prêt à éclater. On marche à pas lents depuis plusieurs regnes, mais sûrs. Comme les auteurs d'un projet si extraordinaire ne meurent point, ils sont maîtres du tems, qui augmente leur crédit & leur pouvoir, & leurs trésors se remplissent. Les Dairos sont entrez dans ces vûes de politique; mais les Dairos en seront un jour les dupes, on ne leur donnera plus que des Bonzes pour successeurs. Les trésors de ces gens-là sont déja si grands, depuis le tems qu'ils les amassent sans en rien tirer, que les vôtres ne pourront jamais suffire pour leur résister: ils sont déja assûrez des peuples. Les Bonzes qui sont de leur parti les mettront en mouvement, lorsqu'il sera tems de lever le masque. Il ne leur reste plus, pour arriver à leur but, que de renverser les Puissances qui leur sont ennemies, chez lesquelles ils n'ont pû s'établir, & dont les secours pourroient balancer leur autorité, & mettre obstacle à leurs desseins. Vos peuples sont accablez d'impôts & de miséres. Votre domination leur devient odieuse. Je ne sçai quel esprit de changement & de révolte commence à gagner tous les Corps de l'Etat. Pour peu que vous y fassiez attention, vous sentirez que ceux qui ne vous détournent pas de cette maniére de gouverner, ont intérêt que les peuples soient maltraitez. Ils sont les auteurs des guerres que vous avez eues contre vos voisins. Ils les ont mis aux mains les uns contre les autres; afin qu'en les affoiblissant tous d'hommes & d'argent, il leur soit plus facile de se les soumettre, & d'empêcher que celles qui leur sont ennemies ne puissent vous secourir, & c'est à quoi ils ont remédié en les affoiblissant par les derniéres guerres: de sorte qu'elles sont aujourd'hui hors d'état d'empêcher votre décadence, ni presque de se défendre. C'étoit là le plus grand obstacle qu'ils avoient à redouter, le voilà rompu, & vous y avez vous-même le plus contribué en les soumettant, ou du moins en vous rendant maître de leurs meilleures places. Pour peu que vous réfléchissiez, & que vous examiniez leurs allûres & les devants qu'ils ont pris, vous vous appercevrez sans beaucoup de peine d'un dessein si vaste & si bien suivi.

Les esprits communs ne peuvent s'imaginer que des hommes, qui ne forment aucun Etat, puissent jamais réussir dans une telle entreprise: comme si l'Histoire ne nous

ſuppléer à ce qui manquoit aux légions, & en les envoiant à l'armée, il fit défenſe à Servilius d'engager une

apprenoit pas par une infinité d'exemples, que les plus grands Empires ont été renverſez par des gens de néant & bien moins redoutables, qui commençant par de petits avantages les ont pouſſez peu à peu ſi loin, qu'ils ont détrôné leurs Maîtres. Répétons la maxime de l'Auteur Grec : *Il ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une affaire, que la continuation ne rend pas d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait tire tout le loiſir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obſtacle ni empêchement.* Ce que ce ſage Miniſtre avoit prédit ne manqua pas d'arriver, la révolution devança le tems ; & lorſque le malheureux Prince voulut ſe mettre à la tête de ſon armée, il vit une défection générale dans ſes troupes. Il fut tout ſurpris de voir que les Conjurez augmentoient la paie de la moitié. Il ſe vit ſeul de ſon parti, tout l'abandonna & tout paſſa dans celui des Bonzes. Les Princes qui voulurent marcher à ſon ſecours, furent eux-mêmes envelopez dans un ſemblable malheur, & la ſubverſion des Etats du premier entraîna celle de tous les autres : de ſorte qu'en peu de tems tout le Japon ſubit le joug du Dairo. On peut dire de ces Bonzes devenus maîtres d'un ſi grand Empire, ce qu'on diſoit des Romains, qui conquirent tout le monde connu par de ſi foibles accroiſſemens : *Patientia & conſilio Romani Imperium orbis obtinuerunt.* Ce n'eſt pas une chimére que la patience & le conſeil. Combien a-t-on vû de Princes dormir très-profondément, ſans rien écouter & ſans rien entendre des conſeils qu'on leur donne à l'égard de certains maux qui les menacent ? Ils les trouvent trop petits & trop mépriſables pour en marquer de la crainte : ils les négligent ; ils ouvrent enfin les yeux après un progrès ſurprenant, tout étonnez de ſe trouver les plus grandes dupes du monde, ſans que qui que ce ſoit les plaigne ; puiſqu'il n'a dépendu que d'eux de n'être pas dupes, & de couper court au mal qui commençoit à ſe faire connoître. Notre négligence à cet égard ne ſouffre aucune excuſe, & encore moins de remède, & qui que ce ſoit ne nous aide dans une affaire déja décidée. Souvent nos intérêts nous portent à nous tourner vers le parti qui nous offre de plus grands avantages, c'eſt-à-dire du côté du plus fort, & non pas du plus juſte. Laiſſons donc dans l'erreur des gens qui veulent être trompez.

Quoiqu'en diſent les Politiques, il n'eſt pas toujours vrai, il ne l'eſt preſque jamais, qu'il ne faut point ſouffrir de partis dans un Roiaume ou dans une République, de quelque nature qu'ils puiſſent être, vû que le nombre, quand il ne ſeroit que de deux, eſt, diſent-ils, une ſource d'animoſitez & de cabales contraires au bien & au repos public. L'expérience démontre pourtant le contraire dans l'exemple que je viens de citer, & il y en a une infinité. S'il y en a d'autres en auſſi grand nombre, cela n'empêche point que ce que je vais dire ne ſoit vrai & ſolide.

Le parti dominant des Bonzes appuié de la Cour, qui en ignoroit les vûes, eût vû ſon projet renverſé & réduit à l'abſurde, ſi celui-ci n'eût opprimé totalement le plus foible. C'eſt à quoi ils buttoient depuis ſi longtems. La bonne politique exige de laiſſer chaque parti dans un juſte équilibre, & de relever l'un dès l'inſtant que l'autre prend trop le deſſus, & de les tenir perpétuellement dés-unis. Ils s'obſerveront alors avec plus de ſoin, & ne ſe joindront jamais enſemble pour troubler la ſociété, les libertez de la patrie, ou les droits du Souverain : l'un s'oppoſera vigoureuſement aux entrepriſes de l'autre au cas de révolte, ce qui entretiendra l'équilibre dans l'Etat ; au lieu qu'il eſt très-dangereux de ruiner l'un & de laiſſer l'autre tout entier : car ne trouvant plus d'obſtacle, comme celui de ces Bonzes, il ne ſera plus arrêté dans ſes deſſeins.

Le dernier Roi du Japon opprima les Puiſſances par les intrigues des Bonzes, qui pouvoient le conduire à la conquête de tout le Japon ; & lorſqu'il n'avoit plus que cela à faire ſans le moindre obſtacle, le complot de ces ambitieux éclata, & les Dairos achevérent ſans peine ce qui reſtoit à faire. Cette note m'a mené plus loin que je ne penſois. On me fera grace ſur ſa longueur exceſſive en faveur de l'importance de la matiére que j'y traite. Comme il eſt preſque impoſſible d'empêcher que dans un Etat il ne ſe forme des partis, il eſt bon de ſçavoir comment on s'y doit prendre pour empêcher qu'ils n'en troublent la tranquillité.

action générale, sous quelque prétexte que ce fût; mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs & fréquens, pour exercer les nouvelles troupes & les disposer à une bataille décisive; la République n'aiant par le passé (a) souffert de si grandes pertes, que parce que l'on avoit mené aux combats des gens nouvellement enrôlez, & qui n'étoient ni exercez ni aguerris.

Par ordre encore du Sénat, Lucius Postumius partit comme Préteur (b) avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois, qui s'étoient liguez avec Annibal, de s'en séparer, & de pourvoir à la sûreté de leur propre païs. On fit aussi revenir en Italie la flote qui hyvernoit à Lilybée, & l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y com-

(a) *La République n'aiant par le passé souffert de si grandes pertes, que parce que l'on n'avoit mené aux combats que des gens nouvellement enrôlez, & qui n'étoient ni exercez ni aguerris.*] La République n'avoit reçû aucun échec, ni éprouvé aucune perte considérable depuis la honte de la Trébie & du Thrasyméne: ce qui restoit de soldats ensuite de ces deux disgraces n'étoient pas si peu aguerris que Polybe le prétend, & l'on peut voir, dans les actions qui se sont passées sous Gérunium, que ces nouveaux soldats, puisqu'il lui plaît de les appeller ainsi, valoient bien les vieux en courage & en expérience. Ils se battoient, & se sont toujours battus avec toute la valeur & la bonne volonté qu'on sçauroit désirer dans une armée. Il ne paroît nulle part que ces soldats eussent dégénéré de la vertu & du courage de leurs ancêtres, ni avant, ni après l'infortune de Cannes. A la vérité la paix avoit causé quelque relâchement dans la discipline militaire. Cela parut dans la premiére campagne; mais on s'en apperçoit plus dans les autres. Mon Auteur se trompe d'attribuer toutes les disgraces des Romains au peu de discipline & au peu de courage des armées, il devoit les attribuer à l'imprudence, & plus encore à l'ignorance des Généraux. Ne dit-il pas lui-même qu'après le dernier combat de Gérunium, *l'armée Romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collégue: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander, & une conduite toujours judicieuse & constante, l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle démangeaison de se signaler.* Voilà la véritable & l'unique cause des malheurs des Romains. Qu'on ne s'en prenne donc pas aux soldats, qu'on mette un bon & sçavant Général à leur tête, je répondrai toujours de l'événement, quand même il seroit à la tête d'une armée peu aguerrie.

(b) *Lucius Postumius partit comme Préteur avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois.*] Je trouve cette diversion à propos; mais n'auroit-il pas été plus prudent & plus salutaire de se servir de ce corps d'armée contre Annibal lui-même, que de l'envoier contre les Gaulois Insubriens? Un camp volant sur les aîles ou sur les derriéres d'une armée, l'incommode extrémement: elle se trouve inquiétée dans ses vivres & dans ses convois. C'est une espéce de blocus; & lorsqu'on veut remédier à un si grand mal par un détachement de l'armée, qu'on fait toujours supérieur, ou du moins égal dans le nombre des troupes, on s'affoiblit extrémement, & l'on est en état d'attaquer avec avantage. Cette méthode est excellente. Les Anciens ne la connoissoient point, & les Modernes qui la pratiquent ne sçavent pas la bonne maniére de s'en servir. C'est ce que je n'ai que trop souvent remarqué.

mandoient. Enfin l'on donna tous ses soins aux préparatifs de la campagne, où l'on alloit entrer. Servilius suivit exactement les ordres du Consul, & c'est ce qui nous dispensera de nous étendre sur ce qu'il a fait. Rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'escarmouches & de petits combats, où les deux Proconsuls se conduisirent avec beaucoup de sagesse & de valeur.

OBSERVATIONS

Sur les combats donnez auprès de Gérunium.

§. I.

Raisons qui ont déterminé au premier combat.

J'Ai lû quelque part, & j'ignore dans quel Auteur, peu m'importe: il me suffit que la maxime soit vraie, que la superstition dans quelque religion que ce soit, bonne ou mauvaise, pourvû qu'elle y prenne de profondes racines, est capable de ruiner & de renverser de fond en comble les têtes les mieux sensées & les plus sages, pour éteindre la lumiére naturelle & réduire enfin l'homme à l'état des bêtes brutes, ou peu s'en faut. On n'accusera pas mon Auteur d'être tombé dans cet état-là. Il paroît assez par son Livre qu'il croioit peu, disons plutôt qu'il ne croioit point du tout ce que l'on débitoit d'absurde sur les Dieux & la religion de son tems. Sur cet article il étoit Déiste, & en cela plus raisonnable que Tite-Live, qui croioit bonnement tout sans rien voir, & sans rien examiner des fourberies de ses Prêtres, comme auroit pû faire une vieille. Il eût été à souhaiter pour le bien & l'honneur de la République, que Fabius n'eût pas cru davantage à ses Dieux que notre Historien. Il n'eût pas sans doute quitté l'armée, & se fût moqué des ordres du Sénat, qui l'appelloient à Rome pour assister à un sacrifice de quelque fête solemnelle, & s'il vous plaît dans un tems de crise & dans des conjonctures très-délicates, où il ne falloit rien moins que l'habileté d'un grand Capitaine pour s'en bien démêler; soit en se procurant quelque avantage, soit en démontant toutes les batteries d'un ennemi très-redoutable & très-rusé. Polybe nous apprend la raison de ce voiage du Dictateur, & Tite-Live après lui, qui ne trouve pas étrange le zéle superstitieux de ce Capitaine & du Sénat. Quelle sottise dans celui-ci d'avoir rappellé un Général d'armée pour une telle fadaise! Quelle sottise à l'autre de ne s'être pas moqué d'un tel ordre! Rien ne l'empêchoit de remettre la fête ou le sacrifice à une autre fois, ou d'y assister par Procureur. Il quitte son armée, & la laisse sous les ordres du Général de la cavalerie, homme aussi imprudent que présomptueux & malhabile, & plus capable de mettre les affaires en péril, que de les rendre meilleures.

Cet acte de dévotion ne dut sans doute pas déplaire à Annibal, on lui écarte le Général du monde

le

le plus incommode à ses desseins, & le plus digne de lui être opposé, pour mettre en sa place un franc étourdi. Le Carthaginois ravi d'avoir un tel homme en tête, reprend de nouvelles espérances; il débute d'abord par se rendre maître de Gérunium, où il trouve quantité de vivres. Si Æmilius ne pouvoit en empêcher le siége, il eût dû du moins y jetter des troupes pour le défendre. Annibal, qui s'apperçoit que cette place pouvoit être insultée, profita de l'occasion & de la sottise du nouveau Général: car pour peu de monde qu'il y eût envoié, l'ennemi eût échoué dans cette entreprise; parce qu'il manquoit absolument des choses nécessaires pour un siége, & c'est à tort qu'on l'accuse d'être malhabile dans l'art de prendre les places, puisqu'il étoit dépourvû de machines & de tout l'appareil nécessaire pour cette sorte de guerre. Il est surprenant qu'un si grand Capitaine n'en eût pas fait bonne provision; mais il l'est encore plus qu'il n'eût jamais pensé à se faire une frontiére, ou du moins qu'il ne se fût pas assûré de quelque place forte pour s'en servir comme de place d'armes, où il eût pû établir ses magasins de vivres & de munitions de guerre, & d'un bon nombre de machines: car de les traîner à la suite d'une armée, cela la rend pesante & peu propre aux expéditions promtes & subites, & Annibal ne pouvoit se tirer d'affaire que par ces voies-là. Il est certain que les préparatifs des Anciens pour les siéges n'étoient pas moins considérables & moins sujets à de grands embarras que les nôtres d'aujourd'hui. Il falloit une charpente immense pour les machines, les beliers, les balistes, les catapultes de siége & de campagne, les tours ambulantes, & un nombre infini d'outils pour remuer la terre & pour la charpente; ce qui demandoit un attirail extraordinaire & des ouvriers en très-grande quantité. Annibal manquoit de tout cela, & de l'argent nécessaire pour la construction de ces machines. C'est donc à tort, encore une fois, qu'on l'accuse d'ignorance sur l'attaque des places; il ne pouvoit s'en rendre le maître que par surprise ou par l'escalade, comme il fit sans doute à l'égard de Gérunium, qu'il emporta par la négligence & le peu de prévoiance d'Æmilius, qui s'imagina qu'il n'y avoit aucune autre voie que celle des siéges. On lui fit voir qu'un Général déterminé ne manquoit jamais de ressources contre un Général tout autre qu'un Fabius, qui rendoit inutiles tous les desseins de son ennemi par son adresse & par sa patience; au lieu que Minucius n'avoit pour tout mérite qu'une hardiesse inconsidérée, sans expérience & sans art dans la conduite des armées.

La prise de Gérunium sauva le Carthaginois de la disette qu'il craignoit. Il y trouva une si grande abondance de vivres, qu'avec ce qu'il pourroit encore retirer du païs, dont les bleds & les fourrages étoient encore sur pied, il espéra d'y pouvoir passer l'hiver. Il se campe donc en deux camps séparez: l'un étoit à Larinum, sous les ordres d'Asdrubal, & l'autre faisoit front à l'armée Romaine entre Larinum & Gérunium. Annibal choisit ces deux postes pour pouvoir étendre plus loin ses fourrages, & s'assûrer ceux qu'il avoit sur ses derriéres, parce qu'il formoit un plus grand front.

Minucius, qui avoit une grande passion de combattre, ne pouvoit guéres éviter de la satisfaire, con-

tre un Général qui ne souhaitoit que d'en venir aux mains. Le Général Romain étoit aussi incapable de faire naître l'occasion d'attaquer à son avantage, que propre à la fournir à son ennemi pour se faire battre. Annibal n'eut garde de n'en pas profiter, & de ne pas chercher tous les moiens possibles de l'engager dans quelque fausse démarche dont il pût tirer avantage pour un combat général, en se saisissant des postes les plus avantageux pour couvrir son armée campée en deux camps séparez. Il craignoit que si les Romains entreprenoient sur celui de Gérunium, ils ne l'emportassent avant que ceux de l'autre pûssent venir au secours, ou qu'ils ne profitassent de l'occasion d'un fourrage pour l'attaquer dans son camp, avec d'autant plus d'espérance de réussir, qu'il ne pouvoit y aller qu'en forces. Il ne trouva pas de meilleur expédient, pour se garantir d'une entreprise sur son armée, que d'en éloigner l'ennemi, ou de l'empêcher de rapprocher davantage son camp. Il ne le craignoit point; mais les conjonctures n'étoient pas favorables: car quoique l'expérience soit bien redoutable, il y a des tems où l'audace tient lieu de tout. Annibal se voioit environné de mille embarras: car s'il cherchoit l'occasion de combattre, il ne le pouvoit qu'en remuant souvent son camp, & il craignoit de s'éloigner de Gérunium, où il avoit ses vivres. D'ailleurs l'occasion ne dépend pas de nous, elle ne vient pas toujours à point nommé, elle ne se présente guéres dans l'inaction, ce n'est qu'en se remuant & dans les marches; & quand même il n'eût eu rien à craindre de Gérunium, en cherchant toutes les voies possibles de combattre, il perdoit celle de la moisson dont il vouloit profiter: ce qu'il ne pouvoit faire, si l'ennemi se rapprochoit encore plus de son camp, & s'il profitoit des postes avantageux qu'il avoit devant lui, & dont il pouvoit s'emparer. Le délié Carthaginois voioit ce que son ennemi pouvoit faire, quoiqu'il ne le fit pas. Il craignit qu'il ne se ravisât, & qu'il ne se saisît d'une hauteur avantageuse qui se trouvoit entre les deux camps. Il y marche de nuit avec tant de secret, qu'il s'en rend le maître, & s'y fortifie en hâte.

Le Général Romain est surpris de n'avoir pas sitôt connu l'importance du poste, les écailles lui tombent des yeux, il vit bien qu'il n'avoit pas de tems à perdre; il y marche sur le champ, attaque cette hauteur avec toute la valeur & la hardiesse possible, & l'emporte. Il s'y retranche & s'y campe avec toute son armée. Voilà le sujet du premier combat, qui releva le courage & les espérances des Romains, & qui commença à les rendre moins retenus à entreprendre, sans être pourtant plus habiles: car si Æmilius eût bien examiné le terrain qu'il laissoit encore devant lui, qu'il en eût profité, les armées se fussent trouvées si proche l'une de l'autre, qu'Annibal n'eût sçû de quel côté se tourner, ni quel conseil prendre. Cependant le poste qu'Æmilius venoit d'occuper incommodoit si fort les Carthaginois dans leurs vivres & dans leurs fourrages, qu'ils se virent dans la nécessité de diminuer le nombre de leurs fourrageurs & d'augmenter leur escorte. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'ils n'y pûrent aller qu'en les soutenant par un grand corps de troupes: par-là ils s'affoiblissoient,

& laissoient leur camp dégarni, & dans un danger éminent d'y être forcez & de perdre Gérunium, où ils avoient toutes leurs munitions.

Annibal connut bientôt le mauvais état de ses affaires, il fut battu dans un grand fourrage, & une partie de ses fourrageurs furent tuez ou enlevez. Il fut ensuite attaqué dans son propre camp & prêt à y être forcé, si Asdrubal ne fût accouru à son secours à la tête d'un corps de quatre mille hommes. » Il avança » contre les Romains, *dit mon Auteur*, mit ses troupes en bataille à » la tête du camp, & fit tant qu'il » se tira, quoiqu'avec peine, du » danger dont il avoit été menacé.

Le Général Carthaginois apprit à ses dépens combien il est dangereux de séparer une armée en présence d'une autre, dont les forces sont unies & en masse. Cette seconde action abattit le courage des Carthaginois, qui ne pouvoient avoir des vivres qu'à la pointe de l'épée, & les mit dans une grande consternation; pendant que les Romains redoublent d'espérance, & se flattent de terminer bientôt la guerre.

Les esprits vains font valoir les plus petits avantages comme si c'étoit de grandes victoires. Les lettres de Minucius firent un si grand effet sur les esprits, que peu s'en fallut qu'on n'accusât Fabius de trahir la République; ce qui produisit la harangue de Métellus, Tribun du peuple, contre ce grand homme, tant l'envie & la malignité sçavent trouver les endroits foibles dans les conduites les plus irrépréhensibles: car il est certain que le Général de la cavalerie n'avoit cessé d'écrire contre le Dictateur, de blâmer sa conduite, & de la tourner criminellement en ridicule, dans l'espérance de le supplanter & d'avoir le commandement de l'armée.

Fabius essuie non seulement le murmure des envieux & les mauvais offices de ses ennemis; mais il souffre encore le démembrement de son autorité, & plutôt que d'abandonner la République il aime mieux partager l'armée entre le Général de la cavalerie que le commandement alternatif, bien assûré qu'on verroit bientôt par la conduite de ce nouveau Collégue, que ce qui venoit d'arriver étoit bien plutôt un coup du hazard ou de la fortune, qu'un effet de la capacité & de l'expérience du Général de la cavalerie: & l'on verra la vérité de ce que dit Thucydide, que les événemens de la guerre sont incertains, & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renversez demain; mais rarement les grands Capitaines.

Polybe ne fait que glisser sur le combat de la hauteur; & comme c'est de l'ordre & de la disposition, autant que de la conduite d'une entreprise, que les gens de guerre tirent instruction, que l'Auteur n'entre dans aucun détail qui puisse nous engager à quelques remarques sur cette action, & que d'ailleurs nous ne manquerons pas d'occasions de traiter plus à fond que nous n'avons déja fait cette partie de la guerre, qui regarde l'attaque & la défense des hauteurs & leurs différentes situations; nous croions devoir nous borner à traiter des fourrages, puisque l'Auteur entre assez dans le détail du combat de Minucius contre les fourrageurs Carthaginois. Cette partie de l'art n'est pas d'une grande étendue, ni même fort profonde. Mais avant que d'expliquer la méthode que nous observons dans nos grands fourrages, il nous importe de dire quel-

que chose de celle des Anciens, selon ce que nous en avons pû tirer des Historiens ausquels j'ai été obligé d'avoir recours : car ni Xénophon, ni Végéce, ni Onozander, qui sont les trois Auteurs militaires les plus recommandables de l'antiquité, qui ont échapé à la barbarie des tems, n'ont parlé de cette partie de la guerre ; & comme les Modernes ne l'ont aussi qu'effleurée, nous tâcherons d'en donner une idée plus distincte : mon dessein n'étant pas de pousser au-delà des bornes que je me suis prescrites dans cet Ouvrage, à l'égard de certaines parties de la science des gens de guerre.

Il est certain que les Romains observoient la même méthode que celle que nous suivons aujourd'hui ; mais comme ils étoient moins riches que nous en termes militaires, & qui fournissent une idée claire & nette de ce qu'on veut exprimer, il ne faut pas s'étonner si nous ne comprenons pas toujours bien ce qu'ils veulent dire, & si les Traducteurs, qui ne sont pas gens du métier, sont quelquefois obscurs : soit qu'ils ignorent les termes propres, ou qu'ils n'osent les hazarder, pour se tirer des ténébres du texte.

Les grands fourrages demandent de grandes précautions & des mesures prises d'avance, car des fourrages naissent souvent de grands desseins & des événemens extraordinaires ; ce sont des occasions dont peu de Généraux sçavent profiter ; & je n'en vois pas de plus belles pour ruiner tout d'un coup une armée.

Quoique les Romains eussent des magasins pour le pain, ils ne laissoient pas de profiter de la moisson pour la subsistance de leurs troupes, comme pour celle de leur cavalerie. César s'étend beaucoup sur les fourrages ; mais comme il écrivoit dans un tems où toutes ces choses étoient connues, il ne nous décrit pas l'ordre qu'il y tenoit. On voit seulement qu'il se précautionnoit beaucoup pour s'empêcher d'être surpris, & particuliérement contre les Anglois. Il (a) nous apprend que » sur le midi qu'il avoit envoié au » fourrage trois légions sous les or» dres de Trébonius, l'un de ses » Lieutenans, les Anglois vinrent » fondre de toutes parts sur les » fourrageurs, qui furent soutenus » promtement par ses troupes : de » sorte que les Anglois prirent la » fuite, & furent poursuivis par » sa cavalerie avec l'infanterie en » queue.

Il n'est pas possible que les Anciens pûssent couvrir les fourrageurs, s'ils ne formoient une chaîne proportionnée au terrain que l'on vouloit fourrager. Voici comme je pense qu'ils se conduisoient dans leurs fourrages. Ils y envoioient plus ou moins, selon leurs besoins : souvent toute leur cavalerie & un nombre de légions, le tout en armes ; & après avoir marqué les lieux qu'on vouloit fourrager, une partie de la cavalerie & de l'infanterie se partageoit en différens corps, & formoit une chaîne selon l'étendue du païs où l'on fourrageoit. Comme il n'y avoit point de maraude, qui n'est produite que par le défaut de discipline, chacun faisoit sa trousse ou coupoit les bleds, & se retiroit sans s'écarter de la route du camp. Voilà ce que j'avois à dire des fourrages des Anciens. Passons maintenant aux nôtres. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cette matiére, nous

(a) *Cæs. Comm. de bel. Gal. l. 5.*

nous contenterons d'en dire ce qui nous paroît essentiel.

L'Auteur * du *Service journalier de la Cavalerie* s'étend assez sur les fourrages dans ce qui a rapport à son sujet, qu'il a très-bien rempli, & ce n'est pas notre intention d'entrer dans ces principes, parce que nous les supposons dans nos Lecteurs.

§. II.

Des fourrages: qu'on ne les sçauroit faire avec trop de précautions.

IL y a de grands & de petits fourrages dans les armées. Ceux-ci se font entre les grandes gardes & fort près du camp, & quelquefois en-delà, avec escorte. Ces fourrages sont souvent considérables, & c'est lorsqu'on y envoie une gauche & une droite de cavalerie & d'infanterie, ou toute une première ou une seconde ligne; ce qui peut être mis au rang d'un petit fourrage. J'appelle grand fourrage lorsqu'il marche les deux tiers d'une armée, y compris les escortes. Ces sortes de fourrages ne se font qu'avec de grandes précautions & un très-grand art, lorsque les armées sont proche l'une de l'autre.

Montécuculi (*a*) prétend qu'*il faut fourrager d'abord les lieux les plus éloignez, & venir ensuite peu à peu aux plus proches.* Ce Général entend par les lieux les plus éloignez ceux qui sont les plus voisins de l'ennemi, jusqu'aux grandes gardes. Si l'on réservoit tout le païs d'entre le camp & les grandes gardes, on n'en retireroit rien, ce seroit autant de fourrage perdu: car si les troupes qui vont relever les gardes alloient par les chemins ordinaires, on pourroit espérer de conserver les fourrages; mais on voit que cela ne se peut. On passe à travers champ, & les fourrageurs se font autant de chemins en allant ou en venant du fourrage, qu'il y a de files; & il y a presque autant de files qu'il y a de brigades dans une armée: car chacun prend le plus court pour aller au camp.

Il y a plusieurs choses à observer dans les fourrages; le secret, la diligence, une grande connoissance du païs que l'on veut fourrager, & des précautions infinies au dehors comme au dedans, c'est-à-dire qu'il faut qu'elles s'étendent dans l'armée comme au dehors. A l'égard du secret, il dépend du Général. Dès qu'il s'apperçoit que son armée est au moment de manquer de fourrage, il doit envoier secrétement des Officiers entendus reconnoître le païs & les fourrages, les lieux les plus commodes & les plus avantageux pour former la chaîne. Cela ne suffit pas, il doit faire reconnoître les chemins & les endroits par où l'ennemi peut venir à lui, les postes dont on peut se saisir pour se garantir des desseins de l'ennemi & couvrir son fourrage, les obstacles qu'on peut mettre sur les passages. Voilà les précautions qu'on doit prendre du côté de l'ennemi. Pour ce qui regarde le terrain depuis les lieux où l'on peut fourrager jusques au camp, on doit ouvrir plusieurs routes pour le passage des files des fourrageurs. Le Général réglera l'ordre & la disposition de son fourrage selon les avis des Officiers qui se sont transportez sur les lieux, & des instructions qu'il peut tirer des gens du païs: ce qui n'est pas une chose à négliger.

Avant que de déclarer l'endroit

* *Le Cocqmadelaine.*

(a) *Mont. Mem. l. 1. ch. 4.*

où l'on veut fourrager, on détachera plusieurs petits partis & les houzards, qui doivent s'embusquer sur tous les passages & les chemins du côté du camp ennemi, avec ordre d'arrêter tout ce qui ira ou viendra de ce côté-là, sous prétexte d'arrêter les fourrageurs & les espions. Il est bien difficile, en prenant ces sortes de devants, que l'ennemi puisse être averti de notre dessein & des lieux où l'on veut fourrager. A l'entrée de la nuit, on fera partir les escortes pour former la chaîne, ou les troupes commandées pour ce dessein. On emploiera tout ce tems à placer les troupes dans les différens postes qu'on veut occuper; observant qu'elles soient sur une même ligne droite ou courbe, & que les troupes puissent se communiquer les unes aux autres. On profitera des maisons, villages, châteaux, moulins, bois, haies, ruisseaux, où l'on jettera de l'infanterie. On dressera quelques embuscades dans les endroits couverts, & hors de la chaîne. La cavalerie sera postée sur la même ligne & dans les lieux propres à cette sorte d'arme. On la postera par petites troupes de trente à quarante maitres, avec plusieurs gros de cavalerie & d'infanterie d'espace en espace aux endroits où l'on croira avoir plus à craindre, ou pour courir au secours des autres. Outre ces précautions, il y aura encore des batteurs d'estrade en dehors & en dedans de la ligne; les premiers pour fouiller les villages & les endroits couverts, où l'ennemi pourroit se cacher & tenter quelque entreprise: les autres seront partagez par petits corps, pour courir aux endroits où la chaîne pourroit être attaquée. Comme les fourrages prêtent beaucoup à la ruse, on doit prévoir ce qui peut arriver: car souvent l'ennemi fait de fausses attaques pour attirer tout d'un côté, pendant qu'il attaque & perce de l'autre. Cela arrive ordinairement dans les païs où les fourrages sont rares, & où l'on est obligé de couvrir un grand païs. Ces sortes de fourrages demandent une vigilance extraordinaire, & sont très-difficiles & très-dangereux.

Si l'ennemi venoit en forces, c'est au Général à prendre son parti selon le tems & les lieux: car s'il voioit qu'il ne pût tenir en rassemblant toutes ses escortes, on doit tirer trois coups de canon, pour avertir les fourrageurs de se retirer au camp & d'abandonner leur fourrage, pendant qu'on fera avancer des troupes, soit pour attaquer, soit pour favoriser la retraite.

Dans les fourrages qui se font si près de l'ennemi, on doit y aller armez, comme faisoient les Anciens, & comme on le pratique souvent. La trousse est bientôt à bas, & le cavalier en état de combattre. Les Officiers les plus expérimentez remarquent par les fourrages, & en bien d'autres occasions, le desavantage des grosses bottes; au lieu que celles qu'on appelle molles, comme celles des Allemans, sont plus propres pour la guerre: l'on est du moins en état de faire mettre pied terre à la cavalerie, en certaines occasions où la situation du païs ne lui permet pas de se servir de son avantage. La cavalerie Allemande ne fait pas difficulté de mettre pied à terre, & de faire l'office de fantassin dans une nécessité. M. le Comte d'Evreux, Colonel Général de la cavalerie de France, Officier de mérite, & un Maître dans la cavalerie, n'a rien oublié pour exclure les grosses bottes

de la cavalerie Françoise, sans que jusques ici il ait pû réussir. Il n'y a que son seul régiment qui soit botté de la sorte.

Des grands fourrages naissent souvent les grandes entreprises, ils sont la ressource des petites armées : car comme l'ennemi s'en défie moins, il est aussi moins en garde contre l'attaque du plus foible, & rien ne favorise davantage les desseins extraordinaires, que l'opinion où l'on est de notre foiblesse. Cette opinion, dont le Général n'est pas moins rempli que les troupes qu'il commande, fait qu'il songe bien moins à se défendre qu'à attaquer, & il est tout étonné lorsqu'il est obligé de laisser l'un pour prendre l'autre, auquel il n'est pas préparé. L'Histoire est remplie d'une infinité d'exemples de déroutes & de défaites que les grands fourrages ont causées, qui ne prouvent que trop que la trop grande opinion où l'on est de ses forces, & le mépris qui en naît, peuvent être mis au nombre des plus grands périls qu'on puisse courir à la guerre.

Peu de Généraux sçavent profiter des occasions que nous offrent ordinairement les fourrages un peu considérables, c'est-à-dire de la plus grande partie de la cavalerie : & s'il se passe même quelque combat & quelque action, où l'ennemi ait été battu & les fourrageurs obligez de tout abandonner, on n'est guéres sans s'appercevoir qu'on n'a pas sçû profiter de son avantage. Battre les escortes, percer la chaîne & passer outre, c'est quelque chose ; mais ce n'est rien, si en même tems on ne cherche à investir les fourrageurs, & leur couper le chemin de la retraite ; ce qui est fort aisé, dès que la chaîne est pénétrée & enlevée, & que l'ennemi en forme promtement une autre environnante sur tout le front du fourrage.

Lorsque deux armées sont en campagne, & que l'une fait front à l'autre, on commence ordinairement de fourrager ce qui est devant soi, & chacune le pousse aussi près qu'elle peut de l'ennemi. Les tentatives sur ces sortes de fourrages sont douteuses, parce qu'il est aisé à l'ennemi de faire avancer des troupes de son camp, & d'en être secouru ; mais ceux qui se font sur les aîles ou sur les derriéres d'une armée sont favorables pour une entreprise.

Si l'on veut inquiéter un fourrage qui se fait entre les deux armées, ou engager une action considérable, qui puisse favoriser l'enlévement des fourrageurs, ce qui doit être l'unique but de ces sortes d'entreprises ; voici ce qu'il me semble de mieux à faire pour le succès.

Dès qu'on est informé que l'ennemi fait un grand fourrage, on fera courir le bruit dans l'armée qu'il couvre un autre dessein, & qu'on doit se tenir sur ses gardes, de peur d'être pris à l'impourvû. Si on n'est pas retranché, on se hâtera de le faire, comme si on avoit peur. On fera distribuer de la poudre & des bales, enfin l'on se préparera comme si l'on s'attendoit d'être attaqué. On ne doit pas douter que l'ennemi ne soit bientôt informé de ce qui se passe, & qu'il ne s'imagine que cette peur artificielle est une réalité, & que toutes ces précautions & ces apprêts se font à dessein de se défendre ; ce qui le rendra moins précautionné sur son fourrage. A l'entrée de la nuit on fera plusieurs petits détachemens de cavalerie & d'infanterie, avec ordre de s'embusquer sur tous les chemins

& les passages à un quart de lieue ou demie lieue où l'ennemi fourragera, & qui formeront comme une chaîne sur tout le front du fourrage, avec ordre de ne se point découvrir, de laisser passer tout ce qui ira du côté du camp, & d'arrêter tout ce qui viendra, pour que l'ennemi n'ait aucun avis du dessein que l'on trâme, & qu'il ne soit averti que l'on marche à lui. Comme ces petits détachemens doivent s'entre-communiquer les uns les autres, il doit y avoir un signal muet concerté entre eux, pour qu'on puisse se reconnoître, au cas qu'on vienne à se rencontrer, ou les sentinelles que l'on embusque le plus près des chemins. Ces signaux sont de mille façons différentes, & cela dépend de la fantaisie des Officiers Généraux.

Dès que le Général sera informé que les ennemis fourragent, il mettra tout d'un coup son armée en marche, qu'il divisera en cinq ou six corps de cavalerie & d'infanterie, pour avoir des armes propres à tout événement. Ces corps seront suivis chacun de deux autres, l'un de cavalerie partagé par troupes de trente maitres, & l'autre d'infanterie divisé par petits détachemens ou par piquets, commandez par des Officiers choisis de chaque corps, qui auront ordre de se répandre sur les derriéres des fourrageurs, de les enveloper, & de prendre autant de chevaux qu'il leur sera possible, sur lesquels les soldats monteront, méneront les autres en main, & se retireront au camp avec les prisonniers qu'ils pourront faire. Les petites troupes de cavalerie observeront la même conduite. Voilà quant aux détachemens. A l'égard des troupes qui doivent attaquer & forcer la chaîne, voici l'ordre qu'elles doivent observer.

Je les ai partagées en cinq ou six corps ou plus, si l'on le juge à propos. Ces corps marcheront à une distance raisonnable l'un de l'autre; de sorte qu'ils puissent tout d'un tems, s'il est possible, attaquer la chaîne & la percer en plusieurs endroits, avec ordre aux Officiers qui les commandent d'attaquer brusquement & l'épée à la main tout ce qui se présentera devant eux, & de laisser derriére les postes où l'ennemi pourroit s'être fortifié : car il suffit de battre le gros sans s'amuser au reste, qui tombe par la défaite des autres. Dès qu'on aura forcé la chaîne, & dissipé tout ce qui se présente, on lâchera quelques troupes après les fuiars, pendant qu'on se saisira des chemins pour couper la retraite aux fourrageurs.

Autant que cette entreprise demande de secret & de diligence dans l'exécution, autant faut-il en apporter pour la finir & se retirer, de peur que l'ennemi ne marche en forces par les secours qu'il peut tirer du camp. Si le corps est considérable, on en a peu à craindre; mais le mieux est de penser à se retirer en bon ordre, après avoir pris autant de chevaux & de prisonniers qu'il sera possible de faire.

On peut voir par ce que je viens de dire, que des desseins semblables bien exécutez sont capables de ruiner tout d'un coup une armée: car en attaquant l'ennemi en differens endroits, & sur tout le front de son fourrage, on ne sçait où courir, & on craint en allant d'un côté, qu'on ne soit ouvert & percé par l'autre; si l'on marche aux endroits qui sont les premiers attaquez, on laisse les autres dégarnis, & l'on abandonne ceux qui fourragent derriére eux. Ce qui rend ces sortes de desseins faciles dans l'exécution,

l'exécution, c'est que l'ennemi a ses forces dispersées & répandues çà & là; au lieu qu'il se voit attaqué par de grands corps, qui ne lui donnent pas le tems de réunir ses forces pour y résister.

Comme les grands fourrages laissent un camp presque dégarni, je ne puis comprendre comment un Général habile & entreprenant néglige une occasion si favorable d'y marcher avec toutes ses forces, lorsqu'il sçait son ennemi occupé à son fourrage, où il a mené la plus grande partie des siennes. Cela lui est d'autant plus facile, que le fourrage se fait sur une de ses aîles, ou sur ses derriéres. Ces sortes d'entreprises sont aussi rares que le succès en est certain, en suivant la méthode dont j'ai parlé pour couvrir sa marche & le dessein d'une entreprise si belle & si éclatante. C'est par ces moiens que le foible vient à bout du fort; mais il faut si bien compasser son tems, qu'on puisse arriver sur l'ennemi lorsqu'il est dans le plus fort de son fourrage, & avant que les fourrageurs puissent arriver au camp. Ceci peut être mis au rang des surprises d'armées, dont j'ai parlé dans mes Observations précédentes; aussi ai-je donné là une partie des mesures qu'il faut prendre, & qu'on ne sçauroit trop répéter. En suivant ces mêmes principes, il est bien difficile qu'on puisse douter du succès.

Il n'y a sorte de ruse & de finesse que les fourrages ne puissent fournir, & sur tout lorsque les armées sont proches l'une de l'autre: car dans ces cas ils sont dangereux, particuliérement lorsque l'on a mangé & fourragé ce qui est entre les deux camps, à deux ou trois lieues aux environs. Un Général habile & entreprenant compte bien moins sur le nombre & la supériorité de ses ennemis, quelque disproportion qu'il y ait entre les forces, que sur son courage & son intelligence. Ces deux qualitez suppléent à tout, lorsqu'il est à la tête d'une armée aguerrie, pleine de confiance & de bonne volonté. Les occasions ne lui manquent pas pendant le cours d'une campagne, elles naissent en foule, sans qu'il soit besoin de toutes les finesses de l'art pour les faire naître. Entre deux Généraux égaux en puissance, en expérience & en résolution, la disproportion à l'égard des forces est alors redoutable au foible; mais un habile Général contre un médiocre qui oppose le nombre, quoique brave, à la foiblesse de son ennemi, n'est pas toujours assûré de remporter la victoire. Les exemples là-dessus vont à l'infini, le desespoir & la nécessité n'en ont pas toujours été la cause, c'est souvent la négligence & une vaine confiance en ses forces, & le mépris de l'ennemi, qui naît de la disproportion extraordinaire entre les deux armées; mais le plus grand avantage du foible est constamment dans le courage, la hardiesse & l'audace, soutenue du génie supérieur & de tout ce que l'art a de plus profond & de plus achevé. Avec ces qualitez on vient à bout des entreprises les plus difficiles, & que les courages & les esprits médiocres regardent comme insurmontables, comme folles, & que les autres qui voient de plus loin considérent seulement comme hardies: les unes ne s'exécutent pas sans de grands périls, les autres ne trouvent presque aucun obstacle, ou du moins est-on assûré de réussir & d'en voir le bout. » C'est des grands dangers, *dit Thucydide*, » que résultent les

» grandes gloires, tant pour les » particuliers que pour les Empires. Cela est certain; mais il y a une infinité de desseins à la guerre, où les difficultez & les obstacles ne sont qu'apparens. L'événement les justifie, & le succès relève encore plus la gloire du Général, qu'une entreprise heureuse toute parsemée & coupée de dangers sans nombre, & où l'on perd une infinité de monde. Telles ont été les actions de Fribourg, de Senef, de Neerwinde, de Steinkerque & de Malplaquet.

Je remarque par mon expérience, & par l'analyse des campagnes que j'ai faites pendant le cours de deux grandes guerres très-difficiles & très-meurtriéres, que l'on ne profite pas toujours des occasions, & que l'on entreprend souvent les choses les plus difficiles lorsque l'on pourroit vaincre par les plus aisées; mais cela vient souvent du défaut de hardiesse, & le plus souvent encore par défaut d'habileté. Rien de plus aisé qu'une surprise de camp, rien de plus facile & de plus assûré que l'attaque d'une armée dans sa marche, & pourtant rien de plus rare. Il faut de l'habileté en tout: sans elle on ne fait rien, & cependant personne ne cherche à en aquerir. La plus belle occasion pour attaquer l'ennemi avec le plus grand avantage qui puisse jamais se présenter dans une campagne, & elle se présente presque à chaque campement que l'on fait, pour peu qu'on s'opiniâtre à y rester quelque tems; c'est sans doute l'attaque d'une armée pendant un grand fourrage. Pour réussir dans une telle entreprise, on en prétexte un général & faux, on l'ordonne à l'ordre avec toutes les précautions ordinaires, on commande les escortes, on les fait même partir la nuit: toute la cavalerie a ordre d'y marcher en armes, tout comme si on alloit à un combat; & si l'on prétexte de fourrager sur ses derriéres, on use de moins de précautions, pour venir tout d'un coup au camp, & marcher à l'ennemi avec toutes ses forces, qu'on sçait au fourrage: car lorsqu'on se voit dans la nécessité d'aller fourrager loin de son camp, on attend l'occasion que l'ennemi y aille lui-même, & c'est toujours le plus prudent. C'est dans ces cas que la ruse d'un faux fourrage peut nous assûrer du succès d'une si belle entreprise, & de la ruine entiére de toute l'infanterie d'une armée, qui se trouvant dénuée de la plus grande partie de sa cavalerie, ne peut résister, affoiblie encore par ce qu'on en a tiré pour les escortes. C'est par cette ruse qu'on ruine absolument une armée, elle se trouve battue, terrassée, & perd encore ses équipages, qui sont la proie du victorieux.

Dès qu'on est informé que l'ennemi a donné dans le piége qu'on lui tend, on fait tout d'un coup revenir les fourrageurs, qui font halte à une lieue ou environ du camp, sous prétexte que l'ennemi est en mouvement, & qu'on attend des nouvelles. On les fait alors retourner sur leurs pas pour marcher à l'ennemi, après avoir pris les précautions que j'ai données dans les surprises d'armées, qui dérobent à l'ennemi toute connoissance de notre dessein. Il est surprenant que les exemples de ces sortes d'entreprises soient si rares. Il ne faut pas être étonné que les Anciens nous en offrent si peu, ils avoient peu de cavalerie, & toutes leurs forces consistoient dans l'infanterie, outre qu'ils se retranchoient toujours, au

lieu que nous faiſons tout le contraire; ce qui redouble mon étonnement, lorſque je penſe à la facilité de ces ſortes de deſſeins.

§. III.

Réflexions ſur le ſecond combat.

CEſar avoit raiſon de dire qu'il aimoit mieux la victoire qui ſe conduiſoit par le conſeil que par la force. Rien n'eſt plus vrai que cette maxime, & ce grand homme la pratiqua au plus haut point qu'elle ait jamais été portée, dans la guerre contre Afranius. Les Officiers expérimentez & capables de juger du mérite & de la gloire d'un habile Chef d'armée, ne ſçauroient lire cette campagne ſans admiration. De toutes les guerres qu'il a ſoutenues, il n'y en a aucune qui en approche. Je l'ai déja dit en pluſieurs endroits de cet Ouvrage; mais peut-on s'empêcher de répéter ce qui mérite ſi fort de l'être? Annibal toujours victorieux en Italie, eſt moins grand & moins remarqué après ſes victoires, que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles. Fabius ſauve la République par cela ſeul qu'il ſe ſoutient ſans être vaincu, & ſans chercher à emploier la force.

Annibal étoit bien un autre homme qu'Afranius. Que falloit-il à Céſar pour vaincre celui-ci, & finir la guerre en Eſpagne? Une campagne ne lui ſuffiſoit-elle pas? Et cependant Afranius n'étoit pas un Général médiocre; mais c'eſt qu'il en avoit un en tête infiniment au-deſſus de lui. Combattre contre Céſar & tomber de ſa main, c'eſt une gloire. Arrêter les progrès d'Annibal, & le mener à ſa perte en l'évitant & en cherchant moins à combattre qu'à s'empêcher d'être battu; qui doute que ces moiens ne ſoient plus glorieux que ceux par leſquels l'on finit la guerre, en mettant les affaires au hazard, & en riſquant toutes ſes forces contre un ennemi dont les victoires ne ſervent qu'à diminuer le nombre de ſes ſoldats, & dont il ne retire autre fruit que de reculer ſa perte, qu'on rapproche bien plus par la patience que par les combats, la prudence ne permettant pas d'agir offenſivement contre une armée errante & coureuſe, qui n'a ni places, ni frontiéres, ni aucun moien d'en former aucune.

Les affaires des Romains ſe trouvoient dans une ſituation qui ne leur permettoit pas de rien hazarder; & quand même ils l'euſſent pû, la prudence vouloit qu'ils temporiſaſſent. Il fut impoſſible au Dictateur de leur faire comprendre une vérité ſi frapante. Quoiqu'on ſe ſoit toujours bien trouvé de certaines maximes, il y a des tems & des conjonctures où il faut néceſſairement les abandonner comme fauſſes, pour en prendre d'autres: car toutes les guerres ne ſont pas les mêmes. L'expérience de tant de défaites eût dû obliger les Romains à changer l'état de la guerre, & à la faire avec une extrême circonſpection. Les infortunes de la Trébie & du Thraſyméne leur avoient enlevé l'élite de leurs troupes, leur armée étoit compoſée de nouveaux ſoldats & d'Officiers ſans expérience, & pas un ſeul Général capable de ſeconder le ſeul homme de la République qui fût digne de les commander, & de conduire une guerre ſi difficile & ſi épineuſe. Une médiocre meſure d'eſprit & de jugement ne ſuffiſoit-elle pas pour leur faire comprendre la ſageſſe des conſeils de Fabius, & la folie de ceux des autres, que les événemens ne

firent que trop voir, sans que pour cela ils devinssent plus raisonnables & plus éclairez pour l'avenir ?

Après qu'Annibal se fût tiré des détroits des montagnes de Caffilinum par un stratagéme ridicule, & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y laissérent prendre, ses affaires ne se trouvérent pas en meilleurs termes. Jamais ce grand Capitaine ne se vit dans un défilé plus difficile & dans de plus grands embarras, une armée sans cesse à ses trousses, inquiété dans ses vivres & dans ses fourrages, & serré de si près qu'il ne sçavoit de quel côté se tourner, ni quel conseil prendre. Un esprit de cabale & de révolte qui régnoit dans l'armée Romaine, par les intrigues du Général de la cavalerie, qui la fomentoit, produisit une infinité de lettres contre la conduite du Dictateur ; un ordre du Sénat, comme je l'ai dit, sous le prétexte d'un sacrifice, obligea ce grand homme d'aller à Rome, & de remettre son armée à l'homme du monde le plus incapable de la commander. Quelle dut être la joie du Général Carthaginois, de se voir délivré d'un ennemi si incommode & si dangereux ! L'absence du Dictateur produisit la prise de Gérunium ; ce qui eût dû faire connoître ce qu'on devoit attendre du Général de la cavalerie, qui laisse prendre, par son peu de prévoiance, un poste si important. Soit que les fautes de ce nouveau Général fussent privilégiées, ou qu'on n'en connût aucunement la conséquence, soit qu'elles fussent couvertes par deux avantages qu'il remporta sur les troupes d'Annibal, les Romains regardérent la perte de Gérunium comme peu de chose, & s'attendirent que cet endroit deviendroit célébre par la défaite d'Annibal : sans doute que Minucius ne promettoit rien moins dans les lettres qu'il écrivoit au Sénat.

Polybe semble s'en moquer. Il falloit qu'il les eût lûes dans les Mémoires de Fabius, & qu'il y ajoutât un peu moins de foi que nous ne faisons à celles que les Généraux modernes écrivent à la Cour sur les avantages réels ou prétendus des armées qu'ils commandent. Un Historien qui se pare de ces sortes d'autoritez, doit auparavant nous donner le caractére du personnage, ou l'examiner lui-même avant que de s'y fier. Un homme qui voudroit écrire l'affaire de Crémone, & qui puiseroit dans les lettres que nos Généraux écrivirent à la Cour, ne se feroit-il pas moquer de ceux qui s'y sont trouvez, & qui sçavent tout le contraire ? Car il n'y avoit de vrai dans la relation des deux Généraux invisibles pendant plusieurs combats très-sanglans, qui commencérent depuis la pointe du jour jusques bien avant dans la nuit, où ils ne parurent jamais ; il n'y avoit de vrai, dis-je, que la date du jour que la ville fut surprise, & que les ennemis en furent chassez par la valeur des soldats & par la bravoure des Officiers.

Il suffit que Polybe, & Tite-Live après lui, nous fassent connoître le caractére de Minucius, pour n'ajouter aucune foi aux lettres qu'il écrivoit de l'armée, & nous faire rabattre beaucoup de ses avantages. Les Romains n'en rabattirent pourtant rien : il fut au contraire regardé comme le seul capable de terminer cette guerre, & les choses furent portées à un tel excès d'imprudence & d'égarement, pour retoucher ce que j'ai déja dit, que la Dictature, à laquelle ils avoient toujours eu recours dans les dan-

gers les plus éminens de la République, & qui ne fut particuliérement établie que pour remédier au défaut de l'autorité partagée dans le commandement des armées, qui fut la cause, comme chacun sçait, de la perte de plusieurs batailles; cette Dictature, dis-je, ne laissa pas que d'être, pour ainsi dire, coupée en deux, & l'on vit avec étonnement deux Dictateurs au lieu d'un.

Ne diroit-on pas que le peuple & le Sénat n'agissoient dans leurs délibérations que par l'esprit d'Annibal? Pour le coup ils ne firent que la moitié de ce qui pouvoit se faire à son avantage. Sans doute que le nouveau Dictateur à la tête des affaires eût été mieux son fait que l'ancien, dont la façon de faire la guerre l'incommodoit extrémement. Il est pourtant certain que deux faisoient le même effet. Ils étoient trop différens d'humeur & d'inclinations pour s'unir de sentimens, quoiqu'ils le fussent pour le bien & la gloire de leur patrie.

Les Romains ne sçavoient-ils pas, par les exemples d'un grand nombre de batailles perdues, que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée, & que la Dictature remédioit à tous ces défauts, qui avoient mis la République près d'une entiére subversion? » La crainte de » la honte & le desir de la gloire, *dit un Auteur*, » nous font agir vi» goureusement quand elles ne re» gardent que nous. Si les choses » sont communes, on néglige la ré» putation & le blâme, où l'on a » peu de part: le même inconvé» nient se rencontre dans les négo» ciations ménagées par plusieurs. » Le nombre nuit au secret, les dif» férens intérêts retardent ou dé» tournent la conclusion du Traité.

Les Romains ne pouvoient ignorer ces maximes: ils les oubliérent pourtant. Le combat de Gérunium renversa toutes leurs espérances: ils se moquérent du Général de la cavalerie, sans qu'ils devinssent pourtant plus sages & plus difficiles à se laisser surprendre par les discours de ces sortes de gens, dont les armées ne sont que trop infectées. L'exemple de Gérunium, qui eût dû leur servir de leçon pour l'avenir, ne les empêcha pas de tomber quelques mois après dans une faute toute semblable. T. Varro leur en fit tout autant accroire, & même beaucoup plus encore que Minucius, qui valoit infiniment mieux que lui: ce qui causa la calamité de Cannes, qui les remit dans leur bon sens. Il ne falloit pas moins qu'un si grand malheur pour le leur faire reprendre.

Minucius ne fut pas changé en un autre homme après cette distinction, si fort au-dessus de ses forces & de ses lumiéres. Ce seroit une espéce de miracle qu'un homme, qui manque des qualitez nécessaires pour être à la tête des armées, ne tombât pas dans une infinité de fautes, qui sont toujours les suites de la témérité & de la présomption. L'un & l'autre défaut nous exposent à la risée du public, & rendent ridicules ceux qui ont été capables d'un si mauvais choix. Fabius reçut cette injure du peuple & du Sénat en vrai Stoïcien. Il y parut insensible. Véritablement il ne devoit point trop se fâcher. Il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple en lui égalant Minucius en puissance, n'avoit pû le lui égaler dans l'art de s'en servir & de commander. *Satis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.* Lorsqu'on donnoit le Maréchal de la Ferté pour

Collégue à M. de Turenne, ceux qui voioient une si grande disparité ne devoient-ils pas dire que le Prince ou son Ministre, en égalant le premier en puissance, ne feroient jamais que celui-ci pût être égalé au second dans l'art de s'en servir & de commander ?

Cette nouvelle Dictature, si injurieuse à Fabius, & si contraire aux loix de la République, ne pouvoit manquer d'augmenter la desunion, & de produire de mauvais effets. Annibal s'étoit attendu que le commandement seroit alternatif, selon l'usage ordinaire; mais la fortune en décida autrement: les deux Dictateurs se partagérent les légions, & chacun trouva son compte dans ce partage, par la différence de leurs sentimens, & par-là il étoit libre à tous les deux d'agir selon qu'il leur plairoit pour le bien de la République. L'un ne vouloit rien hazarder, & l'autre tout le contraire. Les deux Généraux aiant divisé l'armée, se postérent en deux camps séparez, ce qui sauva la patrie: au lieu que sa perte étoit assûrée sans ce partage, ou si chacun eût commandé alternativement. Minucius, téméraire & imprudent, n'eût pas manqué son jour pour en profiter, & de s'embarquer dans quelque entreprise étourdie, d'où il n'eût pû se tirer qu'avec honte; au lieu que n'étant maître que d'une partie de l'armée, en risquant celle-ci, il pouvoit espérer du secours de l'autre, s'il venoit à avoir du pire. C'est ce qu'Annibal craignoit sur toutes choses. Il se flatta pourtant que Fabius ne le feroit qu'à l'extrémité, & qu'il ne seroit peut-être pas fâché que son Collégue reçût quelque échec, & fût même bien battu, pour se venger de l'injustice du Sénat, & de l'envie de Minucius par la perte de sa réputation. Annibal pensoit en Africain, & l'on va voir qu'il ne se trompa pas tout-à-fait dans ses conjectures.

Les deux Dictateurs campoient en deux camps séparez, comme je viens de dire: Annibal remarqua une hauteur qui partageoit son camp & celui de Minucius, il songea à s'en rendre le maître. Il ne considéra pas tant l'importance du poste, que l'occasion qui s'offroit d'engager l'ennemi dans quelque combat desavantageux; & je suis persuadé que l'embuscade fut le sujet de l'entreprise sur la colline, plutôt que celle-ci le sujet de l'embuscade. Car il comptoit bien que Minucius, homme aussi imprudent que malhabile, attaqueroit la hauteur & y marcheroit avec toutes ses forces, sans faire reconnoître le terrain qu'il avoit à sa gauche; & où, bien qu'il semblât ras & découvert, il y avoit des cavins, des enfoncemens & des endroits très-propres à une embuscade. Annibal, à la faveur de la nuit, y fit couler un corps considérable de troupes sans qu'on s'en apperçût. Il fait marcher en même tems un autre corps, qui se loge sur la hauteur.

Minucius surpris de voir l'ennemi si proche de son camp, y marche avec toutes ses forces en bataille. Les armez à la légére (2) & la cavalerie (3) entrelassée avec eux, attaquent la hauteur avec beaucoup de courage & de résolution. Comme on faisoit filer à tout moment des troupes des deux armées sur la hauteur, les unes pour attaquer, & les autres pour se défendre, le combat devint grand & fort opiniâtré. On voioit ce spectacle & tout ce qui se passoit du camp de Fabius, & personne ne pouvoit comprendre la raison de l'attaque

du côteau, à deux pas de l'armée Carthaginoise, Minucius n'aïant à opposer à toutes les forces d'Annibal qu'une partie de celles des Romains. Ajoutez que c'étoit dans une rase-campagne, où le nombre fait beaucoup : car outre la supériorité de celle d'Annibal, elle avoit encore la valeur & l'expérience sur celle des Romains. Si Minucius n'avoit eu affaire qu'aux troupes qui défendoient le côteau, il en étoit quitte pour une retraite, qui ne pouvoit lui être interdite; mais il dut être bien étonné lorsqu'il s'apperçut d'une embuscade au milieu d'une plaine, & d'en voir sortir un corps considérable de troupes. Ce n'est pas le piége qui dut le surprendre, mais l'excès de sa sottise & de sa négligence : car qui est le Général qui ne fait pas reconnoître le terrain à deux pas de lui, s'il n'est le plus négligent de tous les hommes ? Ce corps (4), qui s'étoit caché dans ces endroits couverts par-ci par-là & par détachemens, se réunit & fondit tout à coup sur les flancs & sur les derriéres des Romains, pendant qu'Annibal s'avance avec le reste de son armée en bataille droit à Minucius, étonné de la grandeur du péril qui lui paroît alors tout présent : il se déconcerte & ne sçait plus quel conseil prendre, ni comment se retirer. Les troupes qui combattent sur la hauteur s'en apperçoivent & se découragent, la confusion s'y met bientôt. Les ennemis (5), qui voient cette contenance, font un dernier effort, les enfoncent, & les ménent battant jusqu'à leur gros. On ne vit bientôt que confusion & que desordre. Fabius, qui contemple toutes ces manœuvres imprudentes de son Collégue de la hauteur où il est campé, jugea qu'il étoit tems de marcher au secours des siens, & en effet il y marche en si bon ordre qu'Annibal ne jugea pas à propos de pousser plus loin son avanture, de peur que l'ennemi ne profitât de cette espéce de desordre assez ordinaire dans les troupes qui ont combattu, quoique victorieuses. Annibal se retire content d'avoir un peu réprimé l'audace & l'orgueil de cette portion de la Dictature. » Après ce combat, l'armée Ro» maine eut dequoi se convaincre, *dit notre Auteur très-judicieusement,* » que la vaine confiance de Minu» cius avoit été la cause de son mal» heur, & qu'elle ne devoit son » salut qu'à la sage circonspection » de son Collégue : & l'on sentit » aussi à Rome combien la vraie » science de commander & une » conduite toujours judicieuse & » constante l'emportoit sur une bra» voure téméraire & une folle dé» mangeaison de se signaler.

Tite-Live rapporte, & Plutarque après lui, qu'Annibal retournant de ce combat, ne put s'empêcher de dire qu'il s'étoit bien attendu de voir enfin crever la nue qui paroissoit sans mouvement sur les hauteurs, qu'elle s'avanceroit enfin & verseroit sur lui quelque grand orage. Justin dit la même chose. *Annibalem quoque ex acie redeuntem dixisse ferunt, tandem eam nubem quæ sederet in jugis montium, solicitatam procella imbrem dedisse.*

La harangue de Minucius à ses soldats après sa défaite, me paroît bien humble pour un homme si vain. Il est rare que des hommes de ce caractére aïent des retours sur eux-mêmes, & qu'ils reconnoissent leurs fautes : une telle démarche leur coûte trop. Elle ne coûte rien à celui-ci. Cela me semble très-grand, très-magnanime,

& digne de ces tems antiques. Il répare par cette action glorieuse tout le mal qu'il a fait à son Général, & la honte de sa défaite. Qui pourroit refuser son estime à un Officier qui pense ainsi? Je me ferois conscience de ne pas rapporter le discours (a) de Minucius à ses soldats après cet échec, ce qui servira de leçon aux Généraux qui se font battre, & même toujours, & qui prétendent non seulement avoir raison; mais avoir fait bien au-delà de la sagesse & de la prudence humaine, quoiqu'ils soient dignes du mépris & de la risée publique.

» Mes compagnons, leur dit-il, » ne point commettre de fautes, » cela est au-dessus de la nature » humaine; mais tirer de ses fautes » passées des instructions pour l'a- » venir, c'est ce qui est au pouvoir » de tout homme qui a de la vertu » & de la sagesse. J'avoue donc » que j'ai beaucoup moins de sujet » de me plaindre de la fortune, » que je n'en ai de m'en louer: car » ce que je n'avois pas appris dans » toute ma vie, je viens de l'ap- » prendre dans une petite partie » du jour. Je viens de me con- » vaincre que bien loin d'être ca- » pable de commander aux autres, » j'ai besoin de quelqu'un qui me » commande, & que je ne dois » pas avoir la folle ambition de » l'emporter sur ceux à qui il m'est » beaucoup plus glorieux de céder. » Vous n'avez desormais, mes com- » pagnons, qu'un seul Dictateur, » qui marchera à votre tête. La » seule occasion où je veux vous » commander, c'est pour aller lui » témoigner la reconnoissance que » nous lui devons, & dont je veux » vous donner l'exemple en me » soumettant à ses ordres, & en lui » obéissant le premier.

(a) Plut. Dacier. Vie de Fab. Max.

Encore un coup, je ne trouve rien de plus beau, de plus honnête, de plus digne d'un cœur généreux & de plus rare que cette action de Minucius: elle efface le blâme de toutes les autres. Voilà dequoi nous donner de l'indignation contre bien des Généraux qui ont paié de la plus noire ingratitude des services semblables à celui de Fabius. Je ne vois rien de plus lâche, de plus bas, ni rien qui deshonore davantage un homme de guerre, & nous porte plus à le mépriser que ces sortes d'infamies.

Nous ne sçaurions dire sur la foi de quel Historien Plutarque a pû avancer ce que tous les autres ignorent du combat de Fabius contre Annibal ensuite de la disgrace de son Collégue. Je n'en vois aucun qui en fasse la moindre mention. C'est bien donner à courir à un homme qui veut avoir des garans d'un événement aussi considérable que celui-là. Ecoutons le récit de l'Auteur Grec.

» Fabius charge les Numides, » *dit-il*, qui étoient dans la plaine, » & les dissipe: de là il fond sur » ceux qui poursuivoient les Ro- » mains, & taille en piéces ceux » qui lui font tête; les autres plient » & prennent la fuite, de peur d'ê- » tre envelopez à leur tour. Anni- » bal voiant la fortune changée, & » Fabius, qui l'épée à la main avec » une vigueur fort au-dessus de son » âge, se faisoit jour au travers des » combattans, & perçoit jusqu'au » haut de la colline où étoit Mi- » nucius, fit cesser le combat; & » aiant commandé aux trompettes » de sonner la retraite, il ramena » ses troupes dans son camp.

Je m'imagine que Plutarque au-

roit pû supprimer ce combat sans se faire tort. Voit-on une ombre de cette action dans Polybe & dans Tite-Live, ni dans aucun autre Historien ? Qui croirons-nous ? Je le puis dire, Polybe est infiniment plus digne de foi que cent autres comme Plutarque; & quand nous n'aurions que le premier pour garant, il faudroit le croire. Il étoit contemporain, il avoit consulté mille gens qui avoient servi dans l'armée de Fabius: il étoit d'ailleurs homme de guerre. Nous pouvons nous en rapporter à lui plutôt qu'à Plutarque, qui n'a écrit que plusieurs siécles après. Le voilà donc avec son combat entre la foule des Historiens qui le démentent. Nous y mettrons aussi l'Auteur de la nouvelle Histoire Romaine, qui s'est chargé du débit de cette action, qu'il n'a pas manqué d'orner & de parer de tous les atours de son éloquence, & de romaniser un peu plus le fait que n'a fait Plutarque. On lui passe tout cela, comme le passage des éléphans sur le Rhône, qui traversérent ce fleuve sur deux bacs attachez au bout d'un traîneau: machine admirable, & de l'invention de l'Auteur. C'est le moins que nous puissions faire que de reconnoître par un peu d'indulgence le divertissement qu'il nous donne. Revenons à notre sujet.

Les Modernes ont eu leurs Minucius comme les Anciens; & quelque malhabile qu'il fût, il avoit son mérite comme tous les autres qui lui ressemblent. J'ai rencontré un Gérunium & un Minucius dans l'Histoire de Louis XIII. dans la personne du Maréchal de Brezé, qui se battoit & attaquoit volontiers sans entendre beaucoup dans l'art de la guerre. Il le fit voir en plusieurs actions. Nous prendrons celle qui a le plus de rapport à notre sujet, & c'est la journée d'Avein en 1635. qui lui seroit fort glorieuse, si le Maréchal de Châtillon son Collégue ne l'eût sauvé d'un engagement qui n'eût pas manqué de lui être funeste. Celui-ci arriva fort à propos pour le tirer d'embarras. Les deux Maréchaux avoient partagé leur armée en deux corps pour traverser le païs de Liége, & joindre celle du Prince d'Orange. Le Cardinal Infant crut venir à bout d'empêcher cette jonction, il envoia le Prince Thomas de Savoie à la tête de dix à douze mille hommes & de trois ou quatre mille chevaux; & bien qu'il sçût cette armée fort inférieure à celle de France, il ne s'en mit pas autrement en peine. Le Prince Thomas valoit bien les deux Maréchaux. Il lui suffisoit, pour espérer du succès de son dessein, que le commandement fût partagé entre ces deux Généraux: avantage qu'Annibal considéra toujours comme très-grand pour l'humiliation de Rome, & dont il n'eut pas lieu de se plaindre. Le Cardinal comptoit que la jalousie, que Châtillon & Brézé conçûrent l'un contre l'autre, le dédommageroit de la foiblesse de ses troupes; il n'étoit que trop bien instruit de leur mésintelligence. C'étoit la grande ressource du Cardinal Infant, & la fut presque toujours.

Cette méthode de couper en deux le commandement d'une armée, fut toujours religieusement observée par le Cardinal de Richelieu & par le Cardinal Mazarin. Il ne faut pas en être étonné, ia guerre n'étoit pas leur métier, & les exemples de la seconde guerre Punique & la cause des infortunes des Romains ne leur avoient pas passé sous les yeux, quoiqu'ils sçûssent parfaite-

ment leur Machiavel, qui se moque d'une conduite si peu sensée. Puysegur ne dit pas dans ses Mémoires qu'il la desapprouve; mais il nous fait parfaitement connoître la jalousie & la mésintelligence des deux Généraux. Comme ils marchoient en deux corps séparez, & que Brézé faisoit la tête de tout, ce Maréchal arriva plutôt à son quartier, qu'il prit à un village voisin que Puysegur ne nomme pas, & qui menoit à Liége. On en laissa un autre nommé Autin, à un quart de lieue du premier, & que Châtillon devoit occuper, dans la créance qu'il y arriveroit la nuit, & qu'il en feroit son quartier. On y laissa seulement une garde de cavalerie, comme si cela suffisoit pour empêcher le Prince Thomas de s'y loger, si la fantaisie lui en prenoit. Elle lui prit, il s'y posta, & par ce campement il coupa la communication du corps que M. de Brézé commandoit d'avec celui de M. de Châtillon. Le premier, naturellement hautain & fier de la faveur du Ministre, dont il étoit beaufrére, crut pouvoir prendre sur lui d'attaquer de son chef & avec ses seules troupes l'armée Espagnole, ne s'imaginant pas, vû la grande opinion de son mérite & le bruit de son nom, qu'il eut besoin du secours de son Collégue, dont la lenteur, l'indolence & la circonspection n'étoient guéres moindres que la négligence de Brézé à s'informer de ce qui se passoit chez l'ennemi, & à méditer sur ses mouvemens & sur son repos. Il est averti que le Prince Thomas occupe le poste d'Autin, destiné pour son Collégue. Cette nouvelle le surprit, sans lui faire perdre l'espérance de rendre cet endroit célébre par quelque coup de sa façon. Il se met donc en tête d'attaquer seul l'armée Espagnole, & de ne partager point l'honneur d'une victoire qu'il croioit déja tenir. Ce qu'il y a de singulier dans tout ceci, c'est de voir deux Maréchaux de France à une lieue l'un de l'autre, & l'ennemi campé entre deux, sans qu'aucun d'eux en eût la moindre nouvelle : marque évidente qu'ils dépensoient beaucoup en espions. M. de Brézé, ravi que M. de Châtillon ne remue point de son poste, ordonne à Puysegur de mettre l'armée en bataille pour aller au Prince Thomas. M. de la Meilleraie, qui voit cette résolution insensée du Maréchal, lui fait connoître qu'il court à la perte de sa réputation en se faisant battre; au lieu qu'en attendant la jonction des troupes de M. de Châtillon, la victoire devenoit infaillible. Je ne veux rien attendre, répond-il : j'irai droit aux ennemis, & je les battrai. Sans difficulté il arrivoit tout le contraire, si heureusement l'armée de M. de Châtillon n'eût paru fort à propos.

On voit par le récit de cette bataille, que Puysegur nous donne, que tout étoit perdu, si les troupes de M. de Châtillon n'eussent été de la partie. On marcha tout aussitôt à Avein, où les ennemis s'étoient retranchez : ils y furent ataquez & battus. La supériorité du nombre & la lâcheté de leur cavalerie, contribuérent plus à leur défaite que le défaut de conduite du Général. Le Maréchal de Brézé dut être fort obligé à son Collégue; mais comme les ames reconnoissantes sont rares, & qu'on en voit peu de marquées au coin de celle de Minucius, à l'égard de ce qu'il fit, & qu'en toutes choses ce qui est le plus médiocre est le plus commun; il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'ingrats dans

le monde, & tant d'envie contre les hommes ausquels nous sentons des vertus qui peuvent nous faire ombrage & nous surpasser. Brézé, bien loin de sçavoir le moindre gré à Châtillon, ne cessa de le desservir autant qu'il put auprès du Ministre, & de continuer toujours dans la haine qu'il avoit contre lui, & à l'observer dans toutes ses actions, sur lesquelles il versoit tout le poison qu'il lui étoit possible d'y mettre: tant la jalousie pervertit le cœur. C'est dommage que cette basse passion puisse avoir entrée dans l'ame d'un brave homme.

§. IV.

Fautes de Minucius. Annibal n'en est pas exemt: il manqua de hardiesse & de résolution. Raisons qui peuvent justifier la conduite de ce Capitaine.

LEs fautes de Minucius sont d'une espéce qu'il seroit fort mal aisé de justifier; & quoique le sophisme soit une des principales qualitez des Généraux présomptueux & malhabiles, & toujours battus lorsqu'il ne plaît pas à la fortune de couronner les bévûes les plus énormes, pour marquer sa puissance sur ceux qu'elle favorise, Minucius ne l'emploia pas pour couvrir les siennes: il s'accusa lui-même d'avoir failli, & en fit un aveu public. Il fit voir la vérité de cette maxime, qu'il a plû à Plutarque d'emprunter de Polybe: *qu'un malheur instruit plus en un jour que les prospéritez en plusieurs années*, & vit bien qu'il lui restoit beaucoup à apprendre.

Mon Auteur n'entre dans aucun détail de son ordre de bataille, quoique son troisiéme Livre soit le commencement de son Histoire. Je conjecture qu'il se rangea selon la coutume Romaine. On se méprend rarement à donner le plan de leurs batailles & de leurs combats: car lorsqu'ils sortent de la commune façon de se ranger, Polybe ne manque pas de nous l'apprendre; ce que ne font pas, ou fort rarement les Historiens Latins, beaucoup moins exacts que les Grecs. Je ne trouve rien à reprendre à l'ordonnance de Minucius; mais seulement d'avoir mal choisi son champ de bataille, & de s'être rangé sur un front paralléle au côteau: au lieu qu'il eût dû tourner son armée de telle sorte, qu'il eût porté une de ses aîles vers son camp, & l'autre vers le côteau, en la mettant en potence pour soutenir le corps qui devoit l'attaquer, & par-là il rendoit inutiles tous les avantages qu'Annibal pouvoit prendre sur lui; au lieu qu'en se rangeant de front, il prêtoit le flanc à l'ennemi qui le débordoit, & donnoit lieu à ceux de l'embuscade de tomber sur son flanc & sur ses derriéres. Voilà une faute grossiére & bien avérée, & une grande témérité d'oser attaquer un ennemi si extraordinairement supérieur avec la moitié des forces Romaines, sans être bien assûré si Fabius le tireroit d'embarras, en cas qu'il vînt à avoir du pire: est-ce que Minucius ignoroit à quel homme & à quelles troupes il avoit affaire?

Mais, ce qui met le comble à la sottise, c'est de n'avoir pas fait reconnoître ou reconnu lui-même le terrain aux environs du champ de bataille; cette négligence est-elle bien pardonnable à un homme de guerre? Car s'il eût fait fouiller tous ces endroits, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte. Qui peut, dira quelqu'un, soupçonner une embuscade, où il ne paroît rien qui

doive la favoriser ? Et qui peut s'imaginer, lui répondra-t-on, qu'un Général & un Romain n'ait pas observé en ceci les regles inviolables de la guerre, qui ne permettent jamais de faire un pas sans être bien assûré, & sans avoir bien reconnu les cent autres qui restent à faire ? Qui dit que les plaines, quelque rases & nettes qu'elles nous paroissent au coup d'œil, ne soient pas propres à des embuscades ? Sont-elles si unies qu'il n'y ait des fonds insensibles, des ravins, des fossez & de petits rideaux de terre, capables de cacher & de couvrir non seulement un grand corps d'infanterie, mais encore de la cavalerie ? L'Histoire n'est-elle pas remplie d'une infinité d'exemples de ces sortes de piéges, qui sont d'autant plus à craindre qu'on s'en défie le moins ?

Je veux que le piége dans lequel Minucius tomba puisse être mis au nombre de ceux qui sont au-dessus de la prévoiance humaine, quoiqu'il soit bien au-dessous ; est-ce qu'il ne voioit pas qu'Annibal le déborderoit, s'il s'avisoit de sortir en bataille & de marcher à lui ? Il devoit donc se précautionner à ses aîles, & pour s'assûrer de ce côté-là fermer les espaces ou les deux extrémitez d'entre ses deux lignes (6) par ses triaires, pour faire front de tous côtez ; alors les troupes de l'embuscade eussent trouvé à qui parler, & par tout une égale résistance. Tout au moins devoit-il mettre sa cavalerie (7) en potence, & par-là ses flancs ne se fussent pas trouvez découverts. Ce mouvement étoit délicat si près de l'ennemi, dira-t-on : je l'avoue ; mais il étoit moins dangereux que de laisser cette cavalerie dans une situation où elle ne pouvoit rester longtems sans être envelopée & défaite dès le premier choc. Disons la vérité, Minucius fit tout à la hâte & sans réflexion. Il ne falloit pas attendre des mesures & des manœuvres si déliées d'un Général qui néglige les plus essentielles, & celles qui peuvent entrer dans l'esprit de tout le monde. Ce qui doit sans doute surprendre, c'est que ce Général tomba dans une faute toute semblable à celle de Sempronius à la bataille de la Trébie : car si celui-ci, aussi bien que l'autre, eussent fait reconnoître la plaine du côté de leurs aîles, ils ne fussent pas tombez dans le piége qu'Annibal leur tendoit. Ne diroit-on pas qu'il y avoit un siécle de cette action à l'autre ? Mais venons à Annibal, qui nous paroît bien circonspect dans cette affaire-ci.

Ceux qui s'impatientoient de la longueur de cette guerre, qui se passoit toute en mouvemens, sans aucune action décisive, disoient, par dérision, comme je l'ai déja dit, & pour se moquer, que Fabius étoit le Pédagogue d'Annibal, qu'il ne quittoit jamais d'un pas de peur de libertinage : qu'il n'osoit pourtant le châtier de ses écarts, dans la crainte d'en être battu ; mais qu'il cherchoit à le renvoier chez ses parens, faute de nourriture & de moiens pour l'entretenir en enfant de bonne maison.

On n'auroit jamais dit que ce terme burlesque pût être appliqué à un Général d'armée. Les envieux de ce grand homme ne pensoient pas qu'il faisoient son éloge, en voulant le tourner en ridicule. Les habiles gens, qui voioient la profondeur du systéme de ce grand homme, prirent ce terme dans un sens plus honorable, & s'en formérent une idée bien différente après l'affaire de Gérunium. En ef-

fet elle fit assez voir que le Général Carthaginois reconnoissoit la supériorité de son Maître, & l'ascendant qu'il avoit sur lui. Encore un coup, il fit voir qu'il le craignoit, & qu'il méprisoit les autres. Peu s'en fallut que Minucius ne fut mis dans une entiére déroute, si le *Pédagogue* n'y eût mis bon ordre. Annibal craignit de l'avoir sur les bras, & que les affaires ne changeassent de face; il se retira dans son camp, lui qui cherchoit les occasions de combattre, bien loin de les éviter. Cette nouveauté m'étonne. Ses affaires se trouvoient dans une telle extrémité, qu'il ne pouvoit se sauver que par une victoire; d'où vient qu'il quitte ainsi la partie en si beau sujet de la finir glorieusement? Il étoit déja victorieux d'une partie de l'armée Romaine, encore un coup de colier suffisoit pour perfectionner l'œuvre: une partie de ses forces étoit capable de tenir tête à des troupes battues & étonnées du succès de leur entreprise. Ceux qui marchoient au secours venoient-ils avec des espérances plus grandes de vaincre que ceux qui avoient déja vaincu? Annibal ne devoit-il pas regarder son premier avantage comme une assûrance d'un plus grand? N'auroit-il pas dû marcher droit à Fabius & le combattre? Il n'en fit pourtant rien. Encore une fois, cet excès de prudence & de circonspection, dans un homme comme Annibal, est quelque chose de si surprenant, que je ne vois aucune raison qui puisse le justifier d'une conduite si contraire à sa maniére de faire la guerre. Que sçai-je s'il ne craignoit pas que les troupes de Minucius ne se ralliassent, & qu'elles ne revinssent au combat avec cette fureur qui naît du desir de réparer leur honte, & que la vûe d'une armée qui marche à leur secours ne relevât leur courage & leurs espérances, & ne les portât à quelque coup déterminé? En effet il n'y a rien de plus capable d'animer des gens de cœur, qui ne sont pas battus par leur faute, mais par l'imprudence de leur Général, que la vûe d'un secours. *La compagnie assûre jusqu'aux enfans*, dit Montagne, & la honte nous tient souvent lieu de compagnie. Les Romains en étoient plus susceptibles qu'ils ne l'étoient de crainte: elle avoit un tel pouvoir sur eux, qu'elle leur a fait remporter de grandes victoires lors même qu'on les tenoit pour perdues.

Après le combat de Dyrrachium, où les soldats de César furent battus, toute l'armée demandoit la bataille, tant leur défaite leur tenoit au cœur. Il arriva pareille chose à ceux d'Antoine dans la guerre contre les Parthes. On vit l'effet de la honte d'une retraite dans nos soldats à la bataille de Malplaquet & de beaucoup d'Officiers, qui n'eussent jamais été d'avis de se retirer, si on eût daigné les consulter: car cette retraite ne put être attribuée qu'au conseil de deux Officiers Généraux. Encore une fois, ceci ne couvre pas la retraite d'Annibal, & ne le sauve pas du blâme. Pour moi je pense qu'il ne crut point devoir tenter la fortune sur la fin d'une campagne. Comme il ne voioit aucun endroit pour passer l'hiver, ni de vivres pour la subsistance de ses troupes que ce qu'il avoit amassé à Gérunium, & que ce poste étoit d'une extréme importance pour lui, il craignoit que, si la fortune venoit à lui tourner le dos, il ne se vît dans la nécessité d'abandonner son poste, ou d'y être insulté ou bloqué; outre qu'un avantage rem-

porté dans l'hiver ne nous met guéres plus au large, parce qu'on ne sçauroit en profiter. Ces raisons me paroissent fortes, & sont, je pense, les seules qui engagérent le Général Carthaginois à se contenter du succès du premier combat, sans tenter le hazard d'un second, qui pouvoit ne lui pas réussir. Passons maintenant à ce que nous croions de mieux à faire, si un Général se trouvoit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius: car quant à Annibal, il y a infiniment moins à reprendre dans sa conduite.

§. V.

Précautions dans les campements. Distribution de chaque arme. Ordre de bataille selon le principe de l'Auteur.

UN Général qui manque dans le coup d'œil, qui, comme on dit, est un présent de la nature, quoiqu'il soit vrai qu'il se puisse aquerir par l'étude & l'exercice, donne un grand sujet de douter de sa capacité, de son expérience & de son bon sens, à moins qu'il n'ait la vûe courte. En ce cas les autres qualitez lui servent de peu, à moins que la fortune ne se mêle de ses affaires, ou qu'il n'ait auprès de lui quelque habile homme, dont il se serve en guise de lunettes pour s'empêcher de tomber; ce qui n'arrive jamais dans les Généraux imprudens & présomptueux comme Minucius, qui manquoit non seulement de talens pour l'exécution des grandes entreprises; mais il paroît par sa conduite qu'il étoit très ignorant dans la science des postes, & incapable de connoître ce qui pouvoit faire à son avantage ou lui nuire dans un campement: ce qui dépend du coup d'œil, que la science affine & perfectionne.

Avant que de se déterminer sur un campement, on doit examiner non seulement le terrain que nous avons devant nous; mais encore celui qui nous environne, & considérer avec une extrême attention tout le terrain qui est entre l'ennemi & nous, de peur qu'il ne profite de ces avantages, qu'il ne nous y prévienne & ne nous resserre dans notre camp, ou qu'il ne s'en empare pour couvrir le sien, ou qu'il ne s'en serve pour le dessein d'une grande entreprise. Si l'on a négligé ces sortes de choses, & qu'on s'apperçoive que l'ennemi se soit saisi de quelque poste avantageux qui nous resserre & nous oblige d'abandonner le nôtre avec des difficultez infinies pour la retraite, il faut y marcher sur le champ: & si le poste est important, on doit soutenir cette attaque avec toutes ses forces, & se préparer à tout événement. Ces sortes d'entreprises exigent de grandes précautions. On y marche en pleine bataille & dans l'ordre sur lequel l'on veut combattre. On fait un corps à part des troupes destinées pour l'attaque. Si la hauteur est sur un front parallèle à l'ennemi, il faut examiner s'il n'est pas plus fort, si quelqu'une de ses aîles n'outrepasse pas une des nôtres, & s'il soutient la colline par une aîle ou par son centre; ce qui met de la différence dans une disposition, parce qu'on ne peut être débordé des deux côtez, & que l'ennemi qui est campé derriére la hauteur peut tourner la montagne & manœuvrer à son aise sans être apperçû, pendant qu'on est aux mains de ce côté-là; mais nous supposons ici un corps d'armée comme celui de Fabius, qui ôtoit cet avantage

à Annibal contre Minucius.

Le plus important dans ces sortes d'entreprises, est d'assûrer bien ses aîles, de peur d'être investi. Or je ne vois pas d'autre moïen de s'empêcher de l'être, que de soutenir ceux qui attaquent le côteau par une des aîles plutôt que par son front; parce qu'il est toujours plus avantageux d'être surpassé à une seule que de l'être à toutes les deux, & que la ligne qu'on forme fasse un angle ou une oblique avec les troupes qui attaquent, & que celles-ci soient soutenues de si près de leur aîle, que l'ennemi ne puisse, en tournant la hauteur, se couler entre elle & les combattans. Cette aîle doit former une potence (7) avec la ligne (8), qui s'étend vers le camp: car si l'armée campe en deux camps séparez, l'ennemi n'osera tourner sur l'aîle qui attaque & qui se replie vers le côteau, de crainte d'être attaqué & pris par ses derriéres par les troupes du camp qui est sur la droite, & par-là les deux aîles sont à couvert des desseins de l'ennemi: outre que les troupes de la droite donnant jalousie de ce côté-là, l'ennemi se bornera à porter toutes ses forces sur le côteau, ou à faire son principal du reste de la ligne, & d'attaquer tout ce front pour faire diversion des troupes qui attaquent la colline. Or l'ennemi (9) ne sçauroit engager une affaire de ce côté-là, qu'il ne replie toute son armée, qu'il ne s'éloigne de son principal objet, & ne s'expose à être attaqué à sa droite, sans rien voir de ce qui se passe vers la hauteur. Ajoutez que ceux qui la défendent peuvent être pris par leurs derriéres par les troupes du second camp, pendant qu'ils se voient attaquez de front. Comme j'ai déja traité de l'attaque des hauteurs, je me contente ici de donner d'abord l'ordre & la disposition de l'attaque de la colline, pour finir par celle de la partie de l'armée qui la soutient.

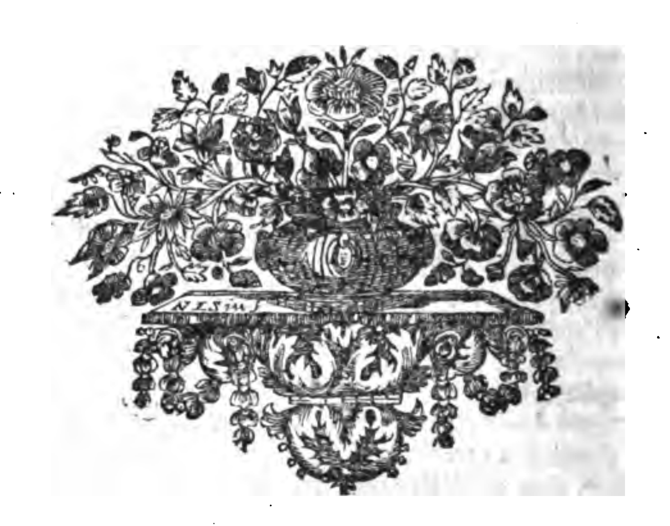
Comme je suppose le côteau d'une pente douce & aisée, je suppose aussi que la cavalerie y peut être d'usage. Je range donc les troupes qui attaquent la hauteur par colonnes de deux bataillons aux aîles (10) & au centre, les autres d'un seul bataillon sur douze de profondeur: les escadrons (11) entre les intervalles. Ces escadrons entrelassez des compagnies de grenadiers (12). Cette ligne de colonnes sera soutenue d'une réserve de quelques bataillons (13). Cette disposition ne demande aucune explication, & encore moins de Commentaire, pour peu qu'on ait une idée de mon principe de tactique, auquel il faudra bon gré mal gré tôt ou tard venir.

On n'attaque jamais un poste au voisinage d'une armée, qu'on ne marche avec toutes ses forces, comme je l'ai déja dit. Voici l'ordre sur lequel on doit se ranger, s'il prenoit envie à l'ennemi d'engager une affaire générale.

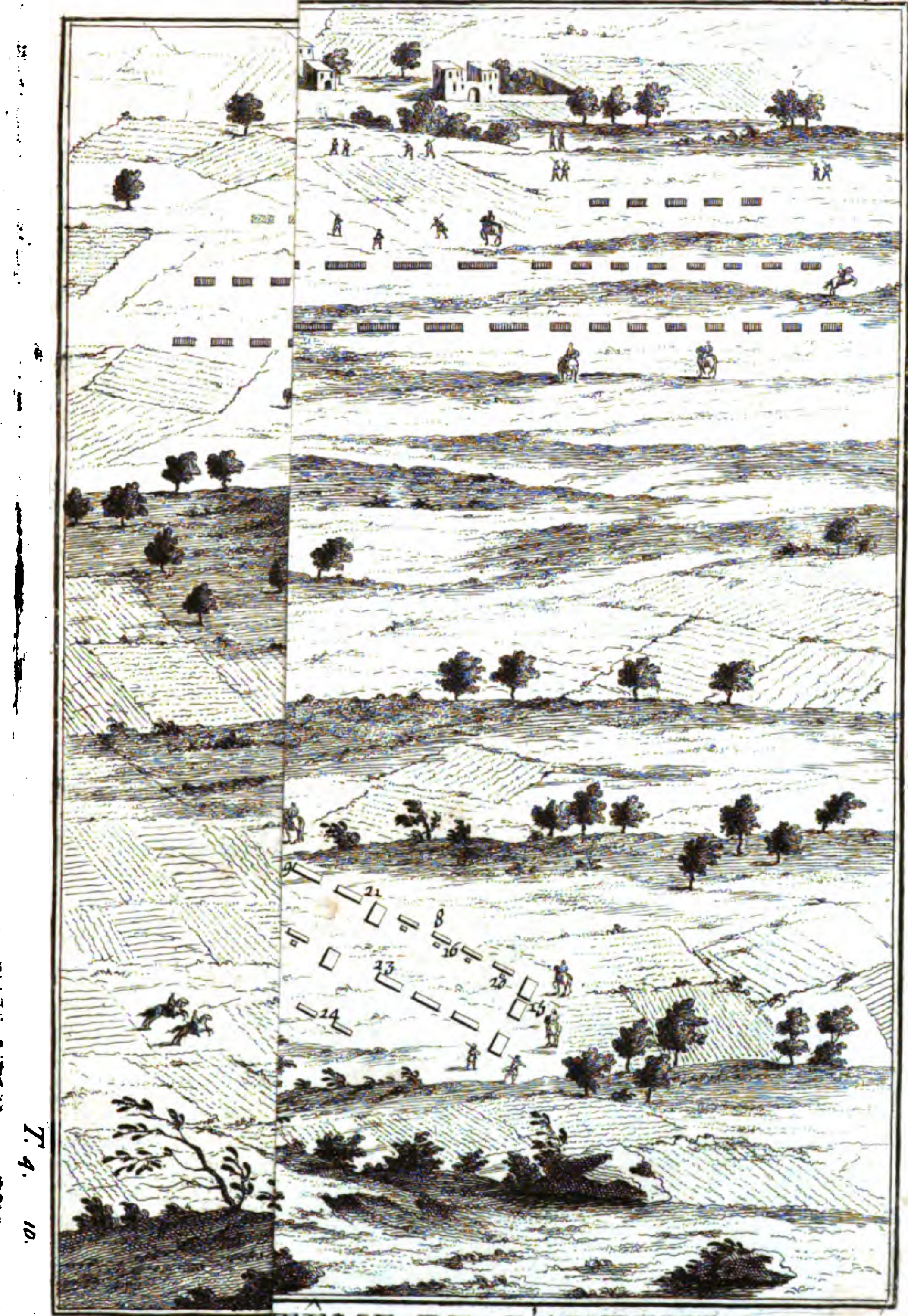
Les troupes commandées pour l'attaque de la colline devant occuper tout le front, & l'ennemi qui la défend à sa gauche (14) s'étendant bien au-delà de la plaine, il y auroit à craindre, si on se rangeoit sur un front paralléle au sien, d'en être surpassé. Je crois que le plus sûr pour éviter ce défaut, seroit de former une potence, comme je l'ai déja dit, avec le corps qui doit attaquer la hauteur en se rangeant de biais, portant la gauche vers le camp. Par cette disposition on s'éloigne de l'ennemi, qui ne sçauroit profiter de son avantage, ni engager un combat sans

remuer toute son armée par un quart de conversion très-dangereux, parce que ces sortes de mouvemens ne se font guéres sans confusion, & sans perdre un tems considérable; outre qu'on s'éloigne de l'endroit qui fait le sujet du combat, qu'on ne sçauroit secourir que par un mouvement irrégulier.

L'armée sera flanquée à ses aîles des deux colonnes (15) de deux sections chacune, la cavalerie sur trois corps aux aîles (16) (17), & au centre (18), l'infanterie (19) entre eux, les escadrons entrelassez des pelotons (20) & les bataillons sur dix de profondeur, les brigades de cavalerie & d'infanterie appuiées aux colonnes (21), & une autre (22) au centre pour faire effort en cet endroit, & séparer celui de l'ennemi de ses aîles, & une arme doit être nécessairement soutenue par l'autre: l'infanterie de la seconde ligne (23) soutient la cavalerie de la premiére, & la cavalerie l'infanterie avec quelques colonnes & une réserve (24). Voilà l'ordre de bataille sur lequel il me paroît qu'on doit combattre, soit dans l'attaque de la hauteur, soit dans le combat qui peut naître de cette entreprise. Si Minucius eût tourné son armée comme je le fais voir ici, la ruse d'Annibal alloit à rien: il ne pouvoit même l'attaquer sans s'éloigner de la hauteur & de son camp. Il étoit alors aisé à Fabius de détacher une partie de son armée, qui eût pû tomber sur le camp ou sur les derriéres de ceux qui défendoient le côteau, pendant qu'avec le reste il eût marché au secours de Minucius.



CHAPITRE XXIII.



ORD TÊME DE L'AUTEUR.

T. 4. 10.

CHAPITRE XXIII.

Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la néceſſité de combattre. Préparatifs pour cette bataille. Harangues de part & d'autre pour diſpoſer les troupes à une action déciſive.

LEs deux armées paſſérent ainſi l'hiver & tout le printems à ſe côtoier l'une l'autre. Le tems de la moiſſon venu, Annibal décampe de Gérunium, & pour mettre les ennemis dans la néceſſité de combattre, il s'empara de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient enfermé les vivres & autres munitions qu'ils avoient apportées de Canuſium, & d'où ils tiroient leurs convois. Cette ville avoit été entiérement détruite l'année précédente. Annibal, par la priſe de cette place, jetta l'armée Romaine dans un embarras très-grand. Outre qu'il étoit maître des vivres, il ſe voioit dans un poſte qui par ſa ſituation commandoit ſur toute la contrée. Les Proconſuls dépêchérent à Rome courriers ſur courriers, & mandérent que, ſans être obligez de combattre, il n'étoit plus poſſible d'approcher de l'ennemi; que tout le païs étoit ruiné; que les Alliez étoient en ſuſpens, & attendoient avec impatience à quoi l'on ſe détermineroit; qu'on leur fît ſçavoir au plutôt ce que l'on jugeoit à propos qu'ils fiſſent. L'avis du Sénat fut de livrer la bataille. Mais on écrivit à Servilius de ſuſpendre encore, & l'on envoia Æmilius pour la donner. Tout le monde jetta les yeux ſur ce Conſul; perſonne ne parut plus capable d'exécuter avec ſuccès une ſi grande entrepriſe. Une vie conſtamment vertueuſe, & les grands ſervices qu'il avoit rendus à la République quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les ſuffrages en ſa faveur. On fit encore dans cette occaſion ce qui ne s'étoit pas encore fait, on compoſa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, ſans les Alliez.

Car, comme nous avons déja dit, les Romains ne lévent jamais que quatre légions, dont chacune eſt d'environ quatre mille hommes & de deux cens chevaux. Ce n'eſt que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq

mille des uns & trois cens des autres. Pour les troupes des Alliez, leur infanterie eſt égale à celle des légions ; mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque Conſul la moitié de ces troupes auxiliaires, & deux légions. On les envoie chacun de leur côté, & la plûpart des batailles ne ſe donnent que par un Conſul, deux légions & le nombre d'Alliez que nous venons de marquer. Il arrive très-rarement que l'on ſe ſerve de toutes ſes forces en même tems & pour la même expédition. Ici les Romains emploïent non ſeulement quatre, mais huit légions : il falloit qu'ils craigniſſent étrangement les ſuites de cette affaire.

Le Sénat fit ſentir à Æmilius de quel avantage ſeroit pour la République une victoire complette, & au contraire de combien de malheurs une défaite ſeroit ſuivie. On l'exhorta de prendre bien ſon tems pour une action déciſive, & de s'y conduire avec cette valeur & cette prudence qu'on admiroit en lui, en un mot d'une maniére digne du nom Romain. Dès que les Conſuls furent arrivez au camp, ils firent aſſembler les troupes, leur déclarérent les intentions du Sénat, & leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures préſentes leur ſuggérérent de plus preſſant. Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le ſujet (*a*) de ſa harangue. Il étoit important de raſſûrer

(a) *Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le ſujet de ſa harangue.*] La Logique doit être naturelle, dit le célébre le Clerc, ou elle ne vaut rien. Les figures de rhétorique peuvent être ſçavantes ; mais la meilleure eſt celle qui eſt la plus propre aux tems & aux lieux. Il cite là-deſſus un exemple d'un vieux Officier qui commandoit les Anglois devant Cadix en 1702 : l'avantage du poſte des ennemis, qui demandoit de la vigueur pour les en chaſſer, le réduiſit à la néceſſité de haranguer ſes ſoldats, ce qu'il n'étoit pas accoutumé de faire. Il s'en tira du mieux qu'il put, & mieux peut-être que n'auroit fait tout autre plus éloquent. *Quelle honte !* leur dit-il, *pour vous, Anglois, qui mangez de bon beuf & de bonne ſoupe, de vous laiſſer battre par cette canaille d'Eſpagnols, qui ne mangent que des oranges & des citrons.* Les Eſpagnols ne ſont pas ſi canailles qu'on diſoit bien : s'ils étoient mieux diſciplinez & bien menez, ils auroient moins beſoin de harangue que les autres. Quoiqu'il en ſoit, la harangue n'étoit pas des plus graves & des plus ſérieuſes, comme l'on peut voir, & cependant elle fit plus d'effet dans le cœur de ces mangeurs de beuf & de ſoupe, & leur inſpira plus de courage que n'auroit pû faire la plus précieuſe & la plus divertiſſante de celles qui ſe trouvent dans la nouvelle Hiſtoire Romaine.

La coutume des Anciens étoit de haranguer leurs ſoldats avant le combat : je la trouve excellente & très-digne d'être repriſe. Je doute qu'on en puiſſe trouver l'origine, tant elle eſt ancienne. Elle a duré ſi longtems, que nous touchons preſque à celui où elle s'eſt perdue. Les plus courtes harangues ſont ſans doute les meilleures. Les Hiſtoriens de l'antiquité, & ſur tout les plus recommandables, en rapportent un grand nombre, que les Généraux ont débitées à la tête de leurs armées : ſi c'eſt une réalité ou des piéces de la façon de ces Hiſtoriens, je n'en ſçai rien. Je ſoupçonne ſeulement qu'elles ne ſont pas telles

les troupes contre les revers qu'elles avoient éprouvez, & de dissiper l'épouvante qu'elles en avoient conçûe,

qu'ils nous les donnent, & qu'ils font dire à leurs Héros bien au-delà de ce qu'ils ont débité, pour augmenter le courage & les espérances de leurs soldats. Je crois que celles qui renferment beaucoup de sens & peu de paroles, sont les plus éloquentes, les plus persuasives & les plus propres au commencement. Ce n'est pas un petit avantage dans un Général d'armée que d'être éloquent ; mais cette qualité n'est aujourd'hui d'aucun usage : ou nos soldats n'ont pas besoin d'être excitez à bien faire, ou leurs Généraux ne sçavent que leur dire faute d'esprit militaire, quoiqu'ils en aient infiniment lorsqu'il s'agit de faire valoir leurs belles actions, ou d'excuser les mauvais succès de leurs entreprises, ou de perdre ceux dont le mérite leur fait ombrage.

César étoit d'une éloquence charmante. Elle ne lui servit pas peu en bien des occasions. Ses soldats en sentirent assez la puissance. Elle étoit en telle recommandation, que plusieurs dans son armée firent des recueils de ses harangues militaires. Si elles égaloient le nombre de ses grandes actions, elles devoient remplir plusieurs volumes raisonnables. L'on prétend qu'ils subsistoient en effet, & qu'Auguste prenoit un singulier plaisir de se les faire lire. Ce Prince sçavoit fort bien distinguer les fausses des véritables, ce qui n'est pas difficile : car le stile d'un grand homme lui est particulier, & ne s'imite pas aisément.

Il est certain que les discours faits à la tête des armées, où il y entre des mots de raillerie & de plaisanterie, font plus d'effet que les plus sérieux, quelque bien tournez qu'ils soient. Un bon mot quelquefois est d'un grand effet. Celui d'Annibal à Giscon à la bataille de Cannes, en fit beaucoup. Celui-ci lui dit *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant*. Annibal, au rapport de Plutarque, fronçant le sourcil, lui répondit : *mais il y a une chose plus étonnante encore, Giscon, & à laquelle tu ne prens pas garde.* Giscon lui demanda ce que c'étoit : *c'est*, dit Annibal, *que de tout ce prodigieux nombre d'hommes il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon comme toi* : ce qui fit rire tout le monde, & toute l'armée le sçut un moment après. *Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois*, dit encore Plutarque, *qui se persuadérent que leur Général n'avoit pas ri de si bon cœur, jusqu'à plaisanter à la vûe d'un si grand péril, qu'il ne vit bien qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.* Le même Auteur dit qu'Antigonus n'en faisoit pas d'autres à ses soldats. Cela fait qu'ils méprisent davantage leurs ennemis. Le Général ne parleroit pas de la sorte, s'il n'étoit assûré de son fait. A la bataille d'Orchoméne Sylla fit un discours à ses soldats étonnez, & qui commençoient à prendre la fuite. Voiant qu'il alloit succomber, » il décendit promtement » de cheval, dit Plutarque ; & saisissant » une de ses enseignes, il poussa aux en- » nemis à travers les fuiards, à qui il » crioit : *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici ; mais pour vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchoméne.*

Les Lacédémoniens faisoient leurs harangues encore plus courtes, & pourtant toutes pleines de sens & de force. Thucydide nous en donne un très-grand nombre dans son Histoire de la guerre du Péloponése, qui, pour être un peu longues, du moins celles qui se font à la tête des armées, ne sont pas moins admirables & moins instructives. Celle de Phormion, Général Athénien, pour exhorter ses soldats au combat, est un chef-d'œuvre à mon gré, & digne d'un excellent Chef de guerre. On voit assez que Thucydide la lui prête, étant aussi habile & aussi grand Guerrier que lui. Un Ecrivain qui n'est pas du métier ne raisonnera jamais de la sorte, la piéce le démontre assez. Ses discours sont presque tous de la même force sur toutes sortes de sujets qui regardent les armes ou la politique militaire. Les Grecs, comme les Latins, se donnent de très-grandes libertez en fait de harangues militaires, & particuliérement Tite-Live. Ils font dire aux gens ce qu'ils auroient dû dire dans les journées importantes, & les font parler de la maniére du monde la plus noble & la plus mâle : ce qui est un grand ornement à l'Histoire.

Il dit donc à ses soldats, que si dans les combats précédens ils avoient eu du dessous, ils pouvoient par bien des

Celles de Quinte-Curce sont certainement belles. Il n'y en a point que j'estime davantage que celle d'Alexandre à Isse. Toutes les autres me paroissent plus dignes d'un Orateur excellent que d'un Général d'armée, dont les discours doivent être simples & nobles, & renfermer plus de sens que de paroles. Les Livres sacrez nous en fournissent un très-grand nombre qu'on ne sçauroit trop admirer, parce qu'elles sont telles qu'elles doivent être. Tacite n'excelle pas moins dans les siennes. Celles que Polybe rapporte dans son Histoire sont copiées d'après celles des Généraux. Tite-Live les a trouvées trop simples pour être inserées dans son Histoire. Il les fait parler tout autrement qu'ils n'ont fait dans Polybe, & met en œuvre toutes les figures & tous les ornemens de son éloquence, plus capables d'exciter l'admiration de ses Lecteurs que le courage d'une armée, qui ne se paie pas de tous ces vains ornemens de rhétorique, où elle n'entend rien.

Zisca, comparable aux plus grands hommes de l'antiquité, avoit la coutume de haranguer ses troupes pour les animer au combat, & pour d'autres raisons où son éloquence étoit nécessaire. Après celui qu'il livra à la Noblesse de Bohéme, qu'il tailla presque en piéces dans un pas de montagnes, il marcha droit à Prague pour l'assiéger, & se venger des outrages de cette ville, dit Varillas : ses soldats vouloient la saccager & la piller, & Zisca prétendoit ne la point détruire : des raisons politiques l'y obligeoient. Il vit bien qu'il falloit parler aux soldats, il monta sur un tonneau.

Compagnons, leur dit-il, quand je considére les grandes choses que vous avez faites, & que je m'en retrace le souvenir, je me sens moins touché de la gloire qui m'en revient, que de celle que vous vous êtes acquise par votre valeur. Je confesse devoir beaucoup à celle-ci, & l'aveu que je vous en fais ne m'est pas moins agréable que le succès de mes entreprises. Si vous ne m'aviez pas eu pour votre Général, vous seriez aujourd'hui dans la servitude & dans le mépris, & peut-être morts de misére. Je vous ai toujours traitez comme mes enfans, je vous ai dressez de ma main, & formez dans l'art de vaincre avec tant de bonheur, que les armées les plus nombreuses, les plus aguerries & les mieux disciplinées n'ont pû tenir un instant devant vous. Tout vous a fait large dans le combat ; mais songez que cette valeur eût servi de peu, si mon expérience & les talens que j'ai reçûs de Dieu ne vous avoient ouvert le chemin de l'honneur & de la victoire : car le succès des batailles est toujours moins l'ouvrage de l'intrépidité, que de l'intelligence de celui qui vous commande contre des ennemis qui n'ont jamais prétendu vous céder à l'égard de l'une. Ils ont reconnu le pouvoir de l'autre par leur défaite. Toute la honte est tombée sur leur Général, & toute la gloire sur le vôtre, qu'il partage avec vous : car je dois autant à votre courage que vous devez à ma conduite. Nous voilà égaux à cet égard-là, mes compagnons ; mais il s'en faut bien que nous le soions dans le reste. Votre condition est infiniment meilleure & plus désirable que n'est la mienne. Rien de plus touchant & de plus déplorable que mon sort. J'ai perdu l'usage de la vûe, & j'achéte bien chére cette gloire que nous avons de commun ensemble. J'en remercie Dieu plutôt que de m'en plaindre, puisque vous vous êtes enrichis par mes victoires des dépouilles de vos ennemis, qui comptoient s'emparer des vôtres. Que me reste-t-il donc de tant de travaux & de tant de blessures ? Rien qu'une vaine réputation : je dis vaine, puisque vous cherchez à me l'enlever & à la couvrir d'une flétrissure éternelle, en m'empêchant de sauver une ville florissante dont vous demandez la destruction. Jettez les yeux sur ma vie & sur mes démarches, & vous verrez par ma pauvreté & par mon infortune, si vous n'êtes pas les plus ingrats de tous les hommes, & que je n'ai combattu & vaincu que pour vous. A Dieu ne plaise, soldats, qu'on me reproche jamais, ni à vous non plus, une action si lâche & si pleine de deshonneur que le sac & la ruine de la Capitale du païs où vous êtes nez, & le plus bel ornement de la Bohéme.

La moienne antiquité, & les Modernes eux-mêmes, nous fournissent un assez bon nombre de harangues faites à la tête des armées. Procope en rapporte quelques-unes sur toutes sortes de sujets militaires, d'au-

raisons faire voir qu'ils n'en étoient pas responsables : mais que dans la bataille qui s'alloit donner, pour peu qu'ils eussent de courage, rien ne pourroit mettre obstacle à la victoire : qu'auparavant deux Consuls ne commandoient pas la même armée ; que l'on ne s'étoit servi que de troupes levées depuis peu, sans exercice, sans expérience, & qui étoient venues aux mains avec l'ennemi sans presque l'avoir vû : que celles qui avoient été battues sur la Trébie, arrivées un soir de la Sicile, avoient été rangées en bataille le lendemain dès la pointe du jour : qu'à la journée du Thrasyméne, loin d'avoir vû l'ennemi avant le combat, elles n'avoient pû, à cause du brouillard, le voir même en com-

tant plus belles, qu'elles sont très-courtes & pleines de sens & de force. Depuis Henri IV. il y a peu de Généraux qui se soient mêlez de haranguer leurs troupes pour les encourager à bien faire, si ce n'est Charles XII. Roi de Suéde à la bataille de Nerva. Les Officiers particuliers qui sont à la tête des corps, n'ont pas tout-à-fait oublié cette bonne coutume, & n'en ont jamais fait que sur le modéle de celles des Lacédémoniens. Celle de Henri le Grand à son armée à la bataille d'Ivri, va terminer ces remarques. Avant que d'engager le combat, ce Prince parcourut toute la ligne ; & montrant à ses soldats son casque surmonté d'un pannache blanc, leur disoit : *Enfans, si les cornétes vous manquent par quelque accident, voici le signal du ralliement : vous le trouverez toujours sur la route de l'honneur & de la victoire.*

La plaisanterie d'Alexandre le Grand vaut bien celle d'Annibal à Cannes, un peu avant que les armées en vinssent aux mains. Je l'ai déja rapportée, mais non pas celle du premier. Son *armée étant rangée en bataille, les Généraux vinrent demander à ce Prince, s'il n'y avoit rien à redire : Rien, dit-il, sinon qu'il faut envoier querir des Barbiers pour faire le poil aux soldats, parce qu'ils ont la barbe trop longue.* Un autre moins ferme & moins sûr de son fait que ce grand Capitaine, eût gardé son sérieux dans un tems où on n'a guéres envie de rire, & c'est justement dans ces momens de crise qu'il faut rire & plaisanter, lorsqu'on a mis ordre à tout, quelque peu d'envie que l'on en ait.

Le mot quelquefois est capable d'animer les troupes, & de les remplir d'espérance. Je m'étonne qu'on l'accompagne toujours du nom de quelques Saints, qui n'ont que faire là ; outre qu'en ces temsci la superstition n'est guéres d'un grand secours dans les armées : nous ne sommes plus au tems du Paganisme. J'aimerois mieux donner pour mot dans une bataille les noms de quelques grands Capitaines anciens & modernes, accompagnez de quelqu'une de leurs belles actions. Le Général même peut donner les siennes. Les noms d'un César, d'un Alexandre, d'un Annibal, d'un Sertorius, d'un Gustave, d'un Henri IV, d'un Turenne, & d'un nombre infini d'autres, sont capables d'animer les troupes dans des actions, où l'on cherche à attaquer ou à se défendre, & à s'entrégorger mutuellement. De tous les noms de Saints ou de Saintes qu'on peut faire courir dans une armée, le meilleur est, ce me semble, celui de *Notre-Dame de Frape-fort*. Il n'est pas nouveau. A la bataille de Malplaquet le Commandant d'un bataillon du régiment de Navarre le fourra dans sa harangue. *Allons mes amis*, leur disoit-il, *marchons à ces Messieurs, & recommandons-nous de bon cœur à Notre-Dame de Frape-fort : c'est la Patrone du régiment, elle fait les plus grands miracles ; aions-y confiance, elle ne sçauroit nous manquer. Combien de fois l'avez-vous éprouvé?* Si la guerre revient jamais, qu'on s'en souvienne. Le mot doit être gai, & même plaisant : il est d'un effet admirable, que le Général n'en ait point d'autre en bouche. Cela marque le mépris que le Général fait de son ennemi, comme je l'ai dit plus haut, & le porte dans le cœur de ses soldats.

battant. » Mais aujourd'hui, *ajouta-t-il*, vous voiez toutes » choses dans une situation bien différente. Non seulement » les deux Consuls de l'année présente marchent à votre » tête, & partagent avec vous tous les périls ; mais encore » les deux de l'année passée ont bien voulu se rendre aux » priéres que nous leur avons faites de demeurer & de com- » battre avec nous. Vous connoissez les armes des ennemis, » leur maniére de se former, leur nombre. Depuis deux ans » il ne s'est presque point passé de jour que vous n'aiez me- » suré vos épées avec les leurs. Des circonstances différentes » doivent produire un succès différent. Il seroit étrange, » que dis-je, il est impossible qu'en combattant à forces égales » dans des rencontres particuliéres, vous aiez été le plus » souvent victorieux, & que, supérieurs en nombre de plus » de la moitié, vous soiez défaits dans une bataille générale. » Romains, il ne vous manque plus pour la victoire que de » vouloir vaincre. Mais ce seroit vous faire injure que de » vous exhorter à le vouloir. Si je parlois à des soldats mer- » cénaires, ou à des Alliez, qui obligez, en vertu des Trai- » tez, de prendre les armes pour une autre Puissance, courent » tous les risques d'un combat, sans avoir presque rien à en » craindre ou à en espérer ; ce seroit à ces sortes de soldats » qu'il faudroit tâcher d'inspirer le desir de vaincre. Mais » en parlant à des troupes, qui, comme vous, vont com- » battre pour eux-mêmes, pour leur patrie, leurs femmes & » leurs enfans, & pour qui une bataille doit avoir des suites » si funestes ou si avantageuses, il est inutile d'exhorter, il » suffit de les avertir de ce que l'on attend d'elles. Car qui » n'aime mieux vaincre, ou, si cela ne se peut, mourir du » moins les armes à la main, que de vivre & de voir ce qu'il » a de plus cher dans l'infamie & dans l'oppression ? Mais » qu'est-il besoin d'un si long discours ? Figurez-vous par » vous-mêmes quelle différence il y a entre une victoire » & une défaite ; les avantages que l'une vous produira, » les maux que l'autre entraîne après elle, & pensez, en » combattant, qu'il ne s'agit pas ici de la perte des légions, » mais de tout l'Empire. Si vous êtes battus, Rome n'a plus » dequoi tenir tête à l'ennemi. Ses soins, ses forces, ses espé- » rances, tout est réuni dans votre armée. Faites en sorte » que le succès réponde à son attente, & que votre recon- » noissance égale les bienfaits que vous en avez reçûs. Que

» toute la terre ſçache aujourd'hui que ſi les Romains ont » perdu quelques batailles, ce n'eſt pas qu'ils euſſent moins » de courage & de valeur que les Carthaginois ; mais parce » que les conjonctures, où l'on ſe trouvoit, ne permettoient » pas qu'on leur oppoſât des combattans, qui fuſſent accou- » tumez aux devoirs & aux périls de la guerre. Après cette harangue, Æmilius congédia l'aſſemblée.

Le lendemain ce Conſul ſe mit en marche, pour aller où il avoit eu avis que les ennemis campoient. Il y arriva au deuxiéme jour, & mit ſon camp à environ ſix milles de celui des Carthaginois. Comme c'étoit une plaine fort unie & toute découverte, & que la cavalerie ennemie étoit de beaucoup ſupérieure à la Romaine, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit : il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varro, Général, ſans expérience, fut d'un avis contraire ; de là la diviſion parmi les Chefs : rien ne pouvoit arriver de plus funeſte (*a*) & de plus perni-

(a) ***De là la diviſion parmi les Chefs : rien ne pouvoit arriver de plus funeſte & de plus pernicieux.***] Les grandes en- » trepriſes, *diſoit Walſtein* *, ne peuvent » guéres réuſſir que ſous la conduite d'un » ſeul homme : elles échouent ordinaire- » ment quand pluſieurs s'en mêlent. Les » Romains aiant chaſſé leurs Rois, furent » contraints dans les dangers de leur nou- » velle République à créer des Dictateurs » avec une puiſſance ſouveraine. Le Roi » de Suéde agit ſeul. C'eſt par-là qu'après » de ſi foibles commencemens il ſe trouva » victorieux au-delà de ſes eſpérances. La » multitude des maîtres a cauſé depuis » peu la perte des meilleurs ſoldats du » monde, & mis l'Empire près d'une en- » tiére ſubverſion. Cet exemple prouve » aſſez que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle » eſt partagée. La crainte de la honte & » le deſir de la gloire nous font agir vi- » goureuſement quand elles ne regardent » que nous. Si ces choſes ſont communes, » on néglige la réputation & le blâme, où » l'on a peu de part. Le même inconvé- » nient ſe rencontre dans les négociations » ménagées par pluſieurs. Le nombre nuit » au ſecret. Les différens intérêts retardent » ou détournent la concluſion du Traité.

Ce raiſonnement de Walſtein eſt tout brillant de véritez. Les Romains ſe trouvérent toujours mal d'avoir partagé le commandement. Ils ne connurent jamais que l'unité & l'indépendance du Chef dans une armée étoit le plus grand de tous les avantages : Trébie, Thraſyméne, & même le dernier combat de Gérunium, où il parut deux Dictateurs, leur euſſent dû ſervir de leçon pour l'avenir, & cependant l'expérience de leurs défaites ne les corrigea pas. Fabius ne s'eſt pas plutôt démis de la Dictature & du commandement de l'armée, qu'on la remet en même tems ſous les ordres de deux Conſuls, ſi oppoſez d'humeur & d'inclinations, qu'il étoit aiſé de juger qu'ils ne s'accommoderoient pas enſemble. Æmilius étoit un homme de naiſſance, de grande valeur, ſage, prudent, expérimenté, & capable de commander une armée contre un Général dont il connoiſſoit l'audace déterminée. Il ſçavoit qu'il falloit toute l'habileté & la patience d'un grand Général, & une défenſive réglée & conſtante pour terminer cette guerre. Son Collégue étoit tout différent, homme de petit courage, ſans nulle expérience, eſprit ſans vûe, & par conſéquent ignorant, préſomptueux, fanfaron, lâche & emporté.

* *Vaſſ. Hiſt. de Louis XIII. liv. 31. pag. 129.*

cieux. Le lendemain, jour où commandoit Varro, car c'est l'usage des Consuls Romains de commander tour à tour, ce

Quel contraste entre ces deux hommes! Et le Sénat panche plutôt pour ce dernier, & le donne pour Ajoint à un des plus honnêtes hommes & des plus habiles de la République; quel partage de l'approbation & du commandement d'une armée! quelle conduite insensée & folle dans le Sénat & dans le peuple! En hazardant un combat contre un homme tel qu'Annibal, ils risquoient leur derniére espérance. On se livre à un homme tel que Varro, & l'on met en lui toute sa confiance plutôt qu'en l'autre: pendant qu'Æmilius assûroit le succès de cette guerre & la ruine de son ennemi par la patience & par la sagesse d'une défensive réglée & par son habileté, s'il falloit combattre. Voilà les fautes à quoi les Etats se livrent souvent; mais ils ne s'en corrigent guéres: la faveur a trop de pouvoir, & l'ignorance est trop bien soutenue dans les Cours des Princes.

Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin continuérent presque toujours dans la maxime de partager le commandement des armées. L'expérience d'une politique si grossiére ne les corrigea jamais, toujours un Æmilius & un Varro à la tête des armées: celui-ci étoit dans la faveur, leur ami ou leur parent, ou leur adulateur. Etoit-il bien difficile que cela n'arriva pas, & que des gens si disproportionnez en mérite & en talens pûssent s'accorder ensemble? Brézé, Châtillon & tant d'autres en font une bonne preuve. Que cette politique ait duré longtems, voilà ce qui surprend. Elle continua encore quelque tems sous le regne de Louis XIV. Le Maréchal de la Ferté étoit-il homme à être donné pour Collégue au grand Turenne? Donner un autre Brézé à un Turenne, le contraste est extraordinaire. Le Roi ouvrit enfin les yeux, & le commandement alternatif disparut pour faire place à celui d'un seul. Alors les affaires de la guerre prirent une toute autre face. L'on reconnut par les effets que l'unité du Chef étoit un avantage inestimable dans une armée, & ç'a été une circonstance la plus favorable à la France contre ses ennemis: car auparavant presque toutes leurs espérances étoient établies sur la desunion & les jalousies réciproques des Généraux. La bonne fortune de Louis XIV. fit que les ligues formées contre lui augmentérent plutôt sa gloire & sa puissance, qu'elles ne servirent à la diminuer. La mésintelligence entre les Chefs des armées ennemies le mit en état de tout oser & de tout entreprendre, ils ne pûrent jamais s'accorder. Leurs conseils de guerre dès l'entrée d'une campagne, étoient le plus grand champ de bataille où ils se trouvassent. Ce n'étoient que défiances, que plaintes réciproques, que jalousies, que caprices: les uns aimoient mieux être défaits, que de voir attribuer le gain d'une bataille à un Général qu'ils n'aimoient pas: les autres vendus vouloient mériter leurs pensions, & conseilloient toujours le pire. Cela tourna un peu autrement dans la guerre de 1701. Les Alliez contre la France emploiérent peut-être les mêmes machines dont nous nous étions servis contre eux avec tant de succès, que les nôtres se trouvérent démontées.

Les Athéniens faisoient pis que les Romains & les François n'ont fait dans le partage du commandement de leurs armées. Ils élisoient dix Généraux, & chacun commandoit à son tour. On en vit tout autant à la bataille de Marathon, au rapport de Plutarque dans la Vie d'Aristide. Le passage mérite d'être rapporté. J'en ai touché quelque chose ailleurs; mais cela ne suffit pas pour l'instruction de mes Lecteurs. Je me sers à mon ordinaire de la traduction de M. Dacier. *

» De dix Généraux, *dit-il*, que les » Athéniens avoient élûs pour cette guerre, » le premier en autorité & en dignité, c'é» toit Miltiade, & Aristide étoit le second » après lui en réputation & en crédit. Dans » le Conseil de guerre, qui fut tenu, Mil» tiade fut d'avis de donner la bataille aux » Barbares; & Aristide s'étant rangé à son » sentiment, ne contribua pas peu à faire » prendre le parti de combattre. Et com» me les dix Généraux commandoient l'ar» mée l'un après l'autre chacun leur jour, » quand le tour d'Aristide revint, il re» mit le commandement à Miltiade, en» seignant par-là à ses compagnons que » d'obéir & de se soumettre aux ordres » des plus sages, ce n'est nullement une

* *Plut. Vie d'Aristide.*

Consul

Consul décampa, & se mit en tête d'approcher plus près des ennemis, quelque chose que pût lui dire son Collégue pour l'en détourner.

» chose honteuse; mais que c'est au contraire très-honorable & très-salutaire. » Ainsi adoucissant par son exemple la jalousie, qui pouvoit causer entre eux de » grands debats, & les portant à se trouver heureux d'obéir à celui qui avoit le » le plus d'expérience, il fortifia extrémement Miltiade, qui devint maître absolu » de l'armée, dont le commandement ne » fut plus partagé. Les autres Généraux » ne se souciérent plus de commander leur » jour, & voulurent être entiérement à ses » ordres.

Minucius fit à peu près une action semblable à l'égard de Fabius après le dernier combat de Gérunium. Combien peu d'Aristides dans l'Histoire, & combien le nombre des Varrons est grand! Plutarque omet une action de Miltiade, que M. Dacier reléve dans ses notes, & qui n'a pas échapé à Hérodote: c'est que quoique les autres Généraux eussent cédé le commandement chacun leur jour, *Miltiade ne voulut pourtant pas donner bataille, il attendit son jour. Il craignit sans doute*, dit l'Auteur très-judicieusement, *que celui dont il auroit pris le tour ne lui eût cédé le commandement malgré lui, & que par envie il ne fit moins bien son devoir dans le combat, pour ne pas servir à la réputation* de celui qui commandoit à sa place. *L'expérience a fait voir quelquefois*, dit-il encore, *que cette indigne jalousie a nui à de grandes actions, & les a rendues ou malheureuses, ou longtems douteuses.*

Non seulement le Général doit être seul à la tête d'une armée, & son pouvoir sans bornes, comme chez les Turcs; mais il doit être encore indépendant des ordres d'un Ministre, comme M. de Turenne, qui sçut secouer un joug dont un grand Capitaine doit être toujours exemt. Je me suis expliqué là-dessus quelque part dans cet Ouvrage. Le plus grand de tous les avantages est celui d'un Roi à la tête de son armée. Tite-Live le dit si bien à l'occasion du paralléle qu'il fait d'Alexandre le Grand avec les Capitaines Romains qu'il auroit trouvez en son chemin, si l'envie lui eût pris de tourner ses armes du côté de l'Italie. On va voir qu'il n'est pas des Généraux dont le pouvoir est partagé ou lié par les ordres des Princes ou de leurs Ministres, & qui ne peuvent agir ni rien faire par eux-mêmes, comme des autres qui commandent seuls, & ausquels il est permis de faire à leur volonté, & selon qu'il leur plaît. Cette méthode est bonne & salutaire, & l'autre très-mauvaise. » Il n'en » est pas ainsi des Rois, pour venir au passage de Tite-Live, » non seulement ils » ne connoissent point tous ces obstacles; » mais ils sont maîtres des tems & des événemens. Loin d'être obligez de suivre » une impression étrangére, ils donnent le » mouvement & le branle à tout. *Domini rerum temporumque, trahunt consiliis cuncta, non sequuntur.* Rien de plus avantageux, encore une fois, qu'un Général absolu dans son armée. Finissons cette note par ce que j'ai lû dans les Réflexions politiques sur le Tacite de M. Amelot de la Houssaie.

» L'indépendance, *dit-il*, est un grand » avantage dans un Général d'armée pour » l'exécution des grandes choses. Germanicus auroit achevé de subjuguer toute » l'Allemagne, si Tibére n'eût pas été jaloux de sa gloire. Le Duc d'Alve au» roit pris Rome & le Pape Paul IV. si » Philippe II. son Maître eût été de l'hu» meur de Charles-Quint. Le Comte de » Rantzau, qui fut depuis Maréchal de » France, auroit infailliblement surpris la » citadelle de Gand, où il y avoit alors » beaucoup de prisonniers François, Por» tugais & Catalans, si M. Desnoiers, qui » gouvernoit tout sous l'autorité du Car» dinal de Richelieu, eût voulu seconder » cette entreprise: au lieu qu'il la fit » échouer, pour empêcher que le Comte, » dont il haïssoit la personne, ne devînt » trop considérable à la Cour par un si » grand service. Le Maréchal de la Motte» Houdancourt auroit amené le Roi d'Es» pagne prisonnier à Paris, si la Régence » n'eût pas été entre les mains de sa sœur, » qui préféra en cette rencontre les inté» rêts de son frére à ceux de son fils. J'en dirois de bonnes si je voulois décendre jusqu'à notre tems, ou s'il m'étoit permis de mettre aux champs ce que je sçai de la derniére guerre.

Annibal lui vient au-devant avec ses armez à la légére & la cavalerie, tombe sur sa marche, fait une charge furieuse, & jette un grand desordre parmi les Romains. Le Consul soutint ce premier choc à la faveur de quelque corps de pesamment armez. Il envoia ensuite à la charge les gens de trait & la cavalerie, & eut soin d'y insérer quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution que les Carthaginois avoient négligé de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réussit pas à Annibal comme il l'avoit espéré.

Le lendemain Æmilius, qui n'étoit pas d'avis de combattre, & qui cependant ne pouvoit sans péril retirer de là son armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, la seule riviére qui traverse l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les riviéres qui arrosent l'Italie, & dont les unes se déchargent dans la mer de Toscane, & les autres dans la mer Adriatique. L'Aufide prend sa source du côté de la premiére, & passant au travers de l'Apennin va se décharger dans l'autre. Æmilius fit passer le fleuve au reste de l'armée, & la retrancha à l'Orient de l'endroit où il l'avoit passé, environ à treize cens pas du premier camp, & un peu plus loin de celui des ennemis; par cette disposition il se mit à portée de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois. Annibal prévoiant que cette manœuvre aboutiroit à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier échec ne lui permettoit pas de hazarder une action décisive, sans avoir relevé le courage à ses troupes. Les aiant donc fait assembler: » Carthaginois, *leur dit-il*, jettez » les yeux sur tout le païs qui vous environne, & dites-moi, » si les Dieux vous donnoient le choix, ce que vous pourriez » souhaiter de plus avantageux, supérieurs en cavalerie com- » me vous l'êtes, que de disputer l'Empire du monde dans » un pareil terrain? Tous convinrent, & la chose étoit claire, qu'ils ne feroient pas un autre choix.

» Rendez donc, *continua-t-il*, graces aux Dieux, d'avoir » amené ici les ennemis pour vous en faire triompher. Sça- » chez-moi gré aussi d'avoit réduit les Romains à la néces- » sité de combattre. Quelque heureux que soit pour nous le » champ de bataille, il faut nécessairement qu'ils y entrent, » ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendroit pas de » discourir longtems pour vous encourager à faire votre de-

» voir. Cela étoit bon, lorsque vous n'aviez point encore essaié vos forces avec les Romains, & j'eus soin alors de vous » montrer par une foule d'exemples, qu'ils n'étoient pas si » formidables que l'on pensoit. Mais après trois grandes victoires consécutives, que faut-il pour vous élever le cou» rage & vous inspirer de la confiance que le souvenir de » vos propres exploits ? Par les combats précédens vous vous » êtes rendus maîtres du plat païs, & de toutes les richesses » qui y étoient. C'est ce que je vous avois promis d'abord, » & je vous ai tenu parole. Mais dans le combat d'aujour» d'hui, il s'agit des villes & des richesses qui y sont enfer» mées. Si vous les emportez, toute l'Italie passe sous le joug. » Plus de peines, plus de périls pour vous. La victoire vous » met en possession de toutes les richesses des Romains, & » assujettit toute la terre à votre domination. Combattons » donc. Il n'est plus question de parler, il faut agir : j'es» pére de la protection des Dieux que vous verrez dans peu » l'effet de mes promesses. Ce discours fut reçû avec les applaudissemens de toute l'assemblée, & Annibal après l'avoir louée de sa bonne volonté, la congédia.

Il campa aussitôt, & se retrancha sur le bord du fleuve où étoit le plus grand camp des Romains. Le lendemain il ordonna aux troupes de repaître & de se tenir prêtes, & le jour suivant il rangea son armée en bataille sur le bord du fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Æmilius sentit le desavantage du terrain ; & voiant d'ailleurs que la disette des vivres obligeroit bientôt Annibal de décamper, il ne s'ébranla pas, & se contenta de faire bien garder ses deux camps. Annibal resta quelque tems en disposition. Comme personne ne se présentoit, il fit rentrer l'armée dans ses retranchemens, & détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venoient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie passa jusqu'au retranchement même, & empêcha les Romains d'approcher de la riviére. Cela piqua Varro jusqu'au vif. Le soldat, qui n'avoit pas moins d'ardeur de combattre, souffroit avec la derniére impatience que l'on différât. Car l'homme une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il souhaite, ne souffre rien avec plus de chagrin que le délai de l'exécution.

Quand le bruit se répandit dans Rome que les deux armées étoient en présence, & que chaque jour il se faisoit des escar-

mouches, l'inquiétude & la crainte saisirent tous les esprits. Les défaites passées faisoient trembler sur l'avenir, & l'on prévenoit par imagination tous les malheurs où l'on seroit exposé si l'on étoit vaincu. On n'y entendit plus parler que des oracles prononcez sur Rome. Tous les Temples, toutes les maisons particuliéres étoient pleines d'apparitions extraordinaires & de prodiges, pour lesquels on faisoit des priéres & des sacrifices aux Dieux. Car dans les calamitez publiques les Romains apportent un soin extrême à calmer la colére des Dieux (a) & des hommes, & de toutes les cé-

(a) *Les Romains apportent un soin extrême à appaiser la colére des Dieux & des hommes.*] J'ai dit quelque part que les Anciens avoient leur *Te Deum* comme les Modernes, pour remercier les Dieux de leurs victoires. Ils faisoient plus, car ils ordonnoient des fêtes & des processions, où ils portoient toutes les statues de leurs Dieux avec beaucoup de dévotion, & même de dépense. Les marques de leur reconnoissance étoient plus ou moins grandes & moins pompeuses selon la grandeur & l'importance des victoires de leurs Généraux, & ces fêtes ne finissoient pas en un jour : elles duroient quelquefois des semaines entiéres. César, par ses victoires dans les Gaules, faillit à ruiner les Romains en fêtes & en remercîemens à leurs Dieux : de sorte que de son tems le Sénat n'eut guéres d'autre occupation que celle d'ordonner des jeux & des fêtes à Rome & dans tout l'Empire. Ce grand Capitaine en gagna de telles, que quinze jours d'actions de graces pûrent à peine suffire. Il nous l'assûre lui-même dans ses Commentaires. Il n'en fut pas ainsi dans la seconde Punique. Les Romains n'ordonnérent des jours de vœux & de priéres que pour détourner la colére des Dieux qui pendoit sur leur tête, & se les rendre favorables dans les grandes crises des affaires ; & pendant qu'on s'en plaignoit à Rome, on les remercioit & l'on se réjouissoit à Carthage. Les Dieux ne perdoient jamais rien de leurs revenus dans les bons événemens comme dans les plus sinistres : les vaincus augmentoient le nombre de leurs victimes, & choisissoient les plus grasses pour les appaiser & les tourner de leur côté, & les Autels des victorieux ne fumoient pas moins par reconnoissance. Rome ne fut jamais plus dévote que du tems d'Annibal : l'adversité seule a ce pouvoir-là, & la prospérité de nos affaires fait un effet tout contraire dans le cœur des hommes. C'étoit la coutume des Romains, dit mon Auteur, de ne rien épargner pour fléchir les Dieux dans leur colére, & ne trouvoient pas, comme Ajax, que ce fût une chose honteuse de vaincre ou de se tirer d'embarras par l'assistance divine. C'est ainsi, disoit l'Empereur Aurélien au Sénat, comme je l'ai rapporté ailleurs, que nos ancêtres ont commencé & terminé plusieurs guerres fâcheuses, & reconnu que jamais leur secours ne fit honte aux nations belliqueuses & bien commandées. Jamais les Romains n'en eurent un plus grand besoin. Leurs soldats étoient bons. Ils le sçavoient bien : mais cela ne suffisoit pas, il falloit de bons Généraux. Car un bon & un mauvais, lorsque le commandement est partagé, & que chacun fait à sa tête lorsqu'il est en jour, c'est tout comme rien. Quand le tour d'Æmilius vint pour commander, ce Général remporta un grand avantage sur Annibal. Mais le lendemain son Collégue perdit tout par son ignorance & sa lâcheté. On avoit raison à Rome de s'alarmer lorsqu'on y apprit que les armées étoient en présence, & que les Consuls étoient mal d'accord : la dévotion du peuple redoubla, les Temples ne desemplissoient pas à la veille d'un si grand événement. Tout étoit en priéres, en vœux & en sacrifices : mauvais tems pour les beufs & pour les moutons, & abondance de biens pour les Prêtres & les Sacrificateurs.

Ce que les Païens faisoient dans la prospérité de leurs affaires, comme dans leurs

rémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'y en a aucune qu'ils n'observent sans crainte de se deshonorer, quelque basse & méprisable qu'elle paroisse.

CHAPITRE XXIV.

Bataille de Cannes.

LE lendemain, jour où Varro avoit le commandement, ce Consul se mit en marche dès la petite pointe du jour, & aiant fait passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, il les rangea aussitôt en bataille. Il y joignit celles du plus petit, & les mit toutes sur la même ligne, le visage tourné du côté du Midi: la cavalerie Romaine sur l'aîle droite appuiée à la riviére; l'infanterie près d'elle sur la même ligne; les intervalles plus serrez qu'à l'ordinaire; les cohortes en plus grand nombre sur le front pour lui donner plus de hauteur. La cavalerie auxiliaire sur l'aîle gauche fermoit la ligne, au-devant de laquelle étoient postez les armez à la légére. Il y avoit dans cette armée, en comptant (*a*) les alliez, quatre-vingt mille hommes de pied & un peu plus de six mille chevaux.

Annibal en même tems fit passer l'Aufide aux frondeurs & aux autres armez à la légére, & les posta devant l'ar-

plus grandes infortunes, c'est-à-dire après les plus grandes victoires ou dans leurs défaites les plus complettes, les Modernes le font aussi, & ne leur cédent pas en acte de dévotion. Cela se remarque dans toutes les religions du monde entier. Les Prêtres du Paganisme, dont le nombre n'étoit pas moins grand en ce tems-là qu'il l'est aujourd'hui dans le Roiaume de Siam, dans la Chine & dans le Japon, ne faisoient jamais une plus grande recolte d'argent & d'offrandes que dans les tems de calamité: la peste, la guerre, les tremblemens de terre, les prodiges & les phénoménes célestes les plus extraordinaires, comme ceux de la terre, tout leur produisoit, c'étoit des faveurs de leurs Dieux. Ils les remercioient & s'en réjouissoient dans le fond du cœur, pendant que toute une nation ou toute une ville étoit dans l'affliction, dans l'abattement & dans la crainte que le mal n'empirât; enfin ils trouvoient le moien, à l'aide de leurs priéres, de leurs sacrifices, & des fourberies des oracles de leurs Dieux, qu'ils faisoient parler à leur fantaisie, de s'enrichir dans les tems les plus misérables comme dans les plus heureux.

(a) *Il y avoit dans cette armée, en comptant les alliez, quatre-vingt mille hommes de pied & un peu plus de six mille chevaux.*] Tite-Live ne s'accorde pas avec Polybe. Sans trop nous contraindre, nous ajouterons plus de foi à celui-ci qu'à l'autre, qui dit que l'armée Romaine étoit composée de neuf légions, dont chacune contenoit neuf mille hommes de pied pesamment armez & trois cens de cavalerie; ce qui reviendroit à quarante-cinq mille hommes de pied légionnaires & deux mille sept cens.

mée. Le reste aiant passé la riviére par deux endroits, sur le bord à l'aîle gauche il mit la cavalerie Espagnole & Gauloise, pour l'opposer à la cavalerie Romaine ; & ensuite sur la même ligne, une moitié de l'infanterie Africaine pesamment armée, l'infanterie Espagnole & Gauloise, l'autre moitié de l'infanterie Africaine, & enfin la cavalerie Numide qui faisoit l'aîle droite.

Après qu'il eut ainsi rangé toutes ces troupes sur une seule ligne, il marcha au-devant des ennemis, suivi de l'infanterie Espagnole & Gauloise, qui se détachoit du centre du corps de bataille ; & comme elle étoit jointe en droite ligne avec le reste, en se séparant elle forma au centre comme le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de sa hauteur : le dessein de ce Général étant de commencer le combat par les Espagnols & les Gaulois, & de les faire soutenir par les Africains.

Cette derniére infanterie étoit armée à la Romaine, aiant été revêtue par Annibal des armes que l'on avoit gagnées sur les Romains à la journée de Gérunium. Les Espagnols & les Gaulois avoient le bouclier ; mais leurs épées (*a*) étoient fort différentes. Celle des premiers n'étoit pas moins propre

chevaux, & qu'il y avoit tout autant de gens de pied des alliez & le double de gens de cheval. Selon cette supputation, l'armée Romaine devoit être forte de quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie & de huit mille deux cens de cavalerie. Il ne prend pas garde qu'en mettant un si grand nombre d'infanterie, il augmente la gloire d'Annibal & la honte des Romains, qui se font battre par une armée plus foible de la moitié, & s'il vous plaît en belle plaine rase & pelée. Il rapporte l'opinion de quelques Auteurs, qui diminuent beaucoup le nombre des Romains, ausquels ils donnent seulement quatre-vingt-sept mille deux cens hommes. Polybe ne met que quatre-vingt mille hommes de pied & neuf mille six cens chevaux. Quant à Annibal, le Grec & le Latin conviennnent qu'il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux.

(a) *Mais leurs épées étoient fort différentes.*] J'ai parlé ailleurs de l'avantage des armes des Romains sur celles de leurs ennemis. Cet avantage étoit tel, qu'il est à peine concevable. Il est encore plus difficile de comprendre comment les Romains l'ont pû conserver si longtems, car il a duré jusqu'à la fin de la République : ils l'ont même conservé sous le regne de plusieurs Empereurs. Les Romains ont eu de grands Capitaines. La plûpart de ceux qui leur ont été opposez étoient-ils moins bons? Et cependant à la tête des plus nombreuses armées ils ont été vaincus de la maniére du monde la plus honteuse. On alleguera peut-être l'excellence de la discipline militaire de leurs vainqueurs. Je n'ai garde de nier qu'elle n'ait été la cause de leurs exploits & de la grandeur de leur Empire ; mais l'avantage de leurs armes n'y contribua-t-il pas tout autant que cette discipline inspirée ? Je ne puis assez m'étonner que leurs ennemis ne se soient pas apperçûs qu'en les imitant, sinon dans leur discipline, ce qui n'étoit pas la chose du monde la plus aisée, du moins dans la façon de s'armer, ils se mettroient en état de leur tenir tête. Annibal comprit bien qu'il falloit armer son infanterie de la sorte ; mais aucun autre ne le comprit, si ce n'est Antiochus, qui ne leur fut guéres moins redoutable qu'Annibal. Il fit forger des armes à la Romaine, mais non

à fraper d'estoc que de taille ; au lieu que celle des Gaulois ne frape que de taille, & à certaine distance. Ces troupes étoient rangées par cohortes alternativement ; les Gaulois nûs, les Espagnols couverts de chemises de lin de couleur de pourpre, ce qui fut pour les Romains un spectacle extraordinaire qui les épouvanta. L'armée des Carthaginois étoit de dix mille chevaux, & d'un peu plus de quarante mille hommes de pied.

Æmilius commandoit à la droite des Romains, Varro à la gauche ; les deux Consuls de l'année précédente Servilius & Atilius étoient au centre. Du côté des Carthaginois Asdrubal avoit la gauche, Annon la droite, & Annibal aiant avec lui

pas en si grand nombre qu'il en eût assez pour armer toute son infanterie de la sorte. Ce qui me surprend le plus, c'est que les Grecs aient été dans la même erreur, & qu'ils n'aient pas mêlé les armes courtes en grand nombre parmi leurs piquiers : leur maniére de se ranger, plus excellente & plus redoutable, eut en tout l'avantage contre celle des Romains, que je n'estime pas autant que l'on pense, comme je le dirai en son lieu, sans qu'il soit besoin de beaucoup de logique pour le prouver. Il sembloit moralement impossible que l'infanterie Gauloise pût résister un instant contre celle des Romains, & cependant leurs batailles contre ces derniers ont été très-sanglantes, longtems & opiniâtrément disputées, sans nul équilibre à l'égard des armes.

S'il y a du merveilleux dans les guerres des Gaulois contre les Romains, il est tout entier du côté des premiers, qui ont si souvent défait les autres en bataille rangée avec les armes du monde les plus desavantageuses : encore les a-t-on vû combattre nûs depuis la ceinture jusqu'en haut, comme à Télémon & à Cannes. Les victoires qu'ils ont si souvent remportées contre les armées Romaines, malgré tant de desavantages, sont une preuve manifeste que les Gaulois l'emportoient sur eux par leur valeur & par leur courage. Que tous les ennemis de Rome, du moins la plûpart, braves, aguerris & bien commandez, aient été si longtems dans une erreur si grossiére, & qu'ils n'aient pas changé du moins dans la façon de leurs armes offensives, il faut conclure de là que l'empire de la coutume est d'un pouvoir & d'une force surprenante. Je passe les armes des Allemans, pas meilleures que celles des Gaulois : ils n'ont eu affaire aux Romains que sous les Empereurs ; au lieu que les autres ont commencé de fort bonne heure à leur faire la guerre. Tacite ne remarque pas moins le desavantage des armes des Allemans que Polybe celui des Gaulois. Cela se remarque dans la harangue qu'il fait faire par Germanicus à ses soldats dans la guerre contre Arminius. Il leur dit que *les ennemis ne pourroient pas manier leurs grands boucliers ni leurs longues piques parmi les haliers & des troncs d'arbres, comme le soldat Romain couvert de ses armes faisoit son épée & son javelot ; qu'ils prissent garde seulement de redoubler leur coup, & à chercher le visage desarmé de l'ennemi ; que les Barbares n'avoient ni cuirasse ni armes, & que leur bouclier d'osier & de bois peint servoit de foible résistance contre leurs épées ; qu'il n'y avoit de piques qu'aux premiers rangs, & que le reste n'avoit pour arme qu'un bâton brûlé & un dard.* Pourra-t-on s'imaginer qu'avec des armes si misérables les Allemans aient pû vaincre les meilleures armées Romaines, que Varrus entr'autres y ait péri avec toute la sienne, & que les Gaulois avec les leurs beaucoup plus mauvaises leur aient fait éprouver plusieurs fois de semblables disgraces ? Je l'ai dit ailleurs, & je le répéte encore, si les Gaulois eussent été armez aussi avantageusement que les Romains, leur Empire & leur nom nous seroient à peine connus ; ils eussent fini à la prise de Rome.

Magon son frére, s'étoit réservé (*a*) le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souffrir du Soleil, lorsqu'il fut levé: l'une étant tournée au Midi, comme j'ai déja remarqué, & l'autre au Septentrion.

L'action commença par les armez à la légére qui de part & d'autre avoient été mis à la tête; ce premier choc ne fut d'aucun avantage pour l'un ni pour l'autre parti. Mais dès que la cavalerie Espagnole & Gauloise de la gauche se fut approchée, combat s'échauffant, les Romains se battirent avec furie, &

(a) *Annibal aiant avec lui Magon son frére, s'étoit réservé le commandement du centre.*] Plutarque, qui n'aime guéres plus les Gaulois que Tite-Live, Florus & tant d'autres, ne laisse jamais échaper l'occasion, lorsqu'il peut la rencontrer, de dire quelque chose à leur desavantage. Polybe n'est pas exemt de ce défaut-là, & je m'en étonne. Ici le premier ne sçait ce qu'il dit. Il ne devoit pas ignorer, non plus que Tite-Live, qui ne marque pas davantage d'équité & de jugement, que les Gaulois faisoient presque les deux tiers de l'armée d'Annibal. Cet Auteur s'est imaginé que tout ce qu'il y avoit de mauvais dans cette armée, c'est-à-dire les Gaulois, comme je le pense, fut placé au centre, sans faire réflexion, faute d'expérience, que tout ce qui se passa de sérieux dans cette grande action étoit en cet endroit, où le Général Carthaginois faisoit rouler ses principales machines & toutes ses espérances pour la victoire. Elle dépendoit absolument de ce centre, qui donnoit tout le mouvement aux aîles. Ce fut là le sujet de tous ses soins & de toute son attention. Il falloit un grand art & des gens d'un courage au-dessus du commun pour un mouvement si délicat, si profond & si digne de ce qu'il y avoit de plus expérimenté & de plus ferme dans son armée. Il choisit les Gaulois & les Espagnols. Tout dépendoit du courage & de la discipline de ces deux corps d'étrangers, & de la présence du Général lui-même. Cette disposition, l'adresse & la délicatesse du mouvement sont le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine. Que Plutarque nous apprenne s'il lui plaît, & ceux qu'il a copiez, où il a trouvé qu'Annibal eût placé le rebut de son armée au centre. Seroit-ce dans les Mémoires de Fabius plutôt que dans les autres? J'ai de la peine à me le persuader, bien que Polybe le taxe de mensonge & d'inexactitude. Rapportons le passage de Plutarque, de peur qu'on ne croie que nous lui en imposons pour venger la nation. *La seconde ruse*, dit-il, *fut dans l'ordonnance de ses troupes: car aiant mis ce qu'il avoit de meilleur dans ses ailes, il se plaça avec ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu.* Cela ne sçauroit se paier. Cet Auteur aussi peu instruit des choses de la guerre que Tite-Live, dont il emprunte bien des chiméres, qu'il ne nous épargne pas non plus, s'étoit sans doute imaginé que cela devoit être ainsi: apparemment sur l'autorité d'Homére, qui met toujours au centre ce qu'il y a de mauvais dans une armée. Cela étoit de son tems, & se pratique encore dans celui-ci; mais c'est lorsqu'on veut engager aux aîles, & Annibal comme plus habile & plus sensé, aussi bien qu'Epaminondas à Mantinée, commença au centre. Non seulement les Gaulois combattirent courageusement, bien que foibles & sur très-peu de hauteur; mais ils soutinrent encore le choc & le poids des légions Romaines, rangées d'une maniére qu'il est presque impossible de comprendre comment ils ont pû soutenir un choc si puissant, & qu'ils n'aient cédé le terrain qu'au signal qu'Annibal qui étoit à leur tête leur fit. Si Plutarque avoit sçû la guerre, ou plutôt s'il eût conservé son grand sens en cette occasion, il n'auroit pas ignoré qu'on ne choisit jamais ce qu'il y a de mauvaises troupes dans une armée pour des manœuvres si délicates, si fines & si dangereuses: car d'abandonner un terrain sans combattre, rien de plus aisé; mais ici il falloit soutenir le premier abord des Romains. Finissons, car en vérité ce seroit perdre son tems que de réfuter de pareilles absurditez.

plutôt

plutôt en Barbares qu'en Romains. Car ce ne fut point tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge selon les loix de leur milice ; à peine furent-ils aux mains, qu'ils sautérent de cheval, & saisirent chacun son homme. Cependant les Carthaginois eurent le dessus. La plûpart des Romains demeurérent sur la place, après s'être défendus avec la derniére valeur : le reste fut poursuivi le long de la riviére & taillé en piéces sans pouvoir obtenir de quartier.

L'infanterie pesamment armée prit ensuite la place de la légére, & vint aux mains. Les Espagnols & les Gaulois firent ferme d'abord, & soutinrent le choc avec vigueur ; mais ils cédérent bientôt à la pesanteur des légions, & ouvrant le croissant, tournérent le dos & se retirérent. Les Romains les suivent avec impétuosité, & rompent d'autant plus aisément la ligne des Gaulois, qu'elle avoit là fort peu de hauteur, & que l'on fortifioit leurs cohortes par des détachemens qui venoient des aîles au centre où étoit le fort du combat. Car toute la ligne ne combattit point en même tems. Mais ce fut par le centre que commença l'action ; parce que les Gaulois étant rangez en forme de croissant, laissoient les aîles loin derriére eux, & présentérent le convexe du croissant aux Romains. Ceux-ci suivent donc, & entrent en si grand nombre dans cet enfoncement du centre, que la plus grande partie de l'armée Romaine fut enfermée des deux côtez entre les Africains, qui tournant une partie de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, chargérent les ennemis en flanc des deux côtez. C'est ce qu'Annibal avoit prévû, que les Romains poursuivant les Gaulois ne manqueroient pas d'être envelopez par les Africains. Les Romains alors ne pouvant (a) plus combattre par phalange, ne se défendirent plus que séparez & par pelotons, qui tâchoient de faire front à ceux dont ils étoient attaquez en flanc.

(a) *Les Romains alors ne pouvant plus combattre par phalange, ne se défendirent plus que séparez.*] Il y a dans le Grec que les Romains alors ne pûrent plus combattre par phalange. Cela prouve invinciblement que leur armée ne combattit que sur une seule ligne en phalange coupée, c'est-à-dire par colonnes fort près-à-près les unes des autres : les Carthaginois ne combattant que sur une seule ligne, les deux Consuls jugérent qu'en en formant une sur une hauteur extraordinaire, ils accableroient de leur poids celle d'Annibal, qui ne pouvoit se ranger sur une si grande profondeur, puisqu'il étoit plus foible de la moitié à son infanterie. Cela étoit très-bien pensé ; mais il falloit que l'exécution répondît à l'excellence de l'ordre, & que tout eût donné ensemble tout d'un choc & d'un même branle ; au lieu que le combat commença par le centre des deux armées par l'adresse d'Annibal, comme on

Æmilius qui avoit échapé au carnage qui s'étoit fait à l'aîle droite au commencement du combat, voulant selon la parole qu'il avoit donnée se trouver par tout, & voiant que c'étoit l'infanterie légionnaire qui décideroit du sort de la bataille, pousse à cheval au travers de la mêlee, tue, écarte tout ce qui se présente, & en même tems met le feu sous le ventre aux soldats Romains. Annibal, qui pendant toute la bataille étoit resté dans cette boucherie, faisoit la même chose de son côté.

La cavalerie Numide de l'aîle droite, sans faire ni souffrir beaucoup, ne laissa pas d'être utile dans cette occasion par sa maniére de combattre: car fondant de tous côtez sur les ennemis, elle leur donna assez d'affaires, pour qu'ils n'eussent pas le tems de penser à secourir leurs gens. Mais lorsque l'aîle gauche, où commandoit Asdrubal, eut mis en déroute toute la cavalerie de l'aîle droite des Romains, à un très-petit nombre près, & qu'elle se fut jointe aux Numides, la cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on tombât sur elle, & lâcha le pied.

On dit qu'alors Asdrubal fit une chose qui prouve autant sa prudence, qu'elle contribua au succès de la bataille. Comme les Numides étoient en grand nombre, & que ces troupes ne font jamais mieux que lorsqu'on fuit devant elles; il leur donna les fuiards à poursuivre, & mena la cavalerie Espagnole & Gauloise à la charge pour secourir l'infanterie Africaine. Il fondit sur les Romains par leurs derriéres, & fai-

le peut voir dans la Figure que j'en donne, qui est conforme à la description que mon Auteur en fait. On ne sçauroit lire sans admiration tout ce qui se passa à ce centre, & la valeur des Gaulois & des Espagnols qui soutinrent le choc & l'abord de cette masse d'infanterie, contre laquelle il sembloit qu'ils ne pûssent jamais résister. Cependant ils soutinrent un très-long choc avant qu'ils fissent le mouvement retrograde qui leur étoit ordonné.

Je voudrois bien demander à Tite-Live, à Plutarque, & particuliérement à Florus, qui n'a pas meilleure opinion des Gaulois que les deux autres, ce qu'ils pensent de leur fermeté & de leur courage? Ont-ils bonne grace de dire qu'ils sont plus que des hommes dans le premier choc, & qu'ils sont moins que des femmes dans le second? *Sicut primus impetus eis major quam virorum est, ita sequens minor quam feminarum.* On peut voir si dans cette bataille, comme dans les autres bien autrement disputées, on a vû cette nation se ralentir & diminuer de courage dans le combat. Je l'ai dit ailleurs, & je le répéte encore, l'armée d'Annibal étoit presque toute composée de Gaulois, quoique les Historiens en disent, & cela ne pouvoit être autrement, puisque l'armée Carthaginoise n'avoit encore reçû nul secours de Carthage. Une preuve visible que je n'avance rien ici qui ne soit fondé sur la vérité, c'est qu'Annibal perdit plus de Gaulois dans cette bataille que de ceux de toute autre nation: car il en fut tué quatre mille, & quinze cens tant Espagnols qu'Africains.

sant couler sa cavalerie par troupes dans la mêlée par plusieurs endroits, il donna de nouvelles forces aux Africains, & fit tomber les armes des mains aux ennemis. Ce fut alors que L. Æmilius tout couvert (*a*) de plaies mortelles, tomba enfin & perdit pour sa patrie une vie, pendant laquelle il lui avoit rendu tous les devoirs d'un bon Citoien.

Les Romains combattoient toujours, & faisant front à ceux dont ils étoient environnez, ils résistérent tant qu'ils pûrent. Mais les troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils furent enfin serrez à l'étroit, & passez tous au fil de l'épée. Atilius & Servilius, deux personnages d'une grande probité (*a*), & qui s'étoient signalez dans le combat

(a) *Ce fut alors qu'Æmilius tout couvert de plaies mortelles, tomba enfin & perdit pour sa patrie une vie.*] Polybe passe légérement sur la mort d'Æmilius. Tite-Live & Plutarque entrent dans un plus grand détail. Ce dernier n'a fait que copier le premier, sçavoir d'où l'autre l'a tiré. Je croirois assez que c'est de sa tête. Rapportons sur la bonne foi de Plutarque ce qu'il nous débite de ce grand homme. » Pour » ce qui est des Consuls, *dit-il* *, Varron » se sauva à cheval dans la ville de Venuse, » & Paul Emile entraîné par l'impétueux » torrent de cette déroute, le corps tout » couvert de traits qui étoient restez dans » ses plaies, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'assit sur une pierre, » attendant que quelqu'un des ennemis » vînt l'achever. Mais la quantité de sang, » qui lui ensanglantoit tout le visage, l'a» voit si fort défiguré, qu'il n'étoit pas » reconnoissable, & que ses amis & ses » domestiques passoient près de lui sans » s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Len» tulus, jeune homme de maison Patri» cienne, qui l'aiant reconnu, s'appro» cha, mit pied à terre, & lui présenta son » cheval, le conjurant de s'en servir, & de » se conserver pour ses Citoiens, qui avoient » alors plus besoin que jamais d'un bon » Consul. Paul Emile rejetta ses prieres, » le força de remonter à cheval malgré » ses larmes qu'il versoit en abondance; » & quand il le vit remonté, il lui mit sa » main dans la sienne, & lui dit en se sou» levant un peu : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée ; mais qu'il a été vaincu par son Collégue, & ensuite par Annibal.* » Ces paroles finies, il le » congédia, se jetta parmi la foule qu'on » massacroit, & fut tué comme les autres. Tite-Live & Plutarque me le pardonneront, si je n'ajoute nulle foi à cette avanture, ou du moins elle m'est fort suspecte. Le silence de Polybe, Auteur contemporain, qui a écrit son Histoire dans un tems où il y avoit une infinité de gens qui vivoient encore, & qui s'étoient trouvez à cette bataille, sur le récit desquels il a écrit ; ce silence, dis-je, est une preuve convaincante que ces Auteurs nous ont débité une fable ; mais très-fable, puisqu'ils n'ont écrit de cette guerre que plusieurs siécles après l'événement de Cannes.

(b) *Atilius & Servilius, deux personnages d'une grande probité, & qui s'étoient signalez dans le combat en vrais Romains, furent aussi tuez dans cette occasion.*] Il ne s'est rien vû de semblable depuis le commencement de la République jusqu'à l'entiére décadence de l'Empire, & celui qui fut l'unique cause de la perte de cette bataille & d'un massacre si effroiable par son ignorance & sa lâcheté, fut seul préservé du malheur des autres : encore entra-t-il comme triomphant à Rome comme pour une bonne action. Cannes n'a pas échapé aux prédictions des Astrologues ou des Poëtes, car c'est tout un : les derniers ne sont guéres plus sages que les premiers dans leurs entousiasmes, & la Poësie n'entre pas pour peu dans leurs inspirations. Il leur arrive souvent de rencontrer

* *Plut. Fabius Max.*

en vrais Romains, furent aussi tuez dans cette occasion.

Pendant le carnage qui se faisoit au centre, les Numides poursuivirent les fuiards de l'aîle gauche. La plûpart furent taillez en piéces, d'autres furent jettez en bas de leurs chevaux; quelques-uns se sauvérent à Venuse, du nombre desquels étoit Varro le Général Romain, cet homme abominable, dont le gouvernement coûta si cher à sa patrie. Ainsi finit la bataille de Cannes, bataille où l'on vit de part & d'autre des prodiges de valeur, comme il est aisé de le justifier.

De six mille chevaux dont la cavalerie Romaine étoit composée, il ne s'en sauva à Venuse que soixante-dix Romains avec Varro, & de la cavalerie auxiliaire il n'y eut qu'environ trois cens maitres qui se jettérent dans différentes villes: dix mille hommes de pied furent à la vérité faits prisonniers, mais ils n'étoient pas au combat. Il ne sortit de la mêlée pour se sauver dans les villes voisines qu'environ trois mille hommes, tout le reste au nombre de soixante & dix mille mourut dans ce lit d'honneur.

Les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire, aussi bien que des précédentes, à leur cavalerie, & donnérent par-là à tous les peuples qui devoient naître après eux cette leçon éclatante, qu'en tems de guerre il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie & être supérieur (*a*) en cavalerie, que d'avoir des forces égales à celles de son ennemi.

juste. Tite-Live parle d'un Poëte Latin nommé Cn. Marcius, qui laissa des vers où étoit prédite la perte de la bataille de Cannes. Voici le commencement.

Amnem Trojugena Cannam Romane fuge, &c.

(a) *Il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie, & être supérieur en cavalerie.*] J'évoquerois volontiers l'ombre de Polybe, si j'en sçavois le secret, au risque de passer pour Sorcier ou pour Magicien, & lui demanderois à quoi il pensoit, lui qui avoit tant de sens & de raison, de débiter une maxime si fausse en cet endroit-là: elle ne vaut guéres mieux dans d'autres. Parlons sincérement, elle ne vaut rien; & pourquoi, je vous prie, moitié moins de gens de pied que de cavalerie? Annibal n'avoit que dix mille chevaux sur quarante mille hommes d'infanterie: est-ce que les Romains ont perdu la bataille parce qu'ils étoient plus foibles en gens de cheval? Polybe se trompe étrangement. Par le dénombrement qu'il fait de l'armée Romaine, il ne s'en falloit que de quatre cens chevaux que la cavalerie Romaine ne fût aussi forte que celle d'Annibal. Cela méritoit-il le débit d'une telle sentence fausse à tous égards, & sur tout à l'égard des Grecs & des Romains, dont toute la force consistoit dans leur infanterie, qui s'embarassoit aussi peu de gens de cheval dans les plaines que dans les païs couverts, puisqu'elle les affrontoit & les battoit par tout? aussi les uns comme les autres n'avoient guéres qu'un douziéme de

Annibal perdit dans cette action environ quatre mille Gaulois, quinze cens tant Espagnols qu'Africains, & deux cens chevaux.

Je viens de dire que les dix mille hommes faits prisonniers n'étoient pas au combat : c'est que L. Æmilius avoit laissé dans son camp dix mille hommes de pied, afin que si Annibal menoit à la bataille toute son armée sans laisser de garde à son camp, ce corps de réserve pût s'aller jetter sur

cavalerie dans leurs armées. Scipion battit Annibal à Zama dans une plaine rase & pelée, & ses aîles en l'air, avec moitié moins de cavalerie & d'infanterie. Voilà la maxime de Polybe en mauvaise posture à cet égard-là & à tous égards. Il est visible qu'elle n'est tirée que d'après l'événement.

Si les Romains n'eussent combattu que dans des lieux propres à leur infanterie, on se fût moqué de la nombreuse cavalerie d'Annibal, & l'Auteur Grec auroit alors prononcé une sentence toute contraire, & aussi glorieuse à l'infanterie que la sienne lui est injurieuse. Or en jugeant par l'événement notre Historien fait deux grosses fautes ; la première, parce qu'il juge en homme du commun, qui n'a pour l'ordinaire de regle que l'événement pour blâmer ou pour applaudir. La seconde, parce qu'il ne prend pas garde à deux circonstances dont il auroit dû s'appercevoir : l'une que la cavalerie de l'aîle droite des Romains égaloit celle d'Annibal à sa gauche, par la raison que l'une & l'autre de ces deux aîles étoient appuiées à l'Aufide. Les deux autres aîles qui flanquoient l'infanterie des deux armées, s'entreregardérent pendant le combat sans combattre, & celle des Romains s'enfuit après la déroute des légions, & les Numides se mirent alors à ses trousses : l'autre, parce qu'il n'a pas fait attention que ce n'est pas absolument la cavalerie Carthaginoise qui a décidé de l'infortune de Cannes : elle ne vint au secours de son infanterie que lorsque celle-ci étoit déja victorieuse, & les Romains doublez & envelopez de toutes parts. Asdrubal ne fit qu'accélérer la victoire, qui s'étoit déja déclarée : car si l'infanterie Romaine eût été mieux conduite, & que l'exécution eût répondu à la solidité & à la bonté de ces troupes, l'infanterie Carthaginoise eût été battue & taillée en piéces, & le succès de sa cavalerie alloit à rien.

Pour achever la défaite de la réflexion de Polybe, que Plutarque attribue à Annibal dans la Vie de Fabius Maximus, qu'*il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie & être supérieur en cavalerie ;* il n'y a qu'à transporter Annibal où il s'est si souvent trouvé, c'est-à-dire dans un païs fourré, coupé ou montagneux, & peu propre aux manœuvres de cavalerie. A quoi lui eût servi cette arme, s'il avoit eu la moitié de celle-ci ? Ne se fût-il pas fait battre ? Or les païs de plaines propres pour faire combattre de grandes armées, sont infiniment plus rares que les païs mêlez & couverts, & sur tout en Italie. Lorsqu'un Général d'armée se trouve dans la situation de chercher le combat & de joindre son ennemi, il est libre à celui-ci, s'il n'est le plus habile homme du monde, de l'éviter & de ne faire rien de ce qu'il lui plaît, quand il n'est pas en avantage de faire agir l'arme sur laquelle il compte le plus, & de rendre inutile la plus forte de l'armée de l'autre. La conduite de Fabius nous le démontre assez. Si Varro eût suivi le conseil de son Collégue, qui vouloit imiter ce grand homme dans sa façon de faire la guerre, la perte d'Annibal étoit infaillible en deux ou trois campemens. Il se fût bientôt apperçû par une triste expérience, & il n'en étoit que trop convaincu, vû l'état où il se trouvoit dès l'entrée de la campagne, que le trop grand nombre de cavalerie lui étoit ruineux. Il étoit si inférieur en infanterie, qu'il n'osa jamais la faire combattre indépendamment de sa cavalerie.

Si l'on faisoit la guerre dans un païs toujours uniforme, il faudroit ranger le nombre de chaque arme selon cette uniformité ; mais tous les païs ne sont pas les mêmes : l'on est tantôt dans les plaines à une marche ou à une demie marche en avant ou en arriére ; on n'est plus dans son avantage, l'arme sur la force de laquelle nous comp-

le bagage des ennemis ; ou que si ce Général prévoiant l'avenir détachoit un corps de troupes pour garder son camp, il y eût d'autant moins d'ennemis à combattre. Or voici comme ces dix mille hommes furent faits prisonniers. Dès le commencement du combat, selon l'ordre qu'on leur avoit donné, ils avoient été assiéger les Carthaginois qu'Annibal avoit laissez pour la garde du camp. Ceux-ci se défendirent, quoiqu'avec assez de peine. Mais quand la bataille fut entiérement finie, ce Général accourut au secours de ses gens, poussa les Romains, & les envelopa dans leur propre camp. Deux mille furent tuez, & tout le reste fait prisonnier. Deux mille chevaux qui avoient pris la fuite & s'étoient retirez dans les forteresses répandues dans le païs, eurent le même sort. Forcez dans leurs postes par les Numides, ils furent tous amenez prisonniers.

Après cette victoire, les affaires prirent le tour auquel on s'attendoit dans les deux partis. Elle rendit les Carthaginois maîtres de presque toute cette partie d'Italie qu'on appelle l'ancienne & la grande Gréce. Les Tarentins se rendirent d'abord : les Argyripains & quelques peuples de la Campanie appellérent Annibal chez eux. Tous les autres panchoient déja à se livrer aux Carthaginois, qui de leur côté n'espéroient rien moins que de prendre Rome d'emblée. Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource (*a*) l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie, dans la pensée qu'Annibal vien-

tions le plus nous devient inutile : l'ennemi se trouve alors en état de faire usage de celle où il mét sa principale confiance, il ne tient qu'à lui d'en profiter. On rencontre autant de différentes situations de païs qu'on fait de mouvemens pendant le cours d'une campagne, dans une armée comme dans l'autre, & l'on est dans la nécessité de changer aussi souvent de conduite & de méthode dans la façon de faire la guerre. La cavalerie est bonne en certains lieux, & inutile en d'autres, & l'infanterie sert dans tous si elle est bien conduite, & si le Général en connoît la force. Je conclus de là, contre le sentiment de l'Auteur, qu'il est infiniment plus avantageux d'avoir des forces égales à celles de l'ennemi, que d'avoir moins d'une arme que d'une autre. Un habile homme se trouve peu embarassé lorsqu'il est plus foible en cavalerie qu'en infanterie, en faisant soutenir l'une par l'autre. N'attribuons donc la défaite des Romains qu'à l'ignorance & à la malhabileté de leurs Généraux, & au mauvais choix du Sénat, & non à ce que Polybe prétend.

(a) *Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie.*] Toute autre nation n'eût-elle pas desespéré de revenir jamais d'une perte si effroiable ? Car Polybe ne compte pas moins de soixante-dix mille morts & plus de dix mille prisonniers. Jamais victoire ne fut plus complette que celle-là, & jamais victorieux n'en sçut moins profiter, comme nous le dirons en son lieu. Tite-Live, moins croiable que l'Historien Grec, filoute furieusement sur les morts. Il prétend que les Romains ne

droit inceſſamment à Rome. La fortune même ſembla en quelque ſorte vouloir mettre le comble (*a*) au malheur des Romains, & diſputer à Annibal la gloire de les détruire. A peine avoit-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle, que le Préteur envoié dans la Gaule Ciſalpine y étoit malheureuſement tombé dans une embuſcade, & que ſon armée y avoit été toute taillée en piéces par les Gaulois.

perdirent que quarante mille hommes de pied & deux mille ſept cens chevaux. Je ne conſeille à perſonne d'y ajouter la moindre foi, non plus qu'on feroit aux extraits des mauvais Auteurs des Journaux : encore moins au ſtratagéme des Numides, qui feignirent de ſe venir rendre aux Romains, & qui ſe tournérent contre eux au plus fort du combat. Le vent impétueux n'eſt pas moins une imagination de l'Hiſtorien. Nous n'ajoutons pas plus de foi à Valére-Maxime qu'à Plutarque. Je voudrois bien connoître le païs natal de ces chiméres, j'en ferois honneur à celui des trois qui en eſt le pére.

Polybe ſaute ſur bien des circonſtances qui ſuivirent la défaite des Romains, dont il nous importe d'en rapporter quelques-unes, pour ſatisfaire la curioſité des Lecteurs. Ces circonſtances feroient-elles imaginaires ? J'ai de la peine à me le perſuader. Il ſe peut qu'elles aient échapé à Polybe, car enfin elles ont un grand air de vérité. La réſolution de ceux qui s'enfuirent dans le grand camp ſans Chef & ſans Capitaines, eſt digne de gens de cœur, & par conſéquent elle mérite d'avoir place ici, pour apprendre aux gens de guerre que les reſſources ne manquent jamais, dans quelque infortune que nous tombions, tandis qu'on a les armes à la main. Ceux qui s'étoient ſauvez dans celui-ci, envoiérent dire à ceux du petit camp *qu'ils vinſſent les trouver à la faveur des ténébres, tandis que les victorieux dormoient abattus par le travail & par le vin, & qu'ils iroient tous enſemble à Canuſium.* Cet avis fut rejetté, dit Tite-Live, & les raiſons qu'ils alléguérent, du moins les plus lâches, comme les plus forts en nombre, l'emportérent ſur celui des autres, qui trouvoient qu'il n'y avoit point d'autre expédient pour ſe mettre en liberté. Ils prirent la réſolution de ſe retirer, & ſe mirent en devoir de le faire : & celui qui les commandoit, qu'on note bien ceci, les aiant rangez en forme de coin, c'eſt-à-dire en colonne, ſe retira *à travers des ennemis.* Mais parce que les Numides tiroient ſur le flanc droit, *qui demeuroit découvert, les gens de Sempronius* Tuditanus, Tribun militaire, *ſe firent comme une muraille de leurs boucliers, qu'ils prirent alors de la main droite, & paſſérent dans l'autre camp au nombre de ſix cens : & de là s'étant joints aux plus grandes troupes, ils ſe retirérent tous enſemble à Canuſium.* Voilà ce que ne nous apprend pas Polybe. Avoit-il hâte de finir au plutôt ſon troiſiéme Livre ? Où l'auroit-il tranſporté dans les ſuivans ? Il y en a bien d'autres dont il n'a pas fait la moindre mention, que nous ne laiſſerons pas échaper dans la Diſſertation ſur la conduite des Romains pendant la ſeconde Punique, qui fera la clôture de ce quatriéme Volume.

(*a*) *La fortune même ſembla en quelque ſorte vouloir mettre le comble au malheur des Romains.*] La bataille de Cannes étoit le dernier jour des Romains, ſi Annibal eût ſçû profiter de la victoire. La conſternation étoit telle à Rome, que l'Hiſtoire ne nous offre rien de ſemblable. Peu de jours après on apprend encore à Rome une autre diſgrace, ce qui mit le comble aux adverſitez. Le mal étoit grand, mais certainement peu comparable à celui qui nous tomba ſur la tête en 1706. Parlons franchement, la tête eût tout-à-fait tourné aux Romains s'ils en euſſent éprouvé un pareil. Nous ne nous laiſſâmes pas ſi fort abattre, & nous témoignâmes plus de conſtance & de fermeté. Nos Panégyriſtes n'ont pas ſçû prendre le bon côté dans les éloges de Louis XIV. c'étoit celui qui lui aſſignoit plus particuliérement le nom de Grand. Quoi de plus triſte & de plus accablant que les événemens fâcheux de cette campagne ! L'infortune de la levée précipitée du ſiége de Barcelonne, où le Roi

Tous ces coups n'empêchérent pas le Sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'Etat. Il releva le courage du peuple, il pourvut à la sûreté de la ville, il délibéra dans la conjoncture présente avec courage & avec fermeté. La suite le fit bien connoître. Quoiqu'alors il fût notoire que les Romains étoient vaincus & obligez de renoncer à la gloire des armes ; cependant la forme même du gouvernement, & les sages conseils du Sénat, non seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de tems assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsqu'après avoir rapporté dans ce Livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne & en Italie pendant la cent quarantiéme olympiade, & dans le suivant tout ce qui s'est passé en Gréce pendant cette même olympiade, nous serons venus à notre tems, nous ferons alors un Livre exprès sur la forme du gouvernement Romain. C'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'Histoire une des parties qui lui convient le plus. Mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité, ou pour réformer des Etats déja établis, ou pour en établir de nouveaux.

d'Espagne étoit en personne, qui fut suivie de la perte entiére de la Catalogne, ouvrit la scéne à un déluge de disgraces. Le 23. du même mois on apprend la perte de la bataille de Ramiliez, qui ne le céde guéres à celle de Cannes, du moins les suites en furent plus grandes, & l'eussent été davantage, si le Général victorieux avoit été plus habile : enfin la catastrôphe finit par le malheur de Turin, devant lequel celui de Barcelonne & de Ramiliez n'étoit qu'une bagatelle. De si grands maux ne nous abattirent pas. Nous eûmes le tems de nous reconnoître, & toute autre nation eût succombé sans ressource ; nous en trouvâmes, & la France ébranlée & panchante à sa ruine se releva de ses disgraces par la sagesse & la constance d'un Roi véritablement grand. Il faut l'avouer : n'en attribuons la gloire qu'à lui uniquement. Il faudroit une postérité plus reculée, ou une plus grande liberté de penser, pour prouver cette vérité.



OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Cannes entre les Romains & les Carthaginois.

§. I.

Eclairciſſemens ſur quelques expreſſions dont Polybe ſe ſert dans la deſcription de cette bataille.

UNe bataille auſſi fameuſe que celle de Cannes mérite d'être traitée avec ſoin. Le ſujet eſt fécond en recherches curieuſes & en obſervations très-inſtructives. Ceux qui ont exercé leur eſprit ſur cette grande action, ne l'ont fait qu'en courant. L'ordre de bataille d'Annibal a été l'unique objet de leurs réflexions, ils l'ont admiré ſans nous expliquer le ſujet & la cauſe de leur admiration. Quant à l'ordonnance Romaine, ils paſſent légérement deſſus: ils n'y trouvent rien de fort ſingulier, ni de fort extraordinaire. Leur ſilence ne me laiſſe aucun doute qu'ils n'y ont rien compris. Juſques ici perſonne n'en a percé les ténébres. Il ne faut pas en être étonné: il ne ſuffit pas d'entendre parfaitement ſon texte, il faut, de plus, être homme de guerre, & extrémement verſé dans la milice des Anciens. Sans cela il n'eſt guéres poſſible de bien juger d'une action militaire.

J'avoue que j'ai été longtems ſans pouvoir bien démêler l'ordre de l'infanterie Romaine. Cet endroit du texte eſt ſi brouillé, qu'il faut beaucoup méditer pour le comprendre, bien moins par le défaut de l'Auteur, que par celui de la langue Gréque, fort ſtérile en termes militaires, bien que plus riche que la Latine. Tout autre qui n'ajoutera pas une grande expérience du métier à une grande connoiſſance de la tactique des Anciens, ne ſçauroit ſe promettre de démêler cette diſpoſition des Romains au gré de ſes Lecteurs. Je n'ai eu garde de recourir au narré de Tite-Live pour lui demander de la lumiére: ce ſeroit inutilement, tant il eſt obſcur: en un mot aucun mortel n'y comprendra jamais rien. A quelque peu d'obſcurité près par défaut de termes propres, Polybe dévelope très-nettement ces deux ordres de bataille, & toute l'action dans ſon commencement comme dans ſes ſuites d'une maniére très-digne de ſon expérience & de ſon habileté. Ce qui m'aida beaucoup à débrouiller l'ordonnance Romaine, outre ce que je viens de dire, ce fut l'ordre de bataille de Régulus contre Xantippe en Afrique: car celui de Cannes eſt le même à l'égard de l'infanterie, & celui-ci m'a mis en état de comprendre l'autre. Ce n'étoit pourtant que des conjectures, j'étois peu ſûr de mon fait: raiſonner ſur un doute, fonder là-deſſus ſes obſervations, c'eſt ne rien faire. Dom Thuillier me tira d'embarras, & me fit voir que le texte étoit conforme à ce que j'avois penſé de la diſpoſition des Romains.

Le terme de phalange dont l'Auteur ſe ſert faute d'autres qui expriment mieux ce qu'il veut dire,

m'embarassoit extrémement. Ce n'étoit pas la coutume des Romains de combattre sur une seule ligne, & il ne me paroissoit pas par l'Auteur même qu'ils eussent combattu en phalange. Cette ordonnance suppose un grand corps de piquiers sur beaucoup de profondeur, les files & les rangs serrez & condensez, sans intervalles ni divisions entre les corps qui la composent : toute sa force est dans son union, dans son choc, qui doit être tout d'une piéce, sans flotter, & sans laisser le moindre vuide.

La maniére de combattre des Romains, dans une bataille rangée, étoit toute différente de celle des Grecs dans la distribution de leurs troupes, comme dans la nature de leurs armes. Il falloit donc inventer un terme propre pour distinguer l'une de l'autre. Polybe & Plutarque ont emploié le mot de [illegible] en *Spirale*. Bien des Sçavans se sont trouvez arrêtez sur ce mot, ne comprenant pas que c'étoit la distribution des cohortes de l'infanterie Romaine.

Si les Romains eussent combattu en *spirale* à Cannes, c'est-à-dire sur trois lignes, les cohortes de la seconde (*a*) vis-à-vis les intervalles de ceux de la première (*b*), & ceux de la troisiéme (*c*) vis-à-vis ceux de la seconde ; si les Romains, dis-je, eussent combattu dans cet ordre, Polybe ne se fût jamais servi du mot de phalange. Dom Thuillier m'a fait voir qu'il y avoit dans le Grec que *les Romains ne pûrent alors combattre par phalange* : c'est dans le tems qu'ils se trouvérent engagez dans le rentrant, & que les cohortes se confondirent ; ce qui prouveroit qu'ils se seroient rangez dans cet ordre. Mais pour juger sûrement que les Romains ne combattirent pas à Cannes selon la méthode ordinaire, on n'a qu'à suivre l'Auteur dans la description qu'il nous fait de la distribution des cohortes, que Casaubon n'a pas bien comprise, & c'est peut-être mal à propos que notre Auteur s'est servi du terme de phalange, qui est un mot qui attache une idée bien différente de ce qu'il a auparavant expliqué de cette disposition des Romains. Je parle ici dans l'exactitude scrupuleuse, car dans le fond la phalange différe peu de cet ordre des Romains à Cannes.

Varro laissa des intervalles entre les corps, qu'il rangea en colonnes : les cohortes à la queue les unes des autres, sans espaces de l'une à l'autre. Encore une fois, ce n'est donc pas en phalange. Polybe se sert du mot φαλαγγηδὸν seulement, parce que l'armée Romaine se trouva rangée sur une seule ligne, à cause de l'union des corps à la queue les uns des autres ; mais la différence est très-grande, tant à l'égard des armes, que des intervalles que Varro laissa entre les colonnes : ce qui est bien différent de la phalange, qui n'en souffre aucun, comme je l'ai dit, & qui avoit même ce défaut, que le moindre desordre, le moindre jour laissoit le mal sans reméde, pour peu qu'on gagnât le fort de la pique ; au lieu que la force des colonnes est en elles-mêmes, & que la défaite de l'une n'influe pas sur celle de l'autre. Cette Introduction à ces Observations m'a paru nécessaire pour le sujet que je vais traiter.

Je ne crois pas pouvoir me dispenser, avant que d'entrer dans l'analyse de cette bataille, de faire

(a) *Les Princes.*
(b) *Les Hastaires.*
(c) *Les Triaires.*

quelques remarques sur le combat qui précéda cette fameuse journée. Je me suis imaginé, & je me l'imagine encore, qu'Annibal engagea ce combat, bien moins dans la vûe de faire épreuve de ses forces & de sonder celles de l'ennemi, que par un dessein profond & rusé. Il n'ignoroit pas la mésintelligence qui régnoit entre les deux Consuls, ce qui n'est que trop ordinaire dans une autorité égale. Il méprisoit Varro autant qu'il craignoit Æmilius, en qui il voioit un autre Fabius.

Le délié Carthaginois, qui craignoit que Varro ne changeât de sentiment, & n'en connût le faux par la solidité évidente de celui de son Collégue, chercha tous les moiens possibles de lui faire illusion par quelque sophisme militaire, si je puis hazarder ce terme. Il jugea qu'un avantage de peu d'importance, & cédé à dessein, produiroit cet effet, le rendroit plus hardi à entreprendre, & le retiendroit dans sa première résolution d'en venir à une affaire générale & décisive.

Ce qui se passa dans ce combat me confirme que c'est ici une de ces machines qu'il emploia contre Sempronius sur la Trébie, & contre Minucius au combat de Gérunium. Je ne donne ceci que pour une conjecture qui me paroît assez probable. Ce qu'il y a de certain & d'assûré, c'est qu'Annibal se trouva toujours fort bien de cette finesse. Ce combat n'est pas considérable: il n'y eut que les armez à la légére qui parurent sur la scéne, & l'ennemi ne céda, comme j'ai dit, qu'à dessein d'amorcer Varro par un avantage qui ne décidoit rien. Voilà tout ce que j'avois à dire touchant cette affaire. Passons à nos Observations.

§. II.

Ordonnance des deux armées. Stratagême d'Annibal.

LEs Historiens différent peu les uns des autres quant au principal de cette bataille, mais seulement dans certaines circonstances. Tite-Live, qui copie presque par tout Polybe, & qui n'avoit aucune connoissance de la guerre, n'a pas compris la distribution & l'ordre des cohortes Romaines. Il a jetté une telle obscurité dans la description qu'il nous donne de cette fameuse action, qu'on n'y sçauroit voir aucun jour: ce qui fait que nous n'entendons rien du tout, ou fort peu de chose, dans ce qu'il nous importe le plus de sçavoir pour l'instruction des gens de guerre, & pour le plaisir des autres. Tous s'en plaignent également. Sans doute que les Romains, qui lisoient cet Auteur dans les mêmes vûes, en faisoient le même jugement. Cela soit dit sans préjudice de ce qu'il y a d'excellent & de louable dans cet éloquent & habile Ecrivain.

L'armée Romaine s'étoit partagée en deux camps séparez: le grand (2) en-delà de l'Aufide, le petit (3) en-deçà, & c'étoit fort sagement fait pour être maître du païs & des deux côtez de deçà de la riviére. Ceux du petit camp, comme ceux du grand, pouvoient inquiéter terriblement les ennemis dans leurs fourrages & dans leurs vivres, de quelque côté qu'ils tournassent. Annibal se voioit au moment d'être réduit dans la nécessité de toutes choses: il se trouvoit encore engagé dans un païs ruiné par le séjour des armées, sans aucune place ni magasins, d'où il pût tirer sa subsistance. La guerre étoit finie si le conseil d'Æmilius eût été suivi.

Il ne le fut pas. Varro, toujours opiniâtre & toujours ferme dans son sentiment, n'eut pas plutôt vû la lettre du Sénat, qui inclinoit à une bataille, qu'il se résolut de combattre. Ainsi son jour de commander étant venu, il passe la riviére avec les troupes du grand camp, les joint à celles du petit, & se dispose au combat. Annibal également surpris, en fait de même de son côté.

Varro ne suivit pas la coutume Romaine dans la disposition de son infanterie, comme l'ont cru les Auteurs modernes, qui ont écrit & raisonné assez mal sur cette bataille. Il faut de l'étude, de l'expérience & de longs services pour bien démêler cette disposition des Romains. Polybe, tout excellent homme de guerre qu'il est, ne me paroît pas assez exact dans la description qu'il nous donne de ce combat: il est même un peu obscur. Il me paroît plus clair dans la bataille de Régulus contre Xantippe en Afrique, & dans celle de Scipion à Zama. L'ordre de bataille de Cannes est dans le même esprit.

Je sentois bien que les Romains avoient combattu par colonnes & sur une seule ligne. Le sçavant Traducteur m'a tiré de mon doute, & ma conjecture s'est trouvée conforme au texte. La distribution des troupes des Carthaginois n'offre aucun embarras; ainsi nous voilà en en état de raisonner sur ces deux fameux ordres de bataille. L'un n'a point d'exemple, il est tout d'Annibal. Je doute que Varro soit l'auteur de l'autre. Il me paroît trop profond pour un homme comme lui, qui n'avoit aucune expérience de la guerre. Je soupçonne fort qu'Æmilius mit l'armée en bataille: Varro n'eut que l'exécution de cette entreprise, qui sembloit devoir réussir à l'infanterie: car quant à la cavalerie, il y avoit beaucoup à dire.

Les Généraux Romains pensérent qu'il falloit changer de méthode dans l'ordonnance de l'infanterie, & combattre sur une seule ligne, les cohortes à la queue les unes des autres sur une même ligne droite; c'est-à-dire par colonnes, avec des espaces entr'elles, s'imaginant que puisqu'ils avoient été toujours battus en suivant la coutume ordinaire; contre un ennemi qui combattoit en phalange parfaite, à la hauteur & les armes près, il falloit qu'il y eût du défaut. La pensée étoit bonne, l'ordre par colonnes est l'unique parfait, & capable d'un plus grand effort, moins composé, plus simple, & où par conséquent l'attention est moins divisée dans le détail d'un combat.

L'infanterie étoit au centre sur une seule ligne: les cohortes (4), (5), (6) les unes derriére les autres, comme je l'ai dit, ne formant qu'un seul corps, les intervalles d'entre les corps plus serrez qu'on n'avoit accoutumé de faire. On ne laissa donc entre les colonnes que l'espace ou l'écoulement nécessaire pour recevoir les armez à la légére (7), disposez par pelotons à la tête de tout, & sur tout le front de l'infanterie rangée dans l'ordre que j'ai dit, qu'on peut appeller en phalange coupée.

La cavalerie flanquoit les deux aîles de l'infanterie: la droite (8) appuiée à l'Aufide, & la gauche (9) s'étendoit au loin dans la plaine.

Annibal averti que tout est en mouvement dans l'armée Romaine, que tout se dispose à une bataille, & que les troupes du grand camp passent la riviére pour entrer dans la plaine, & que celles du petit se disposent à se joindre à celles du

grand ; Annibal, dis-je, se hâte de décamper, & commence à traverser l'Aufide à la tête de son armée, entre dans la plaine en même tems, & la range sur une seule ligne, selon sa coutume : quoique plus foible de la moitié, il ne desespére pas de la victoire, bien assûré que la confiance & la valeur de ses troupes & son habileté suppléront au défaut du nombre, outre qu'en pareilles journées il avoit des ressources que d'autres n'ont pas. Il distribua ses troupes de la maniére que je vais dire. Son infanterie (10) faisoit le centre, elle avoit à sa gauche (11) une partie des Africains. La droite (12) étoit composée d'une partie des Espagnols & du reste des Africains. La Gauloise, & ce qui restoit d'Espagnols, forma le centre (13) de la ligne. Les gens de traits (14) à la tête partagez par pelotons en front de ceux des Romains. La cavalerie flanquoit de part & d'autre les aîles de l'infanterie. La gauche (15) étoit composée de tout ce qu'il avoit de troupes d'élite, qu'il appuia à l'Aufide. L'aîle droite (16), qui devoit déborder la gauche de l'armée Romaine, étoit composée de la cavalerie Numide. Tel fut l'ordre & la distribution des troupes des deux armées.

Annibal avoit observé avec soin toute la disposition de Varro. C'étoit celle-là même que Régulus opposa contre Xantippe, & Scipion contre Annibal à Zama, comme je l'ai dit ailleurs. Elle dut sans doute paroître nouvelle au Général Carthaginois. Cette masse d'infanterie, l'extréme profondeur de ses files, qui devoient être au moins sur trente, dut lui paroître bien redoutable.

Si le rusé Carthaginois eût eu en tête un Capitaine plus habile, & qui eût connu la force de son ordre de bataille, Cannes devenoit autant célébre par la défaite des Carthaginois qu'elle l'est aujourd'hui par celle des Romains. Car quoique ceux-ci eussent perdu une partie de leur avantage en donnant un peu trop de profondeur à leur infanterie, lorsqu'ils pouvoient l'étendre sur un plus grand front, sans craindre de s'affoiblir, à cause de leur grande supériorité, cela ne faisoit pourtant rien pour la victoire, s'ils eussent observé une autre conduite dans le détail du combat. En donnant un tiers moins de hauteur à leurs files, & plus d'intervalles entre les colonnes, ils eussent de beaucoup surpassé les aîles de l'armée Carthaginoise à leur infanterie, & débordé par conséquent la droite de la cavalerie Numide : avantage qu'ils perdirent par leur ignorance. Annibal sçut admirablement profiter d'une faute qui le délivroit de l'inquiétude où il se trouvoit de diminuer la hauteur de ses files pour faire front à l'infanterie Romaine. Ce Général, pour s'empêcher d'être doublé à ses aîles & à celles de sa cavalerie, peu accoutumée aux combats de pied ferme, conserva par-là l'avantage que lui donnoit le nombre de sa cavalerie. De sa droite peu supérieure à celle des Romains, il ne laissa pas de s'appercevoir que le premier abord & la force du choc de l'infanterie Romaine en feroit plus violent, & que la sienne ne feroit que reboucher & se briser contre cette masse serrée & condensée de troupes, dont à peine on voioit le fond.

Il s'étoit bien attendu que Varro feroit quelque faute dont il profiteroit, par ce qu'il s'étoit résolu de faire. Il n'avoit point d'autre parti à prendre, pour suppléer à la foiblesse de son infanterie, que de mettre en usage tout ce que son esprit,

fertile en expédiens, pouvoit lui fournir de ruses & d'artifices pour se tirer d'un pas si glissant: car il risquoit en ce combat ses dernières espérances. Il comptoit aussi sur la valeur & le courage intrépide de ses troupes, augmenté encore par la nécessité de vaincre, qui fut toujours compagne des entreprises de ce grand Capitaine.

Cet homme vraiment extraordinaire jugea qu'il falloit éviter que le combat s'étendît d'abord sur tout le front de son infanterie, mais seulement à son centre, en l'avançant beaucoup au-delà de ses aîles, en maniére de courbe ou de portion de cercle. Il sentoit bien la délicatesse de cette manœuvre. Ce n'étoit point le mouvement en avant qui l'inquiétoit, mais celui qu'il vouloit faire en arrière en retraite simulée. Mais dequoi n'est pas capable un homme de cette trempe, qui se voit à la tête d'une armée bien disciplinée, bien exercée, accoutumée à vaincre, & autant pleine de confiance qu'étoit la sienne?

Il se mit d'abord en bataille sur une seule ligne droite, comme je l'ai dit plus haut. Les troupes du centre, en qui il fonda toutes ses espérances, & sur l'adresse desquelles il comptoit le plus, s'alignérent d'abord avec le reste de la ligne aux points (13), pour ne pas donner le tems aux ennemis de réfléchir & de reconnoître l'artifice & le profond de sa disposition. Dès qu'il s'apperçut que les Romains alloient s'ébranler, il poussa son centre en avant, composé de l'infanterie Espagnole & Gauloise, en diminuant la profondeur de leurs files à mesure qu'elles s'avançoient & embrassoient plus de terrain, pour ne laisser aucun vuide entre les corps de ce centre, & aux deux extrémitez de la courbe (17), ou de la portion de cercle (18).

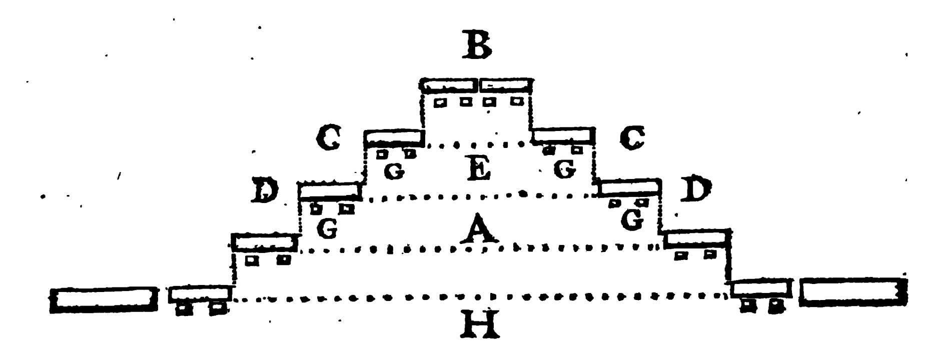
Les Généraux Romains ne comprirent rien dans ce mouvement, qui fut si fatal pour eux, soit par ignorance, ou qu'il fût fait avec tant de promtitude & de rapidité, qu'il ne donnât pas le tems d'y réfléchir. Mais tout cela n'excuse point leur aveuglement. Il n'étoit que trop aisé de voir, ou du moins de soupçonner qu'Annibal ne pouvoit avancer ainsi son centre sans quelque dessein.

Je m'étonne, encore une fois, qu'ils ne s'apperçûssent pas qu'Annibal n'avançoit son centre, que pour ne combattre d'abord qu'avec une partie de ses forces, & empêcher que ce combat ne s'étendît tout d'un coup sur tout le front de son infanterie. Par cette ruse il leur ôtoit beaucoup de l'avantage du plus grand nombre que la plaine fournissoit à ses ennemis, qui ne pouvoient s'appercevoir du piége qu'il leur tendoit, par l'ordre qu'il avoit donné aux troupes du centre, où il étoit en personne, de perdre & de céder peu à peu de leur terrain pour les enclaver dans le rentrant (19), en faisant d'abord ferme. Par cette manœuvre admirable il obligea le Consul à détacher des troupes de ses aîles & s'y affoiblir, pour fortifier davantage son centre, dans l'espérance de vaincre par cet endroit lorsqu'il s'appercevroit que l'ennemi lui cédoit peu à peu le terrain par un mouvement retrograde & simulé, & comme des gens qui ne peuvent parer à un grand effort: c'étoit le stratagéme dont le Carthaginois s'étoit avisé; persuadé que les ennemis trompez par cet artifice, qui n'est pas sans exemple, romproient & resserreroient leur ordre, & s'affoibliroient à leurs



aîles ; ce qui arriva, comme nous le dirons en son lieu. Tant il est aisé de faire donner dans les piéges, souvent les plus grossiers, les Généraux malhabiles & imprudens. Il comptoit encore qu'ils s'avanceroient toujours, & qu'ils s'engageroient de plus en plus dans l'espace vuide, & qu'ils approcheroient de leur perte par ce faux mouvement, s'imaginant que s'il venoit à réussir il lui seroit facile de tourner par conversion ses aîles aux points (20), & par ce mouvement il lui étoit libre de se replier sur celles des Romains, de les doubler & de les prendre en flanc.

dans son Livre intitulé *Annibal & Scipion, ou les grands Capitaines.* Il donne un plan de la bataille de Cannes, & range son centre comme on voit dans la figure A. On voit que ces mouvemens en arriére sont faciles & sans embarras, les deux corps B. en cédant peu à peu s'enchâssent entre les deux C. Ces quatre corps en reculant encore entrent entre les deux D, & forment la ligne aux points E, ainsi des autres, & ce mouvement est fort simple. Il est vrai que ces corps ainsi rangez laissent des intervalles entre eux, qu'Annibal pouvoit avoir remplis par des pelo-



Polybe s'explique clairement à l'égard de ce centre avancé si fort au loin de la ligne. Il dit formellement qu'Annibal forma une courbe, comme le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de sa hauteur. Je l'ai donc rangé de la sorte, quoiqu'il me paroisse une extréme difficulté pour le mouvement que ce convexe avoit à faire en arriére, & cette figure n'est guéres propre à une telle manœuvre. Il étoit à craindre qu'en reculant, les corps en se rapprochant ne se confondissent les uns les autres. Je serois assez du sentiment du Prince Louis-Guillaume de Nassau, tons G. de ses armez à la légére. Après être arrivez en H, tous ces corps retrogradant par le même mouvement formoient aisément le rentrant, dans lequel les Romains s'engagérent.

§. III.

Combat.

Les deux armées marchérent l'une contre l'autre & en vinrent aux mains. Le combat commença d'abord par les deux aîles de la cavalerie du côté de l'Aufide. Il importoit beaucoup aux Romains, comme aux Carthaginois, d'ouvrir

la scéne par ce qu'ils avoient de meilleur dans cette armée; mais Annibal sur tout y étoit intéressé, comptant comme il faisoit sur la cavalerie de sa gauche, qui étoit un vieux corps, au courage duquel il devoit une partie de ses succès. Il lui étoit impossible de ruser à son infanterie, s'il ne commençoit par quelque avantage à sa cavalerie, qui pût encourager son infanterie, très-inférieure à celle des Romains, & diminuer le courage & les espérances de ceux-ci par la défaite de leur cavalerie.

Sur ces prudentes considérations Annibal fait ébranler celle de sa gauche: elle attaque celle des Romains avec tant de force & de violence, qu'ils n'avoient rien éprouvé de semblable. Ils soutinrent ce premier choc avec beaucoup de courage & peu de jugement. Le choc fut furieux & également soutenu de part & d'autre, sans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, lorsqu'il prit envie à la plus grande partie des cavaliers Romains de mettre pied à terre, & de combattre en cavaliers démontez. Il n'y a personne qui ne se moque en lisant ceci de cette maniére de combattre. Tite-Live, & Plutarque après lui, parlant de ces cavaliers devenus fantassins, font dire à Annibal: *Je les aime mieux ainsi, que si on me les eût livrez pieds & poings liez.*

Quelle étrange maniére de combattre! Il leur arriva la même chose au combat du Tésin, comme je l'ai rapporté ailleurs. S'en trouvérent-ils bien? Polybe ne fait que glisser sur cette circonstance, & nous laisse en doute si toute la cavalerie Romaine décendit de cheval pour combattre à pied, ou s'il n'y en eut qu'une partie. Ce défaut d'exactitude n'est guéres pardonnable dans un Historien tel que le nôtre. Voici ce qu'il nous apprend de ce fait. » Le combat s'échauffant, » *dit-il*, les Romains se battirent » avec furie, & plutôt en Barbares » qu'en Romains. Car ce ne fut » point tantôt en reculant, tantôt » en revenant à la charge, selon » les regles de leur milice; à peine » furent-ils aux mains, qu'ils sautérent de cheval, & saisirent cha» cun son homme. Cela insinueroit que toute cette droite mit pied à terre, ce qui n'est pas la chose du monde la plus aisée dans le choc. S'il faut s'en rapporter à Tite-Live, toute cette aîle eut ordre de mettre pied à terre. Je le croirois assez. Cet Auteur fait là-dessus une réflexion judicieuse. » Le combat, *dit-* » *il*, que donnérent à pied les gens » de cheval, fut sans doute comme » il devoit être, c'est-à-dire honteux aux Romains.

Que la cavalerie mette pied à terre pour combattre contre de l'infanterie, qu'elle ne sçauroit rompre ni entâmer, quelque effort qu'elle puisse faire, & que celle-ci soit dépouillée d'armes défensives, je ne vois rien là de fort extraordinaire, & qui ne soit fort sensé & très-courageux. L'Histoire nous fournit une infinité de faits d'une semblable résolution. Mais que dans un combat de cavalerie contre cavalerie, dans une plaine rase & découverte, il vienne dans la fantaisie à un nombre de cavaliers ou à tout un corps de troupes de sauter à bas de leurs chevaux, & d'attaquer en fantassins sans aucune raison, & dans un desavantage manifeste, pendant que les autres combattent à cheval, c'est une folie. Je ne pense pas qu'on puisse jamais la pousser plus loin. Ce que Tite-Live blâme

à Cannes, il le loue ailleurs en une infinité d'endroits de son Histoire, avec beaucoup de raison dans certains cas, & peu en d'autres. L'Histoire Romaine, plus qu'aucune autre, nous fournit un bon nombre de Capitaines qui ont fait mettre pied à terre à leur cavalerie en beaucoup d'occasions, parce qu'elle pouvoit également combattre à pied comme nos dragons, & celle des Romains y étoit plus accoutumée qu'aucune autre de celle des Anciens : *Quo haud dubie superat Romanus*, dit Tite-Live.

» Nos ancêtres, *dit Montagne*, » & notamment du tems de la guerre » des Anglois, ès combats solemnels » & batailles assignées, se mettoient » la plûpart du tems tous à pied, » pour ne se fier à autre chose qu'à » leur force propre & vigueur de » leur courage & de leurs mem- » bres, de chose si chére que l'hon- » neur & la vie. Vous engagez, » quoiqu'en dise Chrysanthes en » Xénophon, votre valeur & vo- » tre fortune à celle de votre che- » val ; ses plaies, sa mort tirent la » vôtre à conséquence, son effroi » ou sa fougue vous rendent ou té- » méraire ou lâche : s'il a faute de » bouche ou d'éperon, c'est à votre » honneur à en répondre. A cette » cause, je ne trouve pas étrange » que ces combats-là fussent plus » fermes & plus curieux que ceux » qui se font à cheval. On diroit que Virgile a tiré de Polybe ce que Montagne cite de ce Poëte.

Cedebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota, neque illis.

» Leurs batailles se voioient bien » mieux contestées, ce ne sont à » cette heure que routes : *primus* » *clamor atque impetus rem decernit.* » Et chose que nous appellons à la » société d'un si grand hazard, doit » être en notre puissance le plus » qu'il se peut : comme je conseil- » lerois à choisir les armes les plus » courtes, & celles dequoi nous » nous pouvons le mieux répon- » dre. Il est bien plus apparent de » s'assûrer d'une épée que nous te- » nons au poing, que de la bale qui » échape de notre pistolet, en la- » quelle il y a plusieurs piéces, la » poudre, la pierre, le rouet, des- » quelles la moindre qui vienne à » faillir, vous fera faillir votre for- » tune. On assêne peu sûrement le » coup, que l'air nous conduit. Toutes les nations courageuses, dit Virgile, combattent leurs ennemis de prés & l'épée à la main. Montagne ne manque pas de citer l'endroit.

Et quo ferre velint permittere vulnera ventis,
Ensis habet vires, & gens quæcunque virorum est,
Bella gerit gladiis.

Ce seroit sans doute une chose excellente d'accoutumer la cavalerie à combattre à pied dans une néceſſité pressante, ou lorsqu'elle ne sçauroit autrement dans un païs peu favorable pour combattre à cheval. Les Allemans ne font pas difficulté de mettre pied à terre en certaines conjonctures, ce que nous ne pratiquons pas en France. Il n'y a pas moien avec nos grosses bottes. M. le Comte d'Evreux a travaillé inutilement pour leur ôter ces entraves, comme je pense l'avoir dit ailleurs ; mais comme il est ordinaire que les habiles trouvent toujours des oppositions dans les choses les plus utiles & les plus raisonnables, ceux qui ne lui ressemblent pas, & qui sont

toujours en foule, s'y sont opposez. César dit dans ses Commentaires (a), que les Suéves, peuple belliqueux, *mettent souvent pied à terre dans les combats*, puis remontent sur leurs chevaux, *qui sont accoutumez à demeurer en leur place en les attendant.* Ceux de nos dragons ont perdu cette coutume, ils ne combattent presque plus qu'à cheval, tant nous connoissons peu cette sorte de troupes, & l'usage que l'on en peut faire. Je suis de l'avis de M. le Comte d'Evreux, & je le loue extrêmement d'avoir pensé en habile Connoisseur & en habile homme. Il est fâcheux de penser juste, & de n'être pas écouté.

On ne trouvera nullement étrange qu'un corps de lanciers comme il y en avoit autrefois, armez de toutes piéces, mette pied à terre contre un plus grand nombre de cavalerie légére, dont il craint d'être envelopé. Il ne sçauroit rien faire de mieux, & qui soit plus dans les regles, à cause de la foiblesse des flancs d'un escadron. Un bon bataillon, hérissé de piques ou de pertuisannes, & sur un front égal à sa hauteur, résistera sans doute au choc le plus violent & le plus impétueux de cette cavalerie: il l'affrontera même. S'il falloit citer des exemples, nous n'en manquerions pas. Il est pourtant bon d'en rapporter quelqu'un pour le soulagement de ceux qui ne se paient pas de raisons, si les autoritez ne marchent de compagnie. Il est juste de les satisfaire. En voici deux, l'un ancien (b) & l'autre moderne.

» Plilelage & Jean, deux Généraux de l'Empereur Justinien, » reconnoissant qu'ils n'avoient pas » assez de forces pour résister contre la cavalerie des Perses, dont » ils avoient déja éprouvé la valeur, décendirent de leurs chevaux, & exhortérent les Romains & les Laziens de faire de » même. Cela fait, ils se rangérent » à pied, & présentérent leurs lances » à l'ennemi, qui s'arrêta, ne sçachant que faire: car ils ne pouvoient ni attaquer l'infanterie par » des irruptions, ni rompre les bataillons des lanciers, parce que » les chevaux s'effarouchoient à la » vûe des pointes des lances. Qu'arriva-t-il de cette affaire? Rien, sinon que les Perses se retirérent honteusement & sans rien faire. Cet exemple est fort beau pour des Romains du bas Empire, qui n'étoient que la lie des Anciens. En voici un autre qui n'a guéres de semblables, autant par la conduite des troupes que par la valeur du Chef, qui fit dans cette occasion tout ce qu'on peut attendre de l'Officier du monde le plus sage & le plus déterminé.

J'ai cité dans mon Traité de la Colonne, page 76. l'action mémorable de Philippe Visconti, qui défit un corps de dix-huit mille Suisses, tous piquiers, à la tête de six mille cavaliers armez de toutes piéces: car n'aiant pû les rompre du choc de ses chevaux, il fit mettre pied à terre à ses gens, qui les attaquérent l'épée à la main, les rompit & les mit en si grand desordre, qu'il les tailla presque tous en piéces.

Du tems de nos péres la gendarmerie Françoise, presque toute composée de Noblesse, comme aujourd'hui la Maison du Roi, ne combattoit pas moins valeureusement à pied & à cheval, & cela lui arrivoit très-souvent. Elle montoit même à l'assaut aux siéges des places, & cette coutume a continué fort

(a) *Cæs. Comm. l. 4.*
(b) *Procope, Hist. secr. de Cousin ch. 8.*

longtems, & même sous le regne de François I. Montagne a raison de dire, que du tems de la guerre des Anglois la cavalerie de part & d'autre combattoit souvent pied à terre. Froissard (a) nous en fournit une infinité d'exemples, & c'étoit l'usage en ce tems-là. Il dit » qu'à » la bataille de Cressy le Roi d'An- » gleterre fit faire un grand parc » près d'un bois derriére son ost, » & là mettre tous chars & cha- » rettes, & fit entrer dedans ce » parc tous ses chevaux, & de- » meura chacun homme d'armes & » archer A PIED.

Le Pére Daniel cite ce passage dans son Histoire de la Milice Françoise, & quelques autres que je trouve à propos d'inserer ici. » A » la bataille de Maupertuis proche » de Poitiers, *dit-il*, où le Roi Jean » fut surpris, tous les gens d'armes » furent mis A PIED, excepté trois » cens, & un petit corps de réserve » d'Allemans, qui eurent ordre de » demeurer à cheval.

» La même chose se fit au combat » de Cocherel sur la riviére d'Eure » en haute Normandie, à l'entrée » du regne de Charles V. entre » Bertrand du Guesclin, qui étoit » du parti de ce Prince, & le Cap- » tal de Buch, qui tenoit celui des » Anglois & des Navarrois.

» La bataille d'Azincourt se » donna de la même maniére sous » Charles VI. On en voit encore » divers exemples sous Charles VII. Du moins ces gens-là formoient des corps sur une grande profondeur, selon la méthode de ce tems-là; mais ils ne combattoient pas en confusion comme firent les cavaliers Romains au combat du Tésin & à la bataille de Cannes. Voilà bien des exemples, ou pour mieux dire des lieux de délassement. Revenons à notre sujet.

J'ai dit que la cavalerie Romaine mit pied à terre. Il y a toute sorte d'apparence que ces cavaliers, mauvais fantassins quoique braves, combattirent sans observer aucun ordre & tumultuairement; ce qui paroît visiblement par leur promte défaite, & leur attira le bon mot d'Annibal rapporté plus haut. Par cette disgrace les légions Romaines se virent entiérement & en fort peu de tems dépouillées de leurs aîles. Ce malheur, qu'on doit plutôt attribuer à l'ignorance des Chefs qui commandoient à la droite, qu'au défaut de courage des troupes, & à la gauche moins à la lâcheté de celles-ci qu'à celui qui la commandoit, qui ne fit rien qui fût digne du nom Romain.

Pendant que la cavalerie étoit aux mains, du moins à la droite, car la gauche ne combattit point, l'infanterie marcha l'une contre l'autre. Le combat s'engagea d'abord au centre des deux armées. Les Carthaginois avoient poussé en avant, & assez loin, le corps des Gaulois & des Espagnols, où Annibal étoit en personne, pour en régler les mouvemens. Les Romains fondent en masse, & tout de leur poids, sur le corps avancé & rangé en courbe. Les Gaulois & les Espagnols soutinrent le choc avec un courage digne d'admiration: après quelque résistance ils commencérent à plier. Les Romains s'imaginent que c'est par défaut de courage, & leurs Chefs pensent comme leurs soldats, sans sçavoir qu'ils se précipitent dans un piége, & que ce mouvement est trompeur; ils redoublent leur effort, croiant toujours suivre la victoire & un en-

(a) *Froissart, liv.* 1. *c.* 24.

nemi épouvanté, & s'engagent imprudemment & en étourdis dans un coupe-gorge. Les Généraux songent à profiter de ce vain avantage, & à se l'assûrer. Ils substituent toujours de nouvelles troupes qu'ils tirent de leurs aîles, qu'ils affoiblissent.

Les Romains avancent toujours dans le vuide, qui devient toujours plus spacieux & plus enfoncé à mesure que les Carthaginois cédent. Leur armée s'étend & forme un plus grand front. Celle des Romains, au contraire, s'accourcit, se courbe, se replie, & s'engage presque entiérement dans le concave; & enfin elle se voit dans le piége sans l'avoir craint, ni connu, ni même soupçonné. Ils s'y enfoncérent de telle sorte, qu'ils se virent tout d'un coup envelopez & doublez à leurs aîles, & pris comme dans une nasse. Les deux aîles subsistoient encore, mais extrémement affoiblies par l'imprudence des Chefs. Annibal, qui voit que tout lui réussit, & le tems propre pour agir avec toutes ses forces, ordonne à ses deux aîles, où le combat n'étoit pas tout-à-fait engagé, de faire une conversion aux points (20) à droit & à gauche, de se replier sur les aîles des Romains, de les prendre en flanc & en queue. Ce mouvement, à quoi Varro ne s'attendoit pas, lui fit tomber le voile des yeux, qu'il eut toujours fermez jusqu'à ce moment fatal, qui décida de cette triste journée.

Il s'apperçut, mais trop tard, du stratagéme du Carthaginois: il connoît son ignorance & son peu de prévoïance, sans en sçavoir les remédes. Les soldats s'apperçoivent alors qu'ils sont tombez dans un piége, ils se voient environnez & envelopez de toutes parts. Alors les troupes du concave font alte, font ferme dans leur terrain, étant soutenues encore par l'infanterie légére, qui formoit une ligne derriére l'infanterie.

Lorsque les Romains se virent engagez dans un pas si dangereux, toutes ces idées de victoire s'évanouirent comme une ombre; ils se découragent, & commencent à craindre pour leur salut. Le trouble & la confusion suivent de près leur surprise. Les cohortes commencent alors à se confondre, la tête tourne à leurs Chefs, qui se font presque tous tuer. Varro n'eut garde de trop s'exposer, il étoit trop nécessaire à la République: il se sauva diligemment. Les soldats sont saisis de crainte, & l'espérance les abandonne. Ils se voient liez comme dans un sac, dont le fond tient ferme & ne rompt point: bien différent de celui où le Général Banier se trouva enfermé avec toute son armée. Ce Général eut l'esprit de le fendre par le bas avec son épée, & de se tirer du piége où il avoit très-imprudemment donné.

La victoire étoit encore en balance, un bon effort pouvoit tirer les Romains de ce coupe-gorge, lorsque par malheur Asdrubal arrive avec toute la cavalerie qui s'étoit mise aux trousses des fuiards de la droite des Romains, jugeant bien qu'on auroit besoin de son secours à l'infanterie, qui étoit encore aux mains: car aiant vû les Numides victorieux à la droite, il les mit à la poursuite de la cavalerie Romaine, & vint fondre sur les derriéres des Romains. Les Carthaginois, qui s'en apperçoivent, raniment leur courage, enfoncent les ennemis, & les taillent tous en piéces. Cette bataille est une des plus mémorables & des plus com-

plettes de l'antiquité.

Je ne sçai qui des Généraux fut l'auteur de l'ordre de bataille des Romains à Cannes, je le trouve admirable. Je ne vois rien de plus fin dans la tactique, de plus sçavant & de plus achevé. Ce ne peut être Varro. Je ne crois pas que qui que ce soit le lui attribue. Il faut être très-profond dans l'infanterie, en connoître parfaitement la force, pour en proposer un semblable. Quel qu'il puisse être, il vient d'une main de Maître. Il n'y a point de Connoisseur qui ne le trouve infiniment au-dessus de celui d'Annibal. Mais comme ce que nous admirons dans le monde n'est pas exemt de défaut, j'en trouve un très-considérable dans la disposition des Romains, dont nous parlerons en son lieu, autant pour l'instruction des gens de guerre que pour la mienne propre.

Annibal vainquit, non par le défaut que j'y ai remarqué, mais uniquement par la mauvaise conduite des Chefs : car ce défaut eût été de peu d'importance, si l'exécution eût répondu au projet.

La plus grande marque de l'excellence de cette disposition, est que Scipion s'en servit peu de tems après dans les plaines de Zama, où Annibal perdit sa gloire & sa réputation.

§. IV.

Réflexions sur les fautes des Romains.

VArro eût extrémement embarassé les Carthaginois, s'il eût un peu plus étendu le front de son infanterie. Qui l'en empêchoit ? Il se trouvoit plus fort de la moitié ; ses colonnes étoient trop profondes. Il suffisoit qu'elles fussent chacune de deux cohortes. Par ce moien ce Consul eût prolongé la ligne de plus d'un tiers, en élargissant un peu plus les espaces d'entre les colonnes qu'il ne fit. En prenant ce parti, Annibal se fût vû lui-même si prodigieusement surpassé à ses aîles, que le stratagéme du centre alloit à rien. Que s'il eût voulu égaler le front de l'infanterie Romaine, il ne le pouvoit qu'en diminuant de la hauteur de ses files à un point, qu'il n'eût pû résister contre le choc & la pesanteur des légions, sans s'affoiblir extraordinairement.

Si le Consul eût été plus habile & plus rusé qu'il n'étoit, il eût précipité le Carthaginois dans un piége d'où il lui eût été impossible de se tirer jamais, quelque habile qu'il fût, faute de tems pour y apporter du remède : en un mot sa perte étoit infaillible. Le Consul aiant donné une trop grande profondeur à ses files, & par conséquent diminué le front de ses lignes, Annibal quoique plus foible se trouva juste sur un front égal à son infanterie, & par-là il ne fut pas dans la nécessité de diminuer la hauteur de son ordre de bataille, & de le rendre plus mince. Les Romains pouvoient facilement lui donner le change en lui présentant le même front, en conservant & cachant un bon nombre de cohortes derriére leurs aîles, qui eussent doublé à droit & à gauche un moment avant le combat : mouvement simple & facile. Annibal ne s'y étant pas attendu, n'eût pû étendre ses aîles. Cette manœuvre devenoit alors impratiquable. Polyen (a) me fournit un exemple d'une ruse semblable. Il est trop curieux pour ne pas le citer. « Cléandridas, *dit-il*, faisant la

(a) *Polyen, liv. 2. ch. 10.*

» guerre aux Leucaniens. avoit la » moitié plus de troupes qu'eux. Il » eut peur, que s'ils s'en appercevoient, ils ne prissent la fuite pour » éviter le péril. Il s'avisa donc de » donner beaucoup de profondeur » à sa phalange; les Leucaniens lui » voiant peu d'étendue, la mépriserent, & étendirent leur ordre » dans le dessein de le déborder. » Alors Cléandridas étendit sa pha» lange, ordonna aux serre-files de » quitter la file, & de se mettre en » rang à côté du chef de file. De » cette maniére dévelopant son » front, il vint à bout de débor» der lui-même les Leucaniens. Ils » furent envelopez, percez de traits » & tous tuez, à la réserve d'un pe» tit nombre qui prit honteusement » la fuite.

Cette manœuvre ne vaut rien, & demande trop de tems. Une armée qui veut ruser de la sorte, doit former une colonne de plusieurs bataillons les uns derriére les autres, & fort près-à-près, qui forment comme une potence à chaque aîle, non pas à l'extrémité, de peur que l'ennemi ne s'en apperçoive, mais à un certain espace: & au premier signal ces corps marchent par leurs flancs, ceux de la droite à droit, ceux de la gauche à gauche, pour faire un quart de conversion & s'aligner avec la tête de la ligne: ce qui est une manœuvre d'un instant. Revenons à notre sujet.

Cette faute des Généraux Romains est non seulement contre le bon sens, mais elle est encore contraire aux regles de la guerre: mettons-la à la tête de toutes. Elle n'est pas pourtant la plus lourde, il y en a un nombre d'autres plus graves. Le Carthaginois les avoit aussi très-bien prévûes, non qu'il crût qu'un habile Chef d'armée n'eût pû les éviter par sa prévoiance; mais c'est qu'il n'estimoit pas assez Varro pour croire qu'il pût pénétrer l'artifice de sa disposition, & la retorquer sur son ennemi. La présomption, l'indocilité de ce Général, la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, sa négligence, son impatience, & le mépris qu'il faisoit des forces de son ennemi, étoient des défauts si dominans en lui, qu'ils ne pouvoient pas manquer de le précipiter à sa perte, & à celle de la République.

Je ne le blâme point d'avoir donné à la fortune. Qui est-ce qui pourroit s'en empêcher à la tête d'une armée si supérieure? Les fautes d'une certaine nature portées à certain degré, ne deshonorent pas toujours ceux qui y tombent. Mais la bêtise & la sottise ne souffrent aucune excuse, & nous perdent de réputation. On verra que l'une & l'autre ont seules guidé le Consul dans cette bataille.

Toute la ligne n'attaqua point, dit Polybe, *mais ce fut le centre qui commença l'action*. Cela ne se pouvoit autrement, je l'avoue; mais lorsque le convexe s'applatit & s'enfonça de telle sorte que les troupes qui le formoient se trouvérent paralléles à leurs aîles, il falloit s'en tenir là, arrêter l'ardeur des soldats à poursuivre un avantage vain & insidieux, conserver au centre un front égal avec le reste de la ligne, sans se détacher, sans se rompre ni se desordonner, & aller charger les aîles en même tems que le centre en étoit aux mains. Le combat devenoit alors général, & par-là la ruse de l'ennemi alloit à rien. La victoire lui échapoit & se tournoit du côté des Romains, avant même qu'Asdrubal pût être arrivé avec sa cavalerie victorieuse. Cette cavalerie n'eût sûrement pas décidé & ré-

tabli les affaires. Il étoit très-aisé aux Romains de faire front des deux côtez. Les triaires avoient des armes capables de résister contre un effort de cavalerie, aidez & soutenus encore par les armez à la légére, qui eussent pû se couler entre les intervalles des escadrons, & les prendre en flanc.

Voilà bien des fautes, il faut en convenir; nous ne sommes pourtant pas sitôt prêts de finir, il y en a beaucoup d'autres qui ne sont pas moins remarquables & moins instructives. Détacher des troupes des aîles, s'y affoiblir, pour les porter au centre, sans nécessité, c'est quelque chose. Pousser son centre dans le terrain qu'on lui abandonne à dessein, le séparer du reste de la ligne, le plier, pour faciliter le moien aux ennemis de les envelopper & de doubler plus facilement les aîles, qui restent d'abord sans rien faire & dans l'inaction, on m'avouera qu'il n'y a pas de meilleur moien de se faire battre, & battre à coup sûr; n'y aiant rien de plus dangereux dans une bataille qu'un corps de troupes qui se détache, qui s'écarte de la ligne pour charger; pour peu même qu'elle flote, il y a à craindre qu'elle ne soit rompue par la violence d'un choc égal & uni.

Un Général d'armée ne sçauroit être trop attentif contre ces sortes d'inconvéniens. Il doit ordonner qu'on marche également & sur un front paralléle. Les drapeaux & les étendarts sont comme les pinules, qui doivent régler un mouvement général & si délicat. On exerce peu les soldats à marcher en bataille. Pour les y accoutumer, il n'y a pas de meilleure méthode, comme il me semble l'avoir dit quelque part, que de mettre un bataillon sur deux de hauteur, & même plusieurs ensemble, pour les dresser à marcher de front & sur une même ligne droite.

Le devoir d'un habile Général est de mettre souvent son armée en bataille, la faire marcher dans cet ordre, l'exercer à tous les mouvemens, à toutes les grandes évolutions. Il n'y a pas de meilleure école que celle-là pour les Généraux, autant que pour les Officiers & les soldats. C'étoit la méthode de Philopœmen. Dans toutes les affaires générales où je me suis trouvé, qui ne sont pas en petit nombre, j'ai remarqué le défaut dont je viens de parler: ce qui n'est produit que du manque d'exercice des troupes. Il me paroît que les Modernes n'y sont pas fort expérimentez.

A la célébre journée de Platée, les Lacédémoniens, qui étoient des gens accoutumez à combattre de pied ferme, & dont le choc étoit terrible & des plus vigoureux, aiant attaqué la phalange Persienne, s'avisérent de reculer & de céder le terrain par une retraite simulée, bien persuadez que les Perses ne manqueroient pas de les suivre, dans cette espéce de desordre & cette fougue qu'inspire l'ardeur de la victoire. En effet cela arriva. Les Lacédémoniens s'appercevant que la phalange ennemie flottoit, & qu'elle laissoit même quelques issües, font volteface, se serrent, & tombent avec furie sur les ennemis, qu'ils enfoncérent: ce qui leur donna la victoire.

A la bataille de Chéronée, Philippe y fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus rusé. Alexandre, fort jeune encore, commandoit une des aîles. Les Macédoniens, vivement pressez, mollissent & paroissent vouloir fuir. Stratocles,

un des Généraux d'Athénes, remarque quelque chose d'incertain & d'agité dans ces troupes. Camarades, s'écrie-t-il, c'est fait de ces gens-ci, perfectionnons l'œuvre, & poursuivons-les jusqu'en Macédoine. Philippe, qui jugea que par trop d'ardeur ils romproient bientôt leur ordre, pour peu qu'on leur donnât carriére, dit froidement: *les Athéniens ne sçavent pas vaincre.* On crie de faire demi tour à droit. On obéit. La phalange marche, serre ses rangs & ses files, & gagne une hauteur avantageuse. Les Athéniens croient qu'elle fuit, ils la suivent en hâte & se desordonnent. Les Macédoniens arrivent sur cette colline, pour se remettre du trouble où ils étoient d'un choc violent où toute la phalange avoit rebouché, ils font demi tour à droit, & fondent serrez & en masse sur les Athéniens, les enfoncent, les ouvrent de toutes parts, & les taillent en piéces.

Si le Général Romain se fût un peu plus précautionné, & qu'il eût ordonné à ses troupes du centre de pousser les Gaulois & les Espagnols jusques à ce qu'ils se trouvassent sur la même ligne avec leurs aîles, il eût évité son malheur. Cette tête, qu'il voioit tout au loin des aîles, auroit dû tout au moins le tenir en défiance, s'il ne pouvoit en pénétrer l'artifice. Je ne vois aucun exemple dans les Historiens d'une disposition semblable, mais un très-grand nombre dans le même esprit.

Voici un ordre de bataille très-remarquable. Il est d'autant plus digne d'avoir place ici, qu'il me paroît assez dans le même principe que celui d'Annibal à Cannes, à quelque chose près.

Les Chrétiens avoient assiégé Nicopolis, Bajazet marche au secours de cette place à la tête d'une armée formidable: il y arrive, met son armée en bataille avant que les Chrétiens en eussent la moindre nouvelle. Il forme une premiére ligne composée de huit mille chevaux, qu'il expose à la vûe des François; mais derriére, où la plaine alloit en pente & en enfoncement, il rangea deux aîles, chacune de soixante mille hommes, qui se replioient en maniére de croissant ou d'un arc, dont la cavalerie faisoit la corde. Les François, commandez par le Duc de Nevers, marchent étourdiment aux ennemis, sans s'appercevoir du piége. Ils fondent sur cette cavalerie, qui retrograde, plie & s'enfuit. Les François la suivent, s'enchâssent entre ces deux aîles, qui s'étant jointes, les envelopent & les taillent tous en piéces.

Quand nous rabattrions la moitié de cette armée de Bajazet, croit-on que nous nous éloignerions beaucup de la vérité? Peut-être nous trouverions-nous conformes aux Historiens Turcs. Les nôtres sont si prodigues à l'égard du nombre des armées Turques, qu'ils mettent toujours dix ennemis contre un Chrétien, lorsque les Turcs sont victorieux; & lorsqu'ils sont battus, ils escomptent tellement sur le nombre, s'il m'est permis d'emploier ce terme, qu'à peine trouve-t-on dix mille Chrétiens sur cent mille Turcs. C'est un péché originel de nos Historiens. Quoiqu'il en soit, les Connoisseurs trouveront dans cet exemple que ces Barbares ne sont pas si barbares qu'on diroit bien.

Un homme comme Varro, qui s'étoit conduit à sa cavalerie de la maniére dont j'ai parlé, ne pouvoit guéres mieux réussir à son infanterie. Il n'ignoroit pas que si Annibal ne l'emportoit pas de beaucoup sur

le nombre de la sienne, elle étoit supérieure à celle des Romains par l'adresse & par le courage. Cela méritoit qu'il allât un peu bride en main, & avec un peu plus de retenue qu'il n'en fit paroître dans le détail du combat. Il avoit des exemples récens devant les yeux, qui eussent dû lui servir de leçon, s'il eût été capable d'en tirer les regles de sa conduite. Il faut avouer aussi que la cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable dans cette guerre, non plus que dans les autres. Ceux qui sont un peu exercez dans l'Histoire, ne peuvent ignorer que les Romains ont presque toujours vaincu par leur infanterie. C'étoit en cette seule arme qu'ils mettoient leur derniére ressource dans les actions générales, aussi n'eurent-ils jamais qu'un fort petit nombre de gens de cheval dans leurs armées. Ceux-ci ne tinrent pas longtems contre l'effort de la cavalerie Carthaginoise dans cette infortunée journée, ils furent battus de la maniére du monde la plus complette: ils ne l'eussent pas moins été, quand même ils n'auroient pas pris le ridicule parti de sauter à bas de leurs chevaux pour combattre à pied.

Il est certain qu'homme à homme, il n'y a point de fantassin bien armé, comme sont aujourd'hui les nôtres, qui ne mette à bas son cavalier; mais de vouloir attaquer un cavalier avec des armes aussi peu avantageuses qu'étoient celles de l'infanterie des Anciens, dont les plus longues épées avoient à peine treize pouces de longueur, il y avoit de la folie.

Je veux que Varro n'ait eu aucune part à ce ridicule combat, qui transforma des cavaliers en fantassins, qu'il ne l'ait pas ordonné, bien que cela paroisse dans Tite-Live, cela ne le disculpe point: car puisqu'il avoit changé dans son ordre de bataille la commune façon de se ranger, que j'approuve beaucoup, malgré l'événement; s'il n'avoit pas prévû que sa cavalerie pût faire une semblable sottise, il ne pouvoit ignorer qu'elle étoit moins aguerrie & moins exercée que la Carthaginoise. Ne pouvoit-il pas remédier à ce qui lui manquoit de ce côté-là? Que faisoit son infanterie légére? De quelle utilité lui étoit-elle derriére la ligne? D'aucune, il faut l'avouer: ne pouvoit-il pas la disposer par pelotons parmi ses escadrons? Il soutenoit par-là une arme par l'autre. Annibal avoit manqué dans ces précautions, quoique ce ne fût guéres sa coutume, puisqu'il avoit entrelassé ses armez à la légére parmi sa cavalerie à la journée de la Trébie. Que seroit-il arrivé de cela? La cavalerie Carthaginoise n'eût pû résister contre un tel mélange. D'où vient que les Généraux Romains négligérent une si excellente méthode? Est-ce qu'Annibal ne leur en avoit pas donné l'exemple? Est-ce que les fautes de Sempronius leur étoient inconnues? Voilà ce qui me surprend & me choque.

Mais que firent les triaires? N'étoient-ils pas inutiles derriére la ligne? Varro n'eût-il pas fait le trait d'un habile Général en les faisant passer à sa cavalerie, qui avoit si grand besoin d'en être soutenue, avec ordre de se jetter sur le flanc des ennemis, aidez encore des armez à la légére? Ces troupes d'élite, qui faisoient la derniére ressource des Romains dans les batailles, avoient des armes très-propres & très-avantageuses, non seulement pour résister à un effort de cavalerie, mais encore pour l'affronter en

rase campagne. Je laisse à juger si celle des Carthaginois auroit eu beau jeu contre de vieux soldats armez d'épieux ou d'espontons, à peu près semblables à ceux des Officiers de notre infanterie. Eût-elle jamais pû résister contre un tel effort de cavalerie & d'infanterie? Après ce que je viens de dire, on ne doit pas être étonné qu'Annibal ait pû réussir avec une armée si inférieure, si l'on considére les fautes énormes qui se commirent dans cette malheureuse journée.

Les fautes des Généraux Romains, dira-t-on, sont grandes & bien reconnues. Vous nous en faites voir d'une espéce, dont peut-être aucun Auteur ne s'étoit encore avisé. Mais trouvez-vous que les troupes soient sans reproche? N'est-ce pas une espéce d'injustice de charger le Général seul du mauvais succès d'une bataille? Fort bien: mais je demande à mon tour, si Varro a fait tout ce qui dépend de l'intelligence, même la plus médiocre, à l'égard de l'exécution? J'avoue que les fautes du Chef ne justifient, ni ne couvrent pas ce qu'il y a à reprocher dans les troupes. Je n'ai garde de les épargner. La cavalerie fit très-mal. Son peu de résistance est à peine concevable dans des Romains. Elle présentoit un front égal à celle d'Annibal à sa droite; elle ne pouvoit être débordée & prise en flanc. Cependant elle se fait battre très-promtement & très-sottement. Il est certain que Varro connoissoit le peu d'expérience de sa cavalerie; d'où vient qu'il néglige les moiens dont j'ai parlé? Cela n'est pas concevable.

L'infanterie combattit avec plus de courage; mais il me semble qu'elle eût pû le pousser plus loin. Un peu plus de vigueur, un bon effort corrige souvent les fautes du Général. Les Romains en manquérent. Je m'en étonne: car il me semble que des gens, qui se voient réduits à la triste nécessité de périr misérablement, ou de se sauver par leur courage, en s'ouvrant un passage au travers des ennemis, eussent dû prendre le parti que cette nécessité nous offre. Elle eût dû produire en eux ce généreux desespoir, qui vient d'elle, & dont le Général Carthaginois sçut si bien se servir.

Il ne paroît rien de tout cela dans les Romains, & quoique supérieurs en nombre, ils se firent assommer comme des bêtes, sans rien marquer de cette ardeur, & de cette résolution si naturelle aux gens de cœur, qui ne voient nul moien de se sauver que par un effort extraordinaire. Que penser de cela? sinon que la peur dans le Consul avoit pris le dessus sur le jugement. S'il eût été Général véritablement courageux, il n'eût pas manqué de ressources dans un si grand mal. La guerre lui en eût fourni une infinité; mais il faut sçavoir les conserver au milieu des plus grands périls, & ne desespérer jamais dans les grandes extrémitez. On voit souvent des Généraux intrépides qui desespérent pourtant, & qui s'endorment dans leur infortune, sans y voir de reméde. Cela vient ordinairement de leur ignorance. Il est peu ordinaire qu'elle fournisse des moiens pour se tirer du mauvais pas où l'on s'est imprudemment engagé. Il paroît assez qu'Annibal ne fut pas exemt d'inquiétudes & de crainte de l'évênement; mais comme la prudence est toujours plus grande dans ceux qui conservent leur courage & leur jugement entiers dans les dangers les plus pressans, on peut donner cette juste

louange à Annibal, qu'il acquit plus de gloire par son stratagéme, qui ne me paroît pas si sûr qu'on diroit bien, que s'il avoit combattu & remporté la victoire par un coup de desespoir. J'avouerai pourtant qu'il eût pû être accusé de témérité & d'imprudence, si la nécessité où il se trouvoit de mettre tout au hazard, & de combattre fort ou foible, ne le justifioit pleinement.

§. V.

Remarques sur la prétendue trahison des Numides, rapportée par Tite-Live.

CE que nous apprend Polybe de la disposition & de la distribution des troupes du centre de l'infanterie Carthaginoise, nous oblige à quelques remarques. *Les troupes* du centre, dit-il, *étoient rangées par cohortes alternativement* mêlées. Qu'on prenne bien garde à ceci. Annibal, habile comme il étoit, n'eut garde de diviser les Gaulois des Espagnols, & de les faire combattre en deux corps séparez : car quoique ceux-ci fussent très-braves & très-aguerris, les premiers ne leur cédoient en rien à l'égard de l'un & de l'autre, hors dans leurs armes, qui n'étoient pas à beaucoup près si avantageuses que celles des Espagnols. Notre Auteur nous en fait assez connoître le foible. Le Général Carthaginois vit bien ce défaut, & c'est pour cela qu'il rangea alternativement les cohortes Gauloises avec celles des Espagnols. Il ne pouvoit rien faire de mieux. Par-là il soutint une arme très-mauvaise par l'excellence de l'autre, & par ce moien il enleva une partie de l'avantage que les Romains eussent remporté sur les Gaulois.

Je ne veux pas omettre la liberté que Tite-Live & un grand nombre d'Historiens se sont donnée, d'ajouter beaucoup de choses de leur invention au récit de cette bataille. Chacun à l'envie y ajoute de sa pure autorité. On sçait ce que c'est que la partialité nationale. Chacun s'est mêlé, à l'exemple des autres, de supprimer, de changer ou d'augmenter les circonstances qui peuvent affoiblir la gloire du victorieux, & couvrir la honte de leur nation, & par-là ils ont gâté & perverti les faits. Ils mettent en réserve, ils ménagent un nombre d'incidens & de merveilles dont ils se servent pour les grands besoins ; mais lorsqu'on va à la source, qu'on consulte les Auteurs contemporains, exemts de passion, on est tout étonné de ne voir rien de tout ce qu'il leur plaît de nous débiter : comme si en ménageant l'honneur d'autrui, l'Historien ne prostituoit pas le sien propre.

Plutarque, après Tite-Live, fait élever un vent furieux en faveur des Carthaginois. Il dit (a) qu'Annibal » trouva le moien de faire que son » armée tournât le dos à un vent » impétueux & brûlant, qui souf» floit alors, & qui élevant de cette » campagne rase & sablonneuse une » poussiére embrasée, l'emportoit » par dessus les bataillons des Car» thaginois dans les yeux des Ro» mains : de maniére que ne pou» vant la soutenir, ils étoient obli» gez de tourner la tête & de rom» pre leurs rangs.

Des accidens de cette nature sont trop considérables, & se livrent trop au grand jour pour demeurer cachez aux Auteurs qui écrivoient dans le tems : le silence de Polybe, de quelle force n'est-il point contre

(a) *Plut. Vie de Fabius.*

ceux qui n'ont écrit que longtems après lui, & qui, comme Tite-Live, ne font guéres conscience de donner des faits imaginaires pour des réalitez ? comme si les Romains ne pouvoient être défaits que dans les cas où la prudence & les lumiéres humaines ne sçauroient pénétrer.

Je leur passerois volontiers le vent & l'avanture des Numides, s'ils me donnoient quelque garant. On sçait que Plutarque, Frontin, & un nombre d'autres, ont tout emprunté de Tite-Live. L'autorité de ces gens-là n'est d'aucun poids contre un Auteur aussi grave que le mien.

Ce passage a une telle odéur de roman, que rien plus. Le seul garant est Tite-Live. Celui des Numides n'est pas moins imaginé. Notre Auteur n'en dit pas un mot. On n'a pas accoutumé de laisser des transfuges sur leur bonne foi, particuliérement lorsqu'ils sont en grand nombre, & c'est rendre ridicules les Généraux de ne s'en être pas défiez. Ajoutez qu'ils avoient leur camp à deux pas de là.

Si l'on observe bien la misérable conduite de Varro, on sera bientôt convaincu qu'il ne falloit pas emploier tant de machines pour faire battre les Romains. Tous ces Auteurs cherchoient bien moins à dire la vérité, qu'à flatter la gloire & la réputation d'Annibal, par un stratagéme qui renferme une perfidie si peu digne d'un cœur magnanime, & d'un Guerrier tel que ce grand homme. Il y a pourtant un grand nombre d'éxemples anciens & modernes, qui semblent justifier ces sortes de voies, contre lesquelles personne ne s'est récrié, & si pourtant je les tiens peu honnêtes, & contraires au loix de la guerre; car il s'agit dans celui des Numides, que je regarde comme une chimére, de la foi donnée & violée par l'ordre de leur Général. Frontin dans ses Stratagémes nous en fournit un tout semblable, il l'attribue aux Japigiens, contre le Proconsul Licinius. Voici le fait, si je ne l'ai pas rapporté quelque part. Les Japigiens firent semblant de venir se rendre avec tout ce qu'ils avoient; Licinius les envoia à l'arriéregarde, & lorsque le combat fut engagé ils se tournérent contre lui.

On ne disculpe pas une trahison par l'éxemple de plusieurs autres toutes semblables, cela n'ôte rien de la noirceur, & de l'infamie d'un tel artifice, ni de la simplicité du Proconsul qui s'y est laissé surprendre : Tite-Live pourroit bien avoir changé les Japigiens en Numides, pour augmenter le merveilleux de l'événement de Cannes. On transplante ainsi certains faits, certaines actions bonnes ou mauvaises à ceux que l'on veut louer ou blâmer, ou lorsqu'on veut diminuer la gloire du vainqueur pour couvrir la honte du vaincu.

Ce ne sont pas les desseins des entreprises les plus extraordinaires, & les victoires du plus grand éclat, qui produisent les grandes gloires, qui illustrent le plus la réputation des grands Capitaines, mais la maniére de vaincre. Croit-on que le Duc de Maienne en eût acquis beaucoup, s'il eût forcé Henri IV. dans ses retranchemens d'Arques en 1589. Cet exemple est remarquable en fait de trahison & de perfidie. Je ne sçaurois m'imaginer que le Duc y entrât pour la moindre chose. Mais de quoi n'est-on pas capable lorsqu'un faux zéle de religion se mêle dans les guerres civiles, & que les dévots sonnent la charge contre leur Roi légitime, & appellent les

Etrangers à leur secours, pour le renverser de son Trône ? Rapportons le fait.

» Les Lansquenets de la Ligue, *dit un Historien* (a) *célébre*, usérent » d'une trahison, qui a peu d'exem» ples en pareille rencontre ; ils » baissérent leurs drapeaux & leurs » piques, & criérent *vive le Roi*, & » dirent qu'ils vouloient se ranger » du côté de ce Prince. Ceux de la » même nation, qui défendoient le » rétranchement le crurent, & sans » autre précaution les reçûrent, & » les aidérent à monter : Mais ces » traîtres ne furent pas plutôt dans » les retranchemens, qu'ils tournè» rent leurs armes contre ceux qui » les avoient reçûs comme amis. Ils » en tuérent & prirent un assez » grand nombre.

Voilà sans doute une fort mauvaise action, & tout à fait indigne d'un véritable courage, qui doit être franc & ouvert ; elle n'est ni permise ni soufferte à la guerre, même dans la réprésaille. Les Romains ont accusé Annibal d'être fourbe & perfide sans aucun fondement, & sans preuves, quoi qu'en puissent dire certains Auteurs, plus dignes de mépris que de créance à l'égard des traits qu'ils décochent malignement contre ce grand homme, qui s'est attiré l'admiration & les éloges de tous les siécles, je l'ai assez justifié ailleurs contre ces reproches.

Les Grecs sçavoient très-bien distinguer la ruse de la perfidie dans les affaires Politiques, comme dans celles de la guerre, je l'ai dit peut-être ailleurs, répétons-le encore pour l'instruction des gens de guerre, plus capables de s'exercer aux grandes vertus, & de détester certains vices que le reste des autres hommes moins susceptibles d'honneur & de honte. Thucidide (a) dit, » qu'une tromperie sous un prétexte » spécieux, est plus indigne d'un » homme d'honneur qu'une violen» ce manifeste, puisque l'une est » fondée sur la force, qui est un » droit de la nature, ou sur la » puissance qui est un présent de la » fortune, & l'autre sur la trahi» son & la perfidie, qui sont les » pestes de la société civile.

Ces remarques critiques que je viens de faire à l'occasion de ce vent impétueux, & de la perfidie des Numides, m'ont paru nécessaires dans un Ouvrage tel que celui-ci. Les deux faits sont des tours de souplesse d'un Historien passionné. Polybe est ici plus croiable que cent mille Tites-Lives ; car c'est celui-ci qui doit passer pour l'original de ces deux fraudes historiques. Il ne faut pas être fort pénétrant pour bien comprendre les raisons pour lesquelles tant d'Auteurs Latins n'ont pas eû honte d'avancer tant de mensonges grossiers, & de calomnies si extravagantes : Mais on ne comprend pas pourquoi Plutarque, qui étoit Grec, s'en rapporte plutôt à un Ecrivain Latin qui donne à pleines voiles dans les choses les plus fausses, & qui n'écrit que plusieurs siécles après, & lorsqu'il ne restoit plus aucun monument, ni autorité qui pût le sauver du reproche de prévaricateur des loix de l'Histoire, qu'à un autre digne de foi, plus amateur de la vérité, & contemporain, qui étoit ami de Scipion, dont il vit sans doute les Lettres qu'on lui avoit écrites de Rome ou de l'armée.

(a) *Le Pére Daniel Hist. de France Henri IV.*

(a) *Thucid. de bel. Pelop.*

§. VI.

Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes.

C'Est une maxime constante à la guerre, & c'est celle de Cyrus dans Xénophon, que le grand nombre dans une armée n'est d'aucune considération contre le petit bien ordonné & bien conduit, quoique l'une & l'autre des deux armées se trouvent dans une égalité de courage & d'avantage dans le terrain. Qu'il me soit permis de faire ici quelques réflexions.

Je dis donc qu'une armée composée de soldats braves & aguerris, tels qu'étoient les Romains contre les Carthaginois, ne sçauroit guéres s'empêcher d'être battue, si le foible oppose à son ennemi un ordre de bataille plus rusé & plus profond. Cela est si vrai, qu'entre deux Généraux habiles & expérimentez, il faut que le petit nombre l'emporte sur le grand par cela seul. Il y a une foule d'exemples dans l'Histoire qui démontrent cette vérité. Je dis plus, un peu moins de valeur dans le foible que dans le fort ne fait rien contre une disposition plus fine & plus adroite. Telle étoit celle d'Annibal. Car bien que j'aie dit que celle des Romains à Cannes étoit infiniment plus profonde & plus capable de vaincre, elle devenoit mauvaise par deux raisons; l'une, parce que celle du Général Carthaginois étoit fondée sur une ruse où l'ignorance des Généraux Romains ne leur permit pas de rien comprendre: l'autre, que bien que l'ordonnance de ceux-ci fût bonne, ils la rendirent inutile & de nul effet par leur mauvaise conduite dans l'exécution. Celle de Régulus contre Xantippe étoit la même, & celle de Cannes n'en est que la copie, ainsi que les fautes du premier. Si celui-ci n'en avoit point fait, Xantippe perdoit la bataille, & Annibal auroit été défait à Cannes, si Varro ne fût pas tombé dans les mêmes défauts.

Les Chefs d'armées ont beau faire, s'ils manquent dans un plus grand art de se ranger ils ne tiennent rien, & la supériorité de leurs troupes en tout ne sert qu'à faire voir leur peu de capacité dans toute son étendue. Annibal excelloit dans cette sçavante partie de la guerre, que les Grecs appelloient Tactique. Toujours plus foible par le nombre, toujours plus fort par son courage, par son intelligence dans la conduite des armées, & par la confiance de ses troupes. Lorsqu'il en trouva un plus habile que lui, & il le rencontra dans les plaines de Zama, bien qu'infiniment supérieur en cavalerie & infanterie, il fut vaincu de la maniére du monde la plus décisive: ajoutons la plus honteuse, car la tête lui avoit tourné: preuve évidente que les plus forts ne sont pas toujours les maîtres, ni les plus braves; mais le petit nombre bien ordonné & bien conduit. Je ne suis pas l'auteur de cette maxime, elle est fondée sur les actions des grands hommes.

Il ne faut pas qu'on s'imagine que je croie que l'ordre de bataille d'Annibal soit un chef-d'œuvre, à l'égard de ce qu'il fit au centre: car quant au reste, j'ai toujours fait plus de cas de la phalange que de l'ordre en spirale, qui est celui des Romains, & que nous tenons d'eux. Je l'ai déja dit, celui des Romains valoit beaucoup mieux, & les Généraux ne valoient rien, puisqu'ils ne sçûrent pas profiter de leurs avantages. Cannes, sa plaine, & Annibal dans sa disposition, qui

n'eſt pas des plus profondes, & ma coutume de donner toujours une diſpoſition ſelon mes principes, le tems, les lieux & les occaſions; tout cela m'oblige à ne point négliger cette coutume. Voici cette diſpoſition. C'eſt aux Lecteurs à juger, s'il eſt permis de comparer le grand au petit, lequel des deux ordres eſt le meilleur & le plus rusé.

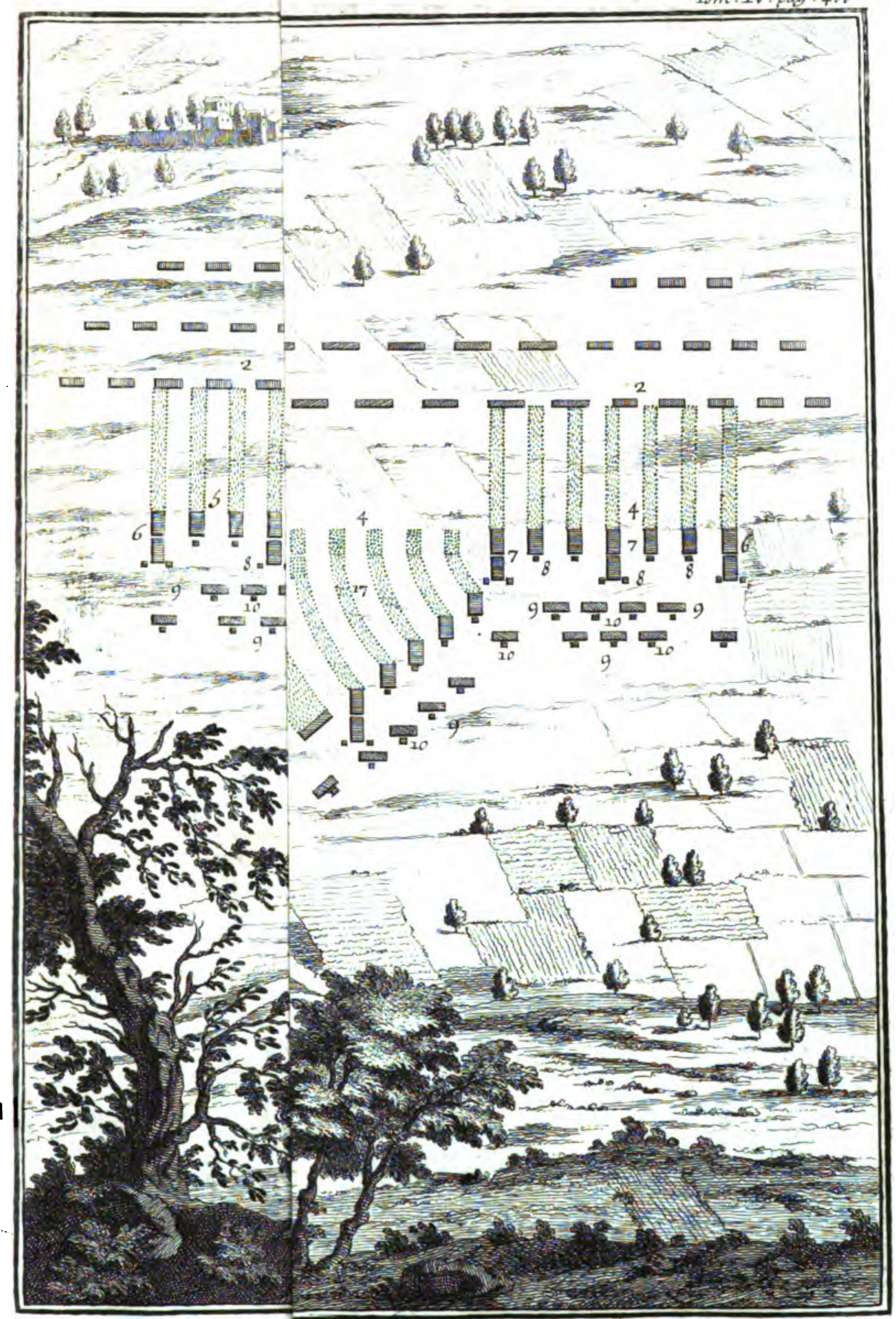
Suppoſant deux armées A, B, rangées en bataille à une bonne demie lieue l'une de l'autre, mais chacune dans une égale intention d'en venir aux priſes, la cavalerie (2) ſur les aîles, & l'infanterie (3) ſelon la coutume ordinaire de ce tems-ci. Suppoſant auſſi que l'armée B. ait pour Général l'Auteur de ce Livre, peu content de cette coutume, je la laiſſe pour ce qu'elle eſt, & j'introduis mon principe & ma méthode à pur & à plein. Je n'expliquerai pas les mouvemens qu'il me faut faire pour changer mon ordre, cela eſt aiſé à comprendre; outre que je ſerois trop long, & il m'importe d'aller ſerré. J'écarte la cavalerie de mes aîles, & j'y place un bon nombre de colonnes (4) (5), compoſées de ce que j'ai d'infanterie d'élite, pour faire effort en cet endroit-là. Ces deux aîles des colonnes ſont flanquées de deux autres (6), chacune de deux ſections, & deux au centre (7) de même force. Chaque colonne avec ſa réſerve, c'eſt-à-dire aiant en queue ſa compagnie de grenadiers (8), pour la lâcher au beſoin. Ces deux aîles ſont ſoutenues de deux lignes de ma cavalerie (9), chaque eſcadron aiant ſon peloton de trente fuſeliers choiſis (10): tout le reſte de mon infanterie, par bataillons ſur dix de profondeur, forme le reſte de la ligne d'abord aux points (11). Une partie de la cavalerie que j'avois à mes aîles, formera deux corps aux endroits (12), & ſuivra les mêmes mouvemens de la première lorſqu'il ſera tems. Ce changement d'ordre & d'armes doit ſe faire lorſque l'ennemi ſe met en diſpoſition de marcher & de donner bataille: que s'il ne le fait pas, on marchera droit à lui dans cet ordre au travers de la plaine. On peut bien juger qu'une telle maniére de ſe ranger ne ſçauroit manquer de le ſurprendre beaucoup: il la trouvera fort bizarre, ſans en connoître le fin & l'excellent, & il en ſera d'autant plus inquiet & plus étonné, qu'il n'y comprendra rien, & qu'il ne ſçauroit ſans un très-grand danger ſe régler dans cet ordre, & changer tout celui de ſon armée en préſence d'un ennemi qu'il a déja ſur les bras. Il faut en avoir le tems, & ce tems lui manque.

Tout ce qu'il peut faire pour ſe tirer d'un ſi étrange embarras, s'il s'apperçoit que mes aîles ſoient trop fortes, ce qui n'eſt pas la choſe du monde la plus aiſée à attraper, ce ſera de fortifier les ſiennes de ſa réſerve C, & de tenter d'attaquer vigoureuſement mon centre (11); mais cette attaque le précipitera dans le même piége, & plus ſûrement que celui où les Romains allérent fort inconſidérément donner. Dès que mon centre verra les ennemis en humeur de marcher, toutes les troupes de ce centre feront demi tour à droit, & feront la converſion retrograde, en courant les lignes ponctuées (13) & (14). La réſerve (15) fermera le vuide, ainſi que les deux portions du centre (16). Les colonnes (4) (5) feront la même converſion, courant les points ou les traces (17). L'ennemi, qui ne s'appercevra d'aucune réſiſtance à ce

centre, pensera comme les Romains, & s'enfoncera de plus en plus dans le rentrant : le canon posté entre les intervalles (18) des bataillons, fera un feu oblique perpétuel. Pendant ce tems-là mes aîles attaqueront vigoureusement ; mais comme celles de l'ennemi ne sçauroient résister contre une masse si énorme d'infanterie sur plusieurs colonnes, & la cavalerie passant au moment du choc entre leurs intervalles, tombera sur la seconde. On ne s'endort pas dans ces sortes d'actions, & l'on ne se contente pas d'avoir percé : il faut profiter des aîles rompues & emportées. On doit lâcher alors une partie de la cavalerie aux trousses des fuiards, l'on tourne subitement sur ce qui reste encore en entier, & l'on prend en flanc & en queue. On peut voir l'avantage de mes aîles, qui sont en état de tomber sur les derriéres de ceux qui se sont engagez dans le rentrant, & il doit nécessairement arriver ce qui arriva aux Romains. Cet ordre & le mouvement de mes troupes, la force de mes aîles ; tout cela joint ensemble me paroît fondé, si je ne me trompe, sur des mesures & des sûretez qui ne peuvent faillir contre un ennemi, qui peut bien découvrir le dessein de mes aîles & leur supériorité à l'égard de la disposition, mais non pas le piége que je lui tens à mon centre. Voilà l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre, malgré la disproportion de mes forces comparées à celles de mon ennemi. Il me paroît plus simple & plus dégagé, chaque arme se trouve soutenue par l'autre, chacune prend confiance en celle qui la soutient ; ce qui augmente le courage & l'espérance de la victoire. Passons maintenant aux observations qui restent à faire à l'égard des Romains & du Général de Carthage, sans écarter les raisonnemens & les preuves qui peuvent faire voir les avantages de l'ordre que je propose, qui n'est ni si composé que celui d'Annibal, ni si difficile dans les mouvemens, & moins sujet aux défauts que j'y ai fait remarquer, & qu'il faudra encore répéter, pour donner aux Connoisseurs une plus grande facilité d'en juger comme il leur plaira.

Pour qu'une bataille soit décisive & moins sujette aux événemens fortuits, on doit éviter autant qu'il est possible d'engager un combat de détail, qui ne soit plein & entier, il faut qu'il s'étende sur toute la ligne uniment & tout d'une piéce, & qu'aucun ne soit témoin par son inaction des mauvais succès d'une droite, ou d'une gauche, ou d'un centre ; car le moindre accident est capable de décourager ceux qui n'ont pas encore donné. Je fais cette maxime peut-être de mon chef, elle n'est pas moins vraie, particuliérement contre un ennemi fin & rusé. On dérange par là toutes les mesures qu'il peut avoir prises à ses aîles, ou à son centre. Il ne sçauroit faire aucun mouvement qui ne soit très-délicat & très-dangéreux, outre que dans les combats de cette nature, le péril étant égal par tout, & toutes les troupes combattant, l'ennemi ne sçauroit se dégarnir nulle part, sans risque d'être battu où il se sera affoibli pour courre ailleurs, où les affaires peuvent être finies avant qu'il arrive. D'ailleurs l'attention est trop divisée pour penser à ruser quelque part : car il arrive souvent, comme je viens de le dire, qu'en fortifiant un endroit on affoiblit l'autre.

Si le Carthaginois eût eu en tête un tout autre homme que Varro, ou



O[illegible]TÊME DE L'AUTEUR.

T. 4. u.

ou moins ignorant, & moins présomptueux, en un mot un homme capable d'écouter les conseils du moindre Officier de son armée; il eut découvert le piége que l'ennemi lui tendoit, ou du moins il s'en fut défié. Un corps qu'on pousse en avant en ligne circulaire, ou en toute autre figure, si on ne devine pas qu'il soutiendra un peu le choc, pour reculer & former ensuite un rentrant pour y enfermer comme dans une nasse, du moins apperçoit-on clairement que l'ennemi veut engager au centre, & réserver ses aîles pour tout autre dessein. Or comme c'est une maxime qu'il ne faut rien vouloir de ce que l'ennemi veut, on tient en respect ce centre sans l'attaquer, où l'on entre en engagement si on ne peut l'éviter; mais en même tems on tombe sur les aîles, & la ruse du centre tombe alors par terre & l'on se moque de l'inventeur; car tout le front se trouvant attaqué, les aîles ne sçauroient rien faire pour favoriser le piége du centre, de sorte que l'ennemi se trouve pris par l'endroit favori où il pensoit vaincre. Ainsi je trouve le stratagéme fort grossier, je ne dis pas contre un habile Général, mais contre le plus médiocre. Bel éloge pour Varro qui s'y laisse prendre.

Le centre de mon ordre de bataille n'offre aucun soupçon d'artifice & de stratagéme aux esprits les plus défiants, non plus qu'aux plus rusez. Toutes mes troupes se trouvent rangées sur une même ligne droite; j'avoue que mes armes sont autrement distribuées, & qu'on ne voit aucune cavalerie à la premiére ligne, qu'elle est toute composée d'infanterie, & que mes aîles sont extraordinairement fortifiées, que l'ennemi guidé de son expérience, & d'un peu de prévoiance découvre du moins le piége que je lui tens à mes aîles, & qu'il peut se précautionner, & se fortifier: c'est beaucoup gagner de ce côté-là, que d'y apporter du remede. Je prévois une objection, on me représentera qu'on pourra raisonnablement douter que cette infanterie puisse être soutenue d'une aîle de cavalerie à la seconde ligne, & l'on se réglera là-dessus. Cette difficulté me paroît mal fondée, rien de plus facile que de la lever & de rendre mon ordre de bataille incompréhensible à l'égard de l'artifice; ainsi l'on peut d'abord mettre la cavalerie (9) aux aîles, avec ordre de passer à la seconde ligne un moment avant le combat. Par ce moien l'ennemi ne changera rien dans les siennes: car quelque soin qu'il prenne à s'y fortifier, je ne vois pas qu'il puisse jamais résister contre le choc & l'abord de mes colonnes soutenues d'un corps de cavalerie; ainsi ma disposition se trouvant en apparence conforme à la sienne dans la distribution des armes, si elle ne l'est dans le nombre, il comptera toujours sur sa supériorité & sur l'avantage de me déborder à ses aîles, & cet avantage est trompeur: car bien que les miennes puissent être doublées & prises en flanc, peu m'importe, puisqu'elles ne peuvent être entamées: mes colonnes n'aiant rien de foible, la cavalerie ne pouvant rien dessus, & moins encore des bataillons minces comme les nôtres.

Le Général ennemi trouvant mon centre dégarni & sur une seule ligne, songera à faire un effort de ce côté-là, & à donner dessus; il se formera mille agréables chiméres à ce centre, d'en rendre bientôt compte au premier choc, & d'enveloper ensuite mes aîles. Il attaquera, &

le centre aiant ordre de céder & de retrograder par une espéce de fuite simulée, comme celui d'Annibal, il s'enfoncera dans le rentrant ou dans le terrain qu'on lui abandonne, & s'y engagera toujours jusqu'à l'endroit destiné pour y faire ferme; & pendant que mes aîles attaquent vigoureusement, & qu'elles passent sur le ventre de tout ce qui ose leur résister, mon canon placé dans le rentrant (18) ne peut manquer de faire un desordre affreux dans les rangs par les divers emplacemens des batteries. Les aîles une fois victorieuses, & il est impossible que cela ne soit pas, l'ennemi engagé dans la courbe se trouve envelopé de toutes parts dans ce coupe-gorge, sans aucune espérance de s'en retirer, comme je l'ai dit plus haut; mais il faut le répéter. C'est ainsi que par l'excellence d'un ordre de bataille, les petites armées battent les grandes, quelque disproportion de forces qu'il y ait, & toute l'Histoire est remplie de ces sortes d'éxemples.

La manœuvre de mon centre est, selon moi, plus simple & moins délicate que celle du Général de Carthage, qui fait faire deux mouvemens au sien d'abord en avant, & l'autre retrograde; ce qui me semble très-dangereux, & l'est en effet. Ce que je dis ici me fait souvenir d'un exemple remarquable, qui fortifie ce que j'ai déja dit. Je le tire de Frontin dans ses Stratagêmes.

» Métellus, faisant la guerre contre Herculéius, avoit mis ses meilleures troupes au centre, à l'imitation de ses ennemis; mais il fit tout le contraire avant le combat. Il y mit ce qu'il avoit de moins bon, & fit passer ce qu'il avoit de meilleures troupes à ses aîles, » les étend bien au-delà de celles » des ennemis, & recule en-deçà » son centre, pour ne combattre » qu'à ses aîles, & enveloper Herculéius avant qu'il pût être arrivé » dans ce rentrant; ce qui lui réussit: car le combat s'étant engagé » longtems avant le centre, il eut » celui de doubler les aîles d'Herculéius, & de le défaire avant » que le centre eût pû en venir aux » mains. Aussi proposé-je d'attaquer d'abord les aîles, & de commencer par-là. Répétons-le encore: si Varro eût engagé le combat sur tout le front de l'infanterie Carthaginoise, Annibal étoit perdu, son armée taillée en piéces, & toutes ses machines du centre se trouvoient démontées.

Les fautes & l'étourderie de Varro sont à peine concevables, & sont d'autant plus inexcusables, que quand même il auroit été assûré de la victoire, la prudence vouloit qu'il n'engageât rien, puisqu'en différant & en évitant le combat l'ennemi tomboit de lui-même en fort peu de jours; ses troupes n'étoient pas à beaucoup près si bonnes, si bien disciplinées, ni si bien aguerries que celles qu'il se mit en tête de combattre. Quand même il auroit été assûré de leur valeur & de leur bonne volonté, étoit-il bien certain de leur confiance & de leur estime? Gardons-nous bien de le croire. Un fils de boucher, qui n'a ni expérience ni capacité, & qui est parvenu au Consulat par de basses intrigues & de mauvais moiens, n'impose guéres à des soldats & à des Officiers, qui veulent être commandez par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens de grande condition, & non pas par un homme de néant. Ventidius étoit le fils d'un muletier; mais

quelles vertus dans cet homme ! Et combien sa vie fut-elle ornée de grandes actions ! On obéit volontiers à ces gens-là, & l'on trouve que leur fortune est encore fort au-dessous de leur mérite ; mais celle de Varro est quelque chose de si surprenant, que je ne vois rien qui deshonore davantage le choix du peuple Romain. Quand même toute cette armée Romaine eût égalé la discipline & le courage de l'ennemi, on doit y penser plus de deux fois avant que de mettre toutes choses en risque, & se souvenir de cette maxime de Thucydide, que le vaincu ne se porte pas aux dangers avec la même hardiesse que le vainqueur, dont on a si souvent éprouvé la valeur & la conduite. Ceux qui ont eu du malheur, & particuliérement les nouveaux soldats, dont l'armée Romaine étoit composée, sont effraiez par le souvenir qui leur en reste ; au lieu que ceux qui ont eu du bonheur en ont plus de hardiesse, d'audace & de confiance : ils attaquent avec mépris, ou bien la honte d'être vaincus les fait se battre en desespérez, & ils remportent enfin la victoire. La bataille de Malplaquet en est une bonne preuve.

Æmilius pensoit juste de vouloir temporiser. Fabius lui avoit fait voir assez que la République ne pouvoit se sauver contre un ennemi aussi redoutable qu'Annibal, qu'en traînant la guerre en longueur, & qu'elle finiroit par la ruine de l'ennemi, qui ne pouvoit plus tenir la campagne, & qui étoit réduit à l'extrémité. Rien de plus vrai. Polybe nous le fait assez connoître. Cette campagne-là finissoit infailliblement. Pourquoi hazarder la vie de tant de braves soldats, dont la perte est irréparable, lorsqu'on peut vaincre & finir la guerre sans rien hazarder ?

La plûpart des Généraux d'armées n'y font pas assez d'attention : cependant c'est ce qu'ils ont de mieux à faire & de plus important. Il semble qu'ils comptent pour rien la vie de leurs soldats & de leurs Officiers : qu'ils soient assommez par milliers, n'importe, ils se consolent de leur perte, s'ils peuvent réussir dans leurs entreprises, exécutées sans conduite ou sans nécessité comme celle de Cannes. Auguste ne put se consoler de la défaite de ses légions, qui furent taillées en piéces en Allemagne. Il sentit si vivement cette perte, qu'il s'écrioit à tout moment : *Varrus rens-moi mes légions*. Et Varrus avoit péri avec elles. Tant il reconnoissoit qu'il n'est pas au pouvoir des plus grands Princes de rétablir une infanterie d'élite qu'on vient de perdre. On ne la recouvre pas avec de l'argent. Celle d'Espagne fut entiérement détruite à la bataille de Rocroi, & le seul homme * capable de réparer une si grande infortune y périt aussi. Tous les trésors des Indes n'y ont pû suffire, & l'on est encore à chercher un homme capable de la remettre sur le même pied.

Il y a un art de ménager la vie des troupes, mais il s'est perdu avec la vie de M. de Turenne. Il y en a un autre de les rendre invincibles, & de former de bons Officiers & des hommes capables d'être à la tête des armées, par l'excellence de la discipline militaire ; seroit-il enterré avec les Romains ? Ne seroit-il pas plus aisé de le ressusciter, que de trouver des gens assez dociles pour approuver ce qui n'est pas sorti de leur tête ? Qu'on me pardonne cette digression.

Le Général Banier, qui étoit sans

* *Le Comte de Fontaine.*

contredit un des plus grands Guerriers de son siécle, ne pensoit jamais à aucun dessein tant soit peu considérable, qu'il ne songeât en même tems à ménager la vie de ses soldats. Il détestoit les voies meurtriéres, & blâmoit hautement les Généraux, qui comme Sempronius & Varro sacrifioient tout à leur réputation. Il se vantoit aussi, dit le Comte Gualdo (a), de n'avoir jamais hazardé ni formé aucune entreprise sans une raison évidente.

Encore que César dans la guerre d'Afranius fût assûré de la victoire, il ne voulut jamais hazarder une bataille contre lui, pour épargner la vie de ses troupes, que lorsqu'il s'apperçut que l'armée ennemie tiroit à sa ruine, lui aiant non seulement coupé les vivres, mais encore l'eau. Il la réduisit enfin par une sage circonspection à mettre les armes bas. Qui doute un seul moment qu'Annibal n'eût éprouvé une semblable honte qu'Afranius, s'il ne se fût pas trouvé un Varro au monde?

On peut appeller une chose avantageuse, maxime que j'ai répétée souvent, lorsqu'il est difficile qu'elle apporte un trop grand préjudice en l'entreprenant. Mais il y a toujours à craindre, lorsqu'on a en tête un Général habile & déterminé, & à la tête d'une armée pleine de confiance & de résolution. On ne l'attaque point impunément, & c'est la chose du monde la plus délicate, lorsqu'on pense à attaquer de telles gens, forcez de combattre & de vaincre par la nécessité. Le Général Romain & le Sénat, plus imprudent encore que le Général, voioient bien que si la fortune leur étoit contraire, ils perdoient toutes les forces de la République.

Les Alliez contre la France se trouvérent dans un cas tout-à-fait semblable à celui d'Annibal à la bataille d'Hocstedt, & nous ne fûmes pas plus sages que les Romains. Huit ou dix jours de délai réduisoient ces Messieurs-là dans la nécessité de se retirer honteusement, & de quitter partie faute de vivres. Nous n'avions qu'à imiter Fabius, ne rien hazarder & se précautionner contre leurs attaques: car la nécessité de nous combattre ne pouvoit être plus grande, ni pour les François de se tenir clos & couverts. Bien des Généraux raisonnérent comme Varro. Il s'en trouva d'autres qui pensérent comme Æmilius, & ceux-ci étoient les plus consommez dans le métier, les plus sages & les plus prudens. Je doute beaucoup que les premiers eussent raison. C'est une merveille comment cette affaire n'eut pas des suites beaucoup plus fâcheuses que celle de la perte d'une bataille complette & si décisive en ce païs-là, que nous fûmes obligez d'abandonner toutes nos conquêtes en Allemagne: tant il est véritable qu'une remise faite à propos sauve quelquefois un Etat; au lieu qu'une précipitation téméraire le ruine & l'entraîne à une entiére décadence.

(a) *Hist. univ. del Conte Galazzo Gualdo Priorato.*

DISSERTATION

SUR

LA POLITIQUE ET LA CONDUITE

DES ROMAINS

Pendant la seconde Guerre Punique.

SI les morts pouvoient être sensibles aux éloges que leur donnent les vivans, il faut avouer que les honnêtes gens de l'antiquité nous seroient fort obligez. Plus nous les regardons dans l'éloignement, plus ils nous paroissent parfaits. Que l'on admire ce qui est digne d'estime, & que l'on porte chaque chose à son juste prix, je ne vois rien de plus raisonnable ; mais qu'on cherche à louer ce qui n'a d'autre mérite que d'être ancien, la prévention me paroît un peu forte. Je suis surpris & confus d'avoir été si longtems la dupe des apparences, en admirant certains évenemens, qui malgré les éloges qu'on en a faits sont dans le fond peu de chose, & dont les Acteurs sont très-médiocres à bien des égards.

Ce qui nous porte principalement à admirer la République Romaine, c'est la grandeur où elle est parvenue en si peu de tems après la seconde Guerre Punique. Cette grandeur, qui s'offre à notre imagination, excite notre attention & notre curiosité pour tout ce qui la concerne. On a du plaisir à la suivre depuis ses plus petits commencemens jusqu'à César. Peut-être même que cette République doit une partie de notre admiration à l'éloquence d'un grand nombre d'Historiens célébres Grecs & Latins, qui ont parlé de ses guerres continuelles, rendu illustres les grands hommes qui en sont sortis, & élevé leurs victoires plus qu'aucun peuple du monde.

Si les Auteurs qui ont composé l'Histoire de France, ou de toute autre nation, l'avoient écrite avec autant de dignité, de noblesse & d'agrément que les Grecs & les Latins ont traité

celle de leur païs, nous la lirions avec autant d'empressement, d'admiration & de goût, que nous lisons les Ouvrages de ces grands génies, & alors les Anciens ne nous paroîtroient pas si élevez au-dessus des Modernes. Car nos guerres ne sont pas moins fécondes en grands événemens que celles des Grecs & des Romains. Sans remonter plus haut de trois siécles, jusqu'à la fin de la derniére guerre de 1701, on a vû des choses d'un aussi grand éclat, & des vertus aussi solides que celles des Héros & des grands hommes de toute espéce, dont ces plumes célébres nous entretiennent.

Nos Historiens, à la vérité, ne nous font pas paroître aussi près-à-près sur la scéne tant de grands Capitaines & d'habiles Chefs d'armées. On en voit cependant quelques-uns, mais de loin à loin, qui ne le cédent pas aux Anciens, ou du moins ils en approchent beaucoup.

Avant que d'entrer en matiére, je crois qu'il est à propos d'expliquer l'ordre que j'ai résolu de suivre dans cette Dissertation. Je la divise en deux parties. Je ferai voir dans la premiére que les Auteurs anciens & modernes se sont trompez dans l'opinion qu'ils ont eue que les Romains ne dûrent leur salut & le rétablissement de leurs affaires en Italie, après la perte de tant de batailles, qu'à leur fermeté, qu'à la grandeur de leur génie, qu'à leur habileté, qu'à leur prévoiance & à la profonde politique de leur Sénat.

Je prouve dans la seconde, que non seulement il n'a rien paru des vertus & des sentimens qu'on leur attribue, mais que leur conduite a été telle, qu'ils n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit aider au renversement de la République, & à la précipiter dans un abîme de maux, & enfin dans une ruine entiére.

Rome manquoit moins de soldats que de Capitaines dans la seconde Punique, jusqu'après la bataille de Cannes. A la réserve de Scipion, tous les autres étoient assez médiocres. J'avoue que Fabius Maximus étoit un grand homme, mais non pas un de ces Chefs de guerre qui font l'étonnement de leur siécle, en étalant tout ce que la guerre a de plus étendu & de plus brillant dans toutes ses parties. Il a excellé, il faut l'avouer, par dessus tous les autres Capitaines anciens & modernes dans la partie qui demande le plus de talens, de fermeté, de génie & de capacité. J'entens ici parler de la défensive. C'est de toutes la plus difficile, la plus profonde,

& celle qui demande une plus grande étendue d'esprit, de jugement, de prévoiance & de hardiesse; c'est le grand & le beau de la guerre; mais toutes ses parties ne sont point renfermées dans celle-ci. Une République toute militaire & aussi ambitieuse que celle de Rome, où tous ses Citoiens étoient soldats, ne se contentoit pas de former des Généraux qui ne sçûssent que se défendre, elle étoit fondée sur de plus grandes pensées. Le tems & les conjonctures l'avoient réduite dans la triste nécessité de se défendre, faute de gens capables de surmonter un ennemi aussi redoutable qu'Annibal, & de conduire une guerre offensive. On voit bien que Fabius n'y étoit nullement propre, & que ses talens pour la défensive, fort inutiles & ruineux dans un autre tems, étoient salutaires en celui-ci. Un homme qui n'excelle que dans une seule partie de la science des armes, & qui y réussit parfaitement, ne passera jamais pour un Guerrier du premier ordre. Pour se rendre digne d'un titre si glorieux, il faut y joindre toutes les autres, du moins un bon nombre: & tout cela ne se trouve pas dans cet illustre Romain, quoique les Historiens en disent, faute de l'avoir suivi & examiné dans sa conduite & dans ses démarches. Pour lui accorder les qualitez d'un grand Capitaine, comme c'est à celui qui finit la guerre qu'en est dûe toute la gloire, il faudroit qu'il eût chassé Annibal d'Italie par une victoire complette & décisive? L'a-t-il fait? Ni Fabius ni Marcellus ne l'ont forcé d'en sortir; mais seulement le succès de Scipion en Afrique, & la victoire qu'il remporta sur cet ennemi redoutable dans la plaine de Zama.

Ceux qui ne font aucune différence des tems, qui veulent les Romains toujours semblables à eux-mêmes, & qui ne jugent des desseins des grandes entreprises que sur les événemens, sont dans l'erreur. Ils veulent que les Romains soient les mêmes hommes dans la guerre de Pyrrhus, ou dans la seconde Punique, que dans la premiére. Ils les trouvent plus grands, plus élevez, plus sages, plus éminens en vertus, en sentimens & en grandeur de courage dans leurs disgraces que dans leur plus grande prospérité. Pour moi j'en juge bien autrement, & sur tout de la conduite qu'ils ont tenue dans leur guerre d'Italie: guerre qu'ils n'ont sçû terminer, & qui n'auroit fini qu'à leur honte, si les vertus d'Annibal & ses grandes actions n'eussent élevé contre lui ses lâches ennemis

& ses envieux, qui rompirent toutes ses mesures, & le laissérent sans aucun secours: comme si sa perte n'eût pas dû entraîner la ruine de leur patrie, & par conséquent la leur propre; mais l'envie prévoit-elle & raisonne-t-elle? Elle ne reconnoît ni parens, ni amis, ni patrie: il faut la soulager à quelque prix que ce soit. On peut atteller hardiment l'envie & l'avarice, deux vices aussi bas qu'ils sont infames & à détester: l'ingratitude peut marcher seule, car elle surpasse les deux premiéres.

Si j'ai avancé que les Auteurs anciens & modernes se sont trompez dans leur opinion & dans le jugement qu'ils ont porté sur cette seconde Punique, ce n'a pas été sans fondement & sans de puissantes raisons. Je les tire de faits qui ne peuvent être contestez. Ne suffisent-elles pas pour ruiner totalement une opinion qui a produit un si grand nombre de sectateurs parmi les Sçavans, & dont les décisions ne furent jamais le fruit de la méditation & de la recherche?

Saint-Evremont a suivi pas à pas toutes les démarches des Romains dans cette guerre, pour nous en faire connoître le génie selon les tems par l'observation de leur conduite. Je le trouve en défaut en bien des endroits, & particuliérement dans les choses, où l'on ne peut guéres decider sans une grande expérience du métier. Cela soit dit avec tout le respect dû à cet Ecrivain poli & de beaucoup de mérite.

Si on examine sans prévention les allûres du Sénat & celles des Généraux, on trouvera qu'il n'est rien de plus pitoiable à tous égards, leurs conseils, leurs pensées & leurs sentimens sont les mêmes à Rome que dans les armées: ils sont par tout la cause de leurs malheurs & de leur honte. On les a vûs dans cette Rome dans un trouble & une consternation extréme, & dans un abattement indigne d'eux après la perte de la bataille de la Trébie & la honte du Thrasyméne. Mais après celle de Cannes on ne mit plus de bornes à la douleur, on les vit tomber dans le dernier découragement. Peu s'en fallut qu'ils n'abandonnassent Rome & le reste de l'Italie au vainqueur, & l'on aura de la peine à se persuader qu'un tel dessein ait été proposé dans une Assemblée toute composée de gens de guerre, si Tite-Live ne nous l'assûroit. L'épouvante étoit si grande à Rome, que Plutarque dit dans la Vie de Fabius, que celui-ci fut obligé » d'établir des corps-de-gardes à » toutes les portes, pour empêcher le peuple d'abandonner

» la ville & de s'enfuir : il régla & limita le tems & le lieu
» du deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que
» dans sa maison, & pendant trente jours ; après quoi il fal-
» loit que tout deuil cessât, & que la ville fût pure & nette
» de tout appareil lugubre.

Si l'on excepte deux ou trois personnes du Sénat, gens sensez, esprits de ressources, d'un grand cœur & d'une prudence consommée, qu'on ne daigna jamais écouter, & dont on se moqua, tels que furent Fabius & Æmilius : à la réserve de ceux-là, tous les autres ne méritoient pas qu'on leur donnât neuf poules à garder. C'est l'expression d'un fameux Cardinal * lorsqu'il parloit de certaines gens, incapables de commander & de suivre un bon conseil, & qui pourtant s'en faisoient extrémement accroire.

* Le Cardinal Mazarin.

Saint-Evremont ne les auroit pas sans doute traitez si légérement de grands Magistrats, de grands hommes, de génies profonds & qui voient de loin, s'il eût pris garde que presque tout ce qui leur arriva d'heureux fût indépendant de leur sagesse & de leur habileté. Nulles précautions, nulles mesures prises à propos, nul projet d'avance dans une guerre qui les menace de loin, & conduite par un ennemi qui leur donne le tems d'y apporter du remède, & qui se prépare à marcher droit en Italie. Rien n'étoit pourtant plus aisé que de ruiner un projet si hardi & si surprenant ; mais y pensa-t-on ? Personne ne s'en avisa : qu'avoient-ils fait de leur bon sens ?

Je demande s'ils n'eussent pas agi plus prudemment, & s'il ne leur eût pas été plus avantageux & plus sûr, lorsqu'ils furent assûrez des desseins d'Annibal, de mettre en jeu leur politique ordinaire, de se faire des alliez en grand nombre au loin & au large ? Les peuples des Alpes Cotiennes & maritimes étoient-ils là à négliger, non plus que ceux qui habitent les plaines qui bordent le pied de ces montagnes ? Pourquoi ne pas joindre leurs forces aux leurs pour leurs communs intérêts, & s'emparer des passages ? Annibal eût-il pû jamais les forcer comme il fit ? Cela n'eût-il pas mieux valu que d'envoier une flote à l'embouchure du Rhône, & des troupes de débarquement pour se joindre aux Marseillois, qui s'opposérent seuls au passage de ce fleuve ? Scipion, qui les commandoit, fut obligé de se rembarquer, surpris d'apprendre en arrivant que l'ennemi avoit traversé les Alpes,

& qu'il étoit déja sur les rives du Pô.

On peut voir par ce que je viens de dire, combien ce projet du Sénat de se porter sur les bords du Rhône avec une armée, étoit peu sensé, & si ces graves Sénateurs n'eussent pas mieux fait de fermer les Alpes. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette faute des Romains, qui eût dû leur servir de leçon pour l'avenir, fut souvent répétée & jamais remarquée. On ne sçait que trop par mille exemples funestes les conséquences de fautes semblables.

Les Généraux d'Othon tombérent dans une pareille bévûe d'autant plus inexcusable, qu'ils étoient avertis des desseins des ennemis. Les gens éclairez virent fort bien ce qu'il y avoit à faire contre Vitellius pour lui fermer l'entrée de l'Italie, & ne manquérent pas de le proposer; mais fort inutilement. Car il est peu ordinaire que les plus habiles soient écoutez, le nombre en est trop petit. Il étoit question de s'y déterminer, au lieu de perdre son tems en vaines contestations sur un point sur lequel il étoit aisé même aux personnes du plus petit entendement de prendre d'elles-mêmes le bon parti. On proposoit d'aller attendre Cécinna au passage des Alpes, on s'y oppose, & puis on s'y résout; » mais ce fut en » vain, *dit Tacite*, parce que Cécinna, qu'ils croioient arrê» ter dans le passage des Alpes, se hâta de passer; & pendant » qu'on délibéroit, celui-ci étoit déja en Italie: de sorte » qu'Annius Gallus & Vestritius Spurina se déterminérent de » l'arrêter & de lui empêcher le passage du Pô.

Le Sénat de Rome n'étoit qu'une ombre de Sénat sous les Empereurs. Il étoit sans autorité & sans force, & presque tout composé de misérables & de lâches flatteurs sous la tyrannie de ces Messieurs. Cependant sous le regne de l'Empereur Maxime, il faillit à secoüer le joug. Il lui fit la guerre. Il s'y trouva des gens fermes, résolus & capables de conseil & d'exécution. Il ménagea si bien les choses, & prit de si bonnes mesures dans une si grande entreprise, qu'il en vint à bout. Maxime fut battu, & totalement défait & renversé de son trône, pour faire place à un autre, mais non pas à la liberté. Je crois avoir rapporté cet exemple quelque part, qui n'est pas de petite instruction aux Princes & à leurs Ministres, pour se délivrer d'un puissant ennemi; mais le meilleur est de l'éloigner au-delà de nos frontiéres, & lui porter le coup jusques dans celles de nos Alliez, leur en-

voier de puiſſans ſecours, y marcher même avec toutes ſes forces, & conjurer l'orage, qui doit néceſſairement tomber ſur nos têtes après la ruine de nos voiſins. Négliger d'aller attendre Annibal dans les Alpes, n'eſt pas la ſeule faute qu'on puiſſe reprocher à ce Sénat tant vanté. L'oppreſſion des Sagontins, & peu de tems après la deſtruction de leur ville, n'auroient-elles pas dû tirer ces ſages de leur profond aſſoupiſſement? Au lieu qu'ils perdent leur tems en conſultations & en Ambaſſades, & conſultent encore ſur le parti qu'ils auront à prendre, lorſque l'ennemi traverſe les Alpes, & ne ſçavent où ils en ſont lorſqu'il paroît enfin dans la plaine.

Une ſeule campagne finiſſoit la guerre, ſi les Romains euſſent pris le parti dont je viens de parler. Cette faute eut des ſuites terribles, & produiſit une guerre de dix-huit ans. C'eſt une eſpéce de merveille comment les Romains ne ſuccombérent pas contre les efforts d'Annibal. Ils reçûrent trois ſecouſſes ſi violentes, que tout autre homme que ce grand Capitaine, un peu plus alerte à ſuivre ſes avantages, eut anéanti Rome & le nom Romain. Il ne ſçut jamais profiter de la victoire, & donna le tems à ſes ennemis, accablez de l'infortune de Cannes, de revenir de leur étonnement, & des affreux embarras où ils ſe trouvérent. Et comment s'en tirérent-ils? Ce ne fut point par la grandeur de leur génie, par leur prévoiance, par leur application & par leur conduite. Il ne falloit pas un grand effort d'eſprit & de jugement, ni un courage au-deſſus du commun pour voir ce qu'il y avoit à faire. Les remédes naiſſoient naturellement de leurs diſgraces. Ils ne ſe ſauvérent pas par eux-mêmes, ils furent redevables de leur ſalut à la fortune. Elle fut toujours de leur côté, & la victoire de l'autre; mais toujours imparfaite & ſans fruit. Il ſembloit que ces deux divinitez vouluſſent éprouver leur puiſſance chacune dans le parti qu'elle avoit embraſſé, pour voir qui des deux l'emporteroit ſur l'autre.

Le Carthaginois toujours favoriſé de la victoire, ne ſe trouva guéres plus à ſon aiſe: toujours glorieux & traînant ſans ceſſe après lui les marques effectives des vaincus. C'eſt l'être en effet que de ſe contenter ſimplement des honneurs de la victoire, ſans en pourſuivre les avantages. Tuer des hommes, porter le fer & le feu dans les Provinces que nos

heureux ſuccès nous ouvrent, s'y déborder comme un torrent, ſe gorger du pillage des villes & de la campagne, c'eſt faire la guerre en brigand plutôt qu'en véritable Héros. Si on le conſidére d'une autre face, on diroit qu'il ſe contente de l'honnête, que l'utile ne le touche point, qu'il ne ſonge qu'à acquerir de la gloire: *Præter laudem nullius avari.* Je crois qu'un Héros ſur ce modéle, qui ſe contenteroit uniquement de la victoire, qui n'en voudroit qu'aux armées, qui ſe renfermeroit dans le ſeul motif de les vaincre en bataille rangée, & laiſſeroit les places en leur entier & derriére lui ſans ſe ſoucier de les attaquer, ſe trouveroit au bout de ſon héroïſme, & paſſeroit pour un malhabile Général, & pour un Héros très-ridicule & peu digne de nos éloges: car dans ces ſortes d'affaires, l'utile n'eſt point ſéparé du glorieux. Qui loueroit Annibal d'avoir mépriſé l'un pour embraſſer l'autre, le loueroit pitoiablement.

Les Romains éprouvérent ce que peut la fortune, qui ne les abandonna jamais, & qui ſe chargea preſque de tout, ſans qu'il fût beſoin du concours de la prudence.

Ceux qui ſont verſez dans l'Hiſtoire Romaine, & qui ſuivent les Romains dans leurs démarches ſans prévention, conviendront ſans peine que leurs meſures & leurs conſeils n'ont point porté Annibal à laiſſer ſes victoires imparfaites, & à ne pas profiter des avantages que tout autre que lui n'eût pas laiſſé échaper.

Je ne prétens pas blâmer les Romains ſi abſolument, que je veuille les fruſtrer de la gloire qu'ils méritent, & qu'ils ſe ſont acquiſe par leur conſtance, leur patience & leur fermeté dans leurs plus grandes diſgraces; mais examinons les choſes de près. Jamais peuple réduit aux extrémitez les plus embaraſſantes, ne s'eſt vû dans des eſpérances plus grandes de ſon ſalut & de recouvrer la gloire des armes, que les Romains. La ſituation où ſe trouvoit le Général de Carthage, & ſa maniére de faire la guerre, étoit à la vérité très-propre à vaincre; mais il étoit bien difficile qu'il pût ſe conſerver & ſe ſoutenir longtems dans cet état, ſans ſuccomber à la fin.

Il ne ſuffit pas d'être maître de la campagne, ſi l'on n'a de bonnes places qui nous l'aſſûrent, & le Carthaginois n'en avoit aucune où il pût établir des magaſins pour la ſubſiſtance, & tout ce qui lui étoit néceſſaire pour la continuation de la guerre; toute ſa puiſſance étoit dans ſon armée. S'il

avoit perdu un seul combat, il ne s'en fût jamais relevé; parce qu'il n'avoit point d'état fixé. Je ne me lasse point de faire cette remarque, puisque c'est la faute où Annibal est perpétuellement tombé, & qu'on lui reproche à juste titre. Que s'il craignoit en gardant ses conquêtes d'affoiblir trop son armée, les loix de la guerre exigeoient du moins de ruiner les villes dont il se rendoit le maître, & de priver son ennemi de ce dont il ne pouvoit profiter. Corbulon aiant assiégé & pris Artaxata, capitale de l'Arménie, la détruisit & y mit le feu. Il y fut forcé, parce qu'il ne pouvoit garder cette place sans affoiblir extraordinairement son armée: ce qu'il n'eût pas fait, s'il n'en eût eu d'autres pour en faire le théâtre de la guerre; au lieu qu'Annibal n'en eut presque jamais aucune, & qu'il abandonnoit celles dont il s'étoit emparé, pendant qu'il eût dû les détruire pour que l'ennemi n'en pût profiter.

Une victoire ne l'assûroit pas, comme je l'ai dit quelque part: il en falloit une seconde pour affermir la premiére, & cette seconde lui devenoit aussi inutile qu'une troisiéme. C'est le sort des armées coureuses & vagabondes, qui vivent au jour la journée, qui ne pensent qu'à vaincre, sans songer à rien de solide. Charles XII. Roi de Suéde, donna un peu dans le défaut d'Annibal dans son expédition de Moscovie. Bien loin de s'assûrer une retraite & de se rendre maître de Pultowa avant que de s'y engager tout-à-fait, & d'aller chercher des Alliez, sur la foi desquels il y avoit fort peu à compter, il donne le tems à ses ennemis de se fortifier, & va faire le siége de cette place sans aucun des préparatifs nécessaires pour réussir dans ses entreprises; ce qui fut la cause de sa ruine & de la perte entiére de son armée, qu'il ne put jamais réparer.

Les Romains, qui s'apperçûrent des fautes d'Annibal, & de son étrange maniére de faire la guerre, ne doutérent plus de leur salut: l'espérance ne les abandonna jamais. Tout autre peuple en pareille conjoncture n'eût pas moins espéré contre un ennemi qui s'endort dans la victoire sans la pousser. Ils donnoient librement des combats. Le succès d'un seul suffisoit pour les relever entiérement de leurs pertes. Ce qui redoubloit encore leurs efforts, & augmentoit leur courage & leur hardiesse, c'est que les grandes actions de Scipion en Espagne & en Afrique influoient sur les affaires

d'Italie : diversion mémorable, dont Rome ne reconnut que trop tard que son salut en dépendoit absolument. Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne voir pas que Scipion en ce païs-là lui étoit infiniment plus redoutable qu'un Fabius & qu'un Marcellus dans celui ou il faisoit la guerre, & qu'il seroit enfin réduit à quitter l'Italie pour sauver Carthage. De toutes les fautes, il n'y en a point qui soient plus sujettes à propagation que celles qui se font à la guerre. Aussi dit-on qu'il n'en fut jamais de petites.

Si Annibal eût marché droit à Rome après la gloire de Cannes, il donnoit l'Empire de l'Italie à Carthage, & celle-ci devenoit maîtresse du monde. En ne profitant pas de l'occasion, dès-lors l'Empire est transféré à Rome. La diversion est salutaire & redoutable contre une Puissance qui en veut à tous, en les prenant les uns après les autres. Celle du Cardinal de Richelieu contre la Maison d'Autriche en 1631, toujours entêtée de sa Monarchie universelle, qui n'étoit pas en ce tems-là si chimérique qu'on diroit bien, n'est guéres moins mémorable que celle des Romains en Espagne, & peu après en Afrique. Cette diversion du Cardinal causa de si furieux embarras à l'Empereur, qu'elle le réduisit dans l'état du monde le plus déplorable & dans de tels dangers, par les pertes qu'il fit, qu'il se vit au moment d'une totale décadence. Il l'eût éprouvée en effet, si ses ennemis eussent sçû profiter de leurs avantages. Mais la victoire de Léipsick, dont Gustave-Adolphe ne sçut profiter, le tira d'un si grand péril. Revenons à notre sujet.

Les Romains revenus de la consternation où ils se trouvoient, après une secousse aussi furieuse que celle qu'ils venoient d'éprouver, firent une chose qui me paroît digne d'admiration. C'est que sans rien négliger des affaires du dedans, ils songent à conserver leurs conquêtes du dehors, & à en faire de nouvelles. Ils envoient de nouveaux secours à Scipion, tout comme si Annibal étoit encore au-delà des Alpes, qu'ils ne l'eussent pas à leurs portes lorsque ce secours partit. Peut-on rien voir de plus ferme & de plus grand ?

J'avoue qu'ils sont dignes de nos éloges en cet endroit-là ; mais cela les disculpe-t-il du blâme qu'ils méritent à l'égard de leur conduite en Italie ? On ne les reconnoît point dans les affaires du dedans, leur vûe perce au loin dans celles du dehors. Où les objets les frapent de près, ils voient faux.

Ils sont dans les ténébres les plus épaisses, où les autres découvrent distinctement & avec plus de clarté, pour s'empêcher de tomber dans les piéges qu'on leur prépare.

Je n'ai garde de leur refuser les éloges dont je les crois dignes. Mais comme il ne m'est pas permis d'imiter les Panégyristes, qui ne touchent qu'aux beaux endroits, la vérité m'oblige à ne les point épargner en d'autres, où je les rencontre en défaut. On ne trouvera donc pas mauvais que je paroisse ici d'un tout autre sentiment que certains Auteurs anciens, & un plus grand nombre de beaux esprits modernes, qui ne réfléchissent sur rien, & qui prétendent, comme je l'ai dit ce me semble ailleurs, que la faute d'Annibal d'avoir négligé ses avantages étoit un effet de la politique & de la sagesse des Romains.

Ces gens-là seroient fort embarassez d'en donner des preuves. Rome se sauva sans qu'il fût besoin des intrigues du Cabinet & des conseils du Sénat. Ils aidérent au vent qui souffloit, mais ils ne le firent pas naître. Ils prirent conseil de la chose même, & se réglérent sur la négligence de l'ennemi, qui leur donne tout le tems qu'il falloit pour se reconnoître & recourir aux expédiens. Leur salut s'offrit de lui-même, ils ne firent rien que ce que pourroit faire la prudence la plus commune. Toute autre conduite eût fait voir qu'ils manquoient non seulement de courage, mais encore d'esprit & de jugement.

L'événement de Cannes, qui sembloit être le dernier jour des Romains, leur ouvrit par la nonchalance du victorieux une source abondante de ressources pour se tirer des fâcheux embarras où ils se trouvérent: ressources qui naissent ordinairement des grandes infortunes, & que les Romains n'eussent jamais découvertes, si l'extrémité de leurs affaires ne leur eût ouvert les yeux: la faute d'Annibal de laisser sa victoire imparfaite, la consternation où le Sénat se trouvoit alors; tout cela joint à la crainte du danger fit une telle révolution dans l'esprit de ses Citoiens, que sans qu'aucun s'avisât de leur faire voir le pressant besoin de la République pour la défense de la liberté, toutes les bourses s'ouvrirent avec une telle volonté & si généreusement, qu'on trouva de l'argent au-delà de ce qu'il en falloit pour la continuation de la guerre. Ces secours sont toujours plus certains & plus assurez dans une République que dans un Etat monarchique. Tout cela prouve manifestement que les Princes

où leurs Miniſtres, qui ne ſe laiſſent point abattre, & qui s'élancent au-delà des plus grands revers de fortune, trouvent ſouvent leur ſalut, où les petits courages & les eſprits médiocres ne voient que des obſtacles & des difficultez inſurmontables. On n'eſt jamais ſi foible qu'on ſe l'imagine, lors même que les maux ſemblent être parvenus à leur comble. Ils ne le ſont qu'en apparence aux hommes de grand entendement & de grand cœur. Ils trouvent, lorſqu'ils ſont arrivez, qu'en tenant ferme le gouvernail ſans le lâcher, & en ſe roidiſſant contre la tempête, on ſe ſauve par des remédes auſquels l'on n'eût jamais penſé. Les grands ſuccès ſont toujours accompagnez de défauts dans les ſuites. Les grands génies les ſaiſiſſent & en profitent. Cela ſe remarque dans les plus grands hommes.

L'Hiſtoire de France nous fournit une infinité d'exemples préciſément ſur le fait dont je parle, comme celles de tous les Etats du monde: car il n'y a rien de moins rare que ces ſortes d'événemens. Ne croiroit-on pas que les actions de vertu des Romains ſurpaſſent tout ce qu'on peut faire & imaginer de plus grand? Nous avons cité des exemples modernes ſur d'autres ſujets, qui ſont même au-deſſus de ceux des Anciens. J'en vais citer trois ſur l'événement dont je parle, d'une reſſemblance admirable dans preſque toutes leurs circonſtances, ſans remonter plus haut que les regnes de Henri II. & de Louis XIII.

La journée de Saint Quentin en 1557, comparable aux plus funeſtes dont notre Hiſtoire faſſe mention, mit le Roiaume ſur un tel penchant, qu'on auroit cru que ſa décadence ne tenoit plus qu'à un filet. Il a plû à nos Hiſtoriens de nous la donner ſous le titre d'une bataille, quoique ce ne ſoit dans le fond qu'une déroute des plus complettes. J'en laiſſe la déciſion aux gens du métier, car le nombre des priſonniers & celui des morts ne prouvent rien. Quoiqu'il en ſoit, cette malheureuſe affaire fit un effet ſurprenant dans l'eſprit des peuples. La conſternation les gagna ſi fort, qu'il ne s'eſt jamais rien vû de ſemblable: & la renommée, qui groſſit toujours les objets, augmenta le mal ſi étrangement, & les forces de l'ennemi, qu'on ne ſe crut plus en ſûreté dans la Capitale, & auſſi peu qu'on l'étoit à Rome après la honte de Cannes. Avouons-le, les Pariſiens n'étoient point ſi mal fondez dans leur crainte: car l'ennemi ſe trouvoit ſi près d'eux, qu'il

qu'il n'en étoit qu'à trois bonnes marches après la prise de Saint-Quentin; & si le Général n'eût pas imité Annibal dans son grand défaut, sans lui ressembler en rien dans ses vertus militaires, avant que les Parisiens eussent le tems de se reconnoître, Philippe entroit dans Paris sans le moindre obstacle. C'est à quoi il ne pensa pas. Il copia si bien & si pleinement le Général de Carthage, & les Parisiens le peuple Romain dans le zéle de la patrie, que cette grande victoire ne lui servit à rien. Le Roi, supérieur à une si grande disgrace, tint bon dans un danger si extréme. La Reine fit paroître le même courage & la même constance, & lui rendit un service très-signalé. » Elle le fit, *dit le Pere Daniel*, avec » l'adresse qui lui étoit naturelle, elle engagea la ville à four- » nir au Roi dans un si grand besoin une grosse somme d'ar- » gent. Les Parisiens la fournirent avec le même cœur, la même volonté & le même zéle pour leur patrie, que les Citoiens de Rome sans y être contraints; ce qui mit le Roi si fort au large, qu'il eut assez de fonds pour lever une bonne armée, & se voir en état de tout oser & de tout entreprendre contre des ennemis, fiers d'une conquête importante qu'ils acquirent avec autant d'honneur, que les suites en furent honteuses & misérables.

» On raconte, *dit le même Historien*, que Charles V. aiant » entendu dans sa retraite de Saint Juste le détail de la bataille » que son fils avoit gagnée, demanda au courrier si le Roi » d'Espagne étoit à Paris: faisant entendre par-là que, s'il n'y » étoit pas encore, il n'avoit pas sçû profiter de sa victoire. » Et effectivement plusieurs Capitaines de l'armée Espagnole, » après cette journée, furent d'avis que le Duc de Savoie, au » lieu de retourner au siége, prît sa marche vers cette Ca- » pitale; parce qu'il n'y avoit sur le chemin aucune ville ca- » pable de tenir devant une armée aussi puissante que la sienne, » nulles troupes qui pûssent l'arrêter, & qu'infailliblement » dans la consternation où cette nouvelle jetteroit les Pari- » siens, il trouveroit Paris abandonné.

Si nous en croions l'Auteur que je viens de citer, le Roi d'Espagne, de concert avec le Duc de Savoie, fit fort bien de ne point marcher à Paris, & nous débite toutes les raisons qu'ils eurent pour abandonner une telle entreprise, & il les appuie de l'autorité d'un Auteur Espagnol *, sans prendre garde que celui-ci tâche autant qu'il peut d'exténuer cette

* Louis Cabrera, liv. 4. c. 8.

faute énorme, & qu'il raisonne de la maniére du monde la plus pitoiable. Les réflexions des Capitaines étoient bonnes & solides, elles ne sont pourtant pas du goût de notre Historien. Je m'en étonne beaucoup. *Il est fort vraisemblable*, dit-il, *que Charles V.* nonobstant ce qu'il dit à cette occasion, auroit *pris le même parti, s'il avoit été à la tête de* cette *armée*. Sur ce pied-là Annibal fit encore mieux de ne point marcher à Rome, puisqu'il eût trouvé une ville où tous les Citoiens étoient soldats; au lieu que Paris n'étoit plein que de Bourgeois, qui ne sçavoient ce que c'étoit que la guerre. Le Pére Daniel trouve que l'Historien Louis Cabrera raisonne très-judicieusement & très-sensément sur ce projet, & lui fait dire: *que si le Duc de Savoie avoit écouté le conseil qu'on lui donnoit, il eût pû lui arriver ce qui arriva au Duc son pére, lorsqu'il accompagna Charles V. dans son expédition de Provence, d'entrer en France en mangeant des faisans, & d'en sortir ne mangeant que des racines; persuadé qu'il étoit qu'en de telles occasions les Rois, & sur tout les Rois de France, ne manquent jamais de ressources.* Je l'avoue; mais en ne leur donnant pas le tems d'y recourir, car il en faut beaucoup, ils se trouvent nûs & sans forces. Le bon Cabrera ne sçait ce qu'il dit, & ne connoît pas mieux la Provence que la Picardie. L'Auteur François, aussi mal informé, s'embarasse quelquefois dans des réflexions politiques & militaires, qui ne sont pas toujours fort justes: il auroit mieux fait de laisser là son Auteur Espagnol, qui a ses raisons pour raisonner mal, & d'avouer franchement que la faute étoit infiniment plus grossiére que celle d'Annibal, & cet aveu auroit fait honneur à son jugement.

» Plusieurs personnes éclairées ont cru, *dit l'Historien de* » *Louis XIII.* que Gustave-Adolphe commit la même faute, » après la bataille de Léipsick en 1631. qu'Annibal après la » bataille de Cannes. En allant droit à Vienne, disoit-on, » Sa Majesté Suédoise chassoit l'Empereur effraié, l'obligeoit » à recevoir les conditions de paix qu'elle auroit voulu lui » prescrire, & lui ôtoit les moiens de soutenir & de pour- » suivre la guerre. Ferdinand n'avoit point de troupes qu'il » pût opposer au vainqueur. La ruine de la Maison d'Au- » triche entraînoit celle de ses Partisans, réduits à implorer la » clémence du Roi de Suéde, & à s'accommoder au plutôt » avec lui. Pendant qu'il auroit dépouillé l'Empereur, les

» Princes de l'union Protestante donnoient assez d'occupation » à ceux de la ligue Catholique, pour les empêcher de secourir la Maison d'Autriche.

La faute de Gustave-Adolphe n'est pas à beaucoup près si grande que celle de Charles XII. son petit-fils, après le passage fameux du Boristhéne en 1708. & la bataille de Holowzin, qui suivit de près, & qu'il remporta sur le Czar, où ce Prince étoit en personne. Après cette grande action rien ne l'empêchoit d'attendre un grand convoi & un renfort considérable de troupes que lui amenoit le Général Lewenhaupt: il devoit mettre toute son attention à ce que ce grand convoi arrivât, & ne fût point surpris. Il lui étoit facile d'y réussir. Mais il tomba dans une autre faute qui fut la cause de toutes ses infortunes, elle surpasse celle d'Annibal. Le Roi de Suéde se lassa d'attendre ce convoi, » & lui envoia ordre de ne pas venir, dit son Historien, qui a écrit sur d'excellens Mémoires, j'en puis juger, » ce Prince fut quelques jours incertain de la route » qu'il devoit tenir: ne sçachant s'il devoit poursuivre selon le » chemin qu'il prendroit, ou s'il marcheroit droit à Moscow » pour faire soulever cette Capitale. Ce dernier parti étoit, » ce me semble, le plus sûr pour ruiner l'Empire Moscovite, » & ce fut celui auquel le Roi parut d'abord s'attacher; mais » changeant tout à coup de résolution sur quelques avis qu'il » reçut du Général Mazeppa, avec qui il entretenoit depuis » longtems une intelligence secréte, il forma le dessein de » marcher vers l'Ukraine, dans l'espérance d'y exciter les » Cosaques à une révolte capable d'embarasser le Czar. Qui doute qu'il ne dût marcher à la Capitale? Mais il falloit auparavant dissiper les débris de l'armée vaincue, & ne donner pas le tems au Czar, consterné d'une si grande défaite, de revenir de son épouvante, & de rassembler de nouvelles forces pour se rabattre sur le Général Lewenhaupt, qu'il battit, & lui enleva son convoi. Cette faute produisit cette foule de disgraces, dont la derniére finit par la perte entiére de toute son armée à la journée de Pultowa, qui pensa lui coûter la liberté.

Limiers, Hist. de Suéde sous le regne de Charles XII. liv. 9.

Les Politiques malhabiles s'imaginent qu'en prenant toutes les places d'une frontiére, il faut nécessairement que la Capitale tombe, & soit soumise au vainqueur, & que c'est la chose du monde la plus prudente que d'y marcher après ce coup fait. Ce raisonnement vaut moins que rien. Je décide

net, comme l'on voit; puiſque je ſuis fondé ſur les regles de la guerre & ſur le bon ſens, autant que ſur les exemples anciens & modernes. Qu'on ſe mette bien à l'eſprit que tant que la Capitale ſubſiſte, on en tire des ſecours & des reſſources infinies, qui ſurprennent quelquefois. J'ai cité la faute de Philippe II. Le Cardinal Infant nous en offre une de même eſpéce, où il tomba très-groſſiérement. L'événement mérite que nous nous y arrêtions, mais en fort peu de mots.

La France ne fut pas moins conſternée en 1636. ſous le Miniſtére du Cardinal de Richelieu, plus heureux qu'on ne le croit, & moins habile qu'on ne le penſe, comme je le prouverois bien, ſi c'étoit ici le lieu de faire l'analyſe de ſon Miniſtére. Notre foibleſſe étoit ſi grande en Flandre, le Miniſtre ſi mal informé, & les places de Picardie ſi mal pourvûes, que le Cardinal Infant étant entré dans le Roiaume à la tête d'une armée extraordinairement ſupérieure à la nôtre, nous n'oſâmes paroître. L'Eſpagnol ne trouvant perſonne qui lui fît tête, attaque la Capelle, qui ſe rend auſſitôt: le Catelet ne tient pas davantage, bien moins par la faute de ceux qui y commandoient que par celle du Cardinal, qui avoit négligé de munir la frontiére de toutes les proviſions néceſſaires pour ſa défenſe. On marche de là à Corbie, qui étoit auſſi peu en état de tenir que les autres: elle capitule ſans preſque aucune réſiſtance. Cette perte fut ſuivie de celle de deux poſtes de peu d'importance, & par cette conquête notre frontiére ſe trouva toute ouverte. La fraieur ſe répandit par tout le Roiaume, lorſqu'on apprit que les Eſpagnols n'étoient plus qu'à vingt lieues de Paris. L'épouvante gagna ſi fort les Pariſiens, qu'il y en eut une infinité qui déménagérent, & d'autres qui attendoient le moment de partir, après avoir fait emporter au loin ce qu'ils avoient de plus précieux.

Le Cardinal Miniſtre tomba dans le même abattement, & certainement le Capucin Joſeph ſon Confident n'avoit pas tort de l'appeller *Poule mouillée*. Il penſa d'abord à conduire le Roi, non moins abattu que lui, à Orléans. Le Général Eſpagnol ne pouvoit guéres ignorer ces choſes. Rien ne l'empêchoit de tirer droit à Paris, & perſonne ne doute qu'il n'y fût entré: tant les Pariſiens connoiſſoient peu la force de leur ville, dit l'Auteur de la Vie du Maréchal de Guébriant, & cependant l'ennemi n'oſa tenter une telle entrepriſe. Un Vénitien en donne la raiſon: c'eſt, dit-il, que les armées victorieuſes

trouvent ordinairement des difficultez & des sujets de défiance, dont les ennemis, mieux informez de la mauvaise situation de leurs affaires, ne s'apperçoivent pas. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'il n'y eut aucun combat. La prise d'une seule ville & de deux méchans châteaux, mit le Roiaume au penchant de sa ruine, du moins la Capitale ne pouvoit manquer d'être prise. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que Jean de Wert conseilla & pressa inutilement le Cardinal Infant de profiter d'une si belle occasion. Pendant qu'il s'amuse à ravager la Picardie, Richélieu eut le tems de se reconnoître, & de prendre de bonnes mesures pour arrêter les progrès des ennemis. On exhorte les peuples à prendre les armes. Ils font plus, ils ouvrent leurs bourses de bonne grace, & chacun se taxe au-delà même de son pouvoir : de sorte qu'en peu de tems le Roi se trouva en état de lever de nombreuses troupes, de reprendre Corbie, & de repousser les Espagnols jusqu'aux portes de Bruxelles.

Il faut des fonds pour la guerre, sans quoi, dit Démosthéne, *projets, mesures, précautions, tout devient impossible.* Cette sentence est vraie, & n'a qu'une face ; mais dans les conjonctures telles que celles dont je viens de parler, il faut périr, si l'on ne trouve les fonds nécessaires pour se tirer d'embarras. L'ancienne Rome & Paris sont peut-être les seules villes qui nous aient fourni de tels exemples de générosité dans leurs Citoiens. Ces fonds sont peu nécessaires aux grands Capitaines, qui fournissent aux frais de la guerre par la guerre même. Mais aujourd'hui que les grands Guerriers sont d'une aussi grande rareté qu'ils l'étoient du tems de la seconde Punique, la guerre épuise un Etat de finance en très-peu de tems, & les victoires ne produisent autre chose que la ruine des peuples. L'on peut dire qu'Annibal faisoit la guerre aux dépens des Romains & à leur honte, comme Alexandre le Grand à celle des Perses. Le malheur des premiers a son origine dans la mauvaise conduite du Sénat. Il n'eût pas manqué de Capitaines, s'il se fût tourné du côté du mérite. Tel qu'on négligeoit, à la place d'un autre, eût fini la guerre. Les meilleurs & les plus gens de bien éprouvérent mille traverses, mille dégoûts & mille douleurs, par les intrigues & la malice de leurs envieux. Fabius, le plus sage, le plus éclairé & le plus honnête homme de la République, & à qui Rome dut son salut & sa gloire, n'est pas le dernier qui ait passé pour

insensé & pour malhabile parmi ses Citoiens, & dont les actions aient été sinistrement interprétées. Sa façon de faire la guerre, trop profonde & trop fine pour une nation qui ne connut jamais que l'offensive, passa pour timide & pour lâche parmi une foule de gens, qui en ce tems-là n'entendoient pas mieux celle-ci que l'autre. Leurs défaites perpétuelles leur eussent dû faire connoître qu'on ne pouvoit vaincre Annibal qu'en suivant la méthode de Fabius Maximus. Car dès qu'on lui ôta le commandement, ils se virent sur le point de leur décadence, & l'extrémité de leurs affaires les mit dans la nécessité de recourir à ce grand homme.

Quelle a été la cause de la ruine & de la décadence des affaires de Carthage? Doit-on l'attribuer toute entiére à son Général? Qu'on s'en garde bien. Sa faute si souvent reprochée ne fut jamais sans remède; si ce Guerrier célébre n'eût pas été exposé comme Fabius aux contradictions & à la haine de ses ennemis, jaloux de sa gloire, plus puissans & plus écoutez dans le Sénat de Carthage que ceux de l'autre dans celui de Rome. Il n'y eut aucune sorte de brigues & d'artifices qu'ils ne missent en œuvre pour empêcher les secours de troupes que cet habile Général demandoit pour la continuation de la guerre. Rien n'arrivoit, ou ils faisoient en sorte que les préparatifs se faisoient avec une lenteur, qui sans épargner la dépense en ruinoit tout le fruit, & souvent les Romains avertis interceptoient les convois par leurs armées navales. Que l'on compare après cela la conduite de ces deux Républiques, & l'on verra que l'envie & la jalousie des deux côtez concouroient à leur perte, & qu'Annibal n'eut pas moins à souffrir & ne fut pas moins traversé que le Dictateur, toujours blâmé dans sa façon de faire la guerre, & toujours constant à la suivre, & enfin admiré pour l'avoir pratiquée.

Je ne sçai quels sont les faux Fabius qui voulurent imiter le véritable pendant la derniére guerre de 1701. où ils n'entendirent jamais rien. Ils ne pûrent éviter le combat sans se voir réduits à perdre de leur terrain, & ils se firent battre après l'avoir perdu pour en céder encore un plus grand, & par-là ils abandonnérent nos meilleures places au gré de nos ennemis, que nous eussions battus éternellement, si nous eussions continué notre ancienne méthode de faire la guerre, la plus conforme à l'humeur de la nation.

Cette vertu courageuse & patiente des Romains dans la seconde Punique, n'approche pas à beaucoup près de celle de la République de Hollande. Celle-ci nous fait voir les mêmes vertus & des sentimens encore plus élevez que ceux des Romains dans les guerres qu'elle a soutenues pour secouer le joug de l'Espagne, & jetter les fondemens de sa gloire & de sa liberté: fondemens cimentez du sang & des sommes immenses que nos Rois * prodiguérent généreusement, pour élever cette République au point de grandeur & d'opulence où nous la voions aujourd'hui. Eussent-ils jamais cru qu'elle s'emploieroit toute entiére pour soulever toutes les Puissances de l'Europe contre un Roiaume, à qui elle est redevable de sa liberté & de son salut?

* Henri IV. & Louis XIII.

Les Hollandois se sont vûs en 1672. dans une situation aussi triste & aussi déplorable que les Romains dans la seconde Punique. Il y a un si juste rapport entre ces deux Républiques en une infinité de choses à l'égard de leur conduite, que je serois l'homme du monde le moins embarassé de faire le paralléle du Sénat de l'une & des Assemblées de l'autre, si je ne craignois d'être trop prolixe. La Hollande ne fut guéres moins malheureuse en Généraux dans sa guerre contre Louis XIV. qu'elle fut heureuse en grands Capitaines & en Politiques rafinez dans celle contre l'Espagne au commencement de cette République. Celui * qui prit le commandement de ses forces, après les disgraces des Généraux qui le précédérent, & qui étoient fort malhabiles & sans expérience, apprit, tout au rebours, à se faire respecter, & à s'acquerir de l'estime, malgré ses continuelles défaites: ce qui décourage & abat les autres, ne l'ébranla pas. Sa patience, sa constance & son courage le mirent au-dessus des plus grands revers de fortune: artisan industrieux & profond de brigues, de querelles & de ligues les plus fameuses, qui seules sauvérent sa patrie prête à tomber.

* Guillaume Prince d'Orange.

Le Prince de Condé, qui étoit fin Connoisseur, augura de là que ce Prince seroit un jour un grand Capitaine, & qu'il apprendroit peut-être à nous battre à force d'être battu. Rendons-lui justice, il étoit plus malheureux que malhabile: ses soldats & ses Officiers n'étoient pas comparables à ceux de France. D'ailleurs il ne faut pas croire, comme la plûpart, que les Généraux qui réussissent toujours, ou presque toujours, sont les plus estimables. Les malheureux surpassent

quelquefois les autres en prudence, en valeur & en habileté. L'Amiral de Coligni pouvoit être mis de ce nombre: c'étoit le plus grand Capitaine de son siécle. Cependant il fut presque toujours battu. Les victorieux n'avoient que faire de se croire si fort au-dessus de lui, on les connoissoit seulement sur le pied de Généraux heureux. Rien de plus aisé à connoître. Il y a peu de vieux Officiers qui n'en aient vûs.

L'extrémité où se trouvérent alors les Hollandois est à peine concevable. Semblables aux Romains, dénuez de Généraux, de précautions & de conseils, ils ne desespérérent pourtant pas de leur salut: tant il est vrai qu'il n'y a point de Puissance plus à craindre que celle qui est appuiée sur l'amour de la liberté & de la patrie, dont la source naît de la constitution du Gouvernement, sur les loix établies, sur la confiance & la bonne foi, qui en sont le principal fondement. Leurs richesses deviennent alors celles de la République, chacun s'empresse de fournir aux besoins de l'Etat, & les biens des particuliers deviennent une source féconde qui ne tarit jamais; ce qui suffit pour nous tirer des plus grands embarras, lorsque l'ennemi nous donne le tems de nous reconnoître & de recourir aux remédes qui manquent aux autres. Le plus grand gain que les Rois & les Etats puissent faire, c'est de garder la foi publique: fond inépuisable, & ressource assûrée pour trouver de l'argent dans le besoin. Les Romains en manquérent, & les Hollandois dans leurs guerres n'ont-ils pas toujours trouvé ces fonds inépuisables?

Un Roi qui perd la confiance de ses peuples, n'a plus rien à perdre. Le Roi Jean de Portugal a été un très-grand Prince. Aiant emprunté dans un grand besoin une somme d'argent considérable d'un Marchand, il ordonna qu'on lui paiât non seulement le capital, mais encore les intérêts. Le Marchand, qui avoit prêté cette somme en bon Citoien, & en sujet qui aime son Prince, les refusa généreusement. Le Roi aiant appris qu'il n'en vouloit point, lui envoia un double intérêt, & lui fit dire, qu'autant de fois qu'il refuseroit, autant de fois la somme seroit doublée. Cette contestation de générosité entre un Marchand & le Roi, dit M. le Clerc, qui cite cet exemple quelque part, a quelque chose de beau, aussi les Portugais contribuoient-ils généreusement pour secourir le Roi dans ses besoins les plus pressans. M. de Colbert empruntoit quelquefois des sommes très-considérables, plutôt

par

par politique que par néceſſité, pour gagner la confiance des riches, & les rendoit quinze jours après, avec les intérêts d'une année, diſant qu'on croioit en avoir beſoin; mais que les affaires aiant changé, le Roi les en remercioit.

La Hollande, ſans inquiétude à l'égard des fonds néceſſaires pour ſoutenir la guerre, profita habilement de notre négligence à faire valoir nos avantages. Cette négligence produiſit notre ſalut, comme celle d'Annibal celui des Romains. Dans mille ans d'ici, car il n'en faut pas davantage pour être ancien, les habiles gens prendront plus de plaiſir à conſidérer la conduite de ces ſages Républicains dans la guerre de 1672. que celle des Romains dans la ſeconde Punique. Je ne crois pas qu'il faille décendre plus bas, car il n'y a pas dequoi les admirer dans la guerre de 1701. Leur acharnement contre la France eſt une tache, dont ils ne ſe diſculperont jamais. Qu'y ont-ils gagné? Pas un pouce de terre.

Annibal ſauva Rome pour avoir négligé de marcher droit à cette Capitale après la gloire de Cannes. Louis XIV. ſe rend maître de Narden, de Woerden & de Oudewater, il n'y a plus qu'un pas à faire pour l'être d'Amſterdam, dont la conquête eût été infailliblement ſuivie de celle du reſte de la Hollande.

Cette opulente ville, qui ſeule pouvoit faire une Puiſſance conſidérable, fut ſur le point de ſe ſoumettre au vainqueur. On en délibéra dans une Aſſemblée générale. » La plûpart » ſoutenoient, *dit un Auteur anonyme*, qu'il étoit plus expé» dient de ſe ſoumettre au Roi, & tâchoient de ramener les » autres à leur ſentiment. Cependant Haſſelaer & Hop, celui» ci Penſionnaire de la Ville, celui-là Grand Baillif, qui étoient » les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Pro» vinces, commencérent à parler fortement contre ceux qui » étoient de cet avis. Sur quoi voiant que la brigue étoit ſi » forte qu'à peine les vouloit-on écouter, ils ouvrirent une » fenêtre qui répondoit ſur la place, & menacérent d'appeller » le peuple, s'ils ne changeoient de ſentiment. Cette menace » étonna les plus réſolus; & comme le Prince d'Orange fai» ſoit ſon poſſible pour inſinuer qu'il y avoit des traîtres dans » toutes les villes, ils aimérent mieux ne pas s'obſtiner que » de s'expoſer à la furie du peuple, qui prendroit la premiére » impreſſion qu'on lui donneroit. Ainſi deux hommes ſeuls » furent la cauſe que le Roi ne fut pas maître de la Hollande:

Hiſt. de la guerre de Holl. depuis l'année 1672. juſqu'à celle de 1677.

» car si Amsterdam se fût rendue, tout le reste se fût conformé » sur cette ville, qui est plus considérable toute seule que dix » autres ensemble. Deux hommes sauvent la Hollande par cette action. Celle de Scipion seul fit le salut de Rome & de toute l'Italie dans une affaire toute semblable, qu'il est bon de rapporter.

Après l'infortune de Cannes, un grand nombre des premiers des meilleures Maisons de Rome & des Sénateurs, qui s'étoient trouvez dans cette bataille, desespérant du salut de leur patrie, s'assemblérent dans la maison d'un certain Métellus. » Ils faisoient dessein de s'embarquer au premier port, » & d'abandonner l'Italie. Un si indigne complot excita l'in» dignation *de Scipion*, il résolut de s'y opposer au péril mê» me de sa vie; & se tournant vers d'autres Officiers qui se » trouvérent chez lui; que ceux, leur dit-il, à qui le salut de » l'Etat est cher, me suivent: il sort, va droit dans cette mai» son, où se tenoit ce Conseil, il y entre & met l'épée à la » main: Je jure, dit-il, que je n'abandonnerai jamais la Ré» publique, & que je ne souffrirai point qu'aucun de nos Ci» toiens l'abandonne; & s'adressant ensuite au maître de la » maison; il faut, lui dit-il, que toi & ceux qui sont ici fas» siez les mêmes sermens, ou je vous tuerai tous.

Il ne faut qu'un homme ferme, résolu & d'un grand cœur dans une Assemblée composée d'une multitude de lâches, pour sauver un Etat qu'ils vont précipiter par leurs mauvais conseils & leur peu de résolution dans une honteuse servitude: il ne faut pas en attendre d'autres de la crainte & de la poltronnerie. Si la peur fait une telle irruption dans le cœur de ceux qui délibérent dans le Cabinet des Princes, & loin du danger, que de proposer des choses capables de causer la ruine entiére de la patrie: que doit-on espérer de leurs semblables dans un Conseil de guerre, où il s'agit de profiter des occasions les plus favorables, ou de se sauver par une résolution généreuse? Rien de bon. Soit à la guerre, soit dans le Cabinet, on doit être perpétuellement en garde & se défier sans cesse de ces sortes de gens timides & trop circonspects, également fertiles en doutes & stériles en expédiens. C'est le plus grand malheur qu'il puisse arriver aux Princes, que de les admettre dans leurs Conseils. Je ne vois rien de plus dangereux que ces sortes d'esprits.

J'ai remarqué plus d'une fois dans cet Ouvrage, que dans les

Conseils de guerre ou dans le Cabinet, où il s'agit de délibérer sur l'exécution d'une entreprise hardie & d'un grand éclat, & souvent nécessaire ; la plûpart de ceux dont la valeur est connue, & qui ne percent pas jusqu'aux obstacles qu'on pourroit rencontrer, ne manquent jamais de les approuver, & d'engager les autres à franchir le pas. Ils croient qu'on les soupçonneroit de timidité, s'ils étoient d'un sentiment contraire à celui qui en est l'auteur, malgré l'opinion du grand nombre. Ces gens-là sont plus utiles dans les armées, & moins contagieux que ceux qui se piquent de voir beaucoup plus loin que les autres par leur extraordinaire prudence. Ils ne valent rien pour la guerre, une Ambassade leur conviendroit mieux.

Les Scipions, les Hops, les Hasselaers ne se rencontrent pas toujours : ils sont au contraire fort rares ; mais ils le sont moins dans les Etats Républicains que dans les Monarchiques. La République de Génes ne laisse pas que de nous fournir trois hommes comparables aux trois premiers, dans la guerre qu'elle fut obligée de soutenir en 1625. contre Charles-Emanuel Duc de Savoie & le Connétable de Lesdiguiéres. Celui-ci, joint à l'autre, qui s'imagina sérieusement que la conquête de Génes lui étoit réservée, crut un certain tems que les Génois se donneroient d'eux-mêmes à la France, sans qu'il fût besoin de les assiéger. L'exemple mérite d'être rapporté.

Le Sénat de Génes réduit à l'extrémité, ne lui restant plus que la Capitale & la ville de Savone, entra en négociation secréte avec Lesdiguiéres, qui s'imagina que cette conquête étoit une chose infaillible : il parla avec tant de hauteur, que l'épouvante étoit générale dans Génes. On tint Conseil là-dessus. » On agita si la République se donneroit absolument » à Louis, ou à Philippe. Et après de longs débats, l'opinion » de ceux qui, plus amoureux de leur liberté, vouloient » qu'on mît tout en œuvre, afin d'obtenir le secours & la » protection du Roi Catholique, sans se soumettre à sa do- » mination, l'emporta de trois voix. C'est ainsi, *dit l'Historien*, qu'un petit nombre de gens plus courageux & mieux » sensez que les autres, sauvent quelquefois la multitude qui » va se perdre par une résolution desespérée, lorsque les af- » faires de la patrie sont sur le point de se rétablir. Le Duc » de Savoie & le Connétable de Lesdiguiéres, après avoir bien » concerté d'assiéger Génes, se trouvérent eux-mêmes dans le

Vass. Hist. de Louis XIII. l. 22.

» dernier embarras. Ils attendoient inutilement une flote; mais elle ne vint pas. La ville se rendoit infailliblement, s'ils s'en fussent approchez, tant la consternation étoit grande parmi le peuple & les troupes, dont cette place étoit presque entierement dégarnie. L'occasion étoit belle, Lesdiguiéres n'en profite pas. Qu'arriva-t-il de cela? La desertion se mit dans les deux armées, combinées par la disette des vivres & des fourrages; & les maladies venant de recrue, il fallut se retirer & abandonner honteusement une si belle entreprise.

Ce qui me paroît digne d'admiration dans la conduite des Romains, & qui trouve peu d'exemples, est cette célébre diversion qu'ils firent en Espagne, & ensuite en Afrique: à la vérité un peu tard, quoiqu'ils eussent dû commencer par la derniére: car c'étoit là qu'étoit la partie sensible des Carthaginois, & non pas l'Espagne, où les Romains trouvérent une infinité d'obstacles, & firent des pertes considérables. Ils y furent souvent battus, contre l'opinion du Sénat, qui s'étoit imaginé que cette entreprise étoit la chose du monde la plus facile: tant il étoit mal informé des forces de ce païs-là, & de la valeur des peuples. Pourquoi ne pas aller en premier lieu en Afrique? Outre que la Sicile favorisoit cette diversion comme la Sardaigne, qui n'en étoit guéres moins voisine, l'exemple d'Annibal, qui avoit passé en Italie, leur eût dû faire comprendre qu'il étoit toujours plus avantageux de porter le coup droit au cœur: car toute la force des Carthaginois étoit dans leur Capitale, & rien n'empêchoit les Romains de commencer par-là leur entreprise. C'est une faute qui dépare beaucoup la grandeur de ce qu'on admire encore.

La diversion que l'armée de l'Empereur & celle des Alliez firent chez les Suédois en 1659. n'est pas moins digne de remarque. Montécuculi en fut l'auteur. Les Impériaux étoient dans le Jutland, lorsqu'ils tentérent toutes les voies imaginables pour passer dans l'Isle de Fuhnen, afin de combattre Urangel; mais inutilement: ils furent repoussez avec beaucoup de perte. » Je dis alors, *rapporte Montécuculi*, que le moien de » s'approcher de l'Isle étoit de s'en éloigner; que la voie la » plus courte étoit de faire un circuit de cinquante lieues, & » que la porte pour y entrer n'étoit pas Middelforth, mais » la Poméranie. Cette pensée fut approuvée: on marcha aussitôt en Poméranie, on passa la Péne en plusieurs endroits. » On emporta d'abord les forts de Damgort, Trubsée, Loetz,

» Treptow, & enſuite pluſieurs places fortes, & on courut le » long de la mer Baltique juſques ſous Stralſund, Wolgaſt, » Anclam, &c. L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Urangel de la Fionie ou de Fuhnen, il vint en hâte avec quel- » ques troupes au ſecours de la Poméranie : mais ſes forces » ainſi diviſées, ne ſuffirent ni pour défendre la Poméranie, » ni pour garder la Fionie, qui ſe trouva tellement affoiblie » par ce détachement, que les troupes des Alliez reſtées der- » riére trouvérent moien d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, & » de l'obliger à ſe rendre à diſcrétion ; & celles qui étoient » entrées en Poméranie le réduiſirent en tel état, que ſi la » paix ne fût ſurvenue, on l'auroit bientôt toute reconquiſe, » & tout cela fut l'effet d'une diverſion.

Alphonſe Roi de Naples, célébre par ſon ſçavoir & par l'eſtime qu'il faiſoit des gens de Lettres, diſoit qu'on ne réuſſiſſoit à la guerre que par la diligence & la diverſion ; mais il n'y a que des Miniſtres habiles, & qui gouvernent & conduiſent une guerre ſur de grandes penſées, qui ſoient capables de ces ſortes d'entrepriſes.

Avouons-le franchement, nous ne voions rien qui égale celle d'Agathocles, ſi ſouvent répétée dans cet Ouvrage. Elle fut bien plutôt, diſent quelques-uns, un effet de ſon deſeſpoir & de l'extrémité où il ſe trouvoit, que le réſultat d'un profond raiſonnement & de la prudence. C'eſt mal raiſonner : comme ſi ce n'étoit pas des grandes extrémitez que les grands hommes tirent toute leur gloire. Il voioit ſa perte infaillible & aſſûrée dans la défenſe de Syracuſe. Sa réſiſtance, quelque vigoureuſe, quelque opiniâtrée qu'elle fût, ne faiſoit que ſuſpendre ſa décadence de quelques jours. Il le voioit bien. Son grand cœur & ſon habileté le portérent à détourner l'orage par une diverſion en Afrique. Il y porte la guerre & la terreur, & fait paſſer l'une & l'autre dans le païs de ſes ennemis, & ſauve le ſien par cette diverſion mémorable. Celle des Romains eſt-elle comparable à celle-ci, & ne vint-elle pas trop tard ?

On peut voir par tout ce que j'ai dit, que je n'écarte aucune des actions des Romains qui peuvent mériter nos éloges dans leur guerre contre Annibal. Ces actions ſont pourtant en très-petit nombre, on ne ſçauroit le nier, pour peu d'attention qu'on y donne. D'où vient donc que les Ecrivains anciens & modernes les admirent & les élévent ſi fort dans

leur conduite & dans leurs ſentimens ? Ce ſont les faits qui louent, & non les paroles : celles-ci ne prouvent & ne démêlent rien, ſi on ne les tire des autres. Le tems & le nombre de leurs Panégyriſtes, qui ſe ſuivent aveuglément, & particuliérement les derniers, ont tellement prévenu le monde, & donné une telle autorité à leurs déciſions, que perſonne ne s'eſt aviſé d'examiner s'ils ne ſe ſont point trompez dans leurs ſentimens, & ſi leurs éloges ſont auſſi bien fondez qu'ils le diſent. Je ne vois pas qu'ils le ſoient beaucoup à bien des égards, & je me fonde ſur l'exhibition nûe & ſimple des faits. La rhétorique donne un grand relief aux circonſtances avantageuſes ; mais il s'en trouve toujours quelqu'une parmi qu'on ne manque pas de ſaiſir, pour faire diſparoître celles qui ne le ſont pas, & de tirer même des ſujets d'éloges où les eſprits les moins attentifs trouvent beaucoup à blâmer. Nous en avons donné d'aſſez bonnes preuves ; mais nous ne ſommes pas ſitôt prêts de finir, il nous reſte encore beaucoup à dire.

La faute d'Annibal influe tellement ſur toutes les affaires des Romains, au bonheur de ceux-ci & au malheur de Carthage, qu'on ne doit pas s'étonner après cela ſi j'y reviens ſi ſouvent. Toutes les précautions, toutes les reſſources, tous les ſecours que le Sénat trouva après l'événement de Cannes, lui eurent été inutiles, ſi Annibal eût marché droit à Rome après ſa victoire : faute fatale à ſa gloire, & plus encore à ſa patrie. J'avois oublié le compliment qui lui fut fait, & dont le ſouvenir l'empêchoit ſans doute de bien dormir : *Vincere ſcis Annibal, ſed victoria uti neſcis.* Jamais homme ne ſçut moins profiter de ſes victoires que cet habile Guerrier. Grande faute certes, & qui dépare furieuſement ſa réputation. S'il eût cru Maharbal, l'Hiſtoire du peuple Romain finiſſoit à la ſeconde Punique, & dans le troiſiéme Livre de notre Auteur.

Il y a plus à rabattre que l'on ne s'imagine au merveilleux qu'on prétend rencontrer par tout dans la conduite du Sénat & du peuple Romain dans cette ſeconde Punique. Je l'avouerai franchement, il y auroit de la bêtiſe ou de l'imprudence de livrer ſa crédulité à celui-ci ou à celui-là, parce qu'ils ſont anciens, & moins encore à une foule d'Ecrivains modernes, beaux eſprits qui ont établi leurs éloges ſur la foi des premiers, dont ils s'entêtent, ſans trop examiner s'ils ſont raiſonnables dans les leurs, ce que je n'ai garde d'aſſûrer :

car ils mettent par tout des fleurs où nous ne voions que des ronces. En vérité cela me semble fort surprenant. Il ne m'arrive guéres de plier sous l'affirmation d'autrui, qu'après un mûr examen, & d'admirer ce qui dans le fond ne me paroît ni admirable ni merveilleux. Je ne vois rien qui mérite d'être exalté depuis l'entrée d'Annibal en Italie jusqu'après l'événement de Cannes, & depuis celui-ci jusqu'à la bataille de Zama, qui termina la guerre d'Annibal, comme Polybe l'appelle : car je ne vois pas, après avoir suivi les Romains dans toutes leurs démarches, que leurs Panégyristes soient autrement fondez que sur la faute du Général Carthaginois, qui fut aux Romains une occasion de salut. Ne diroit-on pas qu'ils la firent naître ? Les esprits les plus bornez ont une intelligence & des vûes suffisantes pour trouver des ressources & des remédes lorsqu'il ne paroît plus rien qui ne concoure à leur ruine, quand on leur donne le tems d'y recourir & de les appliquer sur la plaie : ils se présentent même inespérément. S'ils les négligent, il faut l'attribuer à leur négligence, à leur ignorance, & au manque de courage & de résolution, qui leur ôtent le jugement.

Il faut donc en revenir à ce que j'ai dit dans cette premiére Partie, que l'on ne voit rien dans les Romains, dans les commencemens comme dans la fin de cette seconde Punique, qui soit fort extraordinaire, & qui remplisse l'idée que je m'en étois d'abord formée. Il y a mille exemples dans les Modernes de cette fermeté, de ce courage, de cette patience tant vantée des admirateurs des Romains. J'en ai cité un assez bon nombre, & j'ai raison de me plaindre que qui que ce soit de nos Ecrivains n'y ait fait l'attention qu'ils méritent. Cela me feroit croire qu'il faut être guerrier & d'une expérience consommée, accompagnée d'une étude profonde de l'Histoire, pour faire une juste comparaison des guerres des Anciens avec celles des Modernes, & juger s'il n'y a pas plus de grand & de beau dans les unes que dans les autres. L'on s'est épuisé & desséché l'esprit sur l'éloge de cette République. Celles d'Athénes & de Lacédémone ont-elles été louées autant qu'elles en sont dignes ? Ne nous fournissent-elles pas des vertus plus illustres & des guerres plus éclatantes que celles de Rome, & des Acteurs en plus grand nombre tout aussi célébres, s'ils ne le sont plus que ceux de cette Rome, dont nous sommes si fort étourdis ? Passons à la seconde Partie.

On trouvera peut-être étrange une réflexion qui me vient à l'esprit : je la hazarde pourtant. Je dis donc que la République Romaine, son Sénat, si l'on veut, & son peuple, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à sa perte & à sa honte.

On juge du mérite des Princes & des Républiques par le choix des sujets qu'ils emploient dans la conduite d'une guerre, ou pour en recevoir les conseils. Quel fut donc le choix que fit Rome ? Cette ville se trouve dans un état déplorable & de crise, où elle eût dû avoir recours à ce qu'il y avoit de gens habiles & éclairez dans la République pour la garantir des disgraces & des pertes dont elle se trouvoit accablée. On fait tout le contraire, on met à la tête des armées des Généraux étourdis ou sans expérience, qui mettent tout en risque témérairement, sans jugement & sans nécessité, ou du moins sans aucune espérance de pouvoir réussir. Peut-on rien voir de plus pitoiable que cette conduite ? La République avoit plusieurs armées en campagne en différens endroits de l'Italie, où elles étoient peu nécessaires. Le Général opposé à Annibal se hâte de donner bataille, & engage imprudemment une bataille générale & décisive, sans songer qu'il pouvoit grossir son armée de ce qui étoit inutile ailleurs : s'il n'étoit pas en son pouvoir de le faire joindre, il dépendoit du moins de lui de ne rien hazarder, ou de faire comprendre au Sénat, s'il n'étoit pas capable de le voir lui-même, que cette jonction pouvoit former une armée si formidable & si nombreuse, que l'ennemi en eût été infailliblement accablé. Mais bien loin de profiter de cet avantage, le Général le néglige, soit par ignorance ou par la crainte que son Collégue ne partage avec lui l'honneur d'une victoire qu'il croit assûrée.

Si Sempronius eût été moins impatient & moins plein de l'opinion de son mérite & de ses forces, il eût pû les augmenter de la moitié ; il eût été alors impossible à Annibal de se tirer des bords de la Trébie sans s'exposer à une défaite manifeste, ou à périr de misére faute de vivres, & les Insubriens l'eussent infailliblement abandonné pour se tourner du côté des Romains.

Flaminius, encore plus imprudent que l'autre, fut totalement & honteusement défait à Thrasyméne, pour n'avoir pas attendu son Collégue, qui accouroit à son secours à grandes

grandes journées, à la tête d'une bonne armée. Voilà des fautes bien avérées, & qu'on ne sçauroit excuser. Mais en voici qui ne sont pas moins énormes, & qui tombent sur tout le corps de la République. Dans un tems où les Carthaginois se trouvent engagez au milieu de l'Italie, où ils ne voient aucun moien de se sauver qu'en hazardant le tout pour le tout, pendant que les Romains trouvoient leur salut en temporisant; que fait le peuple & la plus grande partie du Sénat? Ils vont chercher la brebis galeuse pour la mettre à la tête du troupeau, comme si le mérite du Général ne faisoit pas la décision des batailles. C'est de Terentius Varro dont je parle.

La plûpart furent taillez en pièces, dit notre Auteur, *d'autres furent jettez en bas de leurs chevaux; quelques-uns se sauvérent à Venuse, du nombre desquels étoit Varro le Général Romain, cet homme abominable, dont le gouvernement coûta si cher à sa patrie.* Voilà le sujet sur lequel ces graves Magistrats jettérent les yeux. C'est cet homme qui se rendit si célèbre par la perte de la bataille de Cannes, qui couvrit de honte le nom Romain. On n'eût pû choisir un Chef plus méprisable en tout sens. Grand sujet de leçon pour les Princes & les Républiques, qui élévent aux honneurs les plus éminens de la milice des personnes sans aucune expérience de la guerre, sans capacité & sans le moindre courage. *Ils donnent lieu par ce moien aux Apprentifs*, dit un grand Ministre, *de faire des coups d'essai en des occasions, où ceux des Maîtres & les chefs-d'œuvres sont nécessaires. Un Général d'armée incapable d'un tel emploi*, poursuit le même Auteur, *est capable de hazarder mal à propos toute la fortune de son Maître & le bonheur de son Etat.* Testament polit. du Card. de Richelieu.

Jamais la République ne se vit plus agitée de cette sorte d'esprits que dans ce tems-là. Tite-Live met Bebius, Tribun du peuple & parent de Varro, à la tête de ce parti. Il n'y eut sortes d'artifices qu'il n'emploiât pour l'élever au Consulat. Ce premier enlaça si bien le peuple par ses brigues & ses harangues séditieuses, aidé de l'éloquence & des impostures de l'autre, & de ses promesses extravagantes de chasser Annibal de l'Italie, que le peuple & la plus grande partie du Sénat furent persuadez que tout étoit perdu, sur la foi de Bebius & des promesses de Varro, si tout autre que celui-ci se mettoit à la tête des forces de la République, dont il

promettoit de rendre bon compte par la défaite d'Annibal. Les plus sages, qui se trouvoient alors les plus foibles, prévirent bientôt que l'élevation d'un sujet aussi misérable que celui-là tourneroit au malheur de la République. On eut beau le représenter, ce fut inutilement: il fut élevé à ce grade éminent à la honte éternelle du nom Romain.

Cela me fait souvenir d'une plaisanterie d'Aristophane dans sa comédie des cavaliers, que j'ai lûe quelque part dans M. le Clerc. Il fait paroître un homme sur la scéne, qui semblable à Bebius vouloit engager un vendeur de saucisses à devenir un homme d'Etat. Celui-ci, plus modeste & moins ambitieux que notre boucher, rechignoit à cette proposition: il trouvoit cet emploi trop élevé & trop au-dessus de son esprit & de son expérience. Il n'en vouloit rien faire. » Eh mon ami, *lui* » *disoit l'autre*, c'est la chose du monde la plus aisée. Con- » duisez-vous comme vous faites présentement. Mêlez & con- » fondez toutes choses; contrefaites toujours l'homme popu- » laire, en adoucissant votre voix par quelques petits mots de » cuisine. Vous avez d'ailleurs tout ce qu'il faut pour faire » un Orateur public. Vous avez la voix âpre, vous êtes mali- » cieux, vous êtes toujours dans la place publique, vous avez » tout ce qu'il faut pour gouverner l'Etat. A ce que je vois le Poëte ne se moquoit point mal des Athéniens, qui ne se corrigeoient pas de leurs défauts dans le choix des hommes. On peut fort bien appliquer cette plaisanterie aux Romains, du tems de la seconde guerre Punique, qui éloignoient du commandement des armées les plus honnêtes gens de la République, dont les infortunes demandoient l'expérience la plus consommée.

On peut leur appliquer encore une raillerie d'Antisthéne, qui se moquoit des Athéniens sur le choix de leurs Généraux. Montagne le rapporte avec trop de grace pour ne pas l'inserer ici. » Antisthéne suadoit un jour aux Athéniens qu'ils » commandassent que leurs ânes fussent aussi bien emploiez » au labourage que leurs chevaux, sur quoi il lui fut ré- » pondu, que cet animal n'étoit pas né à un tel service. » C'est tout un, repliqua-t-il, il n'y a que de votre ordon- » nance: car les plus ignorans & les plus incapables hom- » mes, que vous emploiez au commandement des armées, » ne laissent que de devenir incontinent très-dignes, parce » que vous les emploiez.

C'étoit justement ce que faisoient les Romains. Je m'étonne que Polybe ne nous ait pas mieux caractérisé Varro. Tite-Live n'y a pas manqué ; car outre qu'il nous le fait connoître par les qualitez du cœur, il nous apprend encore son extraction. *Terentius Varro qui priore anno prætor fuerat, loco non humili solum, sed etiam sordido ortus, patrem lanium fuisse ferunt, ipsum institorem mercis, filioque hoc ipso in servili ejus artis ministerio usum.*

» Terentius Varro, *dit-il*, qui avoit été Préteur l'année » auparavant, étoit un homme non seulement de basse ex- » traction, mais encore d'une naissance méprisable : car l'on » tient qu'il faisoit le métier de boucher, lui-même étalant & » vendant sa marchandise. Son pére s'en étoit aidé dans une » profession si vile & si misérable.

Ce reproche est-il bien certain ? Je n'oserois trop l'assûrer, bien qu'aucun Ecrivain depuis Tite-Live jusqu'à nous ne se soit avisé de le révoquer en doute. Le silence de notre Auteur sur ce passage, paroît nous laisser quelque soupçon : car quoique les Historiens soient presque tous unanimes sur cette généalogie, cela ne fait pourtant pas preuve contre un Auteur presque contemporain. Il me semble que cela méritoit bien d'avoir place ici, s'il en eût été informé. Peut-être que les Auteurs qui ont écrit longtems après lui n'en ont parlé que sur un ouï-dire. Passons ceci, car en fait de généalogie on peut hardiment se fier à une tradition orale à l'égard de certaines familles qui se sont élevées aux plus grands honneurs de la République, & qui ont joué un grand rôle, soit en bien ou en mal. Mais tout cela ne feroit rien, si Varro avoit été représenté à l'égard de ses mœurs & de ses talens tout autrement qu'il ne l'est dans Polybe & dans tous les Historiens qui sont venus après lui : l'on voit bien que c'étoit un fort malhonnête homme, sans nulle capacité & sans nul courage. S'il eût ressemblé à un Scaurus, à un Ventidius, son extraction ne nous choqueroit pas, nous l'admirerions plutôt : car ces gens-là s'élevérent au comble des honneurs & de la gloire par leurs vertus & par leurs actions ; ce qui vaut plus que la noblesse la plus épurée. Qu'est-ce que la naissance au prix des choses si estimables ? Les gens d'obscure naissance, dit Horace, ne sont pas moins attachez au char de la gloire que ceux dont la race est illustre.

Sed fulgente trahit constrictos gloria curru
Non minus ignotos generosis...

Vous n'êtes pas noble ? Le mal n'est pas grand : consolez-vous, glorifiez-vous, vous méritez de l'être. En voilà assez : contentez-vous des moiens, ils nous font mille fois plus d'honneur que la possession. Un grand Seigneur qui seroit fort sage, troqueroit volontiers sa chimére pour ces moiens, dont la providence vous a orné. J'aime mieux, dit Juvenal, que vous soiez fils de Thersite, pourvû que je vous voie un Achille dans les combats, que si n'étant qu'un Thersite vous aviez Achille pour pére.

Malo pater tibi sit Thersites, dum modo tu sis
Æacidæ similis, vulcaniaque arma capessas
Quam te Thersitæ similem producat Achilles.

Je ne méprise pas Varro parce qu'il est fils de boucher; (car je ne reconnois d'autre roture que celle des actions;) mais par ses mauvaises qualitez, par son orgueil, par sa présomption, par ses artifices à perdre un homme de bien, par son peu de courage, par son ignorance, & par les moiens dont il parvint au Consulat.

Lorsque le Sénat s'apperçut que la brigue l'alloit emporter, n'auroit-il pas dû nommer un Dictateur, plutôt que de souffrir qu'un homme sans aucune expérience de la guerre se mît à la tête des armées dans une conjoncture si délicate, & contre le plus grand Capitaine de son siécle ?

Il seroit difficile de justifier le Sénat d'un choix si indigne, & qui tendoit à la ruine de la République. Les partis qui se formérent en faveur de la loi *Agraire*, étoient beaucoup plus forts & plus redoutables que celui de Terentius Varro. Cependant la fermeté du Sénat les rendit sans effet : ce qui est une preuve manifeste que ces graves Sénateurs ne s'opposérent à cette loi, quoique juste, qu'à cause qu'elle étoit contraire à leurs intérêts ; mais ne s'agissant ici que du bien de la République, ils ne la soutinrent que foiblement.

Tite-Live & Plutarque rapportent un discours de Fabius à Æmilius, qui me paroît tout plein de bon sens, & prouve assez qu'on connoissoit parfaitement le caractére du personnage. Cela fait que je prens la liberté de décrire tout le passage en faveur de ceux qui lisent peu ; & comme Plutarque est plus court, je dois le préférer à l'autre, beaucoup plus étendu.

Fabius exhortoit & encourageoit Paulus à s'opposer à la folie de Terentius, l'assûrant » qu'il n'auroit pas tant à dé-

» fendre sa patrie contre Annibal, que contre son Collégue:
» car ils demanderont tous les deux le combat avec empresse-
» ment; mais Varro le demandera parce qu'il ne connoît
» pas assez ses forces, & Annibal parce qu'il connoît trop
» sa foiblesse. Croiez-moi donc Paul Emile, *continue-t-il*, je
» suis plus digne d'être crû que Varro. Je vous assûre, que si
» personne ne combat contre lui cette année, il est impos-
» sible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opi-
» niâtre à y rester: car jusques ici, quoiqu'il semble victo-
» rieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un seul de ses
» ennemis quitter le parti de Rome, pour prendre le sien,
» & il ne lui reste pas la troisiéme partie des troupes qu'il a
» amenées d'Afrique. A cela on dit que Paul Emile répon-
dit: » Pour moi, Fabius, quand je considére l'état de mes
» affaires, je trouve qu'il m'est plus avantageux de tomber
» mort entre les mains des ennemis, que de retomber vivant
» entre celles de mes Citoiens. Mais puisque Rome est ré-
» duite à cette extrémité, je n'oublierai rien pour vous pa-
» roître sage Capitaine, plutôt à vous seul en suivant vos con-
» seils, que de le paroître à tous les autres, qui voudront me
» forcer à prendre un autre parti.

Plut. Fab. Max.

Rien ne prouve mieux le peu de mérite des Sénateurs, & la mauvaise conduite du peuple, que cet entretien. Il ne faut pas douter que ces paroles n'eussent été cent fois répétées en pleine Assemblée. Ce raisonnement de Fabius est d'autant plus solide, qu'il étoit fondé sur la vérité, sur la connoissance des affaires d'Annibal, sur la nature de ses forces, autant que sur l'expérience de la derniére campagne. Mais le Sénat & le peuple, si l'on en excepte quelques personnes éclairées, préoccupez des maximes du tems passé, pernicieuses au tems présent, songeoient bien moins à reconnoître la solidité des raisons de Fabius, qu'à en imaginer d'autres pour le combattre. Quelle bizarrerie! quelle combinaison de mal & de bien! Jamais un Dictateur, jamais un Fabius ne fut plus nécessaire: car leurs affaires étoient venues au point qu'ils touchoient d'un côté à leur décadence, & de l'autre à leur salut & à leur gloire.

Il y a de l'imprudence & de la folie de combattre une armée qui va se ruiner. Annibal se trouvoit dans la situation du monde la plus triste & la plus violente; manquant de tout, sans aucune ressource, sinon de vaincre ou de périr les armes à la main.

Le Sénat résolu de courir les risques d'une action générale, sans aucune néceßité, voioit marcher deux Consuls différens d'humeur & de sentimens. On peut dire que c'étoient les deux principes de Zoroastre, l'un bon & l'autre mauvais. Æmilius sage, prudent, avisé, brave, courageux & expérimenté, l'autre avec des qualitez toutes opposées, sans réflexion, imprudent, précipité dans ses desseins, opiniâtre & glorieux. Encore une fois, le Sénat ne devoit-il pas voir combien il étoit dangereux de partager le commandement entre deux hommes si opposez ?

Ce qui paroîtra sans doute singulier dans la conduite si peu sensée de ces graves Magistrats, c'est qu'ils sembloient fonder toutes leurs espérances sur la sagesse & sur la prudence d'Æmilius, qui étoit autant connu par ses vertus que par son expérience, éclairée des conseils de Fabius.

Mais comment compter sur un Général à qui il n'est pas permis de faire toujours le bien, & de mettre en œuvre tout ce qu'il a d'habileté, puisqu'il n'a qu'un jour pour bien faire, & que celui du lendemain est pour son Collégue, c'est-à-dire pour le mal ? Je le répéte, que deux hommes si opposez d'humeur & de sentimens, autant que dans les qualitez qui nous rendent estimables & respectables à la tête des armées : je veux dire le mérite & la naissance, pûssent jamais s'accorder ensemble : cela me paroît presque impossible. Mais que le peuple & le Sénat fussent si aveuglez & si dépourvûs de jugement, que de ne pas s'appercevoir que la mésintelligence, toujours fatale dans les armées, dont le pouvoir des Généraux est alternatif & également partagé, pouvoit causer la ruine de la République ; cela passe toute imagination. Ne prévoioient-ils pas que cela pouvoit & devoit arriver dans deux hommes de si différent caractére ? Ne voioient-ils pas que si les deux Consuls étoient alternativement subordonnez, celui qui entroit en jour renverseroit ce que l'autre avoit fait de bien ?

Les raisons qu'on allégue en faveur du commandement partagé & alternatif, sont plus spécieuses qu'elles ne sont solides. Il faut qu'un Général d'armée soit seul & indépendant. Il est très-rare qu'une armée commandée par deux Généraux sorte victorieuse d'un combat. C'est un Ancien qui dit cela, & cet Ancien a raison. Les armées Romaines se trouvérent défaites par Annibal, quand il eut affaire aux deux Consuls,

tout le contraire lorſqu'il eut affaire à un Dictateur, ou du moins il ne fit rien, & ſe vit ſouvent réduit à l'extrémité. Ne diroit-on pas, en conſidérant Æmilius & Varro, que c'eſt ici M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, à quelque choſe près? L'un ſage, prudent, aviſé, prévoiant, habile, profond, adoré des troupes, enfin orné d'infinies qualitez, & grand Capitaine; l'autre Général médiocre, & par-là préſomptueux, mépriſant tout ce qui n'étoit pas lui, envieux & jaloux, toujours embaraſſé & incommodé de la réputation & de la gloire des autres, qu'il tâchoit de diminuer, s'il ne pouvoit ſe la rapporter à lui-même.

Je paſſe aux Romains la mauvaiſe politique du commandement alternatif & partagé dans leurs armées, que Saint-Evremont prétend admirable pour la conſervation de la République, ſans conſidérer qu'elle tendoit plutôt à ſa deſtruction; mais je ne ſçaurois leur pardonner que leurs Généraux, ou les deux Conſuls fuſſent ſi peu abſolus à la tête des légions, qu'il ne leur fût pas permis de rien faire & d'attaquer l'ennemi ſans ordre du Sénat. Ce que je trouve encore de plus repréhenſible dans leur politique ſi vantée à l'égard de la guerre, c'eſt que les deux Conſuls cédoient à d'autres le commandement des armées après le terme expiré de leur Conſulat.

Ecoutons ce que dit Banier, un des plus grands Capitaines de ſon tems. » Pourquoi croiez-vous, *diſoit-il à ſes amis*, que » Galas & Picolomini n'ont jamais pû rien faire contre moi? Voïez Hiſt. de Louis XIII. » C'eſt qu'ils n'oſoient rien entreprendre ſans le conſentement des Miniſtres de l'Empereur. Jaloux de conſerver » une autorité préjudiciable au Prince, ces Meſſieurs brouillent » tout par les ordres fréquens qu'ils envoient, & par un changement preſque continuel d'Officiers Généraux. Quand un » homme ſert depuis longtems dans un païs, on le doit conſerver dans l'emploi. Celui que vous conſtituez ne peut » acquerir la même expérience qu'après pluſieurs fautes. Il » en coûte trop au Souverain de rendre ainſi ſes Généraux » habiles & expérimentez. Ne me repliquez pas que l'ambition d'un Officier trop puiſſant ſeroit ſouvent expoſée à des » tentations fort délicates. Quand un homme de mérite ne » ſe voit pas maltraité ſans raiſon, il n'eſt point tenté de » profiter de ſes conquêtes, & de s'y établir. Sur quoi pourroit-il compter? Sur le ſecours d'un ennemi, qui à la pre-

» miére occasion tâchera de rentrer dans le bien dont la né» cessité l'oblige de souffrir l'usurpation ? Sur l'appui d'un » voisin plus puissant, qui pensera bientôt à le déposséder » par le droit de bienséance ? Banier avoit raison. On réussit rarement dans ces sortes de desseins. S'il en faut croire les Historiens en bon nombre, le Cardinal de Richelieu s'étoit mis dans la fantaisie de se former un Etat souverain & indépendant. Il lui seroit arrivé ce que dit Banier, & toute sa politique n'eût servi de rien. Il se seroit mis à la tête d'une armée. Mais étoit-il assez brave & assez habile pour la faire combattre ? Je m'en rapporte au Capucin Joseph, qui tranchoit du Frére Jean, & qui se moquoit quelquefois de son peu de courage dans la tempête.

Les armées en campagne, le Sénat fut bientôt informé de l'esprit de contention qui régnoit dans cette armée, & de la desunion des deux Consuls. Ç'eût été une espéce de miracle, si cela ne fût pas arrivé entre deux génies si contraires & si opposez.

Deux esprits, entre lesquels il n'y a pas une extréme opposition, sacrifient quelquefois les jalousies réciproques pour la gloire ou pour le salut de leur païs. Je dis quelquefois, car il n'est rien de plus rare dans l'Histoire que de voir deux hommes différens d'humeur & d'inclination, uniformes dans leurs sentimens, lors même que leurs intérêts sont les mêmes. Je citerai pourtant deux hommes qui se sont accordez admirablement bien, quand ce ne seroit que pour la rareté du fait.

Milord Marlborough aiant marché sur le Danube au secours du Prince Eugéne, & s'étant joint dans sa marche aux
Vie de Marl. & du Prince Eugéne. troupes du Prince de Bade, prévit bien, par l'humeur de ce Général, qu'il ne voudroit jamais céder sur le point d'honneur, & qu'il croiroit avoir droit de primer par sa qualité de Prince & de Général de l'Empereur. Le sage Anglois, pour prévenir les mésintelligences qui auroient pû nuire aux intérêts communs, s'y prit avec tant de souplesse, d'adresse & de prudence, qu'il fit consentir ce Prince que chacun d'eux commanderoit alternativement, & qu'ils agiroient de concert : & l'on vit, avec étonnement, une union & un accord si grand entre ces deux Généraux, & une telle conformité dans leurs sentimens, qu'on auroit cru que ces deux armées, formées de différentes nations, n'agissoient & ne se

remuoient

remuoient que par une ſeule ame ; mais cette union parut encore plus, lorſque ces deux armées ſe furent jointes à celle du Prince Eugéne. Il n'y eut aucune diſpute de rang & de commandement. Celui-ci, comme l'Anglois, ne penſa uniquement qu'au bien de la cauſe commune, ſans envie, ſans jalouſie, ſans aucun partage dans leurs ſentimens, un rapport parfait autant dans le commandement que dans la gloire de leurs entrepriſes, qu'ils ſe cédoient réciproquement ; ce qui ſauva l'Empereur, dont la puiſſance ſembloit crouler déja & pancher à ſa ruine.

Cet exemple eſt glorieux pour un homme d'une nation * qui céde difficilement aux autres l'avantage du mérite, par la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, qui n'eſt pas toujours mal fondée. Cette conformité, cet accord de ſentimens dans ces deux Chefs, n'étoient pas impoſſibles dans deux hommes également ſages & grands ; mais dans les deux Romains, cela ne ſe pouvoit. Æmilius croioit avoir raiſon, & l'avoit en effet de ſuivre une maniére de faire la guerre oppoſée à celle de ſon Collégue, folle & déraiſonnable (*a*) ; & ne penſoit pas que Rome pût ſe ſauver autrement que par une bonne défenſive, beaucoup de petits combats pour aguerrir & diſcipliner ſes troupes, qui en avoient grand beſoin, & rien de déciſif. Varro, incapable d'un bon conſeil, & trop vain pour écouter les préceptes d'autrui, vouloit mettre toutes choſes au hazard. Il s'étoit rempli la tête de tant de chiméres, qu'il lui tardoit de ne pas triompher de ſon ennemi.

* Les Anglois.

Le Sénat, qui apprenoit toutes ces nouvelles, n'eût-il pas fait plus prudemment de révoquer l'ordre de combattre ? On délibéra dans cette auguſte Aſſemblée. La plus grande partie, qui n'eſt jamais la plus ſaine & la plus raiſonnable dans les affaires qui ſe décident à la pluralité des voix, avoit pour but de triompher du parti de Fabius, de le mortifier, de l'humilier : celui de Varro, ébloui par les promeſſes fanfaronnes que ce Conſul avoit faites dans ſa harangue, l'emporta haut à la main, au grand malheur & à la honte de la République.

On ne doit pas en être étonné, c'eſt le défaut des Républiques de ne pouvoir ſouffrir les vertus trop pleines & trop

(*a*) Annibal ſe trouvoit alors au moment de périr faute de ſubſiſtance, & le tems pouvoit faire beaucoup plus que les armes. C'eſt dans ce cas où la défenſive eſt néceſſaire, elle eſt ruineuſe autrement.

éclatantes. C'est pour cela que plusieurs grands hommes se sont exilez d'Athénes & de Rome. Cette conduite des Romains me fait souvenir d'un bon mot d'Anacharsis à Solon, après avoir assisté à une Assemblée: *qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que dans leurs délibérations c'étoient les sages qui parloient, & les fous qui décidoient*; ce qui est assez ordinaire dans les Conseils où regne l'esprit de parti, & où la plus forte cabale est toujours composée de ce qu'il y a de moins raisonnable.

Plut. Solon.

Qui n'admirera l'impudence d'un homme, qui sans expérience & sans autre appui qu'une folle audace ne promet rien moins que la victoire à ses Citoiens, & de mettre hors de l'Italie cette armée d'étrangers, sans avoir encore vû l'ennemi, ni peut-être d'armée en sa vie. Quelle présomption! que de répondre de l'événement d'une bataille, comme s'il eût eu à combattre contre le plus méprisable de tous les hommes. Il s'engage dans la plus incertaine & la plus douteuse de toutes les affaires humaines, dépendante de l'expérience, du courage & de l'intelligence la plus consommée, contre un Capitaine qui vient de gagner plusieurs batailles. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ceux qui opinérent à mettre les affaires au hazard, c'est que leur suffrage & leur sentiment n'étoient fondez que sur les promesses téméraires de ce Consul, en qui ils ne connoissoient aucun talent qui pût leur assûrer la victoire, pas seulement la leur faire espérer. Quelle ridiculité! quelle simplicité pour les Romains!

Ce fut certes avec raison qu'on se moqua autrefois du Maréchal de Châtillon, pour les promesses qu'il fit de prendre Saint-Omer, & d'avoir osé si hardiment répondre d'un succès aussi douteux que celui d'un siége de cette importance, quoique ce Général ne fût pas un homme à mépriser. Varro fait plus, il répond de l'événement du gain d'une bataille, encore plus incertain que celui de la prise d'une place.

» Les Généraux d'armées qui veulent ménager leur réputation, *dit l'Historien de Louis XIII.* sont ordinairement » plus retenus dans leurs promesses & dans leur jugement sur » ce qui doit arriver. Ils aiment mieux faire leurs entreprises » difficiles; afin de recevoir plus de louanges, si elles réussissent, & moins de blâme, si elles échouent.

Homére nous représente en Othryonée le caractére de

Varro. Il recherchoit Cassandre en mariage, & pour l'obtenir il ne promit rien moins que de chasser les Grecs de devant Troie, quoiqu'il fût bien inférieur à Hector, qui valoit mieux en tout que lui. Aussi ne les chassa-t-il pas. Il y fut tué & raillé par Idomenée. Hom. Illiad.

Ne pourrions-nous pas en faire autant des Romains, qui ne pardonnérent jamais aux fuiards de Cannes ? Ils les exilent en Sicile, ils les abandonnent, ils souffrent qu'ils restent prisonniers & dans l'esclavage, sans vouloir entendre parler de leur rançon, après avoir combattu, sinon avec cette courageuse fermeté, & cet ordre qui vient de la discipline militaire, du moins autant que pouvoient faire de nouveaux soldats mal disciplinez & mal conduits. Ils méritoient avec d'autant plus de justice un meilleur traitement, que leur défaite venoit moins de leur lâcheté, que de l'ignorance de leurs Chefs.

Pendant que la République les accable d'un châtiment si honteux & si injuste, le Consul Varro est reçû comme en triomphe, & on trouve cela beau. On ne fait aucune mention d'Æmilius & des deux Consuls de l'année précédente, qui se dévouent à leur patrie, & qui aiment mieux mourir les armes à la main, que de survivre à ses malheurs & à sa honte.

Comprend-on bien cette démarche du Sénat ? Les gens de bon sens pourront-ils s'imaginer qu'elle ait pû être admirée des Anciens & des Modernes ? Le grand & le beau, tout s'y trouve. Je ne vois rien de plus extravagant que cela. Citons le passage, les réflexions ne seront pas épargnées. Plutarque me le fournit dans M. Dacier.

» Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de » courage & la douceur des Romains, c'est, *dit-il*, que le Plut. Fab. » Consul Varron, après cette défaite la plus malheureuse & » la plus honteuse qui ait jamais été, revenant à Rome plein » de confusion, & n'osant lever la tête, le Sénat & le peuple » allérent au-devant (*a*) de lui pour lui faire honneur ; & dès » qu'on eut fait silence, les Magistrats avec les principaux

(a) *Le peuple & le Sénat allérent au-devant de lui.*] Je m'étonne que M. Dacier, comme tous les autres Modernes, n'aient pas admiré cette sottise du Sénat. Cet Auteur cite seulement Valére Maxime, liv. 3. c. 4. & liv. 4. qui ajoute, à ce que dit Plutarque, que le Sénat & le peuple offrirent à Varro la Dictature, & qu'il la refusa, effaçant par sa modestie la honte de la faute qu'il avoit faite. Tout ce que

» Sénateurs, du nombre desquels étoit Fabius, le louérent
» hautement de ce que dans un si grand malheur il n'avoit
» pas abandooné la République ; mais étoit venu en repren-
» dre le timon, & se mettre à la tête des loix & de ses Ci-
» toiens, comme ne les jugeant pas encore sans ressource, &
» ne desespérant pas de leur salut.

Cependant Tite-Live, Plutarque, & un bon nombre d'Ecrivains anciens, s'épuisent en exclamations & en éloges, où ils déploient tout leur sublime & leur merveilleux sur la conduite du Sénat, sur le courage & l'opiniâtreté des soldats Romains, quoiqu'il n'y ait pas grand sujet. Les Modernes ne font pas un moindre dégât d'éloquence & de belles pensées ; ceux-ci font rire. Car pendant qu'ils élévent les Romains jusques aux nues, qu'ils sont comme enlevez & transportez d'admiration ; le Sénat, un peu mieux instruit, dément les Panégyristes anciens & modernes par un traitement qui fait bien voir que ceux qu'ils louent si fort, n'étoient point sans reproches ; mais que ce même Sénat & le peuple se réunissent tous à punir la lâcheté prétendue des soldats de Cannes, & qu'ils soient divisez dans leurs sentimens, dans ce qui fait plus au bien de la République & à la cause commune ; qu'ils oppriment même Fabius, qui leur fait voir le faux dans leur conduite, ce procédé ne me donne pas une grande idée de leur sagesse & de leur amour pour leur patrie chancellante.

Voiez, je vous prie, ce que c'est que l'esprit de parti & de cabale. Celui qui domine veut couvrir ses mauvais desseins, sa haine & son envie sous le prétexte spécieux de maintenir la liberté du peuple. Il opprime, il rend suspects les gens de bien, qui lui font ombrage, & dont il redoute la vertu. On éléve une mauvaise action, on la couronne, & on rejette la honte de Cannes sur les troupes, qui ont moins fait paroître de foiblesse que leur Général, & dont le plus grand nombre mord la poussiére, étendu sur le champ de bataille. Ils les punissent par ce qui les honore. Car pour le devoir de braves guerriers, tous tant qu'ils étoient d'infanterie ils l'avoient rempli. Il n'en resta que six mille hommes, qui se sauvérent

je trouve de grand & de beau dans ce passage, c'est que Fabius fut du nombre de ceux qui allérent au-devant du Consul sauvé de la défaite par la vigueur de son cheval, quoique cet homme l'eût continuellement traversé. Je ne doute pas qu'au fond de son ame il ne se moquât de la sotte & ridicule démarche de ce Sénat tant révéré. Je m'en moque avec lui.

avec le Consul, qui est pourtant le seul coupable d'un massacre si effroiable, & l'unique auteur de cette terrible catastrophe. C'est par le nombre des morts, qui restent sur le champ de bataille, qu'on juge de la gloire du victorieux, de la bravoure & de l'opiniâtreté du vaincu.

Répétons-le : Varro est pourtant si bien reçû, que le peuple & le Sénat vont au-devant de lui, non pour le complimenter d'une victoire à laquelle ils s'étoient attendus ; mais pour le remercier, pour le louer de s'être sauvé par sa fuite du massacre de ses Citoiens, & de n'avoir pas desespéré du salut de la République, & d'avoir mis si bon ordre au sien. Je n'ai garde de l'en blâmer, & je suis là-dessus du sentiment de Théodetus, pour excuser l'extréme ménagement de Varro, qui trouvoit que de se mettre en danger de se faire tuer pour sa patrie, c'étoit à un homme de bon esprit hazarder sa sagesse pour des fous mal à propos.

Voilà en vérité un beau sujet d'éloge & d'admiration. Y pense-t-on bien ? Aller au-devant d'un homme qui vient de perdre une bataille pleine & décisive, non par un accident inopiné & au-dessus de la prévoiance humaine ; mais par sa mauvaise conduite, son ignorance & sa lâcheté ; encore une fois, par cela seul qu'il n'avoit pas desespéré du salut de sa patrie, comme s'il en devoit être à l'avenir le restaurateur & le libérateur, & qu'il n'y en eût pas d'autres qui valussent mieux que lui. Ce travers ne fait-il pas bien de l'honneur aux Romains ?

Il ne dépendit pas de Varro qu'il ne fût continué dans le commandement des armées par les intrigues de ceux de son parti ; mais sa disgrace lui apprit à se mieux connoître. Il en sentit si vivement la honte, dit un Ancien, qu'*il ne toucha plus depuis à sa barbe, & renonça aux honneurs qu'on lui offroit, disant qu'il falloit les donner à de plus heureux que lui.* Frontin. Strat. Là-dessus un bel esprit * fait une réflexion qui me paroît peu sensée. *Il fit voir par-là*, dit-il, *qu'il ne s'étoit pas conservé par amour de la vie ; mais par celui de la République.* On doit conclure tout le contraire : car puisqu'il refuse tout ce qui peut le rendre utile à sa patrie, c'est une marque évidente qu'il ne s'étoit conservé que par amour de la vie.

* D'Ablanc. dans Front.

J'en reviens encore à la reception de Varro. Si après avoir perdu une bataille, où l'on s'est conduit avec une ignorance extréme de tout ce qui pouvoit en assûrer le succès, où l'on

a perdu toute l'élite des forces de la République, bien moins par la lâcheté des soldats, que par l'imprudence & la malhabileté d'un Consul ignorant & indigne de commander; si, dis-je, après tant de fautes, on est encore bien reçû, seulement parce qu'on n'a point desespéré du salut de la patrie, voilà un bon modéle d'excuse pour ceux qui se feront desormais battre, & pour ceux qui leur ressemblent.

Il faut que je l'avoue, il y a quelque chose d'assez approchant dans presque toutes les actions qui se sont passées dans la derniére guerre: ceux qui se ménageoient le plus, comme ceux qui se faisoient battre par leur mauvaise conduite, eurent toute la part aux faveurs; les autres, qui firent leur devoir, ne furent pas si bien traitez. On eut raison, après tout, de laisser ceux-ci jouir tristement & fort mal à leur aise de la gloire qu'ils s'étoient acquise; il falloit consoler les premiers par d'autres endroits pour les exciter à mieux faire. On est toujours sûr que les braves gens, à qui l'honneur est plus cher que la vie, ne se démentiront jamais. Je n'entreprendrai pas de juger si c'est là une politique bien saine; & quand je serois capable de la débrouiller, il n'est pas nécessaire que je le fasse: il faut une postérité plus reculée. Mais je crois qu'on se trompoit bien fort à l'égard des premiers. On ne réforme pas aussi aisément la nature qu'un régiment d'infanterie. Le brave ne fera jamais une lâcheté. Mais si on lui ôte la récompense dûe à ses services & à ses actions, il se dégoûtera, il évitera les occasions, s'il ne les fuit, il se découragera. Le lâche ne fera jamais une belle action, n'en déplaise au proverbe Espagnol, *tel fut brave un tel jour*. Il n'y a rien de plus faux que cette maxime. Un véritable courage ne perd jamais son point fixe, & c'est une chose bien rare qu'un brave homme commette une infamie.

Je ne dirai pas pourquoi nous avons vû ménager & récompenser les fuiards & les mauvais Officiers, vû que l'Etat n'en a ni à craindre ni à espérer. Quelle en est donc la raison? Il n'y en a pas pour une. Il s'en trouveroit une foule, dont qui que ce soit ne s'est encore avisé. Démosthéne parlant aux Athéniens de ceux qui avoient fui à la bataille de Chéronée, leur dit: *Nul d'entre eux ne se rend justice; mais il accuse & son Général & son camarade, & tout autre que lui-même: car si celui qui accuse les autres pouvoit demeurer ferme, & si chacun d'eux en avoit fait autant, ils remporteroient la vic-*

Tourr. dans les Harang. de Demost. 2. Olynt.

toire. Cependant celui qui tient ce langage, n'avoit pas moins sa conscience chargée du reproche qu'il fait aux autres, & ne fut pas des derniers à prendre la fuite. Mais ce qui doit paroître rare & presque un prodige dans un poltron, c'est que Démosthéne avoue lui-même son infamie : *dès-là je l'absous*, dit le Traducteur, & *lui rens mon estime*. Il s'en trouve fort peu qui recourent à l'absolution par cet aveu, Démosthéne est peut-être le seul.

Dans toutes les batailles qui se perdent, les fuiards, & même des corps entiers, qui ont les premiers donné l'exemple, s'imaginent qu'on n'a pas remarqué la souplesse & la légéreté de leurs pieds. Ils ne cessent de raconter leurs prouesses à quiconque veut bien les entendre, ce qu'on n'écoute guéres sans rire & sans indignation. Nous avons plusieurs fois écouté ces sortes de fanfaronades avec beaucoup de mépris. Encore s'ils nous disoient qu'ils n'ont fui que *pour n'avoir pas desespéré du salut de la patrie*, ils seroient louez des Panégyristes & des admirateurs des Romains; au lieu qu'ils se font mépriser, & donnent prise aux malins & aux railleurs par leur impudence & leur hardiesse à mentir & à s'attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites.

Rome consternée d'une déroute aussi affreuse que celle de Cannes, & réduite dans l'état du monde le plus déplorable, a recours enfin aux gens de mérite. Il faut que les jalousies qui leur sont fatales cédent à la nécessité, & que le Sénat & le peuple Romain, par l'appréhension d'une décadence qui les menace de si près, s'abandonnent à la capacité de Fabius. Il faut y revenir, & tout concourt à le créer Dictateur. Le voilà à la tête des armées, toujours le même dans sa façon de faire la guerre, & toujours redoutable au victorieux. Il donna un peu plus à la fortune, parce qu'il avoit un Lieutenant capable de bien conduire une entreprise avec une extréme prudence, sans rien négliger des précautions. Il le falloit, il voioit beaucoup de bonne volonté qui naissoit de la confiance de ses soldats; mais ces soldats manquoient moins de valeur que d'expérience & de discipline, contre un ennemi qui méprisoit le nombre & les obstacles. On peut juger si le Dictateur avoit de grandes raisons de combattre à la tête d'une telle armée sans un avantage manifeste, car la plûpart des Officiers Généraux n'avoient pas moins besoin de leçons & de préceptes que les soldats, qui étoient presque tous de nouvelle levée.

Je l'ai déja dit, ce grand homme ne connut que la défensive, qui fit le salut de la République. Il est très-grand lorsqu'il est joint avec Marcellus. Il est certain qu'il a parcouru une moindre sphére que tant d'autres grands hommes qui l'ont devancé, ou qui sont venus après, & même de son tems. Je suis surpris que ce Capitaine, qui osa résister à Annibal sans combattre, se soit acquis par un consentement unanime le titre de *Maximus*, très-grand, & que toutes les victoires des Scipions, des Pauls Emiles, des Césars, & d'une foule d'autres, n'aient pû leur acquerir un nom si glorieux. Je dis plus : lors même que Rome perdit sa liberté, qu'elle fut gouvernée par des Empereurs, parmi lesquels il y eut plusieurs grands Capitaines, & dans un tems où la flatterie n'eut point de bornes, & qu'elle fut poussée jusqu'à l'extravagance, aucun de ceux qui s'en étoient sans difficulté rendus dignes, comme Trajan & quelques autres ; aucun, dis-je, ne s'est acquis ce titre, quoiqu'on les ait presque tous divinisez les plus fous & les plus lâches, comme les plus grands & les plus vertueux. Fabius est lui seul honoré de ce titre. Je le répéte encore, je suis surpris qu'il soit appellé *très-grand*, pour avoir sçû tenir Annibal en cervelle sans le vaincre, & sans le mettre hors de l'Italie, lors même que Marcellus commença à se faire connoître, & qu'il mit en œuvre tout son courage & tous ses talens : car celui-ci étoit l'épée, comme l'on disoit, & l'autre le bouclier, & cependant cette épée & ce bouclier n'ont été de presque aucun effet contre un tel ennemi que le Général de Carthage. De quel épithéte équiperons-nous le nom d'un si habile Guerrier, si la gloire de lui résister produit de tels superlatifs ? Que Fabius soit grand, j'y souscris ; mais qu'il soit très-grand, pendant que son Antagoniste subsiste en Italie avec son nom tout simple, & que Scipion son vainqueur n'allonge pas davantage le sien, cela me choque.

Fin du quatriéme Tome.

TABLE

TABLE DES PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans ce quatriéme Volume.

dant

G.

H.

L.

M.

N.

O.

qu'il

Q.

R.

V.

Fin de la Table des Matiéres.



TABLE DES PLANCHES

Des I, II, III. & IVe. Tomes.

TOME PREMIER.

TRAITE' DE LA COLONNE.

Histoire de Polybe, Livre I.

Ordre

TOME II.

Histoire de Polybe, Livre I.

Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

TOME III.

Traité de la Défense des Places des Anciens.

Histoire de Polybe, Livre II.

TOME IV.

Histoire de Polybe, Livre III.

FAUTES A CORRIGER
dans les Planches des I, II. & IIIe. Tomes.

TOME PREMIER.

TRAITE' DE LA COLONNE.

LA Colonne sur trois sections : page x. il faut marquer à la premiére section A, à la seconde B, à la troisiéme C, & à chaque compagnie de grenadiers qui sont derriére D.

Colonne coupée de tête à queue : p. xij. il faut marquer E. à la tête & F. à la queue ; les lettres qu'on a marqué sur la droite & la gauche sont inutiles.

Mouvement des sections de la Colonne : p. xiij. il faut marquer un D. à la tête des deux colonnes & à celle de la droite : A à la premiére section & B. à la seconde, & effacer I.

Histoire de Polybe, Livre I.

Blocus & bataille d'Agrigente : p. 60. il faut marquer 4. aux éléphans.

Corbeau d'Archimède : p. 96. à la place du G. qui marque le trelingage de la gauche, il faut un C.

Bataille d'Ecnome : 115. il faut marquer sur le côté droit du triangle 14. de l'armée Romaine, à la droite à la place de 7. il faut 6, & à la gauche à la place de 6. il faut 7.

TOME II.

Histoire de Polybe, Livre I.

ORdre de bataille sur trois corps : p. 324. il faut marquer au corps du centre 4. entre les deux lignes de cavalerie. Il faut marquer à la tête des trois corps 17, & dans les vuides de ces trois corps il faut y marquer 18, où doivent être placées les batteries.

Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

Blocus célèbre de Numance : p. 462. *lisez p.* 461. *lig.* 37. qu'on garnit d'une palissade 5. au lieu de 4. qui seroit emploié doublement dans la même Planche. A l'entrée & à la sortie de la riviére entre les forts 8, il faut marquer 9.

Tranchées & galleries d'approches des Anciens : p. 476. il faut marquer 9. à la place de 13.

Terrasse de Cosroez au siége d'Edesse : p. 505. les chifres 2. & 3. sont inutiles.

Autre Catapulte de batterie : p. 613. au chassis qui sert de base il faut marquer C. contre le traversant, au lieu de P. marquez F.

Baliste de siége : p. 616. le nombre 17. est mal placé, il doit être au-dessus de 16. pour marquer la noix de la détente.

Batterie de Balistes & Catapultes : p. 624. au terre-plein de la batterie des Balistes il faut marquer 2, aux embrasures 3, & aux melons 4. Au terre-plein de la batterie des Catapultes il faut marquer 5, & à l'épaulement 6.

Gallerie de sappe : p. 671. à la place du chifre 3, qui marque la galerie, il faut 2.

TOME III.

Traité de la Défense des Places des Anciens.

SAmbuque de l'invention de l'Auteur : p. 25. au mât de la gauche à la place de G il faut C.

Histoire de Polybe, Livre III.

Bataille de Mydionie : p. 206. il faut marquer 2. à la phalange des Etoliens.

Plan de la bataille de Télamon : p. 261. aux chariots qui couvrent les aîles de l'armée Gauloise, il faut marquer 6 & 7.

Deux ordres de bataille selon le systéme de l'Auteur : p. 279. aux deux armées rangées selon la méthode ordinaire, à la place de G. qui marque les secondes lignes, il faut C. A la réserve de l'armée enveloppée, il y faut marquer 11.

Ordre de bataille d'une armée obligée de combattre une riviére à dos, selon le systéme de l'Auteur : p. 304. à la batterie de la gauche il y faut marquer 20. A l'infanterie qui est sur la droite en-deçà de la riviére, au lieu de 12. il faut 21. Aux colonnes de trois sections, il faut marquer 22. sur le côté extérieur de chacune. A l'aîle repliée de la gauche, il faut marquer derriére les trois escadrons qui ont des pelotons 10, & dans l'intervalle de ces trois escadrons 11, de même que l'aîle droite repliée.

Bataille de Cassano : p. 319. à la place du G, qui marque un pont sur le petit Ritorto, il y faut un C. Au petit canal de la Pandine, il y faut marquer un D. A la cassine, où il y a un P, il y faut un F.

Bataille de Sélasie entre Antigonus & Cléoméne : p. 385. à la droite de la cavalerie de Cléoméne, il faut marquer dessous le chifre 4, qui marque les pelotons, le chifre 2. pour marquer les escadrons.

Ordre de bataille pour l'attaque & la défense d'une armée retranchée dans les montagnes selon le systéme de l'Auteur : p. 402. à l'armée qui attaque, à la premiére ligne il faut marquer A. à la place de 2, C. à la place de G, marquer F. pour les pelotons où il n'y a point de lettre, de même qu'à la seconde ligne, où il faut un E. aux endroits où il n'y en a point, & effacer plusieurs 9. qui sont sur la droite, à la cavalerie il faut marquer G. à la place de 9.

Pont portatif pour le passage du fossé d'un retranchement attaqué d'insulte : p. 408. dans la figure du pont il faut un C. à la place du G. qui y est marqué.

FAUTES A CORRIGER dans ce quatriéme Tome.

Page xxxviij. *de la Préface, au lieu de* cinquante, *lisez* quinze cens.
Page 21. *ligne* 1. Illytie, *lisez* Illyrie.
Page 61. *ligne* 5. d'aurres, *lisez* d'autres.
Page 378. *note, lig.* 1. *col.* 2. virtutum, *lisez* virorum.
Page 429. un état de finance, *lisez* un état de ses Finances.
Page 449. on délibéra, *lisez* on en délibéra.
Page 452. dans la derniére guerre, *ajoutez* de 1701.

J'ai dit *page* 248. que la nouvelle Histoire Romaine étoit condamnée à une prison perpétuelle dans le magasin de son Imprimeur : c'est une méprise que je n'ai faite que pour avoir jugé un peu trop favorablement du goût du Public. On dit que la plus grande partie de cette Histoire étoit vendue avant que de paroître.

Il s'est glissé une faute considérable dans la Préface du troisiéme Tome page ix. *il y a :* On vit un combat entre sept galéres de France contre autant d'Espagne, *lisez* entre quinze galéres de France & autant d'Espagne.

De l'Imprimerie de J. B. LAMESLE, rue de la vieille Boucleri, au bout de la rue de la Harpe, à la Minerve. 1728.



